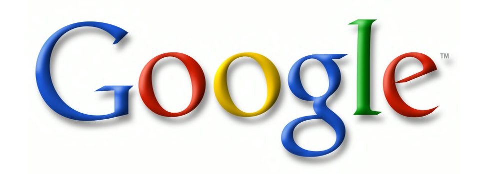
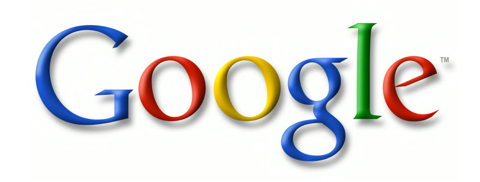
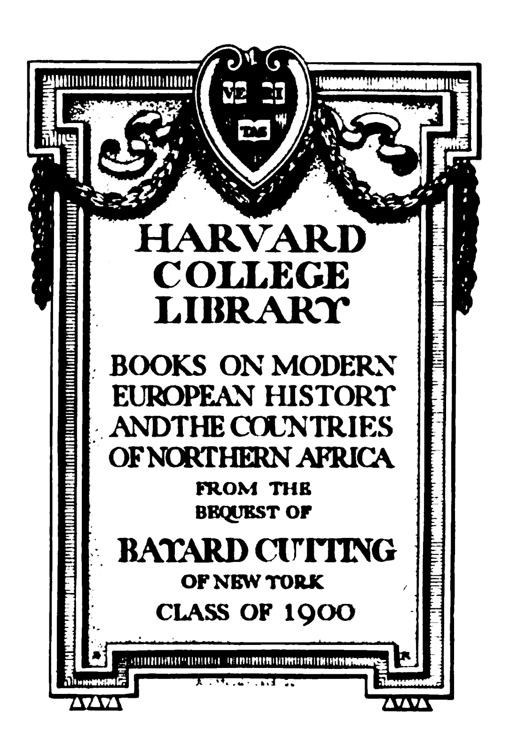







VE RI TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
BOOKS ON MODERN
EUROPEAN HISTORY
AND THE COUNTRIES
OF NORTHERN AFRICA
FROM THE
BEQUEST OF
BAYARD CUTTING
OF NEW YORK
CLASS OF 1900

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE.

Cet ouvrage étant ma propriété je poursuivrai les contrefacteurs.

J. B. Paya



Vue de Toulouse.

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

De M. J. M. Cayla et Perrin-Paviot.

ORNÉE DE DOUZE GRAVURES EN TAILLE DOUCE.

TOULOUSE,
BON ET PRIVAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
HÔTEL CASTELLANE.

1839.

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE.

Cet ouvrage étant ma propriété je poursuivrai les contrefacteurs,

J. B. Paya



Vue de Toulouse.

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

De M. J. M. Cayla et Perrin-Paviot.

ORNÉE DE DOUZE GRAVURES EN TAILLE DOUCE.

TOULOUSE,
BON ET PRIVAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
HÔTEL CASTELLANE.

—

1839.

TOULOUSE. — TYPOGRAPHIE DE J.-B. PAYA.

PRÉFACE.

Par une belle nuit de printemps, lorsque le ciel est sans nuages, Toulouse, vue des hauteurs qui la dominent, offre à l'œil étonné un spectacle enchanteur et pittoresque. On dirait une ville d'Asie couchée voluptueusement au bord du fleuve qui la caresse, et semble l'enlacer de ses bras. Les clochers, les vieilles tours, les maisons féodales, les édifices modernes se dessinent sous mille formes bizarres, au moment où la lune laisse tomber ses rayons sur la vieille cité.

La voilà, s'écrie-t-on dans un mouvement d'enthousiasme, la noble patrie des beaux-arts! A nos pieds est le berceau de nos anciens ménestrels qui bégayèrent les premiers chants de notre poésie nationale. Dans ces murs se réunirent les guerriers tectosages avant de partir pour l'Orient. Dans ces rues étroites et anguleuses, les Visigoths défendirent la nationalité méridionale contre les rois franks. Sous les voûtes de ces temples, les chevaliers de la Langue d'Oc, rassemblés

autour de Raymond de Saint-Gilles, agitèrent leurs bannières, et prêtèrent serment de marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Sur ces places publiques, maintenant silencieuses à l'heure de la nuit, les bourgeois de Toulouse arborèrent le vieux drapeau des Raymond, résolus à mourir ou à chasser de leurs murailles les croisés et Simon de Montfort... Derrière ces fortifications qui tombent en ruines, Henri d'Angleterre vit ses guerriers normands repoussés par les chevaliers languedociens.

De si beaux souvenirs exaltent l'imagination; la fierté méridionale parcourt avec ravissement les siècles historiques : on croit assister au grand drame que nos pères ont joué dans la ville où nous avons reçu le jour. L'antique Toulouse se réveille et sort de la nuit du tombeau; les ténèbres du moyen-âge se dissipent, et la capitale du Languedoc apparaît dans toute sa gloire. Les chants des troubadours de la Provence retentissent dans le collége du *Gay-Savoir;* Clémence Isaure, la muse protectrice des poëtes du XIVe siècle, distribue des couronnes. Notre vieille faculté se peuple d'étudians venus de toutes les contrées de l'Europe, et devient le foyer de la magistrature dans le Midi de la France. Plus tard, les guerres civiles et religieuses troublent la prospérité des peuples de la Langue d'Oc. Comme au temps de Raymond VI, les habitans d'une même ville prennent les armes contre leurs pères, et le catholicisme sort victorieux de sa lutte avec l'hérésie.

Hâtons-nous de détourner les yeux d'un si triste tableau : Toulouse est livrée aux flammes, le sang ruisselle sur ses places publiques, et pourtant l'étranger

n'a pas envahi le sol de la patrie : ses gentilshommes et ses bourgeois ne veulent pas recevoir dans leurs murailles les disciples de Luther, et il ne sera pas dit que la ville qui eut saint Saturnin pour premier apôtre, qui possède une basilique consacrée par les reliques des premiers martyrs, a permis aux religionnaires de porter la moindre atteinte à l'unité catholique. Aussi le combat est terrible, et l'hérésie s'enfuit désespérant d'établir son trône dans la capitale de l'ancienne province de Languedoc.

Nous touchons à la fin de ces discordes si fatales aux deux partis : Toulouse rentre dans son calme habituel, et les beaux-arts vont refleurir encore dans son sein ; elle participera à nos gloires françaises, jusqu'au moment où la régénération moderne réunira les provinces, les vieilles municipalités du moyen-âge, les grandes villes, les duchés, les comtés, pour en former l'immense faisceau de gloire que tous les peuples de l'univers appellent la France.

Toulouse est la ville du passé ; sa prospérité finit avec la dynastie des Raymond : depuis cette époque, ses annalistes n'ont eu à enregistrer que des faits peu importants, des entrées de rois, des incendies, des révoltes d'écoliers, des nominations de capitouls, des décisions municipales. Pourtant du milieu de tous ces faits, que Lafaille et Durosoi ont entassés avec prétention dans leurs énormes volumes, surgit un grand enseignement historique. On acquiert la certitude que les Toulousains jouirent pendant plusieurs siècles de larges franchises municipales ; les capitouls et les parlements étaient réellement les seigneurs et les

maîtres de la ville; les arrêts des magistrats qui siégeaient au Capitole furent irrévocables, jusqu'à ce que les membres du parlement et les rois de France, détruisirent un à un les priviléges accordés de temps immémorial aux peuples du Midi. Toulouse au moyen-âge, avec son Capitole et ses magistrats municipaux, avait quelque ressemblance avec Venise, la reine de l'Adriatique. Les capitouls étaient le *Conseil des Dix ;* heureusement, l'histoire ne dit pas que les Magistrats toulousains aient mis à leur disposition le masque et le poignard d'un *Bravo*. Nos pères étaient trop jaloux de leurs franchises pour supporter le joug d'une autorité qui aurait montré la moindre tendance au despotisme, et les capitouls surent respecter une fierté si noble, qui d'ailleurs aurait difficilement transigé avec des exigences nouvelles.

Nous n'imiterons pas nos devanciers en écrivant cette histoire que nous voulons rendre populaire, si des efforts constants peuvent obtenir ce résultat. Jusqu'à ce jour, les annalistes croyaient avoir rempli leur mission quand ils avaient copié textuellement les anciens registres de l'Hôtel-de-Ville, et déterré de quelques manuscrits le récit plus ou moins emphatique de l'installation d'un président au parlement; en un mot, ils se contentaient de transcrire une longue suite de faits; au lieu d'être historiens, ils ne s'élevaient pas au-dessus du rôle de gazetiers. Peut-être la faute n'était pas à eux; le siècle qui les avait vu naître leur imposait comme des lois, une vénération profonde pour tout ce qui tenait au pouvoir, les égards les plus minutieux pour les diverses aristocraties. Dans ce cas, ils sont moins blâmables

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE.

parce qu'elle est la plus lumineuse et la plus féconde en résultats, nous nous écarterons de la voie que les historiens du siècle dernier ont parcourue sans pouvoir arriver jusqu'à la vérité.

Dans le grand ouvrage que nous avons intitulé *Histoire générale des villes du midi de la France*, nous nous efforcerons d'imiter nos maîtres, et, comme eux, nous ferons de longues recherches sur l'origine de nos vieilles municipalités, sur les franchises méridionales, sur les monuments du moyen-âge, sur nos belles cathédrales : car c'est là que se trouve l'histoire, et non dans les récits ordinairement mensongers des annalistes salariés par les hommes du pouvoir.

Pour ouvrir la glorieuse série des villes dont nous écrirons l'histoire, nous ne pouvions trouver un plus beau nom que celui de Toulouse.

Toulouse, qui fut deux fois capitale d'un vaste royaume, et qui était appelée aux plus hautes destinées, si Clovis, en foulant aux pieds le cadavre d'Alaric II, après la bataille de Vouglé, n'eût pas triomphé des populations méridionales !...

Toulouse qui eut pour seigneurs des comtes dont les noms sont tous célèbres dans l'histoire : Raymond de Saint-Gilles qui, le premier, monta sur les murailles de Jérusalem et y arbora sa bannière, aux cris, mille fois répétés, de *Toulouse et Raymond!*...

Raymond V, qui repoussa les Anglais envahisseurs avec tant de courage, que le fier Henri Plantagenet, heureux époux d'Alianor d'Aquitaine, ne put pénétrer dans la cité, capitale de la Langue d'Oc!...

Raymond VI, vaincu par Simon de Montfort, mais

invincible dans sa mauvaise fortune, ne désespérant jamais de son épée ni de la grâce de Dieu!...

Raymond VII, intrépide chevalier qui, à la fleur de son âge, réunit autour de sa bannière l'élite des preux languedociens, et chassa de ses domaines l'héritier de Simon de Montfort!...

Il n'est pas de ville, dans le midi de la France, qui puisse opposer aux exploits de ces héros des souvenirs plus glorieux. Toulouse fut, sans contredit, la reine des provinces d'en-deçà de la Loire, pendant plusieurs siècles; et lorsque son antique splendeur s'est éclipsée, les arts, qui embellissent tout, qui consolent des plus grands malheurs, sont restés fidèles à la belle *Tolose* qui personnifia gracieusement dans Clémence Isaure notre poésie méridionale.

Certes, le champ est vaste et fertile en gloires historiques. Les annales de la ville des Capitouls sont remplies, à chaque page, de beaux et grands souvenirs. Aussi, pour tout homme qui veut écrire l'histoire de Toulouse, la difficulté gît dans le choix des matières, tant elles sont abondantes. Pour subvenir à cet obstacle, et ne pas sortir des bornes que nous nous sommes tracées; pour rester fidèles à notre plan et à nos doctrines, nous avons divisé l'histoire de la ville de Toulouse en plusieurs parties, qui résument les grandes époques.

On n'a pu encore obtenir de documents certains sur les fondateurs des cités gauloises, ni sur leurs premières institutions. D'ailleurs, le berceau d'une ville ou d'un empire ne nous apparaît qu'à travers le prisme du merveilleux, et l'histoire des temps primitifs n'est qu'un

tissu de fables ridicules. S'il faut en croire nos vieux chroniqueurs, Toulouse fut fondée par le roi Lemosin dont les descendants régnèrent jusqu'au temps de l'invasion romaine. Mais cette longue suite de rois est de pure invention, et l'histoire de Toulouse ne commence réellement qu'au départ des guerriers tectosages pour leur expédition dans l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce.

Ce premier événement, éclatante démonstration du midi de la Gaule, nous servira de point de départ.

Nous tracerons rapidement l'histoire des expéditions aventureuses des guerriers Tectosages, et nous résumerons tout ce que les auteurs latins nous ont transmis sur cette époque un peu fabuleuse.

Puis nous classerons nos matériaux par époques :

1° Domination romaine;

2° Rois de la première et de la seconde races ;

3° Premiers comtes;

4° Dynastie des Raymond ;

5° Moyen-âge ;

6° Renaissance ;

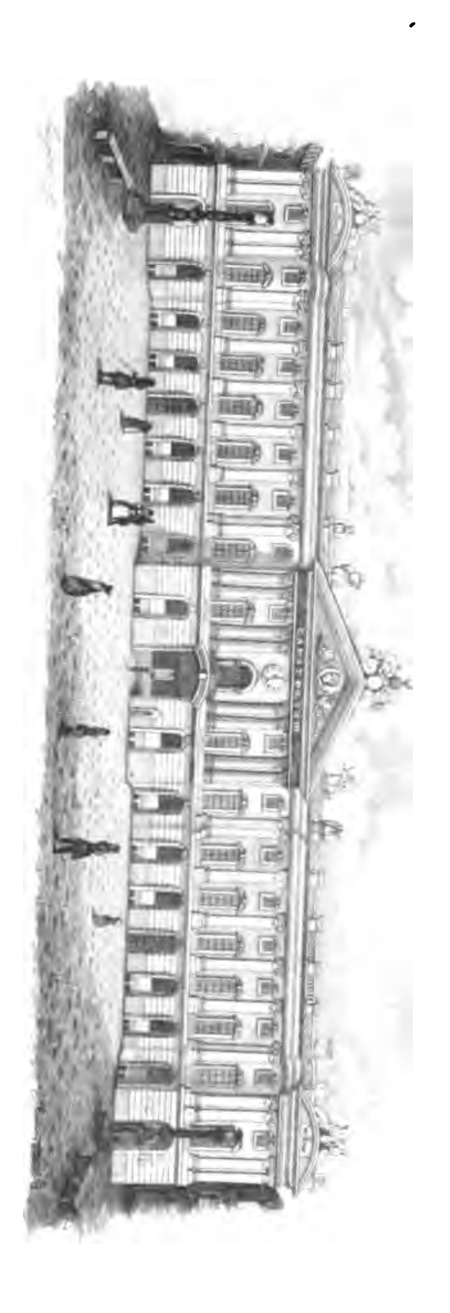
7° Guerres civiles et religieuses pendant le XVIe et le XVIIe siècles ;

8° Temps modernes.

Ce cadre est bien large et bien fécond en événements, et pourtant l'histoire de Toulouse ne formera qu'un seul volume de 500 pages. Mais nous avons déja dit que nous ne voulons pas imiter les annalistes qui nous ont précédés. Nous rejetterons les faits, peu importants et même minutieux, qui n'apportent avec eux aucun enseignement, et qui doivent rester enfouis dans les registres de nos Hôtels-de-Ville. Des aperçus conscien-

cieux et inédits sur les magistrats municipaux de Toulouse, tiendront la place des nombreux événements qui surchargent l'histoire du Capitoulat. Au lieu de nous livrer à d'inutiles recherches pour découvrir quelque cause scandaleuse, quelque condamnation plus ou moins célèbre dans les annales de notre faculté, nous avons étudié les fastes de la magistrature méridionale et les réglements de la bazoche. En un mot, nous avons tout fait pour que cette histoire religieuse et politique devienne populaire, et soit pour nous tous un drame où nous verrons nos pères jouer un rôle plus ou moins glorieux.

La capitale de l'ancienne province de Languedoc n'a conservé aucun des monuments dont elle fut sans doute embellie par les Romains. Mais elle est riche en églises, en édifices du moyen-âge et de la Renaissance. Ces débris de l'architecture méridionale seront fidèlement reproduits dans le volume que nous offrons à la bienveillance de nos concitoyens. Les dessins ont été pris avec une scrupuleuse fidélité ; les gravures qui doivent les reproduire ont été confiées à nos plus habiles artistes : enfin nous n'avons pas oublié que la beauté de l'exécution typographique est, aujourd'hui, une des conditions secondaires pour le succès des meilleures publications.



HISTOIRE

DE LA VILLE

DE TOULOUSE.

LIVRE PREMIER.

NATIONALITÉ GAULOISE.

L'origine des peuples et l'époque de la fondation des grandes villes, se perdent dans la nuit des temps. Les premiers historiens, naturellement portés au merveilleux, semblent s'être attachés à multiplier leurs fables ridicules, pour environner le berceau de nos pères d'une auréole mythologique; les chroniqueurs du moyen-âge ne prirent pas pour guides les historiens romains, qui pouvaient seuls les conduire jusqu'aux siècles reculés où commença la nationalité Gauloise : obéissant à leur imagination extravagante, ils composèrent de fabuleuses chroniques, à peu près semblables au roman des chevaliers de *la Table Ronde*, ou aux récits des exploits *des quatre fils d'Aymond*.

Les moines, qui les premiers écrivirent l'Histoire de Toulouse, rouvèrent un vaste champ pour leurs investigations poétiques. De toutes les villes de la Gaule méridionale, la capitale des Tectosages était la plus grande, la plus florissante, et par une induction toute naturelle, on pouvait présumer qu'elle était aussi la plus ancienne. Des traditions populaires avaient conservé les noms d'une puissante dynastie de rois, et sur la foi de ces récits emphatiques, Bertrand, Ganno et Noguier, copièrent servilement

les chroniques et les légendes primitives [1]. L'orgueil national, satisfait de trouver dans ces annales des épisodes si magnifiques, les admit d'abord, et le peuple conserve encore ces vieux souvenirs de la crédulité de nos aïeux. Mais l'histoire moderne, en portant son flambeau dans l'abîme du passé, a fait justice de ces mensonges ; elle a rejeté la gloire fabuleuse de l'antique cité de Toulouse, qui ne joua un rôle important dans les destinées gauloises qu'à l'époque du premier départ des guerriers tectosages pour leur expédition d'Orient.

Long-temps avant l'invasion romaine, la partie de la Gaule méridionale qui fut plus tard comprise dans la province de la Langue d'Oc, et qui forme aujourd'hui le département de la Haute-Garonne, était habitée par les Volces-Tectosages, peuple guerrier qui étendait sa domination jusqu'à la Méditerranée, et avait pour capitale la grande ville de Toulouse. Les historiens romains qui ont écrit sur les siècles primitifs de la Gaule Narbonnaise, ne nous ont rien transmis de certain sur l'origine des

[1] Les premiers historiens de Toulouse donnent pour fondateur à cette grande ville un roi qu'ils appellent, tour-à-tour, Polyphème, Anthomis, Lemosin, Tolosus, Tolosan ou Tolus. Je copie textuellement la table chronologique des souverains particuliers qu'on dit avoir régné sur Toulouse.

Tolus ou Tholus régnait vers l'an du monde 3916.

Toloneus son fils.

Anthomis ou Antonius, régna l'an 958 de la fondation de Toulouse, et du monde l'an 4884.

Isauret Torsin, prétendu chef de la famille de Clémence-Isaure....

Aquarius-Beletus fit construire, dit-on, le *Château-Narbonnais;* il régnait au temps de la seconde guerre punique, l'an de Rome 587.

Cépion, proconsul romain, appelé roi de Toulouse par les chroniqueurs, régnait l'an de Rome 648.

Goffrarius, fondateur de la ville de Poitiers.

Gallatéus qui vivait du temps de Jules-César, l'an de Rome 596.

Léocadius, mort sous le règne de l'empereur Claude, l'an de la naissance de Jésus-Christ 58.

Etienne, mort vers l'an 80.

Thabian ou Thabor, mort en 60.

Marcellanus-Antonius II, mort en 101.

Nathan, dernier roi de Toulouse, mourut vers l'an 115.

Copilex ou Copillus, roi de Toulouse, combattit pour l'indépendance gauloise, contre Sylla, lieutenant de Marius, l'an de Rome 650.

Volces-Tectosages, qui, selon toutes les apparences, est la même que celle des autres nations gauloises. Ils disent seulement, que ce peuple vécut à l'état de barbarie, jusqu'au siècle où les aventuriers de la Phocide fondèrent, sur les côtes de la Méditerranée, la belle colonie de Marseille. La civilisation importée par les nouveaux venus, exerça bientôt son heureuse influence sur les tribus sauvages qui habitaient les pays voisins. Tout portait à croire que les Volces-Tectosages et les Volces-Arécomiques adopteraient les mœurs et les lois des proscrits de la Grèce, lorsqu'une grande sédition s'éleva parmi eux. La population s'était accrue prodigieusement; le produit des terres pouvait à peine suffire à nourrir une jeunesse impétueuse et indisciplinée. Alors, soit que des rêves de conquête eussent enflammé l'imagination des jeunes Gaulois, ou que les chefs, pour se délivrer des séditieux, les eussent exhortés à aller dans des pays lointains chercher le butin et la gloire, l'élite des jeunes guerriers fit des préparatifs pour le départ.

Mais il fallait des chefs pour ces héros impétueux qui, dans leur impatiente ardeur, frappaient sur leurs boucliers en criant : *Où irons-nous, où irons-nous?* Ambigat, roi des Celtes, qui tenait le siége de son empire à Bourges, avait aussi fait entendre le cri de guerre à ses sujets. De nombreux soldats ne tardèrent pas à se réunir sous le commandement de Bellovèse et de Sigovèse, neveux du roi, et se dirigèrent les uns vers l'Italie, et les autres vers les régions de la Germanie.

Les Volces-Tectosages, dont l'armée s'était augmentée de l'élite des populations voisines, quittèrent aussi les belles plaines de *Tolosa* : guidés par deux de leurs généraux, *Léontius* et *Lutasius*, ils firent d'abord partie de la grande émigration. Cette armée indisciplinée se précipita d'abord dans la Macédoine, dans l'espoir de piller les richesses entassées par les successeurs d'Alexandre. *Ptolémée Ceranus*, roi de cette contrée, fut défait par *Belgius*, généralissime des Gaulois, et sa tête portée en triomphe au bout d'une pique, jeta la terreur parmi les Macédoniens vaincus. Mais Sosthène rendit bientôt le courage à ses soldats,

2

et força l'intrépide Belgius à abandonner sa conquête. Les Gaulois découragés se refugièrent dans la Pannonie où un nouveau *Brenn* (général) réunit, en peu de temps, une armée plus nombreuse que la première.

Il était presque impossible d'assujétir une si grande multitude d'aventuriers, aux rigueurs de la discipline militaire. Le *Brenn*, pour faire diversion à la sédition qui se fomentait déja, reprit la route de la Macédoine après avoir dit à ses guerriers qu'il fallait reconquérir ce beau pays ou mourir les armes à la main. Probablement, le brave Sosthène n'aurait pu résister long-temps à cette armée qui, au rapport de quelques historiens, était composée de cent cinquante mille fantassins et de vingt mille hommes de cavalerie. Mais l'insurrection éclata avant le départ : les Volces-Tectosages et les autres tribus méridionales se séparèrent de la grande armée, et se dirigèrent, les uns vers la Thrace, les autres vers le Pont-Euxin et les régions asiatiques.

Les récits des nombreuses batailles et des conquêtes des guerriers tectosages dans l'Allemagne, la Thrace, la Macédoine, la Pannonie, sont presque fabuleux, et il sera bien difficile de répandre le jour de la vérité sur cette époque ténébreuse de notre histoire méridionale. En effet, comment suivre dans leurs excursions ces légions belliqueuses que la Gaule envoya dans toute l'Europe et en Asie ? On pourrait comparer ces tribus de conquérants, aux oiseaux émigrants qui, à l'approche de l'hiver, volent vers les régions du Midi, et regagnent les marais du Nord aux premiers jours de printemps. Les Tectosages partagèrent la bonne et la mauvaise fortune de leurs frères d'armes, et les suivirent au siége de Delphes. Le temple d'Apollon était riche des dons et des offrandes que les rois d'Orient avaient faites au Dieu des oracles. Les Gaulois, après avoir reconquis la Macédoine, résolurent de piller ce temple vénéré dans toute la Grèce, et par les peuples de l'Asie. Mais la ville de Delphes, bâtie sur une hauteur inaccessible, résista aux attaques des intrépides assiégeants qui périrent presque tous dans cette expédition sacrilége.

Les guerriers Tectosages, qui survécurent à cette sanglante

défaite, se divisèrent en deux corps d'armée. Le premier, conduit par Léontius, fit la conquête de la Thrace, qui fut entièrement dévastée. Chargés de butin, les Tectosages quittèrent le pays, portèrent le fer et la flamme dans les régions illyriennes, et rentrèrent enfin dans la Pannonie qu'ils avaient choisie pour leur refuge général, où ils allaient se délasser après leurs périlleuses conquêtes.

Cependant les tribus gauloises, après avoir rempli l'Orient du bruit de leurs exploits, éprouvèrent le désir de revoir la mère-patrie; *Toulouse*, *Toulouse!* s'écrièrent les guerriers en brandissant leurs piques; en vain Léontius mit tout en œuvre pour retenir les héros qui avaient été les compagnons de ses conquêtes. Ils partirent; et quelques-uns, chargés de butin et de gloire, revinrent habiter les belles plaines de la Gaule Méridionale.

Une seconde fraction de la grande émigration des Volces-Tectosages, se réunit sous les drapeaux de Lutasius et devint l'auxiliaire de Nicomède, roi de Bithynie. Ce prince soutenait, depuis plusieurs années, une guerre opiniâtre contre ses voisins; il connaissait trop bien l'intrépidité des Gaulois pour ne pas apprécier l'utilité de leurs services. Il ne se trompa pas dans ses espérances: les guerriers de Lutasius remportèrent plusieurs victoires, et le monarque bithynien, pour les récompenser, leur donna une région vaste et fertile dans la Phrygie, où ils fondèrent la ville d'Ancyre[1]. Après tant d'exploits et de désastres, les fiers conquérants, venus de la Gaule Méridionale, pouvaient goûter les douceurs de la paix dans leur nouvelle patrie; mais les Gaulois étaient naturellement remuants: ils se dégoûtaient de la prospérité, aussi facilement qu'ils se laissaient abattre par leurs défaites. Aussi ne cessèrent-ils de porter le trouble dans les régions diverses qu'ils habitèrent; toujours en guerre avec les peuples voisins; à la solde des princes qui voulaient payer chèrement leurs services, on les vit combattre contre Antigone-Gonathas, fils de Démétrius-

[1] On voit au Musée de Toulouse, un beau tableau d'Antoine Rivals, représentant la fondation d'Ancyre par les Tectosages.

Poliocerte; se ranger au nombre de cent vingt mille hommes, sous les drapeaux d'Antiochus[1]; tour-à-tour exterminés et vainqueurs, prendre la fuite pour reparaître en plus grand nombre, retremper leurs glaives de bataille dans le sang de leurs frères, et succomber enfin sous les coups des légions romaines.

Rien de plus fabuleux que la brillante campagne des Volces-Tectosages dans la Grèce et dans l'Asie; leurs victoires ne sont pas moins merveilleuses que les courses aventureuses des navigateurs qui quittèrent leur patrie pour marcher à la conquête du jardin des Hespérides, toujours gardé par le mystérieux dragon. Assurément, nos pères prirent part à ces expéditions lointaines; mais nos premiers historiens ont exagéré leurs exploits : partout où les fières tribus de la Gaule portèrent les armes, ils ont vu des Tectosages. Il est bien permis d'exalter la gloire du pays qui nous a vu naître, mais on ne doit pas oublier que la Gaule était habitée par plusieurs nations toutes belliqueuses, et que les peuples du Midi n'étaient pas assez nombreux pour suffire aux nombreuses victoires qu'ils remportèrent, s'il faut en croire les chroniqueurs du moyen-âge.

Quoiqu'il en soit de ces émigrations, problème historique qu'on ne résoudra pas facilement, les Volces-Tectosages méritèrent la réputation de valeur, confirmée par le témoignage de plusieurs historiens recommandables.

« Autrefois, dit César dans ses Commentaires, les Gaulois » étaient plus belliqueux que les peuples de la Germanie : ils » envoyaient des colonies dans les pays lointains, pour se délivrer » d'une jeunesse toujours remuante, que le sol natal ne pouvait » nourrir. De nos jours encore, les pays les plus fertiles, situés » le long de la *Forêt-Noire*, sont habités par des Tectosages qui, » par leur valeur et leur rigide équité, se font craindre et estimer » des peuples voisins. »

Les guerriers émigrants qui avaient déserté les drapeaux de leur chef Léontius, rentrèrent dans leur patrie chargés d'or

[1] Livre des Macchabées. Appien, guerres d'Illyrie.

qu'ils avaient enlevé des temples de la Grèce. Quelques mois après leur retour, une maladie contagieuse porta la mort et la désolation dans leur pays. Les *Tolosates* effrayés, consultèrent l'oracle d'Apollon qu'ils honoraient sous le nom de Bélénus. Les prêtres du dieu répondirent que le seul moyen d'appaiser la colère céleste, était de jeter dans le lac sacré les trésors dont ils avaient dépouillé les temples de l'Orient et particulièrement celui de Delphes. Les guerriers Tectosages s'empressèrent d'obéir, et le riche butin fut déposé dans le réservoir commun des offrandes qu'on fesait aux dieux.

Nos vieux historiens ont multiplié leurs récits, plus merveilleux les uns que les autres, sur le prétendu lac sacré dans lequel les Tolosates jetèrent le butin qu'ils avaient apporté de leurs conquêtes. Ils se sont sans doute mépris sur le sens du mot latin *Lacus*, qui signifie littéralement *trou*, *réservoir* creusé pour recevoir de l'eau. Selon toutes les probabilités, le lac de Toulouse était un lieu sacré où les peuples portaient les dons qu'ils offraient à leurs divinités.

Il est difficile et même imprudent de chercher à détruire certaines traditions populaires consacrées par la croyance de nos pères. D'ailleurs, quelle est la ville dont l'histoire primitive ne nous apparaît pas à-demi cachée sous un voile mystérieux? Troie avait son *Palladium*, Rome le feu sacré de Vesta, la capitale des *Tolosates* avait son lac sacré!

Plusieurs historiens se sont efforcés de résoudre cette difficulté historique; les uns disent que Toulouse renfermait autrefois plusieurs marais dans son enceinte: ils rapportent, à l'appui de leurs assertions, qu'en creusant un puits, à la place de *la Pierre*, on découvrit un large aqueduc qui donnait passage à un grand courant d'eau; ils induisent de là, que les anciens marais ayant été desséchés, on n'en trouve plus aucune trace; mais qu'il n'en est pas moins vrai, qu'il y avait autrefois, à Toulouse, un temple consacré à Bélénus et à Tharamis, et construit au milieu d'un lac; emportés par leur amour irrésistible pour l'extraordinaire et le merveilleux, les chroniqueurs Nicolas Bertrand et Chabanel ont

prétendu que la basilique Saint-Sernin fut bâtie sur un lac : transmise de père en fils, cette vieille tradition s'est perpétuée dans le souvenir des Toulousains, et aujourd'hui même, certains hommes, l'esprit imbu de nos belles légendes, affirment qu'en descendant dans les caveaux souterrains de la basilique, on entend le bruit d'un torrent qui coule avec rapidité! Cette croyance, devenue générale, prouve combien sont funestes les récits mensongers des historiens qui ne craignent pas de s'écarter du droit sentier de la vérité.

De toutes les opinions émises sur le prétendu lac où les Tectosages cachèrent leurs trésors, celle du docte Cazeneuve présente la plus grande probabilité. Ce savant antiquaire dit que les *Tolosates* déposèrent leur butin dans un temple bâti au milieu de la rivière; il rapporte que dans l'été de 1621, les eaux de la Garonne étant très basses, on découvrit, au milieu du lit du fleuve, les ruines d'un temple qui avait été démoli dans les premiers siècles de l'ère chrétienne: elles furent examinées par plusieurs savants, et on enleva plusieurs chapiteaux et colonnes de marbre ornés de hiboux parfaitement sculptés, ce qui fit présumer que le temple avait été consacré à Tharamis, la Minerve des Tolosates.

Malheureusement, tous les documens que les historiens romains et les divers annalistes de Toulouse nous ont laissés sur l'or des Tectosages et le lac sacré, sont insuffisants pour éclaircir cette énigme qui sera long-temps l'écueil de la perspicacité des investigateurs les plus laborieux. Ce fait, historique ou non, est une tradition nationale. Pourquoi chercher à la détruire? Laissons aux descendants des anciens Tectosages leurs fables et leurs légendes si poétiques : l'histoire de chaque peuple n'a-t-elle pas pour commencement une mythologie païenne ou chrétienne? D'ailleurs, ces souvenirs attestent la splendeur de l'ancienne *Tolosa*, et tous les hommes aiment à contempler le passé environné d'une brillante auréole.

Si l'histoire du lac sacré et du trésor des *Tolosates* porte une empreinte fabuleuse, il n'en est pas ainsi de la contagion qui dévasta les régions habitées par les tribus Tectosages. Plusieurs

auteurs rapportent que la peste fut générale dans la Gaule Méridionale, et on attribua ce fléau à l'expédition sacrilége des guerriers de Toulouse, dont la ville capitale fut le principal théâtre où la peste exerça d'effrayants ravages.

Tolosa, la cité gauloise, si l'on croyait aux exagérations emphatiques de Nicolas Bertrand et de Noguier, occupait une étendue aussi grande que celle de Thèbes, aux cent portes, et de Babylone : elle avait douze lieues de circonférence, et cinq faubourgs dont chacun pouvait armer quarante mille hommes[1]. Elle était, dit-on, bâtie primitivement sur les hauteurs de Pech-David, et les Gaulois ne descendirent dans la plaine qu'à l'époque de la première invasion romaine[2]. Depuis elle occupa le lieu même où elle est située aujourd'hui, et fut environnée d'une petite enceinte murée. Elle avait cinq grands faubourgs qui formaient cinq parties distinctes avec la cité; aussi le bordelais Ausone, dans son poëme sur *la Garonne*, appelle-t-il la capitale des Tectosages : *Tolosam quintuplicem*, *Toulouse la quintuple.* L'étendue de ses faubourgs, qui n'étaient qu'une agglomération de petits villages épars dans le pays des Tolosates, a induit en erreur la plupart des historiens, sur l'importance et la population de la cité gauloise.

Ses premiers habitants, soldats plutôt que cultivateurs, ne connaissant ni science ni arts, décidant tout par la voie des armes, n'admirent d'abord d'autre loi que la force ; méprisant et opprimant leurs voisins, ils montraient, dans toutes les occasions, la sauvage rudesse des peuples qui n'avaient pas encore ressenti l'heureuse influence de la civilisation. Mais quelques navigateurs, venus de la Phocide, s'étaient établis sur les bords de la Méditerranée où ils avaient fondé *Massilia.* Les nouveaux colons se mirent bientôt en rapport avec les nations voisines.

« Ils leurs apprirent, dit Justin, à quitter leurs mœurs sauvages,

[1] Les faubourgs de Tolosa s'étendaient d'un côté jusqu'au bourg de Castanet, et de l'autre, jusqu'au lieu appelé Gaffelage; mais, nous le répétons, ces faubourgs consistaient en une multitude de chétifs villages épars dans le pays des *Tolosates.*

[2] Des médailles grecques et gauloises ayant été trouvées dans des fouilles faites au lieu appelé *Vieille-Toulouse*, on a prétendu que l'ancienne ville occupait les hauteurs de Pech David; on peut tout au plus affirmer que Pech-David était un cimetière gaulois.

» à cultiver leurs champs, à entourer leurs vignes de murailles,
» à connaître tous les plaisirs et les agréments d'une vie policée.
» Ils leur enseignèrent encore à planter des oliviers, et surtout à
» préférer le glaive de la justice au fer de la guerre ; ils produisirent
» un si grand changement dans leurs mœurs, leurs usages, leur
» manière de penser, qu'on eût dit que ce n'était point la Grèce,
» qui avait passé dans cette partie des Gaules, mais que la Gaule
» Méridionale avait été transportée au milieu de la Grèce.

La Narbonnaise, long-temps avant l'invasion romaine, était divisée en plusieurs états régis par des chefs particuliers qu'on a qualifiés mal à propos du titre de rois, et qui n'étaient que des généraux chargés du commandement des armées. J'ai déja dit, que les premiers historiens de Toulouse donnent à cette ville une longue dynastie de monarques, qui commence à Tolosus et finit à Copillus; mais la saine critique qui préside aujourd'hui aux recherches historiques, a fait justice de ces mensonges, il est inutile d'en parler. Néanmoins, au milieu des récits fabuleux de nos vieux chroniqueurs, apparaissent de temps en temps de grands faits qui prouvent incontestablement que les rois ou chefs Tectosages, étaient très puissans, et exerçaient une grande influence sur les pays voisins et les deux Aquitaines.

Les Tolosates, comme tous les autres peuples de la Gaule, vivaient sous le régime d'un gouvernement purement fédératif. Chaque année, ils élisaient des chefs dont l'autorité était subordonnée au Conseil des vieillards qui administrait les affaires de la ville au nom des citoyens, et étendait sa prépondérance judiciaire sur les régions voisines[1]: Toulouse en sa qualité de métropole du Midi était un centre d'administration civile et politique ; le Conseil de ses vieillards était un tribunal où se jugeaient en dernier ressort les affaires importantes des autres villes qui composaient la nation des Volces-Tectosages. Le sénat toulousain jouissait d'une grande réputation d'équité qui le

[1] Quelques historiens ont avancé, sans aucune probabilité, que les *Capitouls* tirent leur origine de ce sénat gaulois. Mais il est évident qu'ils ne remontent qu'aux *Décemvirs* des villes municipales ou des colonies romaines.

rendait vénérable à tous les peuples de la confédération gauloise, et ses arrêts furent toujours promptement exécutés.

L'assemblée des vieillards jugeait en dernier ressort, mais dans les grandes occasions, les femmes et surtout les jeunes filles étaient consultées. Les tribus sauvages de la Gaule regardaient les femmes comme des êtres surnaturels descendus du ciel, et c'est avec raison qu'un poète a dit : que les Gaulois et principalement ceux de l'Armorique croyaient lire l'avenir dans le regard, les gestes des jeunes filles, et surtout des druïdesses qui, vêtues de robes blanches, le front ceint de verveine, remontaient mystérieusement dans la nuit le courant des rivières. Ces vierges, consacrées au culte des dieux, étaient l'objet d'une vénération presque superstitieuse : on les croyait inspirées, et dans les délibérations publiques on écoutait leurs avis comme des oracles de la divinité. Les diverses nations de la Gaule, accoutumées à jouir de la plus ample liberté, avaient l'esclavage en horreur, et on vit souvent des guerriers vaincus se donner la mort plutôt que de tomber au pouvoir des ennemis. Il n'y avait pas d'esclaves chez les Volces-Tectosages; comme les peuples de la Germanie, dont les mœurs ont été décrites si énergiquement par Tacite, ils croyaient que le sang des victimes humaines purifiait un criminel : on les vit souvent obéir à ce cruel préjugé, et, à défaut de captifs, les pères immolaient leurs propres enfants à Bélénus, à Hésus et à Tharamis. Ces tribus guerrières ne faisaient jamais grâce à un ennemi vaincu; venger leur amour-propre ou l'honneur de la nation, était pour les héros Tectosages un besoin impérieux; les principaux prisonniers devenaient la proie des flammes ou tombaient sous le fer des sacrificateurs.

Ces mœurs primitives se modifièrent insensiblement par le commerce qui s'établit entre les Tolosates et les Phocéens, fondateurs de Marseille. Les nations gauloises qui habitaient les pays voisins de la Méditerranée s'habituèrent facilement à la civilisation grecque, adoptèrent la religion, les divinités, et la langue de la colonie Phocéenne : en peu d'années, les tribus de la

Narbonnaise apprirent des *Massiliens* à aimer la justice, à observer rigoureusement leurs nouvelles lois. Leurs prêtres ou druides, n'osèrent plus offrir aux dieux des victimes humaines, et bornèrent leur ministère, auparavant sanglant et impitoyable, à donner aux peuples de la Gaule régénérée par la civilisation grecque, des lois, des préceptes de morale, et des institutions religieuses.

Les *Tolosates*, non contents d'avoir obéi à l'influence civilisatrice des colons Massiliens, adoptèrent aussi plusieurs de leurs divinités : ils honorèrent Hercule et Mercure, et plusieurs historiens rapportent qu'ils élevèrent un temple à Pallas, et que c'est à ce temple que Toulouse doit le surnom de cité *palladienne ;* mais il est certain que les Gaulois n'avaient pas de temples et que celui de Minerve ne fut construit qu'après l'invasion romaine [1]. Néanmoins, on ne peut douter que les Tectosages n'aient été une nation civilisée, long-temps avant la conquête de la Narbonnaise par les proconsuls de Rome. Mais l'histoire de ces temps reculés n'est qu'un ensemble de probabilités, et la seule preuve incontestable que nous ayons de la civilisation des Tectosages, de la magnificence de leur capitale, de leur amour pour les beaux-arts, est la facilité avec laquelle nous les verrons adopter les mœurs et les institutions des conquérants romains, dont les cohortes ont déja envahi les régions méditerranéennes. Les destinées de la Gaule vont changer, et la glorieuse nationalité des Volces-Tectosages subira l'arrêt irrévocable du ciel, qui veut que les nations les plus puissantes deviennent tributaires de la reine du monde...

[1] Chabanel, dans son *Histoire de l'église de la Daurade*, prétend que cette église était primitivement consacrée à Apollon; cet historien, trop crédule, se méprit sur un bas-relief qu'il croyait antique et qui représentait les apôtres et les docteurs de la loi. Il existait un temple célèbre, à Toulouse, et on en découvrit les ruines dans la Garonne en 1550; mais il n'est pas prouvé que le temple occupait l'emplacement de *la Daurade*.

LIVRE SECOND.

DOMINATION ROMAINE.

Les Volces-Tectosages, libres et indépendants, vivaient heureux sous l'influence de la civilisation grecque ; la langue d'Homère était devenue populaire dans toute la Narbonnaise ; les sciences et les beaux-arts commençaient à fleurir ; les *Tolosates*, chéris de leurs voisins qui respectaient leur sagesse et leur équité, formaient une des plus belles nations de la Gaule et exerçaient depuis long-temps une glorieuse suprématie. L'avenir leur laissait entrevoir les belles destinées que le ciel réserve aux peuples qu'il protége ; mais vint le temps où devaient s'accomplir les immuables décrets de la providence.

Les Romains avaient déja étendu leurs conquêtes hors de l'Italie ; les Phocéens de Marseille s'empressèrent de faire alliance avec le peuple victorieux qui terrassait les ennemis qui voulaient lui résister, et leur tendait une main protectrice après les avoir vaincus. Ils eurent bientôt besoin de ces puissants auxiliaires. Les Saliens leur déclarèrent la guerre, et les Marseillais, au lieu de chercher dans leur propre énergie les moyens de résister à la nation rivale, implorèrent le secours de leurs anciens alliés. Les Romains ne possédaient encore rien dans les Gaules ; ils s'empressèrent d'envoyer leurs légions à la colonie phocéenne, et firent ainsi le premier pas vers la plus belle de leurs conquêtes. La mauvaise politique des Gaulois seconda puissamment leur ambition, et sans l'appel de leurs amis de Marseille, ils n'au-

raient pas osé attaquer des nations, qui avaient envoyé jusqu'au fond de l'Asie, l'élite de leurs tribus guerrières.

La voie est ouverte, Rome a fait une brèche au rempart qui protégeait la nationalité gauloise ; le consul Fulvius, un des plus habiles généraux de la république, reçoit le commandement des troupes qui doivent marcher au secours des Marseillais, il franchit les Alpes, et, secondé par ses légions intrépides, il parvient à repousser les guerriers saliens ; non content de les avoir vaincus en bataille rangée, il fait des incursions dans leur pays. C'en est donc fait des beaux jours de l'indépendance méridionale ! les étrangers ont souillé le sol de la patrie ; la discorde à séparé des peuples, fils d'une même mère ! ils reconnaissent leur faute ; mais il est trop tard : les Romains ont vu les riantes plaines de la Narbonnaise ; dans leurs rêves d'ambition, ils convoitent ce riche pays ; ils s'en rendront maîtres, parce qu'il est écrit que toute puissance doit succomber sous le joug de Rome. Néanmoins, les héros Saliens opposent une résistance presque invincible, et les légions de Fulvius se lassent de lutter contre leur patriotisme. Le sénat craignant de perdre les régions déja conquises, arme plusieurs légions, et leur donne pour chef Caïus Sextius. Ce nouveau général, plus heureux que son prédécesseur, triomphe des Saliens, et pour consolider la puissance Romaine dans les Gaules, il bâtit la ville d'*Aquæ Sextiæ* [1].

Mais, le pouvoir des proconsuls n'était pas de longue durée. Domitius Enobarbus succéda au vainqueur des Saliens : leur roi Teutomalion avait trouvé une généreuse hospitalité chez les Allobroges. Enobarbus tourna ses armes contre cette province ; les Gaulois résistèrent d'abord aux conquérants, mais ayant perdu une bataille décisive, ils courbèrent la tête sous le joug. Les Romains, fiers de tant de succès, devinrent tout-à-coup aggresseurs ; la digue était rompue ; rien ne pouvait arrêter le torrent qui avait envahi toute l'Europe ; aussi vit-on les proconsuls atten-

[1] Caïus Sextius fut, dit-on, le fondateur de la ville d'Aix, depuis capitale de la Province ; il la nomma *Aquæ Sextiæ*, *Eaux de-Sextius*, à cause de ses bains et de ses eaux thermales.

dre impatiemment une occasion favorable pour pousser plus loin leurs incursions.

« Soldats, disaient-ils à leurs légions, voyez comme les plai-
» nes de la Gaule Méridionale sont belles et fertiles! ici vous
» trouverez une autre Italie, une nouvelle patrie, la gloire et
» les richesses. Suivez-nous donc; les Gaulois ne sont plus invin-
» cibles; leurs dieux les ont abandonnés, et la victoire marche
» devant nous! »

Ces paroles enflammaient le courage des guerriers, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer les régions déja conquises. Le caractère remuant et jaloux des diverses tribus gauloises, leur fournit bientôt un prétexte pour étendre plus loin leur domination. La ville d'Autun s'était empressée de faire alliance avec les étrangers; les héroïques populations de l'Auvergne ne cessaient de eur reprocher la lâcheté dont ils s'étaient rendus coupables en abandonnant la cause de la patrie. La discorde ne tarda pas à surgir, et les Romains, appelés par leurs alliés, marchèrent contre les Auvergnats. Mais cette nation était puissante et nombreuse; un cri de guerre se fit entendre, et une armée de cen quatre vingt mille hommes marcha contre les conquérants venus du fond de l'Italie.

Au consul Fabius, le plus habile des généraux de la république Romaine, était réservée la gloire de triompher des Auvergnats, et des autres nations disséminées dans le midi de la Gaule. Les historiens latins ne nous ont transmis aucun document certain sur les batailles qui furent livrées alors, ni sur la lutte opiniâtre du patriotisme méridional. Mais il est à présumer que les légions après avoir exterminé les Saliens et dompté les Auvergnats, se jetèrent dans la Gaule Narbonnaise : partout elles trouvèrent la même résistance; les divers peuples, effrayés par le danger qui menaçait leur indépendance, luttèrent d'un commun accord. Mais il n'était plus temps de porter un coup mortel aux aigles du Capitole, qui étendaient déja leurs vastes ailes sur d'immenses régions, et s'abattirent sur la Narbonnaise en poussant un cri de victoire : tout céda aux efforts des proconsuls, et les légions

fières d'avoir triomphé des Auvergnats et des Allobroges, ne firent plus un pas rétrograde.

L'histoire de l'invasion romaine est aussi ténébreuse, et présente autant de difficultés à résoudre que les premiers siècles de la Nationalité gauloise : impossible de déterminer l'époque où les proconsuls s'emparèrent du pays des Tectosages et se rendirent maîtres de Toulouse; on ne connaît pas même le nom du triomphateur. Nous savons seulement que Quintius Martius et Cornélius Népos avaient déja fondé une colonie à Narbonne, l'an 626 de la fondation de Rome, quelque temps après la victoire de Fabius[1]. La grande ville de Toulouse passa-t-elle alors sous la domination Romaine? Les Tectosages défendirent-ils longtemps le sol de la patrie et l'indépendance nationale? C'est ce qu'on ignorera peut-être toujours. Les récits des historiens sont si divers qu'on n'a pu encore préciser exactement ce fait si important pour nos vieilles annales.

Paul Orose, et l'auteur d'un petit *Traité sur les Antiquités* de Toulouse, affirment que les Tolosates repoussèrent énergiquement l'armée romaine qui s'était établie en cantonnement autour de Narbonne; qu'ils restèrent indépendants jusqu'au proconsulat de Cépion, si célèbre dans l'histoire pour avoir enlevé les trésors que les Tectosages tenaient cachés dans le lac sacré dont j'ai déja parlé. Mais le témoignage d'Orose, historien peu véridique, ne doit pas être préféré à celui d'Ammien Marcellin : ce dernier dit expressément, que le proconsul Quintus Fabius acheva la conquête de la Narbonnaise dont fesait partie le pays des Volces-Tectosages. D'ailleurs, si Cépion fût entré dans Toulouse en triomphateur, pourquoi, à son retour à Rome, lui aurait-on fait un crime d'avoir enlevé l'or du lac sacré? N'était-ce pas un droit dévolu à tout général vainqueur d'un peuple étranger?

Il est donc presque certain que Quintus Fabius se rendit maître de Toulouse, et en fit une colonie romaine. Le proconsul Cépion vint plus tard, et son nom passerait inconnu dans l'his-

1 Velléius Paterculus

toire, avec ceux des autres généraux romains, s'il ne s'était fait une malheureuse célébrité par son vol sacrilége.

J'ai déja dit que les Tolosates avaient dans l'enceinte de leur ville, un lac sacré, un réservoir, un temple où ils portaient leurs trésors pour calmer la colère de leurs dieux dans les calamités publiques. La superstition, la crainte avaient multiplié ces dons faits en divers temps aux divinités de la Gaule. Cépion, plus hardi que ses prédécesseurs, s'empara du trésor dont on expliquera difficilement la valeur, parce que les premiers historiens, toujours dominés par leur penchant pour le merveilleux, sont tombés les uns après les autres dans des exagérations ridicules.

« Le proconsul Cépion, dit Orose, s'étant rendu maître d'une » grande ville de la Narbonnaise, appelée Toulouse, enleva cent » mille livres d'or et cent dix mille d'argent d'un temple consacré » à Bélénus, l'Apollon des Tectosages. Il le confia à une nombreuse escorte chargée de le transporter à Marseille, ville » alliée de la République, d'où il devait être transporté à Rome; » mais l'escorte fut attaquée en chemin, le trésor enlevé, et » Cépion, rappelé à Rome, fut accusé d'avoir voulu s'approprier » l'or de Toulouse. »

S'il faut en croire quelques historiens latins, Cépion fut cruellement puni de son vol sacrilége; vaincu quelque temps après par une armée de Cimbres, il fut cité devant le sénat pour rendre compte de son proconsulat; condamné à l'exil, il mourut misérablement; deux filles qu'il laissa, furent déshonorées, déclarées infâmes, et lorsque quelqu'un était poursuivi par une malheureuse fatalité, on s'écriait : *Il a de l'or de Toulouse!*

Mais d'où provenait cet or? Comment les Tolosates étaient-ils parvenus à amasser de si grandes richesses? Les versions varient à l'infini. Strabon dit textuellement qu'il y avait plusieurs mines d'or dans le pays des Volces-Tectosages; que celles des monts Pyrénées étaient surtout très abondantes; que plusieurs rivières entraînaient dans leur cours des paillettes d'or et des sables au-

rifères[1] : mais le véridique Strabon n'a écrit sur cette matière que d'après les renseignemens de Possidonius qui, lui-même, n'avait eu d'autres documents que les récits mensongers des voyageurs. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient abandonnés l'un et l'autre au plaisir de faire de pompeuses et merveilleuses narrations qui n'ont pas même pour base la moindre probabilité. Justin et ceux qui ont écrit d'après lui, ne se sont pas montrés moins crédules que Possidonius. Ils affirment que l'or enlevé par le proconsul Cépion, provenait du pillage du temple de Delphes, et que les Tectosages, à leur retour dans leur patrie, le jetèrent dans le *Lac Sacré* pour appaiser la colère de Bélénus et faire cesser une maladie contagieuse. Mais le même écrivain rapporte que les guerriers Tectosages qui suivirent Brennus au siége de Delphes, périrent tous dans cette expédition sacrilége. Comment concilier des assertions si contradictoires? Probablement, l'or de Toulouse ne provenait ni du pillage du temple de Delphes, ni des mines qu'on dit avoir existé dans le pays des *Tolosates*. Sans commenter les opinions des historiens, mensongères ou emphatiques, il est plus simple de croire que le trésor de Toulouse n'eut d'autre origine que la piété des peuples qui portaient au réservoir sacré tout ce qu'ils possédaient pour en faire hommage à leurs dieux. Cépion, après s'être convaincu que le trésor s'élevait à une somme très considérable, s'en empara par un coup de main; l'indignation des Gaulois, irrités de ce qu'on avait profané un lieu réputé sacré, la défaveur du proconsul auprès du Sénat, contribuèrent à faire exagérer l'importance du vol. Les auteurs qui ont écrit cette époque, presque fabuleuse de notre histoire, se laissèrent tromper par les traditions des indigènes et tombèrent dans des exagérations aussi incroyables que contradictoires. A en croire leurs récits, la capitale des Volces-Tectosages, eût été plus riche que les grandes villes de l'Asie[2].

1 Possidonius dit que l'or abondait chez les Tectosages; il parle de plusieurs mines dont on n'a pu découvrir la moindre trace; la petite quantité de paillettes que les orpailleurs retirent encore de l'Ariége, ne peut faire présumer que le métal ait été assez abondant pour qu'on se soit livré à ce genre d'exploitation.

2 Un ancien historien que Lafaille cite souvent dans ses *Annales*, porte la valeur du

Quoi qu'il en soit de ce trésor dont on a tant parlé, et qui mettra long-temps en défaut la patience et la perspicacité des savants, on peut affirmer que le vol de Cépion est un fait trop bien constaté dans notre histoire, pour le mettre en doute; il contribua peut-être à ranimer, chez les Gaulois, le feu sacré du patriotisme qui leur fit regretter, mais trop tard, le bonheur de leur première indépendance.

En effet, quarante ans après le vol de Cépion, le proconsul Marcus Fontéius, envoyé dans la Gaule Narbonnaise pour gouverner cette belle province, trouva les habitants prêts à se révolter contre la puissance romaine. Les *Tolosates* surtout, conservaient un implacable ressentiment contre les gouverneurs concussionnaires qui n'avaient cessé de se livrer à d'injustes déprédations. Fontéius parvint à détruire ces premiers symptômes d'insurrection, et persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre de l'énergie des Volces-Tectosages, il leur imposa des tributs onéreux[1]. Les principaux citoyens de Toulouse partirent alors pour Rome, dans le dessein d'accuser le proconsul devant le sénat; mais ils furent mal reçus, et les sénateurs étonnés de trouver tant de fierté chez un peuple vaincu, ne se montrèrent pas d'abord bien disposés en leur faveur. Un orateur redoutable entreprit la défense de Fontéius: « Sénateurs, disait Cicéron, les accusateurs de Marcus » Fontéius sont les descendants de ce peuple sacrilége qui pilla » les temples de la Grèce et de l'Asie. Les autres nations de la » Gaule, respectant en vous les maîtres de l'univers, viennent » vous demander justice à genoux; mais les Tolosates portent

trésor de Toulouse à 2,884,537,500 livres, somme énorme qui équivaudrait aujourd'hui à 3,846,110,000 francs. Strabon la porte à 15,000 talents attiques, c'est-à-dire à 82,500,000 francs. Selon Justin, Cépion tira du *Lac de Toulouse* 110,000 livres pesant d'or, et 5,000,000 de livres d'argent, ce qui équivaudrait à 132 millions d'or et à 375 millions d'argent de notre monnaie.

[1] Il chargea un de ses délégués, de prélever quatre deniers sur chaque amphore de vin qu'on portait dans la ville. Quelques écrivains fesaient remonter à cet impôt de Fontéius, le *Droit de Quart* qui se préleva long-temps à Toulouse, sur le vin qu'on vendait en détail. Mais on a prouvé depuis, que cet impôt fut établi par Philippe-de-Valois, et avant son règne, il n'en est pas parlé dans nos annales.

» l'audace jusqu'à vous imposer, comme une loi, la punition de
» votre proconsul : ils vous menacent ; entendez-les qui se disent
» entre eux : Ne sommes-nous pas les descendants de ces mêmes
» Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, portèrent le fer et
» la flamme dans l'Italie, incendièrent Rome et montèrent au
» Capitole !.. »

Les paroles de Cicéron n'étaient pas de nature à détruire la mauvaise opinion que les membres les plus influents du sénat avaient conçue de l'esprit remuant et de la fierté de caractère des *Tolosates*. Néanmoins, ils enlevèrent à Fontéius le gouvernement de la Narbonnaise, et cette marque de condescendance calma la susceptibilité gauloise. En effet, les villes de la Gaule méridionale se montrèrent depuis fidèles alliées des Romains qui, pour les récompenser, les élevèrent au rang de colonies et de cités municipales. Elles furent gouvernées par des proconsuls ou prêteurs dont l'histoire ne nous a pas transmis les noms. Vint enfin César qui, pendant les neuf années de son proconsulat, devait soumettre les peuples qui ne reconnaissaient pas encore la domination romaine. Ce célèbre conquérant s'immortalisa par d'éclatantes victoires et termina son expédition par le siége d'Uxellodunum, cité du pays des *Cadurques*, où les derniers défenseurs de l'indépendance gauloise s'étaient réfugiés comme dans un asile impénétrable.

Dès son arrivée, il s'était concilié l'amitié des habitants de la Narbonnaise et surtout des Tolosates qui lui envoyèrent souvent l'élite de leurs guerriers. Le conquérant, devenu dictateur, n'oublia pas les services de ses fidèles alliés. Pour récompenser le dévouement des chefs, il les appela à Rome et en éleva plusieurs à la dignité de sénateurs. L'aristocratie romaine blâma beaucoup ces marques éclatantes de faveur ; César eut beau dire aux orgueilleux patriciens que sans le secours des braves de Toulouse et de Narbonne, il n'aurait pu triompher des peuples d'Aquitaine ; on répondit par des pamphlets aux éloges qu'il fesait des alliés de la République. Le lendemain, on répétait sur toutes

les places publiques et dans les carrefours, ce refrain d'une chanson qui fut long-temps populaire à Rome :

« César est fou : il mène pompeusement en triomphe les guer-
» riers gaulois; les barbares de la Narbonnaise ont dépouillé leurs
» habits courts, pour se revêtir de la robe traînante des patri-
» ciens. Romains, voulez-vous bien faire? Ne montrez pas à ces
» nouveaux sénateurs le chemin du palais.... »

Ces couplets étaient chantés par la populace à l'instigation des grands ; mais les sénateurs gaulois ne tardèrent pas à justifier par leur sagesse le choix de Jules-César ; et quelques années après, la Narbonnaise devint la province chérie des Romains. Ce peuple conquérant, ne s'écartant jamais de son système politique, se contenta de modifier les lois des nations vaincues, et leur laissa la liberté de vivre selon leurs mœurs primitives. Mais les colonies gauloises, dans leurs relations avec les magistrats romains, finirent par adopter entièrement les usages, les lois, les coutumes de la reine du monde. Dès-lors, il ne resta plus aucune trace de nationalité, et les divers peuples se perdirent dans l'immense assemblage des gloires du Capitole.

Toulouse était déja une des plus grandes cités de la Gaule, un centre de gouvernement, et les peuples voisins reconnaissaient tous sa suprématie. L'affection de César pour la capitale des Tolosates, les faveurs dont il combla ses principaux habitants, prouvent assez qu'elle joua un rôle brillant sous la domination romaine.

Mais à quelle époque Toulouse devint-elle une colonie? il n'en est point parlé dans les historiens latins, et les auteurs qui ont écrit depuis les annales de la Gaule méridionale, ne sont pas d'accord sur un fait si important. Les uns affirment que ce fut du temps de Jules-César : ils disent que ce célèbre proconsul, qui affectionna toujours les peuples de la Narbonnaise, éleva plusieurs cités au rang de colonies romaines ; que la dixième légion, dont il parle si souvent dans ses Commentaires, fut établie à Toulouse et à Narbonne avec une partie de la septième ; et que la province prit alors le nom de Septimanie qu'elle conserva jus-

qu'au commencement du treizième siècle de l'ère chrétienne. D'autres annalistes, sur la foi de Suétone, qui rapporte que Tibère-Néron, fils de l'empereur de ce nom, fut envoyé dans les Gaules après la guerre d'Alexandrie pour y fonder des colonies, prétendent que, sous ce proconsul, Toulouse devint une des villes municipales de la Gaule. Dominés par l'orgueil national qui veut toujours trouver dans le passé des faits, des événements glorieux, ils affirment que la cité des Tolosates fut le séjour des patriciens qui s'étaient établis dans la Narbonnaise; qu'elle jouit pendant plusieurs siècles *du droit italique*, se gouvernant par ses propres lois, levant des armées qu'elle envoyait aux Romains en qualité d'auxiliaires. En un mot, si leurs pompeuses narrations sont vraies, Toulouse jouit de la constante faveur des maîtres du monde qui y bâtirent un immense amphithéâtre[1], et y élevèrent un Capitole Poussant plus loin leur crédulité, et leur amour pour tout ce qui leur paraissait extraordinaire, nos premiers chroniqueurs font monter l'origine des capitouls, jusqu'au temps de la domination romaine, et prétendent que ces magistrats tiraient leur nom du Capitole où ils tenaient leurs séances[2].

En histoire, il n'y a pas loin de la crédulité au scepticisme; il est bien difficile d'éviter ces deux écueils également dangereux, et qui nous éloignent de la vérité par deux voies bien différentes. Les chroniqueurs du moyen-âge ne nous ont transmis que des narrations poétiques, des fables ridicules inventées à plaisir; et lorsque le flambeau de la saine critique est venu répandre sa vive lumière dans le cahos historique des siècles passés, on n'a vu dans nos traditions nationales qu'erreur et mensonge. Pourtant il

[1] On voit encore quelques débris de ce cirque ou amphithéâtre près d'un faubourg de Toulouse. Mais tout porte à croire qu'il fut construit aux frais de quelque riche particulier; on n'y retrouve aucune trace de la magnificence romaine; il ne peut être mis en parallèle avec les arènes de Nîmes, d'Arles, de Fréjus et l'amphithéâtre de Saintes.

[2] Il n'est point parlé des capitouls dans nos annales avant les comtes de Toulouse. Le premier acte authentique qui nous ait été transmis, est daté du premier dimanche de mars 1175, le chapitre étant assemblé dans l'église de Saint-Quentin.

doit exister nécessairement un mélange de vérité dans les récits hasardés par la naïve crédulité de nos premiers annalistes. S'il n'est pas constaté d'une manière indubitable que Toulouse ait joui des priviléges réservés aux villes municipales, il est aussi difficile de prouver que cette grande cité, si puissante dans les beaux temps de la nationalité gauloise, n'eut aucune part à la munificence des vainqueurs qui comblaient de leurs bienfaits les peuples qu'ils voulaient attacher pour toujours à leur domination.

Où sont donc les monuments que les maîtres du monde élevèrent dans toutes les grandes villes? il n'en reste pas un seul débris. Montrez-nous au moins les ruines de ce prétendu Capitole où s'assemblaient les magistrats toulousains; fouillez la terre pour y trouver des statues, des colonnes, des têtes d'empereurs; rien de tout cela.

« Les fouilles faites sur tous les points, dit un historien de nos » jours[1], n'ont fait découvrir que quelques chétifs aqueducs ; » pas une seule pierre qui ait appartenu à un monument de style » grec ou romain, pas une seule inscription, pas un seul ouvrage » des arts, un peu recommandable par sa beauté, n'attestent » l'ancienne splendeur de Toulouse ; tandis qu'au contraire à » Martres, l'ancien *Calliguris*, des fouilles récentes ont fait dé- » couvrir des ruines précieuses, des bustes d'un travail exquis, » des bas-reliefs, des ornemens, des pilastres du plus beau mar- » bre et du meilleur goût, et ont convaincu les plus incrédules, » qu'un personnage puissant y avait fait sa résidence dans un » superbe palais. ».

Pour détruire cette objection historique, je ne citerai pas le témoignage du président Berthier, qui dit qu'on doit attribuer le manque absolu de monuments romains à Toulouse, à la fureur dévastatrice des Visigoths, qui résidèrent long-temps dans cette grande ville dont ils firent la capitale de leur royaume ; on sait bien que ces peuples, ennemis du nom romain, mutilèrent les monuments qui pouvaient rappeler leur domination ; mais ils ne

1. J.-B.-A. d'Aldéguier.

purent les détruire : Narbonne, Orange, Fréjus et plusieurs villes de l'ancienne Narbonnaise, en ont conservé de magnifiques débris. Mais doit-on affirmer que Toulouse n'eût aucune importance politique sous les Romains, parce qu'on ne voit plus dans son enceinte, ni temples, ni autels, ni statues, ni arcs de triomphe? Celui qui nie tout s'expose à tomber dans l'erreur comme celui qui se montre trop prompt à affirmer, et un historien qui s'efforce de prouver que la capitale des Tolosates passa inaperçue sous la domination romaine, n'est pas plus digne de foi que nos vieux chroniqueurs qui rapportent que la puissante *Tolosa* eut son Capitole consacré au culte de Jupiter, son sénat particulier, et fut pendant plusieurs siècles la métropole de la Gaule méridionale. En fesant une part égale de la crédulité, de l'exagération de nos vieux chroniqueurs, et du prudent septicisme de nos historiens modernes, on peut affirmer que si Toulouse ne fut pas le siége du gouvernement romain, elle n'en joua pas moins un rôle honorable et digne de son antique splendeur. D'ailleurs, on sait que les vainqueurs en établissant des colonies, considéraient moins l'importance des villes, que leur position géographique ; et ce privilége, vanté par des annalistes ignorants, n'était pour les municipes de la Gaule qu'un plus grand assujétissement aux lois de leurs maîtres.

Tout porte à croire que Toulouse, en reconnaissant la suprématie romaine, conserva ses mœurs et ses lois particulières ; si elle n'eut point un capitole, si, comme Narbonne, Arles, Nîmes, Orange, elle ne fut pas le siége de l'administration civile ou militaire, elle en fut redevable à la crainte qu'avaient les Romains de donner trop d'importance à la capitale de ces mêmes Tectosages dont les ancêtres avaient incendié Rome. Mais il est plus sûr de croire que les proconsuls, n'ayant pas jugé la position de Toulouse propre à y établir un poste militaire, lui préférèrent les villes frontières ou fortifiées par la nature.

Je n'ignore pas que la plupart de nos historiens se sont évertués à prouver que Toulouse fut une métropole. Mais le seul monument qu'ils aient pu trouver sur sa prétendue colonisation, est

une médaille frappée à l'occasion du couronnement de Galba, et une grande quantité d'urnes qu'on a exhumées des fouilles faites au bas de la colline de Pech-David; mais ces débris funéraires attestent seulement que les patriciens, attirés par la beauté du ciel de la Narbonnaise et la fertilité de ses terres, se fixèrent en grand nombre dans la capitale des Tectosages. Quant à la médaille de Galba, décrite par Goltsius, qui la donna comme vraie, personne ne l'a vue, et les antiquaires l'ont mise au nombre des médailles douteuses et supposées.

Néanmoins, il est probable que Galba, qui gouverna long-temps la Narbonnaise en qualité de proconsul, visita plusieurs fois Toulouse, et s'y concilia l'affection des habitants, comme il l'avait déja fait dans les autres villes de la province. Faut-il donc s'étonner que les Toulousains aient fait frapper des médailles pour perpétuer le souvenir du proconsul proclamé empereur à Narbonne par les légions de la Gaule? Le nouveau César ne trouva-t-il pas, dans Antonius Primus, un soldat dévoué, un général habile? Puisque le cours des événements nous y amène directement, esquissons la biographie de ce toulousain célèbre.

Antonius Primus, issu d'une famille depuis long-temps renommée dans la Gaule méridionale, vit le jour à Toulouse vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Son père, qui était membre du sénat, l'emmena à Rome où il passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Caligula, de Claude et de Néron; quelle école pour un adolescent!! Antonius parvint, à force d'intrigues, à la dignité de sénateur; convaincu de faux témoignage, il fut honteusement banni, et probablement il n'aurait pu effacer cette tache d'infamie, si Galba, devenu empereur, ne l'eût fait rentrer au sénat. Le nouveau César, qui avait long-temps gouverné la Narbonnaise et voulait conserver les amis qu'il avait laissés dans cette province, jeta les yeux sur Antonius Primus dont la famille était très puissante à Toulouse; il lui donna le commandement de la septième légion qui prit le nom de *Galbienne* : à la tête de ces guerriers, Antonius se rendit au poste qui lui avait été assi-

gné dans la Pannonie. Il ne tarda pas à apprendre la fin tragique de Galba et le couronnement d'Othon.

« Soldats de la légion Galbienne, s'écria-t-il, Galba, notre » bienfaiteur, a été massacré par les gardes prétoriens : il n'est » plus temps de le venger ; vous êtes avant tout les défenseurs de » la gloire romaine. Reconnaissez-vous Othon pour empereur? »

La septième légion, qui était comme toute l'armée, accoutumée depuis long-temps à changer de maître du soir au lendemain, répondit à Antonius :

« Vive l'empereur Othon, gloire à l'empereur Othon, à Rome ! » à Rome! »

Mais Antonius ne trouva pas dans Othon la reconnaissance qu'il en avait attendue ; voyant que Vitellius et Vespasien fomentaient des troubles, et se fesaient proclamer empereurs par leurs légions, il prit parti pour ce dernier, et marcha vers l'Italie à grandes journées. Secondé par les soldats les plus intrépides de l'armée romaine, il s'empara d'Aquilée, de Padoue, et poursuivit les partisans de Vitellius jusqu'à Crémone. La bataille fut sanglante; Antonius remporta une victoire complète, prit la ville d'assaut et la livra au pillage. Fier de tant de bonheur et de gloire, le général toulousain courut assiéger Rome et entra dans la capitale du monde, le 20 décembre de l'an 69 de l'ère chrétienne, suivi de Domitien, fils de Vespasien. Le sénat qui s'était déja humilié tant de fois en prodiguant les plus basses adulations aux ambitieux qui se disputaient les lambeaux de la pourpre des Césars, accorda les honneurs consulaires à Antonius ; pendant quelque temps, ce fier Gaulois fut seul maître dans Rome. Vespasien, pour récompenser son dévouement, le combla de faveurs ; mais ses ennemis l'accusèrent d'avoir détourné à son profit les trésors qu'il avait trouvés dans le palais impérial. Antonius ne put se disculper de cette accusation, et, dès ce jour, il ne joua plus qu'un rôle subalterne à la cour de Vespasien ; les belles-lettres le consolèrent dans sa disgrace ; il devint l'ami du poète Martial, et mourut dans une de ses maisons de campagne, à l'âge de soixante-deux ans.

Le seul nom d'Antonius Primus suffit pour prouver que plusieurs habitants de la Narbonnaise parvinrent aux plus grandes dignités de l'empire ; il fut un des grands capitaines de son temps, et, en donnant des détails sur sa vie, ses exploits, ses défauts, sa gloire militaire, j'ai cru remplir une lacune et réparer l'oubli volontaire des historiens qui ont à peine cité son nom [1]. Toulouse, pendant la longue période de l'empire romain, vit naître encore plusieurs hommes célèbres dont les nombreux ouvrages et la brillante renommée attestent les progrès que les sciences avaient faits dans cette grande ville. Quelques historiens croyant qu'on ne pouvait écrire nos annales qu'avec le burin de fer de la critique la plus acerbe, se sont imposé la honteuse mission de détruire le souvenir de nos gloires nationales ; mais nous, hommes du dix-neuvième siècle, qui ne voulons pas nous enfermer dans le cercle étroit d'un scepticisme stérile, nous nous empressons de tirer de l'oubli, les noms de Statius Ursulus, d'Exupérius, qui régénérèrent les belles-lettres dans la Gaule méridionale ; d'Encilianus Arborius, ce célèbre rhéteur qui compta au nombre de ses disciples les deux fils de Constantin. Qu'on nous dise après cela que Toulouse ne fut pas dans les premiers siècles de l'ère chrétienne la cité des beaux-arts, et que c'est à tort qu'on lui a donné le glorieux surnom de *palladienne !* à la dérision nous opposons des faits constatés par Eusèbe, par Quintilien ; et ces faits, si honorables pour notre patrie, sont plus puissants que les sophismes du scepticisme le plus négatif.

A dater du règne de Tibère jusqu'à celui du faible Honorius, Toulouse ne fut le théâtre d'aucun événement particulier qui mérite d'être consigné dans notre histoire ; favorisés par les Romains, heureux sous leur beau ciel, ses habitants ne prirent point part aux révolutions qui agitèrent la Narbonnaise.

Cependant les disciples du Christ s'étaient dispersés dans l'univers; saint Denis, l'apôtre des Gaules, avait déja prêché l'évangile

[1] Le buste d'Antonius-Primus, est placé dans la salle des Illustres au Capitole de Toulouse.

aux habitants de l'ancienne Lutèce. Partis de Rome, que le ciel destinait à devenir le foyer du christianisme, des prêtres, la ceinture aux reins, le bâton de voyage à la main, cheminèrent péniblement au milieu des nations idolâtres, et arrivèrent dans la Gaule méridionale. Saint Martial fut le premier à annoncer à nos pères les vérités du christianisme, et quelques auteurs ont affirmé, d'après un vieux martyrologe, qu'il prêcha dans les grandes villes du Midi.

Mais depuis long-temps, l'histoire et la tradition reconnaissent saint Saturnin pour le premier apôtre de Toulouse : les actes de ce célèbre martyr ont été altérés d'une manière étrange, et il ne nous reste, sur la mission de ce saint, que deux poèmes composés l'un par Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont; l'autre par Fortunat, évêque de Poitiers.

Saint Saturnin, connu dans les légendes espagnoles sous le nom de Sarni ou Sernin, prêcha l'évangile aux peuples qui habitaient le versant méridional des Pyrénées; chassé de ce pays par les proconsuls romains, il se rendit à Toulouse dans l'espoir d'arborer l'étendard de la croix dans cette grande ville déja célèbre par ses écoles. Les Toulousains se montrèrent dociles à la sainte doctrine du nouvel apôtre qui compta bientôt de nombreux disciples; les prêtres, alarmés de voir les temples des faux dieux déserts, suscitèrent des persécutions à saint Sernin qui fut appelé devant le tribunal du proconsul. Interrogé pourquoi il propageait une doctrine contraire aux lois de l'empire, il répondit qu'il était venu au nom de Jésus-Christ pour retirer les peuples des ténèbres de l'erreur. Les prêtres et le gouverneur irrités, le menacèrent des plus cruels supplices s'il ne voulait sacrifier aux dieux. Pour donner plus d'éclat à cette condamnation, le grand-prêtre de Jupiter fit annoncer un pompeux sacrifice; le peuple se porta en foule vers le temple; les officiers romains, les patriciens, les sacrificateurs se rangèrent au pied de l'autel. Des soldats amenèrent saint Sernin pieds et poings liés.

« Saturnin, lui dit le grand-prêtre, adore Jupiter le souve-
» rain maître des dieux, et sacrifie-lui ce taureau. »

« Votre Jupiter n'est qu'une statue d'argile, répondit le
» saint, et je n'adore que le vrai Dieu, et Jésus-Christ est son
» fils.... »

Le gouverneur avait espéré que l'apostasie de Saturnin mettrait fin aux progrès du christianisme qui se répandait chaque jour dans toutes les régions de l'empire; mais la constance du saint apôtre fut inébranlable; il résista à toutes les séductions, et ne se laissa effrayer par aucune menace. Hors de lui-même, le sacrificateur s'écria:

« Que ce chrétien soit attaché aux cornes du taureau et
» traîné dans les rues de Toulouse jusqu'à ce que son corps
» tombe en lambeaux. »

Les bourreaux s'empressèrent d'exécuter cet ordre cruel; saint Sernin fut attaché aux cornes du taureau destiné au sacrifice; l'animal furieux se précipita hors du temple [1] et traîna le saint apôtre jusqu'à l'endroit où fut bâtie depuis l'église du Taur. Des soldats détachèrent alors son cadavre sanglant et déchiré qui resta toute la journée sans sépulture; tant était grande la crainte que la sévérité des magistrats inspirait aux nouveaux chrétiens!

Mais quand la nuit fut venue, deux jeunes filles qui, s'il faut en croire la légende, étaient natives d'Huesca en Espagne, et filles d'un roi, emportèrent le corps du saint, le mirent dans un cercueil de bois, et l'ensevelirent pendant la nuit [2].

[1] Quelques annalistes ont écrit que saint Sernin fut traîné du Capitole; en effet, la légende dit textuellement : *De summo gradu Capitolii præcipitatum;* mais outre qu'on ne peut prouver que Toulouse eût un Capitole, il est certain que saint Sernin fut traîné du temple de Jupiter qui occupait l'emplacement de l'église de la *Daurade* et qui fut détruit dans les premières années du règne de Constantin.

[2] Avant la révolution, on conservait dans la sacristie de Saint-Etienne, un livre de prières en leur honneur : on y lisait que les *Saintes Puelles* étaient natives d'Huesca, et filles d'un roi du pays; qu'elles avaient deux têtes sur un seul corps, deux cuisses, deux jambes et quatre bras; elles avaient reçu le baptême contre la volonté de leur père qui était païen. (Catel, *Mémoires sur l'histoire de Languedoc*, p. 821.)

Le peuple qui avait assisté au supplice de saint Sernin, en poussant des cris d'une joie féroce, n'eut pas plutôt appris que les restes du martyr avaient reçu les honneurs de la sépulture, qu'il se transporta à la demeure des deux vierges chrétiennes ; elles furent traînées sur une place publique, fouettées ignominieusement et bannies de la ville ; elles se réfugièrent dans un village appelé Recaude près de Castelnaudary[1].

Le tombeau de saint Sernin devint bientôt un lieu de prières où les chrétiens se réunissaient pendant la nuit; le sang du martyr régénéra Toulouse païenne : insensiblement ses principaux habitants se soumirent à la loi de l'évangile. Proscrits, persécutés, les premiers évêques ne purent élever ni temple, ni oratoire; mais les chrétiens se réunissaient dans les lieux secrets et sortaient de ces saintes assemblées, prêts à sceller de leur sang les vérités de l'évangile. Saint Honorat continua dignement l'œuvre de saint Sernin, et laissa en mourant le soin des fidèles de Toulouse à Hilaire son successeur.

Le christianisme avait fait de rapides progrès dans la Gaule méridionale : Narbonne, Carcassonne, Béziers, Nîmes et les autres grandes villes comptaient de nombreux chrétiens. Mais tout-à-coup l'ivraie de l'hérésie s'éleva pour étouffer le bon grain qui touchait presque à sa maturité. Arius avait déja infesté les églises d'Orient de ses fausses doctrines; ses disciples passèrent en Occident et y semèrent les erreurs de leur maître. Plusieurs évêques se laissèrent séduire; mais Rhodanius de Toulouse, successeur de l'évêque Mamerlin, déploya un zèle et une énergie vraiment apostoliques, pour maintenir dans le catholicisme les fidèles de son diocèse. Les prélats ariens outrés de sa résistance, tinrent un conciliabule à Béziers, et le déposèrent. Rhodanius, cédant à la violence de la persécution, se vit obligé de fuir de Toulouse, et vécut quelque temps dans l'exil avec saint Hilaire de Poitiers, un des plus fermes défenseurs de la religion catholique, pendant les troubles que les ariens suscitèrent à

[1] Ce lieu fut depuis appelé le *Maz-Saintes-Puelles*.

l'église dans le quatrième siècle. Rendu aux catholiques de Toulouse, Rhodanius lutta toujours avec la même constance contre l'hérésie qui ne put pénétrer dans sa ville épiscopale.

Saint Sylve, son successeur, voyant que les chrétiens se portaient en foule au lieu où saint Sernin avait été enseveli, y fit construire un petit oratoire après en avoir obtenu l'autorisation de l'empereur.

« Bientôt, dit Catel dans son *Histoire des comtes de Toulouse*,
» plusieurs fidèles désirèrent être enterrés au dit lieu, près du
» saint martyr, tellement que la petite chapelle était pleine de
» tombeaux. Sylve fit alors bâtir une grande et belle église pour
» y transporter les reliques du saint martyr ; mais étant prévenu
» de la mort, son successeur en l'évêché, saint Exupère, fit achever
» le bâtiment de ladite église, où depuis il fit transférer les reli-
» ques de saint Sernin. »

Ce récit de l'historien des comtes de Toulouse, qui le puisa dans quelque martyrologe, a fait croire à nos annalistes que saint Sylve jeta les fondemens de l'église Saint-Sernin, et que saint Exupère acheva la construction de la basilique pendant son épiscopat. Mais après de longues recherches, je me suis convaincu que les moines qui nous ont transmis nos vieilles légendes, ont voulu parler de deux églises bâties en l'honneur de saint Sernin : l'une par saint Sylve, à l'endroit où le taureau ayant rompu la corde, laissa le corps du martyr [1]; l'autre, plus grande et plus belle, sur l'emplacement qu'occupe encore aujourd'hui la basilique Saint-Sernin [2].

1 Aujourd'hui l'église du Taur. On n'y voyait primitivement qu'un petit oratoire ; l'église telle qu'elle est, ne fut construite que plusieurs siècles après.

2 Grégoire de Tours dit que saint Hilaire et saint Sylve commencèrent à bâtir Saint Sernin qui fut terminée sous l'épiscopat de saint Exupère. Mais Fortunat, évêque de Poitiers, affirme dans un poème en l'honneur d'un nommé Launebordes, que ce fameux seigneur jeta les fondements de la basilique. Je transcris ces vers :

Saturninus enim martyr venerabilis orbi;
Nec latet egregii palma beata viri :
Qui cum romanâ properâsset ab urbe Tôlosam,
Et pia christicolis semina ferret ibi ;

Pour concilier les opinions contradictoires des historiens et des légendaires, le seul moyen est de s'en rapporter aux traditions du pays : tout porte à croire, que saint Sylve fit construire l'oratoire du Taur, et que plus tard saint Exupère, profitant de la protection que l'empereur Constantin[1] accordait aux chrétiens, jeta les fondements de Saint-Sernin; mais la basilique ne fut primitivement qu'une simple chapelle où on transféra les reliques du premier évêque de Toulouse. En effet, peut-on supposer que des évêques pauvres, persécutés, aient suffi à la construction de ce monument? Vers la fin du IVe siècle, l'architecture romaine avait subi de bizarres transformations; et pourtant Saint-Sernin, ne diffère en rien des autres églises de France construites sous le règne de Charlemagne et de ses successeurs. Un travail aussi important que la construction d'une église qui est encore une des plus belles du midi de la France, demandait une sécurité pleine et entière, des sommes immenses, la coopération de nombreux ouvriers. Les évêques pouvaient-ils compter sur tout cela dans un siècle où l'arianisme poussait et repoussait l'arche sainte du catholicisme, où les empereurs Constance et Julien formaient le projet de rétablir le culte des faux dieux?

Hunc vesana cohors Domini comprehendit amicum,
Instituit que pii membra terenda viri.
Implicitùs tauri pede posteriore pependit,
Tractus in obliquum dilaceratus abit :
Ac pede de terris animam transmisit olympo
O Felix ! Cujus funere mors moritur!
Sed locus ille quidem quo sanctus vincula sumpsit,
Nullius templi fultus honore fuit :
Launeboldes enim post sæcula longa ducatum
Dùm gerit, instruxit culmina sancta Loci.
Quod nullus veniens Romanâ prole fabrivit,
Hoc vir Barbaricâ prole peregit opus
Cui genus egregium fulget de stirpe potentum,
Addidit ornatum vir venerando deum.

(Chant de l'évêque Fortunat sur le duc de Launeboldes qui fit bâtir la basilique de Saint-Sernin).

[1] Sous Constantin, les chrétiens de Toulouse démolirent le temple de Jupiter et de Pallas; ils jetèrent dans la Garonne, les ornements qu'on a découverts en 1622.

Pour ne pas m'égarer dans de stériles dissertations, je me hâte de conclure : je dis donc avec la certitude qu'on acquiert en cherchant consciencieusement la vérité, que Saint-Sernin ne fut, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, qu'une chapelle dédiée au premier apôtre de Toulouse. Les fondements de la basilique, telle qu'elle est aujourd'hui, furent jetés vers le milieu du ixe siècle, pendant que Charles-le-Chauve, en guerre avec Bernard, duc de Septimanie, assiégeait la ville de Toulouse. On travailla à plusieurs reprises à sa construction ; probablement elle était encore bien loin d'être achevée lorsque le pape Urbain II, en consacra le maître autel en 1096, à la prière du comte Raymond de Saint-Gilles.

Il me reste encore à détruire une vieille tradition qui est devenue, à la suite des siècles, une croyance populaire.

« A Toulouse, dit Catel [1], on tient pour assuré que l'église » Saint-Sernin, a été bâtie sur un lac et fondée sur pilotis. Il » me souvient que durant mon jeune âge, il y avait une porte à » un coin du cloître, par laquelle on disait que l'on descendait et » que l'on pouvait voir le lac. A quoi se pourrait rapporter ce » qui est dit dans un ancien privilége accordé aux Goths, par » Charles-le-Chauve étant dans Tolose, qu'il accorda ce privilége, » dans le monastère Saint-Sernin sur la rivière. J'ajouterai » encore, qu'il y a une maison, laquelle est au-devant ou bien » près de la porte de Saint-Sernin, qui répond à l'hôpital Saint- » Jacques, y ayant deux ou trois voûtes, l'une sur l'autre, dans » une grande cour, laquelle maison dépend de Saint-Sernin, et » de laquelle il est dit dans les anciennes reconnaissances, qu'elle » est située *in portu Sancti-Saturnini* ; dans le fort de Saint- » Saturnin : tellement qu'il semble être vrai que l'église de Saint- » Sernin soit fondée, comme on le croit, sur un lac, ou sur le » bord de la rivière. Toutefois, il faut avouer qu'il n'y a aucune » marque pour témoigner qu'elle soit fondée sur un lac ; elle est » assez loin de la rivière, n'y ayant aucune apparence que celle

[1] Histoire des comtes de Toulouse. 179.

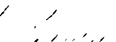
» de Garonne soit passée si près de ladite église. Quant à ce
» qu'on dit, qu'on voit encore l'eau par la porte du cloître de
» Saint-Sernin, je m'en suis enquis, il y a plus de vingt ans, avec
» les plus anciens chanoines de ladite église, qui m'ont dit, que
» par cette porte, on ne trouvait qu'un puits, qui avait été autre-
» fois là bâti pour la commodité des maçons qui travaillaient à
» la construction de l'église; comme nous avons vu naguère qu'il
» s'en est trouvé dans l'église de Saint-Etienne.

» D'ailleurs il est certain que le lieu de Saint-Sernin est
» assez haut, que le terroir est aride comme celui des Ardennes ;
» tellement que nous ne pouvons reconnaître qu'il y ait jamais
» eu aucun lac.

» Outre ce, il est encore certain que saint Sylve, et après lui
» saint Exupère, firent bâtir la sus-dite église pour y transférer
» les reliques et le corps de saint Sernin dans un lac ; vû même
» que l'église de Saint-Sernin est bâtie en telle façon, que nous
» y voyons des caves et des chapelles souterraines que les anciens
» appelaient *cryptes*, où l'on mettait les reliques des martyrs.
» comme elles y reposent encore aujourd'hui : tellement qu'il
» eût fallu qu'ils eussent enterré les reliques des martyrs dans
» un lac.

» Il n'y a aucune apparence qu'ils eussent voulu se mettre en
» cette grande dépense, attendu qu'ils pouvaient choisir le lieu
» qui leur plairait, puisque c'était hors la ville et en la liberté
» de la campagne. D'ailleurs, si l'église était bâtie sur un lac,
» on en remarquerait encore quelque chose dans les chapelles qui
» sont sous terre, où gissent les corps saints, où il y a plusieurs
» sépultures, ou dans le cimetière : et toutefois en tous ces en-
» droits, on ne remarque rien qui témoigne que l'église avait été
» bâtie sur pilotis. Et quant à la maison qui est assise à la porte
» de Saint-Sernin, le titre n'en est pas fort ancien, et quelquefois
» on appelle *port*, le lieu où les marchandises abordent, quoiqu'il
» soit éloigné de mer ou de rivière. »

J'ai cité tout au long ce passage de l'*Histoire des comtes de*



le plus prudent, le plus judicieux



Toulouse, parce que Catel est le plus prudent, le plus judicieux de nos annalistes : il vivait dans un temps où les vieilles traditions étaient encore bien conservées; il pouvait chercher des preuves dans les chartes des monastères, et les chanoines de Saint-Sernin lui communiquèrent tous leurs documens. Son témoignage doit donc faire foi en cette circonstance, et convaincre ceux que la tradition a induit en erreur que l'église Saint-Sernin ne fut pas construite sur pilotis. Cette croyance populaire doit son origine au lac sacré qui renfermait l'or des Testosages enlevé par le proconsul Cépion. Le souvenir de ce prétendu lac se perpétua de père en fils, et, après l'établissement du christianisme à Toulouse, on s'habitua à croire que Saint-Sernin, la principale église de la ville, était bâtie sur l'ancien lac sacré des Volces-Tectosages. Ainsi, aux traditions mythologiques, succédèrent insensiblement les légendes du moyen-âge.

On me blâmera peut-être d'avoir trop insisté sur cette époque de notre histoire; on me dira que les actes des premiers évêques sont pour la plupart apocryphes ; mais c'est un devoir pour tout historien de ne rien omettre, et l'établissement du christianisme, à Toulouse, est le seul fait important de nos annales, à dater du régne de Néron. Pendant que les proconsuls romains sommeillaient dans une indigne oisiveté, les évêques travaillaient sans relâche à consolider le grand édifice du catholicisme; ils préparaient la régénération sociale et religieuse qui devait rendre la vigueur de la jeunesse à l'ancien monde, débilité par les orgies du paganisme. Exupère, de Toulouse, occupe un des premiers rangs parmi les prélats de la Gaule Narbonnaise; ami de saint Jérôme, il fut long-temps en correspondance avec cet illustre docteur qui lui dédia son commentaire sur le prophète Zacharie. Exupère était digne de l'affection de saint Jérôme; versé dans les belles-lettres et dans la connaissance des Saintes Écritures, il avait toutes les vertus qui caractérisent un véritable apôtre. Il se montra toujours le père des pauvres, et ses aumônes étaient si considérables, dit la légende, que bien souvent il se vit réduit à

4

porter la sainte Eucharistie dans un panier d'osier, et à sacrifier dans un calice de verre. Avant de mourir, il eut la douleur d'apprendre que les barbares envahissaient déja l'empire romain.

« Pauvre Narbonnaise, s'écriait-il en lèvant les yeux au ciel, » tu seras pillée et dévastée par les sauvages du Nord! Que Dieu » détourne de toi la tempête qui menace le trône des Césars. »

Et le saint évêque rendit le dernier soupir en fesant des vœux pour Toulouse, pour son église bien-aimée.

Après sa mort, l'arianisme fit des progrès alarmants dans le pays toulousain; les Vandales, enhardis par les victoires que les Visigoths venaient de remporter en Italie, sous la conduite d'Alaric leur roi, passèrent comme un torrent, pillant les villages, livrant à la fureur du soldat les villes qui ne leur payaient pas de riches tributs. Tout porte à croire qu'ils épargnèrent Toulouse; ils ne s'y arrêtèrent pas, pressés qu'ils étaient de franchir les Pyrénées pour aller s'établir en Espagne. Saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrivit à Agéruchia, s'écriait : « Je ne puis retenir mes » larmes quand je parle de Toulouse, que les prières et l'inter- » cession d'Exupère ont garantie de la fureur des Vandales. »

Les larmes de saint Jérôme lui étaient sans doute arrachées par la joie qu'il dut éprouver en apprenant que la ville de Toulouse, qui était déja le foyer du catholicisme dans le Midi, avait échappé à la fureur des barbares : on ne peut leur assigner d'autre motif à moins que le saint n'eût prévu déja que l'arianisme, importé par les Visigoths dans la Gaule Narbonnaise, régnerait bientôt dans l'église de saint Exupère. Il est donc presque certain que Toulouse ne fut pas livrée au pillage par les Vandales; ce peuple conquérant, pressé d'arriver en Espagne, se contenta de quelques tributs, et poursuivit sa route vers les Pyrénées.

Cependant deux hommes se rencontrèrent dans une petite ville de la Toscane, quelque temps après le passage des Vandales.

« Étant entré dans une hôtellerie, dit Rutilius, écrivain qui » vivait du temps de saint Jérôme, je vis un étranger que je » reconnus pour Aquitain. Il avait l'air noble et parlait la langue » latine avec une élégance remarquable.

» Frère, lui dis-je, si je ne me trompe vous êtes rhéteur...

» Oui, me répondit l'étranger ; je viens de Toulouse. Il me » regarda attentivement et s'écria : Rutilius ne reconnaît pas son » ami Victorinus !

» Je me précipitai dans ses bras, et quand l'émotion causée » par cette première entrevue se fut calmée, je lui demandai » pourquoi il avait quitté son école et ses disciples.

» Oh Rutilius ! me répondit-il, le feu sacré des beaux-arts » va s'éteindre dans la Gaule Narbonnaise ; les barbares convoi- » tent déja cette belle province de l'empire romain. J'ai fui le » sol de la patrie pour ne pas voir Toulouse ma bien-aimée, » Toulouse la palladienne, mise à feu et à sang par les Van- » dales. »

Cet entretien, rapporté par Rutilius, et la lettre de saint Jérôme à Ageruchia, sont les seules preuves que nous ait transmis l'histoire sur l'irruption des Vandales dans la Narbonnaise. Adoptant l'opinion des historiens modernes, je persiste à croire que ces barbares n'entrèrent pas dans Toulouse qui prospéra sous l'heureuse influence du christianisme, jusqu'à l'avénement du faible Honorius au trône des Césars.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

INVASION ET MONARCHIE DES VISIGOTHS. — ALARIC Ier.

(Ve SIÈCLE.)

L'empire romain touchait à sa décrépitude, et les Vandales n'avaient été que les précurseurs des autres peuples barbares ; les innombrables tribus du Nord, poussées par le bras de Dieu qui voulait anéantir tout ce qui restait de la civilisation païenne, sortirent de leurs sombres retraites, et se précipitèrent vers l'Europe méridionale ; les Scaldes, leurs poètes sacrés, marchaient à leur tête chantant cette hymne sauvage :

« Hommes du Nord, armez-vous de vos haches à deux tran-
» chants, montez sur vos coursiers, et suivez la route que les
» héros vous montrent du haut du ciel ; les campagnes de l'Italie
» et de la Gaule sont plus belles, plus fertiles qu'un jardin ; Rome
» la superbe regorge des richesses des nations... Marchez en
» avant, et tout cela vous appartiendra.

» Lorsque vous voyez les aigles aux ailes étendues passer au-
» dessus de vos têtes, de quel côté dirigent-ils leur vol ? n'est-
» ce pas vers Rome? Frappez sur vos boucliers, hommes du
» Nord, que vos coursiers hennissent d'orgueil! Ne sentez-vous
» pas déja les rayons du soleil du Midi ? Frères en avant, et
» Rome la superbe est à vous. »

Les barbares répondirent aux chants de leurs poètes par un *hourra* qui retentit jusqu'au fond de leurs déserts ; ils partirent avec leurs femmes, leurs enfants, pour conquérir une nouvelle

patrie, et s'arrêtèrent sur les bords du Rhin, vers le commencement du troisième siècle. Les Suèves, les Alains, les Vandales, partirent les premiers; les Visigoths qui avaient choisi pour roi un de leurs chefs nommé Alaric, se mirent d'abord au service de l'empereur Théodose; mais infidèles à leur traité, ils déclarèrent la guerre au jeune Arcadius, et pillèrent plusieurs villes de l'empire. Ils se préparaient à faire une irruption en Italie, lorsque le perfide Stilicon implora leur secours. Alaric se hâta de réunir ses guerriers, et se mit en marche dans les premiers jours de l'an 402. Repoussé d'abord par les légions romaines, il laissa entre les mains de ses ennemis, sa femme et ses enfants. Il prit la fuite; mais il eût bientôt réuni une seconde armée, reprit la route de l'Italie, et rentra en conquérant dans cette belle contrée. L'empereur Honorius, prince trop faible pour tenir tête à un ennemi aussi infatigable qu'Alaric, offrit au roi barbare quatre mille besants d'or. Alaric accepta, et fut pendant quelque temps fidèle au traité de paix.

Cependant son armée languissait dans l'inaction, elle commençait à murmurer: *A Rome, à Rome!* criaient les barbares, et ils portaient leurs regards vers la capitale du monde, comme si une odeur de butin se fût répandue dans l'air. Honorius, par sa faiblesse, avait mérité le mépris d'Alaric, qui pour satisfaire son ambition, et obéir aux vœux de son armée, se mit en marche avec Ataulphe son beau-frère; les Visigoths poussèrent des cris de joie en revoyant cette belle Italie qu'ils n'avaient pu conquérir dans leur première invasion. Après plusieurs jours de marche forcée, Alaric ordonna à ses guerriers de faire halte, et leur montrant dans le lointain, des tours, des temples, des remparts il leur dit: *Soldats, voilà Rome.*

Rome, Rome! répétèrent les Visigoths en frappant sur leurs boucliers, et le lendemain ils étaient sous les murailles de la capitale du monde. Le siége ne fut pas de longue durée. La ville des Césars, défendue par des soldats mercenaires, fut emportée d'assaut, et livrée au pillage. Alaric, prétendant que l'empereur Honorius avait violé les traités, porta l'audace jusqu'à le détrô-

ner, et fit élire à sa place le préfet de Rome connu sous le nom d'Antonius Priscus. Retiré à Ravenne, Honorius versa des larmes quand il apprit ces tristes nouvelles, et ce prince indigne de la pourpre, n'eut pas le courage de prendre le glaive pour châtier le roi barbare. Il lui restait encore d'immenses trésors ; il les offrit à Alaric, qui se laissa calmer par ses promesses, et lui rendit la couronne. Puis, content d'avoir foulé aux pieds les grandeurs romaines, il fit la conquête du pays de Naples, et mourut au milieu de ses victoires, lorsqu'il se préparait à passer dans la Sicile. Les soldats pour honorer sa mémoire, détournèrent le cours d'une rivière, creusèrent son tombeau, l'y ensevelirent avec ses trésors, et puis ramenèrent les eaux dans leur lit, pour soustraire éternellement, à l'avidité des Romains, les richesses de leur roi.

ATAULPHE. (409). Les Visigoths qui avaient remporté tant de victoires sous la conduite d'Alaric, lui donnèrent un digne successeur en proclamant roi Ataulphe, prince de leur nation. Mais avant de le porter sur leurs boucliers, ils lui firent promettre qu'il les ramènerait à Rome. Ataulphe, fidèle à son serment, ne tarda pas à se mettre en marche à la tête de son armée. Rome, qui n'était pas mieux défendue qu'auparavant, ne leur opposa aucune résistance, et la reine du monde fut une seconde fois livrée à la fureur des barbares avides de carnage et de butin. Ataulphe qui combattait avec la témérité d'un soldat, pénétra dans le palais impérial avec l'élite de ses officiers. Tout-à-coup, une femme, les cheveux épars, les yeux en larmes, se jeta à ses pieds et embrassa étroitement ses genoux. Le roi visigoth, frappé de sa beauté, s'empressa de la rassurer :

« Femme, lui dit-il, ne crains rien ; Ataulphe ne résista ja- » mais aux larmes de la prière ; mais quel est ton nom, ta famille?

» Je suis Placidie, fille de l'empereur Honorius, répondit la » suppliante qui sentit sa frayeur se dissiper dès qu'elle eut » levé ses yeux mouillés de larmes vers Ataulphe qui tenait » ses deux mains affectueusement serrées. »

Le jeune roi était d'une haute taille, ses blonds cheveux tom-

baient sur ses épaules, et son teint était d'une blancheur éclatante. Placidie ne put résister à un premier regard d'amour; Ataulphe lui apparaissait dans tout l'éclat de la victoire; que fallait-il de plus pour plaire à une jeune princesse qui avait passé les premières années de sa vie dans la solitude d'un palais? Aussi Placidie, au lieu de voir dans Ataulphe un vainqueur irrité, ne vit qu'un amant, et, livrée au roi visigoth par son père Honorius, elle le détermina à aller faire la conquête de la Gaule Narbonnaise. Ataulphe passa les Alpes, et son premier fait d'armes fut la prise de Narbonne où s'étaient réfugiés Jovin et Sébastien, rebelles à l'empereur Honorius. Il aimait éperdument Placidie; pour l'épouser, il répudia sa première femme. sœur d'Alaric. Les Visigoths désapprouvèrent hautement ce divorce; mais Ataulphe, sans écouter leurs clameurs, ordonna qu'on fît les préparatifs de son nouvel hyménée. Narbonne, qui deux jours auparavant offrait le triste aspect d'une ville emportée d'assaut, retentit des chants de fête, et les noces de Placidie furent célébrées avec une pompe royale. Jamais, dit l'historien Jornandès, on ne vit une cérémonie plus auguste ni plus magnifique (414).

On a cru pendant long-temps qu'Ataulphe, après la prise de Narbonne, choisit Toulouse pour en faire la capitale de son nouveau royaume. Mais il a été démontré que le prince se fixa à Saint-Gilles, où il fit construire un magnifique palais [1]. Il comptait sur la bonne foi d'Honorius, il se délassait dans les bras de Placidie, des fatigues de ses longues guerres, lorsque le patrice Constance arriva dans les Gaules pour en chasser les Visigoths. L'empereur qui avait signé involontairement le traité avec Ataulphe, saisit la première occasion favorable pour le rompre; Constance était le plus habile général de l'empire; il battit les Visigoths, et Ataulphe ne pouvant résister à une attaque si imprévue, abandonna la Gaule Narbonnaise et se retira en Espagne. Ses sujets n'avaient pas oublié son mariage avec

[1] Ce lieu a porté long-temps le nom de *Palais des Goths*.

Placidie ; Sigéric, sous prétexte de venger l'honneur de la nation, le fit assassiner à Barcelonne[1] (415).

Couvert du sang de son maître, l'assassin se fit un mérite de son crime auprès des chefs de l'armée. La couronne n'était pas encore héréditaire : les Visigoths proclamèrent roi le coupable Sigéric, qui, pour mériter les bonnes grâces des chefs de la nation, promit avec serment de faire la guerre aux Romains. Il commença par faire égorger les enfants qu'Ataulphe avait eu de sa première femme, et accabla la malheureuse Placidie de mauvais traitements. Cependant, convaincu qu'il ne pouvait rien faire sans l'alliance de l'empereur, il envoya des députés au patrice Constance. Ses sujets instruits des démarches qu'il faisait pour se reconcilier avec les Romains, formèrent une conspiration contre leur nouveau roi, et le massacrèrent : Sigéric n'avait régné que sept jours pendant lesquels il se souilla des crimes les plus odieux.

WALLIA. — Les Visigoths, dans l'espace de quinze jours, avaient immolé deux rois à leur fierté nationale : les degrés du trône ruisselaient de sang, et un homme au cœur ferme, au génie audacieux, pouvait seul avoir assez de courage pour ceindre le diadême royal. Cet homme se nommait Wallia et était beau-père d'Ataulphe. Appelé à succéder à Sigéric, il ne balança pas un seul instant, il prit le sceptre qu'il espérait déja transmettre à ses enfans, et jeta les premiers fondemens de la puissance des Visigoths dans la Gaule Narbonnaise. Il n'était monté sur le trône, qu'à la condition de conduire l'armée à la rencontre des légions romaines; mais trop expérimenté pour ne pas voir que la paix avec l'empereur pouvait seule affermir la nouvelle monarchie, il s'efforça de persuader aux chefs de la nation que la paix était indispensable. Sûr d'avoir triomphé de leur répugnance, de leur antipathie nationale, il signa un traité de paix avec l'empereur Honorius. Placidie, qu'il avait traitée

[1] Ataulphe fut assassiné par un nommé Obi, à qui on avait promis une forte somme. (Jornandès.)

avec tous les égards qu'il devait à cette malheureuse princesse, fut rendue à l'empereur. Avant la prise de Rome par les Visigoths, elle avait aimé le patrice Constance ; veuve d'Ataulphe, libre de suivre le doux penchant de son premier amour, elle épousa le général qui avait si bien défendu la Gaule Narbonnaise, et qui mérita depuis, par ses longs et glorieux services, d'être associé à l'empire par Honorius.

Cependant Wallia qui s'était engagé à faire la guerre aux Alains, aux Vandales, aux Suèves et autres peuples barbares qui occupaient l'Espagne, se mit en route pour sa nouvelle expédition. Les Visigoths qui dans toutes les circonstances s'étaient montrés ennemis irréconciliables des Romains, obéirent à leur roi et devinrent les défenseurs de ce même Honorius qu'ils avaient fait trembler sur son trône impérial. Allié des Romains, Wallia les servit avec dévouement et une fidélité inviolable ; en peu de temps, il vainquit les Alains en bataille rangée ; tua leur roi de sa propre main, et força les Vandales à passer en Afrique. De si éclatants services méritaient une grande récompense : aussi le patrice Constance s'empressa de lui céder la seconde Aquitaine [1], à titre de royaume. Wallia choisit Toulouse pour capitale, et les princes visigoths, à l'exemple de leur roi, y fixèrent aussi leur séjour. Cette grande ville, sous la domination de ses nouveaux maîtres, vit bientôt disparaître les dernières traces de dévastation laissées par les divers peuples conquérants. Le sage Wallia montra qu'il savait régner, comme il avait su vaincre, et mérita l'affection de ses sujets gaulois et visigoths. Les vaincus subirent sans se plaindre la loi des vainqueurs qui prirent pour eux les deux tiers des terres, et laissèrent l'autre tiers aux anciens habitants du pays [2].

[1] Maximus et Plinta étant consuls, dit Prosper dans sa chronique, Constance confirma la paix avec Wallia, après lui avoir fait don de la seconde Aquitaine, avec quelques cités des provinces voisines, pour y fonder un royaume. Ce pays comprenait le Toulousain, le Périgord, l'Agenais, le Bordelais, l'Angoumois, l'Aunis, la Saintonge et le Poitou. Les rois visigoths reculèrent plus tard les bornes primitives de leurs états.

[2] Quelques historiens ont étrangement parlé de la férocité des Visigoths ; mais ce

Une ère nouvelle, une ère de bonheur et de gloire commença dès lors pour Toulouse; pendant un siècle, les peuples de l'Aquitaine vécurent heureux, protégés par des rois qui n'avaient rien de barbare que le nom. On vit fleurir les sciences, les beaux-arts; d'habiles jurisconsultes rédigèrent la loi visigothe[1], et pendant que les Gaulois du nord étaient en proie aux incursions des Francs, les Aquitains jouissaient de la paix la plus profonde. Leurs rois étaient pourtant presque toujours en guerre pour conquérir les pays voisins; mais pendant plusieurs années, le bruit des armes ne troubla jamais le bonheur des peuples. Wallia, fondateur de cette monarchie nouvelle, qui fut une des époques les plus brillantes de l'Histoire de Toulouse, ne survécut pas long-temps à ses nombreux exploits. A peine monté sur le trône, il fut atteint d'une maladie mortelle, que quelques historiens attribuent au poison, et expira dans les premiers jours de l'année 419, dans la capitale de ses états. Avant de mourir, il fit appeler les principaux sujets de sa cour, et après leur avoir fait prêter serment de fidélité à son successeur, il tendit sa main mourante au jeune prince et lui dit:

« Mon fils, avant moi la nation des Visigoths n'avait pu se » fixer dans aucun pays; toujours en guerre avec les Romains, » les chefs qui ont commandé depuis Alaric, conduisaient leurs » armées d'Italie dans la Gaule, de la Gaule en Espagne. Lors- » que le roi Ataulphe épousa la princesse Placidie et fit un » traité d'alliance avec Honorius, les chefs murmurèrent et as- » sassinèrent leur maître. Néanmoins, au péril de ma vie, au » risque d'encourir leur haine implacable, je me suis mis au

peuple était moins barbare que les Francs, qui traitèrent plus durement les peuples vaincus, et se firent la part du lion.

[1] La royauté était élective chez les Visigoths : les rois avaient une autorité absolue sur leurs sujets. Les armées se composaient de nobles ou d'hommes libres : les rois pouvaient seuls battre monnaie dans leurs états. Les officiers de justice étaient tous gagés par le prince. Une femme adultère, ainsi que son séducteur, devenaient esclaves du mari offensé; la peine du talion était en usage chez les Visigoths. L'usure était autorisée : l'intérêt de l'argent pouvait être poussé au huitième du capital.

» service du patrice Constance; j'ai combattu pour ces mêmes » Romains qui ont toujours été les ennemis de notre nation. Les » événements ont prouvé que j'avais compris les véritables » intérêts de mon peuple. J'ai obtenu par un traité cette belle » Aquitaine que je n'aurai pu conquérir par la force des armes. » L'alliance des Romains n'a donc pas été préjudiciable à notre » nation.

» Fais comme moi, mon fils, évite la guerre avec les Romains; » demande aux proconsuls la cession des provinces avant de » chercher à t'en emparer; puis, lorsque la puissance romaine » sera entièrement affaiblie dans la Narbonnaise, tu n'auras qu'à » frapper, et l'édifice ébranlé par tant de secousses, tombera au » premier coup. »

Théodoric 1er, proclamé roi de Toulouse après la mort de son père, se conforma d'abord à la sage conduite qui lui avait été tracée. Mais trois ans après, voyant que l'empire était en proie à diverses factions à la suite de la mort de l'empereur Honorius, il rompit l'alliance que son prédécesseur avait faite avec les Romains. Rêvant la gloire, avide de conquérir de nouveaux pays, il crut que le moment était venu de faire une levée de boucliers. Les seigneurs visigoths, lassés d'une paix qui durait depuis six ans, répondirent à son appel avec empressement. Théodoric, suivi d'une nombreuse armée, alla assiéger Arles qui était alors la plus florissante des villes de la Gaule Narbonnaise.

Cependant *Jean-le-Secrétaire* qui s'était déja revêtu de la pourpre impériale, ne put résister aux troupes que Théodose, empereur d'orient, envoya au secours de l'impératrice Placidie qui gouvernait l'empire d'occident sous le nom de son fils Valentinien. Délivrée de ce factieux qui fut pris les armes à la main et mis à mort, l'infatigable Placidie ordonna au général Aëcius de s'opposer aux conquêtes du roi des Visigoths de Toulouse. Aëcius marcha à grandes journées au secours de la ville d'Arles que Théodoric tenait déja étroitement assiégée. Sans donner le temps aux Visigoths de se remettre de leur terreur soudaine, il fit

sonner la charge, et le combat commença d'abord avec un égal acharnement de part et d'autre. Mais cette fois encore, la tactique militaire des Romains triompha de l'impétueuse valeur des Visigoths. Théodoric, voyant son armée en désordre et sur le point d'être taillée en pièces, reprit la route de Toulouse toujours poursuivi par Aëcius qui extermina les troupes ennemies dans leur retraite précipitée. Le fougueux Théodoric, forcé de se renfermer dans la capitale de ses états, ne put recommencer la guerre. Les seigneurs visigoths qui n'étaient pas accoutumés à de si sanglants échecs, disaient hautement que la gloire et le bonheur de la nation étaient descendus dans la tombe avec le roi Wallia; plusieurs fois Théodoric entendit les seigneurs de sa cour vanter les exploits de son père, puis s'écrier que le fils avait été vaincu dans sa première expédition, et n'avait pu s'emparer de la ville d'Arles.

Le jeune roi dévorait en silence ces affronts et les peines cruelles qui troublaient son repos nuit et jour. Pour donner quelques instants de calme à son ame agitée, et faire diversion à ses tristes souvenirs, il se livra aux soins du gouvernement avec une ardeur qu'on ne lui connaissait pas auparavant. L'administration civile et militaire subit d'heureuses modifications; il protégea les savants, et fut constamment l'ami des évêques catholiques. Une si sage conduite triompha bientôt de la mauvaise opinion que les Visigoths avaient conçue de leur roi : une année suffit pour faire oublier sa dernière défaite, et Théodoric, de concert avec les principaux seigneurs, fit les préparatifs d'une nouvelle expédition. L'armée se mit en campagne au commencement du mois de janvier 430, et se dirigea de nouveau vers la ville d'Arles. Le jeune monarque exigea des chefs le serment de mourir plutôt que de reculer devant les Romains; tous promirent avec enthousiasme, et jamais levée de boucliers ne s'était faite avec plus d'éclat.

Mais les légions de Valentinien étaient toujours commandées par l'intrépide Aëcius; cet habile général qui fit respecter pendant plusieurs années le nom romain dans la Gaule Narbonnaise,

n'eut pas plutôt appris que Théodoric était sous les murs d'Arles, qu'il marcha pour la seconde fois au secours des habitants de cette ville, toujours fidèle à l'empereur. Les Visigoths lui opposèrent une résistance si opiniâtre, qu'il fut sur le point de perdre la bataille; couvert de poussière et de sang, ayant perdu son casque dans la mêlée, le général romain se précipita au milieu des légions qui prenaient déja la fuite :

« Avez-vous donc oublié que vous êtes Romains, cria-t-il à » ses soldats ? Voulez-vous déserter les drapeaux de Valentinien, » et laisser vos aigles au pouvoir des barbares! Ces Visigoths qui » vous ont effrayé par leurs hurlements, vous les avez déja » vaincus une fois. Suivez-moi donc, et vous serez encore » victorieux.

» Gloire à Valentinien, empereur d'occident, gloire à Aëcius » notre invincible général! répondirent les vieux soldats des » légions. »

Le carnage devint effrayant, et Théodoric, qui dans cette journée avait déployé l'intrépidité d'un héros, se vit entraîné par ses principaux officiers. La fleur de la noblesse visigothe resta sur le champ de bataille; cette seconde défaite, plus désastreuse que la première, ne porta pas le découragement chez les intrépides sujets de Théodoric. La guerre était l'élément des Visigoths, et après quatre ans d'une tranquillité forcée, leur roi les conduisit encore à la rencontre des Romains. Il s'arrêta cette fois, sous les murs de Narbonne, résolu de s'emparer de cette importante place et de la livrer au pillage. Son redoutable rival Aëcius, qui avait opéré la jonction de ses troupes avec les légions récemment arrivées dans la Narbonnaise, sous le commandement de Littorius, vint encore lui ravir la victoire au moment où les assiégés étaient sur le point d'ouvrir les portes de la ville.

Théodoric, réduit au désespoir par ces échecs réitérés, se souvint, peut-être trop tard, des sages conseils de son père Wallia. Il réunit les chefs de la nation, et après de longues délibérations, il fut résolu qu'on enverrait des députés à Aëcius, pour lui demander la paix.

« Que veut votre roi? dit le général romain aux députés » d'Alaric...

» La paix, répondirent les Visigoths.

» La paix!! lorsqu'il a attiré sur lui et sur son peuple la juste » colère du peuple romain... Il n'est plus temps; qu'il se pré» pare à combattre, car je ne poserai pas mon glaive avant » d'être entré dans Toulouse, sa capitale. »

Cependant Aëcius ne persista pas long-temps dans cette sévérité qui n'était qu'apparente; il accorda une seconde audience aux ambassadeurs de Théodoric et consentit à un traité d'alliance.

« Allez, dit-il, aux seigneurs visigoths, et annoncez à votre » roi, que le général Aëcius lui pardonne au nom de Valentinien, » empereur d'occident, à condition qu'il passera en Espagne et » fera la guerre aux Vandales, aux Suèves, aux Alains; s'il » sert l'empereur avec autant de zèle que Wallia son père, » Valentinien sera reconnaissant. »

Ces conditions de paix était bien humiliantes; mais Théodoric, qui avait tout à craindre des légions romaines, les accepta, et, un mois après, il était au delà des Pyrénées. Il remporta plusieurs victoires sur les peuples barbares qui se disputaient l'Espagne. Fier de ces succès qui avaient réhabilité sa gloire militaire, il se hâta de revenir dans ses états, espérant que la minorité de Valentinien ne tarderait pas à lui fournir une occasion favorable à ses projets d'ambition. Il fut merveilleusement secondé par les événements.

Le fier Aëcius était tout-puissant dans la Gaule Narbonnaise; mécontent de l'impératrice Placidie qui refusait de lui accorder ce que demandait son ambition insatiable, il leva l'étendard de la révolte, et ses légions déchirèrent les drapeaux de Valentinien. Le péril était imminent; Aëcius pouvait d'un moment à l'autre, se rendre indépendant, si on ne lui opposait un antagoniste capable de lui résister. Réduite à la plus cruelle alternative, Placidie implora le secours de Théodoric : le roi de Toulouse lui promit avec serment de marcher contre le rebelle; il avait déja rassemblé une nombreuse armée, lorsque le rusé général

craignant de ne pouvoir détourner l'orage qui grondait sur sa tête, se hâta de faire sa soumission, et rentra dans les bonnes grâces de Placidie. Cette réconciliation inespérée interrompit tout-à-coup les projets de Théodoric, dont l'infatigable activité fut réduite à l'inaction insupportable pour un prince accoutumé aux conquêtes aventureuses; néanmoins, le roi de Toulouse tenait son armée sur le pied de guerre, et l'occupait chaque jour à de pénibles manœuvres. Aëcius, comptant sur la fidélité des Visigoths, sortit de la Gaule Narbonnaise, où il laissa son lieutenant Littorius avec de pleins pouvoirs. Théodoric, aussitôt qu'il apprit que son redoutable rival n'était plus à portée de s'opposer à un coup de main, sortit de Toulouse à la tête de son armée et dirigea sa marche vers Narbonne. Littorius, non moins heureux qu'Aëcius, lui présenta la bataille, remporta une éclatante victoire, et poursuivit les Visigoths jusques aux portes de Toulouse. Non content d'avoir dévasté les pays d'alentour, il forma le siége de cette grande ville, vers l'an 437. La terreur s'était emparée des Visigoths, et les indigènes qui regrettaient la domination romaine, ne se montraient pas bien déterminés à se défendre. En vain Théodoric joignit les menaces aux prières; il ne put rallier autour de lui que les principaux chefs et quelques vétérans qui avaient servi sous le roi Wallia. Réduit à la dernière extrémité, il résolut de proposer au général romain, des conditions de paix; ses députés furent bien reçus par Littorius, mais quand ils lui parlèrent d'alliance, il leur répondit, qu'il n'était plus temps, et qu'il voulait purger la Gaule Narbonnaise de la turbulante nation des Visigoths.

L'alarme fut générale dans Toulouse quand on connut la détermination de Littorius. Les chefs se rendirent au palais de Théodoric, et, d'une voix unanime, ils jurèrent de mourir plutôt que de rendre aux Romains le beau royaume que le patrice Constance avait donné au roi Wallia. Mais avant d'en venir à un combat décisif, et dont l'issue était bien incertaine, Théodoric se résigna à faire une dernière tentative.

Plusieurs évêques des villes voisines s'étaient réfugiés à Tou-

louse, dans l'espoir d'y trouver un asile contre les persécutions des païens ; de ce nombre était Saint-Orens, évêque d'Auch, et renommé, jusque dans les pays d'Outre-Loire, pour ses vertus et sa sainteté. Théodoric, espérant que le saint homme obtiendrait tout de Littorius, le manda à son palais :

« Père, lui dit-il, avez-vous prié le vrai Dieu de préserver » la ville de Toulouse du joug des païens ?

» Prince, répondit le saint, celui qui met son espoir en notre » Seigneur Jésus-Christ ne périra pas. Priez, ayez confiance » en la miséricorde divine, et le tout-puissant fera le reste.

» Père, j'ai envoyé des députés à Littorius pour lui demander » la paix, et il les a renvoyés avec dérision.

» Prince, répliqua le saint évêque, à la troisième heure, j'irai » au camp des Romains, et peut-être Dieu donnera à la parole de » son serviteur assez de puissance pour triompher de l'obstination » du général romain. En attendant, priez celui qui tient entre ses » mains les cœurs des peuples et des rois, d'avoir pitié de vous. »

Saint-Orens, suivi de quelques autres prélats, tous revêtus de leurs habits sacerdotaux, sortit de Toulouse à la troisième heure, et se dirigea vers le camp des Romains ; des soldats le conduisirent à la tente de Littorius. Dans ce moment, le général romain entouré de prêtres et de devins offrait un sacrifice à Jupiter Stator et à la victoire. L'arrivée des évêques troubla la cérémonie, et Littorius ne put s'empêcher d'abord de donner des signes de son mécontentement ; mais il se calma bientôt, et, jetant sur Saint-Orens un regard d'ironie plutôt que de bienveillance, il lui dit :

« Prêtre chrétien, que demandes-tu ?

» L'amitié de Valentinien, empereur d'occident, et grace pour » les habitants de Toulouse.

» Demain, j'entrerai dans la capitale du royaume des Visi- » goths, et j'enverrai à Aëcius, le roi Théodoric pieds et poings » liés.

» Prends garde, ô Littorius ! répondit Saint-Orens, le Dieu » du ciel donne la force aux faibles, et humilie les superbes...



Intérieur de S.t Sernin.

» Laisse-toi fléchir par nos prières; Théodoric te donnera ses » trésors, et son alliance avec les Romains sera inviolable, si elle » est cimentée par un bienfait.

» Prêtre chrétien! tu oses demander grâce pour un prince si » souvent infidèle à ses traités!

» Oui grâce, ô Littorius! aujourd'hui nous te prions à deux » genoux, demain peut-être Dieu aura puni ton orgueil.

» Prêtre de Jupiter, dit Littorius en se tournant vers un sacri- » ficateur, avez-vous consulté le vol des oiseaux et les entrailles » des poulets sacrés?

» Oui seigneur, répondit le sacrificateur; tout vous présage » la victoire.

» Tu as entendu, prêtre chrétien, dit Littorius en regardant » saint Orens. Si je ne respectais en toi un ministre des dieux, » tu ne sortirais pas sain et sauf de mon camp... Mais va! dis à » Théodoric, que demain il y aura du sang répandu dans Tou- » louse. »

Le roi des Visigoths attendait impatiemment l'arrivée des prélats; dès qu'il aperçut saint Orens, il courut à sa rencontre.

« Père, lui dit-il, nous portez-vous des nouvelles de paix, » ou de guerre?

» De guerre, répondit saint Orens, mais ayez confiance en » Dieu; venez avec moi au temple, et le ciel accordera la vic- » toire à nos prières, puisque l'implacable Littorius a refusé la » paix à nos supplications. »

Théodoric et les principaux chefs de son armée passèrent la nuit à prier; le lendemain au point du jour, l'imagination exaltée par les diverses impressions qui l'avaient agité pendant la nuit, il rassembla l'élite de ses braves, les harangua avec enthousiasme, et fit ouvrir les portes de la ville. Les Visigoths furent admirablement secondés par les bourgeois de Toulouse, qui, dévoués à la religion catholique, avaient été indignés que le général romain n'eût pas cédé aux prières de saint Orens[1].

[1] Les auteurs qui ont écrit la vie de saint Orens, attribuent avec raison le gain de cette bataille aux prières de ce grand saint. Catel, croit que la procession qui se fait tous

L'armée de Littorius était beaucoup plus nombreuse que celle de Théodoric, et le combat fut si sanglant, que la victoire resta incertaine pendant la plus grande partie du jour. Mais sur le soir, Théodoric voyant qu'il ne pouvait triompher des Romains que par une charge hardie et rapide, rallia l'élite de ses soldats et se jeta, tête baissée, sur une légion commandée par Littorius. Le choc fut terrible; les vétérans d'Aëcius repoussèrent plusieurs fois les Visigoths; le général romain, furieux de ne pouvoir mettre en fuite une armée presque taillée en pièces, se précipita à son tour au milieu des ennemis, lutta corps à corps avec Théodoric et fut fait prisonnier. Cette fatale nouvelle se répandit parmi les légions déja lassées par un combat qui durait depuis le matin; elles reculèrent, et le roi de Toulouse ne voulant pas compromettre la belle victoire qu'il venait de remporter, ne se mit pas à leur poursuite. Il rentra dans sa capitale amenant le malheureux Littorius qui fut livré aux risées de la populace: attaché sur une vile monture, les pieds et les mains liés, on le promena dans Toulouse; le peuple insulta l'intrépide guerrier qui avait combattu en héros, et qui succombait aux douleurs de ses nombreuses blessures. On le jeta dans un cachot, et deux jours après, il eut la tête tranchée.

Cette victoire, presque miraculeuse, rendit aux Visigoths leur première audace; dès ce jour, ils se crurent invincibles, et Théodoric, se hâtant de mettre à profit leur brûlant enthousiasme, fit de grands préparatifs pour une expédition beaucoup plus importante que toutes celles qui avaient illustré les rois Alaric et Wallia. Ambitieux comme ses prédécesseurs, Théodoric, ne fit plus un mystère de ses projets d'agrandissement, et le bruit courut parmi les Romains qu'il voulait s'emparer de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Les gouverneurs de Valentinien n'étaient pas en mesure de lui barrer le chemin, et on était dans l'attente de quelque grand événement, lorsqu'une ambassade

les ans le jour de la fête de saint Orens, où assistent les capitouls, a été instituée en son honneur. J'ajoute que c'est peut-être pour le même sujet qu'on a élevé l'image de saint Orens sur la porte *Mateboux* ou *Matabiau*. (Lafaille, *Annales de Toulouse.*)

envoyée à Théodoric par Avitus, détourna le roi de Toulouse de ses projets de conquête.

Théodoric avait connu le général romain dans un voyage que ce dernier avait fait à Toulouse, pour obtenir l'échange de quelques captifs. Le roi des Visigoths, qui dans un siècle barbare, savait apprécier le mérite, se lia d'amitié avec Avitus, et eut le bon esprit de conserver ses relations avec lui, quand il fut devenu préfet des Gaules. A sa prière, il consentit à faire avec les Romains un nouveau traité de paix par lequel l'empereur lui céda la Novempopulanie.

Théodoric 1er, chéri de ses sujets et des évêques catholiques qui appelaient les bénédictions du ciel sur ce prince qui laissait aux peuples de son royaume le libre exercice de leur religion, quoiqu'il professât l'arianisme, jouissait enfin de ses nombreux exploits. Fier d'avoir établi la domination des Visigoths dans la Gaule méridionale, il faisait l'admiration des Gaulois et des Romains; l'avenir lui promettait une heureuse vieillesse; il avait marié deux de ses filles, l'une à Unéric, fils aîné de Genséric roi de Vandales d'Afrique, l'autre à Réchiarius, roi des Suèves, peuple qui s'était établi dans la Galice. Trois princes, fruit de son mariage avec la sœur d'Ataulphe, s'étaient déja signalés par leur courage. Plus puissant, plus heureux que les autres rois des peuples barbares qui s'étaient emparés des diverses régions de l'Europe, il n'avait plus rien à craindre des Romains dont la puissance n'avait d'autre soutien dans les Gaules que la vieille réputation d'Aëcius.

Mais tout-à-coup un grand bruit se fit etnendre; des légions de Tartares et de Huns conduites par Attila surnommé le *Fléau de Dieu*, inondèrent la Gaule; c'était l'arrière-garde des barbares qui depuis la première irruption des Cimbres n'avaient cessé de se porter vers l'Europe méridionale. Le danger était imminent, et l'intérêt commun réunit des puissances rivales pour combattre le roi des Huns qui n'avait d'autre tort que celui d'être arrivé trop tard. Les Romains, sous le commandement d'Aëcius occupaient encore quelques provinces de la Gaule; les *Burgundes*

s'étaient établis à l'est ; les Visigoths occupaient la Narbonnaise et l'Aquitaine, et les tribus Frankes avaient formé dans le nord un petit royaume dont Cambrai était la capitale.

Aëcius fut le premier à sonner l'alarme ; le roi des Bourguignons répondit à son appel et promit de marcher contre les Huns ; Mérovée, roi des Francs, réunit aussi ses nombreuses tribus ; restait Théodoric, roi de Toulouse : il n'avait fait encore aucune démonstration d'hostilité, et pourtant ce flux et reflux de barbares que la Tartarie avait vomis de ses forêts, menaçait aussi son royaume. On dit qu'Attila lui écrivit une lettre pour l'engager à rester neutre.

« Je suis venu, lui disait-il, pour faire la guerre aux Romains
» et anéantir leur domination. Le Dieu du ciel m'a envoyé pour
» venger la mort de nos frères, et non pour porter la désolation
» dans les états du grand Théodoric. Je jure, à la face du tout-
» puissant, de respecter ta puissance ; après la victoire, tu choi-
» siras parmi les pays conquis, et je te les donnerai comme un
» gage de mon amitié. Nous sommes enfants du Nord ; à nous les
» dépouilles de Rome la superbe. Mais si par une indigne alliance
» avec nos ennemis communs, tu trahis un peuple frère, trem-
» ble ; je porterai le fer et la flamme jusques dans les murs de
» ta capitale, car je suis le *fléau de Dieu !* »

Théodoric fut long-temps à prendre une résolution ; mais après avoir délibéré avec les sages de son conseil, il se détermina à renvoyer les députés d'Aëcius. Le général romain alarmé de cette désertion, se mit en route pour Toulouse où il fut reçu par Théodoric avec tous les égards dûs à sa brillante renommée. Voyant que le roi visigoth persistait dans sa résolution, il eut recours à une supercherie qui réussit au-delà de ses espérances.

« Vous croyez aux promesses d'Attila, dit Aëcius en tirant de
» son sein une lettre du roi des Huns à l'empereur Valentinien ;
» eh bien ! lisez cette lettre. »

Théodoric la parcourut rapidement ; Aëcius avait adroitement changé les noms, et le roi de Toulouse ne découvrit pas la ruse :

elle contenait les mêmes promesses, les mêmes menaces que les lettres qu'il avait reçues lui-même; Attila disait à Valentinien, qu'il était venu pour exterminer la nation des Visigoths, et qu'il comptait sur le secours des Romains. Théodoric se livra aux transports de l'indignation la plus violente, embrassa Aëcius avec l'effusion d'un cœur reconnaissant, et lui promit d'aller rejoindre l'armée des confédérés qui était réunie dans les plaines de la Champagne.

Attila n'avait pas perdu un seul instant depuis qu'il était entré dans les Gaules; portant partout le ravage et l'effroi, il s'avança jusqu'à Orléans et en forma le siége. Cette ville n'aurait pu résister long-temps à la multitude innombrable qui campait sous ses murailles; les Huns fesaient entendre des cris de victoire, et, semblables aux chiens d'une meute qui poursuivent le cerf avec plus d'ardeur quand ils sont sur le point de l'atteindre, ils pressaient l'assaut avec une impétuosité qui renversait tous les obstacles. Les défenseurs d'Orléans songeaient à se rendre, lorsque l'arrière-garde des assiégeants répandit l'alarme dans tout le camp. Les légions romaines, et les soldats de Théodoric, étaient arrivés. Attila, chez qui l'instinct de la conquête remplaçait l'habileté militaire, leva le siége, et battit en retraite devant les ennemis, jusqu'à l'endroit connu dans l'histoire sous le nom de *Champs Catalauniques*. Alors il fit halte au milieu d'une plaine immense qui lui permit de déployer son armée. Les confédérés eurent besoin d'un grand courage pour risquer une bataille décisive contre ces hordes de barbares qui avaient déja ravagé une partie de l'Europe méridionale. Mais le salut de la Gaule dépendait de cette journée, et Théodoric, puissamment secondé par Aëcius, assigna à chacun des peuples les postes qu'ils auraient à défendre, les points sur lesquels ils devaient se porter en foule au premier signal. Le combat commença de grand matin, et dura jusqu'au jour suivant avec un acharnement terrible. Les Romains, les Visigoths, les Francs, fesaient des prodiges de valeur; mais les Huns semblaient sortir de terre, et de nouveaux bataillons prenaient la place des bataillons vaincus. La plaine était jonchée de morts; au lever du soleil, Attila trembla pour la première fois, en voyant son

armée presque anéantie, et il fit sonner la retraite. Le roi Théodoric, à la tête de ses intrépides guerriers, avait puissamment contribué à cette victoire qui nous paraîtrait fabuleuse, si nous ne savions que les historiens du temps ont exagéré le nombre des morts; en effet, ils rapportent que trois cent mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Plusieurs chefs périrent victimes de leur courage; mais la perte la plus déplorable fut celle que firent les Visigoths. Théodoric leur roi trouva la mort au sein de la victoire; il expira entre les bras de son fils, après lui avoir recommandé de venger sa mort.

« Oui, nous te vengerons, s'écria le jeune prince en serrant » contre son sein le cadavre ensanglanté de son père. Soldats de » Théodoric, ajouta-t-il en se tournant vers les chefs, votre roi » est mort, courons le venger. »

Les guerriers frappèrent sur leurs boucliers, et tous s'écrièrent: « Gloire à Thorismond! comme son père il nous conduira à la » victoire. »

Au même instant, les escadrons s'ébranlèrent, et se mirent à la poursuite des Huns. La bataille recommença, le carnage devint plus terrible qu'auparavant, et ils auraient exterminé l'armée d'Attila, si la prudence d'Aëcius ne fût venue entraver leur courage qu'ils poussaient jusqu'à la fureur de la vengeance. Le général romain, qui avait tout à craindre de l'influence que les Visigoths exerçaient déja sur le midi de la Gaule, ne voulut pas qu'une victoire complète leur persuadât encore qu'ils étaient invincibles comme au temps du roi Wallia. Suivi d'une cohorte, il courut après Thorismond, qu'il trouva occupé à prendre un modeste repas au milieu des chefs de sa nation. L'armure du jeune roi était ensanglantée, ses habits déchirés, et il avait même reçu de nombreuses blessures.

« Salut à Thorismond l'invincible; à Thorismond le sauveur » de la Gaule et le fléau des barbares, s'écria Aëcius, en sautant » à bas de son coursier.

» La victoire est à nous, seigneur, répondit Thorismond; mais » ce jour sera un jour de deuil pour les habitants de Toulouse.

» Mon père est mort, et nous avons juré de poursuivre les bar-
» bares, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas un seul pour porter dans
» leur pays la nouvelle de leur sanglante défaite. »

Aëcius ne put s'empêcher d'admirer un si noble enthousiasme, il embrassa le vainqueur à plusieurs reprises, et s'entretint longtemps avec lui. Il parvint à lui persuader qu'il devait se rendre en toute hâte à Toulouse; il lui dit, que ses frères instruits de la mort de Théodoric, pourraient monter sur le trône avant son arrivée, et que sa présence était nécessaire au bonheur de ses sujets. Thorismond écouta et suivit ce conseil dicté par la mauvaise foi; il partit avec ses guerriers emportant le cadavre de son père, et sa retraite laissa Aëcius seul possesseur du butin fait sur Attila. Cette fois encore, l'astuce romaine triompha de l'enthousiasme trop crédule des Visigoths, et le roi de Toulouse reprit tristement le chemin de ses états.

THORISMOND. (453). A la nouvelle de la mort de Théodoric 1er, le deuil fut général dans toute l'Aquitaine et le midi de la Gaule. La nation des Visigoths venait de perdre un de ses plus grands rois, les évêques un protecteur. Aussi, les temples retentirent d'hymnes funèbres; pendant plusieurs jours les prêtres catholiques et ariens ne cessèrent de prier pour le repos de l'âme du roi défunt.

Le jeune Thorismond fut reçu au milieu des acclamations de son peuple qui voyait en lui un bon fils vengeur de la mort de son père, et un héros qui avait délivré son royaume de Toulouse, des incursions d'Attila le *fléau de Dieu*. Ses soldats l'avaient déja proclamé roi, dans les *champs catalauniques*, et quelques jours après son arrivée, il monta sur le trône, sans éprouver aucun obstacle, ni de la part de ses frères, ni de la part des principaux seigneurs. Aëcius, après avoir recueilli l'immense butin que les Huns laissèrent sur le champ de bataille, rentra dans les provinces qui reconnaissaient encore la domination romaine. Thorismond lui envoya des ambassadeurs pour lui rappeler les conditions du traité qu'il avait conclu avec Théodoric son père: le général romain refusa de remplir ses engagements : outré de

sa mauvaise foi, le nouveau roi des Visigoths résolut de l'en punir sévèrement. Quelques mois de repos avaient suffi à son armée pour oublier les fatigues de sa dernière expédition : Thorismond communiqua ses projets aux principaux seigneurs qui les approuvèrent et se rangèrent tous sous ses drapeaux; il partit donc à la tête de ses guerriers et se dirigea vers les régions méditerranéennes, il résolut de s'emparer d'Arles, en passant. Cette ville avait été assiégée deux fois par Wallia et Théodoric. Le jeune Thorismond, plus heureux que son père, s'en serait rendu maître sans obstacles ; il n'avait plus à combattre ni Aëcius qui succombait sous le poids de la vieillesse, ni l'intrépide Littorius dont le crâne avait été cloué à un poteau sur les remparts de Toulouse. Les chefs des légions romaines comprirent bien qu'ils ne pourraient repousser le vainqueur d'Attila, et ils eurent recours aux négociations. Tonance-Ferréol, préfet des Gaules, se rendit au camp de Thorismond pour traiter avec lui, au nom d'Aëcius. L'habile négociateur, fit tant par ses adroites manières, qu'il parvint à calmer le ressentiment du jeune roi, qui reçut d'Aëcius un bassin d'or massif, garni de pierreries, pour sa part du butin fait sur le roi des Huns [1].

Thorismond, gagné par les promesses de Tonance-Ferréol, renonça à son expédition et revint à Toulouse; mais son séjour ne fut pas de longue durée : au cinquième siècle, les tribus barbares inondaient périodiquement l'Europe méridionale, et disputaient les pays conquis à ceux qui étaient arrivés les premiers. Les Alains, chassés par les légions romaines, avaient appelé à leur secours le roi Attila qui venait de ravager l'Italie. Thorismond marcha contre le roi des Huns, l'atteignit avant qu'il eût opéré sa jonction avec les Alains, et remporta une éclatante victoire qui mit pour long-temps son royaume à l'abri de

[1] Ce bassin fut conservé dans le trésor des rois visigoths jusqu'en l'année 630. Alors Sisenant XXIII, roi des Visigoths d'Espagne, le donna à Dagobert, roi de France, pour prix du secours qu'il lui envoya pour combattre Suintilla. Il était d'or massif et pesait 500 livres.

toute invasion. Les Toulousains reçurent avec de vifs transports d'allégresse le héros qui triomphait de tous ses ennemis.

Le jeune roi tomba dangereusement malade quelques jours après son arrivée dans la capitale de ses états. Quelques historiens rapportent que ses deux frères, Théodoric et Frédéric, lui firent prendre du poison ; voyant ensuite que cette infâme attentat ne leur avait pas réussi, ils résolurent de se délivrer de Thorismond par le fer. Le roi, en proie à un mal violent, s'était fait saigner le matin. Théodoric suivi de quelques seigneurs mécontents, entra dans sa chambre au moment où un fidèle serviteur lui dévoilait l'affreux complot ourdi contre sa personne royale. Thorismond, dès qu'il aperçut Théodoric, se leva effrayé, et poussa de grands cris.

« Vous voulez donc m'assassiner ! que vous ai-je fait? ne suis-je » pas votre frère? voulez-vous ma couronne, je vous la donnerai.

» Nous demandons ton sang, s'écrièrent les seigneurs; trop » long-temps l'indigne successeur de Théodoric a régné sur nous.

» Grâce ! grâce ! répéta Thorismond en fesant le tour de la » chambre, et parant avec un tabouret les coups que lui portaient » les assassins. »

Théodoric avait à craindre que les conjurés ne se laissassent attendrir par les prières de leur roi : il arracha le tabouret des mains de Thorismond et lui porta le premier coup. Le roi expira un instant après percé de trente lances.

« Assassiné par mes frères! murmura-t-il en rendant le dernier » soupir. »

Ceci se passait à Toulouse, l'an de grâce 453. Le récit que les divers historiens nous ont laissé de cet exécrable attentat peut être plus ou moins exagéré ; mais la mémoire de Théodoric et de ses deux frères ne sera jamais lavée de la tache imprimée par ce souvenir. Jornandés, et ceux qui après lui ont écrit l'histoire des Visigoths, nous ont transmis les moindres circonstances de ce fratricide.

THÉODORIC II. (453.) Les meurtriers s'empressèrent de cacher le cadavre de leur frère, et firent publier dans Toulouse

que le roi Thorismond était mort à la suite d'une attaque d'apoplexie. On lui rendit les honneurs funèbres avec une magnificence royale; les prêtres catholiques et ariens reçurent ordre de réciter publiquement pendant huit jours l'office des morts. Les assassins accompagnèrent le convoi jusqu'au sépulcre, et donnèrent tant de marques d'une profonde douleur, que les seigneurs, ni le peuple, n'eurent jamais le moindre soupçon du drame sanglant qu'on venait de jouer au palais.

Le trône était vacant et attendait le plus hardi des assassins qui oserait si asseoir le premier. Théodoric qui comptait de nombreux partisans parmi les principaux seigneurs, se hâta de mettre à profit le trouble que la mort subite du dernier roi avait répandu dans Toulouse. Ses démarches eurent un plein succès, et les seigneurs visigoths réunis au palais, le proclamèrent roi, le premier jour du mois de novembre 453. Ses deux frères qui avaient été ses complices, n'osèrent pas réclamer la part qui leur revenait de leur crime commun, et l'adroit Théodoric parvint à les éloigner de Toulouse, en leur confiant des postes importants. Quelques mois lui suffirent pour consolider son pouvoir, et, une fois couvert de son manteau royal, le peuple ne vit plus en lui un assassin, mais un grand roi qui porta à son plus haut point la gloire de la nation.

Théodoric II n'était monté sur le trône de ses pères que par un lâche assassinat. Proclamé roi, aimé de ses sujets, il fit tous ses efforts pour réparer son crime, et il en serait venu à bout si la gloire pouvait faire oublier un fratricide. Trop prudent pour rompre le traité d'alliance que son frère avait conclu avec les Romains, il envoya des ambassadeurs à Valentinien pour l'assurer de sa constante amitié. Les Bagaudes, peuple de la Taragonnaise, s'étaient révoltés contre les gouverneurs romains; l'empereur se hâta de lever une armée contre les rebelles, et Théodoric lui envoya dans cette circonstance quelques troupes auxiliaires, dont il confia le commandement à son frère Frédéric. Les seigneurs visigoths furent d'abord indignés de voir un de leurs princes à la tête d'une armée romaine; ils blâmèrent hau-

tement la conduite de leur roi. Théodoric apprit bientôt que les plaintes étaient générales, et, pour mettre fin aux conciliabules qui se tenaient chaque jour chez quelques seigneurs, il les appela tous au palais.

« Seigneurs, leur dit-il, j'ai appris que vous désapprouvez la » mission de Frédéric mon frère.

» Un prince visigoth à la tête des légions romaines ! s'écriè- » rent les seigneurs. Si Théodoric, votre père, vivait encore...

» Si mon père vivait encore, il aurait agi comme moi, répli- » qua le jeune roi. J'ai maintenu l'alliance avec l'empereur Valen- » tinien, parce que le moment n'est pas encore venu de porter » le coup de la mort à la puissance romaine. Attendons encore, » et quand leurs aigles n'auront plus de serres pour déchirer le » monde, nous leur couperons les ailes. Que peut-on espérer » d'une nation qui n'a plus de généraux capables de commander » ses armées? qui ne compte sous ses drapeaux que des soldats » mercenaires ? Laissez donc le prince Frédéric en Espagne : les » légions, en voyant à leur tête un chef de notre nation, s'accou- » tumeront à reconnaître en nous les nouveaux maîtres du » monde, à qui le Dieu du ciel destine l'héritage de Rome. »

Ces paroles de Théodoric désarmèrent tous les mécontents, et depuis ce jour, les seigneurs visigoths se conformèrent aveuglément aux déterminations de leur sage monarque. Les événements ne tardèrent pas à prouver la prévoyance politique de Théodoric. Son frère était à peine de retour de son expédition dans la Taragonnaise, lorsque les légions de la Gaule Narbonnaise firent une perte irréparable : le général Aëcius termina sa brillante carrière, et avec lui finit la puissance romaine. L'empereur Valentinien, assassiné dans son palais, ne survécut que quelques mois au proconsul de la Narbonnaise, et alors commença la période de désorganisation que nous verrons se terminer par la chute du trône des Césars.

Théodoric II, issu d'une famille de princes tous conquérants, n'avait pas encore pris le glaive depuis qu'il était roi. Jugeant que le moment favorable était venu, il fit un appel à ses guer-

riers. L'armée était sur le point de sortir de Toulouse lorsqu'on apprit qu'Avitus, préfet des Gaules, arrivait à la tête d'une ambassade. Cette nouvelle suspendit les hostilités, et deux jours après, Avitus fut reçu dans le palais de Théodoric.

« Prince, lui dit le romain, en déposant à ses pieds les pré-
» sents du nouvel empereur, vous n'ignorez pas que le malheu-
» reux Valentinien a succombé sous le fer des assassins.

» Je sais depuis long-temps que les prétoriens ne se font pas
» scrupule d'égorger leurs maîtres, répondit le roi visigoth qui
» avait réuni toute sa noblesse pour donner plus d'appareil à
» cette audience solennelle.

» Les légions ont proclamé Maxime, et le nouveau César vous
» supplie de rester fidèle au traité d'alliance conclu avec ses
» prédécesseurs.

» Je délibérerai avec les sages de mon conseil, répliqua Théo-
» doric après avoir donné ordre de traiter les ambassadeurs
» romains avec une magnificence royale. »

Théodoric fit appeler les ministres et son conseil; on agita long-temps la question de l'alliance avec le nouvel empereur. Plusieurs seigneurs opinaient pour la guerre, et le roi eut beaucoup de peine à les ramener à des sentiments plus pacifiques. Mais enfin, d'un accord unanime, il fut arrêté que le traité fait avec les Romains ne serait pas rompu.

Avitus, content d'avoir obtenu la paix si nécessaire à Maxime, fit bientôt ses préparatifs de départ et séjourna seulement quelques jours à Toulouse. Mais pendant les courts entretiens qu'il eut avec Théodoric, il s'empara tellement des bonnes grâces de ce prince qu'il lui jura une amitié éternelle. Avitus était préfet des Gaules; depuis la mort d'Aëcius, les légions n'avaient pas de général plus habile que lui. En moins de trois mois, il avait vaincu les Saxons, les Allemands, et une armée de Suèves qui s'étaient jetés sur la Gaule. Quand il arriva à Toulouse, les lauriers qu'il venait de cueillir étaient encore verts, et il n'était bruit que de ses exploits. Aussi Théodoric lui témoigna dans les

moindres circonstances, les égards dus au mérite militaire qui était alors la plus belle de toutes les gloires.

Pendant que le roi de Toulouse donnait des fêtes à l'ambassadeur de Maxime, ce dernier empereur expirait à Rome sous le poignard des soldats mercenaires qui se fesaient un jeu de la vie des Césars. Les Romains, indignés de tant de crimes, implorèrent le secours de Théodoric. Eudoxie, veuve de Valentinien, sacrifiant sa patrie aux mânes de son époux dont elle voulait venger la mort, implora le secours des Vandales d'Afrique. Genséric leur roi, se hâta de se mettre en mer, pour piller à son tour les campagnes de l'Italie dont les dépouilles avaient déja enrichi les diverses tribus du nord. Le 12 juin 455, il campa avec son armée sous les murs de Rome, et s'empara de cette ville qu'il abandonna à la fureur de ses soldats.

Ces tristes nouvelles arrivèrent à Toulouse avant le départ d'Avitus. Le trône des Césars était de nouveau vacant par la mort de Maxime. Le préfet des Gaules, de concert avec Théodoric, envoya ses affidés dans les provinces pour s'assurer s'il pourrait compter sur le dévouement de ses amis; mais le roi des Visigoths trancha toutes les difficultés; il annonça à Avitus qu'il voulait le proclamer empereur, et pour triompher de ses craintes, il lui promit avec serment de le secourir toujours en allié fidèle. Le romain consentit à tout, et deux jours après, en présence des principaux seigneurs visigoths et aquitains, il reçut des mains de Théodoric le manteau impérial. Le roi de Toulouse déploya dans cette circonstance la magnificence et le luxe des plus beaux siècles de Rome. Fier de créer des Césars, il dédaigna de s'asseoir sur un trône qui n'était plus qu'un écueil toujours battu par la tempête. Pour faire honneur au nouvel empereur, il l'accompagna jusqu'aux bords du Rhône où étaient réunis les principaux personnages de la Gaule; ils reconnurent Avitus pour leur maître, le revêtirent des insignes de sa puissance et le conduisirent à Arles, où il reçut le serment des proconsuls et des généraux d'armées.

Théodoric, après avoir joué un rôle si honorable pour un roi,

revint à Touluose, et laissa Avitus poursuivre le chemin de Rome où il arriva avec les seigneurs gaulois ses plus zélés partisants. Il espérait être reçu avec acclamations par les habitants d'une ville inondée tant de fois de sang. Mais la fierté romaine vit avec déplaisir le trône des Césars occupé par un empereur nommé par le roi d'une nation qu'on appelait barbare. Genséric, le Vandale, ennemi de Théodoric, fomenta le mécontentement des principaux citoyens, et le malheureux Avitus ne trouva dans la capitale de l'empire que des hommes prévenus contre lui. En vain, pour se concilier l'estime des légions, il marcha contre les barbares qui dévastaient les côtés de la Méditéranée : il ne put calmer des haines fomentées par les sénateurs et les patriciens ; Ricimer, un de ses généraux, joignant l'ingratitude à la perfidie, forma une conspiration contre lui. Le malheureux empereur se réfugia à Arles d'où il écrivit à Théodoric ; le roi de Toulouse, occupé d'une expédition qu'il méditait contre les Suèves de la Galice, ne put secourir Avitus qui fut déposé par Ricimer et mourut assassiné quelque temps après...

Réchiarius, roi des Suèves, maître de toute la Galice, voulait reculer les bornes de son petit royaume, et fesait des préparatifs de guerre contre les nations voisines. Le roi de Toulouse, instruit des projets d'ambition de Réchiarius, lui envoya une ambassade pour connaître ses intentions. Le Suève reçut avec fierté les seigneurs visigoths, et leur répondit qu'il était libre de porter ses armes partout où l'appeleraient les intérêts de sa nation. Théodoric, irrité d'une pareille conduite, travailla sans relâche aux préparatifs du départ, et, au commencement du mois d'août, il campait avec son armée aux pieds des Pyrénées. Trop rusé pour ne pas mettre le bon droit de son côté, il envoya une seconde ambassade à Réchiarius qui était son beau-frère : elle fut plus mal reçue que la première. Théodoric réunit alors les principaux chefs de son armée, et les prêtres ariens qui l'avaient suivi dans cette expédition.

« Prêtres du Seigneur, dit-il aux évêques, vous savez qu'a-
» vant de prendre le glaive contre Réchiarius mon beau-frère,

» je lui ai envoyé une ambassade; il a dédaigné mes propositions
» de paix. Que dois-je faire pour venger l'honneur de la nation? »

» Que celui qui a refusé la paix du Seigneur, périsse par le
» glaive de la guerre, répondirent les évêques ariens. Théodoric,
» le dieu de Judas-Macchabée bénit tes drapeaux.

» Vous avez entendu les évêques nos seigneurs, s'écria Théo-
» doric en se tournant vers ses généraux.... Maintenant toute
» barrière est rompue, et l'Espagne nous appartient. »

L'armée du roi de Toulouse franchit les Pyrénées et marcha contre les Suèves qu'elle trouva en bataille à Paramo, près d'Astorga. Le combat commença de grand matin, le 6 octobre 456, et le soir, Réchiarius vaincu fuyait à toute bride vers les côtes de la mer. Pour se soustraire à la vengeance du vainqueur, il s'embarqua pendant la nuit; mais trahi par les compagnons de sa fuite, il fut livré à Théodoric qui le fit décapiter dans une prison. Les Visigoths, chargés de butin, revinrent à Toulouse au printemps de l'année 457.

Théodoric eut à peine le temps de se reposer des fatigues de son heureuse expédition. Archiulfe, un de ses généraux qu'il avait donné pour roi aux Suèves vaincus, ingrat envers son bienfaiteur, tourna ses armes contre l'armée que les Visigoths avaient laissée en Espagne. Le succès ne répondit pas au projet qu'il avait conçu de se rendre indépendant; vaincu par les généraux de Théodoric, il eut la tête tranchée près de Porto. Ces deux victoires consécutives portèrent la terreur chez les Suèves qui se soumirent sincèrement à Théodoric et proclamèrent roi un prince nommé Rémismond, dévoué aux Visigoths de Toulouse.

Pendant que son armée d'Espagne poussait ses conquêtes jusqu'au fond de l'Andalousie, Théodoric luttait dans les Gaules contre la puissance des derniers Césars. Des troubles renaissants bouleversaient chaque jour l'empire romain. Le roi de Toulouse, dont l'adroite politique ne laissa jamais échapper une occasion favorable, se mit à la tête de son armée et alla assiéger la ville d'Arles. Comme ses prédécesseurs, il échoua dans cette tentative et repassa le Rhône poursuivi par le général romain Gilius. A

son retour à Toulouse, il envoya une seconde armée en Espagne pour tenir en respect les Suèves, et il conclut un nouveau traité de paix avec l'empereur Majorin, qui mourut bientôt après assassiné par les ordres de Ricimer. Le roi de Toulouse, qui s'était renfermé dans ses limites primitives, crut avoir trouvé l'occasion d'étendre son royaume du côté de la Méditerranée. L'audace fesait tout dans ce siècle de révolutions.

Agripius, gouverneur de la Narbonnaise au nom du nouvel empereur Sévérus Libius, se laissa corrompre par les présents de Théodoric, et soit qu'il eût reçu des ordres de son maître, jaloux de la puissance de Gilius, soit qu'il voulût se soustraire à la domination de Ricimer, il livra la ville de Narbonne à une armée envoyée par Théodoric : le royaume des Visigoths s'étendit alors jusqu'au Rhône, et Toulouse devint le centre politique de la Gaule méridionale.

Content de posséder enfin la Narbonnaise, cette belle province que ses prédécesseurs n'avaient pu obtenir, ni conquérir, l'ambitieux Théodoric tourna ses armes vers les rives de la Loire. Une armée, commandée par le prince Frédéric, partit de Toulouse quelque temps après la cession de Narbonne. Gilius, digne successeur de l'immortel Aëcius, était alors le dernier représentant de la gloire romaine dans les régions du centre. Il marcha contre les Visigoths, les vainquit dans un combat livré sur les bords de la Loire, et tua de sa propre main Frédéric, frère du roi de Toulouse.

Cette victoire ranima le courage des légions, et Gilius, attribuant à son habileté un succès qu'il ne devait qu'à l'inexpérience du général ennemi, se persuada d'abord qu'il parviendrait à chasser les Visigoths de la Gaule. Mais Théodoric qui avait à venger la mort de son frère et l'honneur de sa nation, partit à grandes journées de la capitale de ses états, et remporta une éclatante victoire sur Gilius, qui se retira à Soissons, où il mourut des suites de ses blessures. Les Romains n'avaient plus de général capable de tenir tête à leurs ennemis. Le roi de Toulouse, maître de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône, aimé de ses sujets,

craint par les peuples rivaux, put alors se livrer aux rêves de son ambition. Il fesait de grands préparatifs et, quand il s'entretenait avec les seigneurs de sa cour, il leur parlait avec enthousiasme d'un plan de campagne qu'il allait mettre à exécution. Peut-être avait-il déja conçu le vaste projet de monarchie, réalisé plus tard par Clovis, roi des Francs, lorsqu'il fut assassiné par son frère Euric. La mort tragique de Théodoric II, élevé sur le trône par un fratricide, est un de ces exemples disséminés dans l'histoire, pour prouver aux hommes que la punition est toujours à la poursuite du crime, et que le baptême de la gloire n'efface jamais les taches de sang !

Tous les historiens se sont accordés à prodiguer leurs louanges à la mémoire de ce roi, qui fut réellement le plus grand prince de son siècle. Sous son règne, Toulouse devint l'Athènes de la Gaule : les beaux-arts, les sciences trouvèrent en lui un constant protecteur ; quoique arien, il ne persécuta jamais les évêques catholiques, et, dans un temps où le glaive écrasait tout sous son poids, où la victoire était le seul droit reconnu par les nations barbares, Théodoric II comprit la sublime mission de la tolérance religieuse. Aussi les chroniques et les légendes l'ont dépeint comme le prince le plus accompli. Nos premiers historiens lui donnent pour épouse la reine Ranichilde, si connue dans l'histoire fabuleuse de Toulouse sous le nom de la *Reine Pédauque*, *la reino Pé d'Aouquo*, la reine aux pieds d'oie[1].

« Chabanel, dit l'auteur des *Annales de la ville de Toulouse*, a » écrit dans son petit livre des *Antiquités de la Daurade*, que ce » fut Théodoric ou la reine Ranichilde son épouse, qui firent » bâtir la grande nef de cette église, supposant que le chœur est » l'émicycle de l'ancien temple d'Apollon, qui était dans Toulouse

1 Il est constant qu'une ancienne tradition a conservé dans Toulouse le souvenir d'une reine qui aimait avec passion les plaisirs du bain, et qui, à cause de cette particularité, fut surnommée *la Reine aux pieds d'oie, la regina Pédauqua.* Rabelais, en parlant des personnes aux larges pieds, dit : *Qu'elles étaient largement pattées comme sont les oies, et comme jadis, à Toulouse, les portaits la reine Pédauque.* On lit dans les contes d'Eutrapel que *de son temps on jurait à Toulouse par la quenouille de la reine Pédauque.* (Biographie toulousaine.)

» du temps des païens. Je ne doute pas que quelqu'un des rois
» visigoths qui régnèrent dans Toulouse, n'ait fait bâtir cette
» église, mais Chabanel n'a point de preuve solide pour montrer
» que ce fut Théodoric ou Ranichilde son épouse, plutôt que
» quelqu'autre ; car, à l'égard du tombeau de cette reine, qu'il
» assure être sur la porte de la même église par où l'on sortait
» autrefois pour aller au cimetière, il est clair que ce n'est qu'une
» frise gothique, et qui n'a aucune apparence de tombeau. Cha-
» banel était homme de savoir, mais il a aimé un peu trop les
» fables. Il se donna beaucoup de peine, au même endroit, pour
» montrer que Ranichilde pouvait bien être cette reine *Pédauque*,
» célèbre dans l'histoire fabuleuse de Toulouse. Il croit en avoir
» trouvé le dénouement dans Sidoine Apollinaire ; mais la vérité
» est que la reine *Pédauque* n'est qu'un fantôme que Chabanel
» a voulu animer par des conjectures qui n'ont aucune solidité. »

Les premiers historiens de Toulouse n'ont rien négligé pour perpétuer le souvenir de cette tradition qui, transmise de père en fils, est devenue une croyance populaire. Parmi les fables ridicules qu'ils ont inventées à plaisir, je choisis un passage de Bertrand, traduit en français du seizième siècle ; il y raconte l'histoire de la reine *Pédauque*, à laquelle il donne le nom *d'Austris*.

« Marcellus, filz premier de *Thabor*, fut roy cinquiesme de
» Tolose, lequel eut une belle fille autant doulce et amiable, que
» le père estait austère et cruel, laquelle estait appelée *Austris* ;
» et pour ce qu'elle estait unique, elle estait merveilleusement
» aymée des Tolosains. Mais Dieu voyant qu'elle n'estait pas chré-
» tienne, et que c'estait domaige qu'une si bonne créature fust
» perdue par faute de foy, il lui envoya la lèpre, de laquelle fust
» bientôt attaincte et maculée, mais avecques ses beaux pare-
» ments, tant de pourpre, drap d'or et autres, tenoit la maladie
» secrette.

» Et cependant ladite vierge ouyt parler des vertus et miracles
» de saint Saturnin, Martial et Anthonin de Pamyés, lesquels
» preschoïent des vertus divines à Tolose. Et faist venir ladite
» vierge saint Martial avecques autres saintz hommes et demanda

» santé au nom de la passion de nostre seigneur Jésus-Christ, et
» promist recevoir baptesme, si elle peult recouvrer santé; la-
» quelle après peu de temps, se feist baptiser et reçeust santé,
» pour laquelle chose priait Dieu, mais secrètement pour éviter
» la fureur de son père Marcellus.

» Et ladicte vierge désirant estre en lieu solitaire, pour plus
» cordialement vacquer à oraison, disoit que c'estoit chose dés-
» honnête que les femmes eussent conversation avec les hommes;
» et pour ce, feist tant par ses prières à son père, qui lui fit faire
» à Saint-Subran un beau logis, en la rue qu'on appéle *Peyrelada*[1]
» et feist faire sur Garonne un pont et belles colonnes de pierre,
» et faisoit entrer l'eau par lieux souterrains dedans la maison
» d'*Austris*: et si en avoit si grande affluence que là furent faitz
» des baingz, lesquels on appelait *les baingz de la Régine*. D'au-
» cuns disent que c'estoit la régine Pédauque [1].

» Ladicte *Austris* fut long-temps en ce beau logis, jaçoit que
» *Marcellus* l'eut faict faire pour plaisir et volupté, ce nonobstant
» ladicte vierge y adoroit son créateur. Ledit lieu est maintenant
» appelé *la maison de saint Jéhan*, autrement *la Cavalaria*, et
» en cedit lieu trespassa la bonne vierge. Et quand son père *Mar-*
» *cellus* en eut ouy les nouvelles, il alla au logis, et entr'autres
» choses trouva un ymaige du crucifix, et quand il l'aperçeut,
» il fut quasi demis enragé et forcené, et commença à crier et à
» lamenter pour sa fille qui avoit laissé la foy de ses dieux; ce
» nonobstant la feist ensepulturer au temple de Jupiter, pour
» lors, lequel maintenant on appéle l'église de la Daurade. »

L'abbé le Bœuf composa un mémoire sur la reine Pédauque; plusieurs savants se sont efforcés de découvrir l'origine de cette tradition toulousaine; ils se sont égarés à la recherche de conjectures qui ne prouvent rien; néanmoins, il est probable que la reine Pédauque fut l'épouse d'un des rois visigoths qui régnèrent à Toulouse; les croyances populaires les plus invraisembla-

[1] On voyait encore, il y a quelques années, des restes de ce palais dans la rue de la Laco.

bles ont toutes une origine, et la reine *Pé d'auouqua* doit son nom aux bains qu'elle fit construire au faubourg Saint-Cyprien. Ceux qui viendront après nous ne seront pas plus heureux dans leurs recherches, que le savant archéologue qui a consacré dans la *Biographie toulousaine* un long article à la reine Ranichilde, et cette histoire sera toujours enveloppée du voile mystérieux de la fable.

Il n'en est pas ainsi de la gloire, de la magnificence de Théodoric II. Ce prince guerrier, habile politique, protecteur des savants, fit revivre dans sa ville capitale l'urbanité de la Grèce et des beaux siècles de Rome. Sa cour était, sans contredit, la plus brillante de l'Europe, depuis que les Césars avaient déserté le palais d'Auguste.

Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, visita le prince dans son palais de Toulouse, et il fut si charmé de l'accueil du roi visigoth, qu'il ne cessa depuis d'exalter son mérite et sa puissance. Il consacra une lettre à faire l'éloge des qualités physiques et morales de Théodoric II[1].

« Théodoric de Toulouse, dit l'évêque de Clermont, avait la » taille au-dessus de la médiocre, le teint blanc et relevé d'un » beau coloris, lequel était toujours un effet de la pudeur et de » la modestie, et jamais de la colère ou de l'emportement. Ses » cheveux étaient frisés, ses sourcils épais; quand il fermait les » yeux, le poil des paupières lui tombait jusqu'à la moitié des » joues; il avait le nez aquilin, les oreilles couvertes, selon » l'habitude de sa nation, par les tresses flottantes de sa che- » velure, les lèvres déliées, la bouche petite, les dents très blan- » ches et bien rangées; la barbe épaisse, et qu'on avait soin de » lui arracher avec des pincettes jusqu'au bas du menton; enfin, » la juste proportion des membres, formait un corps des mieux » faits et des plus robustes.

» Si vous désirez encore, ajoute Apollinaire, que je vous ins-

1 Sidoine Apollinaire, première épître du livre premier, adressée à son ami Agricola.

» truise de la manière de vivre de Théodoric, je vais vous satis-
» faire.

» Il se lève un peu avant le jour, afin d'assister aux matines
» de ses prêtres, pour lesquels il a beaucoup de respect, quoi-
» que, de vous à moi, l'on se soit aperçu que c'est plutôt par
» politique que par attachement à sa religion. Il emploie le reste
» de la matinée à donner audience aux princes ses alliés et aux
» envoyés des peuples ; au sortir de là, il va quelquefois à la
» chasse; il a une si grande adresse à tirer de l'arc, qu'il ne
» manque jamais sa proie ; ses repas, particulièrement ceux des
» jours de fête, sont également magnifiques et bien ordonnés.
» Les entretiens de table roulent ordinairement sur des sujets
» sérieux; il n'y souffre que la plaisanterie fine et délicate. Au
» sortir de la table, il s'endort quelquefois ; mais le plus sou-
» vent, il se divertit à jouer aux dés, à quoi il est fort adroit, et
» aussi tranquille dans la perte comme dans le gain. Avant le
» souper, il se remet aux affaires, et examine, avant de se cou-
» cher, les comptes de ses trésoriers. »

Tel est le portrait que Sidoine Apollinaire, l'homme le plus savant de son siècle, nous a laissé de Théodoric II, prince que plusieurs historiens ont appelé roi des barbares. En vain, nos chroniqueurs, et quelques écrivains du XVII[e] siècle, ont accusé les Visigoths d'avoir démoli les monuments élevés par les Romains ; cette assertion n'est basée sur aucune preuve, et il n'en est pas moins certain que pendant plus d'un demi siècle, Toulouse fut la capitale d'un beau royaume, gouverné par des princes sages et guerriers.

EURIC. Le grand Théodoric précipité du trône par un assassinat, eut pour successeur Euric son frère que les historiens ont appelé tour-à-tour *Evarix* et *Euarix*. Le nouveau roi des Visigoths, pour faire diversion aux soupçons des principaux seigneurs qui se disaient tout bas que Théodoric avait été assassiné par son frère, leva une grande armée pour étendre les limites de ses états. A la fleur de l'âge, beau comme tous les princes de sa famille, infatigable, ambitieux, il semblait destiné à devenir un héros

accompli ; mais son naturel implacable et farouche ternit l'éclat de ses victoires; l'ambition et la vengeance lui firent oublier bien souvent les devoirs les plus sacrés.

Au commencement de son règne, il donna des preuves d'une prudence qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un roi de dix-huit ans. Il appela dans son conseil les vieillards les plus sages, les plus expérimentés dans les affaires. Les fidèles ministres de Théodoric II, son frère, ne furent pas disgràciés, et les Visigoths eurent bientôt oublié le grand prince qui les avait si souvent conduits à la victoire. Euric voulut d'abord s'assurer la possèssion du pays que son frère avait conquis sur les Romains; mais il donna bientôt un libre essor à son caractère belliqueux, et s'empressa de profiter des dissensions qui agitaient l'empire d'occident, pour soumettre les divers peuples de la Gaule. Ricimer créait les empereurs, les déposait à son gré, ou les livrait au poignard des assassins ; ce féroce vandale suscitait sans cesse de nouveaux troubles, et on eût dit que son bras secouait sur l'Italie la torche qui devait consumer les derniers lambeaux de la pourpre des Césars. Euric jugea que c'en était fait de l'empire romain, et il résolut de s'emparer de ses dépouilles. Pour n'avoir rien à craindre des rois voisins, il leur envoya des ambassadeurs, principalement à Genséric, roi des Suèves, qui était tout-puissant audelà des Pyrénées.

Le royaume de Toulouse se trouvait ainsi à l'abri de toute invasion; Euric, content des résultats obtenus par son adroite politique, ne cacha plus ses projets d'agrandissement, et se mit en marche pour conquérir les pays occupés par les Romains. Arvandus était alors préfet des Gaules; le roi de Toulouse, qui se servait des négociations avec autant de bonheur que de son épée, avait corrompu la fidélité du représentant de l'empire; il était sur le point de lui céder l'Auvergne, lorsque le complot fut découvert, et Arvandus arrêté, expira au milieu des plus cruels supplices. Frustré dans son projet, Euric se ligua avec Genséric, roi des Vandales, et les deux nations, de concert avec les Ostrogoths nouvellement arrivés du Nord, déclarèrent la guerre aux Romains,

qui furent battus en Espagne, en Italie, dans les Gaules. En vain le faible Anthénicus implora le secours des Bourguignons : rien ne put résister aux armes victorieuses du roi de Toulouse, qui s'empara, dans un court espace de temps, du Velay, du Gévaudan, de l'Albigeois, du Querci, du Limousin et du Rouergue. Sans donner le temps à ses soldats de poser le glaive de bataille, il se jeta sur la Narbonnaise, s'en rendit maître, et entra dans la ville de Nismes sans coup férir.

Cependant la tempête grondait avec plus de fureur que jamais sur la malheureuse Italie. Le trône des Césars, théâtre couvert du sang des acteurs qui avaient l'audace d'y monter, craquait sur ses ais vermoulus, et les barbares hurlaient autour en brandissant leurs framées. Un siècle si fertile en déplorables catastrophes ne pouvait qu'être favorable à un prince ambitieux. Euric, roi d'une nation qui se montra toujours dévouée à ses maîtres, passa les Pyrénées, parcourut l'Espagne avec l'impétuosité d'un torrent, emporta d'assaut Pampelune, Sarragosse, et fit mettre à mort tous les seigneurs qui tombèrent en son pouvoir. Suivi de ses soldats chargés d'un riche butin, il se hâta de repasser les monts, se jeta sur la Novempopulanie, et ne s'arrêta qu'aux bords de la Loire.

L'Europe entière retentit bientôt du bruit de tant d'exploits, et le roi de Toulouse reçut des ambassadeurs des peuples les plus puissants. Julius Népos que les intrigues de Zénon, empereur d'orient, avaient porté sur le trône d'occident, se hâta d'envoyer à Toulouse le préfet Licinius avec ordre de négocier un accommodement avec Euric. Mais le jeune prince refusa toutes les conditions de paix.

« Le glaive est hors du fourreau, dit-il à Licinius, et j'ai » juré de ne l'y remettre qu'après avoir conquis tous les pays » que les Romains possèdent encore dans les Gaules. Il n'y a » plus de Césars et leur héritage m'appartient. »

Tous les peuples de la Gaule et de l'Espagne redoutaient la puissance d'Euric. Les rois lui envoyaient des ambassadeurs et des présents pour se maintenir dans son amitié ; aussi Julius

Népos fut-il alarmé du peu de succès de l'ambassade de Licinius. Ses conseillers lui suggérèrent un dernier moyen qui réussit à suspendre pour quelque temps les conquêtes du roi de Toulouse.

Les évêques catholiques jouissaient alors d'un grand crédit dans les Gaules ; leur science, la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur vie, leur avaient mérité la vénération des peuples. Euric professait la religion arienne, il avait même persécuté quelques prélats catholiques ; mais, en adroit politique, il imitait depuis long-temps la sage tolérance de Théodoric II son frère. Ayant appris que saint Epiphane, évêque de Pavie, nouvel ambassadeur de Julius Népos, était en route pour se rendre à Toulouse, il envoya un de ses principaux officiers au devant du saint personnage. Le prélat jouissait d'une grande réputation de sagesse ; Euric connaissait l'influence qu'il exerçait sur les populations, et il ne négligea rien pour le recevoir avec magnificence dans la capitale de ses états. Les Toulousains, impatients de voir le saint homme, se pressaient en foule sur la voie publique le jour de son arrivée ; les prêtres répétaient des cantiques ; les enfans et les jeunes filles jetaient des fleurs, et des guerriers armés de pied en cap stationnaient dans les rues.

Euric s'avança jusqu'à la porte de son palais pour faire honneur à saint Epiphane ; puis, il monta sur son trône pour donner audience à l'ambassadeur de Julius Népos.

« Roi de Toulouse, s'écria saint Épiphane, je t'apporte des » paroles de paix.

» Père, répondit Euric, dois-je compter sur la parole d'un » empereur romain ? Comme ses prédécesseurs, Julius Népos vio- » lerait les traités.

» Je prends Dieu à témoin de la sincérité de mes paroles, dit » Epiphane en levant la main droite vers le ciel.

» Père, Dieu seul peut lire dans le cœur des rois, répliqua » Euric, et tu ne sais pas si Julius Népos sera fidèle à ses ser- » ments ; il demande la paix parce que je suis victorieux.

» Oui, prince, s'écria Epiphane en se mettant à deux genoux, » la victoire a jusqu'à ce jour suivi tes drapeaux ; tu as dompté

» les nations rivales et tu es plus grand que tous les rois de » l'Europe. Mais qui t'a dit que le Dieu qui met la corde sur » l'arc, qui donne le tranchant à l'acier, ne laissera pas tomber » sur toi le bras de sa vengeance? s'il ne jettera pas la crainte et » la peur dans le cœur de tes soldats! Roi de Toulouse, il est » beau de se montrer clément dans la prospérité, de pardonner » à ses ennemis; on recueille ainsi des trésors de miséricorde » pour la vie éternelle. Au nom de Jésus-Christ, je te demande » la paix; prends pitié des malheureux peuples d'occident. Jette » un regard de compassion sur notre pauvre Italie, autrefois si » belle, et aujourd'hui couverte de ruines! »

Euric ne put voir sans attendrissement un prélat en cheveux blancs prosterné au bas de son trône; il descendit pour le relever, et lui dit en portant sa main à ses lèvres :

« Père, tu es l'envoyé de Dieu et non l'ambassadeur de Julius » Népos. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! J'accor- » derai à tes prières ce que j'aurais refusé aux larmes de vingt » empereurs. »

Le roi de Toulouse sortit de la salle du trône avec Epiphane qui fut traité pendant plusieurs jours avec tout le respect dû à son rang et à sa réputation de sainteté. Il s'entretint plusieurs fois avec lui et il sut si bien captiver ses bonnes grâces, que les conditions de paix furent facilement établies. Epiphane agissant au nom de Julius Népos donna à Euric la possession de l'Auvergne avec le titre de souverain de la Gaule méridionale. Quelques historiens ont fait un crime au saint prélat d'avoir cédé trop facilement aux prétentions du roi de Toulouse; ils disent même que, dans cette circonstance, il ne fit preuve ni d'adresse, ni d'impartialité; il serait difficile de statuer jusqu'à quel point ces accusations peuvent être fondées; mais il est incontestable que l'empire avait un besoin urgent de s'unir avec le roi des Visigoths, et l'évêque de Pavie ne balança pas à sacrifier une province au salut général des peuples de l'Italie. Il quitta Toulouse, plein de joie d'avoir suspendu, au moins pour quelque temps, les victoires d'Euric, qui prit possession de l'Auvergne, malgré les

obstacles que lui suscita le questeur Licinianus. Plus puissant que Théodoric II, il régna sur toute la Gaule méridionale à l'exception de la Provence dont il ne tarda pas à s'emparer. Le royaume de Toulouse eut alors les Alpes pour frontière à l'orient.

Ces conquêtes prouvèrent aux peuples voisins qu'Euric ne se fesait pas scrupule de manquer à ses serments : la seule barrière qui pouvait arrêter ce monarque, qui avait toutes les qualités et les défauts d'un conquérant, tomba vers le même temps sous les coups d'Odoacre, roi des Ostrogoths, qui, en déposant le faible Romulus-Augustule, renversa pour toujours le trône des empereurs d'occident.

« Plus d'empire romain! s'écria le roi de Toulouse en apprenant cette heureuse nouvelle; maintenant la Gaule m'appartient; je n'ai plus aucun traité d'alliance à garder. »

Et l'impétueux guerrier rassembla aussitôt une nombreuse armée, passa pour la seconde fois les Pyrénées et réunit une grande partie de l'Espagne à son vaste royaume. Heureux dans toutes ses expéditions, il ne fut jamais défait en bataille rangée, et lorsque la Gaule ne lui offrit plus rien à conquérir, il s'occupa de rédiger les lois des Visigoths[1] dont il forma un code particulier pour sa nation. Au comble de la gloire et de la puissance, il appela à Bordeaux les nombreux ambassadeurs des princes et seigneurs qui reconnaissaient sa domination. Sidoine Apollinaire, quoique persécuté par Euric, qui pendant les dernières années de sa vie se montra très zélé pour l'arianisme, nous a pourtant laissé une pompeuse description des fêtes que le roi de Toulouse donna à Bordeaux; il a consacré à ce récit la troisième et la neuvième du huitième livre de ses épîtres, et certes, le témoignage de l'évêque de Clermont ne peut être suspect ni exagéré dans cette circonstance.

Euric n'était âgé que de trente-six ans, et il avait déja accompli

[1] Euric appela à Toulouse plusieurs jurisconsultes pour rédiger le code visigoth : il fut particulièrement aidé par Léon, son fidèle ministre.

de grandes choses ; son règne avait été pour les peuples du Midi une époque de gloire et de bonheur. L'esprit préoccupé de vastes projets pour l'agrandissement de sa puissance, il s'arrêta quelque temps à Arles après avoir dompté les Bourguignons, et mourut dans cette ville en 484 ; il avait régné dix-huit ans.

Sa mort fut une calamité pour les peuples de son royaume ; Clovis, roi des Francs, commençait déja dans le Nord la lutte qui devait le rendre maître de toute la Gaule. Plus que jamais, les Visigoths avaient besoin d'un prince guerrier, et les soldats disaient que la victoire était descendue dans la tombe avec Euric. Depuis l'assassinat de Théodoric II son frère, aucun crime n'avait terni l'éclat de sa gloire militaire : on a reproché à sa mémoire la persécution contre les évêques catholiques ; mais Sidoine Apollinaire est le seul qui parle, dans ses écrits, de l'intolérance du roi de Toulouse. L'évêque de Clermont écrivait peut-être sous l'inspiration du dépit qu'il eut de voir l'Auvergne envahie par un roi arien. Malheureusement pour ses sujets, Euric mourut dans la force de l'âge ; s'il eût prolongé sa vie quelques années de plus, Clovis, roi des Francs, n'aurait pas franchi les rives de la Loire, et la nationalité méridionale aurait conservé sa prépondérance sur tous les peuples de la Gaule. Grégoire de Tours et ses commentateurs, grands partisants des rois francs de la première race, en exaltant le farouche Clovis, méconnurent les grandes qualités du roi de Toulouse ; ils lui donnèrent le nom de *barbare*, et pourtant ce prince fut le législateur de son peuple, qui était alors le plus civilisé de la Gaule.

ALARIC II. Les tribus frankes sorties des forêts de la Germanie, se ruaient déja sur les belles régions du Midi. Clovis avait vaincu, sous les murs de Soissons, le romain Syagrus, qui se réfugia à la cour d'Alaric II. Le Franc, instruit que le roi de Toulouse avait donné un asile à son ennemi, lui envoya demander la tête du proscrit. Le faible Alaric, qui n'avait ni la fermeté ni la fierté de son père, hésita long-temps avant de livrer Syagrus ; mais la crainte l'emporta sur tout autre sentiment, il sacrifia le Romain à la sûreté de son royaume. Il croyait, en livrant son hôte,

s'attirer la bienveillance de Clovis; mais le roi des Francs avait déja conçu le projet de s'emparer des beaux pays qui fesaient partie du royaume des Visigoths.

Alarmé de ces projets de conquêtes, Alaric II chercha un allié qui pût le secourir aux jours du péril. Le grand Théodoric, roi des Ostrogoths, était alors tout-puissant en Italie; sa fille Théodegothe, princesse accomplie, avait été demandée en mariage par plusieurs rois; Alaric, plus heureux que ses rivaux, obtint la main de Théodegothe, et conclut avec son beau-père une alliance offensive et défensive. Il eut bientôt besoin du secours de Théodoric; Clovis campait sur les rives de la Loire et rassemblait ses tribus pour envahir la deuxième Aquitaine : Alaric se hâta de faire une grande levée de boucliers, et la guerre allait commencer, lorsque Théodoric, par son puissant intermédiaire, suspendit le cours des premières hostilités.

Alaric II, n'ayant plus à craindre l'invasion des Francs, fit des traités d'alliance avec les princes voisins, et gouverna avec une sagesse qui rappelait les plus belles années du règne de Théodoric Ier. Il s'efforça de rendre ses sujets heureux, il fit commenter en leur faveur le code théodosien, qui avait été promulgué en occident sous l'empire de Valentinien III. Cette rédaction, confiée aux personnages les plus éclairés, fut terminée le deuxième jour de février de la vingt-deuxième année du règne d'Alaric[1].

Cependant une vaste conjuration se tramait dans toute la Gaule en faveur du roi des Francs; Clovis venait d'embrasser le christianisme, il était catholique, et le roi de Toulouse était arien comme ses prédécesseurs. Aussi, presque tous les évêques attendaient avec impatience l'arrivée des Francs dans le Midi, parce que le roi, qui, par politique, se montrait dévoué à l'église romaine, avait juré de combattre l'hérésie dans tous les pays qu'il pourrait conquérir.

1 Ce recueil de décisions est connu sous le nom de *Bréviaire*, parce qu'il contenait en abrégé l'explication des lois du code théodosien.

Alaric, instruit des complots qui se tramaient dans toutes les villes de son royaume, sévit aveuglément contre tous les prélats catholiques qu'il condamna à l'exil. Un châtiment si sévère exaspéra le peuple, qui, se voyant privé de ses pasteurs, ne montra plus le même dévoûment à la dynastie des rois de Toulouse. Au milieu de tant de circonstances orageuses, les hostilités ne pouvaient pas tarder à recommencer. Alaric apprit par ses émissaires, que le roi des Francs n'attendait qu'une occasion favorable pour franchir la Loire et se jeter sur la Touraine. Clovis était un rival redoutable. Le roi de Toulouse, avant de sortir de la capitale de ses états, fit un nouveau traité d'alliance avec Théodoric son beau-père qui lui promit de puissants secours contre son ennemi. Alors Alaric, qui avait hérité du courage des princes de sa famille, se mit en campagne avec de nombreuses légions composées de soldats visigoths et de gaulois qui s'étaient mis à sa solde en qualité d'auxiliaires. Le roi des Francs, certain que la première bataille déciderait du sort des deux nations, ne négligea aucun des moyens qui pouvaient lui assurer la victoire; il se ligua avec Gondebaud, roi des Bourguignons, passa la Loire et s'empara de la Touraine. Alaric se dirigeait déja vers Poitiers, marchant à la rencontre de son redoutable adversaire. Craignant de livrer bataille avant l'arrivée des troupes auxiliaires que lui envoyait Théodoric, il se posta avantageusement, et fortifia son camp de retranchements inexpugnables. Clovis arriva bientôt à la tête des Francs et des Bourguignons; l'évêque de Poitiers, qui ne voyait dans le roi franc que le représentant du catholicisme dans les Gaules, ne fut pas plus tôt instruit de son arrivée dans le Poitou, qu'il fit allumer des feux sur la plus haute des tours de la ville. A ce signal de trahison, que les Francs aperçurent de loin, Clovis ne douta plus du succès de son expédition; il commença par piller les petites villes et les bourgs. Les Visigoths, renfermés dans leur camp, voyaient chaque jour des tourbillons de fumée s'élever dans les airs; ils entendaient même les hurlements des tribus du Nord. Impatients de se mesurer avec leurs ennemis, ils demandèrent au roi de les conduire au combat:

Alaric, qui comptait encore sur l'arrivée des troupes auxiliaires de Théodoric, refusa d'abord. Mais les Visigoths commencèrent à murmurer :

« Alaric craint le roi des Francs, disaient les uns; si Euric » était à notre tête, depuis long-temps nous aurions remporté la » victoire.

» Il ne compte pas sur notre courage, disaient les autres; il » croit que les Visigoths ne sont plus capables de vaincre. Les » soldats de Théodoric feront mieux que nous. »

Ces discours, répétés dans le camp, exaspérèrent l'impatience des soldats; bientôt, ils se portèrent en foule à la tente d'Alaric en criant : qu'ils voulaient marcher au combat. Leur roi, cédant à des démonstrations si hostiles, sortit le glaive à la main :

« Soldats, s'écria-t-il, j'admire votre courage; mais je crains bien que votre impatience ne nous soit funeste.

» Au combat! conduisez-nous au combat! hurlèrent les guer- » riers en brandissant leurs glaives.

» Le sort en est donc jeté, s'écria Alaric, dominé par cet en- » thousiasme... Demain vous combattrez... Mais malheur à celui » d'entre vous qui lâchera le pied dans la bataille!

» Les Visigoths savent vaincre, répliquèrent les chefs qui en- » vironnaient le roi.

» Oui, seigneurs; mais ils ne savent pas attendre le moment « de la victoire. »

Et Alaric, sous le poids un funeste pressentiment, donna l'ordre du départ. Au point du jour, les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Vouglé, à quelques lieues de Poitiers. Le combat commença avec un égal acharnement de part et d'autre. Les soldats visigoths firent des prodiges de valeur : vingt fois Alaric les rallia pour les ramener au fort de la mêlée ; sans la défection des troupes gauloises qui passèrent du côté des Francs, ils auraient remporté une victoire complète. Alaric, désespéré d'une si lâche désertion, se mit à la tête d'une poignée de braves, et se jeta au milieu des Francs, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Couvert de sang, ne respirant que le carnage, il cher-

cha long-temps Clovis : enfin, il l'aperçut au moment où il haranguait ses Francs.

« A moi, à moi, roi des barbares, s'écria le roi de Toulouse, » en déchirant les flancs de son coursier. »

Un instant après, sa sanglante épée menaçait la tête de Clovis. Le Franc repoussa tous les coups; Alaric, hors de lui-même, se jeta sur son ennemi et l'étreignit fortement de ses bras : les deux rois luttèrent long-temps corps à corps; enfin, Clovis plus fort ou plus adroit que son adversaire, le renversa de son coursier et lui plongea son épée dans la poitrine. La mort d'Alaric porta la consternation parmi les Visigoths, qui prirent la fuite, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir mis la Dordogne entre eux et le roi des Francs.

Avec Alaric II finit la dynastie des princes qui occupèrent le trône de Toulouse pendant quatre-vingt-sept ans, et les plaines de Vouglé furent le dernier théâtre où la nationalité méridionale lutta contre les envahissements des races du Nord. La domination des rois visigoths est une des plus brillantes époques de l'histoire du Midi; Toulouse, dont ils avaient fait la capitale de leur royaume, jouit pendant tout ce temps d'une prospérité qu'elle regretta en vain, lorsque les Sicambres de Clovis eurent porté, dans l'Aquitaine et la Narbonnaise, les mœurs sauvages de la Germanie.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

DUCS DE TOULOUSE NON-HÉRÉDITAIRES SOUS LES ROIS MÉROVINGIENS.

VIe SIÈCLE.

Les plaines de Vouglé furent le dernier théâtre où les races méridionales défendirent leur indépendance contre les invasions des peuples du Nord. Clovis, en foulant aux pieds le cadavre d'Alaric II, répandit la terreur de son nom jusqu'aux Pyrénées, et les Visigoths reculèrent devant lui, comme des troupeaux qui qui n'ayant plus de pasteur se laissent effrayer par les seuls hurlements des loups. Le roi franc sut profiter de la victoire; sans donner le temps à ses sicambres de piller le camp ennemi, il se mit à la poursuite des Visigoths et ne s'arrêta que dans les murs de Toulouse.

La capitale de la seconde Aquitaine ne lui opposa aucune résistance, et se soumit aux Francs, à l'instigation des évêques catholiques dont Clovis s'était déclaré le protecteur. Les populations du Midi n'avaient point embrassé l'arianisme; Euric et quelques-uns de ses prédécesseurs s'étaient armés de la persécution pour triompher de la fermeté des prélats; ce souvenir, joint aux fratricides qui avaient souillé les rois de Toulouse, aliénèrent insensiblement tous les esprits. Aussi Clovis fut-il accueilli comme un envoyé de Dieu, et plusieurs villes reconnurent sa

domination. Cependant Carcassonne défendue par une forte garnison sous les ordres du comte Ibbas, résista aux armes du vainqueur, et Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, alarmé de tant de victoires, envoya une puissante armée. Clovis était déja sous les murs d'Arles lorsqu'il fut attaqué par l'armée romaine. Ne pouvant résister à des troupes nombreuses et bien aguerries, il se replia vers la seconde Aquitaine, toujours poursuivi par le comte Ibbas, qui le battit, dit-on, complètement. — 509.

Le roi des Francs craignant de perdre dans une guerre désastreuse le fruit de ses conquêtes, accepta les conditions de paix que lui offrit Théodoric, fit transporter à Bordeaux les trésors d'Alaric, et reprit la route de ses états. Toulouse et les pays voisins firent partie du royaume des Francs, et Almaric, successeur d'Alaric II, alla établir son nouveau trône à Tolède, capitale de la Galice. Ses successeurs envoyèrent dans la suite des gouverneurs pour maintenir dans l'obéissance les provinces de la Septimanie qui n'avaient pas encore été démembrées de la grande monarchie des Visigoths : Carcassonne était la frontière, et le royaume des Francs ne s'étendit pas, primitivement, au-delà de Toulouse. A la mort de Clovis, cette ville et la plus grande partie de l'Aquitaine échurent en partage aux rois d'Austrasie, qui conférent le gouvernement de la province à des ducs particuliers. Les noms de ces premiers gouverneurs sont à peine connus, et le premier dont on puisse parler avec quelque certitude, est Barolus, envoyé à Toulouse par Thierri, roi de Metz. Ce gouverneur prenait dans tous les actes publics, le titre de duc d'Aquitaine et de comte d'Auvergne. Toulouse était trop éloignée de la capitale du royaume d'Austrasie, pour que ses gouverneurs eussent à craindre la surveillance de leurs maîtres. Aussi Barolus, dans l'espoir de se rendre indépendant, fit un voyage en Auvergne où il avait beaucoup de partisants, et essaya de soulever les seigneurs de la province contre Thierri. Le roi de Metz, instruit à temps des projets du duc de Toulouse, envoya un nouveau gouverneur qui prit le coupable au moment où il se disposait à passer chez les Visigoths d'Espagne. Barolus implora

la clémence de son roi qui lui fit grace, à condition qu'il embrasserait la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, près de Sens.

La longue et sanglante période de la première race des rois de France, est peu fertile en événements pour l'Histoire de Toulouse. Il n'est point dit dans les légendes et les chroniques que cette ville ait pris part aux drames affreux qui souillèrent le trône de Clovis. Après la mort de Thierri, elle fut gouvernée par Théodebert, qui eut pour successeur Clotaire II, vers l'an 558. Ce prince, devenu seul maître de la grande monarchie des Francs, ne se laissa pas effrayer par les défaites que Théodebert avait essuyées dans le Midi. Les Visigoths étaient encore en possession de la plus belle partie de la Narbonnaise. Clotaire, dans l'espoir de leur enlever cette riche province, passa la Dordogne à la tête d'une nombreuse armée, et séjourna quelque temps à Toulouse. Il remporta d'abord quelques succès sur les Visigoths, mais il échoua aux siéges de Carcassonne et de Narbonne. Rappelé dans la France septentrionale par la révolte de Cramme, son fils, il quitta la Narbonnaise sans avoir pu rien enlever aux Visigoths.

Clotaire II ne survécut pas long-temps à cette expédition dans le Midi; ses enfants se partagèrent encore le royaume de Clovis, et l'Aquitaine[1] échut à Charibert, roi de Paris, qui mourut en 561 au château de Blaye. Chilpéric son frère, roi de Soissons, et époux de la trop fameuse Frédégonde, s'arrogea le pays toulousain au préjudice de ses frères, et envoya un duc ou lieutenant pour gouverner en son nom.

LAUNEBOLDE. (571.) Ce duc de Toulouse, disent Grégoire de Tours et Aymon-le-Moine, était Goth d'origine, et sa famille jouissait d'un grand crédit parmi les seigneurs de sa nation. Bérétrude, son épouse, fonda plusieurs monastères de filles, et se montra constamment la mère des pauvres, les servant de ses propres mains, à certains jours de l'année. Le duc fit bâtir une

[1] Elle comprenait alors le pays Toulousain, le Castrais, l'Albigeois, une partie du Querci, Rieux, Lavaur, Mirepoix, les diocèses de Pamiers et de Lombez.

église en l'honneur de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse [1], à l'endroit où le martyr avait été inhumé. Zélé catholique, il chassa les prêtres ariens qui prêchaient encore l'erreur dans les villes de la seconde Aquitaine. Fortunat, évêque de Poitiers, consacra un de ses poëmes à faire l'éloge des vertus du duc de Toulouse, et tout porte à croire que Launebolde n'eut qu'à se louer de ses sacrifices et de ses efforts. Les bénédictions du ciel, dit une légende, se répandirent sur le duc Launebolde et sur sa famille : une fille unique hérita des grands biens que lui laissèrent ses parents, et épousa un grand seigneur de l'Agenais. Ainsi la ville de Toulouse, pendant que les provinces étaient en proie aux dissensions suscitées par les rois de la première race, jouissait d'une paix profonde, gouvernée par un duc, qui, au lieu de prendre part aux sanglantes querelles des rois, consacrait son temps à élever des temples à Dieu, et distribuait aux pauvres ses immenses richesses.

DIDIER. (574.) Launebolde mourut trop tôt pour le bonheur des Toulousains, et pour la prospérité du catholicisme dans le midi de la France. Didier, son successeur, gouverna la province au nom des rois d'Austrasie, et prit le titre de duc d'Aquitaine. Infidèle à son souverain, il prit parti pour Chilpéric, roi de Soissons, dans les guerres que suscita la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde. A la tête d'une armée composée des milices toulousaines, il s'empara du Querci, de l'Agenais, de l'Albigeois au nom de Chilpéric ; il était encore occupé à dompter les populations rebelles, lorsqu'il apprit que le patrice Montmaule, général du roi d'Austrasie, était en marche pour s'opposer à ses conquêtes. Sans perdre un instant, il s'avança à la rencontre de Montmaule qu'il trouva avantageusement posté près d'un village dans le Limousin. La victoire dépendait de la promptitude de l'attaque ; aussi, les deux chefs ne restèrent pas long-temps en présence,

[1] J'ai déja cité les vers de Fortunat sur le duc Launebolde ; il est certain qu'il ne fit bâtir ni l'église du Taur, ni celle de Saint-Sernin ; toutes deux sont d'une époque postérieure. L'église du Taur appartient au genre gothique ; elle est du XIV[e] ou XV[e] siècle.

et les armées commencèrent le combat. Les Toulousains et les Austrasiens firent des prodiges de valeur, et jamais victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. Les troupes bourguignonnes et austrasiennes, que l'intrépide Montmaule ramenait sans cesse à la charge, triomphèrent enfin des Aquitains, et Didier laissa vingt-sept mille hommes sur le champ de bataille. Le vainqueur, fidèle aux ordres qu'il avait reçus de Gontran, roi de Bourgogne, se hâta de reconquérir les états du jeune Childebert, héritier légitime de la province d'Aquitaine. Il s'empara en moins de quinze jours, de tout le Querci, et se jeta dans l'Albigeois. Les habitants du pays, trompés par les promesses de Didier, résistèrent aux Austrasiens. Montmaule, pour punir des sujets qui méconnaissaient leur souverain légitime, mit tout à feu et à sang. Les principaux seigneurs furent faits prisonniers, et n'obtinrent leur liberté qu'en donnant de fortes rançons. Alby, capitale de la province, n'aurait pas échappé à la vengeance et à la fureur des Bourguignons, sans les prières de saint Salvy, son évêque. Ce prélat ne put voir sans verser des larmes, les malheurs qui menaçaient ses diocésains. Confiant en la miséricorde de Dieu, il se rendit au camp de Montmaule. Le Bourguignon accueillit le saint évêque avec toute la vénération que lui méritaient ses vertus; mais quand il lui parla de pardon pour les peuples de l'Albigeois, il ne put modérer les transports de sa colère.

« Mon père, s'écria-t-il, tes diocésains ont méconnu le roi » Childebert leur légitime souverain; ils ont fait pacte avec l'usurpateur, et Gontran de Bourgogne m'a envoyé pour exterminer » les rebelles.

» Au nom de Jésus-Christ qui pardonna à ses bourreaux, » s'écria saint Salvy, je te demande grâce pour les pauvres ouailles que le Seigneur a confiées à ma garde.

» Non, non, mon père, répliqua Montmaule toujours inexorable; et il donna ordre à ses principaux officiers de se tenir » prêts pour le départ. »

Alors Salvy, n'écoutant que son zèle et sa charité évangélique,

se jeta aux pieds du général bourguignon, lui dépeignit avec tant de force les malheurs qui allaient accabler les pauvres habitants des campagnes, qu'il se laissa attendrir, et embrassa le saint pasteur :

« Je leur pardonne, mon père, dit-il, parce que tu as inter- » cédé pour eux ; je veux même que les prisonniers rentrent avec » toi dans leurs foyers. »

Le bon évêque, dit la légende, revint dans sa ville épiscopale avec ses enfants chéris qu'il avait arrachés à la mort, et quelque temps après, Montmaule, ayant appris que Childebert s'était ligué avec Chilpéric pour combattre Gontran de Bourgogne, ramena ses troupes victorieuses dans le Nord.

Didier n'eut pas plus tôt appris que son heureux rival ne commandait plus l'armée d'Aquitaine, qu'il se hâta de faire de nouveaux préparatifs de guerre : il reçut ordre de Chilpéric de prendre les armes, et il se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée, quoique plusieurs milliers de Toulousains eussent péri dans la bataille livrée en Limousin. Jaloux de réparer sa première défaite, il se dirigea vers l'Agenais et le Périgord qu'il soumit à la domination de Chilpéric vers l'an 581. Rayneval, gouverneur d'une de ces provinces au nom du roi Gontran, avait laissé sa femme à Agen. La noble dame était encore jeune et belle ; Didier en devint éperdûment amoureux, et il résolut de s'en emparer de vive force. Elle s'était réfugiée dans l'église de Saint-Caprais ; les soldats du duc l'arrachèrent de cet asile, et l'envoyèrent prisonnière à Toulouse. Les habitants ne virent pas sans indignation la mauvaise conduite de Didier : on murmura hautement, et l'épouse de Rayneval put se retirer dans l'église de la Daurade, où elle resta jusqu'à ce que son mari, en revenant d'Espagne, la délivra et la ramena dans le Périgord.

La guerre commença alors avec plus de fureur que jamais, entre les rois de Paris et de Bourgogne. Didier, content de trouver une occasion favorable pour faire oublier l'échec qu'il avait essuyé en combattant contre Montmaule, réunit ses troupes qui s'étaient dispersées dans l'Agenais et le Périgord. Il se mit en

route vers la Touraine, où il rencontra Bladaste, général en chef des troupes du roi de Paris et de Neustrie. Il fit alliance avec lui, et tous deux réunis se dirigèrent vers le Berry. Les généraux de Gontran arrivèrent sur ces entrefaites; les deux armées en vinrent aux mains, et se séparèrent après trois jours de combat sans remporter une victoire décisive. Néanmoins, les Bourguignons lâchèrent pied, et le duc de Toulouse, en habile politique, fit courir le bruit que l'armée bourguignonne était en déroute. De concert avec Bladaste, son fidèle compagnon d'armes, il alla mettre le siége devant Bourges.

Cette place, capitale de la province, n'aurait pu résister long-temps aux efforts réunis des Austrasiens et des Aquitains; mais Gontran, effrayé du danger qu'il voyait prêt à fondre sur lui, se détermina à prendre le commandement de son armée. Les Bourguignons, fiers de voir leur roi marcher à leur tête, firent entendre des cris d'enthousiasme, et marchèrent contre les Austrasiens avec l'audace qui souvent est le commencement de la victoire.

L'armée de Chilpéric fut taillée en pièces; en vain Didier et Bladaste rallièrent leurs soldats, ils lâchèrent le pied devant les troupes bourguignonnes. Didier, qui avait promis aux milices toulousaines largesse et butin, ne savait d'abord quel moyen prendre pour calmer le mécontentement général; après avoir hésité long-temps, il se détermina à faire une invasion dans la Touraine.

Cette province était dans le domaine du roi de Paris. Mais dans ce siècle de dissensions et de guerres civiles, les généraux pillaient les amis et les ennemis; d'ailleurs, le duc de Toulouse avait promis à ses fières milices un riche butin pour prix de leur fidélité, et la Touraine était assez fertile pour satisfaire la rapacité des pillards aquitains.

Didier, traînant toujours à sa suite les bandes qu'il avait levées dans l'étendue de la Septimanie, revint à Toulouse lorsque Chilpéric et Gontran, après des victoires et des défaites alternatives, eurent consenti à une suspension d'armes. Vers le même temps, un navire du Levant porta une maladie contagieuse à Narbonne; la peste se répandit avec une rapidité effrayante dans les pays

voisins, et Toulouse fut en proie aux horreurs de la contagion et de la famine. Didier, au lieu de chercher les moyens de soulager ses peuples, fesait sans cesse des préparatifs de guerre; il épiait le moment favorable pour recommencer les hostilités; les grands vassaux des rois de la première race ne pouvaient vivre en paix, et l'année était calamiteuse pour eux, quand ils n'avaient pas dévasté une province, ou livré une ville au pillage.

Les circonstances favorisèrent au mieux les projets de Didier. Chilpéric de Soissons, pour se lier plus étroitement avec les Visigoths qui occupaient encore une partie de la Narbonnaise, offrit à Lévigilde, leur roi, sa fille pour épouse.

« La belle et noble demoiselle, dit la chronique, pleura beau- » coup quand elle apprit que son père la sacrifiait ainsi à des » mesures politiques. Les malheurs de sa cousine Ingonde, qui » avait épousé le fils de Lévigilde, augmentèrent ses craintes. Elle » se jeta aux pieds de Frédégonde sa mère en la priant d'inter- » céder auprès du roi son père. Mais la reine de Soissons fut » inexorable; pour consoler sa fille, elle lui donna force joyaux » et bijoux. Rigonthe se mit alors en route suivie d'un nombreux » cortége; de lourds charriots, traînés par des bœufs, arrivè- » rent bientôt à Toulouse, et la princesse y fit son entrée quel- » ques jours après, au milieu d'une multitude accourue pour » voir la fille de la fameuse Frédégonde. Le duc Didier la reçut » avec tous les honneurs dus à son rang, et l'engagea à s'arrêter » quelques jours pour se délasser des fatigues de son long voyage. » Rigonthe céda d'autant plus volontiers aux désirs de Didier, » qu'elle voulait retarder son mariage qu'elle avait en aversion.

» Cependant elle se disposait à partir, lorsqu'on apprit à Tou- » louse la mort de Chilpéric, roi de Soissons. Le duc, n'ayant plus » rien à craindre de son souverain, leva le masque et fit arrêter » Rigonthe pour s'emparer de ses bijoux. Non content de l'avoir » dépouillée de son magnifique trousseau, il la menaça des plus » cruels traitements, et la princesse effrayée se réfugia dans » l'église de la Daurade; cet asile était sacré, et Didier n'osa » pas le profaner pour en arracher sa victime. »

La mort de Chilpéric changea tout-à-coup les dispositions des principaux seigneurs de la Septimanie ; Didier se mit à leur tête et résolut de donner à l'Aquitaine un roi qui lui fût redevable de la couronne. Gondebaud, fils naturel de Clotaire I[er], était alors à Avignon, attendant quelque révolution pour monter sur un trône où les fils légitimes de Clotaire avaient été appelés par les suffrages de la nation. Le duc de Toulouse le choisit pour chef de la révolte qu'il méditait depuis long-temps contre Frédégonde, régente du royaume de Soissons. Le parti du bâtard augmentait de jour en jour, et Montmaule se déclara ouvertement pour lui. Gondebaud écrivit sur-le-champ à Didier, et sûr de sa protection, il se mit en marche pour grossir son armée des mécontents de tous les pays. Les principaux seigneurs le proclamèrent roi à Brives-la-Gaillarde en Limousin. Sans perdre un seul instant, l'intrépide Montmaule partit pour Toulouse avec Gondebaud. Après quelques jours de marche, ils trouvèrent Didier qui était venu à leur rencontre avec des troupes du pays toulousain.

« Venez, seigneur, s'écria le duc de Toulouse en sautant à bas » de son coursier, dès qu'il aperçut Gondebaud ; tous les peuples » de la Septimanie vous reconnaissent déja pour souverain.

» C'est à vous, mes cousins, répondit Gondebaud en serrant » tour-à-tour dans ses bras Montmaule et Didier ; c'est à vous » que je dois la couronne. »

L'armée chemina à grandes journées vers Toulouse : depuis le départ de Didier, les partisants de Gondebaud n'osaient plus parler publiquement de leurs projets. Les principaux habitants, excités par l'évêque Magnulfe, disaient partout qu'on n'ouvrirait pas les portes à l'usurpateur. Magnulfe avait assisté au concile de Mâcon, et dans les circonstances les plus périlleuses, il se montra dévoué aux rois francs. Didier, qui connaissait l'influence du prélat sur ses diocésains, conseilla à Gondebaud de lui envoyer des députés pour lui demander l'entrée de la ville. Magnulfe assembla les Toulousains dans son église cathédrale.

« Frères, s'écria-t-il, l'armée de l'usurpateur est à nos portes; « nous savons tous que Gontran et son neveu Childebert ont droit

» à la couronne ; mais Gondebaud nous est entièrement inconnu.
» Préparez-vous donc, et si le duc Didier veut nous forcer à le
» recevoir, traitons-le comme nous avons traité Sigulfe ; qu'il
» périsse comme cet ambitieux, et que Gondebaud, à l'avenir,
» serve d'exemple à tous les étrangers qui voudront envahir le
» trône des Français. »

Les paroles de Magnulfe ranimèrent d'abord l'ardeur des Toulousains ; on refusa l'entrée de la ville au bâtard de Clotaire ; mais Didier avait des partisants dévoués, et Gondebaud fit son entrée dans la cité à la tête de son armée. Il prit son logement au palais de l'évêque. Tout autre que Magnulfe eût été intimidé par la présence de l'usurpateur ; mais l'intrépide prélat ne démentit pas sa première fermeté. Forcé de donner un grand souper à Gondebaud, le soir même de son arrivée, il se conduisit avec une noble résignation.

« Père, lui dit Gondebaud, vous avez refusé l'entrée de Toulouse à votre souverain.

» Je ne reconnais d'autre souverain que les fils de Clotaire.

» Ne suis-je pas le fils du roi de Soissons?...

« Vous nous assurez, seigneur, que vous êtes fils de Clotaire, » répliqua Magnulfe... Nous n'en savons rien ; permettez-moi » du moins de vous dire qu'il est impossible que vous puissiez » réussir dans votre entreprise.

» Oui, je suis fils de Clotaire, s'écria Gondebaud en jetant » sur l'évêque un regard de colère et de dédain, et en cette qualité, une grande partie de la France m'appartient ; je me rendrai bientôt à Paris, et j'y établirai le siége de mon royaume.

» Ce sera donc après que vous aurez exterminé tous les princes » de la maison royale? répondit Magnulfe.

» C'en est trop! s'écria Montmaule, Évêque de Toulouse, » n'as-tu pas honte de répondre d'une manière si extravagante » à un grand roi! »

Dans le premier transport de sa colère, il se jeta sur Magnulfe et le frappa plusieurs fois au visage. En même temps, Didier ordonna à des soldats de le saisir ; on l'accabla d'outrages, et le

lendemain il fut banni de sa ville épiscopale, et eut pour successeur un nommé Sagittaire dévoué à Gondebaud.

Cependant les rois Gontran et Childebert se réunirent pour combattre l'usurpateur vers la fin de l'année 585. Didier, à l'approche d'un si grand péril, abandonna Gondebaud et se retira dans un château-fort dans l'Albigeois, résolu d'attendre les événements, afin de se déclarer pour le vainqueur. Cette défection subite porta un coup mortel à Gondebaud; désespérant de résister aux deux armées de Bourgogne et d'Austrasie, il abandonna Toulouse et se retira vers les Pyrénées, suivi de quelques troupes dont il avait confié le commandement à Montmaule et à Bladaste. Après avoir erré long-temps aux pieds des montagnes, il chercha une forteresse où il pût braver les forces réunies de ses deux adversaires. *Lugdunum-Convenæ*, aujourd'hui Saint-Bertrand-de-Cominge[1], conservait encore une grande partie des fortifications romaines. Gondebaud choisit cette petite ville pour sa place d'armes, et s'y enferma avec Bladaste et Montmaule. L'armée de Gontran, commandée par le connétable Lovégisille était déja dans le pays toulousain. Le général bourguignon, sans donner le temps à l'usurpateur de réunir ses partisants, courut l'assiéger dans *Lugdunum-Convenæ*. La ville était bien fortifiée, et Gondebaud pouvait résister long-temps; mais l'évêque Sagittaire et Montmaule, envoyèrent deux seigneurs à Lovégisille, et lui promirent de lui livrer l'usurpateur, s'il voulait prêter serment au nom du roi d'Austrasie, qu'il ne leur serait fait aucun mal. Le connétable de Gontran répondit par les plus belles promesses, et les deux traîtres se concertèrent pour triompher de la répugnance de Gondebaud. Le jeune prince se méfiait de Lovégisille; mais après avoir hésité long-temps, il prit la résolution de suivre les conseils du perfide Montmaule qui lui répétait

[1] *Lugdunum-Convenæ* ou *Convenarum*, fut, dit-on, fondée par Pompée. Cette petite ville était très importante sous la domination romaine; on y voit encore de beaux restes d'antiquités. Presque détruite par Lovégisille, elle fut rebâtie dans le XIII[e] siècle et prit le nom de Saint-Bertrand son premier évêque et son nouveau fondateur. Son église, d'un style gothique, est une des plus remarquables du Midi.

sans cesse qu'il n'y avait de salut pour lui que dans la générosité du vainqueur. De grand matin, il sortit de la ville suivi de l'évêque Sagittaire et se rendit au camp de Lovégisille. Le connétable du roi Gontran, par une férocité trop commune sous les rois mérovingiens, le fit mettre à mort sans pitié pour sa jeunesse et son inexpérience [1]. Puis, montrant à ses soldats la petite ville de *Lugdunum-Convenæ*, il leur dit qu'il voulait qu'elle fût pillée et détruite de fond en comble. Cet ordre cruel fut exécuté dans toute sa rigueur, et ceux des habitants qui échappèrent au massacre presque général, furent réduits à chercher un asile dans les montagnes voisines.

Le perfide Didier, qui avait été le principal instigateur de cette guerre, méritait les plus cruels châtiments; mais le duc de Toulouse, en habile politique, était déja rentré dans les bonnes grâces de Gontran; il avait employé avec succès la méditation d'un saint abbé, nommé Yrier, pour obtenir son pardon. Le roi d'Austrasie content de sa soumission, le maintint dans le gouvernement de Toulouse : Didier en rentrant dans sa ville capitale, y retrouva la princesse Rigonthe qu'il retenait prisonnière; mais environ un mois après son retour, Cuppanez, gentilhomme au service de Frédégonde, arriva portant des ordres du roi Gontran. Le duc rendit alors la princesse, qui était dans un déplorable état, dit Grégoire de Tours, et avait beaucoup souffert pendant sa captivité.

Didier vécut tranquille dans son gouvernement jusqu'en 587 : au commencement de cette année, Gontran rendit l'Albigeois à Childebert. Le duc de Toulouse possédait de grands biens dans cette province; il avait à craindre que Childebert ne cherchât à le punir de ce qu'il s'était autrefois emparé de la ville d'Alby sur son père Sigebert. Il se retira donc dans le pays toulousain avec ses enfants et son épouse Tétradie, et mit des troupes sur pied de guerre en cas d'attaque. Pour donner le change à Childebert

[1] On montre encore près de Saint-Bertrand-de-Cominge, un rocher d'où le malheureux Gondebaud fut, dit-on, précipité par l'ordre du connétable Lovégisille.

sur ces préparatifs, il marcha au secours des peuples de la Septimanie qui s'étaient révoltés contre Reccadère leur roi. Didier partit avec le général Astrovalde son collègue, dans le dessein de s'emparer des places fortes que les Visigoths possédaient encore en deçà des Pyrénées. Les rebelles lui avaient fait espérer qu'il pourrait surprendre Carcassonne; mais les lieutenants de Reccadère l'avaient devancé, et la ville opposa une vigoureuse résistance. Térentiolus, vicomte de Limoges, périt dans un premier combat, et Didier, aussi malheureux dans une seconde tentative, qu'il l'avait été dans la première, perdit presque toute son armée. En vain il ramena les Aquitains à la charge, il ne put pénétrer dans les rangs des Visigoths, et fut tué, les armes à la main. Après sa mort, Tétradie son épouse qu'il avait enlevée à un puissant seigneur d'Auvergne nommé Eulalius, fut rendue à son premier mari, et les enfans qu'elle avait eu de Didier, furent déclarés illégitimes. Cette décision fut rendue en 589 par un concile d'évêques, tenu à Marvejols.

ASTROVALDE. (588.) Le général Astrovalde aurait pu venger facilement la mort de Didier; mais il se contenta de rallier les débris de l'armée qu'il ramena à Toulouse. Il n'y séjourna que peu de jours, et se rendit en toute hâte à la cour de Gontran pour lui demander le duché de Septimanie. Le roi lui accorda ce gouvernement, et le nouveau duc revint prendre possession de sa dignité.

Au commencement du VIIe siècle, la paix n'était pas de longue durée, et Astrovalde, à son retour à Toulouse, se vit forcé de prendre les armes contre les Vascons qui avait envahi une partie de la Septimanie. Ces tribus guerrières venaient, depuis quelques années, porter le ravage jusqu'aux portes de Toulouse : Astrovalde rassembla les milices aquitaines et donna la chasse aux pillards. Il les poursuivit jusqu'aux pieds des Pyrénées, mais il ne put atteindre leur corps d'armée, et laissa entre leurs mains les nombreux prisonniers qu'ils avaient faits dans leurs incursions.

Sur ces entrefaites mourut Lévigilde, roi des Visigoths d'Espagne; Reccadère, son fils, à peine monté sur le trône, envoya

des ambassadeurs aux rois Gontran et Childebert pour conclure avec eux un traité de paix. Mais Gontran, irrité des pertes qu'il avait essuyées dans la dernière guerre, refusa et résolut de tenter une seconde fois le sort des armes; il assembla une nombreuse armée qui partit sous le commandement du général Boson. En même temps, il ordonna au duc de Toulouse de lui prêter secours contre les Visigoths. Astrovalde vit avec déplaisir qu'on lui donnait pour collègue un général aussi renommé que Boson. Sans attendre l'armée de Gontran, il se mit le premier en campagne et mit le siége devant Carcassonne dont il s'empara à la faveur des intelligences qu'il avait dans la place. Les habitants lui avaient déja prêté serment de fidélité, lorsque l'armée de Gontran arriva dans la Septimanie. Boson, jaloux de son autorité, reprocha publiquement à Astrovalde d'avoir entrepris le siége de Carcassonne, avant d'en avoir reçu l'ordre; le duc de Toulouse lui répondit avec la noble fierté qu'inspire la victoire, et, dès ce moment, il s'établit une rivalité qui fut très préjudiciable au succès de l'expédition. Claude, habile général visigoth, survint tout-à-coup pour s'opposer aux conquêtes des Français; les deux armées perdirent environ un mois en escarmouches inutiles; l'impétueux Boson ne désirait rien tant qu'une bataille décisive; comptant sur le nombre et la valeur de ses troupes, il ne se montrait pas très rigide pour le maintien de la discipline militaire. Sa sécurité lui devint funeste.

En effet, un jour qu'il était campé près d'une rivière, passant joyeusement le temps à boire et à faire bonne chère avec les principaux seigneurs, il voulut repousser les ennemis qui le harcelaient depuis long-temps par de petites escarmouches. Les Visigoths feignirent de prendre la fuite; les Français n'écoutant que leur ardeur inconsidérée, s'acharnèrent à leur poursuite et donnèrent dans une embuscade. Claude, qui se tenait caché avec l'élite de son armée, tailla en pièces les Aquitains et les Français; s'il faut en croire Grégoire de Tours, soixante mille hommes restèrent sur le champ de bataille (588). Astrovalde, à la tête des milices toulousaines, disputa long-temps la victoire et combattit

avec une intrépidité héroïque ; ses fidèles compagnons d'armes tombèrent tous à ses côtés, et lui-même succomba enfin aux nombreuses blessures qu'il avait reçues. Sa mort répandit la terreur parmi les fuyards qui se réfugièrent à Toulouse, et quelques jours après cette sanglante défaite, Boson ramena en Austrasie les débris de sa nombreuse armée.

SÉRÉNUS. (589.) Après la déroute de Boson, il y eut suspension d'armes entre les Visigoths et les Français ; Reccadère, content des avantages qu'il venait de remporter, ordonna à ses généraux de s'éloigner des frontières du pays toulousain ; Gontran fit d'abord quelques préparatifs pour venger l'honneur de ses armes ; mais la mort le surprit au milieu de ses projets, et les dissensions qui s'élevèrent parmi les membres de la famille royale, ne permirent pas aux Français de revenir guerroyer dans le Midi. Aussi, la Septimanie jouit pendant quelque temps d'une paix profonde que les peuples désiraient ardemment depuis plusieurs années. Sérénus était alors duc d'Aquitaine et de Toulouse. Plus heureux que ses prédécesseurs, il ne fut pas en proie aux tribulations qui troublaient la vie des grands seigneurs, dans ces siècles de guerres civiles. Quelques historiens prétendent que Sérénus eut deux fils de son épouse Amantia ; que l'aîné devint après lui duc de Gascogne ; mais cette assertion est dénuée de preuves, et selon toutes les probalités, Amand, duc de Gascogne, ne fut que le gendre de Sérénus, et épousa une de ses filles qui portait le nom d'Amantia comme sa mère. Le successeur d'Astrovalde ne se distingua par aucun fait éclatant, et l'histoire ne nous a rien transmis sur l'époque de son gouvernement ; nous savons seulement qu'il fut l'aïeul de la fameuse Gisèle qui, plus tard, épousa Caribert, roi de Toulouse, et hérita des vastes domaines de son père. Sérénus conserva le gouvernement de l'Aquitaine jusqu'à la mort de Gontran, arrivée en 593.

Childebert, son successeur, ne régna que trois ans, et le pays toulousain fut compris dans le royaume de Thierri son fils aîné. Ce prince, méconnaissant tous les sentiments de la nature, déclara la guerre à Théodebert II, le fit prisonnier avec ses enfants, et

souilla sa victoire par un horrible fratricide. En 613, il transmit le duché de Septimanie à Sigebert, petit-fils de la reine Brunehaut, qui périt victime du farouche Clotaire II. Ici, les crimes se multiplient, et on dirait que les derniers Mérovingiens, avant de descendre dans la tombe, s'efforçaient de rendre leurs noms hideux pour la postérité. Dagobert, successeur de Clotaire II, refusa de faire part à son frère Aribert de l'héritage paternel.

Le jeune prince, excité par son oncle Brunulphe, se réfugia dans la Septimanie; mais la plupart des villes reconnaissaient encore la domination des rois visigoths, et le malheureux Aribert privé de tout secours, se vit forcé d'entrer en négociation avec son frère. Dagobert, ayant appris que le peuple et surtout le haut-clergé désapprouvaient sa conduite, se désista de ses premières prétentions, et céda à Aribert le pays toulousain, l'Agenais, le Périgord, le Querci, la Saintonge et toute la contrée que l'on connaissait alors sous le nom de Novempopulanie, et qui forma plus tard les deux provinces de Guienne et de Gascogne.

ROIS DE TOULOUSE. (630.) Dagobert abandonna toutes les provinces situées entre la Garonne et les Pyrénées, au jeune Aribert qui prit le titre de roi de Toulouse. Le jeune prince au commencement du mois d'avril 630, se hâta de visiter ses états, et se rendit à Toulouse, qui, pour la seconde fois, devint la capitale d'un royaume.

Malheureusement pour les Aquitains, et surtout pour les Toulousains, Aribert ne survécut pas long-temps à sa royauté. Les Gascons, toujours indomptables, ne cessaient de ravager les pays soumis au roi de Toulouse. Aribert marcha contre eux à la tête d'une armée, les mit plusieurs fois en déroute, et mérita par ses exploits une place dans l'histoire de son siècle si fertile en événements tragiques, en scélérats et en héros. Il donnait les plus belles espérances, et Toulouse, en devenant capitale du royaume d'Aquitaine, aurait peut-être repris la suprématie qu'elle avait exercée sous la dynastie des rois visigoths. Mais, dans ce temps, les provinces changeaient souvent de maîtres; Aribert ne fit que

passer sur le trône, et mourut à l'âge de vingt-cinq ans, au château de Blaye, comme je l'ai déja dit.

ILPÉRIC. (630.) Ilpéric ou Chilpéric, fils d'Aribert et de Gisèle, succéda à son père; ce prince encore enfant avait des droits incontestables au trône : il était petit-fils de Sérénus, duc d'Aquitaine, et les peuples de la Septimanie voyaient avec plaisir revivre en lui leurs anciens maîtres : mais, le roi Dagobert désirait depuis long-temps réunir l'Aquitaine au royaume de France; n'écoutant que son ambition, il fit, dit-on, empoisonner le jeune Chilpéric : pourtant ce nouveau crime n'est pas bien avéré : le roi des Français ne pouvait en espérer aucun profit, puisqu'il restait encore deux fils d'Aribert, Bogis et Bertrand, que nous verrons bientôt devenir la tige des nouveaux ducs d'Aquitaine. L'histoire des provinces méridionales sous les rois Mérovingiens, fut altérée par les chroniqueurs intéressés à vanter les princes qui leur fesaient des libéralités. Nous savons seulement que Chilpéric ne survécut que quelques mois à Aribert. Dagobert n'eut pas plutôt appris la mort de son neveu, qu'il envoya un duc nommé Baronte pour s'emparer des trésors d'Aribert, et prendre possession du royaume d'Aquitaine.

Baronte exécuta fidèlement les ordres de son maître, et Toulouse rentra, pour la seconde fois, sous la domination des rois de France. Avant de partir, le duc reçut ordre de Dagobert d'enlever les reliques de saint Saturnin, et de les transporter à l'abbaye de Saint-Denis. Les Toulousains n'osèrent pas s'y opposer; mais quelque temps après, ils envoyèrent deux évêques et plusieurs moines à Paris pour redemander le corps de leur premier apôtre.

« Depuis l'enlèvement des reliques de monseigneur saint
» Sernin, dit une vieille légende, de grands malheurs accablè-
» rent les habitants de Toulouse; les femmes ne pouvaient mettre
» leurs enfants au monde, et les pauvres créatures trépassaient
» avant d'avoir vu le jour : la grêle dévastait les campagnes, et
» les eaux de la Garonne inondait les pays d'alentour, les mois-
» sons ne pouvaient venir à maturité. Ce voyant, lesdits Tolosains

» envoyèrent des saints hommes à nos seigneurs les moines de
» Saint-Denys. Le roi Dagobert, touché de tant de malheurs,
» ordonna que les reliques de saint Saturnin fussent rendues aux
» envoyés de Tolose, à condition que l'évêque donnerait à l'ab-
» baye de Saint-Denys trois autres corps saints ; ainsi fut fait, et
» les Toulousains envoyèrent les reliques de saint Patrocle, évêque
» de Grenoble, de saint Romain, et de saint Hilaire, évêque de
» Mende. »

Le duc Baronte ne séjourna pas à Toulouse après avoir rempli sa mission, et le roi Dagobert donna le gouvernement de l'Aquitaine à un général que nos chroniqueurs appellent Abundantius. Les peuples de la Septimanie jouissaient d'un repos momentané, lorsque le roi des Français reçut une ambassade des Visigoths d'Espagne. Ce peuple s'était révolté contre le roi Suintilla, parce qu'il avait voulu rendre la couronne héréditaire dans sa famille. Ils députèrent à Dagobert un de leurs principaux seigneurs nommé Sisenant. Cet habile négociateur réussit au-delà de toute espérance, et le roi des Français lui promit de prompts secours ; Sisenant, de son côté, fit serment, au nom de sa nation, d'envoyer en France le bassin d'or que le général Aëcius avait autrefois donné à Thorismond, roi de Toulouse, pour sa part du butin fait sur Attila.

Dagobert, fidèle à sa promesse, ordonna au duc de Toulouse de faire des levées dans toute l'Aquitaine, et de passer en Espagne. Abundantius s'unit au général Vénérandus, qui commandait les milices de la Septimanie, et ils passèrent tous deux dans les Pyrénées, vers la fin de l'année 631.

Suintilla comptait encore de nombreux partisans ; mais l'adroit Sisenant les rallia tous à sa cause ; les principaux seigneurs qui avaient juré fidélité au malheureux monarque, se rangèrent du côté des rebelles ; Suintilla ne put résister aux troupes victorieuses d'Abundantius, il fut déposé, et l'heureux Sisenant fut proclamé roi par toute la nation. Les Toulousains eurent le principal honneur de cette expédition ; Abundantius et Vénérandus, leurs chefs, reçurent de riches présents du nouveau roi ; ils repassèrent

les monts à la tête de leurs soldats triomphants, et chargés de dépouilles. Quant au bassin d'or promis à Dagobert, Sisenant l'envoya en France, après l'avoir confié à une bonne escorte; les Visigoths murmurèrent hautement: ils disaient qu'il était honteux de livrer ainsi le glorieux trophée d'une grande victoire remportée par un de leurs anciens rois. Sisenant, craignant une sédition, fit attaquer l'escorte, et le bassin fut rapporté au trésor des Visigoths. Pour calmer la colère de Dagobert, il lui promit deux cent mille sous d'or[1]. Le roi de France, qui avait besoin d'argent pour une expédition qu'il méditait contre les Vascons, accepta cette somme. Chadoin, son général et référendaire dans les pays méridionaux, se mit à la tête des milices toulousaines, qui prenaient part à toutes les guerres et à toutes les victoires. Les Vascons étaient depuis long-temps réputés invincibles; cependant, ils ne purent résister aux armes de Chadoin, qui les battit dans plusieurs combats, et les poursuivit jusques dans les retraites qu'ils avaient choisies dans les Pyrénées. Réduits à la dernière extrémité, ils envoyèrent des députés à Dagobert pour implorer sa clémence, et lui prêter serment de fidélité. Mais pouvait-on compter sur l'alliance d'un peuple conquérant et barbare, dans un siècle où les princes et les rois, se fesaient un jeu de violer la foi des traités?...

[1] Somme équivalente à plus d'un million d'aujourd'hui.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

DUCS HÉRÉDITAIRES.

VIIe ET VIIIe SIÈCLES.

Le roi Dagobert, après avoir vaincu les bandes gasconnes qui dévastaient la Septimanie et l'Aquitaine, s'efforça de consolider sa domination dans les provinces méridionales. Aussitôt qu'il apprit la mort de Chilpéric, il s'empara des états de ce prince au préjudice de ses deux neveux, Bogis et Bertrand. Leur mère Gisèle, craignant pour eux le sort de leur frère, quitta le pays toulousain, et alla demander un asile à son père Amand, duc de Gascogne. Cette femme dont le courage ne se démentit pas un seul instant au milieu des plus grands périls, plaida la cause de ses enfants avec tant d'ardeur, que le vieux duc Amand en fut attendri, et lui promit de prendre les armes pour reconquérir le duché d'Aquitaine. Dagobert apprit bientôt que de nombreuses levées se fesaient en Gascogne; effrayé de ces préparatifs de guerre, et redoutant surtout le mécontentement des seigneurs Aquitains fidèles aux descendants d'Aribert, il se détermina à céder à ses deux neveux le royaume de leur frère. Bogis et Bertrand étaient encore en bas âge, et Amand leur oncle, traita en leur nom.

Dagobert leur abandonna le royaume d'Aquitaine qui se com-

posait des pays situés entre la Loire et les Pyrénées; mais il exigea que dans aucun acte ils ne prendraient le titre de roi, et se contenteraient de celui de duc. Pour réduire à l'asservissement les petits-fils de Clotaire II, et leur faire oublier leur origine royale, il leur imposa l'obligation d'hommage et de tribut aux rois des Francs [1]. Ces conditions étaient dures et même humiliantes pour les jeunes princes; mais le duc Amand ne voulut pas compromettre, par une plus longue résistance, les succès qu'il avait déja remportés sur Dagobert : il signa le traité, et le duché d'Aquitaine devint un fief de la race mérovingienne.

Les deux frères se fixèrent à Toulouse qu'ils choisirent pour y faire habituellement leur séjour. Tandis que les diverses provinces de France et d'Espagne étaient en proie aux fureurs de guerres continuelles, Bogis et Bertrand songèrent au bonheur de leurs peuples; pendant plusieurs années, rien ne troubla la paix dans l'Aquitaine; un demi-siècle de calme et de prospérité fit oublier aux Toulousains les désastres qu'ils avaient éprouvés, et les deux princes, en gouvernant conjointement, méritèrent l'affection des Aquitains. Bertrand mourut le premier, et Bogis, après avoir gouverné les provinces du Midi pendant cinquante-deux ans, emporta dans la tombe les sincères regrets des seigneurs et des peuples soumis à sa puissance. Depuis la mort du duc Amand, le duché d'Aquitaine avait été augmenté de la Gascogne et d'une partie de la Provence. On ignore si Bogis mourut à Toulouse où il fesait sa résidence pendant la plus grande partie de l'année; mais il est certain que les deux fils d'Aribert favorisèrent constamment leur capitale; Bertrand n'eut point d'enfants, et Bogis laissa pour successeur Eudes qu'il avait eu de sa femme Odde, dame d'une grande famille du pays de Liége, où elle se retira quand elle fut veuve, avec son neveu, depuis si célèbre sous le nom de Saint-Hubert.

[1] La cession du royaume d'Aquitaine par Dagobert est le premier exemple de l'hérédité des fiefs dans la monarchie française, ou d'un apanage donné aux princes de la maison royale.

EUDES. (688.) A la mort de son père Bogis, Eudes hérita de tous les états de Caribert. Ambitieux, doué de cette intrépidité guerrière qui fait tout dans les siècles d'anarchie, le nouveau duc d'Aquitaine rêvait l'agrandissement de ses domaines déja si vastes. Bogis, avant de mourir, lui avait fait épouser Valtrade nièce de Pépin d'Héristal; par ce mariage, il devint parent des maires, princes usurpateurs, qui, placés comme des geôliers à la porte du palais, y retenaient prisonniers les derniers rois Mérovingiens.

Pépin d'Héristal qui ne se méfiait pas de l'ambition du nouveau duc d'Aquitaine, le laissa prendre tranquillement possession des provinces méridionales. Il espérait trouver en lui un vassal soumis et respectueux; mais Eudes avait l'ame trop grande et le caractère trop fier pour se soumettre au joug des maires du palais. Issu du sang de Clovis, il résolut de ne souiller jamais son origine royale, et profitant des dissensions qui s'étaient élevées dans le Nord, il conquit les pays situés entre la Loire, l'Océan, la Septimanie et les Pyrénées. Pépin avait trop d'affaires sur les bras pour s'opposer aux conquêtes du duc d'Aquitaine; cependant, alarmé du succès de ses armes, il le fesait observer, en attendant le moment favorable pour rompre une alliance qui n'était qu'apparente. Le maire du palais se plaignit d'abord des envahissements du duc de Toulouse; des plaintes, il en vint aux menaces; et la guerre s'ensuivit bientôt. Les Français pénétrèrent dans le Berry; Eudes, toujours actif et infatigable, les y avait devancés et les battit plusieurs fois. La guerre pouvait être de longue durée, parce que les deux adversaires étaient également habiles et puissants; mais le duc des Français ne jouait qu'un rôle secondaire en luttant contre le duc d'Aquitaine. Des dangers pressants le rappelaient dans le Nord; il partit, et cette suspension d'hostilités affermit dans sa puissance Eudes, qui se qualifia depuis de roi d'Aquitaine et de Septimanie.

Pépin d'Héristal ne survécut pas long-temps à ses querelles avec le duc de Toulouse; il succomba à ses travaux; Charles-Martel son fils, lui succéda en son double titre de maire du pa-

lais et de duc des Français. Le faible Chilpéric, roi de Neustrie, déclara la guerre à Charles-Martel. Le maire du palais du royaume d'Austrasie battit complètement les Neustriens, et le jeune roi sentit le besoin d'un puissant auxiliaire. Le duc de Toulouse, maître de tout le midi de la France, était alors au comble de la gloire et de la prospérité; Chilpéric jeta les yeux sur lui : en sa qualité de seigneur suzerain d'Eudes, il pouvait requérir un prompt secours; mais il craignit d'indisposer le duc, et se détermina à le traiter d'égal à égal; il lui envoya des ambassadeurs qui lui offrirent de riches présents, et le saluèrent roi. Il n'en fallait pas tant pour flatter l'orgueil du fier Aquitain.

« Je ne serai donc plus le vassal des rois de Neustrie! s'écria-» t-il dans un transport de joie...

» Non, seigneur, répondirent les ambassadeurs, le roi Chil-» péric vous déclare indépendant, et il nous a ordonné de vous » revêtir des insignes de la royauté.

» Je jure de mourir pour défendre le roi de Neustrie, fit Eudes » en posant la couronne sur sa tête. »

Fier de sa nouvelle dignité, le souverain d'Aquitaine se hâta de réunir l'élite de ses troupes, et se mit en route quelques jours après. Il opéra sa jonction avec le roi de Neustrie, et tous deux marchèrent de concert à la rencontre de Charles-Martel. Ce redoutable adversaire avait tout mis en œuvre pour détourner l'orage qui menaçait sa puissance. A la tête des seigneurs de France et d'Austrasie, il livra bataille à Chilpéric, et remporta sur eux une victoire complète, entre Rheims et Soissons.

Eudes n'avait pu lutter contre le génie militaire de Charles-Martel; il se vit contraint de prendre la fuite, et d'abandonner le malheureux Chilpéric, prince incapable de défendre son royaume. Le maire d'Austrasie, profitant de sa victoire, se jeta dans la Neustrie : les plus puissants seigneurs firent leur soumission; Chilpéric, désespérant de sa destinée, se revêtit d'un habit de pélerin pour échapper aux poursuit[illegible] nemi, et se réfugia à Toulouse auprès du duc d'Aqui[illegible]

Eudes, qui n'avait pas oublié l[illegible] le Neustrie,

le reçut avec tous les égards dus à sa dignité et à ses malheurs, et lui promit, avec serment, de le défendre contre le duc des Français.

Cependant Charles-Martel avait déja conquis la Neustrie et la Bourgogne; il apprit que Chilpéric s'était réfugié à Toulouse; il voulait régner sous le nom de ce prince; il envoya donc une ambassade au duc d'Aquitaine pour lui demander le roi de Neustrie qu'il voulait replacer, disait-il, sur le trône de ses pères. Eudes résista d'abord, mais effrayé par les menaces du duc des Français dont il avait à craindre l'ambition, il fit alliance avec l'usurpateur, et eut la faiblesse de lui abandonner son souverain, au mépris de toutes les lois de l'hospitalité. Les historiens l'ont beaucoup blâmé d'avoir ainsi sacrifié le malheureux Chilpéric à sa sûreté particulière. Les chroniqueurs du Nord, qui s'étaient mis aux gages des maires du palais, n'oublièrent aucune circonstance pour flétrir la mémoire du duc d'Aquitaine. Ils n'ont pas dit qu'Eudes consentit à ce traité pour sauver ses peuples du plus grand danger qui eût menacé la chrétienté depuis l'invasion d'Attila.

Les Sarrasins, appelés en Espagne par le comte Julien, qui avait à venger l'honneur de sa fille indignement outragée par Rodéric, roi des Visigoths, étaient déja maîtres de toute la Péninsule; les Pyrénées étaient la seule barrière qui les séparait du royaume d'Aquitaine. Poussés par l'ardeur du prosélytisme et par la soif des conquêtes, ces peuples menaçaient les frontières de la Septimanie. Le duc de Toulouse ne voyait pas sans inquiétude de si dangereux voisins aux portes de ses états. Dans la cruelle alternative de sauver ses peuples de l'invasion, ou de soustraire Chilpéric à la vengeance de Charles-Martel, Eudes se détermina à faire alliance avec le duc des Français; en abandonnant son suzerain, il commit une déloyauté, mais ne fallait-il pas sacrifier un seul homme au salut de tous?...

Charles qui était occupé dans le Nord à guerroyer avec les Saxons, accepta avec empressement les conditions de paix, et reconnut même la souveraineté du duc d'Aquitaine. Eudes trouva

ainsi le moyen de satisfaire son orgueil, le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, et s'allia au maire du palais, qui pouvait au besoin devenir un puissant auxiliaire.

Les événements ne tardèrent pas à justifier la détermination du duc de Toulouse. Les Sarrasins, sous la conduite d'Alahor, avaient tenté plusieurs fois, mais inutilement, le passage des Pyrénées. Zama, son successeur, plus heureux ou plus habile, triompha de tous les obstacles, se jeta dans la Septimanie, et conquit en deux mois les pays situés aux pieds des Pyrénées-Orientales, et les côtes de la Méditerranée. Ces succès enhardirent les Sarrasins qui redoutaient auparavant la valeur des peuples de la Septimanie. Rien ne put les arrêter, et l'audacieux Zama s'avança jusqu'à Narbonne ; après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut et les habitants passés au fil de l'épée.

Le bruit des victoires de Zama se répandit au-delà des Pyrénées; l'arrière-garde des barbares s'empressa de franchir les monts pour participer au pillage des villes de la Gaule. Le chef de l'expédition se vit bientôt à la tête d'une multitude innombrable. Il n'avait pas encore osé pénétrer dans les états du duc d'Aquitaine ; mais le nouveau renfort venu d'Espagne doubla ses forces et son audace, et il conduisit son armée dans le pays d'Arles. Eudes, qui se tenait sur ses gardes depuis que les Cantabres avaient sonné l'alarme aux pieds des Pyrénées, devança le Sarrasin et le força à repasser le Rhône. Sans lui donner un seul instant de relâche, il le poursuivit jusqu'à Narbonne. Zama, en fuyant devant les Aquitains, avait toujours nservé l'attitude d'aggresseur, et il annonça à ses soldats qu'il les conduisait à Toulouse. « Là sont les trésors des chrétiens et les richesses du duc d'A-» quitaine, dit-il aux principaux chefs de son armée. Cette con-» trée est fertile, nous pourrons y établir un royaume, et ar-» borer le croissant sur les temples du Christ. Et vous, soldats, » n'oubliez pas que les filles des Aquitains sont belles; combat-» tez pour la gloire du prophète, et elles deviendront vos cap-» tives. »

Des espions avertirent Eudes du dessein de Zama. Le danger

était imminent, et les Sarrasins firent tant de diligences, qu'ils arrivèrent sous les murs de la capitale du duché d'Aquitaine, avant qu'Eudes eut rassemblé ses milices pour en faire une armée capable de tenir tête aux bandes sarrasines. Les infidèles croyaient trouver la ville sans défenseurs, et l'emporter au premier assaut. Mais le duc, en habile général, avait prévu tous les périls : avant de partir pour son expédition sur les bords du Rhône, il avait ordonné aux peuples voisins de porter à Toulouse des provisions de toute espèce; il confia le commandement de la place à un capitaine habile et dévoué à son maître.

Le premier jour de leur arrivée, les infidèles ravagèrent les campagnes voisines, brûlèrent les maisons, égorgèrent les malheureux paysans. Le lendemain, au point du jour, Zama fit sonner la charge, et l'attaque commença sur tous les points. Les Toulousains repoussèrent le premier choc avec une intrépidité qui porta le découragement parmi les Sarrasins. Mais Zama parcourait les rangs de son armée, monté sur un coursier fougueux; il haranguait les soldats, les conjurait, au nom de Mahomet, de ne point ternir la gloire du Croissant, qui jusqu'à ce jour les avait conduits à la victoire. L'indomptable guerrier communiqua son enthousiasme à ceux qui l'entouraient, et l'attaque recommença avec une nouvelle ardeur.

Le jeune Hunold, fils du duc d'Aquitaine, était resté dans Toulouse avec le commandant de la place; il fesait ses premières armes, et brûlait de se signaler par son courage. Plusieurs fois il demanda la permission de faire une sortie pour repousser les ennemis du Christ.

« Prince, lui dit le général, l'armée des infidèles est innom-
» brable; contentons-nous de lui résister derrière nos murailles ;
» venez; montons au haut de cette tour, et vous verrez leurs
» tentes resplandissantes d'or, vous entendrez leurs coursiers
» qui hennissent dans la plaine. »

Quand le prince et le général arrivèrent sur le rempart, ils entendirent un grand bruit, des cris confus, le cliquetis des armes : la seconde attaque commençait. Cette fois, Zama battait

la ville avec ses machines de guerre, et des légions d'habiles frondeurs, renversaient à coups de pierres, les chrétiens qui osaient se montrer sur les murailles.

« C'est fait de nous, prince, dit le général, si le Christ ne » vient à notre secours.

» Et mon père !... répliqua le jeune prince... croyez-vous donc » que le duc d'Aquitaine abandonnera sa capitale à la fureur des » infidèles ? »

Au même instant, de grands cris furent entendus à l'extrémité du camp des Sarrasins ; le tumulte devint effrayant, et les assiégeants, qui étaient le plus près des murailles de la ville, suspendirent l'attaque. *Le duc d'Aquitaine !* répétaient les soldats ; et à ce nom redouté, la frayeur courait de rang en rang. Le jeune Hunold, qui voyait tout du sommet de la tour, reconnut son père, et dans le premier transport de sa joie, il courut annoncer cette heureuse nouvelle aux intrépides habitans de Toulouse :

« Dieu est enfin venu à notre secours, se disaient les assié- » gés en s'embrassant sur les places publiques...... Eudes, » notre sauveur, est arrivé. »

En effet, le souverain d'Aquitaine, après avoir fait de nombreuses levées dans tous ses domaines, n'attendit pas que sa bonne ville de Toulouse fût réduite à la dernière extrémité pour la secourir. Il s'avança à grandes journées, tomba à l'improviste sur les Sarrasins et en fit un carnage épouvantable. Les infidèles opposèrent une longue résistance ; l'intrépide Zama était partout, et, à sa voix éclatante, les bataillons se ralliaient pour recommencer le combat. Les Aquitains firent des prodiges de valeur ; Eudes surtout s'immortalisa dans cette grande journée par son intrépidité de soldat et son habileté de général d'armée.

« Aquitains, suivez-moi, cria-t-il à ses soldats ; Dieu combat » pour nous. »

Un dernier effort détermina la victoire ; Zama, hors de lui-même, se précipita alors au milieu des bataillons chrétiens pour y trouver la mort. Monté sur son coursier d'Arabie, couvert

d'une armure étincelante, il passait comme l'éclair, renversant tout de son glaive. Enfin, Eudes et le Sarrasin se rencontrèrent dans la mêlée; ils se précipitèrent l'un sur l'autre, luttèrent d'abord corps à corps, puis avec leurs lances, jusqu'à ce que Zama, percé de plusieurs coups, tomba de son coursier. La mort du courageux émir porta la consternation chez les infidèles, qui prirent la fuite, laissant sous les murs de Toulouse plus de cent mille combattans, et se sauvèrent dans les Pyrénées.

Jamais plus éclatante victoire n'avait illustré les armes aquitaines, et les habitants de Toulouse s'immortalisèrent dans ce siége à jamais mémorable. On ne sait à quoi attribuer le silence des historiens sur cet événement qui intéressait à un si haut point la chrétienté. Sans doute les chroniqueurs du Nord n'osèrent pas vanter l'héroïsme des races méridionales; les maires du palais, et plus tard les Carlovingiens s'y opposèrent. A nous donc de signaler à l'admiration de nos compatriotes, le plus beau fait d'armes que nous ait transmis le huitième siècle.

« Il y aurait, dit d'Aldéguier, de quoi faire une belle épopée » sur le siége de Toulouse par les Sarrasins, et sur la mémorable » bataille qui le termina. La diversité de mœurs, de religions, » les tournois, les fêtes mauresques sous les murs de la ville, » dans les plaines du canal, ou dans celles de l'Ardène; la ga- » lanterie sarrasine mêlée à la galanterie toulousaine, ou mise » en opposition avec elle; des combats singuliers: en un mot, » tous les incidents d'un ancien siége pourraient former un en- » semble éminemment poétique; Zama et le duc Eudes seraient » les principales figures du tableau; quelques anciens noms tou- » lousains, ceux de Villeneuve, de Gardouch et de Puybusque, » pourraient y figurer en seconde ligne, et fournir les héros » chrétiens. »

Eudes, après avoir dispersé les derniers débris des bataillons infidèles, rentra dans Toulouse, dit la chronique, pour rendre graces de la victoire au Dieu des armées. Le pays voisin avait beaucoup souffert de cette invasion qui fut une calamité pour toute l'Aquitaine. Le duc soulagea ses peuples autant que pou-

vaient le lui permettre les guerres incessantes qu'il avait sur les bras.

Les Sarrasins, quatre ans après le siége de Toulouse, passèrent pour la troisième fois les Pyrénées, et firent une nouvelle irruption dans la Septimanie ; mais ils se gardèrent bien d'attaquer les peuples du royaume d'Aquitaine : le nom d'Eudes était plus puissant que les remparts et les armées.

Cependant le duc de Toulouse, lassé des hostilités continuelles qui l'obligeaient à se tenir sans cesse sous les armes, chercha le moyen de se débarrasser de cette lutte qui, sans être meurtrière, portait atteinte au bonheur de ses sujets. Munuza, successeur de Zama, commandait alors les Sarrasins qui s'étaient fixés sur le versant méridional des Pyrénées. Eudes lui envoya une ambassade pour lui demander la paix ; le jeune émir avait ouï vanter plusieurs fois la beauté de Lampagie d'Aquitaine ; il consentit à faire alliance avec le duc de Toulouse, à condition que ce dernier lui donnerait Lampagie pour épouse.

La princesse était chérie des Toulousains ; elle avait été élevée parmi eux, et chacun voyait déja revivre en elle une belle race de princes aquitains. Aussi, lorsqu'on apprit que le duc son père avait consenti à la donner en mariage à un Sarrasin, l'indignation fut générale. Lampagie pleura amèrement quand elle connut sa triste destinée. Mais, soumise aux ordres de son père, elle se résigna et fit ses préparatifs de départ. Toutes les rues de la ville étaient occupées par une multitude innombrable, le jour où, montée sur une blanche haquenée, la princesse d'Aquitaine alla pour la dernière fois prier sur le tombeau de saint Saturnin.

« Adieu, mes bons amis, disait la princesse en pleurant, je » reviendrai bientôt avec mon époux qui doit abandonner les er- » reurs du prophète pour embrasser la religion du Christ. »

Elle partit, mais pour ne plus revoir les belles campagnes de l'Aquitaine, ni les bons habitants de Toulouse. Eudes, qui l'avait ainsi sacrifiée au maintien de la paix, eut bientôt à se repentir de ce funeste mariage. Munuza fut accusé de trahison, dépouillé de sa dignité d'émir ; poursuivi par Abdérame, son im-

placable rival. il se vit forcé de se donner la mort pour ne pas périr de la main du bourreau, et la malheureuse Lampagie fut envoyée esclave à Bagdad; le calife, épris de sa beauté, la mit au nombre des odalisques de son sérail.

Pendant que toutes ces choses se passaient au-delà des Pyrénées, le duc de Toulouse rassemblait ses milices et mettait son armée sur le pied de guerre : le traité qu'il avait conclu avec Charles-Martel ne le rassurait pas sur les craintes que lui inspirait chaque jour l'ambition du duc des Français. Vainqueur des Saxons qu'il avait poursuivis jusqu'au fond de l'Allemagne, l'austrasien déclara ouvertement la guerre à Eudes. La lutte était sur le point de commencer, lorsqu'une nouvelle irruption de Sarrasins porta la terreur dans toute la France.

Les Mahométans, sous la conduite d'Abdérame leur chef, pénétrèrent subitement en Aquitaine par Saint-Jean-de-Luz; leur général, plus habile que Zama, ne marcha pas vers Toulouse qui avait été l'écueil de la gloire de sa nation : il prit sa route vers l'ouest, pillant les villes et les campagnes; il ne s'arrêta qu'à Bordeaux, qui fut emporté d'assaut et livré aux flammes. Profitant de l'enthousiasme de ses soldats, il courut vers la Dordogne, afin de conquérir le Périgord, le Poitou et la Touraine.

Eudes, à la première nouvelle d'invasion, s'était mis à la tête des braves qui avaient déja vaincu les infidèles sous les murs de Toulouse; il n'osa pas secourir la ville de Bordeaux, mais il se posta sur les bords de la Dordogne pour en disputer le passage à l'armée d'Abdérame. Les Aquitains ne purent maîtriser un premier mouvement de frayeur, en voyant cette multitude innombrable qui couvrait les plaines d'alentour. Leur duc eut besoin de tout son ascendant pour les retenir. Résolus à mourir, les armes à la main, ils soutinrent le premier choc avec tant de courage que les infidèles ne pouvaient plus avancer. Mais le fougueux Abdérame eut bientôt ranimé l'ardeur de ses guerriers; les troupes d'Eudes lâchèrent le pied, et la bataille commença dans la plaine. Les hordes sarrasines écrasèrent les chrétiens, et en firent un carnage épouvantable.

« Dans cette sanglante journée, dit Isidore de Beja, les Sar-
» rasins remportèrent une victoire complète, et le nombre des
» chrétiens morts dans le combat fut si grand, que Dieu seul put
» les compter. »

Jamais le monde chrétien n'avait été dans un plus grand péril ; le fier Abdérame ravagea la Saintonge, le Périgord, l'Angoûmois, le Poitou ; tout cédait à la puissance de ses armes, et il eût établi sa domination dans la France, si Charles-Martel ne se fût empressé de barrer le passage au fameux conquérant.

Les débris de l'armée aquitaine, taillée en pièces sur les bords de la Dordogne, avaient déja porté dans le Nord la nouvelle de leur triste défaite. Eudes lui-même, voyant que Charles-Martel était seul capable de tenir tête à Abdérame, se rendit au camp des Français. Les deux princes oubliant leurs querelles particulières, s'embrassèrent en signe de réconciliation, et jurèrent de mourir pour la défense du christianisme. Ils partirent des marches de la Touraine et rencontrèrent les Sarrasins à quelques lieues de Poitiers.

Les soldats de Charles-Martel, aguerris par dix ans de succès, vainqueurs des tribus de la Germanie, ne virent pas sans un étonnement mêlé de quelque crainte, les hordes sarrasines se déployer sur une ligne que l'œil ne pouvait embrasser. Les tentes barriolées de diverses couleurs, les coursiers couverts de housses dorées, le costume oriental des ennemis, étaient un spectacle bien nouveau pour eux. Les Mahométants, de leur côté, regardaient attentivement les colonnes françaises toutes bardées de fer, et les deux armées restèrent sept jours en présence sans commencer le combat. Charles-Martel, après avoir bien étudié les dispositions du camp ennemi, harangua les Français, et donna ordre de sonner la charge.

Aussitôt les deux armées s'ébranlèrent ; un grand bruit se fit entendre dans la plaine, des hurlements, des cris de mort succédèrent aux cris de victoire, et la mêlée devint terrible. Les Français et les Aquitains repoussèrent bientôt les Sarrasins ; la déroute commença ; les tentes des infidèles furent pillées ou livrées aux

flammes, pendant qu'Abdérame ralliait les bataillons qu'un dernier reste de courage retenait auprès de leur chef. Aussi, la victoire resta incertaine jusqu'au moment où Charles-Martel et l'émir se rencontrèrent dans la mêlée. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec la rage de deux bêtes féroces ; le combat ne fut pas long ; l'homme efféminé par les plaisirs de l'Asie ne pouvait lutter contre le guerrier du Nord, et le fier Abdérame tomba mort sous les coups du duc des Français. Dès ce moment, les infidèles n'opposèrent plus aucune résistance. Ils se réfugièrent dans leur camp, qui était bien fortifié, et profitèrent des ténèbres de la nuit pour cacher leur fuite aux chrétiens.

La victoire de Poitiers sauva la chrétienté ; le duc des Français n'ignorait pas qu'Eudes avait puissamment contribué au gain de la bataille. Charles-Martel, soit qu'il voulût le placer comme une sentinelle avancée au pied des Pyrénées, ou que l'héroïsme du duc d'Aquitaine eût triomphé de sa longue antipathie contre les princes de race méridionale, se réconcilia sincèrement avec lui.

Eudes ne survécut pas long-temps à la victoire de Poitiers où il effaça noblement la honte de sa défaite sur les bords de la Dordogne. Il mourut probablement à Toulouse en 735, laissant après lui un nom illustré par les victoires qu'il avait remportées sur les Sarrasins.

HUNOLD. (735.) — Eudes appartenait à la royale famille des Mérovingiens ; pendant sa vie, qui fut si glorieuse et si agitée, il agrandit beaucoup le duché d'Aquitaine, et bien souvent les maires du palais qui marchaient à l'usurpation tremblèrent au récit des victoires du descendant de Dagobert. Charles-Martel n'eut pas plutôt appris la mort de ce rival que sa gloire et sa puissance lui rendaient si redoutables, qu'il se mit à la tête de son armée pour exécuter un projet conçu depuis long-temps ; il réclama la succession du duc d'Aquitaine, le glaive à la main. Le duc des Français pouvait-il dormir tranquille avant d'avoir dépouillé des princes qui fesaient revivre la gloire des premiers rois Mérovingiens, et avaient l'affection des peuples du Midi ?

Il se mit donc en campagne, s'avança jusqu'à Bordeaux, s'en

empara, laissa une forte garnison dans la citadelle de Blaye, et revint à Paris content du succès de sa première expédition.

Eudes, en mourant, avait laissé trois fils qui lui succédèrent dans le duché d'Aquitaine[1]. Hunold se fixa à Toulouse, et travailla à consolider sa domination avec une activité qui donna de nouvelles alarmes au duc des Français. Au printemps suivant, Charles-Martel se remit en campagne; les trois frères, effrayés du danger commun qui les menaçait, réunirent leurs forces pour lutter avec plus de succès contre l'usurpateur qui, non content d'avoir dépouillé les rois Mérovingiens, voulait encore s'emparer des provinces méridionales. Les Français et les Aquitains se livrèrent plusieurs combats sans remporter de victoire décisive. Les choses en étaient à ce point, lorsque le duc des Français fit prisonnier Hatton. Quelques historiens ont avancé, je ne sais d'après quels documents, que le duc de Poitiers avait conclu un traité particulier avec Charles-Martel, et ils expliquent ainsi la cruelle vengeance que le duc de Toulouse exerça quelques années après sur son frère.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture qui n'est pas dénuée de vraisemblance, Hunold et Rémistan demandèrent la paix, qui leur fut accordée, mais à des conditions très onéreuses. Charles-Martel était trop habile pour ne pas profiter de la captivité de leur frère. Les princes aquitains étaient encore redoutables, et les guerres contre les Saxons ne permettaient pas au maire du palais de porter les armes dans les provinces méridionales. Il conclut donc un traité avec Hunold, et pour la seconde fois, les descendants de Clovis s'humilièrent devant l'usurpateur. Charles reconnut, il est vrai, Hunold légitime possesseur du duché d'Aquitaine qui redevint un fief de la couronne de France. Le jeune prince dut beaucoup souffrir en s'avouant presque vas-

[1] Hunold eut pour sa part le pays toulousain, l'Albigeois, le Gévaudan, le pays d'Uzès, la Novempopulanie et le royaume d'Arles.

Hatton eut le Limousin, le Poitou.

Rémistan prit possession du Périgord, de l'Angoûmois, de la Saintonge, et d'une partie de la Touraine.

sal du maire du palais : les ducs d'Aquitaine étaient naturellement fiers et avaient le sentiment de leur origine royale ; mais Hunold, dont les états étaient sans cesse menacés par les Sarrasins, ne pouvait continuer la guerre contre le duc des Français ; il avait même besoin de trouver en lui un protecteur. Nul doute que, sans cette cruelle alternative, l'héritier d'Eudes aurait opposé une barrière aux prétentions de Charles-Martel.

Les défaites que Zama et Abdérame avaient essuyées, l'un sous les remparts de Toulouse, l'autre dans les plaines de Poitiers, n'avaient fait qu'envenimer la haine que les hordes sarrasines portaient aux chrétiens. Depuis plusieurs années, ils rôdaient autour de la Septimanie, comme des loups affamés autour d'un bercail. Il ne leur manquait qu'un chef habile pour tenter une nouvelle invasion, et, vers l'an 737, ils choisirent pour général l'émir Jusif-Abdérame.

Conduits par ce guerrier intrépide, digne successeur du grand Abdérame, ils franchirent les Pyrénées, se jetèrent dans la Septimanie, portèrent partout la flamme et le fer, s'emparèrent de la ville d'Arles, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'au Rhône sans qu'aucun obstacle pût les arrêter. Pendant quatre ans, ils pillèrent, incendièrent les provinces, et jamais, disent nos vieux chroniqueurs, le menu peuple n'éprouva misère pareille.

Le duc de Toulouse aurait pu mettre un terme à ces dévastations en conduisant les milices aquitaines à la rencontre des infidèles ; mais occupé à dompter les bandes gasconnes qui fesaient dégât jusqu'aux portes de sa capitale, il n'était pas à même de secourir les malheureux peuples de la Provence. Charles-Martel, de son côté, luttait au delà du Rhin, contre l'indépendance saxonne : à la première nouvelle des conquêtes de Jusif, il se hâta de traiter avec les ennemis, et, plus prompt que la foudre, il arriva en Provence à la tête de ses Francs. Hunold, que les nombreuses victoires des Sarrasins avaient enfin alarmé, accourut aussi avec ses milices toulousaines, et, de concert avec le maire du palais, il se mit à la poursuite des infidèles. Jusif recula devant de si redoutables adversaires ; il n'avait pas oublié

la fin tragique de Zama et d'Abdérame. Il opéra sa retraite vers la Septimanie ; il aurait peut-être ramené en Espagne son armée chargée de butin, mais il fut tué dans une rencontre avec les milices du duc d'Aquitaine, et Amoros, son successeur, eut l'imprudence d'affronter les dangers d'une bataille. Les deux armées en vinrent aux mains dans une plaine entre Sijean et Salces. Les infidèles furent vaincus et leur chef paya de sa vie son audace imprudente.

Charles-Martél, doué de cette facilité de conception, et surtout de l'activité qui fait le succès des conquérants, poursuivit les Sarrasins jusqu'à la mer; puis, retournant sur les pas, il prit d'assaut Agde, Maguelonne, Béziers, et se mit en possession de toute la Provence. Cette partie de la France méridionale appartenait de droit au duc de Toulouse ; mais Charles ne rendit pas cette belle contrée à Hunold : accoutumé à usurper les biens d'autrui, il ne se fit pas scrupule de réunir sa nouvelle conquête au domaine royal de France. Avant de quitter le Midi, le duc des Français démentela les villes dont il s'était emparé, et laissa après lui un nom abhorré des peuples dont il se disait le libérateur.

Hunold n'avait pu voir sans douleur ces dévastations commises par les armées d'outre-Loire : maïs forcé d'agir de concert avec le maire du palais pour repousser les Sarrasins, il avait prêté la main aux vexations de toute espèce que les habitants de la Provence eurent à supporter; il en conservait un ressentiment secret, et attendait l'occasion de se venger. Charles devina la pensée du duc d'Aquitaine ; aussi se méfia-t-il toujours de lui ; au lieu d'agir avec noblesse et loyauté, il envoya à Toulouse Laufret, abbé de Saint-Germain, pour espionner Hunold. Il espérait de grands résultats de ces honteuses manœuvres, et se préparait à envahir le pays toulousain, lorsque la mort le surprit au milieu de ses conquêtes. Le duc des Français expira à Kiersi-sur-Oise, le 22 octobre de l'an 741.

Le duc de Toulouse, délivré d'un rival dont toutes les expéditions avaient été couronnées par autant de victoires, prit une part très active aux troubles qui s'élevèrent immédiatement après

sa mort. Une occasion de recommencer la guerre se présenta bientôt. Pépin, successeur de Charles-Martel son père, envahit les états d'Odillon, beau-frère du duc de Toulouse et duc de Bavière. Hunold s'empressa de le secourir, espérant que Pépin et Carloman ne pourraient tenir tête à deux armées ; mais les deux princes terminèrent en peu de temps la guerre du Nord, et tournèrent leurs armes contre les pays d'outre-Loire. Le duc de Toulouse effrayé demanda la paix, et Pépin, dont l'esprit était déja préoccupé de ses rêves de royauté, s'empressa de conclure un traité pour une suspension d'armes.

Pendant tout le temps qu'avait duré la dernière guerre, le comte de Poitiers, au lieu de secourir son frère, s'était ligué avec Pépin et Carloman. Hunold formait depuis long-temps d'horribles projets de vengeance ; pour les accomplir, il avait besoin de dissimulation ; il eut recours à une supercherie indigne d'une grande ame et d'un noble caractère. Il appela son frère à Toulouse sous prétexte de terminer quelques différends qui s'étaient élevés au sujet de la succession paternelle. Hatton, sans crainte et sans méfiance, répondit à l'invitation d'Hunold, et arriva quelques jours après à Toulouse où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Mais les fêtes ne furent pas de longue durée ; le comte de Poitiers fut jeté dans un cachot, et deux bourreaux lui brûlèrent les yeux avec un fer rouge.

« Un traître qui a fait alliance avec les princes du Nord, ne » doit pas contempler le beau soleil de notre France méridionale. » avait dit Hunold. »

Ses ordres furent fidèlement exécutés, et le malheureux Hatton s'enferma dans un monastère où il passa le reste de sa vie. Quelques historiens disent que le comte de Poitiers mourut de faim dans les souterrains du château Narbonnais.

Les remords survinrent après le crime : Hunold tomba dans des accès de fureur qui firent craindre pour ses jours.

« Mon frère ! mon frère ! criait-il à chaque instant... J'ai donc » mérité l'enfer ! Éloignez de moi ce spectre sanglant ! »

Ses fidèles serviteurs étaient dans la consternation : on se ra-

contait tout bas les circonstances du crime commis dans le palais des ducs d'Aquitaine.... On était dans l'attente de quelque grand malheur, lorsqu'un hérault d'armes parcourut les rues de Toulouse en criant que le noble et très-puissant seigneur Hunold avait dit au monde un éternel adieu, et qu'il était parti pour aller faire pénitence en quelque saint monastère.

En effet, pendant que le jeune Weïfre recevait le serment des habitants de Toulouse, en sa qualité de seigneur souverain, il se passait un drame étrange sur les côtes de l'île de Rhé. Une barque, conduite par un seul rameur, luttait contre la violence des flots; vingt fois, elle fut sur le point d'être engloutie, et quand elle toucha terre, il en sortit un homme enveloppé d'un large manteau; il dirigea ses pas vers le monastère où reposaient les cendres d'Eudes d'Aquitaine. Avant le lever du soleil, Hunold était entré dans l'asile de la prière et du repentir.

WEIFRE. (745.)—La retraite subite d'Hunold laissa le jeune Weïfre maître du duché d'Aquitaine. Ce prince, dit un ancien historien, était dans la force de l'âge; beau, intrépide comme les fiers gentilshommes de sa race, il avait déja la tête pleine de projets d'agrandissement. Il avait hérité de la haine que les ducs d'Aquitaine fomentèrent toujours dans le cœur de leurs sujets contre les maires du palais d'Austrasie. Pépin venait d'hériter de la puissance de Charles-Martel; voyant que le moment était venu de précipiter du trône le dernier des Mérovingiens, il usurpa la couronne, et se fit couronner à Soissons en présence des prélats et des seigneurs du Nord.

Le duc d'Aquitaine n'avait pas encore donné le signal des hostilités; les deux rivaux étaient presque en présence, cachant leurs projets en attendant une occasion favorable pour franchir leurs barrières respectives. Pendant qu'ils fesaient des préparatifs que des circonstances orageuses rendaient de plus en plus nécessaires, Gripon, frère de Pépin, prit les armes pour s'emparer de la part que Charles-Martel lui avait laissée dans sa succession. La guerre ne fut pas de longue durée; Pépin, après avoir reçu l'onction sainte des mains de Boniface, archevêque de Mayence,

marcha contre son frère, le défit en bataille rangée, et le retint pendant six mois dans une étroite prison.

Cependant l'infortuné Gripon parvint à échapper à la vigilance des geôliers ; après avoir couru mille dangers, il arriva sur les terres du duc d'Aquitaine, et se rendit à Toulouse où Weïfre se trouvait alors avec les principaux seigneurs de la Septimanie. Le successeur du fier Hunold n'eut pas plus tôt appris que Gripon était à quelques lieues de la capitale de ses états, qu'il envoya à sa rencontre vingt gentilshommes pour lui faire cortége, et il le reçut dans son palais avec toutes les démonstrations du plus vif intérêt. Il voyait dans le prince proscrit, non seulement un opprimé qu'il était beau de défendre, mais encore un chef de parti qu'il pourrait, au besoin, faire marcher contre Pépin l'usurpateur. Les peuples d'Aquitaine et surtout les habitants de Toulouse avaient protesté hautement contre le couronnement de Pépin. Weïfre avait été plusieurs fois à même d'entendre les discours des principaux seigneurs qui en appelaient à leurs épées, et juraient de rester fidèles aux ducs de Toulouse leurs légitimes souverains.

Il était trop impatient de commencer la guerre pour ne pas profiter d'un si noble enthousiasme. Il fit donc un appel à tous les seigneurs de la Septimanie, et l'armée qui se réunit sous ses drapeaux fut si nombreuse, que Pépin n'osa pas franchir la Loire comme il en avait formé le dessein. Weïfre ne perdit pas un seul instant. Les Visigoths occupaient encore une partie des provinces méridionales: le duc de Toulouse s'empara d'Agde, de Maguelonne, de Béziers et des autres villes qui avaient été démantelées par Charles-Martel ; mais il maltraita les principaux seigneurs visigoths qui, détestant également les Aquitains et les Français, se déterminèrent à implorer le secours du roi de France.

Pépin saisit avec empressement cette occasion qu'il attendait depuis deux ans ; il franchit les bornes de la Septimanie, et les seigneurs mécontents lui livrèrent les places dont le duc d'Aquitaine s'était emparé quelques mois auparavant. Il avait à cœur de punir le fier descendant des rois Mérovingiens qui avait refusé

de le reconnaître pour suzerain. Pour cela, il fallait envahir le duché de Toulouse; mais Weïfre se trouvait encore à la tête d'une nombreuse armée, et il était dangereux d'en venir à une bataille décisive avec un adversaire tout-puissant dans le Midi. Pépin eut recours à la dissimulation, temporisa pendant quelques mois, et alla mettre le siége devant Narbonne, alors au pouvoir des Sarrasins. Les infidèles se défendirent si vaillamment, que le roi de France ne put s'emparer de la place qui avait opposé la même résistance, quelques années auparavant, à son père Charles-Martel. D'ailleurs, la prise de Narbonne n'entrait que comme réussite accessoire dans les déterminations de Pépin; la grande affaire pour lui était la guerre contre le duc d'Aquitaine. Ne pouvant plus dissimuler, il jeta le masque, réunit son armée, qui s'était dispersée dans les pays voisins, et entra tout-à-coup dans les états de Weïfre qui, pris au dépourvu, n'osa s'exposer aux hasards d'une bataille et s'enferma dans ses places fortes.

Les Français d'outre-Loire, qui ne s'attendaient pas à pénétrer sans coup férir dans le duché d'Aquitaine, se mirent aussitôt à piller les campagnes, à incendier les châteaux et les villages. Weïfre eut la douleur de voir souvent les flammes qui dévoraient les habitations de ses bons Aquitains. L'Albigeois surtout eut beaucoup à souffrir de l'invasion de Pépin: les seigneurs du Nord firent plus de dégâts que n'en avaient fait les Sarrasins, et les autres peuples barbares. Le roi de France n'aurait pas mis encore fin à son expédition; son projet réel était de s'emparer des vastes domaines que les derniers descendants des rois Mérovingiens possédaient encore dans le Midi, et de mettre ainsi le dernier sceau à son usurpation. Une nouvelle révolte des indomptables Saxons le força tout-à-coup à abandonner sa proie au moment de la saisir; il laissa une partie de son armée sous les murs de Narbonne et revint dans le Nord.

Gripon était encore à la cour du duc d'Aquitaine; trop généreux pour exposer son hôte aux armes victorieuses du roi de France, il communiqua à Weïfre le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de se réfugier en Italie.

« Reste, lui dit le généreux Weïfre ; tu es en sûreté à la cour
» du duc d'Aquitaine.

» Ton père Eudes abandonna Chilpéric à Charles, duc des
» Français, répondit Gripon.

» Oui, répliqua Weïfre ; mais je perdrai mes états, plutôt
» que de violer les droits de l'hospitalité.

« Que Dieu te récompense, Weïfre, dit Gripon... demain je
» partirai; quand je ne serai plus dans l'Aquitaine, Pépin n'aura
» aucun prétexte de guerre. »

En vain Weïfre insista pour retenir Gripon : le jeune prince sortit avant le jour de Toulouse ; il avait déja atteint les vallées des Hautes-Alpes, lorsqu'il fut arrêté par les espions du roi de France, et tué dans un combat qu'il soutint pendant plusieurs heures.

La mort de ce proscrit mit fin pour quelque temps aux hostilités; Pépin, forcé à guerroyer contre les peuples du Rhin, consentit à un nouveau traité de paix, et le Midi jouit d'un calme momentané jusqu'en 759.

Le roi de France n'eut pas plus tôt appris que ses généraux s'étaient rendus maîtres de Narbonne, qu'il fit des préparatifs pour une nouvelle invasion dans l'Aquitaine. Il ne restait plus rien aux Sarrasins dans les Gaules; les Visigoths, qui formaient la majeure partie de la population, avaient eu à se plaindre de Weïfre, et favorisaient les conquêtes des Français. Pépin, voyant que le moment de réunir la Septimanie à la couronne était venu, fit tant de diligence que Weïfre n'eut pas le temps de rassembler les milices toulousaines, et la plus belle des provinces méridionales devint un fief de la couronne.

La guerre recommença avec plus d'acharnement que jamais ; Weïfre fut encore malheureux, et demanda la paix en 760 ; il l'obtint, mais à des conditions si dures, que les seigneurs aquitains murmurèrent hautement. Le duc de Toulouse fit de nouveaux préparatifs, résolu à tout tenter pour conserver ses états. Pépin, de son côté, réunit les seigneurs du Nord à la grande assemblée du champ-de-mai, à Duren, dans le pays de Juliers, où il fut

résolu que les domaines de Weïfre seraient réunis à la couronne. Mais il fallait sauver les apparences, surtout aux yeux du clergé qui ne voyait qu'un usurpateur dans le nouveau roi de France. Pépin envoya au duc d'Aquitaine des ambassadeurs pour lui demander réparation de certains torts dont il s'était rendu coupable envers quelques seigneurs visigoths. Weïfre reçut les députés français avec la fierté qui convient à un noble caractère.

« Dieu a-t-il établi votre maître grand justicier des peuples » d'Aquitaine? leur répondit-il. Allez, et dites-lui que Weïfre » est du sang de Mérovée, et qu'un usurpateur doit toujours » craindre un roi détrôné. Je ne suis pas coupable des torts » dont on m'accuse, et j'offre de me justifier en présence de » l'archevêque de Bourges, mon métropolitain. »

La réponse de Weïfre ne fit qu'exciter la colère de Pépin ; il consulta de nouveau les seigneurs qui, d'un commun accord, signèrent la ruine du duc d'Aquitaine.

Cependant l'intrépide Weïfre se préparait à tenir tête à l'orage. Dans les premiers jours de l'an 761, il passa la Loire à la tête d'une nombreuse armée, qu'il avait levée dans les provinces méridionales, pénétra dans la Bourgogne et poussa ses courses jusqu'à Châlons-sur-Marne, dont les faubourgs furent incendiés. Secondé par Blandin, comte d'Auvergne, il ravagea tous les pays soumis au roi de France, et après ces cruelles représailles, il ramena en Aquitaine ses soldats chargés de riches dépouilles. Pépin, irrité de l'audace de Weïfre, accourut à grandes journées et porta le fer et la flamme dans le Poitou. L'invasion des Aquitains dans la Bourgogne servit de prétexte à ses projets de spoliation. Tout céda à ses armes. Suivi d'une nombreuse armée, il se jeta dans l'Auvergne et incendia la ville de Clermont dont tous les habitans furent passés au fil de l'épée. En vain le brave Blandin s'efforça de sauver ses peuples d'Auvergne des horreurs du pillage: son armée, composée de Gascons et de milices toulousaines, fut taillée en pièces. L'heureux vainqueur fit mourir le comte qui lui fut emmené pieds et poings liés; puis, parcourant les provinces du duc d'Aquitaine, le fer et la flamme

à la main, il porta la terreur dans le Querci, le Périgord et le Limousin. (761).

Les flammes de l'incendie n'étaient pas encore éteintes dans le Midi, lorsque le roi de France rappela ses troupes de leurs quartiers d'hiver, au commencement du printemps de l'an 762, et pilla d'abord les campagnes du Berry. Au milieu de ses victoires, il ne formait qu'un seul projet : celui d'écraser la tête des derniers Mérovingiens dont la noble race semblait revivre avec tant d'éclat dans Weïfre, duc d'Aquitaine. Le moment de la crise approchait. Une bataille décisive pouvait seule mettre fin à la cruelle alternative qui pesait sur les peuples du Midi.

Weïfre, résolu à vaincre ou à mourir, sortit des places fortes où il s'était tenu jusqu'alors, et n'écouta plus que son désespoir. Les intrépides milices du pays toulousain se rallièrent encore sous sa bannière. Les plaines d'Issoudun, en Berry, furent le théâtre de la plus sanglante bataille qui eût été livrée depuis la défaite des Sarrasins par Charles-Martel. Les Aquitains furent taillés en pièces, et Weïfre, s'humiliant pour sauver ses peuples, demanda la paix à l'usurpateur : il n'obtint qu'un cruel refus. Un dernier moyen lui restait pour se venger du roi de France : quelques provinces voisines de la Septimanie reconnaissaient déja la domination de Pépin ; Weïfre les pilla et mit tout à feu et à sang. L'alliance qu'il fit vers le même temps avec Tasillon, duc de Bavière, ne fut pas plus féconde en heureux résultats. La victoire avait déserté les drapeaux de l'Aquitaine ; le Nord triomphait du Midi, et chaque jour, les peuples, lassés d'une guerre désastreuse, courbaient la tête devant l'usurpateur du trône des Mérovingiens.

Abandonné par Rémistan, son frère, qui se soumit à Pépin, l'intrépide Weïfre ne perdit pas encore courage : il dirigea plusieurs corps d'armée contre la Bourgogne, le Lyonnais et la Touraine : tous furent défaits, et le duc de Toulouse comprit alors que le dernier jour de sa puissance arriverait bientôt.

« Je ferai démanteler toutes mes places fortes, se dit-il dans un » accès de désespoir, et les troupes du roi de France ne trou-

» veront plus de refuge dans l'Aquitaine, si le ciel daigne secon-
» der mes efforts. »

Ce projet insensé fut mis à exécution, et l'heureux Pépin, en apprenant cette nouvelle, ne put modérer les transports de sa joie.

« Maintenant à moi l'Aquitaine, dit-il, à moi la France en-
« tière! »

Le succès dépendait encore de la promptitude de l'invasion ; aussi les Français envahirent en moins de deux mois le Poitou, le Périgord, le Querci, l'Agenais et s'avancèrent jusqu'aux portes de Toulouse. Les habitants de cette grande ville avaient donné de loyales preuves de dévouement aux ducs d'Aquitaine leurs légitimes seigneurs; mais l'étoile des enfans d'Aribert disparaissait dans un ciel nuageux, et la capitale de l'infortuné Weïfre ouvrait ses portes à l'usurpateur [1].

Le dernier représentant de la race mérovingienne perdit ainsi sans retour son beau duché d'Aquitaine ; mais, semblable au lion qui, frappé à mort, réunit ses efforts pour étouffer le chasseur qui l'a blessé, Weïfre voulut encore lutter contre sa mauvaise destinée. Sans asile, proscrit, poursuivi comme une bête fauve, errant de château en château, il eut le courage de survivre à son malheur pendant une année. Sa femme, sa sœur, ses nièces étaient prisonnières de Pépin ; les seigneurs n'osaient lui donner l'hospitalité, et il se vit réduit à se cacher dans les forêts du Périgord.

« Mes bons Aquitains me rappelleront, disait-il souvent; je
» les ramènerai à la victoire. »

Il croyait encore à sa vieille gloire, à sa puissance : il répétait à ses compagnons d'infortune que tout n'était pas encore perdu pour lui ; que les seigneurs de la Septimanie chasseraient

[1] Après les fêtes de la Noël, dit Aymon-le-Moine, Pépin marcha vers l'Aquitaine, s'empara de la Bourgogne, du Gévaudan, de l'Albigeois, et, passant par Narbonne, attaqua Toulouse et la prit sur Weïfre. Ainsi cette ville fut une seconde fois réunie à la couronne, près de cent trente ans après que Dagobert l'eut cédée à son frère Aribert, l'an 630.

du Midi l'usurpateur Pépin et les gentilshommes d'outre-Loire. Cette dernière espérance devait bientôt s'évanouir. Le roi de France, désespérant de se rendre maître de la personne du duc d'Aquitaine, et craignant qu'il ne se fît une révolution en sa faveur, corrompit la fidélité de ses serviteurs, et en obtint le serment d'assassiner leur maître. Weïfre échappait toujours aux poursuites des soldats de Pépin. On eût dit qu'un ange tutélaire veillait sans cesse sur lui.

« Qu'on le tue, dit Pépin impatient d'apprendre la nouvelle » de la mort du dernier descendant de Caribert ; qu'on l'assassine, » et j'achèterai sa tête au poids de l'or. »

Weïfre, après avoir erré pendant trois mois de forêts en forêts, s'arrêta dans un village où un gentilhomme l'accueillit dans son manoir. Le duc d'Aquitaine résolut de se tenir long-temps caché dans cet asile. Il ne se doutait pas qu'il n'avait échappé aux périls des combats que pour tomber sous le poignard de trois lâches assassins.

En effet, trois de ses serviteurs pénétrèrent dans sa chambre pendant la nuit. Weïfre se réveilla en sursaut percé de plusieurs coups ; il résista d'abord aux meurtriers ; mais, perdant tout son sang, il retomba mourant sur sa couche et un instant après le duc d'Aquitaine avait vécu.

Ainsi mourut l'infortuné Weïfre, dernier duc de Toulouse ; avec lui s'éteignit la race mérovingienne [1]. Les historiens du Nord l'ont dépeint comme un brigand qui, à la tête de soldats aventuriers, pillait les églises, les monastères, et opprimait les peuples. Weïfre n'eut qu'un tort aux yeux de Pépin : il possédait la plus belle moitié de la France ; l'usurpateur voulut la réunir à la couronne, et il était le dernier représentant de la famille

[1] Il fut enseveli, selon les uns, dans l'église Saint-Martial de Limoges, et suivant les autres, dans un endroit marécageux près de Bordeaux, où sa tombe se voyait encore, il y a quelques années. Pour perpétuer le souvenir de sa victoire, Pépin fit présent à l'abbaye de Saint-Denis des bracelets du duc d'Aquitaine, qui furent nommés plus tard *poires de Weïfre*. Le duc de Toulouse laissa un fils nommé Loup, qui posséda la Gascogne après la mort de son père, et lutta contre Charlemagne, fils de Pépin.

royale de Clovis. Tant qu'il vécut, Pépin trembla sur son trône ; il savait que les seigneurs trouveraient en lui un chef aussi courageux qu'habile à commander : ne pouvant le faire prisonnier, il parvint à le faire assassiner. Les chroniqueurs d'Austrasie approuvèrent la querelle du fort contre le faible, et cachèrent, sous de légères apparences, le lâche assassinat commis par les ordres de Pépin. Le roi de France ne survécut que cent jours à sa victime ; il fut atteint d'une maladie mortelle à Saintes, où il était allé prendre son épouse ; il se fit transporter à Saint-Martin-de-Tours, espérant obtenir sa guérison par l'intercession du patron de la Touraine ; il expira quelques jours après, et laissa pour successeur Charles son fils, depuis si connu sous le glorieux nom de *Charlemagne*. (768.)

Pendant qu'on célébrait les funérailles de Pépin, il se passait d'étranges choses en Aquitaine. Hunold apprit, dans le monastère de l'île de Rhé, que son fils Weïfre avait été assassiné par les ordres du roi de France.

« Prêtres du Seigneur, dit-il aux religieux, Weïfre mon fils » est mort assassiné ; priez pour le repos de son ame. Quant à » moi, je pars ; c'est au vieux lion à venger le lionceau.

Le soir même, le noble cénobite avait déserté sa cellule ; il couvrit sa tête blanche d'un casque étincelant, dépouilla son froc pour revêtir une armure complète ; il entra dans Bordeaux, suivi de sa femme et de quelques serviteurs fidèles ; harangua le peuple sur la place publique, et la multitude se groupa autour de lui :

« Aquitains, s'écria le vieux duc, je suis Hunold votre sei- » gneur ; j'ai quitté ma retraite pour venger la mort de Weïfre » mon fils. Rangez-vous sous ma bannière, Aquitains : le roi » Pépin est mort, et nous pourrons reconquérir les pays que les » Français nous ont enlevés. »

Les larmes, les cris du noble vieillard émurent les cœurs des Bordelais qui, dans un premier transport d'enthousiasme, jurèrent de mourir pour lui. Plusieurs gentilshommes se rangèrent sous sa bannière, et les hostilités recommencèrent. Mais

Charles les battit en plusieurs rencontres ; les milices se débandèrent et Hunold se réfugia auprès de Loup son neveu. Le duc de Gascogne fit bon accueil au malheureux vieillard ; plus tard, intimidé par les menaces de Charlemagne, il promit de lui livrer son oncle. Hunold endura pendant deux ans toutes les rigueurs d'une dure captivité ; les mauvais traitements ne purent triompher de sa constance indomptable ; il parvint même à s'échapper, et, ne pouvant plus lutter en France contre les usurpateurs, il passa en Italie pour exciter Didier, roi des Lombards, à déclarer la guerre au roi de France. Charles passa les monts et assiéga Pavie pendant six mois ; Hunold commandait la garnison qui avait résisté long-temps aux attaques des assiégeants ; les principaux habitants, réduits à la dernière extrémité, demandèrent à capituler ; Hunold refusa, et la multitude irritée déchira son cadavre qui fut traîné dans toutes les rues de la ville. Ainsi le père et le fils périrent de mort violente : l'un massacré par les habitants d'une ville étrangère, l'autre assassiné par les ordres de Pépin.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

ROIS ET DUCS DE TOULOUSE SOUS LES CARLOVINGIENS [1].

Charles, fils et successeur de Pépin, après avoir vaincu les Saxons, qu'il ne devait dompter qu'après une guerre de trente ans, se rendit en Aquitaine à la tête d'une nombreuse armée, pour visiter les vastes domaines conquis par son père, et attendre la belle saison, époque fixée pour son expédition d'Espagne. Le jeune roi se livrait déja à cette ambition dévorante qui le rendit maître de l'empire d'occident. Appelé au-delà des Pyrénées pour jouer le rôle de prince conciliateur, il se conduisit en habile conquérant, et poussa ses courses jusqu'à l'Ebre. Jamais campagne n'avait été couronnée d'un plus prompt succès. Il revenait avec ses paladins chargés de dépouilles, lorsque Loup Centule, duc de Gascogne, qui s'était placé en embuscade dans les gorges des Pyrénées, le surprit dans la vallée de Roncevaux, depuis si célèbre par la mort de Roland : l'arrière-garde fut taillée en pièces, les bagages pillés, et si le nombre eût secondé le courage des Gascons, l'armée de Charlemagne eût couru de très grands dangers. Mais que pouvait une poignée de braves contre plu-

[1] Chorson ou Torsin, déposé en 790.
Guillaume I, se démet en 806.
Raymond Raphinel, duc en 810.
Bérenger, duc en 835.
Egfrid, vivait vers l'an 842.
Bernard, duc de Septimanie, 844.
Guillaume II, fut duc de Toulouse jusqu'en 850.

sieurs bataillons qui firent volte-face et dispersèrent les Gascons. Loup fut pris, emmené à Charlemagne pieds et poings liés.

« Pourquoi as-tu trahi ton seigneur? lui dit Charles.. Ne suis-» je pas le neveu de l'infortuné Weïfre, lâchement assassiné par » les ordres de Pépin ton père? répondit le Gascon... je sais que » tu vas me livrer au bourreau.. mais tant qu'il y aura un Centule » dans la Novempopulanie, tes descendants y trouveront des » ennemis. »

Loup Centule fut pendu sur-le-champ, et Charles, le cœur navré de la mort de son cher neveu Roland, continua sa route vers le pays toulousain. Il passa probablement à Toulouse pour vénérer les reliques de saint Saturnin, et donna aux religieux une pierre appelée *Camaïeul*, qui fut conservée dans le trésor de l'abbaye jusqu'au règne de François Ier. Mais tout porte à croire qu'il ne séjourna pas long-temps dans la capitale du duché d'Aquitaine. En partant pour l'Espagne, il avait laissé au château de *Casseneuil* en Agenais, Ermengarde, son épouse, parce qu'elle était déja dans le septième mois de sa grossesse [1]. A son retour, il apprit que la reine était mère de deux jumeaux : les cérémonies du baptême furent célébrées avec une magnificence royale, et Louis, encore au maillot, fut déclaré roi d'Aquitaine et de Toulouse. Pour gouverner ce beau royaume pendant l'enfance de son fils, Charlemagne, dit Catel, ordonna des comtes, par les villes, et entre autres, à Tolose, Torson.

La France méridionale fut alors divisée en comtés, dont le gouvernement fut d'abord confié aux principaux seigneurs qui avaient accompagné Charles dans ses expéditions. Mais l'autorité de ces comtes n'était que temporaire, et bien souvent de honteuses destitutions prouvèrent que le roi de France, en établissant ces grands officiers, les avait disséminés dans les provinces comme autant de sentinelles avancées. Torson, comte de Toulouse, ne fut pas mieux traité que ses collègues, et on le vit bientôt après déposé par la diète d'Aquitaine.

1 Les ruines du château de Casseneuil se voient encore près de Villeneuve d'Agenais.

Nos premiers historiens ne sont pas d'accord sur l'origine ni sur le nom de ce premier comte : les uns disent qu'il était Goth, les autres Sarrasin ; d'autres enfin, affirment qu'il était Français : son nom varie à l'infini : on l'a appelé tour à tour Thorson, Torsin, Corson.

« Ce comte de Toulouse, dit un chroniqueur, estant au siége » de Bayonne, un ange lui apparut de nuit et lui dit, qu'il » changeât ses armoiries, car, il portait alors en ses armoiries » trois moutons, et qu'il prit au lieu de trois moutons une croix » pommelée. Charlemagne voulant aller en Espaigne, créa les » douze pairs de France si renommés, entre lesquels fut Torsin, » comte de Tolose »

Ici commence le moyen-âge et avec lui les romans de la vieille chevalerie. L'histoire des comtes de Toulouse n'est qu'un long récit de prouesses héroïques, semblables à celles des chevaliers *du Cygne*. Aymon-le-Moine et son continuateur sont les seuls qui aient écrit quelque chose de vraisemblable sur les premiers temps de la dynastie Carlovingienne. Aymon dit que Charlemagne, dans un voyage qu'il fit à Rome, emmena son fils qui fut sacré roi d'Aquitaine, par le souverain pontife. Louis n'était âgé que de trois ans, lorsqu'il revint dans ses états, et rentra dans sa bonne ville de *Tolose*, accompagné de son gouverneur Arnold. Torsin gouvernait sagement la comté ; et les peuples du Midi vivaient en paix sous la protection alors toute-puissante de Charlemagne.

Tout-à-coup, les Gascons, encore irrités des maux qu'ils avaient soufferts dans les guerres précédentes, se révoltèrent contre le roi d'Aquitaine. La famille des ducs de Gascogne, dit un historien moderne, était vivace comme les plantes des Pyrénées sur lesquelles elle habitait. Les Centules tant de fois exterminés reparaissaient toujours, et cette fois ce fut Adalaric, fils de Loup Centule, qui leva le premier l'étendard de la révolte. Torson se hâta de rassembler une armée pour soumettre les rebelles de la Novempopulanie. Les Gascons n'étaient pas nombreux ; il eut été facile au comte de Toulouse de les vaincre ;

mais il tomba dans une embuscade et devint prisonnier d'Adalaric. Ce prince avait à venger la mort de son père et les querelles de sa famille, dépossédée du duché d'Aquitaine par les descendants de Charles-Martel. Il résolut donc de faire mourir le comte de Toulouse en présence de ses compagnons d'armes. Torson demanda grace et promit de souscrire à toutes les conditions qui lui seraient imposées.

« Si tu veux jurer, sur le corps et le sang de Jésus-Christ, » de ne jamais porter les armes contre ma nation, je te fais grace » de la vie, dit le vainqueur. »

Torson, qui était déja vieux, prêta serment sur le calice, et obtint la liberté à des conditions si déshonorantes, qu'il ne fut bientôt bruit que de ce honteux traité dans toute l'étendue du royaume d'Aquitaine. Charlemagne tenait alors la diète générale des Francs à Worms. Il assigna à comparaître devant lui, Torson, comte de Toulouse et Adalaric, chef de l'insurrection gasconne. Les deux coupables avaient déja refusé de se rendre à la diète d'Aquitaine assemblée en Languedoc au lieu appelé la *Mort des Goths;* mais la nouvelle sommation de Charlemagne les effraya, et ils partirent pour la Germanie. Le duc de Gascogne disait, chemin fesant : « Je serai renvoyé absous ; je ne me suis rendu » coupable ni de *traîtrise*, ni de félonie ; je prêterai serment » de fidélité au roi des Français...

» Et tu obtiendras ta grace, dit Torson ; quant à moi, je se» rai dépouillé de ma dignité de comte. »

Quelques jours après leur arrivée à Worms, les membres les plus influents de la diète se réunirent pour procéder au jugement. Ils condamnèrent Adalaric à un exil perpétuel, et, après une dégradation infamante, ils déclarèrent Torson indigne de remplir la charge de comte. Charlemagne lui donna pour successeur Guillaume-au-*Court-nez*. « A icelui Torsin fut ostée la comté, » parce qu'il s'estait consenti à sa volonté, et en son lieu fut mis » un autre qui avait nom Guillaume [1]. »

1 Grande chronique de Saint-Denis.

GUILLAUME Ier. (790.) — Le nouveau comte de Toulouse avait fait ses premières armes sous Charles-Martel, et Pépin, devenu roi de France, l'avait comblé de marques de faveur. Il jouissait d'une brillante réputation de bravoure, et les soldats racontaient de lui des prouesses extraordinaires. Selon les uns, il avait tué six mille sarrasins dans un seul jour; suivant les autres, il avait terrassé un géant qui dévorait les femmes et les enfants du pays. Ces fables ridicules s'étaient accréditées dans les troupes françaises, et Guillaume-au-*Court-nez* ne connaissait plus de rival en bravoure depuis la mort de Roland. Charlemagne eut bientôt à se réjouir d'avoir donné la comté de Toulouse à ce fier paladin. Les populations du Midi ne pouvaient s'accoutumer à la domination des rois de France; chaque année était signalée par quelque nouvelle révolte, et les indomptables tribus de la Novempopulanie trouvaient toujours des Centules pour les conduire au combat.

La condamnation de leur duc Adalaric à la diète de Worms fut pour les Gascons un prétexte pour recommencer la guerre; ils ne laissèrent pas échapper cette occasion qu'ils attendaient avec impatience. Ils étaient déja en campagne, lorsque Guillaume-au-*Court-nez* arriva à Toulouse. Le duc d'Aquitaine marcha contre les rebelles, les battit trois fois et leur dicta des conditions de paix qu'ils ne voulurent pas d'abord accepter. Mais les principaux chefs, qui avaient ouï parler du comte Guillaume, lui promirent soumission pleine et entière, s'il voulait s'engager à rappeler Adalaric.

« Votre duc vous sera rendu, répondit Guillaume aux envoyés
» gascons; à l'avenir, soyez fidèles à Louis, roi d'Aquitaine et à
» Charles de France, votre seigneur. »

Louis accompagna le duc de Toulouse dans cette expédition, et rentra quelque temps après dans sa capitale pour y tenir le plaid d'Aquitaine.

« Le roi, dit Catel, assembla tout le peuple de son royaume
» en la ville de Tolose, et après dressa une grande armée de

» Gascons et de Bourguignons, de Provenceaux et de ceux de
» Languedoc, pour aller assiéger la ville de Barcelonne. »

Il était sur le point de partir, lorsque les ambassadeurs des Sarrasins d'Espagne arrivèrent à Toulouse pour demander la paix au roi d'Aquitaine. Louis, qui n'aimait pas à guerroyer comme Charles son père, conclut un traité avec les infidèles. L'empereur blâma hautement le caractère pacifique de son fils, et lui ordonna de se rendre auprès de lui avec ses milices toulousaines. Le jeune prince se hâta de partir et fut reçu à la cour de France avec tous les honneurs réservés aux princes de la famille royale.

« Louis d'Aquitaine, dit un historien, parut à la cour de son
» père, en costume méridional. Sa tunique à manches très lar-
» ges était recouverte d'une sorte de pourpoint qui tombait jus-
» ques aux genoux en fesant le tour du corps; une large ceinture
» à laquelle pendait son épée, serrait étroitement sa tunique au-
» dessus des hanches; un pantalon à plis, et des bottines de cuir
» jaune complétaient l'habillement du jeune roi. Charles fut
» émerveillé de sa bonne mine, et, pour exciter dans son cœur
» l'humeur guerrière des princes de sa race, il résolut d'abord
» de l'emmener avec lui pour lui faire prendre part à l'expédi-
» tion contre les Avares, peuples de la Hongrie. Le jeune prince
» n'avait encore que quatorze ans, et Charles, craignant pour
» lui les fatigues d'une campagne longue et périlleuse, le laissa
» retourner dans ses états. »

Les Toulousains accueillirent avec des transports d'allégresse le jeune roi qui leur fesait oublier la tyrannie de Charles-Martel et de Pépin. Toulouse était alors la reine du Midi; les lettres et les arts y trouvaient des admirateurs; à cette époque de décadence, où le génie de Charlemagne s'efforçait en vain de tirer les peuples des ténèbres de l'ignorance, la capitale du royaume d'Aquitaine avait d'habiles rhéteurs et des écoles très fréquentées: Louis y passa les premières années de sa vie, et les habitants s'habituèrent peu à peu à aimer un prince carlovingien. De son côté, Louis montra toujours une tendre affection pour ses sujets, et il confia au comte Guillaume la garde de sa bonne ville de Tou-

louse, lorsque les ordres de son père l'appelèrent en Italie au secours de Pépin qui était en guerre avec les habitants de Bénévent. Un mois après son départ, les Sarrasins, pour mettre à profit son absence, rompirent le traité et firent invasion dans la Septimanie.

Guillaume-au-*Court-nez*, qui ne s'attendait guère à ces hostilités, eut à peine le temps de réunir une poignée de braves. Emporté par le premier élan de son courage, il n'hésita pas un seul instant et marcha à la rencontre des infidèles. Abdelmélec, leur chef, était déja sous les murs de Narbonne dont les faubourgs furent livrés aux flammes. Il battit en retraite, quand il apprit que le duc Guillaume arrivait à la tête des milices toulousaines; après plusieurs escarmouches, les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la rivière d'Orbieu. Le combat dura plusieurs heures avec un acharnement qui rendit la victoire incertaine. Le duc de Toulouse se battit avec l'intrépidité d'un héros, jusqu'au moment où ses troupes accablées par le nombre reculèrent devant les bandes sarrasines. La retraite se fit en bon ordre, et Guillaume fit payer bien cher à Abdelmélec l'honneur de rester maître du champ de bataille. Les Aquitains firent tant de mal aux infidèles dans cette sanglante journée, qu'ils n'osèrent prolonger leur séjour dans la Septimanie, et reprirent quelques jours après le chemin de l'Espagne.

Ces peuples firent une nouvelle irruption en 796, et Louis s'avança à grandes journées vers l'Aquitaine pour rassembler une nombreuse armée. Un mois suffit à ses préparatifs; il passa les monts, fit la conquête de la Catalogne et s'empara de l'importante place de Barcelonne. Le duc Guillaume, qui commandait l'arrière-garde en qualité de *premier porte-enseigne de la couronne*, contribua puissamment aux succès de cette expédition: aussi, avant de partir pour la France, Louis confia au duc de Toulouse le gouvernement des pays conquis. Guillaume devint bientôt la terreur des Sarrasins, et Bahala, leur général, toujours battu par les Aquitains, se détermina à envoyer une ambassade au roi Louis pour lui demander la paix. Les Sarrasins

arrivèrent à Toulouse pendant qu'on y célébrait le mariage de Louis avec la belle Ermengarde, fille du duc Jugeranne : ils obtinrent la paix et partirent émerveillés de la magnificence qu'avait déployée le roi d'Aquitaine.

Le duc Guillaume n'avait cessé de prendre une part très active à toutes les guerres ; il était réputé le plus vaillant paladin d'Aquitaine. Pendant la paix qui suivit la dernière soumission des Sarrasins d'Espagne, il fonda près de Lodève une abbaye qui fut connue, après sa mort, sous le nom de *Saint-Guilhem du Désert*.

« Dégoûté du monde, dit la légende, le duc de Toulouse se » rendit à la cour de l'empereur Charlemagne et lui communi- » qua la résolution qu'il avait prise de passer le reste de ses jours » dans un monastère. En vain, les principaux seigneurs cher- » chèrent à le détourner de ce dessein. Il prit congé du roi d'A- » quitaine son maître, et se mit en route pour l'abbaye de *Saint-* » *Guilhem du Désert*. Suivi de quelques officiers, il voyagea » avec un cortége de prince jusqu'à Brioude. Là, ses amis et ses » serviteurs reçurent ses derniers adieux, et après avoir fait sa » prière sur le tombeau de Saint-Julien, il continua sa route, » seul et vêtu d'une robe de pélerin. Les moines de l'abbaye de » Gélone le reçurent comme un élu du ciel, et Guillaume, après » six ans de pénitence dans le monastère, trépassa de la mort des » justes, le vingt-huitième jour du mois de mai, l'an du Christ » 816. »

De tous les seigneurs et paladins du siècle de Charlemagne, il n'en est pas dont la vie ait été plus féconde en aventures merveilleuses, que celle de Guillaume-au-*Court-nez*. Ses exploits ont fourni matière au roman intitulé : *Le moinage de Guillaume*, et au poème connu sous le nom de *Charroi de Nismes*. L'historien des comtes de Toulouse a cité quelques strophes de cette singulière épopée moitié héroïque, moitié religieuse [1] : si l'histoire

[1] Voici comme le *Charroi de Nismes* commence.

Ores Seignor dex vos croisse bonté
Li glorieus, li rois de majesté,

ne nous avait transmis d'autres documents sur Guillaume Ier, la vie du duc de Toulouse serait un roman de chevalerie; mais Aymon-le-Moine et ceux qui ont écrit après lui, associent Guillaume aux exploits de Charlemagne et le montrent comme un des plus puissants seigneurs d'Aquitaine.

RAYMOND RAPHINEL. (811.) — L'empereur d'occident, pour honorer la mémoire de ce fidèle paladin, confia à ses enfants d'importants et d'honorables emplois dans les provinces méridionales; mais aucun d'eux ne fut investi de la dignité de duc de Toulouse : Charlemagne donna pour successeur à Guillaume Ier un seigneur qu'une charte, datée de l'an 811, nous fait connaître sous le nom de Raymond Raphinel. Ce duc d'Aquitaine passe inaperçu dans les annales de Toulouse, et les chroniqueurs du temps, si féconds en détails souvent minutieux, en parlent à peine. Il est pourtant probable que Raphinel servit pendant vingt ans sous la bannière du roi d'Aquitaine, son seigneur. Louis, dont le naturel pacifique était sans cesse stimulé par l'ambition de Charles son père, repassa encore les monts et s'empara de Tor-

> Bone chanson plest vous à escouter
> Del meillor home qui ains creust en De :
> C'est de Guillaume le marchis au cort-nés
> Comme il prit Nismes par le charrois monté;
> Après conquist Orenge la cité
> Il fist Guibor baptiser et lever;
> Plus l'espousa à moiller et aper
> Et désas Rome Ocit Corsolt esprès
> Moust essauça sainte chrestientés
> Tant fist en terré qu'es ciex est coronnés.

En un autre endroit :

> Seignor et dames per Deu ore escoutés
> Bone chanson iamés tele n'orrés,
> C'est de Guillame le marchis au Cort-nés
> Le meillor home qui de femme fust nés.

Le poète dit que Guillaume était fils d'Aymeri, vicomte de Narbonne.

> Père Aymeri ge iray avec ti,
> Volontiers, fils, dit li Cuens Ayméri,
> Li Cuens Guilhaume en appela son frère
> Bernard l'ayné, et Aymenart sa mère.

lose après un siége de quarante jours. Il revenait chargé de riches dépouilles lorsqu'il fut averti d'une conspiration tramée par le duc de Gascogne. Il fit sonner l'alarme et dit aux principaux chefs de son armée :

« Mes amis, les Gascons veulent nous surprendre ; tenez-vous » sur vos gardes, et souvenez-vous de Roncevaux. »

On se prépara à la défense, et comme l'attaque était prévue, les Gascons trouvèrent une armée rangée en bataille, et furent taillés en pièces. Leur duc périt par la main du bourreau, et le roi d'Aquitaine lui donna pour successeur Scimin, fils d'Alaric et Loup Centule son petit-fils. Il eut bientôt à se repentir de son généreux procédé : les Gascons se révoltèrent contre leur bienfaiteur, et ne laissèrent échapper aucune occasion pour se délivrer de la domination des rois carlovingiens. Louis n'avait ni assez d'énergie, ni assez d'astuce politique pour triompher de ces peuplades toujours prêtes à lever l'étendard de la révolte. Néanmoins, poussé à bout par la perfidie de Loup Centule, il se préparait à porter le fer et la flamme dans le pays des Gascons, lorsqu'il fut appelé par Charlemagne, son père, qui séjournait à Aix-la-Chapelle, capitale de son vaste empire. L'empereur d'occident était déja atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, et venait de perdre ses deux fils, Charles et Pépin, jeunes princes de la plus grande espérance ; persuadé qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre, il rassembla les principaux seigneurs, et en leur présence associa le roi d'Aquitaine à l'empire. Après la cérémonie du couronnement, Louis revint à Toulouse où l'appelaient les guerres incessantes des tribus de la Septimanie. Il ne séjourna que neuf mois dans la capitale du midi ; le 18 juin 814, il repartit pour aller occuper le trône impérial vacant par la mort de Charlemagne son père. L'empereur d'occident termina à Aix-la-Chapelle sa longue et glorieuse carrière, laissant à son fils un sceptre trop pesant pour des mains aussi débiles que celles du roi d'Aquitaine.

BÉRENGER. (814.) — Charlemagne, quelques mois avant sa mort, avait nommé duc de Toulouse, Bérenger, fils de Hugues,

comte de Tours qu'il avait envoyé en ambassade à Constantinople, vers l'an 811. Ce prince, proche parent de Louis-*le-Débonnaire*, jouissait depuis long-temps d'une réputation de sagesse et de bravoure qui lui avait mérité l'estime de l'empereur d'occident. Aussi Louis quitta son royaume d'Aquitaine sans aucune crainte, persuadé que le duc de Toulouse saurait y faire respecter le nom français. Aussitôt qu'il eut ceint le bandeau impérial, il envoya Pépin son fils pour régner sur les provinces méridionales avec la même autorité qu'il avait lui-même exercée pendant trente-deux ans. Le jeune roi se laissa conduire par les conseils du sage Bérenger. Les Gascons, toujours excités à la révolte par les Centules, dont la famille, tant de fois exterminée, semblait renaître de son sang comme les têtes de l'hydre de la fable, ravageaient le pays toulousain. Bérenger, craignant de ne pouvoir repousser ces bandes aguerries par trente ans de combats, et voulant d'ailleurs leur porter un coup mortel, appela à son secours Warin, comte d'Auvergne. Les deux armées réunies marchèrent contre les Gascons.

Loup Centule, qui brûlait de venger la mort de son père, n'hésita pas un seul instant, et accepta la bataille, quoique les troupes ennemies fussent deux fois plus nombreuses que les siennes. Son audace ne fut pas couronnée par la victoire; les Gascons résistèrent long-temps, la mêlée fut des plus sanglantes; mais la mort de Gersand, frère de leur duc, porta la terreur dans leurs rangs, et ils abandonnèrent le champ de bataille couvert des cadavres des Aquitains. Loup Centule, à la tête d'une poignée de braves, voulut tenter un dernier effort; ses compagnons d'armes périrent tous à ses côtés, et lui-même tomba entre les mains du duc de Toulouse.

Le sage Bérenger traita son prisonnier avec tous les égards que mérite le courage malheureux. Fidèle aux ordres de son souverain, il amena Centule à la diète d'Aix-la-Chapelle. Les seigneurs qui composaient cette diète se réunirent pour le juger, et, après de longues délibérations, le condamnèrent au bannissement perpétuel. Les tribus gasconnes, indignées des traitements qu'on

fesait subir à leur duc, firent entendre encore le cri de rébellion, et les enfants de Loup Centule se virent à la tête d'une armée plus nombreuse que toutes celles qui avaient lutté contre la domination des ducs d'Aquitaine.

Le jeune Pépin, fier de trouver une occasion pour montrer son courage, réunit les milices du pays toulousain, et, suivi de Bérenger, envahit les régions sous-pyrénéennes. Les rebelles essuyèrent plusieurs défaites sanglantes et se virent forcés à demander la paix.

« Race de traîtres et de félons, s'écria Bérenger en voyant » leurs ambassadeurs prosternés aux pieds du roi d'Aquitaine, » jusqu'à ce jour vous n'avez tenu aucun de vos serments... Les » provinces méridionales ne jouiront de la paix qu'au jour où » nous écraserons la tête du dernier brigand de la Vasconie. »

Le roi, qui était bon et miséricordieux, dit la chronique, parut touché du repentir des rebelles et consentit à signer avec eux un nouveau traité. Mais les conditions qu'il eut la fermeté de leur imposer les mirent hors d'état de secouer le joug. La famille des Centule n'avait cessé d'exciter les peuples à défendre leur nationalité méridionale ; elle était un drapeau vivant qui flottait partout où se fesait entendre un cri de liberté ! Le plus sûr et le plus prompt moyen de mettre fin à la révolte, était d'anéantir la puissance des ducs de Gascogne. Pépin délibéra avec Bérenger sur le parti qui lui restait à prendre, et il fut résolu que les petits-fils d'Andalaric seraient dépouillés pour toujours de l'héritage de leurs pères [1]. Le roi d'Aquitaine eut assez de fermeté pour mettre cet arrêt à exécution, et les descendants d'Aribert, les nobles rejetons des rois Mérovingiens, furent chassés de la Gascogne où ils avaient exercé pendant deux cent vingt ans une autorité presque royale. Cette heureuse expédition enorgueillit le jeune roi de Toulouse qui ne mit plus de bornes à son ambition. L'empereur, son père, n'avait pas hérité du génie indomptable

[1] On ne laissa à Donat Loup et Loup Centule, fils du duc de Gascogne, que les comtés de Béarn et de Bigorre, qui leur avaient été léguées par un de leurs cousins.

qui servit de piédestal à la grande puissance de Charlemagne. Non content d'avoir démembré l'empire d'occident, il traitait ses enfants avec une indulgence qui devait entraîner de grands malheurs pour les peuples des divers royaumes qu'il avait créés.

Bernard, fils de saint Guillaume, duc de Toulouse, était duc de Septimanie et comte de Barcelonne, depuis l'année 820 ; fidèle à Pépin, roi d'Aquitaine, son suzerain, il l'accompagna dans son expédition contre les Bretons révoltés : il se distingua par sa bravoure, et Pépin qui n'avait pas encore levé l'étendard de la rébellion contre l'empereur, emmena le duc de Septimanie à Aix-la-Chapelle. Bernard était jeune, beau de visage, dit la chronique, et Dodane, dame d'une grande naissance, fut éprise d'amour pour lui. Quelques historiens rapportent qu'elle était sœur de Louis-le-Débonnaire ; mais tout porte à croire qu'elle appartenait seulement à la famille royale. Quoi qu'il en soit, Bernard l'épousa le 1er juillet 824, à Aix-la-Chapelle.

Ici commence le drame terrible qui attira tant de malheurs sur la tête du duc de Septimanie. L'impératrice Judith ne put voir avec indifférence un jeune héros dont le nom était déja célèbre dans le midi de la France et au-delà des Pyrénées. Son cœur était en proie à la plus violente passion, lorsque le duc de Septimanie quitta la cour pour marcher contre les Sarrasins d'Espagne. Il implora le secours de Louis-le-Débonnaire qui lui donna une puissante armée sous le commandement du roi d'Aquitaine. L'empereur adjoignit à Pépin deux habiles généraux, chargés de diriger cette expédition si importante et si dangereuse. L'un était Hugues, beau-père de Clotaire, roi d'Italie ; l'autre, Malfret, comte d'Orléans.

Infidèles à la mission impériale, ces deux généraux retardèrent les mouvements de l'armée, et donnèrent ainsi aux Sarrasins le temps de se retirer dans leurs places fortes. Jaloux du crédit et de la gloire du duc de Septimanie, ils craignaient qu'une nouvelle victoire le rendît tout-puissant auprès de Louis-le-Débonnaire. Bernard, indigné de cette lâche perfidie, se rendit à la cour de l'empereur, accusa Hugues et Malfret de trahison, et les

deux coupables furent condamnés dans l'assemblée générale qui se tint à Aix-la-Chapelle au mois de février 828. L'impératrice Judith contribua beaucoup à ce jugement par son influence sur l'empereur. Le duc de Septimanie partit comblé de présents, et fut rappelé à la cour au commencement de l'année 829. Nommé successivement grand-chambellan, premier ministre, il excita bientôt la jalousie des seigneurs et des courtisans. Leur haine n'eut aucune borne; ils l'accusèrent de magie, de sacrilége, de félonie, et quelques-uns même se disaient tout bas, que Bernard de Septimanie souillait la couche impériale. Ces bruits, suscités peut-être par l'envie, finirent par s'accréditer, et Éginard rapporte que Valla, abbé de Corbie, se rendit à la cour pour exhorter Bernard, son beau-frère, à changer de conduite, et l'avertir des dangers qui le menaçaient. Bernard, trop fier pour céder aux attaques de la calomnie, répondit à Valla qu'il voulait rester à la cour de l'empereur pour confondre ses ennemis. Tant de fermeté déconcerta d'abord les principaux seigneurs jaloux de la faveur du duc de Septimanie; mais une ligue redoutable ne tarda pas à se former contre lui, et l'abbé de Corbie se porta accusateur de son beau-frère. Les trois fils aînés de Louis-le-Débonnaire se mirent à la tête des basses intrigues qui se tramaient contre le favori de l'impératrice Judith. Bernard lutta quelque temps encore; mais, effrayé de la persévérance de ses ennemis, il quitta la cour et se retira dans la comté de Barcelonne.

L'année suivante, Bernard trouva une occasion favorable pour recouvrer tout son crédit auprès de l'empereur. Pépin, roi de Toulouse et Lothaire, roi d'Italie, irrités de ce que l'empereur avait donné le royaume d'Allemagne à Charles, fils de Judith, sa seconde femme, se révoltèrent contre leur père; ils se rendirent maîtres de sa personne, et gouvernèrent pendant quelque temps le vaste empire de Charlemagne. Ils n'osèrent pourtant accomplir leurs projets parricides, et ils rendirent la liberté à Louis-le-Débonnaire. Pendant les dissensions que les deux frères avaient soulevées dans le Midi, le comte Bernard se rendit à la cour, et offrit de se justifier par le duel, des infâmes accusa-

tions intentées par ses ennemis. Le duc de Septimanie était un vassal trop puissant pour n'être pas absous; aussi la diète de Thionville le déclara innocent. Non content de cette marque de condescendance de l'empereur, Bernard de Septimanie chercha des alliés assez puissants pour le mettre à l'abri des dangers d'une nouvelle disgrace.

La soumission de Pépin, roi d'Aquitaine, n'avait été qu'apparente; ce prince n'avait pas renoncé aux projets de sa coupable ambition. Bernard, qui cherchait partout des mécontents, l'excita à lever de nouveau l'étendard de la révolte, et conclut avec lui une alliance offensive et défensive contre l'empereur. Pépin eut bientôt réuni une nombreuse armée d'Aquitains, et la lutte du fils contre le père allait recommencer, lorsque Louis appela le roi d'Aquitaine auprès de lui. Pépin, craignant de succomber, hésita d'abord; puis, confiant en la bonté paternelle, il se soumit et alla se jeter aux pieds de l'empereur qui lui pardonna. Le comte de Barcelonne, qui avait été l'instigateur de cette nouvelle révolte, fut dépouillé des duchés de Septimanie et de Gothie, que l'empereur donna à Bérenger, duc de Toulouse. Bernard, pour échapper à une plus cruelle vengeance, se réfugia dans son gouvernement d'Espagne où il attendit de nouveaux événements pour rentrer en France. Ses craintes ne tardèrent pas à se dissiper.

Dans les premiers mois de l'année 833, Pépin fomenta de nouveaux troubles contre son père, qui, pour le punir de sa perfidie, lui ôta le royaume d'Aquitaine. Charles, son quatrième fils, qui était déja roi d'Allemagne, fut alors investi des domaines royaux situés dans le midi de la France. Louis n'avait ni assez de fermeté de caractère, ni assez de génie pour maintenir ces actes d'autorité. Ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis de Bavière, formèrent une ligue formidable; l'empereur, délaissé par les puissants seigneurs, fut déclaré déchu, et enfermé dans le monastère de Saint-Médard de Soissons.

C'était une belle occasion pour Bernard de Septimanie, de rentrer dans les bonnes graces de l'empereur, et de réparer tous ses torts. Au premier bruit de l'insurrection de trois rois, il

avait repassé les monts et il était en Bourgogne à la tête d'une puissante armée, lorsqu'il apprit les cruels traitements que les princes rebelles avaient fait subir à leur père. Bernard, touché de compassion, ou plutôt suivant les inspirations d'une habile politique, forma le projet de rétablir l'empereur. Il envoya des seigneurs, sur la fidélité desquels il pouvait compter, à Pépin d'Aquitaine, à Louis de Bavière. Ces deux princes se repentaient déja des excès auxquels ils s'étaient portés, et ils acceptèrent avec joie les propositions de Bernard de Septimanie. Lothaire, roi d'Italie, qui avait pris la meilleure part des dépouilles de l'empereur, refusa de se soumettre, ne voulut pas d'abord imiter le repentir de ses frères, et se retira à Vienne sur le Rhône, prêt à combattre, si on l'attaquait.

L'empereur, au lieu de faire marcher contre le rebelle les troupes de Pépin, et les milices toulousaines que Bérenger avait amenées, eut recours aux négociations. Le duc de Toulouse, que ses rares qualités avaient fait surnommer *Bérenger-le-Sage*, fut chargé de négocier la paix entre le père et le fils. Il obtint une entrevue entre Louis-le-Débonnaire et le roi d'Italie, et l'ambitieux Lothaire regagna ses états, après avoir fait périr le père et la sœur de Bernard, dont il voulait se venger, parce que, plus que tout autre, il avait contribué au rétablissement de l'empereur. Le comte de Barcelonne ne put châtier le meurtrier de son frère, mais il obtint de Louis-le-Débonnaire la restitution de son duché de Septimanie et de Gothie, par sollicitation de Pépin, roi d'Aquitaine.

« L'empereur Loys, dit un chroniqueur, détestait fort mon-
» seigneur le comte Bernard. Il n'était bruit à la cour que des cou-
» pables amours du duc de Septimanie avec l'impératrice Judith.
» Ce fier vassal s'était révolté plusieurs fois, et avait excité le roi
» d'Aquitaine à méconnaître l'autorité de son père, croyant se
» rendre indispensable auprès de l'empereur. Aussi, Loys hésita
» long-temps, et ne céda qu'aux pressantes prières de son fils. »

Bérenger, duc de Toulouse, n'avait jamais manqué au serment de fidélité qu'il avait prêté à Louis-le-Débonnaire. Pour récom-

penser son dévoûment, l'empereur lui avait donné le duché de Septimanie et de Gothie. A la première nouvelle du traité passé entre l'empereur et Bernard, le duc de Toulouse partit pour aller défendre lui-même les droits qu'il avait sur le duché de Septimanie. Les deux concurrents comptaient chacun des partisans nombreux et dévoués; néanmoins, les peuples d'Aquitaine chérissaient Bérenger, qui probablement l'aurait emporté sur son rival. La lutte eût été longue, heureusement le duc de Toulouse mourut avant d'arriver à la cour [1], et mit ainsi fin aux troubles dont le midi de la France était menacé. — (835.)

BERNARD DE SEPTIMANIE. — WARIN. — Louis-le-Débonnaire, quelques mois avant sa mort, avait nommé duc de Toulouse et d'Aquitaine un seigneur bourguignon nommé Warin. Charles-le-Chauve, son successeur, qui se méfiait aussi de Bernard de Septimanie, fit tous ses efforts pour maintenir Warin dans sa dignité. Au moment où les deux compétiteurs étaient sur le point d'en venir aux mains, Pépin I[er], roi de Toulouse et d'Aquitaine, mourut à Poitiers, vers l'an 838. Il laissait deux enfants, Pépin qui lui succéda, et Charles qui embrassa la vie religieuse et devint plus tard archevêque de Mayence. Pépin II, en montant sur le trône, confirma Bernard de Septimanie dans son duché de Toulouse et d'Aquitaine, espérant se faire ainsi un allié fidèle de ce redoutable vassal qui avait porté la terreur dans le palais de Louis-le-Débonnaire. Les troubles que suscita un nouveau partage de l'empire lui firent bientôt sentir la nécessité d'un puissant auxiliaire.

L'impératrice Judith, qui avait attiré tant de malheurs [illegible] tête de Louis-le-Débonnaire, son époux, ne put re[illegible] l'inaction, et, semblable à un mauvais génie suscité [illegible] elle ne cessait d'agiter les torches de la guerre ci[illegible] rait l'empire d'occident. Pépin II était roi légiti[illegible] Judith en fit investir Charles son fils, et envoy[illegible]rs

[1] Louis séjournait alors au château de Crémieux, aujourd'hui [illegible] située sur les bords de l'Isère.

au nom du nouveau monarque. Les Toulousains chérissaient Pépin II; le jeune prince était né parmi eux; ils refusèrent de reconnaître Charles-le-Chauve, et la révolte devint bientôt assez dangereuse pour donner des inquiétudes aux successeurs de Louis-le-Débonnaire.

Lothaire, roi d'Italie, fatigué d'une longue paix qui durait depuis sa dernière réconciliation avec son père, vint au secours de Pépin son neveu, indignement dépouillé par les intrigues de Judith. Bernard de Septimanie, qui n'avait pas oublié qu'il devait à Pépin l'investiture du duché d'Aquitaine, se rangea aussi sous la bannière de son fils. Pépin II ne se vit pas plus tôt à la tête d'une nombreuse armée, qu'il passa la Dordogne et s'avança jusqu'à Bourges, son dessein était d'enlever l'impératrice Judith. Le comte de Barcelonne ne cessait de l'exhorter à ce coup de main qui devait mettre fin, disait-il, aux guerres de l'occident.

« L'ambitieuse Judith, disait Bernard de Septimanie, est le » mauvais génie de la France; si nous pouvons enfermer dans » un couvent cette louve sortie des forêts de la Bavière, vous » serez bientôt tranquille possesseur de votre royaume d'Aqui- » taine.

» Louis-le-Débonnaire, mon grand-père, fonda vingt-six » abbayes et autant de monastères dans le pays toulousain, » répondit le jeune Pépin. L'impératrice Judith pourra choisir. »

On a dit, je ne sais d'après quels documents historiques, que Bernard de Septimanie, en donnant ce conseil à Pépin, roi d'Aquitaine, n'avait d'autre but que de renouer ses liaisons criminelles avec l'épouse de Louis-le-Débonnaire. Mais est-il probable qu'un prince déja avancé en âge, dévoré par l'ambition, songeât encore à ses folies de jeunesse? D'ailleurs l'impératrice Judith était vieille, et avait fait assez de mal à Bernard pour changer en haine l'amour qu'il pouvait avoir eu pour elle.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ont fourni une ample matière aux malicieuses investigations de quelques chroniqueurs, Pépin et Bernard marchèrent contre l'armée que l'empereur commandait en personne. Les Aquitains furent complètement défaits

par les impériaux. Les deux frères étaient encore en présence, et une seconde bataille plus sanglante et plus décisive allait commencer, lorsque Bernard de Septimanie, général trop habile pour ne pas voir que l'avantage était du côté de Charles-le-Chauve, essaya de réconcilier les deux princes. Charles consentit à céder à Pépin le royaume d'Aquitaine, et les hostilités furent suspendues.

Cette paix ne fut que momentanée ; il était écrit dans les destinées des Carlovingiens, que les enfants de Louis-le-Débonnaire dévoreraient lambeau par lambeau le vaste empire fondé par le génie de Charlemagne. La mésintelligence recommença avec une nouvelle fureur, et chacun des princes fit de nombreuses levées. Le roi de Toulouse, irrité de la perfidie de Charles son frère, qui revendiquait toujours le royaume d'Aquitaine, se lia plus étroitement avec Lothaire d'Italie. Son parti se grossit bientôt des milices toulousaines, et des seigneurs septimaniens dont la fierté méridionale refusait encore de reconnaître la domination des princes du Nord.

Bernard, duc de Septimanie, à la tête des troupes de son duché, hésita long-temps avant de se déclarer ouvertement pour un des deux partis. Charles-le-Chauve, profitant de l'indécision du comte de Barcelonne, lui demanda un prompt secours en sa qualité de suzerain. Bernard prit alors une prompte détermination et répondit aux envoyés de l'empereur, qu'il ne reconnaissait d'autre suzerain que Pépin II, roi de Toulouse et d'Aquitaine. Il laissa prendre le devant aux milices toulousaines, il formait une sorte d'arrière-garde, et attendait l'issue d'une bataille, prêt à se ranger sous la bannière du vainqueur.

Les troupes de Pépin et de Lothaire formaient un corps d'armée redoutable, mais les forces réunies de l'empereur Charles-le-Chauve et de Louis de Bavière étaient beaucoup plus nombreuses. Les quatre princes rivaux perdirent environ un mois en escarmouches, en marches et contre-marches. Bernard, qui avait déja réconcilié Charles avec Pépin, eut encore recours aux négociations; mais, après des conférences inutiles, les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Fontenai.

Le 25 juin 841, Charles et Louis firent sonner la charge de grand matin. Les masses s'ébranlèrent lentement et la bataille commença. Les Italiens du roi Lothaire culbutèrent d'abord les troupes de Louis de Bavière; ils les poussaient déja dans leurs derniers retranchements, lorsque Warin, à la tête des Provençaux qu'il avait amenés au secours de l'empereur, fit perdre au roi d'Italie le faible avantage qu'il venait de remporter. La mêlée devint sanglante, Charles-le-Chauve paya de sa personne comme le dernier de ses soldats, et battit complètement les milices toulousaines: il resta maître du champ de bataille jonché de plus de cent mille morts.

Le lendemain du combat, Bernard de Septimanie, qui s'était tenu à trois lieues de Fontenay, envoya son fils Guillaume féliciter l'empereur de sa victoire. Charles-le-Chauve ne fut pas dupe de cette démarche de Bernard, qui l'avait si souvent trahi. « Votre père est un traître, dit-il à Guillaume; il joue un » double rôle qui le conduira à sa perte, je n'ignore pas qu'il » excite Pépin à la rébellion; mais je saurai me rendre maître » du royaume d'Aquitaine, et j'irai assiéger mon neveu dans sa » capitale. »

Toulouse était alors bien fortifiée; plus grande, plus florissante que les autres villes du Midi, elle pouvait soutenir un long siége. Ses habitants avaient à venger la mort de leurs parents, de leurs amis qui avaient péris à la bataille de Fontenay. Fidèles à Pépin, leur souverain légitime, ils apprirent sans crainte que Charles-le-Chauve était déja dans l'Agenais à la tête d'une puissante armée. Ils se mirent en état de défense et jurèrent de mourir pour sauver l'indépendance méridionale.

Charles-le-Chauve arriva sous les murs de Toulouse, le troisième jour du mois de mai, l'an de grâce 843. L'abbaye de Saint-Sernin était encore hors de l'enceinte des murailles, il y établit son quartier-général et commença le siége. Les Toulousains, aguerris par la lutte qu'ils soutenaient depuis long-temps contre les rois carlovingiens, résistèrent avec tant de courage et de bonheur, que l'empereur ne put se rendre maître de la place, ni de vive

force, ni par trahison[1]. Le siége durait depuis trente-huit jours, et les Toulousains étaient plus que jamais résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'empereur, désespérant de s'emparer de la capitale du royaume d'Aquitaine, repartit avec son armée, le 20 juin suivant, résolu néanmoins à revenir à la charge avant la fin de l'automne. Il retarda sa seconde expédition jusqu'à l'année suivante. L'empereur avait déja partagé son royaume entre ses fils, et le triste exemple de Louis-le-Débonnaire ne l'avait pas empêché de démembrer encore une fois la belle monarchie de Charlemagne. Il donna à Charles le royaume d'Aquitaine, mais il fallait s'emparer de Toulouse avant d'intrôniser le nouveau roi ; l'empereur revint donc en Aquitaine, et trouva les Toulousains plus déterminés que jamais à rester fidèles à Pépin.

Cependant Bernard de Septimanie, qui, depuis la bataille de Fontenay, avait gardé une neutralité apparente, avait fait un traité d'alliance offensive et défensive avec Pépin : mais, il se persuada qu'il n'y avait de sûreté pour lui que dans l'amitié de Charles-le-Chauve ; d'ailleurs, Warin était toujours duc de Toulouse, et Bernard convoitait depuis long-temps cette dignité. Déterminé par plusieurs motifs, et principalement par son intérêt particulier, il pria les amis qu'il avait auprès de l'empereur de négocier un accommodement.

Charles-le-Chauve avait beaucoup à se plaindre du duc de Septimanie ; il n'avait pas oublié sa conduite à la bataille de Fontenay, et chaque jour il apprenait que Pépin recevait de lui des secours d'hommes et d'argent. Les courtisans, et surtout Hilduin, ancien ministre de Louis-le-Débonnaire, lui avaient révélé le secret des coupables amours de l'impératrice Judith : ces griefs étaient plus que suffisants pour envenimer la haine dans le cœur d'un prince dont la vie fut souillée par la dissimulation,

[1] Quelques historiens affirment que l'évêque Samuel était dévoué à Charles-le-Chauve, et ennemi de Pépin, son souverain légitime. Ils citent, pour preuve de leur assertion, deux chartes accordées par l'empereur : l'une, en faveur de l'église Saint-Sernin; l'autre, dans l'intérêt de Sainte-Marie de la Daurade, pour assurer à cette abbaye l'inviolabilité de ses propriétés.

la perfidie et la cruauté. Il résista long-temps aux sollicitations des amis de Bernard; poussé à bout, il forma l'abominable dessein de se défaire du duc de Septimanie par un assassinat.

« Que Bernard vienne se jeter à mes pieds, implorer ma » clémence, et peut-être je lui ferai grace, dit l'empereur. »

Le duc de Septimanie savait que Charles n'avait hérité ni de la grandeur d'ame de Charlemagne, ni de la bonté de Louis-le-Débonnaire; il dit à ses amis qu'il ne pouvait se fier à une simple parole de l'empereur.

« Quel sauf-conduit voulez-vous donc? lui fut-il répondu.

» Un traité que nous signerons tous deux avec le sang de l'eu- » charistie, répliqua Bernard. »

L'empereur hésita d'abord, et trembla au moment de commettre le sacrilége; il s'y détermina, et fit appeler l'évêque Samuel.

Bernard, qui croyait qu'un traité signé avec le sang de Jésus-Christ était inviolable, se rendit aussitôt auprès de l'empereur, qui tenait encore son quartier-général dans l'abbaye de Saint-Sernin.

Charles voulut donner à cette cérémonie la magnificence que Charlemagne avait déployée aux beaux jours de l'empire d'occident. Par ses ordres, on dressa un trône recouvert d'étoffes précieuses et étincelant d'or. Un historien rapporte que Bernard communia avec l'empereur, et que les deux princes se partagèrent la sainte hostie. Le duc de Septimanie reçut ensuite les félicitations de ses nombreux amis, qui voyaient avec joie les plus puissants seigneurs du Midi se soumettre de bonne foi au petit-fils de Charlemagne.

L'empereur prit place sur son trône; les comtes, les ducs, les gentilshommes se rangèrent autour de lui, et Bernard s'avança pour recevoir son pardon de la bouche même de Charles.

« Montez les degrés de mon trône, mon cousin de Septimanie, » dit l'empereur, pour recevoir l'accolade que tout souverain » donne à son vassal. »

Bernard hésita quelques instants; puis, honteux d'avoir douté

de la bonne foi de Charles, il monta les degrés du trône : l'empereur le prit dans ses bras, et les seigneurs, croyant que c'était pour l'embrasser, crièrent tous :

« Gloire à Charles-le-Chauve, empereur d'occident !

» Mort à Bernard de Septimanie, traître et félon ! cria l'em-
» pereur. »

Et Bernard, frappé d'un coup mortel, tomba aux pieds du trône! pendant que les seigneurs étaient muets d'horreur d'étonnement; Charles descendit les gradins, et posant le pied sur le cadavre de sa victime, il s'écria :

« Malheur à toi, Bernard, qui, comme Judas Iscariote, as vendu
» tant de fois les empereurs d'occident ! Malheur à toi, qui
» as souillé la couche nuptiale de Louis, mon père, et de ton sei-
» gneur[1]. »

Charles tua Bernard de Septimanie d'un coup de poignard qu'il tenait caché dans la manche de son justaucorps, et il le serrait étroitement de son bras gauche pour enfoncer plus avant le fer mortel. Les seigneurs effrayés gardèrent un profond silence, osant à peine regarder l'empereur, qui semblait être en proie à un accès de démence. Le lendemain, la cour se mit en route pour une grande partie de chasse dans la forêt de Baziège, et Charles, pour expier son crime, fonda plusieurs monastères dans le pays de la Langue-d'Oc ; il avait défendu d'ensevelir le corps du duc de Septimanie :

« Un traître est indigne des honneurs de la sépulture, et ne
» mérite pas de participer aux prières de l'Église, avait dit l'im-
» placable empereur. »

Le cadavre gissait depuis deux jours devant la porte du mo-

[1] Un chroniqueur nommé Odo Alibertus, dont Borel a conservé un fragment dans son livre *des Antiquités de la ville de Castres*, a laissé une narration très détaillée de l'assassinat de Bernard. Les historiens du Nord n'en disent presque rien, et on trouve à peine quelques détails dans les annales de Fulde et celles de Metz. Le savant Baluze parle aussi de cet événement tragique dans ses notes sur Dagobert, évêque de Lyon. La colère de Charles-le-Chauve contre l'évêque Samuel, parce qu'il avait fait ensevelir le cadavre de Bernard, est une preuve incontestable du lâche attentat commis par l'empereur.

nastère de Saint-Sernin, lorsque Samuel, évêque de Toulouse, le fit inhumer honorablement dans l'église, et y fit construire un tombeau sur lequel on grava une épitaphe à sa louange et traduite plus tard en langue romane [1].

L'empereur à son retour se livra à de violents transports de colère contre l'évêque Samuel, qui fut cité devant le tribunal du viguier, et condamné à une amende de cinq *sols tolosains.*

Bernard de Septimanie ne fut pas duc de Toulouse, comme l'ont affirmé quelques historiens. Ce puissant seigneur exerça pendant plusieurs années une sorte de suprématie sur les régions méridionales; mais Louis-le-Débonnaire, et, après lui, Charles-le-Chauve nommèrent des seigneurs de leur choix, pour administrer le duché de Toulouse. A Warin le Bourguignon, Pépin, roi d'Aquitaine, opposa Egfrid, ou Frédélon, qui fut toujours si fidèle à son maître. Cet intrépide seigneur défendit vaillamment la ville de Toulouse, et força deux fois l'empereur à en lever le siége.

L'assassinat de Bernard avait soulevé l'indignation des peuples; Charles, désespérant de se rendre maître de la capitale du Midi, retourna dans le Nord, et conclut, quelque temps après avec Pépin, un traité par lequel il lui cédait l'Aquitaine comme fief de la couronne de France. Le petit-fils de Louis-le-Débonnaire accepta des conditions si avantageuses, et visita sa bonne ville de Toulouse, où il fut accueilli avec enthousiasme.

Un nouveau danger menaçait l'empereur d'occident : les Normands, qui, depuis la mort de Charlemagne, n'avaient cessé de dévaster les terres de France, remontèrent la Seine jusqu'à Paris,

[1] Assi j'ay lé comté Bernad,
Fidel credeire al sang sacrat,
Que sempre prud'hom es estat;
Preguem la divina bontat
Quéquela fi que la tuat
Posqua soy arma aber salvat.

Cette épitaphe n'est point du temps de Charles-le-Chauve, mais en gascon tel qu'on le parlait au XIV[e] siècle; on peut s'en convaincre en lisant les vieux registres de l'hôtel-de-ville de Toulouse.

et Charles ne se délivra de ces redoutables pirates qu'en leur donnant de fortes sommes d'argent. Honteux de n'avoir pu repousser ces barbares, il accusa Pépin de les avoir appelés en France; l'inaction du roi d'Aquitaine pendant que les pirates remontaient la Garonne, pillaient Bordeaux, le Périgord et la Saintonge, dut inspirer quelques soupçons; mais Pépin chérissait trop ses peuples pour les livrer aux brigandages des Normands.

Cependant, l'empereur, infidèle au traité de *Saint-Benoit*, cherchait encore à envahir la France méridionale. Sous prétexte que Pépin avait envoyé Guillaume, fils de Bernard, vers les Sarrasins d'Espagne, pour les engager à passer les Pyrénées, Charles-le-Chauve soumit le Limousin par la force des armes, dévasta le Querci, et vint assiéger, pour la troisième fois la ville, de Toulouse. Frédélon, qui commandait dans la place, demanda à capituler, imposant à l'empereur, pour toute condition, de le maintenir dans son autorité de comte : Charles y consentit avec d'autant plus d'empressement qu'il craignait d'échouer dans sa troisième expédition en Aquitaine, et Frédélon devint ainsi la tige des comtes souverains et héréditaires de Toulouse. Warinét ait mort, et il n'avait plus à redouter l'influence d'un compétiteur. Le traité fut conclu dans le monastère de Saint-Sernin; le lendemain, l'empereur fit son entrée dans la ville, au milieu d'une foule de bourgeois et de seigneurs. Il n'eut pas de peine à s'emparer du reste du duché, au préjudice du malheureux Pépin, réduit à se cacher dans des châteaux-forts, parce que son armée n'était pas assez nombreuse pour tenir la campagne.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

COMTES DE TOULOUSE

SOUVERAINS ET HÉRÉDITAIRES SOUS LES CARLOVINGIENS ET LES CAPÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

FRÉDÉLON. (849). — Ce premier comte héréditaire de Toulouse était fils de Fulcoald, puissant seigneur que Louis-le-Débonnaire avait souvent chargé de missions les plus importantes. Frédélon, redevable de sa dignité à Pépin, roi d'Aquitaine, fit alliance avec Guillaume, fils de Bernard de Septimanie, alors en guerre avec l'empereur, et contribua beaucoup à la glorieuse défense de Toulouse, que Charles-le-Chauve assiégeait avec une nombreuse armée. Le roi de France eut recours aux négociations pour corrompre la fidélité de Frédélon : il lui promit en propriété le duché qu'il défendait pour le compte de son souverain. Le comte ne put résister à des offres si brillantes, et ouvrit les portes de la ville à l'armée française.

Charles-le-Chauve, qui ne se fesait pas scrupule de violer les serments les plus sacrés, fut, cette fois, fidèle à sa promesse, et nomma Frédélon comte de Toulouse. Guillaume, fils de Bernard de Septimanie, indigné de ce trait de félonie, se réfugia vers les Pyrénées, et Pépin, n'écoutant plus que le cri de la vengeance, se mit à la tête des Normands, qui envahirent de nouveau les riches pays d'Aquitaine. Ce fut en vain que Frédélon voulut opposer une barrière aux pirates du Nord : ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux portes de Toulouse; cette grande ville fut prise, saccagée, brûlée, et Pépin se vengea bien cruellement de l'inconstance des Aquitains.

Le jeune Guillaume ne resta pas inactif au milieu des monts, il souleva les peuplades sarrasines; il aurait peut-être opéré une diversion féconde en heureux résultats pour le roi d'Aquitaine; mais il fut fait prisonnier suos les murs de Barcelonne, et conduit auprès de l'empereur, qui le condamna à mourir sur l'échafaud. Pépin ne put venger la mort de son fidèle allié; il s'abandonna aux funestes inspirations du désespoir et rappela les Normands. Ce coupable dessein lui aliéna les puissants partissan qu'il avait encore dans le Midi.

L'empereur n'eut pas plus tôt appris la mésintelligence qui s'était établie entre le roi d'Aquitaine et ses sujets, qu'il forma le projet de se rendre maître de la personne de Pépin, pour terminer ainsi la guerre. Le petit-fils de Louis-le-Débonnaire se souvenait de l'assassinat de Bernard de Septimanie; pour échapper aux poursuites de l'empereur, il se réfugia auprès de Sanche, marquis de Gascogne. Livré à Charles-le-Chauve par une infâme trahison, le roi de Toulouse eut la tête rasée, et fut enfermé dans le monastère de Saint-Médard de Soissons.

« Entrez, lui dit un vieux religieux en ouvrant la porte d'une » petite cellule; ici habita Louis-le-Débonnaire. »

« Trahi par ses enfants! se dit à voix basse le roi d'Aquitaine. »

Pépin, livré aux plus tristes réflexions, passa plusieurs mois dans le monastère de Saint-Médard, sans apprendre aucune nouvelle des pays de la Langue-d'Oc. Il s'était attiré la haine de

ses sujets en les livrant à la rapacité des Normands; aussi les Toulousains qui, pendant plusieurs années, s'étaient montrés si dévoués aux princes d'origine méridionale, oublièrent Pépin qui languit dans une dure captivité jusqu'au commencement de l'an 853. Il apprit alors la mort de Frédélon, comte de Toulouse. Ce seigneur, après avoir gouverné pendant trois ans avec une autorité presque souveraine le pays toulousain, l'Agenais, le Périgord, le Rouergue, le Querci, eut pour successeur, en la comté de Toulouse, Raymond, son frère, qui fit hommage de ses états à l'empereur Charles-le-Chauve. Ce nouveau comte s'était toujours montré fidèle et dévoué à l'héritier de Charlemagne ; et le roi de France l'avait déja comblé de ses faveurs.

RAYMOND Ier. (852.) — Les partisans de Pépin avaient espéré qu'à la mort de Frédélon, le duché d'Aquitaine serait rendu au petit-fils de Louis-le-Débonnaire : ils ne tardèrent pas à se convaincre que Charles-le-Chauve l'avait dépouillé pour toujours de l'héritage de ses pères. Ils se hâtèrent alors de fomenter des troubles dans toutes les provinces, et tentèrent, mais inutilement, de délivrer Pépin. Le roi de Toulouse parvint enfin à s'échapper du monastère de Saint-Médard, et rejoignit ses partisans qui étaient peu nombreux, mais déterminé, à mourir pour lui. Que pouvait la bravoure de quelques seigneurs qui n'avaient que l'audace nécessaire pour s'exposer encore aux aux hasards d'un combat ? Pépin vit bientôt qu'il n'était pas en état de lutter contre l'empereur; en désespoir de cause, il appela de nouveau ses Normands.

« Je me mettrai à la tête des barbares, s'écriait-il souvent, » je porterai le fer et la flamme dans les belles provinces du Midi » dont les habitants me chérissaient autrefois ; je me vengerai de » l'inconstance des Aquitains. »

La vengeance fut en effet bien prompte et bien cruelle. La ville de Poitiers et le pays d'alentour furent livrés au pillage, et Toulouse n'aurait pas échappé à la fureur des pirates, sans la sage prévoyance du comte Raymond Ier. La place était bien fortifiée ; Pépin n'ignorait pas qu'il n'y comptait plus un seul partisan,

aussi passa-t-il sans songer à l'attaquer, et conduisit plus loin les brigands dont il était devenu le chef. Le comte, qui avait ainsi sauvé la capitale de la Langue-d'Oc de la colère de Pépin et de la rapacité des Normands, vivait heureux au milieu de ses vassaux, lorsqu'un désagrément domestique lui fut tout-à-coup suscité par Etienne d'Auvergne.

« Raymond Ier, comte de Toulouse, dit un chroniqueur, » avait donné sa fille en mariage à Étienne, comte, d'Auvergne » qui la répudia, en 860, sous un prétexte bizarre [1]. Raymond, » indigné d'une telle conduite qui l'exposait à la risée des seigneurs » du pays, cita plusieurs fois Étienne au tribunal de Charles-le- » Chauve. Le comte d'Auvergne refusa de comparaître et préféra » épouser la princesse. Il la dota richement, dit le chroniqueur, » mais il refusa d'habiter avec elle. Raymond, plus irrité que » jamais, appela son gendre devant le concile qui se tenait en » Lorraine, à Thusi, petite ville du diocèse de Toul. Hicmar, » archevêque de Rheims et le pape Nicolas Ier, s'occupèrent de » ce procès, qui se termina par l'union des deux époux qui s'ai- » mèrent *moult* tendrement. »

La noble dame Berteiz, comtesse de Toulouse, et Raymond Ier, son mari, fondèrent le monastère de Vabres, dans le Rouergue, pour rendre graces à Dieu de l'heureuse issue de cette affaire. Le comte était à peine de retour dans sa capitale, lorsque Humfrid, marquis de Gothie, qui s'était ménagé des intelligences dans toutes les villes de l'Aquitaine, se présenta subitement sous les murs de Toulouse. Le marquis de Gothie appartenait à la noble famille de Bernard, duc de Septimanie : le beau nom de l'ancien comte de Barcelonne attira sous ses drapeaux un grand nombre de seigneurs. Les habitants de Toulouse qui avaient vu le cadavre du malheureux Bernard sans sépulture à la porte du monastère de Saint-Sernin, se declarèrent pour Humfrid et chassèrent Raymond Ier ; le comte implora le secours de Charles-le-Chauve,

[1] On lit dans une vieille charte que le comte d'Auvergne avait eu commerce avec une proche parente de sa femme.

son suzerain. Le roi de France, qui conservait contre Humfrid la haine qui l'avait porté à assassiner Bernard son oncle, eût bien voulu rétablir Raymond dans son gouvernement ; mais il était trop occupé à lutter contre les Normands, qui, sous la conduite de Pépin, portaient le fer et la flamme dans le Poitou. Il se contenta donc de déclarer Humfrid criminel de lèse-majesté et déchu de toutes ses dignités; il envoya même des commissaires pour le dépouiller, et le nouveau comte ne savait comment tenir tête à l'orage, lorsque les Normands arrivèrent aux portes de Toulouse : c'était une belle occasion de se venger des tracasseries de Charles-le-Chauve. Pépin, chef des Normands, qui n'ignorait pas les mauvaises dispositions de l'empereur contre le neveu de Bernard, lui écrivit pour l'engager à lui livrer la ville de Toulouse, lui promettant de le maintenir dans sa dignité de comte. Le généreux Humfrid n'hésita pas un seul instant :

« Je ne livrerai pas la capitale du royaume d'Aquitaine aux » barbares du Nord, s'écria-t-il; les habitants m'ont reçu à bras » ouverts, et ils comptent sur moi pour les défendre. Allez dire » à votre maître, ajouta-t-il en congédiant les émissaires de » Pépin, que le neveu de Bernard de Septimanie ne sacrifiera » jamais la vie et les biens de cent mille chrétiens à sa vengeance » particulière. »

Humfrid persista dans cette noble détermination : plus loyal que les enfants de Louis-le-Débonnaire, il se défendit avec intrépidité. En vain les Normands attaquèrent la place sur tous les points et avec un acharnement que l'implacable Pépin ne cessait de fomenter, les Toulousains, encouragés par les exhortations et l'exemple de l'intrépide Humfrid, résistèrent avec autant de succès que de gloire. Pépin mit tout en œuvre pour entrer avec ses Normands dans une ville qui l'avait reconnu pendant longtemps pour son légitime souverain : tous ses efforts, ses tentatives réitérées furent inutiles, et il n'eut que la honte d'avoir voulu livrer à des barbares la plus belle des villes du midi de la France. Pour se venger de cet échec, il ravagea le pays d'alentour, et

jamais les Normands n'eurent un chef plus habile, plus vindicatif, et plus avide de pillage.

La noble conduite du marquis de Gothie, pendant tout le temps que dura le siége de Toulouse, aurait dû lui concilier l'affection des habitants de cette grande ville. Il n'en fut pas ainsi : aussitôt que Pépin se fut éloigné avec les Normands, les Toulousains déclarèrent à leur intrépide défenseur qu'ils étaient résolus à rappeler leur comte Raymond Ier. Humfrid comptait beaucoup de partisans parmi les gens de guerre ; se fiant à leur dévoûment, il résista aux menaces des grands seigneurs et du roi de France. Raymond, qui connaissait l'inconstance des Languedociens, ne perdait pas un seul instant, et, fort des promesses de Charles-le-Chauve, il se tenait à quelques lieues de sa capitale. Humfrid, de son côté, n'avait rien négligé pour se maintenir en possession d'une ville qui sans lui eût été pillée par les Normands.

Quelques mois s'écoulèrent sans qu'il survînt aucune chance favorable à l'un des deux compétiteurs ; les Toulousains ne savaient sous quelle bannière se ranger, lorsqu'ils apprirent que le roi de France s'avançait à la tête d'une nombreuse armée, pour remettre Raymond Ier en possession de la comté. Cette nouvelle mit fin aux tergiversations de ceux d'entre les habitants qui ne s'étaient déclarés ni pour Raymond, ni pour le marquis de Gothie, et Humfrid, persuadé qu'il ne pourrait résister au roi de France, craignant d'ailleurs le sort funeste de son oncle Bernard de Septimanie, sortit de Toulouse pendant la nuit, prit la route de l'Italie, et se rendit auprès de l'empereur pour lui demander aide et protection contre ses ennemis.

Raymond Ier, qui se tenait à quelques lieues de Toulouse, comme je l'ai déja dit, n'eut pas plus tôt appris la fuite du marquis de Gothie, qu'il se présenta aux portes, où il trouva l'évêque Hélizacard qui le reçut à la tête de son clergé, et le conduisit processionnellement à l'église Sainte-Marie-de-la-Daurade.

Vers le même temps, le malheureux Pépin, victime des plus cruelles vicissitudes de la fortune, ravageait l'ouest de la France, toujours suivi par les hordes normandes. Fatigué d'une vie à-la-

fois si active et si agitée, il résolut d'aller se jeter aux pieds de Charles-le-Chauve : ses principaux officiers s'efforcèrent en vain de le détourner de sa résolution.

« Toutes les puissances de l'enfer me poursuivent, leur ré» pondit le malheureux prince. Jetez les yeux sur nos belles pro» vinces : les Normands y ont porté le fer et la flamme, et les » barbares ont pour chef Pépin d'Aquitaine Où fuir!.. où cher» cher un asile! En France? mon nom y est abhorré! En Aqui» taine? les peuples dont je fus le roi me maudissent parce que » c'est moi qui ai conduit les pirates du Nord dans les belles » plaines du Midi! Il n'y a plus d'espoir pour moi que dans la » clémence de l'empereur! »

Pépin connaissait le caractère de Charles-le-Chauve, le moins généreux et le plus vindicatif de tous les princes; pourtant il quitta pendant la nuit l'armée qu'il commandait encore, et courut se livrer à l'empereur. Il eut bientôt à se repentir de son imprudence. Charles-le-Chauve avait à se venger des trahisons du roi d'Aquitaine, et il n'en fallait pas tant pour le porter à quelque cruelle extrémité.

« Seigneur auguste, lui dit Pépin en se jetant à ses pieds, je » ne demande pour toute grace que de passer les jours qui me » restent à vivre dans un saint monastère, où je pourrai faire pé» nitence de mes péchés.

» Pépin le traître; Pépin le chef des Normands vivrait paisi» blement dans un monastère! répondit l'empereur... Il n'en » sera pas ainsi... Pour expier tes crimes, Pépin d'Aquitaine, il » faut les larmes et les ténèbres du cachot. »

Le cruel arrêt fut exécuté dans toute sa rigueur : Pépin fut enfermé dans une étroite prison à Senlis, où il termina probablement sa vie illustrée par de beaux faits d'armes et souillée de crimes. On ne connaît pas l'époque précise de la mort de ce dernier roi de Toulouse, dont il n'est plus parlé dans l'histoire, depuis l'an 845.

Quelques années avant l'invasion des Normands, Charles-le-Chauve avait donné le royaume d'Aquitaine à Charles son fils. Cette spoliation porta l'infortuné Pépin aux excès qui en firent

plus tard un chef de brigands. L'empereur, qui avait suscité des guerres si désastreuses à la France, perdit son fils en 866, et donna le royaume d'Aquitaine à Louis-le-Bègue; Pépin, renfermé dans la prison de Senlis, se mourait dans les angoisses du désespoir, et les peuples du Midi avaient déja oublié les enfants de Louis-le-Débonnaire.

Le nouveau roi ne fit jamais aucun acte d'autorité. La comté de Toulouse était déja héréditaire dans la famille de Frédélon, et Bernard II, successeur de son père Raymond Ier, gouvernait les pays de la Langue-d'Oc avec toutes les prérogatives du pouvoir royal.

BERNARD II. (866.) — Raymond Ier mourut à Toulouse vers l'an 866, deux ans après qu'il fut rentré en possession de ses états. Son fils Bernard, qui lui succéda, avait déja obtenu la souveraineté du Rouergue et du Querci. Ce jeune prince n'eut pas de peine à se faire reconnaître dans les vastes domaines que comprenait déja la comté de Toulouse, et Charles-le-Chauve, pour augmenter encore sa puissance dans les provinces méridionales, lui donna le droit de suzeraineté sur le marquisat de Carcassonne et de Rasez. En 868, il se rendit à la diète que Charles-le-Chauve tenait à Vistes, près de la ville de Rouen, et l'empereur, pour attacher à son parti le fier vassal qui se qualifiait déja de duc d'*Aquitaine et de Narbonne par la grace de Dieu* [1], le reçut avec tous les honneurs qu'on rendait alors aux princes du sang royal.

Des faveurs si inespérées excitèrent l'ambition du comte de Toulouse, qui se crut tout permis sous un prince trop faible pour porter le sceptre de Charlemagne.

L'église de Rheims possédait en Aquitaine des terres qui lui avaient été données par l'archevêque saint Rémi. Bernard, qui convoitait déja la souveraineté pleine et entière des provinces mé-

[1] J'ai vu, dit Catel, dans un cartulaire de l'abbaye de Vabres, un ancien titre où Bernard prend ces qualifications : *Ego Bernard comes et marchio Tolosensis;* il ajoute encore : *Divinâ annuente graciâ*, ce que quelques-uns ont cru appartenir aux princes souverains qui ne relèvent que de Dieu.

ridionales, s'empara de ces terres qu'il trouvait à sa convenance, et obtint même le consentement de Louis-le-Bègue, alors roi d'Aquitaine.

« Hinc-Mar, archevêque de Rheims, dit Flodoart [1], écrivit » alors à Bernard, comte de Toulouse, son parent, qu'il ne » pouvait lui bailler en fief les terres que l'église de Rheims pos- » sédait en Aquitaine, parce que saint Rémy le lui avait dé- » fendu par son testament. Il le conjurait au nom de Dieu, de » la Vierge sa mère, et par saint Rémy de ne point se mettre en » possession des terres que ladite église de Rheims possédait dans » le Midi, et le menaçait de l'excommunier. »

Le comte Bernard résista à toutes les menaces, à toutes les supplications : il était trop puissant pour avoir à craindre quelqu'un, même le roi de France. En vain on protesta contre cette usurpation, qui n'en était pas une dans un siècle où les grands seigneurs s'appropriaient les plus belles provinces, et démembraient l'empire d'occident. Le comte de Toulouse brava tout, même les foudres de l'excommunication, et, fort de la protection de Charles-le-Chauve, il conserva les terres qu'il avait enlevées aux évêques héritiers de saint Rémy. Cette usurpation suffit pour prouver que Bernard exerçait une autorité souveraine dans toute l'étendue de la comté de Toulouse. Il était suzerain de plusieurs petits vassaux qu'il savait punir lorsqu'ils voulaient se soustraire à sa suprématie.

Oliba Cabreta, comte de Carcassonne, plus puissant que tous les autres seigneurs de l'Aquitaine, se révolta contre Bernard, vers l'an 872. Le comte de Toulouse, craignant que cet exemple d'insurrection ne devînt funeste à son autorité, résolut de châtier sévèrement le rebelle. Pour lutter avec plus de succès contre Cabreta, il implora le secours de Charles-le-Chauve, et en appela à sa décision. L'empereur condamna le comte de Carcassonne à une amende de mille sous d'or, et à reconnaître solen-

[1] Flodoart, chapitre 26 du livre 3. La lettre d'Hincmar commence par ces mots : *Hincmar episcopus, Bernardo comiti Tolosano propinquo suo.*

nellement le comte de Toulouse pour son unique et légitime suzerain. Oliba n'osa résister, et Bernard lui pardonna après qu'il lui eut prêté serment, sur le livre des Évangiles, de le servir en humble et fidèle vassal.

Dès ce moment, la puissance du comte de Toulouse ne connut plus de bornes dans le Midi; il gouverna paisiblement ses vastes domaines, s'occupant du bonheur des peuples, jusqu'en 875. Mandé par Charles-le-Chauve, qui partait pour Rome où il voulait se faire couronner empereur, comme son grand-père Charlemagne, Bernard refusa de se rendre auprès de l'empereur.

« Charles-le-Chauve séjournant à Morienne, y attendait [1] » les principaux seigneurs de France, auxquels il avait com- » mandé de venir vers lui pour l'accompagner dans son voyage » à Rome. De ce nombre étaient Hugues l'abbé, Boson de Pro- » vence, Bernard, comte d'Auvergne, et Bernard, comte de » Toulouse. Ces puissants vassaux, au lieu d'obéir à l'empereur, » se révoltèrent contre lui, et formèrent une ligue redoutable » avec les grands seigneurs du royaume. Charles-le-Chauve » apprit vers le même temps que son fils Carloman s'avançait » à la tête d'une grande armée ; il fut si effrayé qu'il prit la » fuite et reprit le chemin de France. Une guerre sanglante se » préparait lorsque l'empereur fut empoisonné en-deçà du mont » Cénis par un médecin juif nommé Sédécias. »

La mort de Charles-le-Chauve déjoua les projets des conspirateurs, qui retournèrent dans leurs domaines. Bernard, comte de Toulouse, avait joué le principal rôle dans les troubles qui avaient agité les derniers moments de l'empereur. Il ne retira aucun fruit de cette insurrection ; il regagnait tristement la comté de Toulouse, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, vers la fin de l'an 875.

EUDES ou ODON. (875) — Le comte Bernard n'ayant pas laissé d'enfants pour lui succéder, Eudes ou Odon, son frère, fils de

[1] Le continuateur d'Aymon. Liv. 5, chap. 25.

Raymond Ier, hérita de la comté de Toulouse, et des pays qui en relevaient immédiatement. Avant lui l'hérédité n'avait été que tolérée dans sa famille par Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve. Le nouvel empereur, Louis-le-Bégue, ayant tout à craindre de ses puissants vassaux, crut satisfaire leur ambition en démembrant le France pour leur donner les plus belles provinces et toute souveraineté. Il eut la faiblesse ou l'imprudence de sanctionner à la diète qu'il tenait à Kierci-sur-Oise, cette cession qui fut un coup mortel pour les derniers héritiers de Charlemagne, Eudes obtint pour sa part, la comté de Toulouse, et Louis-le-Bègue n'exigea de lui que le simple serment de rendre tous les ans hommage à la couronne, de fournir un certain nombre d'hommes, et de suivre le roi de France à la guerre toutes les fois qu'il en serait requis.

Eudes, qui se souvenait de la fin tragique de Weïfre, dépouillé et mis à mort par le fils de Charles-Martel; qui avait ouï parler des infortunes de Pépin II, roi d'Aquitaine, s'empressa de souscrire à ces conditions qui n'étaient rien moins qu'onéreuses; il il fut dès-lors un des grands vassaux de la couronne qui se rendirent bientôt indépendants, et devinrent plus puissants que les rois de France leurs maîtres.

Louis, après avoir signé l'acte solennel de la diète de Kierci, dont les résultats, funestes à ses enfants, devaient les précipiter du trône de Charlemagne, convoqua les seigneurs de France à une grande assemblée qui devait se tenir à Amiens. Il partagea le vaste héritage de Charles-le-Chauve son père, avec son frère Carloman à qui échut le droit de suzeraineté sur la comté de Toulouse. Eudes s'empressa de lui rendre hommage, trop content d'obtenir, par cette vaine cérémonie, le droit d'indépendance et de souveraineté.

Boson, duc de Provence, et beau-frère de Carloman, lui fit aussi hommage de ses états; il se montra d'abord dévoué aux intérêts de ce prince, et il l'aurait peut-être servi toujours avec fidélité, sans les conseils d'Ermingarde son épouse. Cette princesse, fille de l'empereur Louis II, qui avait été demandée en

mariage par l'empereur d'Orient, peu satisfaite de son titre de duchesse de Provence, se livra à des rêves de royauté. Par ses prières, elle persuada à Boson de se faire proclamer roi de Provence.

» Tes peuples te chérissent, lui disait-elle; ils bénissent tous » les jours ta sagesse et la douceur de ton gouvernement. Le » royaume de France est en proie à la guerre civile, et les Nor- » mands se préparent à faire une nouvelle invasion. La veuve de » Louis II, l'impératrice ma sœur; le pape Jean VIII, favorise- » ront nos efforts. Lève l'étendard de l'indépendance méridionale, » et tous les seigneurs se rangeront autour de toi. »

Boson se laissa persuader d'autant plus facilement, que la jeunesse de Carloman et de Louis ne pouvaient lui inspirer aucune crainte. Il parcourut toute la Provence, convoqua une grande assemblée à Mantaille, entre Vienne et Valence, et y fut proclamé roi, le 15 octobre 879.

Carloman, irrité de l'usurpation du duc de Provence, fit de grands préparatifs de guerre, et alla, suivi de ses vassaux, faire le siége de Vienne. Le faible Boson, ne se croyant pas en sûreté dans cette place, repassa le Rhône; se retira dans les montagnes, et laissa le commandement de la place à Ermengarde. Cette intrépide princesse se défendit pendant deux ans, et ne se rendit qu'après plusieurs assauts meurtriers, le 18 septembre 882. Le duc Richard, frère de Bozon, que le roi Louis avait chargé de poursuivre le siége, emmena dans son duché d'Autun la duchesse Ermengarde, sa belle-sœur, et la retint long-temps prisonnière.

Odon, comte de Toulouse, fut l'auxiliaire de Carloman dans cette longue expédition; mais l'histoire ne nous a transmis aucun beau fait d'armes qui lui ait été personnel, et après la défaite de l'armée de Bozon, il regagna sa comté. Une révolution s'opéra vers le même temps dans le nord de la France. Eudes, duc de Paris, fils de Robert-le-Fort, fut reconnu roi de France en 888 et devint la tige de la troisième race. Les peuples de la Septimanie, dévoués aux Carlovingiens, refusèrent de le

reconnaître. Le duc de Toulouse se trouva dans une cruelle alternative, et les historiens du temps ne nous ont pas fait connaître sa détermination ; mais il est probable qu'il reconnut le nouveau roi pour son suzerain, et qu'il lui envoya ses milices aquitaines pour l'aider à repousser les Normands; car ces barbares firent une descente sur les côtes de la Méditerranée, et brûlèrent, dit-on, l'abbaye de Sorèze.

Eudes était encore comte de Toulouse en 910; il signa le 3 septembre de cette année la charte de fondation de l'abbaye de Cluni faite par Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine. Il n'eut pas à se repentir d'avoir conservé les bonnes graces du roi de France. Vers 915, les Normands qui avaient déja ravagé la Provence, l'Albigeois, le Rouergue et le Querci, se jetèrent dans l'Agenais, où ils détruisirent de fond en comble le château de Casseneuil. Ils menaçaient Toulouse, et cette ville était à la veille d'un siége, lorsque le traité de Charles-le-Simple avec Rolon, chef des Normands, détermina ces barbares à évacuer le midi de la France.

Eudes était déja vieux; fatigué des longues guerres qu'il avait soutenues pendant plusieurs années, il abdiqua en faveur de Raymond II, son fils, et passa le reste de ses jours à fonder des abbayes, à doter des monastères. De concert avec son épouse Garslinde, il donna de grands biens à l'abbaye de Beaulieu, dans le Bas-Limousin, et une charte, datée de l'an 876, nous a conservé le souvenir de ses pieuses libéralités. Ce comte, qui n'est guère connu que par les légendes des monastères et par deux plaids tenus à Alzonne, mourut vers l'an 919 : il laissa deux fils, Raymond, à qui il avait cédé la comté de Toulouse, et Ermengaud qui eut en partage l'Albigeois, le Rouergue et le Querci.

RAYMOND II. (919.)— La maison de Toulouse était déja très puissante à la mort d'Eudes, qui avait augmenté les domaines de son père de tout l'Albigeois que son épouse Garslinde lui porta en dot, et du Limousin dont il fit lui-même la conquête. Raymond II, son successeur, hérita de presque tout le pays compris dans

la Langue-d'Oc. Il vécut toujours en bonne intelligence avec Ermengaud son frère, et fut assez prudent pour ne pas se compromettre avec les princes qui se disputaient alors la couronne de France. Contents d'augmenter leur puissance dans le Midi, les deux frères furent toujours fidèles aux souverains légitimes, et tant que l'infortuné Charles-le-Simple vécut, ils refusèrent de prendre part à l'usurpation de Robert, duc de Paris, et de son fils Hugues Capet[1]. Après la mort de ce prince au château de Péronne, le comte de Toulouse se vit forcé de reconnaître pour roi de France Hugues Capet, qui venait de renverser pour toujours le trône des Carlovingiens. Il se soumit et fit hommage de ses états à l'usurpateur, mais avec des restrictions si favorables, qu'il assura à ses successeurs une entière indépendance et une autorité absolue. Sa soumission fut peut-être déterminée par la crainte que lui inspiraient les Normands. Ces barbares, enhardis par la faiblesse de Charles-le-Simple qui leur avait abandonné la Neustrie, portèrent leurs regards vers l'Aquitaine, et résolurent de s'établir dans cette riche contrée. Conduits par un chef habile et intrépide comme Rolon, ils envahirent le Poitou, le Limousin, le Querci. Guillaume II, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, implora le secours du comte de Toulouse. Raymond II, persuadé que les pirates, une fois maîtres de l'Auvergne, envahiraient le pays toulousain, leva une nombreuse armée, attaqua les Normands, de concert avec Guillaume, et la victoire fut si complète, que douze mille de ces barbares restèrent sur le champ de bataille. Quelques historiens rapportent que le comte de Toulouse trouva une mort glorieuse dans le combat; mais ce fait est dénué de certitude, et tout porte à croire que Raymond mourut en 923, un an après cette mémorable expédition.

Il s'était déja signalé par sa valeur dans une guerre contre les Sarrasins qui firent une invasion dans la Septimanie sous la con-

[1] Les comtes de Toulouse se montrèrent toujours fidèles aux descendants de Charlemagne; des actes de Raymond II et d'Ermengaud commencent par ces mots : *le dix neuvième jour du mois d'août, l'année que Robert régna frauduleusement.*

duite d'Abdérame IV, vers l'an 919. Aussi Hugues Capet rechercha l'amitié d'un vassal que sa puissance et son courage rendaient redoutable à ses ennemis, et cher aux peuples de la Langue-d'Oc. Nos vieux chroniqueurs lui ont reproché de s'être approprié des terres qui appartenaient à l'archevêché de Narbonne, et l'injuste persécution qu'il fit subir à Bernard Hatton, vicomte de Toulouse.

« Sainct Odon, dit Catel, raconte dans sa vie de sainct Gé» rauld, comme le comte Raymond tenoit prisonnier Benoist, » viscomte de Tolose, neveu de sainct Gérauld, lequel s'estoit » remis volontairement entre ses mains, et comme en ostage, » pour représenter Rainaud, son frère, que ledit Raymond » avait eslargi sous sa caution. Mais tant s'en faut que Ray» mond, comte de Tolose, voulut eslargir Benoist, qu'au » contraire, il tâchait de reprendre Rainaud et tenir prisonniers » les deux frères.

» Tellement que Benoist ayant demeuré sept mois prisonnier, » sainct Gérauld rencontra un jour Avigerne, sa sœur, mère de » Benoist et de Rainaud, à laquelle il dit pourquoi est-ce qu'elle » ne prioit continuellement Dieu pour la liberté de son fils, puis» que nostre seigneur promettoit d'exaucer ceux qui le prioient » avec foi. Elle fit ses prières et les continua quelque tems, tel» lement qu'il fut advis au comte Raymond, en dormant, que » sainct Gérauld estant debout devant son lit, le poussait de sa » main et lui disait : — N'entends-tu pas Gérauld, qui te prie » si souvent? Le comte s'éveilla tout effrayé de cette voix, et de » peur que Dieu ne le punît, envoya aussitôt chercher l'abbé » Raoul, que sainct Gérauld lui avoit mandé, pour procurer l'é» largissement de son neveu, lequel il mit aussitôt en liberté. »

Sans chercher à interpréter ce songe, comme l'on fait plusieurs chroniqueurs et historiens, on peut affirmer que si l'injuste détention de Bénoit, vicomte de Toulouse, est une tâche pour la mémoire de Raymond II, ce prince racheta ce crime par l'éclat de sa gloire militaire, et l'équité qui présida à tous les actes de son gouvernement. Raymond II mourut à l'âge de 63 ans, ne

laissant qu'un fils qui lui succéda, et gouverna d'abord par les conseils de Gunidide, sa mère.

RAYMOND III, surnommé PONS. (924.) — La maison de Toulouse était déja toute-puissante dans le Midi; elle possédait presque tous les pays de l'ancienne monarchie des Visigoths, et le jeune comte, de concert avec son oncle Ermengaud, fit des préparatifs pour reculer les bornes de ses vastes domaines.

Charles-le-Simple était toujours prisonnier dans les tours de Péronne; Raoul régnait par le fait, mais le monarque détrôné comptait encore de fidèles partisans : de ce nombre était le comte de Toulouse. Raymond III refusa de rendre hommage à l'usurpateur; imitant la noble fermeté de son père, il se contenta de garder la neutralité, et se constitua souverain indépendant dans les pays de la Langue-d'Oc. Raoul n'osa pas lui déclarer la guerre, dans la crainte d'avoir à lutter contre tous les peuples d'outre-Loire. Ermengaud, comte du Rouergue et de Querci, jugeant que le moment était venu d'achever la conquête des provinces méridionales, se rendit à Toulouse pour engager Raymond III, son neveu, à s'emparer du Vivarais et du pays d'Uzès. Ils étaient sur le point de partir pour cette expédition, lorsqu'une invasion de barbares les força à ajourner leurs projets d'aggrandissement.

Rodolphe II, duc de Bourgogne, était depuis long-temps en guerre avec Bérenger, roi de Lombardie, dont les sujets mécontents voulaient le détrôner; le Lombard vaincu par le Bourguignon, qui se fit couronner à Pavie, en 924, appela à son secours les *Hongres*, peuples venus de la Scythie. Ces barbares, sous le commandement de *Saler*, leur général, mirent l'Italie à feu et à sang, passèrent les Alpes, et dévastèrent aussi la Septimanie.

« Les *Hongres* ruinèrent toute l'Italie, dit Catel, brûlèrent » la ville de Pavie, où il y avait quarante-trois églises, et un » évêque même, ensemble celui de Versel : de là avant ils se » jetèrent aux monts des Alpes, où ils étaient enfermés par Raoul » et Hugues de Vienne, ils les traversèrent inopinément, et se

» répandirent dans la Gothie ou Languedoc : et quelque peu » après, dit Flodoart, ils furent tellement travaillés en Langue- » doc, de la peste, de la dissenterie, et enflures à la tête, que » quasi tous y mourûrent. »

L'alarme fut grande dans toute la Septimanie, et surtout dans le pays toulousain : depuis l'invasion d'Attila et des Sarrasins d'Espagne, les pays de la Langue-d'Oc n'avaient été menacés d'un danger plus effrayant; jamais peuple plus féroce, plus hideux, n'avait franchi les frontières des provinces méridionales. La population courut aux temples pour implorer la protection des saints, et Armand, évêque de Toulouse, ordonna des prières publiques dans toute l'étendue de son diocèse.

Raymond III, laissant les femmes et les vieillards prosternés au pied des autels, partit à la tête d'une armée composée des principaux seigneurs, et marcha à la rencontre des barbares. On était alors au fort de l'été. Les Hongrois, en entrant dans la Septimanie, se jetèrent dans les jardins, dévorèrent les fruits qui étaient en pleine maturité ; bientôt les maladies contagieuses décimèrent leurs bataillons, et leur armée, auparavant si nombreuse, comptait à peine quelques soldats en état de porter les armes, lorsque le comte de Toulouse les attaqua avec tant de vigueur, qu'il remporta une victoire complète. Non content de les avoir défaits en bataille rangée, il se mit à la poursuite des fuyards, les força à repasser le Rhône, et mit pour toujours les Languedociens à l'abri d'une nouvelle invasion de ces peuples sauvages.

Autant la crainte avait été grande, autant la joie fut générale lorsqu'on apprit la victoire que Raymond de Toulouse venait de remporter. Les évêques allèrent au-devant du vainqueur en chantant des pseaumes; ils le saluèrent comme un second Machabée qui venait de sauver la chrétienté du joug des infidèles. Ils écrivirent au souverain pontife, Jean X, une lettre où ils fesaient le triste récit des ravages commis par les *Hongres*, et ils la terminaient par ces mots : « Enfin, par la grace de Dieu et le secours

» du jeune prince marquis Pons, les barbares ont été repoussés
» du pays. »

L'éclatante victoire remportée par Raymond III répandit un nouvel éclat sur la dynastie des comtes de Toulouse, et Raoul, usurpateur du trône de Charles-le-Simple, lui écrivit pour le féliciter de ce beau fait d'armes. Ce prince ne s'était pas encore fait reconnaître dans le midi de la France, et il avait tout à craindre de Raymond, qui possédait, avec son oncle Ermengaud, les plus belles provinces d'outre-Loire. Raoul demanda une entrevue à ces deux puissants vasseaux qui consentirent à lui faire hommage de leurs vastes domaines. Le nouveau roi de France, pour les attacher à son parti, leur céda irrévocablement le pays d'Uzès, le Vivarais, le Gévaudan, le Velai et la comté d'Auvergne.

« Il est à remarquer, dit d'Aldéguier, qu'un duc gascon fut
» présent à l'entrevue des deux comtes de Rouergue et de Tou-
» louse avec Raoul. Il montait, dit-on, un cheval qui n'avait
» pas moins de cent ans, et qui en vécut cent-dix. Ce duc gas-
» con, qui ne démentait pas la réputation que ses peuples
» s'étaient acquise, ne jurait que par son cheval, qu'il appelait
» *Cendix*. C'est du sobriquet de ce célèbre animal qu'est venu,
» sans doute, le jurement gascon qui a été si fort en usage dans
» ce pays, et qui n'est pas même tout-à-fait passé de mode chez
» certains habitants des rives du Gers, de la Baïse et de l'Adour.
» On ne connaît pas l'époque précise de la mort de ce fameux
» cheval : il méritait bien cependant que quelque chroniqueur
» s'occupât particulièrement de lui. Quinte-Curce et Plutarque
» n'ont pas craint de nous parler fort au long de Bucéphale, qui,
» certes, n'avait pas autant de droits à la célébrité que le noble
» et vieux coursier de *Loup Aznar* ou *Azinarius*, duc de Gas-
» cogne. »

De cette entrevue de Raymond III avec Raoul, date la suprématie presque royale que la maison de Toulouse exerça pendant deux siècles sur les provinces méridionales. Maître de tous les pays compris entre la Loire, les Pyrénées, la Méditerra-

née et le Rhône, Raymond III, se qualifiait, dans tous ses actes, de *prince tout-puissant, comte de Toulouse et duc des Aquitains, par la grace de Dieu.*

Quelque temps après, vers l'an 934, un plaid s'assembla à Narbonne, pour juger un différend entre un comte nommé Pons, et Donadieu, abbé de Montolieu.

« Ce plaid, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, fut » présidé par Aymeri, archevêque de Narbonne, et Pons, comte » et marquis. Dix-huit juges, tant goths que romains et sa- » liens ou français, y assistèrent avec eux; savoir: trois juges » et un *saion* ou huissier de la nation de la loi des Goths, onze de » celle des Romains, et trois de la nation de la loi salique ou » française: il y avait plus de juges romains que des autres » nations, sans doute, parce que les anciens peuples de la pro- » vince qu'on appelait Romains, fesaient le plus grand nombre » de ses habitants, et que la loi romaine y était par conséquent » la plus suivie. Plusieurs personnes de considération des pays » désignés dans l'acte sous le nom général de *Bons hommes* ou » auditeurs, se trouvèrent aussi à cette assemblée. »

Le plaid de Narbonne est un monument historique de la plus haute importance; il prouve qu'il ne s'était pas encore opéré de fusion entre les trois races qui habitaient le midi de la France; que les Romains et les Gaulois étaient les plus puissants, et que les Francs n'exerçaient pas encore une grande influence dans les délibérations publiques. Il y est dit, en outre, que le comte de Toulouse perdit sa cause, et que l'abbé Donadieu obtint le *franc-alleu* pour les biens que son abbaye possédait dans le pays toulousain.

Raymond III était déja avancé en âge; également recommandable par ses beaux faits d'armes et ses vertus, il tenait le premier rang parmi les grands vassaux de la couronne. Il s'occupa pendant les dernières années de sa vie à doter des monastères, et fonda la célèbre abbaye de Saint-Pons-de-Thomières, en l'honneur de saint Pons, son patron. Six ans avant sa mort, il eut une entrevue avec Louis d'outre-mer, et ce prince, pour lui com-

plaire, mit l'abbaye de Saint-Pons sous la protection immédiate de la couronne de France. Le comte de Toulouse, qui avait déja augmenté l'étendue de ses domaines, fit confirmer par le même prince la donation du pays d'Uzès et du Vivarais, qu'il avait déja obtenue de l'empereur Raoul. En un mot, Raymond Pons, politique adroit dans un siècle où l'on avait presque toujours recours à la voie des armes, consolida sa grande puissance sans encourir les chances de la guerre. Pendant tout le temps qu'il gouverna la comté, ses peuples jouirent d'une paix profonde, et plusieurs années de bonheur firent oublier aux Languedociens les désastres qu'ils avaient soufferts.

Le dernier acte où il soit fait mention de Raymond III, est une assemblée ou cour de justice qui se tint dans l'église de Saint-Sernin, un an avant sa mort. Deux seigneurs limousins contestaient la propriété de quelques terres à l'abbaye de Beaulieu : il fut convenu de part et d'autre qu'on s'en rapporterait au jugement du comte de Toulouse. Raymond III, désespérant de pouvoir concilier les deux partis, remit la décision au sort d'un combat en champ-clos. Les seigneurs choisirent trois champions, et les moines de Beaulieu trois autres ; une vieille chronique dit que les champions des seigneurs limousins furent terrassés, et les terres adjugées à l'abbaye de Beaulieu.

Raymond III mourut bientôt après cet acte de justice remarquable par sa singularité, et fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières, vers l'an 977.

PONS II. Pons II avait plus de trente ans lorsqu'il succéda à Raymond III son père, qui lui laissait les plus beaux domaines de France. Il hérita des comtés de Toulouse et de Saint-Gilles, de l'Albigeois, du Querci, du Vivarais, du pays d'Uzès et du Velai; mais l'Auvergne fut donnée par Hugues-Capet à Guillaume-*Tête-d'étoupes*, comte de Poitiers. Pons conserva néanmoins la plus grande partie des provinces méridionales, et fut, comme son père, le plus puissant et le plus redoutable de tous les vassaux du roi de France.

L'héritier de Raymond III ne se signala d'abord par aucun

beau fait d'armes : il ne se mêla pas aux troubles que le couronnement de Hugues-Capet suscita dans le Nord. Ce prince n'est guère connu que par une charte accordée à l'abbaye de *Vicens*, dans le diocèse d'Albi, et par la victoire qu'il remporta sur le duc de Barcelonne.

Roger, comte de Carcassonne et vassal du comte de Toulouse, implora le secours de son suzerain. Il ne voulait pas céder au duc de Barcelonne de petites seigneuries situées près de Carcassonne et qu'il réclamait comme ayant appartenu aux princes de sa famille. Pons II vola au secours de son vassal, et commença avec lui cette nouvelle expédition qui se termina par un miracle, dit une vieille légende.

« Roger, comte de Carcassonne, dit l'auteur d'un ancien cartulaire, livra bataille à son rival ; avant la troisième heure du » jour ses troupes étaient déja en désordre, et c'était fait des » Aquitains lorsque le comte se mit à genoux et pria dévotement » monseigneur saint Hilaire. Sa prière fut sur-le-champ exaucée. » Les Catalans, saisis d'une frayeur soudaine, prirent la fuite, » et les Septimaniens en firent un horrible carnage. Cette victoire » fut suivie d'un miracle ; après le combat, les soldats du vicomte » de Carcassonne ressuscitèrent, et rentrèrent tous dans leurs » foyers. »

Il paraît que le comte de Toulouse ne prit pas une part active à cette expédition miraculeuse : tranquille dans la capitale de ses états, il attendait le dénoûment du grand drame qui se jouait en France. Hugues Capet venait d'être couronné par les principaux seigneurs du Nord ; il trouva peu de sympathies dans l'ancien royaume d'Aquitaine ; les peuples avaient l'usurpation en horreur, et les grands vassaux, enhardis par l'exemple de Pons II, refusèrent de se soumettre. Hugues parvint pourtant à triompher de cette répugnance invétérée, et les seigneurs du Midi, le voyant bien affermi sur le trône de Charlemagne, se déterminèrent à lui faire hommage en sa qualité de suzerain. Pons de Toulouse reçut de grandes faveurs du nouveau roi : il épousa vers le même temps une riche veuve qui avait deux enfants de

son mari nommé Arthaud. Le comte, dit un chroniqueur, n'aima jamais ses beaux-fils, et refusa même de les admettre dans son palais. Le plus jeune, irrité des mauvais traitements qu'il avait à subir chaque jour en présence des principaux seigneurs, forma l'abominable projet d'assassiner Pons II, et le mit à exécution dans les premiers jours du mois de février de l'an 990.

Presque tous les historiens et même les savants auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* ont nié l'existence de Pons II, et donnent pour successeur à Raymond-Pons, le comte Guillaume III. Mais il est démontré qu'il y eut un comte de Toulouse du nom de Pons, avant Guillaume III : les lettres de sauve-garde qu'il accorda à l'abbé de Vians, sont une preuve incontestable, et le judicieux Catel a inséré ce précieux document dans son *Histoire des Comtes de Toulouse.*

« Je crois, dit-il, que Pons, second de ce nom, succéda à
» Raimond en la comté de Tolose ; car nous avons montré par
» la fondation de l'abbaie de Gaillac, que Raimond vivait en
» l'an neuf cent soixante-douze : et j'ai trouvé dans les archives
» du chapitre de Sainte-Cécile-d'Albi, que Pons était comte de
» Toulouse quinze ans après ; comme nous pouvons recueillir
» des lettres de concession et sauve-garde octroyées par Pons,
» comte, à l'abbé de Vians, à la prière de l'évêque et du chapitre
« d'Albi. »

On ignore, il est vrai, l'époque précise de la mort de Pons II; mais il est prouvé que Guillaume, dit *Taillefer*, son frère, et fils de Garslinde, dernière femme de Raymond III, lui succéda, et était déjà comte de Toulouse, dans les premières années du XI[e] siècle [1].

GUILLAUME III. (999.) Ici l'histoire des comtes commence à sortir des ténèbres du moyen-âge; les mensonges, les récits

[1] Raymond III laissa deux enfants : Pons l'aîné lui succéda vers l'an 973, et gouverna la comté jusqu'en l'année 998 ou 999. Guillaume, second fils de Raymond III et de Garslinde, sa dernière femme, succéda à Pons II, son frère, vers l'an 999, et mourut en 1039 ; il eut trois fils : deux moururent en bas âge, et le pus jeune lui succéda sous le nom de Pons III.

poëtiques des premiers chroniqueurs seront remplacés par les chartes des abbayes et des monastères. Cependant nous marcherons encore quelque temps à tâtons, cherchant à droite et à gauche le chemin de la vérité, heureux si nous pouvons le trouver. D'ailleurs, les premières années de la vie de Guillaume III furent si peu fécondes en événements remarquables que le nom de ce prince n'est guère connu que par des actes de fondation de monastères, et des chartes octroyées à diverses églises dans la Langue-d'Oc.

Il était encore en bas âge lorsqu'il succéda à son frère. La comtesse Garslinde, femme d'une fermeté et d'une sagesse qui la firent respecter des seigneurs de la Langue-d'Oc, administra pendant quelque temps au nom de son fils. Quelques historiens donnent pour première femme à Guillaume III la comtesse Arsinde, fille de Geoffroi Grisegonnelle, comte d'Anjou, dont il eut deux enfants, Henri et Raymond. Mais tout porte à croire que Guillaume épousa Emme ou Emma fille de Rotbold, comte de Provence. Par ce mariage, le fils de Raymond III réunit aux domaines de la maison de Toulouse, la partie du duché de Provence, qui se composait du comtat vénaissain et de la comté de Forcalquier. L'historien Catel donne à Guillaume III une seconde femme qu'il appelle *Alfonse* ou *Delfonse* : il cite à l'appui de son hypothèse un poëme écrit à la main qu'il trouva dans les archives de l'abbaye de Conques en Rouergue. Je transcris quelques strophes de cette légende pour donner une idée de la langue méridionale telle qu'on la parlait au commencement du XIe siècle :

Un ser, quand se jay en son liech,
Li veng per somne davant se
La gloriosa sancta Fé :
Mas no la ges recognegnda,
Car sancta Fé l'hi es benguda
En semblence d'une pieuzella,
A fos molt resplenden el bella.

La comtessa la regardades,
E en après l'hi demandes :

—Dona, digats me, si vos plats,
Qui es vos, qu devant mi estats ?

— Comtessa, yeu soy sancta Fé.
— Dona, à que far say venguets
Aquesta peccarris veser?
E sancta Fé l'hi dis per ver,
Comtessa, yeu veils qu'em donez
Las margas, et que las portez
A Conquas, y el mien moustier,
Sobre l'altal sanct Salvador,
Las me pausat am grand honor

« Un soir que la comtesse dormait dans son lit, la glorieuse » sainte Foi lui apparut en songe ; mais elle ne la reconnut pas » d'abord, car sainte Foi lui était apparue sous les traits d'une » jeune fille, très belle et bien parée.

» La comtesse la regarda et lui demanda ensuite : — Dame, » dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes, vous que je vois » devant moi ?

» — Comtesse, je suis sainte Foi. — Dame, pourquoi êtes- » vous venue visiter une pécheresse? Et sainte Foi lui répondit : » — Pour vous voir, comtesse ; je veux que vous me donniez » les riches manches de votre robe, que vous les portiez à l'ab- » baye de Conques, dans mon moutier, que vous me les consa- » criez sur l'autel de saint Sauveur.

La comtessa l'hi a respondut :
—Ma Dona, veu vos veuille prégar
Que un fils me degna lés donar:
E sancta Fé l'hi dits aprèz :
— Comtessa, sa que vous querets,
A notre Seignor pregaray.
Après sancta Fé s'en partit,
E la comtessa s'endormit.
Pueyssas anet ausir messa,
E penset fort de la promessa.
Après la comtessa partit;
E an grand gauch l'an recebuda,

Si tost qu'à Conquas fo venguda,
L'hi Segnor e totas las gens
Que eront à Conquas présens.

Molt honradamen sen entret
Yns al mostier, e demandet
Désse l'altar Saint-Salvador.
E monstrero lo lhi senhor :
E elle a pres sa ornamenta
E à sanct Salvador presenta
Las margas qu'avia promesas
A sancta Fé.

Tot lo jorn de la Pasque estet
A Conquas; après s'en tornet
A Tolosa, et mantenen
Attendet l'hi son convenen
Sancta Fé

» La comtesse lui répondit : — Madame, je veux vous prier de
» me donner un fils. Et sainte Foi lui répondit : — Comtesse, ce
» que vous désirerez, je le demanderai à notre Seigneur. Sainte
» Foi partit ensuite, et la comtesse s'endormit. Puis, elle alla en-
» tendre la messe, et pensa fort à la promesse que lui avait faite
» sainte Foi. Elle partit aussi quelques jours après, et aussitôt
» qu'elle arriva à Conques, elle fut reçue avec de grands hon-
» neurs par tous les gentilshommes et par tous les bourgeois.

» Elle entra avec pompe dans le moutier, et demanda où était
» l'autel de saint Sauveur, et on le lui montra; elle prit ses
» parures, et offrit à saint Sauveur les manches qu'elle avait
» promises à sainte Foi.

» Elle resta à Conques tout le jour de Pâques; et après elle re-
» tourna à Toulouse, et sainte Foi tint sa promesse.

...... Car prens fo d'un filh,
La comtessa, et sans périlh,
Hac lo, quant fo prés d'enfentar,
Ben des pueys sancta Fé lausar,

E lo preyré qu'el baptighet
Sapichats que Raimon s'appellet

Après ella es empregnada
D'un autre filh altra begada,
A quest appellero Henric,
Lo payre se tint per molt ric.
Ainsin attendes la promessa
Sancta Fé bon à la comtessa.
Santa Fé en sia lausada,
Gracida, glorificada,
E nos done aver s'omor
E de Deu, nostre Créator. Amen.

» Car la comtesse devint enceinte d'un fils, et sans péril, et » bientôt après elle le mit au monde. Elle bénit et loua sainte Foi; » et le prêtre qui baptisa l'enfant, lui donna le nom de Ray- » mond.

» Plus tard, elle devint enceinte d'un autre fils qui fut appelé » Henri; et le père s'estima très heureux. Ainsi, sainte Foi rem- » plit exactement la promesse qu'elle avait faite à la comtesse. » Que sainte Foi en soit louée, remerciée et glorifiée; qu'elle » nous donne son amour, et celui de Dieu, notre créateur. Ainsi » soit-il. »

Catel, et les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, n'admettent pas la légende de l'abbaye de Conques; mais il est avéré que peu de temps après avoir hérité de la comté de Toulouse, Guillaume III se mit en possession de la Provence, à la mort de Guillaume II, fils de Rotbold, décédé sans postérité. Le comte de Toulouse eut deux enfants d'Emma : Pons, qui lui succéda, et Bertrand, qui devint le chef de la seconde race des comtes de Forcalquier. Long-temps après la mort de Guillaume III, les descendants de Bertrand portaient encore les armoiries de la maison de Toulouse, sans autre différence que la brisure des émeaux, signe distinctif des branches cadettes.

Nous arrivons à une époque de régénération. Les peuples

d'occident, après avoir sommeillé pendant plusieurs siècles, se réveillent enfin. La langue romane se perfectionne dans le Midi, et déja les jongleurs, connus plus tard, sous le nom de Troubadours, préludent à leurs chansons sous le beau ciel de la Provence. Constance, fille du comte de Toulouse, que nous verrons bientôt monter sur le trône de France, accueille avec transport les naïfs ménestrels qui vont de ville en ville, chantant les belles dames et les preux chevaliers. Un nouveau soleil va briller sur la France méridionale. Heureux seront les peuples de la Langue-d'Oc, si la discorde ne vient pas secouer sur leurs têtes les torches de la guerre civile, si le fanatisme n'allume pas ses bûchers!....

Guillaume III commence la série de ces nobles comtes de Toulouse, qui furent si puissants dans la prospérité, et si grands dans le malheur. Le surnom de *Taillefer*, que lui donnèrent ses contemporains, atteste encore la brillante réputation de bravoure qu'il se fit dans toute l'étendue du pays de la Langue-d'Oc.

En effet, après une jeunesse passée dans le calme et l'oisiveté, vie alors ordinaire aux grands seigneurs, Guillaume songea à réprimer l'insolence de quelques-uns de ses vassaux. Donat de Caraman avait obtenu du roi de France le privilége de faire tenir un marché, les trois derniers jours de la semaine, en tel endroit de ses domaines qu'il jugerait à propos, depuis le lieu appelé *Stap*, en langue du pays, jusqu'aux murs de Toulouse. Guillaume assembla un concile où se trouvèrent, l'archevêque de Narbonne, les évêques de Carcassonne, de Béziers, de Maguelonne, l'archevêque d'Auch et plusieurs abbés. (1005.) Donat de Caraman se vit dépouillé de son privilége, sous peine d'excommunication.

Vers le même temps, il se passa à Toulouse un fait assez singulier : les juifs étaient très nombreux dans la capitale de la Langue-d'Oc, et s'y livraient avec succès au commerce. Une tradition populaire, perpétuée de père en fils, disait que, pendant le siége de Toulouse par les Sarrasins, les Juifs avaient voulu livrer la ville aux infidèles. Pour les punir de cette perfidie, on célébrait chaque année la cérémonie de *donner un soufflet à un*

Juif, à la fête de Pâques, comme il avait toujours été d'usage. Dans la semaine sainte, Ayméric, vicomte de Rochechouart, vint à Toulouse, accompagné d'Hugues, son chapelain. Ce moine fut chargé par l'évêque de donner le soufflet au Juif. Il le frappa avec tant de force, que la cervelle et les yeux réjaillirent contre la muraille, et, le lendemain, *la synagogue* enleva le cadavre, qui fut inhumé dans le cimetière des Juifs, près le Château Narbonnais.

Ce fait, rapporté dans la vie de saint Théodard, archevêque de Narbonne, prouve que les Israélites étaient assez influents dans le Languedoc, puisqu'on s'efforçait de les tenir dans l'avilissement par les avanies annuelles qu'on leur fesait subir. Guillaume III ne prit d'abord aucune part aux affaires d'église; il avait perdu Garslinde, sa mère, et les soins du gouvernement l'occupaient assez. Les enfants de Raymond I[er] formaient déja deux branches bien distinctes; ils se réunirent à Toulouse, dans l'abbaye de Saint-Sernin, pour se partager amiablement le marquisat de Gothie, et les autres comtés qui dépendaient de la maison de Toulouse.

Guillaume III eut pour sa part le pays toulousain, l'Albigeois, le Querci et quelques autres provinces. Le reste échut à son cousin-germain Raymond, comte de Rouergue. Après ce partage, qui se fit sans aucune contestation, chose très rare dans ce siècle où le fils usurpait, sans scrupule, les biens du père, les deux frères se séparèrent pour gouverner chacun leurs domaines respectifs.

Le comte de Toulouse avait jusqu'alors imposé facilement à ses vassaux ses droits de suzeraineté. Mais il ne fut pas aussi heureux dans une guerre qu'il entreprit, vers 981, contre Roger, vicomte de Carcassonne. Les Toulousains essuyèrent une sanglante défaite. Le vainqueur fit néanmoins des propositions de paix qui furent acceptées par Guillaume. Roger était un puissant seigneur, le comte de Toulouse avait tout à craindre de lui, au milieu des troubles qui agitaient alors la France. Hugues Capet avait mis le sceau à son usurpation, et les seigneurs d'outre-Loire,

pour mettre fin aux discordes civiles, venaient de le proclamer roi.

Les châtelains de la Langue-d'Oc et de Provence qui s'étaient opposés, quelques années auparavant, au couronnement d'Eudes, comte de Paris, refusèrent de reconnaître le nouveau souverain. Guillaume III, comte de Toulouse; Raymond III, comte de Rouergne; Pons, comte d'Albi, se mirent à la tête de l'insurrection. Les choses en restèrent là pendant une année environ. Hugues Capet, après de nombreux pourparlers, fit un accord avec les princes Aquitains, qui le reconnurent pour suzerain, moyennant quelques cessions de provinces, et le maintien de tous leurs privilèges.

« Le comte de Toulouse, dit un chroniqueur, passait l'hiver » et le printemps dans ses beaux domaines de Provence, pour » complaire à son épouse.

» Or, vers le commencement du mois de juin de l'an de grace » mil deux cent-neuf, il n'était bruit dans tous les pays de la » Langue-d'Oc, que de l'arrivée de monseigneur Robert de » France. Ce prince, enfant chéri de l'église, et très *dévotieux*, » visitait alors les principaux monastères du royaume. Les mi- » racles opérés par l'intercession du premier apôtre de Toulouse, » attiraient grand nombre de pélerins au monastère de Saint- » Sernin. Robert y fit ses dévotions, et alla ensuite prier à l'église » de Sainte-Marie-de-la-Daurade. »

Le comte de Toulouse reçut le roi Robert avec tout le faste qu'étalaient les grands vassaux de la couronne : Guillaume était sans contredit le plus puissant de tous les princes de la Langue-d'Oc. La mort de Pons, son frère, assassiné par son beau-fils, l'avait déja remis en possession de toute la comté d'Alby; pour imiter les rois de France ses suzerains, il céda la comté d'Auvergne à Guy, vicomte de Clermont, à la condition expresse qu'il serait son vassal. Poussé par son ambition et par le besoin d'argent, il brocantait indignement les évêchés et les abbayes, qu'il vendait au plus offrant : en 990, après le décès de Frotaire, il offrit, moyennant une somme considérable, l'évêché de Cahors à Bernard, abbé de Salignac et de Beaulieu. Le clergé poussa de

hauts cris ; les prêtres disaient partout que l'abomination était dans le lieu saint, et que le jour du jugement dernier arriverait bientôt. Guillaume, trop puissant pour avoir à craindre la moindre punition, ne se laissa pas effrayer par des menaces, et imposa silence à l'indignation publique, en accordant des biens ou de nouvelles immunités à divers monastères de la France méridionale.

Cependant une grande tempête menaçait l'Europe catholique ; l'ivraie de l'hérésie croissait et se multipliait dans le champ du Seigneur. Les disciples de Manès s'étaient répandus dans l'occident, et ces nouveaux docteurs comptèrent bientôt de nombreux prosélites dans le midi de la France. Une femme italienne, dit un chroniqueur, aidée de deux prêtres français, Etienne, confesseur de la reine Constance, et Lisois, chanoine de Sainte-Croix-d'Orléans, fut la première à prêcher publiquement les erreurs de Manès. Ces sectaires, dont le nombre s'accrut si rapidement, que le clergé en fut vivement alarmé, n'admettaient aucun des dogmes du christianisme : l'ancien et le nouveau testament, l'enfer, le paradis, les devoirs du mariage, les sacrements, étaient pour eux autant d'objets de dérision. Ils gardaient un secret inviolable sur le lieu où ils tenaient leurs assemblées nocturnes : ils récitaient de longues litanies en l'honneur du démon qu'ils adoraient sous diverses figures, et bien souvent, dit une légende, l'esprit malin leur apparaissait tantôt sous la forme d'un lion, tantôt sous celle d'un serpent. Quand l'abominable cérémonie était terminée, on éteignait les lumières, et hommes et femmes se livraient aux actes de la plus honteuse lubricité.

Le récit de ces horribles cérémonies était exagéré par le zèle des catholiques ; les gens du peuple, crédules et superstitieux, se persuadèrent aisément que les hérétiques étaient en commerce direct avec l'enfer ; on disait même qu'ils égorgeaient les petits enfants, et qu'avec leurs os broyés ils fesaient une poudre pour fasciner les bons chrétiens. Les chroniqueurs du temps racontent des faits bizarres sur les premiers Manichéens qui parurent dans le midi la France. Leur ardeur pour le prosélitisme

alarma les évêques qui prirent les mesures les plus efficaces pour étouffer l'hérésie avant qu'elle eût infecté les pays de la Langue-d'Oc. Robert, roi de France, instruit des progrès que fesaient les nouvelles doctrines, convoqua un concile à Orléans vers 1017. Pour convaincre les hérétiques d'avoir cherché à corrompre la foi des catholiques, on fit comparaître un gentilhomme normand, qui, séduit un seul instant par les faux docteurs, s'était retracté bientôt après et avait révélé le secret de leurs abominables principes.

« Renoncez aux erreurs de Manès ou vous périrez tous par le » feu, leur dit l'évêque d'Orléans.

» Le bûcher! le bûcher! répondirent les Manichéens; nous » sommes prêts à mourir pour glorifier la nouvelle loi. »

Ces fanatiques ne furent point effrayés par l'appareil des plus cruels supplices, et ils moururent tous avec un courage digne d'une meilleure cause. Cette exécution n'arrêta pas les nombreux apôtres qui parcouraient les provinces méridionales. L'évêque de Toulouse, l'archevêque de Narbonne et quelques autres prélats des villes voisines, citèrent devant leur tribunal des bourgeois qui professaient ouvertement l'hérésie; on ne put en obtenir aucune rétractation, et ils périrent sur le bûcher comme leurs frères d'Orléans. Dès ce moment le manichéisme fit de jour en jour des progrès plus rapides : les *Henriciens*, ainsi appelés du nom de *Henri* leur premier et principal docteur, puisèrent l'énergie du fanatisme dans les tourments de la persécution, et nous les verrons bientôt sous le nom d'Albigeois, disputer aux princes croisés la possession de tout l'ancien royaume d'Aquitaine.

Nous ne savons pas si le comte Guillaume III prit part aux mesures coërcitives des prélats de la Langue-d'Oc; mais tout porte à croire que ce prince, assez zélé pour la religion catholique, quoiqu'il se fût approprié plusieurs abbayes, seconda de tout son pouvoir les ennemis de l'hérésie, parce qu'il entrevoyait les malheurs que les guerres de religion attireraient sur le Midi.

« Guillaume fut amplement récompensé de son zèle pour le » maintien de la foi catholique dans la Langue-d'Oc, dit un cor-

» tulaire de l'abbaye Moissac. Ce comte vécut plus de quatre-
» vingt-dix ans et ne termina sa longue carrière que vers la fin
» de l'an de grace mil deux cent trente-sept. De sa première
» femme, il eut quatre enfants : deux princes, qui moururent en
» bas âge, et deux princesses, Constance qui épousa Robert roi
» de France, et causa tant de troubles dans le royaume ; Ermen-
» garde, qui épousa un comte d'Auvergne. D'Emma de Provence,
» sa seconde épouse, naquirent Pons et Bertrand, qui eut en
» apanage les vastes domaines que sa mère avait reçus en héri-
» tage de Rotbold. »

Guillaume mourut à Toulouse, dans les derniers jours du mois d'octobre, après avoir vu le mariage de son fils Pons avec Majore de Foix, célébré avec une magnificence royale. Il fut enseveli à Saint-Sernin, où était alors la sépulture des comtes de Toulouse. On voit encore son tombeau et celui de Pons son fils dans une chapelle adossée contre le mur extérieur, et pratiquée à l'extrémité du bras droit de la croisée de la basilique. Une ancienne peinture à fresque, aujourd'hui presque entièrement effacée, ornait l'intérieur de cette petite chapelle. En face de la porte on voyait, il y a quelques années, l'image de la vierge, celle de saint Jacques à gauche, celle de saint Sernin, premier évêque de Toulouse, à droite.

Catel, dans son *Histoire des Comtes de Toulouse*, dit expressément que Guillaume III, Pons II son père, et Pons III son fils, furent enterrés à Saint-Sernin.

» Ce comte fut enterré en l'église Saint-Sernin, en laquelle
» nous voyons comme une petite chapelle voûtée, sans autel,
» tout contre la porte de la dite église, qui répond à l'hôpital
» Saint-Jacques ; dans laquelle il y a quatre tombeaux de mar-
» bre blanc avec une image de la vierge Marie, peinte sur la
» muraille, ensemble, les images de saint Sernin et de saint
» Jacques ; et aux deux côtés desdits saints, sont représentés
» deux comtes à genoux, en cottes, avec l'écusson de la croix
» pommelée, et au dessus dudit tableau est écrit sur la muraille :

HIC REQUIESCIT GUILLELMUS TAILLAFER
ET PONTIUS COMES TOLOSANUS.

« Ici reposent Guillaume Taillefer, et Pons, comtes de Tou-
» louse [1]. »

Les chroniqueurs nous ont laissé peu de documents historiques sur Guillaume III; néanmoins, on ne peut douter que ce comte n'ait consolidé la puissance de la maison de Toulouse. Il se fit craindre et respecter de ses vassaux; ses exploits lui méritèrent le surnom de *Taillefer*, et il fut le grand-père de Raymond de Saint-Gilles, le héros des croisades. Nous le voyons ouvrir la brillante carrière où ses petits-fils vont se précipiter pour arriver à la gloire et à la puissance. Le seul reproche qu'on puisse faire à la mémoire de ce comte, est d'avoir usurpé les biens ecclésiastiques. Il ne se fesait pas scrupule de vendre les abbayes et les évêchés; mais il paraît moins coupable, si l'on considère qu'il vivait dans un siècle où les puissants vassaux de la couronne de France n'étaient que de hardis spoliateurs.

PONS III. (1037.) — Agé de plus de quatre-vingt-dix ans, ne pouvant plus suffire aux soins du gouvernement, Guillaume Taillefer s'était démis, quelques années avant sa mort, de la comté, en faveur de Pons III, son fils. Ce prince était âgé d'environ quarante-cinq ans lorsqu'il succéda à son père, en l'an 1037. Depuis long-temps il possédait la plus grande partie de l'ancien domaine de la maison de Toulouse, puisque dans son contrat

1 Les savants bénédictins, auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc*, ont admis l'authenticité de ce sarcophage des comtes de Toulouse; M. d'Aldéguier, dans son *Histoire de la ville de Toulouse*, a émis une opinion contraire :

« Ce sarcophage, qu'on dit être celui de Guillaume Taillefer, dut être tiré des dé-
» combres du cimetière de la Daurade, après l'incendie qui consuma une partie de la
» ville, en 1462. Lorsque les ruines qui couvraient le cimetière furent visitées, on dut
» trouver les sépultures des comtes de Toulouse dans le plus grand désordre. Il paraît
» que l'on ne put sauver que les sarcophages que nous voyons encore dans le réduit pra-
» tiqué auprès du portail de l'église Saint-Sernin; mais sont-ce bien ceux des personnages
» indiqués par les nouvelles inscriptions? On peut le croire, mais rien ne le prouve, etc.,
» etc. »

de mariage avec Majore de Foix, il lui assigna pour douaire l'évêché et la ville d'Albi et la moitié de l'évêché de Nismes. Maître du pays toulousain, de l'Albigeois, du Querci, Pons III hérita aussi de la comté de Saint-Gilles et de presque toute la Provence qu'Emma, sa mère, avait portée en dot à Guillaume Taillefer. Les premières années de sa domination ne furent signalées par aucun fait remarquable : l'acte le plus ancien, où il soit fait mention de ce comte, est une donation à l'abbaye de Moissac, en l'an 1045.

« Peu de temps après, dit le cartulaire, très noble et très » puissant seigneur Pons, comte de Toulouse, vint lui-même » en notre abbaye, et confirma cette donation. Il prêta serment, » la main droite levée vers le ciel, et pour marque de sa con- » cession, et pour en perpétuer le souvenir dans la postérité, il » se coupa l'ongle du pouce, de telle sorte que le sang en sortit. » Quant à cette charte, elle fut écrite l'an de l'incarnation du » Seigneur 1045 [1]. »

Dans cet acte, Pons III se qualifie de comte palatin, titre honorifique exclusivement réservé aux grands vassaux qui relevaient immédiatement de la couronne; aussi enclin à la paix que son père avait été guerrier et actif, Pons III ne chercha pas comme lui à agrandir ses domaines, ni à humilier ses vassaux. Vers l'an 1044, Majore, son épouse, fut atteinte d'une maladie que les *mires* ou médecins déclarèrent mortelle. Le comte, qui avait grande foi en l'intercession de saint Jacques, fit un pélerinage à Compostelle, suivant la pieuse coutume de ce temps. Six mois après son retour, il eut la douleur de voir Majore expirer entre ses bras. Il épousa, plus tard, Almodis, fille du comte de la Marche en Limousin, qui avait déja été mariée en premières noces, à Hugues-le-Pieux, seigneur de Lusignan. il en eut trois enfants : Guillaume IV, son successeur, Raymond, comte de Saint-Gilles, et une fille nommée Almodis, comme sa

1 Fragment d'un vieux titre trouvé par Catel, à l'abbaye de Moissac, et rapporté dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, page 112

mère. Les historiens espagnols se sont tous accordés à exalter la vertu de cette princesse; mais les chroniqueurs français, et surtout l'anglais Guillaume de Malmesburi, l'ont dépeinte comme une femme livrée aux plus honteuses passions. Ces imputations peuvent bien avoir été inventées par des calomniateurs; pourtant il est certain que Pons III la répudia et la céda, de bonne volonté, au comte de Barcelonne.

Les tracasseries domestiques ne détournaient pas le comte de Toulouse de l'administration de ses vastes domaines. Il eut bientôt une occasion favorable pour déployer le luxe royal que la fierté des grands vassaux affectait dans les moindres circonstances. L'empereur Henri III avait envoyé des ambassadeurs en Espagne, pour notifier aux principaux seigneurs que le royaume était un fief de l'empire; qu'il prétendait exercer à l'avenir ses droits de suzeraineté. Ferdinand, qui régnait alors, répondit aux ambassadeurs, avec la fierté d'un Castillan :

« Allez dire à l'empereur que je tiens ma couronne de Dieu » et non des hommes; Ferdinand ne sera jamais son vassal..... » J'en appelle au tribunal du souverain pontife Victor II, qui » doit se rendre à Toulouse pour y tenir un concile. Je promets, » avec serment, de me soumettre à sa décision. »

Il rassembla l'élite de sa noblesse et en forma une armée de dix mille hommes, et leur donna pour chef Rodrigue Diaz-de-Bivar, déja célèbre par ses exploits, et immortalisé depuis sous le glorieux nom de *Cid*, par les chants populaires de l'Espagne. Jamais plus brillante ambassade n'avait représenté la gloire d'un monarque, et les gentilshommes castillans déployèrent une magnificence à rendre jaloux les seigneurs de l'empire.

Victor II était arrivé à Toulouse quelque temps avant les ambassadeurs de Henri III et de Ferdinand. Le pape, après de longues contestations, parvint à arranger le différend qui s'était élevé entre l'empereur et le roi de Castille. Puis, Rodrigue Diaz-de-Bivar donna une joûte ou tournoi, avec les chevaliers castillans qui l'avaient accompagné, et les deux ambassades quittèrent

Toulouse, non sans avoir reçu la bénédiction de notre saint père le pape, dit un cartulaire.

Il est étonnant que les chroniqueurs cités par l'historien espagnol Mariana, n'aient pas fait mention du comte de Toulouse, dans les divers récits qu'il ont laissés sur la contestation de Henri III et de Ferdinand. Il est pourtant probable que Pons III ne resta pas étranger à ce singulier procès soumis à la décision de Victor II, et qu'il exerça une grande influence sur le souverain pontife. Le nom du successeur de Guillaume Taillefer passe inaperçu dans les actes du concile qui se tint vers le même temps à Toulouse. Ce concile fut convoqué par mandement exprès du pape Victor, pour condamner les simoniaques et les seigneurs qui usurpaient les biens de l'église.

« Nous apprenons, dit l'historien des comtes de Toulouse, par » le commencement et la fin d'un concile qui est dans les archives » de l'abbaye de Moissac, comme en l'an 1056, du mandement » du pape Victor, fut tenu un concile, dans Toulouse, de dix-» huit évêques, auquel furent députés, de la part du pape Victor, » Rambaud, archevêque d'Arles, et Pons, archevêque d'Aix, » en Provence, pour y présider, régnant Henri l'empereur, et » et sous le vénérable Pons, comte de Toulouse. »

Voici le commencement du dit concile :

« L'an mil cinquante-six de l'incarnation du Seigneur, le sep-» tième jour des ides de septembre, fut convoqué, à Toulouse, » un concile de dix-huit évêques [1], par l'ordre du pape Victor, » qui l'a voulu pour anéantir l'hérésie des simoniaques et ré-» tablir la discipline ecclésiastique, selon les réglements des » anciens canons. »

A dater de ce concile où les simoniaques et les accapareurs de biens ecclésiastiques furent condamnés, il n'est plus parlé de

[1] A ce concile assistèrent : Arnould, évêque de Toulouse; Bernard, de Béziers; Gontier, d'Agde; Bernard, d'Agen; Raymond, de Bazas; Arnauld, de Maguelonne; Elfand, d'Apt; Pierre, de Rhodez; Proferve, de Nîmes; Rostand, de Lodève; Héraclius, de Tarbes; Bernard, de Comminges; Bernard, de Conxrans; Arnauld, d'Elne. *(Voir la collection des décrets des conciles.)*

Pons III. L'histoire de ce comte se réduit à quelques tracasseries qu'il suscita à divers évêques de la Langue-d'Oc, en s'arrogeant le droit de disposer des siéges vacants. En 1051, Pons III dominait sur le Velai, du vivant d'Hugues son cousin, et comte de Rouergue Après la mort d'Etienne, évêque du Puy, il s'efforça de faire élire à sa place Bertrand, archidiacre de Mende, au préjudice de Pierre de Mercueur, neveu du prélat défunt, et qui avait été nommé d'un commun accord par le peuple et le haut clergé du Velai.

Pour détruire la mauvaise réputation qu'il s'était faite parmi les évêques de la Langue-d'Oc en vendant les évêchés à prix d'argent, Pons III se montra très généreux envers les églises, et très zélé pour le rétablissement de la discipline primitive dans les monastères. En 1053, il donna aux religieux de Saint-Victor de Marseille, la ville du Vigan dans le diocèse de Nîmes. Vers la même époque, par les conseils d'Odilon, abbé de Cluni, il renonca aux droits que Guillaume Taillefer, son père, s'était arrogés sur l'abbaye de Moissac, et la soumit à celle de Cluni, du consentement de *la comtesse sa femme, et des princes aquitains ses sujets*. Cette condescendance lui mérita les éloges des prélats du quatrième concile qui se tint à Toulouse, en 1061, sous le pontificat de Nicolas II.

Un acte daté de cette année, et commençant par ces mots: *Sous le règne de Philippe, Pons troisième de ce nom étant comte palatin des Tolosains*, prouve d'une manière authentique que Pons III vivait encore à cette époque. Mais cette charte est le dernier document historique qui nous ait été transmis sur le successeur de Guillaume Taillefer. Il est fait peu mention de ce comte dans les légendes et les chroniques; et tout porte à croire que, pendant tout le temps de sa domination, il ne se passa pas d'événements importants dans la comté de Toulouse.

Un auteur anglais, Guillaume de Malmesbury, dit pourtant en termes formels que Pons III, non moins intrépide que Guillaume Taillefer son père, eut beaucoup de part à la régénération glorieuse de la maison de Toulouse. Premier vassal de la couronne

de France, se fit respecter de ses seigneurs sur lesquels il avait droit de suzeraineté. Malmesbury prodigue les éloges à la mémoire de Pons III, ce qui a fait croire à quelques historiens que c'est de ce comte que date la gloire de ses descendants. Quant à nous, après de longues et de consciencieuses recherches, nous n'avons pu rien découvrir qui puisse motiver les louanges emphatiques de l'auteur anglais. Nous savons seulement que Pons III était très puissant en Provence, et qu'il prenait le titre de *Comte palatin*.

« La charge de *comte palatin* ou *comte du palais*, disent les » bénédictins, auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc*, était » une des plus considérables de la couronne, sous la seconde race » de nos rois. La principale fonction de celui qui en était revêtu » consistait à rendre la justice. Il jugeait souverainement, soit » en première instance, soit par appel, les affaires civiles et cri- » minelles dont la connaissance lui était réservée, et celles qui » intéressaient le prince dont il était proprement le chef du con- » seil. Nos rois envoyaient aussi quelquefois le *comte palatin* » dans les provinces pour y administrer la justice, et ils honorè- » rent ensuite de cette fonction les principaux comtes provinciaux » auxquels ils accordèrent le pouvoir de juger définitivement » dans l'étendue de leurs domaines, et avec la même autorité que » le *comte du palais*. C'est ainsi que les comtes de Champagne » parvinrent à la dignité de *comtes palatins*, dans le royaume de » France, dignité qu'ils rendirent héréditaire dans leur maison.

» Nous ne doutons pas que les comtes de Toulouse ne soient » parvenus de leur côté à la charge de *comtes palatins* du royaume » d'Aquitaine. Outre qu'ils étaient les plus distingués entre tous » les grands seigneurs du royaume, on voit d'ailleurs que les rois » d'Aquitaine de la race de Charlemagne, qui avaient leur palais » à Toulouse, eurent leurs *comtes du palais*, et que saint Guil- » laume, comte de cette ville, est qualifié *comte palatin*, tant » par l'auteur de sa vie que dans l'ancien martyrologe de l'abbaye » de Gellone, qu'il fonda. »

Les religieux de Saint-Maur, qui, par leurs recherches, par-

vinrent à résoudre tant d'autres difficultés historiques, disent que les derniers comtes de Toulouse ne prirent pas le titre de *comtes palatins*. Raymond de Saint-Gilles et Raymond V étaient trop puissants pour regarder comme honorifique une dignité qui leur rappelait leur vassalité.

Suivant Catel, Pons III vécut environ quatre ans après le quatrième concile de Toulouse, et mourut vers l'an mil soixante-et-un, laissant [1] trois fils et une fille d'Almodis de la Marche, sa dernière femme. Hugues, le plus jeune, ne lui survécut pas long-temps, et décéda dans le courant de l'année 1063. La fille, qui s'appelait Almodis, comme sa mère, épousa Pierre, comte de Melgueil. Guillaume et Raymond se partagèrent les domaines de leur père.

GUILLAUME IV. (1061.) — Guillaume lui succéda dans la comté de Toulouse, et se mit en possession de l'Albigeois et du Querci. Raymond, son frère, eut en partage les terres que les comtes de Toulouse possédaient en Provence depuis la mort de Rohtbold, leur aïeul ; il prit le titre de *comte de Saint-Gilles*, nom glorieux et immortel que les croisés répèteront bientôt, en arborant l'étendard du Christ, sur les remparts de Jérusalem.

Guillaume n'était âgé que de vingt ans, lorsque son père lui laissa en héritage les plus beaux domaines que pût envier le fils d'un vassal de la couronne de France. Il épousa en premières noces une princesse nommée Mahaud ou Mathilde, et la vieille Almodis, comtesse de Barcelonne se rendit à Toulouse, pour assister à la célébration du mariage.

« Il y eut nombreux chevaliers à Toulouse, dit un manuscrit
» latin que j'ai sous les yeux ; les seigneurs du pays toulousain,
» de l'Agenais, du Querci, de l'Albigeois, abandonnèrent tous
» leurs femmes et leurs castels. Raymond de Saint-Gilles, frère
» du comte, s'y rendit aussi, tant pour faire honneur à son frère

[1] Pons III fut enseveli à Saint-Sernin, à côté de Guillaume IV, son père. Sur un des tombeaux, on lit :

HIC JACET PONTIUS FILIUS GUILLELMI COMITIS.

» Guillaume, que pour embrasser sa mère Almodis, qu'il
» n'avait pas vue depuis son départ pour Barcelonne. L'évêque
» Izarn, et Durand, abbé de Moissac, officièrent dans l'église de
» Sainte-Marie-de-la-Daurade, et on fit grandes largesses aux
» pauvres. Mais Raymond se retira fort mécontent de ce que sa
» mère avait donné une partie de la comté de Saint-Gilles à
» la jeune Almodis, qui venait d'épouser le comte de Subs-
» tantion. »

La comtesse de Barcelonne, avant de quitter Toulouse, de concert avec Guillaume IV, confirma Durand, abbé de Moissac, dans la possession des terres allodiales de *Saint-Pierre-des-Cuisines*[1] qui avaient été léguées précédemment à l'abbaye. Dans cette donation, faite par Guillaume IV et Almodis, sa mère, il était statué que les comtes de Toulouse ne pourraient lever ni exiger aucune rente des habitants de *Saint-Pierre*, ni aucun droit sur les cuirs.

« D'où nous pouvons apprendre, ajoute Catel, que depuis
» long-temps l'on préparait des cuirs au dit lieu, et encore la rue
» porte le nom de *Blanchiez*, parce qu'on y blanchit les cuirs. Il
» est dit aussi, dans cette donation, qu'il leur est permis de bâtir
» des fours pour cuire le pain, sans qu'ils soient tenus de l'ap-
» porter à ceux du comte. Car il est certain que les fours étaient
» du comte, à cause de quoi ils étaient appelés *comitiales*, aux-

[1] En ce temps, dit Catel, Saint-Pierre n'était pas de la ville, mais tout près de la ville. Vu que les anciennes murailles et portes de la ville qui paraissent encore, tant aux Chartreux qu'à la rue des *Blanchiez*, nous montrent que la ville n'allait que jusques au ieu de la dite rue des *Blanchiez*, appelé *las Placettes*. Aussi, les confrontations des dits biens compris dans la donation, sont la Garonne, le lieu appelé *Crosas*, hors de la ville de Toulouse, dans lequel est aujourd'hui la porte de la ville, nommée *las Croses*, mainnant rue de *Lascroses* et *Puits-Creusés*.

Le nom de *sancti Petri de Coquinis*, que quelques auteurs font dériver du nom de *Coquinis à Coquendo*, parce qu'on pouvait y faire cuire le pain sans aller aux fours des comtes, d'autres le font dériver du mot *coquinis*, *coquin*, parce que ce lieu était habité par les pauvres gens appelés *coquiones* dans le capitulaire de Charlemagne.

Les comtes de Toulouse rassemblaient dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, qui était paroissiale, les habitants de la ville, quand ils avaient quelque affaire à leur proposer

» quels, à mon avis, les habitants étaient tenus de faire cuire » leur pain, et le comte avait coutume d'exiger une certaine » rente qui était appelée *Leyda* [1].

Quelque temps avant cette donation, dont l'acte renferme des détails curieux sur la ville de Toulouse, Guillaume IV eut une entrevue avec Bérenger Ier, comte de Barcelonne. Ces comtes avaient obtenu par achat, et non par succession légitime, comme l'ont prétendu quelques historiens espagnols, des droits sur les comtés de Barcelonne de Rasèz, sur quelques villages du pays toulousain et narbonnais. Mais ces droits se réduisaient à une sorte de suzeraineté, puisque nous verrons plus tard les vicomtes de Carcassonne devenir les arrière-vassaux de la maison de Toulouse. Vers l'an 1071, Guillaume IV exigea de Bérenger Ier l'hommage et le serment de fidélité qu'il lui devait comme à son suzerain. Le comte de Barcelonne hésita d'abord, mais les deux princes ne tardèrent pas à s'accorder : Guillaume céda à Bérenger la comté de Carcassonne et de Lauragais, pour la somme de 1432 onces d'or. Quatre ans plus tard, pour affermir cette union, le comte de Toulouse fit serment à Raymond-Bérenger II, comte de Carcassonne, de lui prêter secours contre tous ceux qui voudraient le troubler dans la possession de ses villes, comtés et évêchés [2].

Après avoir terminé ce différend, qui l'avait détourné de ses habitudes pacifiques et de ses pratiques religieuses, Guillaume IV mit tous ses soins, dit une légende, à faire fleurir la religion

[1] Catel donne le dénombrement de ces fours, qu'il dit avoir trouvés dans un ancien *rolle* des *Leudes* ou *rentes*. C'étaient :

Les fours Saint-Sauveur, Podapé, des Pescadours-Viels, de la Mamadière, de Budelièros, de l'Estèle, de Souque-Nalbiges, de Sesquières, de Bretonières, d'Arnaud-Bernat, del Barta, de Villanova, de Tounis, du Pré-Montardi, le four Bastard, le four neuf des Pescadours, de las Forguas de Noguier, près Saint-Étienne, de Gayte-Puech, d'Aguilhery, de la Pomo, de la Capele Rédondo, de Dadière, de la Trilhe, de Saint-Pierre-des-Cuisines.

[2] L'acte commence par ces mots : Moy, Guillaume quatrième de nom, comte de Toulouse, qui suis fils d'Almodis... D'où l'on peut inférer, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, que la vieille Almodis vivait encore alors.

dans ses états. Izarn était alors évêque de Toulouse ; ce prélat, zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, obtint du comte l'autorisation de mettre le monastère de Sainte-Marie-de-la-Daurade sous la dépendance de l'ordre de Cluni. 1077[1].

Toujours guidé par les conseils d'Izarn, Guillaume s'imposa de grandes dépenses pour faire réparer les bâtiments de la cathédrale Saint-Étienne ; Hugues, abbé de Cluni ; Hunaud, abbé de Moissac, secondèrent dans cette circonstance le zèle de Guillaume IV et de l'évêque Izarn. La cathédrale fut entièrement réparée ; on l'enrichit même des ornements nécessaires pour la célébration des saints mystères, et on y établit des chanoines qui furent soumis à la règle de saint Augustin.

Le comte de Toulouse fut détourné, vers l'an 1079, de ses projets de réforme ecclésiastique ; il lui fut annoncé que Gui-Geoffroy dit Guillaume VIII, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, était sur le point de lui déclarer la guerre. Guillaume, dans cette circonstance, fit preuve d'une activité qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un prince qui avait toujours vécu en bonne intelligence avec ses vassaux. Il rassembla ses troupes, et s'avança jusqu'à Bordeaux ; il attaqua l'armée du comte de Poitiers, et cent chevaliers des premières familles du Poitou trouvèrent la mort dans cette rencontre imprévue.

Les historiens qui ont rapporté ce fait ajoutent que le comte de Toulouse attaqua son adversaire par trahison. Guillaume VIII, irrité de cette perfidie, réunit tous ses vassaux d'Aquitaine, se mit à la poursuite des Languedociens, et ne s'arrêta que sous les murs de Toulouse ; les pays d'alentour furent ravagés, et, s'il faut en croire un vieux chroniqueur, le comte de Poitiers se rendit maître de la place, qu'il rendit quinze jours après à Guillaume IV, moyennant une grosse somme d'argent.

Il est étonnant que les premiers historiens de Toulouse ne nous

[1] Izarn fait un grand éloge de Guillaume, et déclare que ce prince délivra, autant qu'il était en lui, l'église de Toulouse des mains de ses ennemis, c'est-à-dire, des Simoniaques.

aient transmis aucun document certain sur l'invasion du comte de Poitiers : il n'en est même pas fait mention. Pour remplir cette lacune historique, les chroniqueurs et les auteurs de légendes sont entrés dans des détails minutieux sur le voyage de Guillaume IV à Rome, sur son séjour au monastère de Saint-Pons de Thomières. Ils disent aussi qu'en l'an 1083, le comte de Toulouse encourut l'excommunication, pour avoir voulu s'arroger le droit de réforme sur l'abbaye de Saint-Sernin. Il avait chassé les chanoines réguliers qui y résidaient, pour y placer des religieux de l'ordre de saint Benoît; il n'avait agi ainsi que par les conseils de l'évêque Izarn ; mais les Toulousains, outrés de ce qu'ils appelaient une violence, écrivirent au pape. Hildebrand occupait alors le trône pontifical, et avait pris le nom de Grégoire VII, nom si célèbre dans l'histoire de Toulouse. Guillaume, menacé d'excommunication, se soumit aux volontés du fier pontife qui avait fait trembler l'empereur Henri IV et Philippe I[er], roi de France. Il ordonna le rétablissement des chanoines réguliers de Saint-Sernin, et le pape lui envoya une bulle d'absolution.

Quelques années avant sa mort, Guillaume IV se qualifiait de comte et duc du pays toulousain, de l'Agenais, du Périgord, du Querci et d'Astarac. De Mathilde, sa première femme, il eut un fils, nommé Raymond, qui mourut en bas âge ; il fut enseveli dans l'église de Saint-Sernin ; Agnès de Mortaing, qu'il épousa en secondes noces, lui donna une fille qui reçut le nom de Philippine. Cette princesse fut mariée, en 1086, avec Sanche, roi d'Aragon et de Navarre ; après la mort de son père et de Sanche, elle épousa Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine ; Philippine donna le jour à la célèbre Alianor d'Aquitaine, qui, répudiée par Louis VII, roi de France, accorda sa main à Henri Plantagenet, roi d'Angleterre.

Guillaume IV se voyant sans héritier, manda, vers l'an 1088, son frère Raymond à Toulouse ; il lui céda ou vendit tous ses domaines, et dès lors Raymond de Saint-Gilles ajouta à tous ses titres celui de comte de Toulouse.

« Votre fille vit encore, disait l'évêque Izarn au vieux comte ;
» vous pourrez lui laisser la comté de Toulouse.

» Y pensez-vous, mon père, répondit Guillaume... Philippine
» a épousé un prince étranger, et il ne sera pas dit que j'ai aban-
» donné les plus belles de toutes les provinces de France à un
» prince espagnol. Ne prévoyez-vous pas les malheurs qui fon-
» draient sur les peuples de la Langue-d'Oc, qui ne voudraient pas
» reconnaître la domination d'un prince étranger? La comté de
» Toulouse ne sortira jamais de ma famille ; je veux la donner à
» mon bien-aimé frère Raymond, comte de Saint-Gilles : il saura
» mettre les domaines de nos pères à l'abri des prétentions de
» don Sanche, s'il prend envie au monarque aragonais de fran-
» chir les Pyrénées. »

Le vieux comte persista dans sa noble résolution, et Raymond de Saint-Gilles fut investi de la comté de Toulouse, du vivant de son frère. Débarrassé des sollicitudes du gouvernement, Guillaume se livra tout entier à son penchant pour la vie religieuse : il visita les monastères, et obtint du pape Urbain II la permission de faire bâtir, près de l'église de Sainte-Marie-de-la-Daurade, un cimetière, pour y être enterré, lui et les siens. Le souverain pontife, traitant le vieux comte en enfant chéri de l'Église, la lui accorda par une bulle expresse [1], où il est dit qu'il accorde indulgence de tous péchés en faveur de ceux qui y seront enterrés.

Les comtes de Toulouse étaient auparavant ensevelis à Saint-Sernin. Le cimetière de cette abbaye était appelé le *cimetière des nobles*; là, étaient ensevelies toutes les personnes appartenant aux grandes familles de la ville. Sous Guillaume IV, il s'éleva une contestation entre les chanoines de la cathédrale Saint-Étienne et ceux de Saint-Sernin ; les premiers, jaloux du privilége accordé par Grégoire VII à l'abbaye, en appelèrent au jugement de l'évêque. Izarn manda à Toulouse les évêques d'Agen et de Car-

[1] La bulle commence par ces mots : Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Guillaume, comte de Toulouse, salut et bénédiction apostolique... Ayant appris que vous portez une grande vénération à sainte Marie de Toulouse, etc.

cassonne; après de longues délibérations, on en vint à un accord qui portait que l'évêque de Toulouse, le comte, les chevaliers, leurs veuves, leurs enfants, seraient enterrés dans le cimetière Saint-Sernin [1].

Guillaume IV vivait encore au commencement de l'an mil quatre-vingt-treize; plusieurs seigneurs et chevaliers fesaient alors des pélerinages à Jérusalem. Le vieux comte, n'écoutant que son zèle, voulut aussi visiter le tombeau du Christ, mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs; il décéda loin de sa bonne ville de Toulouse, vers la fin du mois de septembre 1093 [2].

Prince inactif et peut-être trop pacifique, Guillaume IV passe inaperçu dans l'histoire. Des chartes, des donations faites à des églises, à des monastères, sont les seuls documents certains que nous ayons pu trouver sur l'époque de son gouvernement. Guillaume de Malmesbury, dans son *Histoire d'Angleterre*, est le seul qui ait reconnu dans le comte de Toulouse, de l'énergie, de l'activité, et un génie guerrier : nous savons qu'il prit une seule fois les armes contre le duc d'Aquitaine, encore fut-il malheureux et forcé à reculer devant son adversaire. Son plus beau titre de gloire est d'avoir cédé, avant de mourir, la comté de Toulouse à Raymond de Saint-Gilles, son frère. Il eut assez de fermeté pour résister aux suggestions des seigneurs dévoués aux princes espagnols, qui l'exhortaient à laisser ses domaines à sa fille, comtesse de Barcelonne. Par cette noble conduite, il se donna pour successseur un héros que nous verrons bientôt arborer sa bannière sur les murs de Jérusalem, aux cris mille fois répétés de : *Vive Raymond de St-Gilles! Toulouse! Languedoc et Provence!*

[1] Le cimetière de Saint-Sernin était placé sur le derrière de l'église, touchant l'émicycle et les petites chapelles qui l'entourent. Là, on a trouvé une très grande quantité de sarcophages en pierres avec leur couverts sculptés à écailles rétiliformes. (J-B. d'Aldéguier, tom 1, page 424.)

[2] Guillaume IV mourut, dit-on, à Jérusalem.

FIN DU CHAPITRE PREMIER DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

COMTES DE TOULOUSE.

CHAPITRE SECOND.

RAYMOND DE SAINT-GILLES. — GUERRES D'ORIENT.

Raymond, comte de Saint-Gilles, de Rouergue et de Provence, s'était déja fait une brillante renommée par ses beaux faits d'armes, avant de succéder à Guillaume IV, son frère. Vers l'an 1061, il avait épousé en premières noces sa cousine germaine, fille et héritière de Bertrand, comte de Provence, son oncle paternel. Il venait de recueillir la succession de Berthe, sa cousine. marquise de Gothie, comtesse de Rouergue et de Gévaudan. Dès ce moment, il prit le titre de comte de Narbonne, et força le vicomte de Bérenger à le reconnaître pour son seigneur. Pour mieux établir sa domination dans son nouveau domaine, il fit, avec Guifred, archevêque de Narbonne, un accord par lequel il lui promit :

« De l'aider contre les évêques de la province qui s'étaient faits » ou qui se seraient faits sacrer dans la suite sans sa participa-

» tion ; de lui rendre les tours, les murs et la forteresse de Nar-
» bonne, depuis la Tour-Carrée, près la place Royale, jusqu'à la
» Porte Mauresque; d'obliger le vicomte Raymond Bérenger et
» ses fils, de même que Garsinde, à les lui rendre, et à le laisser
» jouir de la moitié des péages ; de le faire jouir paisiblement, tant
» du siége archiépiscopal de Saint-Just et de Saint-Pasteur, situé
» dans l'enceinte de la ville, que de tout ce qui appartenait à
» l'archevêque, au dehors de Narbonne [1]. »

Non content d'avoir obtenu les bonnes graces de l'archevêque de Narbonne, Raymond de Saint-Gilles voulut aussi mériter celles du pape. Dans ce dessein, il fit un voyage à Rome, sur la fin du pontificat d'Alexandre II. Il trouva dans la capitale du monde chrétien, le comte de Bourgogne, et les deux princes promirent solennellement devant les corps des saints Apôtres, de secourir l'église romaine à la première sommation du pontife. *Le comte de Saint-Gilles*, dit Grégoire VII, dans une de ses lettres, *fit serment de fidélité à saint Pierre, en levant les mains au ciel.*

Le frère de Guillaume IV était à peine de retour dans ses états de Provence, lorsqu'il reçut de Grégoire une lettre par laquelle il lui ordonnait de passer les monts, à la tête des seigneurs, ses vassaux, pour repousser les Normands qui menaçaient l'Italie d'une nouvelle invasion. La plupart des historiens disent que Raymond de Saint-Gilles ne répondit pas à l'appel du pontife, et que, trop occupé à maintenir dans l'obéissance les grands seigneurs de Gothie, il ne put marcher à la défense du patrimoine de saint Pierre [2].

Le zèle que Raymond avait toujours montré pour le maintien des prérogatives du saint siége, ne le mit pas à l'abri des foudres de l'excommunication. Il fut condamné dans deux conciles en 1076 et 1078, parce qu'il avait épousé l'héritière de Provence, sa cousine germaine. La rigueur des évêques ne put le déterminer

1 Archives de l'archevêché de Narbonne.
2 Au mois d'octobre 1074, Raymond de Saint-Gilles était avec Guillaume IV, son frère, à Figeac, en Querci, occupé à réunir cette abbaye au monastère de Cluni. (*Gallia christiana.*)

à répudier la noble dame, et il vécut toujours avec elle jusqu'à sa mort arrivée vers l'an 1080. Raymond était alors le plus puissant de tous les seigneurs de la Langue-d'Oc; il pouvait demander en mariage une fille de roi. Il n'était bruit, vers la fin du XI[e] siècle, que de la beauté de Mathilde, fille de Roger, comte de Sicile.

» Raymond, *comte de Provence très célèbre*, dit un historien » comtemporain, instruit de la haute renommée que Roger, » comte de Sicile, s'était faite par ses exploits, lui envoya une » ambassade solennelle pour lui demander la main de Mathilde, » sa fille, princesse d'une adorable beauté. Roger accueillit favo» rablement les ambassadeurs du comte de Saint-Gilles, qui si» gnèrent le contrat de mariage, fixèrent le jour pour la célébra» tion des noces et retournèrent en Provence, chargés de riches » présents. Aussitôt que Raymond connut l'heureuse issue de sa » négociation, il fit voile sur la Sicile, et le comte Roger le reçut » avec de grands honneurs. Quelques jours après, on fixa la dot » de la princesse Mathilde, et Raymond l'épousa en présence de » plusieurs évêques et des principaux seigneurs du pays. Les » noces furent célébrées avec une magnificence royale, et Roger » laissa partir son beau-fils, qu'il combla de présents magni» fiques. »

Par ce mariage, Raymond de Saint-Gilles s'allia à la puissante famille des princes normands, qui gouvernaient alors avec une autorité presque souveraine la plus grande partie de l'Italie. Il se reconcilia en même temps avec le pape Grégoire VII, qui, n'ayant plus de griefs à reprocher au frère de Guillaume IV, lui écrivit dans les termes les plus flatteurs pour l'exhorter à se conduire en prince dévoué à la sainte église. Raymond connaissait trop bien l'influence que le puissant génie de Grégoire exerçait sur toute l'Europe, pour ne pas recevoir avec reconnaissance l'absolution pontificale. Aussi s'empressa-t-il de prêter main-forte au saint-siége contre Pierre, archevêque de Narbonne, qui avait été excommunié dans un concile romain. La lettre de Gré-

goire VII était adressée au comte de Saint-Gilles, et à Bérenger, vicomte de Narbonne.

« Mes très chers fils en Jésus-Christ, leur écrivait-il, jusqu'à » ce jour vous avez triomphé de vos ennemis ; vous devez cette » grace singulière à l'attachement que les princes de votre maison » ont témoigné dans toutes les circonstances aux vicaires de Jé- » sus-Christ. C'est pourquoi nous vous prions et ordonnons, au » nom de saint Pierre, de secourir l'église de Narbonne, qui, » depuis long-temps, est en proie aux ministres du démon. Fa- » vorisez de tout votre pouvoir notre frère d'Almace, qui a été » élu et canoniquement ordonné archevêque.

» Quant à Pierre, l'usurpateur, et ci-devant évêque de Rho- » dez, il n'est pas entré par la porte comme le bon Pasteur, mais » par ailleurs, comme un larron perfide. Il sacrifie la brebis de » Jésus-Christ au démon. Résistez-lui donc de toutes vos for- » ces, si vous voulez obtenir la grace du Dieu tout-puissant. »

Cette lettre produisit tout l'effet que l'habile pontife en avait attendu. Raymond de Saint-Gilles et Bérenger protégèrent ouvertement d'Almace ; et Pierre, cédant à l'orage, quitta le siége archiépiscopal de Narbonne, qu'il avait usurpé au mépris des saints canons. Raymond ne borna pas là sa condescendance pour le saint-siége : après avoir mis d'Almace en possession de son archevêché, il fit un voyage en Provence, où il s'occupa beaucoup d'affaires religieuses. Il renonça à l'héritage des évêques de Béziers, que les marquis de Gothie s'étaient arrogé dans les diocèses de la première Narbonnaise. Il fit l'abandon de tous ses droits en présence de l'évêque Manfred et des principaux seigneurs du pays.

« Au nom de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, s'écria » Raymond, qui se tenait debout sur les dégrés de la grande » porte de l'église, je jure que ni moi, ni aucun comte de Rouer- » gue, mon successeur, ne réclamera à l'avenir l'héritage des » évêques de Béziers[1]. »

[1] L'évêque Manfred, dit le père Andoque, dans son *Histoire de la ville de Béziers*, donna au comte Raymond un cheval du prix de 200 sols malgoriens.

Il venait d'unir l'abbaye de Saint-Bausile de Nîmes, à la congrégation de la Chaise-Dieu, et se délassait, à Narbonne, des fatigues de son voyage, lorsqu'il apprit qu'Emma, sa belle-sœur, fille de Roger, comte de Sicile, avait débarqué sur les côtes de Provence. Il partit aussitôt, et arriva à Saint-Gilles quelque temps avant la princesse, en avril 1086.

« Philippe Ier, roi de France, dit Geoffroi Malaterre, auteur » contemporain, ayant formé le dessein de répudier la reine Ber- » the, sa femme, envoya une ambassade à Roger de Sicile, » pour lui demander la main de sa fille Emma. Le comte, se fiant » à la parole du monarque français, équipa une flotte, donna » à sa fille une riche dot, et la fit partir pour la France. Ray- » mond, informé que le véritable dessein de Philippe Ier était de » s'emparer de la dot de la princesse et non de l'épouser, songea » à ses propres intérêts.

» Il reçut Emma avec tous les honneurs dus à son rang. Quelques » jours après son arrivée, sous prétexte de la marier avec un des » grands seigneurs de la Langue-d'Oc, il envoya demander aux » capitaines des vaisseaux l'argent qui leur avait été confié par » le comte Roger. Les Siciliens qui avaient accompagné la prin- » cesse, se doutèrent de quelque supercherie, prirent le large, » et laissèrent Emma entre les mains de Raymond. Le comte » de Saint-Gilles, quoique trompé dans ses espérances, se con- » duisit noblement envers sa belle-sœur, et la maria avec Guil- » laume IV, comte d'Auvergne. »

Raymond accompagna sa belle-sœur jusqu'à Clermont; il assista à ses noces, qui furent célébrées avec la magnificence des grands seigneurs de la féodalité. Il reprit la route de ses états de Provence, vers la fin de mars, et passa les premiers jours du mois d'avril dans la ville du Puy, où il signa, avec Adhémar, la donation de l'église d'Usson à l'abbaye de la Chaise-Dieu.

Cependant Guillaume IV ne pouvant plus suffire aux soins du gouvernement, et désirant faire au monde un éternel adieu, céda la comté de Toulouse à Raymond de Saint-Gilles [1]. Les Tou-

[1] Voir ci-dessus, page 204.

lousains refusèrent de le reconnaître, et le nouveau comte, réduit à entrer de vive force dans sa capitale ou à attendre un moment plus opportun, alla faire un pélerinage à l'abbaye de la Chaise-Dieu.

« Raymond, comte de Saint-Gilles, dit un chroniqueur du » douzième siècle[1], se voyant privé de l'héritage de son père, » se rendit, accompagné d'un seul domestique, à l'abbaye de la » Chaise-Dieu, pour prier sur le tombeau de saint Robert. Le » comte étant entré dans l'église, se mit en prières, et exposa sa » situation à saint Robert. Par ses ordres, on célébra la messe » de grand matin. Il fit hommage à saint Robert comme à son » suzerain, prit son épée sur l'autel et protesta qu'il ne tien- » drait la comté de Toulouse que du saint, s'il pouvait l'obtenir » par son intercession. La prière de Raymond fut bientôt exau- » cée; à peine fut-il parti de la Chaise-Dieu et arrivé sur les » confins de la comté de Toulouse, que tous les seigneurs cou- » rurent à sa rencontre, et le reconnurent sans aucune diffi- » culté. Il fut solennellement proclamé dans la capitale de la » Langue-d'Oc; ce qui fit que Raymond de Saint-Gilles conserva » toujours une grande dévotion envers saint Robert, et qu'il » dota richement l'abbaye de la Chaise-Dieu. »

Le frère de Guillaume IV était déja en possession de la comté de Toulouse vers la fin de l'année 1093. Après avoir reçu l'hommage de tous ses vassaux, il retourna en Provence, où il fesait son séjour habituel. De plus en plus dévoué à la prospérité de la religion catholique dans ses états, il fit juger les manichéens par des tribunaux ecclésiastiques, et accorda diverses exemptions à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

« La sainte religion, dit une vieille légende, florissait alors » dans les pays de la Langue-d'Oc et de Provence. Sanche Ra- » mire, roi d'Aragon, vint en l'abbaye de Saint-Pons de Tho- » mières, et offrit à Dieu, Ramire, son troisième fils, qui em-

[1] Actes de l'ordre de saint Benoit, 2e partie, p. 215.

» brassa la vie monastique sous la conduite de l'abbé Flotard.
» Vers le même temps, le bienheureux Bérenger, issu d'une des
» plus nobles familles de Toulouse, se sanctifiait dans l'abbaye
» de Saint-Papoul, tandis que saint Raymond réformait celle de
» Saint-Sernin. »

Quelques historiens ont affirmé que don Sanche Ramire prétexta un voyage à Saint-Pons de Thomières, pour connaître la détermination des seigneurs languedociens et provençaux, au sujet des prétentions de Philippine, son épouse. Si ce fait est vrai, le monarque aragonnais fut bien frustré dans ses espérances. Il se hâta de retourner dans son royaume pour continuer la guerre contre les Sarrasins. Aussi habile à commander, qu'intrépide dans le combat, il avait déja remporté plusieurs avantages signalés sur les infidèles; mais il fut tué au siége d'Huesca, dans les premiers jours du mois de juin 1094, et laissa la couronne à Pierre, son fils.

Les Maures, n'ayant plus à lutter contre l'indomptable Ramire, recommencèrent bientôt les hostilités. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, résolut de leur enlever la ville de Tolède. Pour venir plus sûrement à bout de son dessein, il appela Raymond et Henri, princes de Bourgogne, et Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Aidé de ces trois puissants auxiliaires, Alphonse battit les Maures, les chassa de Tolède, et pour témoigner sa reconnaissance aux trois princes français, il leur offrit en mariage ses trois filles naturelles, qu'il avait eues de la belle Chimène, sa maîtresse. Henri fut marié à Thérèse, la plus belle princesse de l'Espagne, et eut pour dot le royaume de Portugal; Raymond de Bourgogne épousa Uraque, et eut en partage le royaume de Galice. Restait la jeune Elvire, princesse accomplie et de grand courage, s'il faut en croire les chroniqueurs espagnols; elle eut pour époux Raymond de Saint-Gilles.

« Comte de Toulouse, dit Alphonse, plus que tout autre vous
» avez contribué à la victoire que nous venons de remporter sur
» les Maures. Aussi choisissez parmi toutes mes provinces, et je
» les donnerai en dot à ma fille Elvire.

» Seigneur, répondit Raymond de Saint-Gilles, il n'est pas » dans toute l'Espagne de province aussi belle que ma comté de » Toulouse et le pays de la Langue-d'Oc : c'est pourquoi je vous » prie de donner à Elvire de l'or, des bijoux, de riches vête- » ments, puis je partirai en toute hâte pour revoir les seigneurs » mes vassaux. »

Ce récit, qui a toutes les apparences d'un roman, remplit plusieurs pages de Marianna. Peut-être l'historien espagnol fut trop prompt à admettre le témoignage des chroniqueurs du XI[e] siècle : il ne marque pas la date précise de cette expédition, et presque tous les auteurs anciens gardent le silence sur les circonstances qui précédèrent le mariage de Raymond avec la princesse Elvire. Il est pourtant certain qu'Alphonse se rendit maître de Tolède avec le secours de trois seigneurs français, et il n'eut garde d'oublier Raymond de Saint-Gilles dont la valeur était déja connue dans toute l'Europe.

Le comte de Toulouse repassa les Pyrénées après avoir contracté ce troisième mariage, et se rendit à Toulouse où l'attendait son fils Bertrand, prince âgé de 25 ou 30 ans et déja veuf. Raymond lui donna pour seconde épouse Electe ou Hélène, fille d'Eudes I[er], comte de Bourgogne, et lui assigna pour douaire les villes et évêchés de Digne, d'Avignon, de Rodez et de Viviers. Raymond, qui affectionnait beaucoup la Provence, où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse, alla quelques jours après habiter un des châteaux qu'il possédait sur les bords du Rhône.

Depuis long-temps les chrétiens d'occident avaient contracté la pieuse coutume d'aller visiter en pélerinage les lieux consacrés par la naissance et la mort du Sauveur. Jérusalem ! Jérusalem ! répétaient-ils dans leur enthousiasme; et une puissance inconnue semblait les entraîner vers l'orient. Les pélerins qui, après de longs et périlleux voyages, avaient le bonheur de revoir leur patrie, enflammaient l'imagination de leurs parents, de leurs amis, par des récits merveilleux, par la peinture vive et animée des tourments qui accablaient les chrétiens de la Palestine. Les

habitants des villes, des bourgs et des villages, se groupaient autour d'eux et écoutaient leurs paroles avec une profonde vénération : ils déchiraient leurs robes et en gardaient les lambeaux comme autant de reliques. Les grands seigneurs, les chevaliers, les moines, s'empressaient de donner l'hospitalité à tout pélerin qui avait fait le voyage d'outre-mer ; pendant les longues soirées d'hiver, les châtelains les fesaient asseoir près du foyer du manoir féodal. Dames et damoiselles, pages et jouvenceaux, écoutaient avec ravissement les poétiques légendes, et les fiers paladins, brandissant leurs épées, juraient de marcher à la délivrance du tombeau du Christ. Les peuples de l'Europe occidentale se réveillaient de leur long assoupissement ; nobles et vilains étaient dans l'attente, et tous les regards se portaient vers un horison inconnu, comme pour saluer un nouveau soleil qui venait éclairer le monde.

En ce temps là, un ermite nommé Pierre vint d'orient en occident pour exciter les rois, les seigneurs et les hommes de guerre à s'armer pour la conquête des lieux saints. L'humble apôtre, le bâton à la main et la ceinture aux reins, comme les prophètes des anciens jours, parcourut d'abord toute l'Italie, et après avoir reçu la bénédiction du souverain pontife, il s'achemina vers la France. Dans toute la Provence et les pays de la Langue-d'Oc, on ne parlait alors que du saint sépulcre, de la montagne des Oliviers et de Jérusalem. Aussi Pierre l'ermite fut accueilli en tous lieux, et surtout à Toulouse, comme un envoyé du ciel, comme un nouveau saint Jean-Baptiste qui sortait du désert pour annoncer le triomphe du christianisme en orient. Son éloquence populaire et presque fougueuse agitait la foule, et il lui communiquait l'ardeur de son enthousiasme : Pierre ne s'arrêtait en aucun lieu ; il allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, et ne fesait que jeter en passant les grands éclats de sa parole toute puissante.

Pierre n'avait fait que devancer le souverain pontife : Urbain II, cédant aux prières de Siméon, patriarche de Jérusalem, et aux exhortations d'Alexis Commène, empereur d'orient, passa

les Alpes dans le mois de juillet de l'an 1095. Il ne s'arrêta que quelques jours à Valence-sur-Rhône, et se rendit au Puy en Velai où il célébra la fête de l'Assomption. Son premier dessein fut de choisir cette ville pour y convoquer les évêques et les seigneurs de France; mais des considérations que nous ne connaissons pas, et peut-être les difficultés que présentait un voyage dans un pays montueux, le détournèrent de sa résolution; Urbain II choisit Clermont en Auvergne, et fit publier dans les pays de Provence, de la Langue-d'Oc et de la Langue-d'Oil, que le concile y serait ouvert le dix-huitième jour du mois de novembre.

Les prédications de Pierre l'ermite portaient déja leurs fruits : les prélats et les seigneurs ne parlaient que de Jérusalem; toutes les têtes étaient en fermentation. Arrivait le moment où les peuples d'occident allaient marcher comme un seul homme à la conquête des saints lieux. Urbain II, pour maintenir les nouveaux soldats du Christ dans un si noble enthousiasme, parcourut les diverses provinces de France. Le 14 novembre, un grand nombre de prélats, d'abbés, de moines, et une multitude de seigneurs, se trouvaient réunis à Clermont. Jamais cette ville ne vit assemblée plus brillante, ni plus tumultueuse; des gens de tous les états encombraient les rues et les places publiques.

Pendant que les membres du concile formulaient quelques réglements pour les églises de la Langue-d'Oc, et confirmaient l'élection des évêques, les chevaliers se réunissaient dans les hôtelleries pour entendre les récits merveilleux des pélerins nouvellement arrivés de la Palestine. Urbain II était trop habile pour ne pas mettre à profit un si noble enthousiasme. Après avoir terminé les principales opérations du concile, le souverain pontife sortit tout-à-coup de la salle où les évêques étaient réunis :

« Suivez-moi, leur dit-il, je vais annoncer la parole de Dieu » aux grands seigneurs et au menu peuple. »

Urbain II se dirigea vers la grande place; une multitude innombrable y stationnait depuis le matin, attendant l'arrivée du souverain pontife. Les prélats et les seigneurs se rangèrent autour du trône qu'on avait élevé, et Urbain parla d'une manière

si touchante des chrétiens d'orient, que tous les assistants s'écrièrent au même moment : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Ces paroles, prononcées dans le premier transport de l'enthousiasme, devinrent le cri de ralliement, et les seigneurs prirent la croix en répétant à haute voix : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Il fallait un chef à cette multitude dont les regards étaient sans cesse tournés vers Jérusalem. Le choix tomba sur Aymar de Montreil, évêque du Puy, qui avait déja fait le pélerinage de la Terre-Sainte. Ce prélat refusa d'abord le commandement; mais, cédant ensuite aux désirs d'Urbain II, il consentit à partir, après avoir reçu la bénédiction du souverain pontife.

Presque tous les seigneurs et châtelains de la Langue-d'Oc assistèrent au concile de Clermont : Raymond de Saint-Gilles, que d'importantes affaires retenaient dans le pays toulousain, ne put se rendre à la grande assemblée; mais il envoya des ambassadeurs qui arrivèrent à Clermont avant le départ d'Urbain II. Raymond-des-Agiles, chapelain du comte, était chef de l'ambassade.

« Très saint père, dit-il au souverain pontife, Raymond, » comte de Toulouse, notre seigneur, a déja réuni les plus puis- » sants gentilshommes de Provence et de la Langue-d'Oc : il est » prêt à partager ses richesses avec ceux qui n'ont pas de biens, » et il ne refusera ni son secours, ni son conseil à aucun de ceux » qui voudront marcher à la délivrance du tombeau de Jésus- » Christ. »

Urbain II accueillit les ambassadeurs du comte de Toulouse avec de grandes démonstrations de joie. Raymond de Saint-Gilles exerçait un pouvoir presque royal sur le midi de la France; il était un des premiers à prendre la croix, et son exemple fesait espérer les plus heureux résultats. Le pape, avant la clôture du concile, ordonna à Izarn, évêque de Toulouse, de rentrer dans sa ville épiscopale pour prêcher la croisade aux fidèles de son diocèse. Izarn s'empressa d'obéir au souverain pontife et ses prédications produisirent en quelques jours tout l'effet qu'il en avait espéré. Seigneurs, gentilshommes, bourgeois et menu peuple,

promirent avec serment de marcher à la conquête de la Terre-Sainte : des religieuses sortirent de leurs couvents pour accomplir le même vœu, et la comtesse Elvire voulut aussi accompagner Raymond de Saint-Gilles son époux.

« L'évêque, dit une légende, écrivit bientôt au pape que le » Seigneur avait béni sa parole, et que le nombre des croisés » augmentait de jour en jour. Urbain résolut alors de pousser son » voyage jusqu'à Toulouse, pour voir Raymond de Saint-Gilles » et la comtesse Elvire. Il partit de Clermont, le troisième jour du » mois de décembre, visita plusieurs provinces, et célébra la fête » de Noël à Limoges. Il prêcha la croisade dans diverses con- » trées, séjourna à Saintes pendant les fêtes de Pâques, et arriva » à Toulouse, le 7 mai 1096. On travaillait depuis plusieurs » années à construire la nouvelle église de Saint-Sernin; elle » n'était pas encore achevée; néanmoins, le pape résolut de la » consacrer solennellement avant son départ. Il réunit pour cette » auguste cérémonie plusieurs évêques et archevêques, entr'au- » tres, Gauthier, évêque d'Albi, et Bernard, archevêque de » Tolède. Le corps de saint Sernin était renfermé dans un tom- » beau de marbre [1]. Le pape prit la tête et la plaça de ses propres » mains sur l'autel principal qu'on avait déja élevé.

» Raymond de Saint-Gilles et la comtesse Elvire, son épouse, » assistèrent à toutes les cérémonies qui précédèrent la consécra- » tion de la basilique. Le comte, qui avait fait vœu d'aller en » Palestine, déclara publiquement en présence du souverain

[1] On laissa le corps de saint Sernin dans le même tombeau de marbre, où saint Exupère, évêque de Toulouse, l'avait inhumé au commencement du v[e] siècle, lorsqu'il le transféra de l'oratoire du Taur dans l'ancienne église de Saint-Sernin. Ce corps demeura ainsi sous terre, devant le chœur des chanoines, avec plusieurs autres corps saints, jusqu'en 1258, d'où il fut transféré, avec le tombeau où il était renfermé, dans une chapelle voûtée et isolée, qu'on avait fait construire, en forme de mausolée, derrière le grand autel, sur un plan hexagone. On mit ce tombeau au milieu de la chapelle, et on en tira, en 1284, les sacrés ossements du saint, pour les enfermer dans une châsse d'argent qu'on plaça au-dessus. On montait à ce mausolée par deux degrés, de chaque côté des collatéraux qui étaient autour du chœur. Les six côtés étaient fermés en dehors, par une grille de fer, et avaient chacun une toise de longueur. La châsse représentait en relief l'extérieur et le clocher de Saint-Sernin. (*Histoire Générale de Languedoc.*)

» pontife, qu'il ferait aux religieux de Saint-Sernin la remise
» du tribut annuel qu'ils payaient à la maison de Toulouse. »

Raymond, quoique avancé en âge, n'hésita pas un seul instant pour accomplir le serment qu'il avait fait devant l'évêque Izarn : il ordonna à tous ses vassaux de faire promptement les préparatifs du départ, et désigna aux seigneurs de la Langue-d'Oc, le lieu du rendez-vous général. Pour fournir aux dépenses que nécessitait une si longue expédition, il aliéna les plus beaux de ses domaines, et se livra à plusieurs actes de religion pour obtenir la protection du ciel; tous les croisés le choisirent pour chef, et nul autre ne pouvait mieux que lui maîtriser l'élan de l'armée de pélerins qu'un religieux enthousiasme entraînait vers les régions inconnues aux peuples de l'occident. On apprit bientôt que les croisés qui étaient partis les premiers sous le commandement de Pierre l'ermite, avaient été taillés en pièces. Cette triste nouvelle accéléra le départ de l'arrière-garde, et Raymond de Saint-Gilles, pour se préparer dignement à un si long voyage, se rendit à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il implora le secours de Robert qu'il avait choisi pour protecteur [1]. Il visita ensuite l'église cathédrale du Puy, et accorda divers priviléges à plusieurs abbayes et monastères.

A son retour à Toulouse, il y trouva réunis les principaux seigneurs qui étaient venus se ranger sous le drapeau de leur suzerain.

« Jamais, dit Raymond-des-Agiles, on ne vit flotter en l'air
» un plus grand nombre de bannières et de pennons [2]. L'église
» Saint-Sernin ne désemplissait pas des nobles pélerins qui allaient
» prier sur le tombeau du premier évêque de Toulouse; Raymond
» et la comtesse Elvire y communiaient chaque jour, et chacun
» attendait impatiemment le jour du départ. »

1 Raymond de Saint-Gilles obtint, dit-on, du gardien du couvent, la tasse qui avait servi à saint Robert, et la porta toujours dévotement sur lui.

2 Pour distinguer sa bannière de celles des autres seigneurs, Raymond y plaça la croix pommelée qui figura dans les armes de sa famille jusqu'à la réunion de la comté à la couronne de France : c'est aux croisades que la plupart des historiens font remonter l'origine des armoiries.

Raymond de Saint-Gilles, en fesant vœu d'aller combattre contre les infidèles, avait aussi promis, avec serment, de ne plus revoir les domaines de ses pères. Soldat du Christ, il renonça à sa comté de Toulouse, espérant peut-être conquérir en Palestine des états plus beaux et plus vastes que ceux qu'il laissait en occident.

Vers la fin du mois d'octobre 1096, il fit publier par quatre héros d'armes, dans toutes les places et carrefours de Toulouse, que les bourgeois et le peuple étaient convoqués à une grande assemblée dans l'église de *Saint-Pierre-des-Cuisines*. La réunion fut des plus nombreuses; Raymond, après avoir prié très dévotement devant une statue du prince des apôtres, monta sur une estrade qu'on avait préparée pour la solennité :

« Consuls et bourgeois de Toulouse, s'écria-t-il, j'ai fait vœu » de marcher à la conquête de la Terre-Sainte, et de ne plus » rentrer dans la comté; je donne et lègue à Bertrand mon fils, » toutes mes principautés et seigneuries; jurez-vous de lui obéir » et de le servir fidèlement comme votre maître et seigneur?

» Nous lui obéirons comme à notre maître et seigneur, ré- » pondirent les consuls. »

Et les gens de tout état qui se trouvaient dans l'enceinte de l'église, approuvèrent par leurs applaudissements, le serment que les consuls prêtèrent sur le livre des évangiles. Le jeune Bertrand fut proclamé comte de Toulouse, de Rouergue et d'Albigeois.

Quelques jours après cet acte solennel, Raymond de Saint-Gilles, qui s'était ainsi dépouillé de tous ses droits pour quitter à jamais les beaux pays de la Langue-d'Oc, se rendit processionnellement à Saint-Sernin pour faire bénir sa bannière. Elvire de Castille, son épouse, qui avait fait vœu de suivre son époux en Palestine, assista à la bénédiction des drapeaux; et puis, les seigneurs, les hommes d'armes, les bourgeois, le menu peuple, sortirent de la ville, enseignes déployées.

Ce dut être un bien extraordinaire spectacle que cette multitude de pélerins qui partaient pour l'orient, le bourdon d'une main

et le glaive de l'autre. On était alors à la fin du mois d'octobre 1096, et les froids de l'hiver qui commençaient à se faire sentir, ne purent retarder jusqu'au printemps suivant le départ de la grande armée, impatiente d'arriver en orient.

Raymond de Saint-Gilles, à la tête de ses vassaux, qui formaient en tout un corps de plus de cent mille hommes, passa les Alpes et entra dans la Lombardie vers la fin du mois de novembre. Il traversa l'Italie, prit sa route du côté du Frioul, longea le territoire d'Aquilée, et arriva enfin dans l'Istrie, province située entre l'Adriatique et la Hongrie. Cette province fesait alors partie du royaume d'Esclavonie, et les habitants, quoique chrétiens, ne s'en montrèrent pas moins ennemis implacables des croisés. Le défaut de vivres, le froid, un brouillard qui dura pendant tout le temps qu'on mit à traverser ce pays peuplé de hordes de voleurs, portèrent d'abord la terreur parmi les chrétiens ; Raymond de Saint-Gilles eut besoin de tout l'ascendant qu'il exerçait sur ses vassaux pour rallier les pélerins épouvantés.

« Soldats du Christ, leur disait-il quand il fallait passer une » rivière ou franchir une montagne, les anges du ciel combat- » tent avec nous ! »

Les paroles et surtout la présence du héros de la croisade ranimaient le courage des plus timides. Les Esclavons, repoussés jusque dans les dernières gorges de leurs montagnes presque inaccessibles, n'osèrent plus s'opposer à la marche de l'armée chrétienne. Le comte de Toulouse, prévoyant que les Dalmatiens sortiraient de leurs retraites et tomberaient sur l'arrière-garde, en prit le commandement. Ses craintes se réalisèrent bientôt : le gros de l'armée était à peine sorti du pays lorsque les Esclavons attaquèrent les Languedociens dans un défilé. C'en était fait de l'arrière-garde des croisés, sans la valeur et la prudence de Raymond de Saint-Gilles. Le comte, qui préludait à ses brillants exploits, repoussa les ennemis, fit crever les yeux, couper les pieds et les mains à six prisonniers, et les renvoya ainsi mutilés, pour inspirer la terreur aux brigands de l'Esclavonie. Mais cet

acte de barbarie ne fit qu'envenimer la haine des montagnards, et l'armée eut beaucoup à souffrir jusqu'à son arrivée à Scutarie, capitale du royaume d'Albanie. Bodin, roi du pays, gagné par les présents de Raymond, ou, peut-être, voulant se débarrasser au plus tôt d'une armée de pillards, fournit des vivres, et les chrétiens purent continuer leur route jusqu'à Durazo, ville située sur la mer Adriatique, et soumise à l'empereur Alexis Commène.

« Nous n'avons plus rien à craindre, s'écria Raymond de » Saint-Gilles ; nous voici sur les terres du seigneur d'orient. »

Le général des croisés se trompait étrangement : l'empereur Alexis, qui avait eu beaucoup à se plaindre du premier corps d'armée que commandait Godefroi de Bouillon, se tenait sur ses gardes, et ne négligeait rien pour faire périr les chrétiens d'occident. Dans le dessein de se concilier la bienveillance du comte de Toulouse, il lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans l'empire d'orient.

« Il y a long-temps, mon très cher comte, lui écrivit-il, que la » réputation de votre courage, de votre prudence et de votre pro- » bité, est parvenue jusqu'à nous, et votre mérite personnel nous » engage à vous donner des marques particulières de notre amitié. » Nous vous attendons avec impatience, dans le désir où nous » sommes de conférer avec vous sur les affaires de notre empire. » Nous vous prions donc de venir au plus tôt; et vous devez être » persuadé que nous vous ferons un accueil des plus favorables. » Nous vous prions de conduire votre armée sur nos terres, sans » désordre et sans tumulte. Nous avons ordonné à nos ambas- » sadeurs, qui vous remettront cette lettre, de vous faciliter le » passage, et de vous procurer à bon marché tous les vivres » dont vous aurez besoin [1]. »

Ces démonstrations d'amitié n'étaient pas sincères, et Raymond de Saint-Gilles ne fut pas long-temps à s'aperçevoir de la duplicité de l'empereur d'orient. Harcelé par les soldats d'Alexis

[1] Raymond-des-Agiles, *Historiæ Jerosoli...*

Commène, il eut beaucoup de peine à arriver jusqu'en Macédoine, où il fut attaqué par des hordes de Bulgares. L'intrépidité d'Adhémar, évêque du Puy, sauva l'armée chrétienne dans cette circonstance ; mais les dangers se multiplièrent à chaque pas que les croisés fesaient sur les terres de l'empire. Près d'un château que Raymond-des-Agiles appelle *Bucinat*, le comte de Toulouse fut averti par des espions que les montagnards étaient cachés en embuscade. Il prépara si bien ses moyens de défense, que les ennemis furent repoussés et taillés en pièces. L'évêque du Puy contribua beaucoup à ces petites victoires qui décimaient malheureusement l'armée des croisés. Dans toutes les escarmouches il s'exposait comme le dernier des soldats, ce qui fit dire à un des seigneurs de la croisade, que l'évêque du Puy portait mieux le casque que la mitre. Accablé de fatigues, le prélat-chevalier fut obligé de s'arrêter à Thessalonique ; Raymond de Saint-Gilles lui laissa une bonne escorte, et continua sa marche jusqu'à Bosso. Les habitants de cette ville impériale accueillirent très mal les seigneurs d'occident : ils fermèrent leurs portes, et soutinrent pendant plusieurs jours les attaques de cinquante mille hommes; la place fut prise d'assaut et livrée au pillage ; les soldats arborèrent sur les remparts la bannière de Raymond de Saint-Gilles, en criant : *Toulouse et Raymond ! Raymond et Toulouse !*

Le pillage de Bosso porta jusqu'à l'exaspération la haine que les troupes grecques avaient depuis long-temps contre les croisés. Deux généraux de l'empereur campèrent sous les murs de Rodosto, ville située sur l'Hellespont, à quelques lieues de Constantinople. Résolus à repousser les chrétiens d'occident, ils les attendirent de pied ferme. Raymond de Saint-Gilles, outré de la perfidie de l'empereur, fit partager son indignation à tous les principaux chefs de l'armée. Le choc fut terrible ; les Grecs opposèrent d'abord une assez vive résistance ; mais tout cédait encore à l'impétuosité des croisés, et les troupes impériales prirent honteusement la fuite.

Pendant que les seigneurs de la Langue-d'Oc se partageaient les dépouilles des soldats de l'empire, arrivèrent dans le camp

les ambassadeurs que Raymond de Saint-Gilles avait envoyés à Alexis Commène.

« Quelle nouvelle apportez-vous, mon père? dit Raymond » à Guillaume, évêque d'Orange et chef de l'ambassade.

» Les envoyés de l'empereur sont arrivés avec nous, répon- » dit Guillaume d'Orange. »

Au même instant, les ambassadeurs d'Alexis Commène se jetèrent aux pieds de Raymond de Saint-Gilles, qui refusa d'abord de les entendre; il se laissa pourtant vaincre par les protestations qu'ils lui firent au nom de l'empereur, leur maître.

« Venez, seigneur, lui dirent-ils, hâtez-vous d'arriver à » Constantinople, l'empereur ne veut rien conclure sans votre » participation. Les chefs de la croisade le demandent à grands » cris, et le triomphe de notre sainte religion vous en fait un » devoir. »

Le comte de Toulouse, dont l'enthousiasme se laissait facilement impressionner, quitta l'armée et arriva quelques jours après à Constantinople. Alexis Commène reçut le héros de la croisade avec d'éclatantes démonstrations de joie et d'amitié; il lui prodigua toutes sortes d'honneurs, et il n'était bruit que du comte de Toulouse dans la capitale de l'empire d'orient. Anne Commène, fille de l'empereur, conçut pour Raymond une si vive admiration, qu'elle ne cessait d'exalter son héroïsme et ses vertus guerrières. Mais les exigences d'Alexis firent bientôt cesser les fêtes. Les principaux seigneurs de la croisade avaient déja reconnu l'empereur d'orient pour leur suzerain. Alexis crut qu'il était en droit d'exiger du comte de Toulouse, qu'il lui rendît hommage, et lui prêtât serment de fidélité.

« Empereur d'orient, répondit le fier Raymond de Saint- » Gilles, je suis venu pour servir et reconnaître uniquement » pour seigneur celui pour la gloire duquel j'ai abandonné mes » beaux domaines de la Langue-d'Oc : je refuse de vous rendre » hommage; mais si vous voulez vous mettre à la tête de la croi- » sade, je suis prêt à combattre sous vos drapeaux. »

Alexis était trop prudent pour s'engager dans une expédition

aussi dangereuse que la conquête des saints lieux. Peu satisfait de la réponse du comte de Toulouse, et ne voulant pas rompre ouvertement avec un seigneur si puissant, il temporisa : le danger d'une invasion que les Hongrois et les Allemands préparaient depuis plusieurs années, lui servit de prétexte. Raymond, qui ne se méfiait pas de son hôte, prolongea son séjour à Constantinople. Il ne tarda pas à apprendre que les impériaux avaient attaqué les croisés sous les murs de Rodosto. Le comte de Toulouse qui, au rapport de l'historien Guillaume de Tyr, pardonnait difficilement les injures, se plaignit amèrement à l'empereur ; il écrivit à Godefroi de Bouillon, au comte de Flandres, à Bohémont, de venir à son secours, pour l'aider à se venger de la trahison de Commène. L'empereur termina cette querelle par une négociation. Il fit assembler tous les membres de son conseil, et protesta publiquement que l'attaque du camp de Rodosto avait été faite à son insu : il offrit de dédommager le comte de Toulouse, d'un désastre auquel il n'avait pris, disait-il, aucune part.

Raymond de Saint-Gilles refusa obstinément la satisfaction de l'empereur : mais les principaux seigneurs d'occident, dans une longue conférence qu'ils eurent avec le chef de la croisade, lui dirent qu'il fallait dissimuler avec les Grecs, et attendre un moment plus favorable. Bohémont, gagné par les présents d'Alexis, fit tant par ses prières réitérées, que l'implacable comte de Toulouse prêta serment à l'empereur :

« Au nom du Christ, moi, Raymond de Saint-Gilles, ci-devant
» comte de Toulouse, de Provence, de Rouergue et d'Albigeois,
» je jure de conserver à Alexis Commène, empereur d'orient,
» l'honneur et la vie, et de ne pas permettre que personne y
» porte la moindre atteinte. »

Alexis, espérant encore triompher de la fierté du chef des croisés, insista pour le déterminer à lui rendre hommage.

« Jamais ! jamais ! répondit Raymond, on me coupera plutôt
» la tête ! »

Cette vaine cérémonie avait satisfait en apparence l'orgueil

de l'empereur et la vengeance du comte de Toulouse; dès ce jour, Alexis, qui admirait le noble caractère de Raymond, le combla de présents. L'armée d'occident s'approcha de Constantinople, passa le détroit et se dirigea vers la ville de Nicée, capitale de la Bithynie, dans le dessein d'en former le siége.

Retenu par Alexis, le comte Raymond resta quelques jours de plus à Constantinople.

« L'empereur mon père, dit Anne Commène[1], retint à sa » cour le comte Raymond de Saint-Gilles, parce qu'il l'aimait » plus que tous les autres princes, soit à cause de sa prudence, » soit parce que nulle puissance humaine n'était capable de le » porter à user de dissimulation ou de mensonge. Les rares » qualités du comte de Saint-Gilles *le fesaient briller parmi les* » *princes croisés, comme le soleil parmi les étoiles ;* elles lui mérі» tèrent l'affection d'Alexis, qui lui confia tous ses secrets, et » lui ouvrit son cœur dans plusieurs conférences intimes qu'il » eut avec lui. Il lui dit entre autres choses, tout ce qu'il croyait » devoir arriver aux croisés, et lui donna de sages conseils. Il le » pria surtout de veiller sur la conduite de Bohémont dont il avait » sujet de se méfier. Il le chargea de lui en donner des nouvelles, » et de l'empêcher de tout son pouvoir de rien entreprendre qui » pût être préjudiciable à l'empire d'orient. »

Raymond de Saint-Gilles ne fut pas dupe une seconde fois de la duplicité et de l'ambition d'Alexis Commène. Il le sollicita de nouveau de se mettre à la tête de la croisade; l'empereur refusa, trouva des prétextes, et le comte de Saint-Gilles passa le détroit pour aller diriger les opérations du siége de Nicée que les croisés avaient commencé depuis quelques jours. Les principaux chefs, instruits par deux transfuges que Soliman arriverait pour secourir les assiégés, le quinzième jour du mois de mai, écrivirent à Raymond de Toulouse et à l'évêque du Puy, de se rendre en toute hâte au camp avec leurs troupes. Raymond fit sonner l'alarme, et ses languedociens marchèrent avec tant de diligence, qu'ils arri-

[1] Alexiade. Liv. 10, p. 303.

vèrent sous les murs de Nicée de grand matin, le 16 mai 1097, le samedi après l'Ascension. Ils avaient devancé l'armée de Soliman de quelques heures seulement. Pendant qu'ils déchargeaient leurs bagages et plaçaient leurs tentes, le prince infidèle parut tout-à-coup à la tête de soixante mille hommes d'élite.

L'attaque ne se fit pas attendre. Vers neuf heures du matin, il détacha son avant-garde, composée de dix mille archers, pour attaquer la porte du Midi, par laquelle il croyait pouvoir entrer aisément dans la place. Les soldats du comte de Toulouse, chargés de la défense de ce poste, n'eurent pas plus tôt aperçu les bannières des Turcs, qu'ils poussèrent des cris de joie, et s'ébranlèrent pour le combat.

« Soldats de la Langue-d'Oc, s'écria Raymond de Saint-Gilles, » vous voyez devant vous les infidèles qui ont profané le tombeau » du Christ. Que notre première bataille soit une victoire ; dé- » ployez vos bannières : Jérusalem et Toulouse !

» Jérusalem et Toulouse ! répétèrent les Languedociens et les » Provençaux. »

Le premier choc fut terrible et sanglant; accablés par le nombre des infidèles, les soldats de Raymond commençaient à plier, lorsque Bohémont et les autres princes croisés vinrent à leur secours. Les Turcs prirent alors la fuite, et les chrétiens les poursuivirent jusqu'au pied des montagnes ; la nuit seule suspendit le carnage, et Bohémont, qui avait secouru à propos les Languedociens, resta dans le camp avec Raymond de Saint-Gilles.

Les princes croisés croyaient que cette déroute empêcherait Soliman de recommencer l'attaque le lendemain. Mais ce général, qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, descendit dans la plaine au lever du soleil, et s'avança jusqu'au faubourg de la ville assiégée. Raymond de Saint-Gilles, avec ses toulousains, soutint le premier choc des Turcs avec tant de courage et de bonheur que l'armée chrétienne eut le temps de prendre les armes. Le fier Soliman ramena plusieurs fois ses soldats à la charge ; ils furent toujours repoussés sur tous les points, et le soir ils rega-

gnèrent les montagnes, laissant plus de quinze mille hommes sur le champ de bataille. (18 mai 1097.)

« Soliman n'osera plus nous attaquer, dit Raymond de Saint-» Gilles au prince de Bohémont, le lendemain de la bataille; nous » pourrons continuer les travaux du siége, et battre la ville avec » nos machines. »

Par les ordres du chef de la croisade, toute l'armée recommença l'attaque avec une nouvelle ardeur. Mais la place était bien fortifiée; les assiégés opposaient une résistance des plus vigoureuses. Dans une sortie, ils firent beaucoup de mal aux chrétiens, et plusieurs seigneurs de marque, entre autres Guillaume, comte de Forèz, périrent dans cette rencontre. Raymond de Saint-Gilles était occupé à rendre les honneurs funèbres à ses compagnons d'armes, lorsqu'on apprit que le duc de Normandie, les comtes de Blois et de Chartres étaient à quelques lieues de Nicée. Des transports de joie éclatèrent dans l'armée chrétienne, qui reçut comme des envoyés du ciel les trois princes auxiliaires. Les assiégeants se trouvèrent alors au nombre de cent mille hommes de cavalerie et six cent mille hommes de pied, en comptant les femmes, les enfants, les moines, les prêtres et le menu peuple qui suivait l'armée.

« Mon cousin, dit le comte de Toulouse au duc de Normandie, » il m'est avis que l'armée chrétienne est assez nombreuse pour » renverser pierre à pierre les murailles de Nicée, et pourtant » les travaux n'avancent pas.

» La place a résisté aux assauts les plus vigoureux, répondit » le duc de Normandie.

» Elle ne résistera pas à mes machines de guerre, dit Ray-» mond de Saint-Gilles; vous verrez si mes provençaux sont » bons ouvriers. »

En effet, le comte de Toulouse avait fait construire une tour ronde, recouverte en-dehors de cuirs très épais. Le dix-huitième jour du mois de juin, de grand matin, les soldats poussèrent cette machine vers la muraille, en écartant les infidèles par le moyen de deux mangonneaux. Parvenus à la portée du trait,

les soldats du comte de Toulouse lancèrent une grêle de pierres et de divers projectiles contre une des plus fortes tours de la ville. Le succès de leur attaque fut si rapide et si terrible pour les assiégés, que Raymond de Saint-Gilles fit sonner la charge pour l'assaut général. Les infidèles, effrayés, demandèrent à capituler, et la ville de Nicée tomba au pouvoir des chrétiens, le 20 juin 1097.

L'empereur Alexis Commène, qui avait refusé de prendre part aux opérations de la croisade, s'était néanmoins embarqué, quelques jours après le départ des princes chrétiens, et, le jour de la prise de Nicée, il se trouvait dans une île voisine appelée Pélecan. Tous les princes croisés se rendirent auprès de l'empereur pour lui dire qu'ils s'étaient emparés de Nicée en son nom, et qu'ils étaient prêts à lui en confier la garde.

« Où sont mes cousins les comtes de Toulouse et de Blois?
» dit Alexis, étonné de l'absence de ces deux puissants sei-
» gneurs.

» Ils gardent la ville de Nicée jusqu'à l'arrivée de la gar-
» nison grecque, répondit le comte de Chartres. »

Alexis dissimula son déplaisir, et dit aux princes croisés qu'il donnait les dépouilles de Nicée aux soldats chrétiens qui avaient si vaillamment combattu.

L'armée séjourna jusqu'au 29 juin dans la ville, soit pour se délasser des fatigues du siége, soit pour charger les bagages. Elle se mit ensuite en marche vers la Syrie : Bohémont et le duc de Normandie prirent le commandement de l'avant-garde; le comte de Toulouse forma l'arrière-garde avec ses provençaux : c'était le poste d'honneur; et, pendant plusieurs jours, Raymond de Saint-Gilles eut à lutter contre toutes sortes d'obstacles. Le manque de vivres, des chemins presque impraticables sous le soleil brûlant de l'Asie, les tourments de la soif que des marches continuelles rendaient encore plus ardente, mirent souvent à l'épreuve la constance des chrétiens. Sans la présence de Raymond de Saint-Gilles, l'arrière-garde eût infailliblement succombé; mais le héros communiquait son enthousiasme au dernier

des soldats. Quand un chrétien se sentait défaillir, il répétait : *Jérusalem ! Jérusalem !* et ce nom magique lui rendait sa première vigueur.

Cependant Soliman, qui suivait de l'œil l'armée chrétienne, et se tenait caché dans les montagnes comme un tigre qui veut surprendre sa proie, réunit en quelques jours une armée de cent cinquante mille hommes. Le 1er juillet, il attaqua les croisés à l'improviste dans la plaine de Dorilée. Le choc fut des plus rudes ; Bohémont et le duc de Normandie auraient probablement succombé sans le prompt secours des comtes de Toulouse et de Flandres. Les infidèles furent repoussés à leur tour, et les chrétiens, contents de s'être délivrés du redoutable Soliman, ne songeaient pas à poursuivre les Osmanlis.

« Soldats indignes de porter l'étendard du Christ, s'écria Ray-
» mond de Saint-Gilles, laisserez-vous les infidèles regagner
» tranquillement leurs montagnes ! Ne poursuivrez-vous pas les
» ennemis irréconciliables du nom Chrétien !... »

A ces mots, prononcés avec un enthousiasme presque divin, les croisés se rangèrent de nouveau en ordre de bataille. Le comte de Toulouse, le duc de Normandie et Bohémont occupèrent la droite ; Godefroi de Bouillon, le comte de Flandres et Hugues-le-Grand prirent le commandement de l'aile gauche. L'intrépide Adhémar, évêque du Puy, reçut ordre de faire le tour de la montagne, et d'attaquer l'arrière-garde des infidèles. La victoire fut pendant quelques instants incertaine ; mais le comte Raymond survint avec ses provençaux, et après un combat de trois heures, Soliman prit la fuite avec les débris de son armée.

Cette victoire n'effraya pas l'émir Turisque qui avait réuni quatre-vingt mille hommes, et qui attendait les chrétiens à Hébraïca, près d'Iconium. Une seconde bataille, aussi meurtrière que celle de Dorilée, fut suivie d'une victoire non moins éclatante.

« Ne nous séparons plus, dit le comte Raymond aux princi-
» paux seigneurs de la croisade; si nous restons toujours unis,
» nous triompherons aisément des infidèles. »

Les croisés, qui s'étaient déja habitués à suivre en toute circonstance les conseils de Raymond de Saint-Gilles, marchèrent en corps d'armée, dévastant le pays, brûlant les villages, ne laissant après eux que des ruines et la terreur de leur nom. Ils étaient à quelques lieues d'Antioche, lorsqu'une troisième armée de Musulmans leur livra bataille près d'Augustopolis. Cette défaite fut si sanglante, que les émirs n'osèrent plus attaquer les chrétiens, qui arrivèrent enfin sous les murs d'Antioche, le 21 octobre de l'an 1097.

L'armée, si belle, si nombreuse à son départ de Constantinople, était déja réduite à trois cent mille hommes. Pendant que les soldats dressaient leurs tentes, les chefs assemblèrent le conseil pour délibérer. La plupart voulaient qu'on différât le siége jusqu'au printemps, époque où devaient arriver les troupes auxiliaires de l'empereur Alexis Commène; quelques-uns seulement, dirigés par les conseils du comte de Toulouse, s'écrièrent énergiquement qu'il fallait attaquer la place sans aucun retard : leur avis prévalut après de longs débats, et Raymond commença à distribuer les quartiers.

Antioche, capitale de la Syrie, était encore une des plus puissantes villes de l'orient; les chrétiens l'avaient surnommée *Théopolis*, la ville de Dieu, parce qu'elle fut le premier asile des apôtres du Christ. Placée près de l'embouchure de l'Oronte, défendue par de hautes et fortes murailles, elle était presque imprenable. Elle renfermait une nombreuse garnison commandée par l'émir Acxien qui, dès le premier jour du siége, sortit de la place et attaqua les chrétiens. Le comte de Toulouse avait établi son quartier depuis la porte du *Chien* jusqu'à celle qui, plus tard, fut appelée la *Porte-du-Duc*. Ses provençaux eurent beaucoup à souffrir des fréquentes sorties des assiégés. Pour se garantir, autant que possible, de leurs attaques, souvent imprévues, il fit construire par ses ingénieurs un pont sur l'Oronte, et son camp fut fortifié de retranchements. Le siége se serait terminé en quelques jours à la gloire du nom chrétien; mais les troupes de Raymond de Saint-Gilles eurent querelle avec celles de Bohémont, et

des dissensions funestes suspendirent le succès des premières attaques. « Cette division, dit Raymond-des-Agiles, entraîna celle » de presque toute l'armée, et chaque nation prit parti pour » celle dont le langage approchait le plus du sien. Ainsi, les » Narbonnais, les Auvergnats, les Gascons, et ceux des pro- » vinces voisines, soutenaient les Provençaux. Les autres peu- » ples de France, surtout les Normands, se déclarèrent en faveur » des soldats de Bohémont; les Bretons, les Suèves, les Huns et » les Russes furent les seuls qui demeurèrent neutres. »

La discorde se répandait de jour en jour dans tous les rangs de l'armée. Le comte de Toulouse, qui avait à défendre le poste le plus dangereux, déploya une énergie et un courage héroïque; néanmoins, les travaux du siége étaient presque suspendus; la disette, la désertion décimaient les croisés et trois mois après le commencement du siége, dit Guillaume de Tyr, il restait à peine deux mille chevaux dans le camp. La famine la plus affreuse se fesait sentir depuis plusieurs jours; quelques soldats chrétiens étaient morts d'inaction. Bohémont et le comte de Flandres, voyant l'armée réduite à la dernière extrémité, sortirent du camp avec leurs troupes pour aller chercher des vivres: le comte de Toulouse et l'évêque du Puy restèrent seuls sous les murs d'Antioche.

L'émir Acxien n'eut pas plus tôt appris le départ de Bohémont et du comte de Flandres, qu'il fit une sortie avec l'élite de ses troupes, et attaqua le quartier du comte de Toulouse. Godefroi de Bouillon, malade dans sa tente, était hors d'état de combattre, et Raymond de Saint-Gilles, sans autre secours que l'intrépidité de ses provençaux, soutint le choc des infidèles; prenant à son tour l'offensive, il les repoussa jusques dans la place. Le succès était complet, lorsqu'une méprise de quelques chrétiens qui poursuivaient un fuyard, faillit entraîner la ruine de tous les croisés. Les soldats de Raymond, croyant que toute la cavalerie infidèle prenait la fuite, se débandèrent; les Turcs revinrent à la charge, et cette seconde attaque fut des plus meurtrières. La valeur et la sagesse du comte de Toulouse sauvèrent encore l'armée.

Réduits à se nourrir des racines qu'ils trouvaient dans les entrailles de la terre, les provençaux étaient pour la plupart si affaiblis, qu'ils ne pouvaient plus soutenir le poids de leurs armes. Bohémont et le comte de Flandres arrivèrent enfin avec quelques vivres; mais ils furent bientôt épuisés; la famine recommença et la peste porta en même temps la désolation parmi les croisés. Les principaux chefs attendaient impatiemment le jour d'un combat décisif. Dès qu'ils apprirent que trente mille Osmanlis s'approchaient d'Antioche à grandes journées, ils marchèrent à leur rencontre, après avoir confié la garde du camp à l'infanterie.

« Lorsque le comte de Toulouse, dit Raymond-des-Agiles, » aperçut l'avant-garde des infidèles, il mit sa lance en arrêt, » serra son bouclier sur sa poitrine, invoqua saint Robert, son » protecteur, et fondit sur les ennemis, suivi de Godefroi de » Bouillon. Les Turcs, qui ne s'attendaient pas à une attaque si » prompte, furent taillés en pièces, et laissèrent deux mille hom- » mes sur le champ de bataille. Monseigneur du Puy se battit » dans cette journée avec l'intrépidité d'un chevalier. »

Cette victoire rendit le courage aux chrétiens; ils reprirent le chemin d'Antioche, plus déterminés que jamais à se rendre maîtres de la capitale de la Syrie. Le siége continua, avec divers succès de part et d'autre, jusqu'à la fin du mois de février. Le 5 mars, une flotte génoise, chargée de vivres et de munitions, arriva heureusement au port Saint-Siméon, situé à deux milles d'Antioche. Le comte de Toulouse et Bohémont partirent avec quelques troupes pour escorter le convoi. Harcelés par les Sarrasins, ils revinrent néanmoins au camp, où ils furent reçus avec l'allégresse que ce bonheur inattendu inspirait aux croisés. Le comte de Toulouse qui, avant de partir pour la croisade, avait aliéné ses plus beaux domaines, remit en même temps entre les mains de l'évêque du Puy la somme de 500 marcs d'argent fin : cette somme fut employée à acheter des chevaux pour ceux des chevaliers qui avaient perdu les leurs dans les combats précédents; aussi fut-il proclamé par tous les seigneurs et les soldats, *père et conservateur de l'armée*. Non content d'avoir secouru si à propos

tous ses frères d'armes, il partageait leurs périls et il ne se passait pas de jour qu'il n'eût à combattre les Sarrasins. Tous les efforts et tous les sacrifices n'avaient produit aucun résultat décisif, et les croisés, après sept mois de siége, n'étaient guère plus avancés que le premier jour de leur arrivée.

Cependant le prince Bohémont entretenait depuis plus d'un mois des intelligences dans la place assiégée; un des principaux habitants lui promit sur sa tête de lui ouvrir une des portes. Bohémont n'eut rien de plus pressé que de communiquer ce projet à l'évêque du Puy, et lui garantit le succès de son entreprise à condition qu'on lui assurerait la possession d'Antioche. Adhémar réunit les princes croisés et leur communiqua le dessein de Bohémont. Tous acceptèrent avec empressement; le comte de Toulouse seul déclara qu'il ne céderait à personne la part qui lui reviendrait de la conquête. Toutes les supplications furent inutiles, et Raymond de Saint-Gilles déploya dans cette circonstance toute l'inflexibilité de son caractère.

L'exécution du projet de Bohémont fut retardée de quelques jours; cependant la nouvelle se répandit dans le camp qu'une armée de Persans venait au secours de la ville assiégée; les princes croisés prirent alors une détermination. Le duc de Tarente fit avertir le traître, et l'armée chrétienne entra dans Antioche, le jeudi 3 juin de l'an 1098. Raymond de Saint-Gilles arriva des premiers avec ses provençaux, fit arborer sa bannière sur le palais de l'émir, et s'empara de plusieurs postes importants que ses vassaux gardèrent en son nom.

Les chrétiens, maîtres de la ville, ne l'étaient pas du château qu'ils trouvèrent défendu par une forte garnison. Pour comble de malheur, trois jours après leur entrée dans Antioche, une armée d'infidèles, commandée par le général Corbagan, déploya ses tentes innombrables sur les rives de l'Oronte. Les croisés se virent bientôt assiégés dans la place qu'ils venaient de prendre; la disette de vivres, les maladies, jetèrent une terreur panique dans tous les rangs de l'armée. Le comte de Toulouse et l'évêque du Puy étaient dangereusement malades; les soldats, réduits au désespoir,

avaient formé le projet d'abandonner la ville, lorsqu'un événement, aussi bizarre qu'inattendu, ranima tout-à-coup le courage des plus timides. J'emprunte ce récit à l'historien des comtes de Toulouse, qui le puisa lui-même dans les écrits de Raymond-des-Agiles, chapelain de Raymond de Saint-Gilles.

« Pendant que les croisés étaient à Antioche, dit Catel, un » prêtre nommé Pierre-Barthélemy, Provençal de nation, fit » entendre au comte de Toulouse et à l'évêque du Puy, que saint » André lui était venu révéler par trois fois que la lance de la- » quelle le côté de notre Seigneur avait été percé, était cachée » sous terre dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, lui ayant » marqué le lieu où elle était, et qu'il l'avait chargé de le dire » aux princes chrétiens. Ce qu'ayant fait entendre aux comtes de » Toulouse et à l'évêque du Puy, ils firent creuser dans ladite » église; et enfin, ce fut Raymond-des-Agiles, chapelain du » comte de Toulouse, qui la trouva le premier. Cette sainte lance » fut baillée au susdit comte, et depuis on célébra tous les ans » l'invention de la sainte lance. Cette histoire est rapportée par » Guillaume de Tyr, au chapitre quatorzième du livre sixième, » et par tous les auteurs français et anglais qui ont parlé de cette » sainte guerre.

» Mais quelque temps après, il fut mis en doute, si la lance » qui avait été trouvée était la vraie lance qui avait percé le côté » de notre Sauveur, ou bien si elle était supposée. Car quelques- » uns croyaient que Raymond, comte de Toulouse, avait trouvé » cette invention pour en retirer du profit. C'est pourquoi, afin » d'éclairer le peuple sur ce doute, Pierre-Barthélemy, à qui » la révélation avait été faite, dit qu'on lui allumât un feu, » et qu'il offrait d'y passer dedans avec la lance pour confirmer » que c'était la vraie lance, et qu'elle lui avait été révélée par » saint André.

» Tellement que, le feu étant allumé le jour du vendredi saint, » et tout le peuple qui était venu pour célébrer la pâque, étant » autour dudit feu, Pierre, après avoir fait son oraison, prit la » lance en main et passa par le feu sans nul dommage, ainsi qu'il

» semblait au peuple qui était là assemblé. Toutefois, il ne
» survécut guère, à cause de quoi quelques-uns disaient qu'il
» était mort du feu, et les autres assuraient que ce fut le peuple
» qui l'étouffa, se jetant sur lui pour le voir après qu'il fut sorti
» du feu.

» Et ainsi, l'affaire fut aussi incertaine qu'elle l'avait été au-
» paravant, comme il est rapporté par Guillaume de Tyr, au
» chapitre dix-huitième du livre sixième de son histoire. »

Cet événement, dont le récit nous paraît presque bizarre, rendit aux chrétiens leur première intrépidité; quelques-uns accusèrent le comte de Toulouse d'être l'auteur de cette pieuse supercherie; mais l'enthousiasme fut si général que les chefs s'empressèrent d'en profiter pour faire une sortie contre les Persans.

Les chrétiens communièrent tous, le 28 juin de grand matin, et se rangèrent en bataille. Résolus à triompher ou à mourir, ils attaquèrent les infidèles avec tant d'impétuosité, que les soldats de Corbagan ne purent soutenir le premier choc et prirent la fuite. Les croisés remportèrent une victoire éclatante, et avant le coucher du soleil, ils rentrèrent dans Antioche, chargés d'un riche butin. Le gouverneur du château fut si effrayé de la défaite de Corbagan qu'il demanda à capituler; quelques soldats chrétiens, pressés par la famine, s'étaient réfugiés dans la citadelle, et avaient embrassé le mahométisme. Le gouverneur les fit appeler et leur demanda quel était celui de tous les princes croisés auquel il pouvait se fier en toute sûreté.

« Le comte de Toulouse ! s'écrièrent les chrétiens ; Raymond
» de Saint-Gilles est le plus intrépide, le plus noble chevalier de
» la chrétienté.

» Allez donc lui demander son drapeau, répondit le gou-
» verneur, et je l'arborerai sur la plus haute tour de cette
» citadelle. »

Avant midi, la garnison du château capitula, et la bannière du comte de Toulouse flotta sur les clochers d'Antioche. Le prince de Tarente, jaloux de la suprématie que le grand nom de Raymond

de Saint-Gilles exerçait déja sur les infidèles, fit enlever l'étendard de la Langue-d'Oc, et prit possession de la forteresse, après en avoir chassé Raymond, Godefroi de Bouillon et le comte de Flandres. Enhardi par cette condescendance, il exigea de Raymond qu'il lui rendît la porte du Poul; mais le comte, quoique dangereusement malade, refusa obstinément, et la mésintelligence des deux princes devint très funeste au succès de la croisade.

Quelques jours après la prise d'Antioche, Raymond de Toulouse perdit deux hommes qu'il pleura amèrement, dit le chapelain Raymond-des-Agiles : Pierre-Raymond d'Hautpoul succomba à ses nombreuses blessures, et Adhémar, évêque du Puy[1], mourut de la peste. Pour se consoler de la mort de ces deux vassaux, qui s'étaient toujours montrés dévoués à la maison de Toulouse, Raymond s'éloigna d'Antioche, et s'empara de quelques villes voisines. Il emporta d'assaut Rugia et Albara, dans les provinces d'Apanni, et jeta ainsi les fondements de sa puissanc en orient.

On était déja au mois de septembre de l'an 1098. L'époque fixée pour le départ approchait, et les croisés impatients criaient sans cesse : *A Jérusalem ! Qu'on nous conduise à Jérusalem !* Après de longues délibérations, occasionnées par la haine de Bohémont et de Raymond de Saint-Gilles, les chefs de la croisade se réunirent à Antioche, dans la cathédrale Saint-Pierre, le 1er novembre. Les contestations des deux princes rivaux furent portées au dernier excès, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à un combat à outrance pour vider la querelle. Raymond, pour faire diversion à ses chagrins, fit le siége de Marra, dont il se rendit maître après plusieurs assauts meurtriers. Bohémont voulut encore lui disputer la possession de cette place; mais les principaux chefs de la croisade, qui n'ignoraient pas que les trésors et le courage de Raymond étaient plus que jamais nécessaires au succès

[1] Toute l'armée assista aux obsèques d'Adhémar, qui fut enseveli dans la cathédrale d'Antioche. On lui attribue la belle antienne *Salve Regina*. Pour honorer sa mémoire, les évêques du Puy mirent dans leurs armes l'épée et le bâton pastoral.

de la croisade, se réconcilièrent avec lui, et Tancrède seul, dit Guillaume de Tyr, resta son ennemi.

« Alors le comte de Toulouse, dit Raymond des Agiles, revint » à Marra, où il avait laissé la plus grande partie de son armée. » Il fit démolir toutes les fortifications de la ville, quitta sa chaus- » sure et se mit en marche pour Jérusalem, le jour marqué, » 13 janvier de l'an 1099. Il fit tout le chemin de Marra au château » de Capharda, pieds nus, suivi de l'évêque d'Albara et de ses » chapelains, qui marchaient en procession pour implorer le se- » cours du ciel. Au commencement de ce saint voyage, il rassem- » bla ses troupes composées seulement de dix mille hommes, » parmi lesquels on comptait trois cent cinquante chevaliers. Il » vit bientôt arriver le duc de Normandie et Tancrède. »

Les croisés s'avancèrent sans obstacles jusqu'au pays de Césarée ; ils rencontrèrent près de cette ville une armée de Sarrasins, près d'un château situé sur la pente d'une montagne entre Tortose et Tripoli. Raymond ne se contenta pas de repousser les infidèles, il s'empara du château qu'on regardait comme imprenable, et la terreur de son nom se répandit si rapidement dans les pays voisins, que tous les princes lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander la paix. Dans le dessein d'établir à jamais sa puissance dans cette partie de l'orient, Raymond mit le siége devant Arcos; les princes croisés, fatigués d'une résistance de trois mois, reprirent la route de Jérusalem, et le comte de Toulouse lui-même, qui voulait poursuivre le siége avec son obstination ordinaire, se détermina enfin à aller rejoindre l'armée chrétienne.

Toujours harcelés par les Sarrasins, les princes croisés marchèrent à grandes journées vers Jérusalem. Enfin, le septième jour du mois de juin de l'an 1099, les chevaliers de l'avant-garde aperçurent les tours de la cité sainte.

« Jérusalem! Jérusalem! s'écrièrent-ils dans un saint trans- » port d'enthousiasme; voyez la ville de Dieu! »

Au même instant, les chevaliers, les soldats, les femmes, les enfants, se prosternèrent la face contre terre, pour vénérer la

cité que la passion du Christ avait sanctifiée. Après avoir récité dévotement leurs prières, ils continuèrent leur marche en chantant des hymnes, et vers midi, l'armée composée seulement de quarante mille personnes, campa sous les murailles de Jérusalem.

Le comte de Toulouse prit d'abord son quartier vers le couchant, depuis la tour angulaire, jusqu'à la porte occidentale; mais il en changea bientôt après, et avant le coucher du soleil, il conduisit ses chevaliers sur le versant méridional de la montagne, entre la ville et l'église de Sion. Le lendemain, il proposa aux principaux chefs de la croisade de monter le jour même à l'assaut; il trouva une grande opposition dans le conseil, et plusieurs chevaliers provençaux refusèrent de se rendre au poste de Sion. Cependant on travailla toute la nuit, et le lendemain 11 juin 1099, les croisés tentèrent l'escalade, après avoir battu quelque temps les murailles avec les tortues. Leur audace fut d'abord couronnée d'un plein succès; mais les échelles manquèrent, et les princes résolurent de construire des machines pour abattre les murailles.

L'armée était réduite à la dernière misère; les chevaliers manquaient de tout; et sans le secours d'argent que fournit Raymond de Saint-Gilles, les chrétiens auraient peut-être échoué au siége de Jérusalem. Mais le comte de Toulouse avait prévu tous les obstacles; en quittant ses états de la Langue-d'Oc, il avait emporté de grandes sommes qui sauvèrent les chrétiens sous les murs de la cité sainte. Il équipa les chevaliers, fit acheter des armes pour les soldats, des vivres pour les femmes et les enfants. D'habiles ingénieurs toulousains l'avaient accompagné en Palestine; il leur confia la construction des machines, et les chefs de l'armée étonnés des généreux sacrifices que s'imposait Raymond de Saint-Gilles, le proclamèrent pour la seconde fois *père et sauveur des chrétiens*. Bohémont et Tancrède ne furent point appaisés par une conduite aussi noble, et refusèrent de se réconcilier avec le comte de Toulouse. Pour se venger des calomnies de ses ennemis, Raymond partit pour escorter un convoi qui arrivait d'Europe,

sur une flotte génoise qui venait de toucher au port de Joppé, et le conduisit heureusement au camp des chrétiens.

Cependant les croisés continuèrent les travaux du siége avec une constance admirable; dans un mois de temps, les machines furent terminées et mises en place. Le jour de l'assaut général était arrivé; mais les prélats et les plus sages d'entre les seigneurs, craignant les suites funestes de l'animosité qui existait encore entre le comte de Toulouse, Bohémont et Tancrède, firent une dernière tentative pour les réconcilier.

« Sur ces entrefaites, dit le chapelain Raymond-des-Agiles,
» un prêtre alla trouver Guillaume-Hugues de Montal, frère de
» l'évêque Adhémar, et lui dit que monseigneur du Puy lui était
» apparu en songe; qu'il ordonnait à toute l'armée de jeûner, de
» faire en procession, nu-pieds, le tour des murailles de Jéru-
» salem, avec promesse de la part de Jésus-Christ, qu'ils pren-
» draient la ville après neuf jours de siége. Le bruit de cette ap-
» parition se répandit bientôt dans tout le camp, et les princes
» ordonnèrent une procession générale pour le vendredi-saint.
» Au jour marqué, les soldats quittèrent leur chaussure, se mi-
» rent en prières, et allèrent à la montagne des Oliviers. Pierre
» l'ermite et Arnould, chapelain du duc de Normandie, prê-
» chèrent avec tant de force et d'onction, que les principaux
» chefs se réconcilièrent sincèrement et s'embrassèrent en signe
» d'amitié. »

Cette procession ranima l'enthousiasme des croisés : le 14 juillet, ils transportèrent les machines de guerre sous les murailles de Jérusalem, et donnèrent l'assaut sur trois points différents. Raymond de Saint-Gilles, qui dans ce siége mémorable déploya le courage d'un chevalier chrétien et la prudence d'un vieux général expérimenté dans l'art militaire, avait fait construire une machine qui consistait en une grosse tour carrée, au haut de laquelle on avait placé un pont-levis qu'on pouvait abattre aisément sur les murailles de la ville assiégée. La victoire demeura incertaine jusqu'à la nuit, et les combattants se séparèrent pour prendre quelques instants de repos.

Le lendemain 15 juillet, les croisés recommencèrent l'attaque de grand matin; les infidèles se battirent en désespérés, et vers midi l'ardeur des assiégeants commençait à se ralentir.

« Soldats chrétiens! s'écria Godefroi de Bouillon, vous recu-» lez lorsque Dieu nous envoie ses phalanges célestes! A l'assaut! » à l'assaut! J'ai vu sur la montagne des Oliviers un guerrier » resplendissant de lumière; il tenait une épée de feu dans sa » main droite, et me fesait signe de continuer l'attaque. »

Ces paroles furent accueillies avec des transports d'enthousiasme; après une heure de combat meurtrier, Godefroi franchit le fossé, abattit la muraille extérieure, et entra dans Jérusalem à trois heures après midi, suivi du comte de Flandres, du duc de Normandie, de Tancrède, de Gaston de Béarn, de Rymbaud d'Orange, de Gérard de Roussillon.

« Allez annoncer au comte de Toulouse que nous sommes » maîtres de la cité sainte, dit-il à deux chevaliers. »

Cependant de grands cris se fesaient entendre dans Jérusalem, et Raymond de Saint-Gilles ne savait à quoi attribuer ce tumulte spontané, lorsqu'il vit les deux couriers qui arrivaient à toute bride.

« Soldats, cria-t-il à ses provençaux, qu'attendons-nous? » voilà déja les Français dans Jérusalem! »

Les chevaliers de la Langue-d'Oc saisirent au même instant toutes les échelles qui leur tombèrent sous la main; la porte du Midi céda bientôt à leurs coups, et la ville, dit Guillaume de Tyr, fut pillée, et remplie d'horreur et de carnage. Maîtres de Jérusalem, les croisés changèrent d'habits, et allèrent, nu-pieds, visiter le saint sépulcre, où ils rendirent graces au ciel de leur victoire, qui fut malheureusement souillée par le sang d'un grand nombre d'infidèles réfugiés dans le temple de Salomon. L'émir Guinimond, se voyant hors d'état de résister, remit la tour de David au comte de Toulouse, à condition qu'il le ferait conduire sain et sauf jusqu'à Ascalon.

Les princes croisés se réunirent quelques jours après pour élire un roi à Jérusalem. Ils offrirent d'abord la couronne à

Raymond de Saint-Gilles, qui l'avait si bien méritée par ses exploits et ses généreux sacrifices.

« Je suis très éloigné, répondit le comte de Toulouse, de » prendre le titre de roi dans la cité sainte, et si quelqu'autre » veut l'accepter, je le lui céderai volontiers. »

« Le comte de Saint-Gilles refusa cet honneur, dit Guillaume » de Tyr, parce qu'il était déja avancé en âge, et qu'il avait » perdu un ami; il était pourtant très capable de remplir les » fonctions de la royauté: il s'était rendu recommandable par ses » beaux faits d'armes. Godefroi, duc de la Basse-Lorraine, fut » élu roi après le refus du comte de Toulouse. »

Le nouveau monarque demanda à Raymond la tour de David; le comte refusa sous prétexte qu'il voulait rester à Jérusalem jusqu'à pâques. Les principaux chefs, et même les Provençaux, prirent parti pour Godefroi. Raymond, indigné de cette perfidie, sortit de Jérusalem, se rendit à Jéricho, où il se baigna dans le Jourdain, prit des vêtements neufs, et alla cueillir des roses blanches dans le jardin d'Abraham. Sur ces entrefaites, des courriers annoncèrent à Godefroi que le soudan d'Egypte envoyait une armée innombrable, et que les ennemis étaient campés près d'Ascalon. Le danger commun suspendit les haines particulières, et tous les chefs rassemblèrent leurs soldats. Raymond de Saint-Gilles marcha cette fois à l'avant-garde. Le douzième jour du mois d'août, les chrétiens attaquèrent les Persans qu'ils mirent en déroute après une bataille des plus sanglantes. Le comte de Toulouse, dit l'historien Ordéric Vital, fit des prodiges de valeur dans cette journée, et poursuivit les infidèles jusqu'au bord de la mer.

Le nom de Raymond était déja en vénération dans tout l'orient; les habitans d'Ascalon n'avaient pas oublié sa générosité envers les prisonniers de la tour de David; ils envoyèrent dire au comte de Toulouse qu'ils étaient prêts à lui ouvrir leurs portes. Raymond de Saint-Gilles demanda qu'on lui garantît la possession de la ville pour se dédommager des nombreux sacrifices qu'il s'était imposés pendant tout le temps qu'avait duré le siége de Jérusalem. Godefroi de Bouillon refusa, et le comte de Toulouse fit

dire au commandant d'Ascalon de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, parce qu'ils n'avaient pas de miséricorde à attendre du roi de Jérusalem.

Godefroi ne put dissimuler sa haine contre Raymond de Saint-Gilles, et les deux princes furent sur le point d'en venir aux mains. Les autres seigneurs obtinrent, après de longues supplications, une réconciliation apparente. Le comte de Toulouse rentra dans Jérusalem; mais il n'y séjourna que peu de temps, et en sortit pour ne plus y revenir. Il alla s'établir à Laodicée, s'empara de Tortose, et résolu d'assiéger Tripoli; il fit construire une forteresse sur le penchant du Liban : ce château fut appelé *le Château-Pélerin*, et Raymond le choisit pour son séjour habituel.

Les lettres qu'il recevait de l'empereur Alexis le consolaient des tribulations qu'il avait essuyées. Cédant à de pressantes prières, il partit pour Constantinople, et entra en triomphateur dans la capitale de l'orient. Il vit bientôt arriver une nouvelle armée de croisés, commandée par le comte de Blois, par l'évêque de Laon et par l'archevêque de Milan. Il eut l'imprudence de se mettre à la tête de cette multitude indisciplinée qui fut taillée en pièces dans deux batailles par les Sarrasins.

Ici finit la grande époque de la première croisade. Raymond de Toulouse, le chef de l'armée chrétienne, le chevalier sans peur, le plus brave et le plus sage des généraux, livre encore son ame à des projets de conquête; mais le héros chanté par le Tasse se prépare en vain à courir de brillantes aventures : l'astre de sa gloire va s'éclipser, et nous verrons bientôt le chevalier géant mourir dans sa solitude du château Pélerin.

Le comte de Toulouse, attristé par les deux défaites que les croisés venaient d'essuyer, pria l'empereur de lui permettre de retourner en Syrie. Alexis fit équiper plusieurs galères; malheureusement, une tempête força la petite flotte de s'arrêter à Tharse en Cilicie. Bernard, surnommé l'*Etranger*, commandait dans cette place au nom de Tancrède. Il se saisit de la personne du comte, qui fut conduit à Antioche, par les ordres de l'implacable Tancrède. Le héros de la croisade, jeté dans une étroite prison,

ne dut sa délivrance qu'aux principaux seigneurs qui forcèrent Tancrède à rendre la liberté à son illustre captif.

Raymond, sorti de prison, alla mettre le siége devant Tortose; en vain les chevaliers nouvellement arrivés d'Europe le supplièrent de les conduire à Jérusalem, il refusa, et revint au *Château-Pélerin*, où l'attendait la fidèle Elvire, son épouse. Pendant l'absence du comte, elle avait donné le jour à un prince qui fut appelé Alphonse-Jourdain.

Les fatigues, les chagrins, les blessures, la prison, avaient épuisé la santé de Raymond de Saint-Gilles: il ne vécut plus qu'un mois après son retour au *Château-Pélerin*. Sentant sa dernière heure approcher, il légua ses états de Palestine à son arrière-neveu Guillaume-Jourdain, et trépassa entre les bras d'Aribert, moine de la Chaise-Dieu, le dernier jour du mois de février de l'an mil cent-cinq, plein de jours et de vertus, dit un ancien historien des croisades.

Tous les chroniqueurs du temps nous ont laissé les éloges les plus pompeux, sur les vertus et la gloire militaire du comte de Toulouse. Guillaume, archevêque de Tyr, rendit un glorieux témoignage à la mémoire du héros toulousain.

« Le dernier jour de février, de l'an de grace 1105, dit cet » historien, décéda Raymond, comte de Toulouse, véritable » confesseur du Christ. C'était un homme religieux, craignant » Dieu, et recommandable en tout. Ses actions admirables, et sa » vie illustrée par les plus belles vertus, fourniraient matière à » un long poëme. Il mérita surtout par sa constance, l'admira- » tion de la postérité; après avoir entrepris le pélerinage en » Terre-Sainte, pour l'amour et la gloire de Jésus-Christ, il » persista dans sa résolution jusqu'à son dernier soupir. Le plus » célèbre et le plus puissant des seigneurs de France, il aurait pu » vivre heureux dans sa patrie; mais il préféra mourir soldat du » Christ, et vivre éloigné de sa famille. Les autres princes, » après la prise de Jérusalem, s'en retournèrent chez eux; mais » le comte de Toulouse, dès qu'il eut pris la croix, ne voulut » plus la quitter; il résista aux prières de ses amis, de ses do-

» mestiques qui l'exhortaient à revenir en Provence où il était
» extrêmement désiré.

» Raymond de Saint-Gilles, dit Maimbourg dans son *Histoire
» des Croisades*, était un prince d'une grande majesté; déja
» avancé en âge, ses cheveux blancs le rendaient plus vénérable.
» Il avait acquis une grande réputation avant son départ pour la
» Palestine, principalement en Espagne, en combattant contre
» les Maures pour Alphonse-le-Grand, roi de Castille, qui lui
» donna sa fille Elvire en mariage : il portait sur son visage de
» glorieuses marques de sa valeur, ayant perdu un œil d'un coup
» de flèche, ce qui rehaussait encore sa bonne mine aux yeux des
» soldats qui l'avaient en grande vénération. Il possédait toutes
» les qualités d'un grand prince et d'un honnête homme, gardait
» inviolablement sa parole, était sage, vigilant, magnifique,
» ferme. Il conserva toujours le génie et l'impétuosité naturelle
» à tous les hommes de son pays, et se montra souvent très opi-
» niâtre, ne pouvant souffrir qu'on s'opposât à ses sentiments ni
» à ses moindres désirs. »

Tel est le témoignage que presque tous les historiens ont rendu au grand Raymond de Saint-Gilles. La poésie s'est emparée de ses brillants exploits, de sa valeur homérique, et le plus grand des poètes de l'Italie moderne l'a chanté dans son immortel poëme de la *Jérusalem délivrée*. Il a fait du comte de Toulouse le Nestor des croisades : aussi, quoiqu'un historien [1] de nos jours se soit montré très partial envers Raymond de Saint-Gilles pour favoriser les princes flamands et normands, la gloire du noble comte est encore populaire dans tout le midi de la France. L'historien des croisades, imitant les anciens chroniqueurs du Nord, affecte une sorte de mépris pour les seigneurs provençaux; il donne toujours tort au comte de Toulouse, et pourtant il était le plus puissant des seigneurs chrétiens ; deux fois il sauva l'armée en lui donnant ses trésors, et toujours il occupa le poste de l'honneur. Aussi oublie-t-on ses défauts pour admirer ses beaux

[1] M. Michaud, *Histoire des Croisades*.

faits d'armes. Ce héros du vieux temps nous apparaît au milieu des ténèbres du moyen-âge, couronné d'une auréole de gloire et de majesté. Long-temps on répétera son nom avec l'enthousiasme de nationalité méridionale, et si jamais la vieille Toulouse envoie en orient une autre phalange sacrée, chaque soldat en s'agenouillant devant les remparts de la ville sainte, pourra s'écrier avec fierté : *Mes pères suivirent ici Raymond de Saint-Gilles !!*

BERTRAND. (1096.) — Raymond de Saint-Gilles, avant son départ pour la Terre-Sainte, se démit entièrement de ses vastes domaines, en faveur de Bertrand son fils, qui prit dès-lors le titre de *comte de Toulouse, de Rouergue et d'Albigeois*. Bertrand était trop jeune pour en imposer aux nombreux ennemis de la maison de Toulouse. Aussi Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, n'eut pas plus tôt appris le départ de Raymond de Saint-Gilles que, sous prétexte de faire valoir les droits de Philippine sa femme sur les pays de la Langue-d'Oc, il leva une puissante armée et vint assiéger Toulouse. Cette grande ville ouvrit ses portes à l'usurpateur, on ne saît trop pourquoi, et Bertrand se vit forcé à chercher un asile en Provence. Les peuples du Querci restèrent seuls fidèles au fils de Raymond de Saint-Gilles, et Géraud, évêque de Cahors, montra, dans cette circonstance, une loyauté, dont tous les historiens ont fait les plus grands éloges. Pour s'assurer le secours des seigneurs du pays, il leur céda une grande partie des biens de son église, et empêcha le comte de Poitiers de s'emparer de la province. Les contrées voisines se soumirent à l'usurpateur.

« Le comte de Poitiers, dit un cartulaire de l'église de Cahors, » non content de s'être saisi par violence de la ville de Toulouse, » s'efforçait aussi de se rendre maître des autres domaines du » comte Raymond, occupé alors, par ordre du pape Urbain II et » d'un grand nombre de prélats, à délivrer la ville de Jérusalem » et le saint sépulcre des mains des infidèles. »

Guillaume, pour se faire des partisans parmi les membres du haut-clergé, accorda plusieurs priviléges à l'église Saint-Sernin, laissa sa femme dans la capitale de la Langue-d'Oc, et alla piller

le Limousin[1]. Le jeune Bertrand, qui avait hérité de la noble résignation du comte Raymond de Saint-Gilles, ne se laissa pas décourager par la mauvaise fortune : il se mit à la tête de quelques seigneurs provençaux qui lui restèrent fidèles, et fit un appel général à la noblesse de la Langue-d'Oc. Le comte de Poitiers comptait peu de partisans dévoués. Philippine, son épouse, qu'il avait laissée à Toulouse, y accoucha successivement de deux enfants; l'aîné, qui fut appelé Guillaume et succéda plus tard à son père, naquit vers le commencement de l'an 1099; le second qui reçut le nom de Raymond vint au monde environ dix mois après. La princesse croyait encore à l'enthousiasme des Toulousains; mais les fêtes qu'elle fit célébrer à la naissance de ses deux fils, furent bien tristes, et le rusé Guillaume s'aperçut enfin qu'il ne parviendrait jamais à établir sa domination dans la comté de Toulouse.

Pendant qu'il fesait des préparatifs de guerre pour s'opposer au jeune Bertrand, plusieurs pélerins arrivèrent d'orient, proclamant partout la gloire de Raymond de Saint-Gilles, et les victoires des princes chrétiens. Les seigneurs français écoutèrent avec enthousiasme les récits de ces prouesses lointaines, et bientôt une noble émulation s'empara de tous les chevaliers, de tous les gentilshommes. Plusieurs d'entre eux firent vœu de partir pour la Terre-Sainte afin de prendre part à la glorieuse expédition.

[1] Il est dit dans un acte passé au mois de juillet 1098 :

« Que le comte Guillaume et sa femme Philippine, maintiennent l'église de St-Sernin, » située dans le faubourg de Toulouse, dans la même liberté qui lui avait été octroyée » par le pape Urbain II, lorsqu'il l'avait consacrée, le 7 décembre 1095. Et parce que, » ajoutent-ils, des méchants et des persécuteurs l'ont détruite de nos jours, nous lui » donnons pour la rétablir, savoir : le village de Saint-Pierre de Blagnac, sur la Garonne, son église et ses dépendances, avec tout ce que le comte Guillaume y a possédé. » De plus, nous l'exemptons de la redevance des cierges, qu'elle devait donner avant » nous aux comtes, et nous maintenons les priviléges accordés par le comte Raymond de » Saint-Gilles, notre prédécesseur; quant à ceux qui se sont élevés *de toute la province*, » pour la détruire, nous leur ôtons leurs pensions pour les donner aux clercs de Saint-Sernin. En sorte, qu'à l'avenir, les chanoines de cette église auront une poignée de » grain sur chaque septier, que les habitants de Toulouse et des faubourgs mettront en » vente. *Archives de l'abbaye de Saint-Sernin.* »

Guillaume IX, comte de Poitiers, fut des premiers à prendre la croix, et convoqua ses vassaux dans la capitale de ses états.

Il était encore maître de la ville de Toulouse au commencement de l'an 1100 de l'incarnation. Cédant aux remontrances de plusieurs évêques, ou peut-être effrayé de la levée de boucliers que Bertrand avait faite en Provence, il consentit à rendre au jeune prince les domaines que lui avait laissés Raymond de Saint-Gilles en partant pour la croisade. Ici les rapports des historiens ne sont pas unanimes. Les uns affirment que Guillaume IX rendit volontairement la comté de Toulouse au jeune Bertrand; les autres disent qu'il la vendit pour avoir de quoi fournir aux frais du voyage. L'opinion la plus judicieuse est celle des bénédictins, auteurs de *l'Histoire Générale de Languedoc*.

« Nous croyons, disent ces savants historiens, que Guil-
» laume IX, après avoir envahi et possédé la comté de Toulouse,
» pendant près de trois ans, l'abandonna vers l'an 1100. Ce
» fut, ou parce que le comte Bertrand sur lequel il s'en était em-
» paré, le força à se retirer ; ou parce que reconnaissant enfin
» l'injustice de ses prétentions, il se crut obligé en conscience de
» remettre Toulouse à son légitime seigneur avant que d'en-
» treprendre le voyage de la Terre-Sainte. Il ne pouvait, en effet,
» en la gardant, quand il y aurait eu des droits bien fondés,
» éviter d'encourir l'excommunication lancée par le concile de
» Clermont, contre ceux qui se saisiraient, sous quelque prétexte
» que ce fût, des biens des croisés que le pape et le concile avaient
» mis sous leur protection. Nous ne voudrions pas cependant nier
» que Guillaume, au nom de Philippine, sa femme, n'ait reçu
» alors quelque somme de Raymond de Saint-Gilles, ou plutôt
» de Bertrand son fils, pour ses prétentions sur la comté de Tou-
» louse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc d'Aquitaine,
» après avoir quitté Toulouse, prit, en l'année 1100, la croix à
» Limoges, avec un grand nombre de ses vassaux, et que Ber-
» trand était reconnu pour comte, au mois de juin de la même
» année, dans le Toulousain et dans le Rouergue. »

Le comte Bertrand rentra dans sa capitale aux grandes accla-

mations de tous les habitants qui n'avaient supporté qu'avec peine la domination d'un prince qu'ils regardaient comme étranger. Il gouverna pendant une année avec une sagesse qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un prince si jeune, et presque tous ses vassaux reconnurent sa suzeraineté. Quelque temps après son retour, il marcha au secours de Bernard-Atton, vicomte de Carcassonne, qu'il remit en possession de ses domaines. Craint et respecté des princes voisins, Bertrand pouvait travailler au bonheur de ses peuples; mais le désir d'aller courir les aventures dans la Palestine, à l'exemple de Raymond de Saint-Gilles, le tourmentait depuis plusieurs années. Chaque jour arrivaient des chevaliers et des pélerins, qui chantaient des poëmes composés en l'honneur du héros de la première croisade. Le jeune prince, l'imagination exaltée par les récits emphatiques qu'on lui fesait des exploits de son père, laissa la comté de Toulouse à Alphonse-Jourdain, que des seigneurs provençaux avaient emmené d'orient; les préparatifs de cette seconde expédition ne furent pas longs.

Pour éviter les périls que Raymond de Saint-Gilles avait courus en prenant sa route par terre, il résolut de faire le voyage par mer. Il ordonna de nombreuses levées dans l'étendue de ses domaines, mit tout en œuvre pour se munir d'argent, et parvint, après de grandes dépenses, à équiper une flotte de soixante-dix gros vaisseaux ou galères. Il assigna le port de Saint-Gilles pour rendez-vous à tous les chevaliers qui devaient l'accompagner dans cette expédition.

Vers le commencement du mois de mars 1109, il partit avec Hélène de Bourgogne son épouse, et Pons son fils unique, âgé de dix à douze ans. Il se rendit à Pise où l'attendait une flotte de Génois et de Pisans prête à partir pour l'orient. Elle était commandée par deux nobles Génois, Ansaldus et Hugues-Ebrinus, qui avaient déja fait plusieurs fois le voyage d'outre-mer. Ils firent voile vers l'Asie mineure, et débarquèrent heureusement au port d'Amiroth, ville de l'empire d'orient. Les habitants, qui n'avaient pas oublié les maux qu'ils avaient soufferts dans la première croisade, refusèrent des vivres aux soldats du comte Ber-

trand. Poussés par le besoin, les Provençaux se virent contraints de recourir à la violence, et ils obtinrent de vive force ce qu'on n'avait pas voulu leur accorder volontairement.

L'empereur Alexis Commène, qui régnait encore à Constantinople, apprit bientôt l'arrivée du fils de Raymond de Saint-Gilles; il lui envoya aussitôt une ambassade solennelle, pour le prier de se rendre à Constantinople, où il serait reçu avec tous les honneurs dus à un prince de son rang ; il lui promit en même temps de lui donner libre passage sur toutes les terres de son empire.

Bertrand avait ouï parler de l'affection qu'Alexis avait toujours témoignée à Raymond de Saint-Gilles ; il s'empressa de se rendre à son invitation, et il n'eut qu'à se louer de s'être fié aux promesses de l'empereur d'orient. Les deux princes eurent de longues conférences sur les besoins des chrétiens de la Palestine, et se jurèrent mutuellement une amitié éternelle. Bertrand, comblé d'honneurs et de présents, quitta la cour de Constantinople, enchanté de l'accueil que lui avait fait Alexis Commène.

Il se remit bientôt en mer, et continua sa route vers la Palestine. Après une navigation des plus heureuses, la flotte chrétienne arriva au port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte, à deux milles d'Antioche. Tancrède commandait dans la place en l'absence du prince de Bohémont. Bertrand, dès le premier jour de son arrivée, fit partir quelques-uns de ses principaux officiers, pour le prier de lui assigner le jour et le lieu d'une entrevue. Tancrède n'ignorait pas que le fils de Raymond de Saint-Gilles exercerait bientôt une grande influence sur les princes chrétiens qui s'étaient établis en orient. Il résolut donc de se rendre au port de Saint-Siméon, accompagné d'une partie des troupes de la garnison, pour se mettre à l'abri de toute surprise de la part des Provençaux.

Au premier abord, les deux princes s'embrassèrent affectueusement, dit Guillaume de Tyr, et passèrent toute la nuit ensemble; jamais entrevue ne s'était effectuée avec plus de politesse, plus de protestations d'amitié sincère. Le lendemain, Tancrède demanda

au comte Bertrand le sujet de son voyage en orient ; celui-ci lui répondit avec sa franchise de chevalier, qu'il était venu pour prendre possession des pays conquis par Raymond de Saint-Gilles, et le pria de lui remettre le quartier de la ville d'Antioche que son père avait pris d'assaut lors de la première croisade. Tancrède dissimula d'abord son déplaisir et feignit même d'acquiescer à la demande de Bertrand, s'il voulait lui prêter secours pour s'emparer de la ville de Mamistra en Cilicie. Bertrand refusa, et Tancrède, violemment irrité, défendit qu'on fournît des vivres aux Provençaux ; il rassembla les troupes éparses dans les villes voisines pour repousser le comte de Toulouse.

Bertrand était déja en mer et fesait voile vers Tortose : il y arriva trois jours après, et les habitants n'eurent pas plus tôt reconnu la glorieuse bannière des comtes de Toulouse, qu'ils se hâtèrent d'ouvrir leurs portes, et reçurent le fils de Raymond de Saint-Gilles comme un libérateur envoyé du ciel. La ville était alors au pouvoir de Guillaume-Jourdain que Raymond de Saint-Gilles avait nommé héritier de tous ses domaines d'orient. Ce prince fesait sa résidence ordinaire au Château-Pélerin, et était occupé, depuis la mort de son père, à poursuivre le siége de Tripoli. Plusieurs fois il s'était signalé par sa valeur, il avait vaincu Hertoldin, roi de Damas, et sa domination s'étendait jusqu'aux portes de la capitale de la Syrie.

A peine entré dans Tortose, Bertrand envoya cinq chevaliers au Chateau-Pélerin, pour sommer Guillaume-Jourdain de lui remettre la forteresse et le pays de Camolta, dont il était *légitime successeur et héritier*. Les envoyés furent mal accueillis par Guillaume :

« Allez dire au comte Bertrand, s'écria-t-il avec colère, que » Raymond de Saint-Gilles, mon oncle, me donna avant sa » mort le pays de Camolta ; que depuis quatre ans, je n'ai cessé » de le défendre au péril de ma vie ; demandez-lui de quel droit » il réclame la restitution d'une conquête que j'ai seul conservée » Dans tous les cas, j'assemblerai mon conseil, et demain je lui » ferai connaître ma détermination. »

On ne délibéra pas long-temps : tous les conseillers furent

d'avis de s'opposer aux exigences de Bertrand, et d'implorer le secours de Tancrède. Trois ambassadeurs partirent le lendemain pour Antioche; les propositions de Guillaume-Jourdain furent acceptées avec empressement par Tancrède, et il promit de se rendre à Tortose pour chasser de cette ville le fils de Raymond de Saint-Gilles. Bertrand, informé de ces projets d'hostilité, mit à la voile et alla faire le siége de la ville de Tripoli, qui fut investie par terre et par mer. Baudouin Ier régnait alors à Jérusalem; le comte de Toulouse lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir ses services, et en même temps pour le prier de le secourir contre Tancrède et Guillaume-Jourdain, qui refusaient de lui rendre les domaines que son père avait conquis, au commencement de la première croisade. Baudouin reçut favorablement les chevaliers provençaux, et leur promit sa protection; mais, avant de commencer les hostilités, il écrivit la lettre suivante à Guillaume-Jourdain et à Tancrède :

« Mes cousins,

» Sachez que Bertrand, mon confrère, et chrétien comme moi, » fils du comte Raymond de Saint-Gilles, m'a demandé du se» cours pour tirer raison de ce que vous avez refusé de lui rendre » le pays et les villes qui avaient appartenu à son père : je vais » le joindre à Tripoli suivant les conseils des prélats de l'église » de Jérusalem. Hâtez-vous donc de lui restituer au plus tôt, » de même qu'à Baudouin du Bourg, prince d'Edesse, et à Gau» celyn de Turbaysel, les places que vous détenez injustement. » Fixez un jour pour faire un accord avec eux, afin d'établir une » paix durable entre les princes chrétiens, sans quoi vous ne » sauriez résister aux nouvelles attaques des infidèles. »

Pendant ce temps-là, le comte Bertrand ne resta pas dans l'inaction, se croyant trop faible pour s'emparer de Tripoli sans le secours du roi de Jérusalem, il alla assiéger Giblet, ville de la Phénicie ; il chargea les Génois et les Pisans de presser l'attaque du côté de la mer, et lui-même, à la tête des chevaliers de Provence, investit la place par terre. Les habitants de Giblet ne purent résister long-temps à ces forces réunies, et demandèrent à

capituler quelques jours après l'arrivée du comte de Toulouse ; ils emmenèrent leurs femmes, leurs enfants, et Bertrand se mit en possession de la ville qu'il céda dans la suite aux Génois.

Le succès de cette première entreprise enhardit beaucoup les chevaliers de Provence, qui demandèrent à grands cris au comte Bertrand de les ramener au siége de Tripoli. Mais cette place, vivement pressée de tous côtés, résista pendant trois semaines, et Bertrand désespérait de forcer les habitants à en venir à une capitulation, lorsque le roi de Jérusalem arriva, suivi de cinq cents cavaliers et de huit cents fantassins. Le comte de Toulouse le reçut à la porte de son camp, et les deux princes, après s'être donné réciproquement les plus grandes marques d'amitié, jurèrent, sur le livre des évangiles, une alliance offensive et défensive.

Tancrède et Guillaume-Jourdain avaient tout à craindre de cette alliance que le roi de Jérusalem venait de conclure avec Bertrand ; ils s'empressèrent d'obéir au fils de Raymond de Saint-Gilles et se rendirent au camp de Tripoli, avec Baudouin du Bourg et Gaucelin de Turbaysel. Baudouin Ier était déja arrivé à la tête de ses cavaliers ; il ménagea adroitement une réconciliation entre les trois princes. Tancrède consentit à rendre à Baudouin du Bourg les villes qu'il lui avait enlevées. Guillaume-Jourdain eut en partage la forteresse d'Archos, la ville de Tortose avec toutes ses dépendances : quant au comte Bertrand, il se mit immédiatement en possession du Château-Pélerin de la ville de Giblet, et de tout le pays conquis par Raymond de Saint-Gilles, et se reconnut vassal du roi de Jérusalem. Les princes chrétiens réunirent ensuite leurs forces pour continuer le siége de Tripoli dont les habitants capitulèrent le 10 juin de l'an 1109.

Pendant que le comte Bertrand, de concert avec Baudouin, travaillait à rétablir l'ordre dans Tripoli, Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne, décéda dans la ville de Tortose. Les historiens du temps ont raconté diversement les circonstances de sa mort, Albin d'Aquilée dit que Guillaume, ayant maltraité un de ses écuyers, celui-ci prémédita une affreuse vengeance, tendit des

embûches à son maître, le guetta au moment où il partait pour la chasse, et lui décocha une flèche qui lui perça le cœur.

Grégoire de Tyr, historien de la première croisade, raconte d'une manière différente la mort de Guillaume-Jourdain.

« Une grande querelle, dit l'historien grec, s'éleva entre les » écuyers du comte Bertrand, et ceux du comte de Cerdagne; » Guillaume-Jourdain monta à cheval pour calmer la discorde, » et s'emporta en invectives contre les serviteurs de Bertrand. » Tout-à-coup il fut atteint d'une flèche droit au cœur. Quelques » seigneurs soupçonnèrent le comte Bertrand de cette mort pré- » cipitée : mais la vérité est qu'on n'a pu jusqu'à ce jour décou- » vrir l'auteur de l'assassinat du comte de Cerdagne, qui décéda » sans postérité, de sorte que Bertrand hérita de tous les domaines » qu'il possédait en orient [1].

Devenu maître de toutes les conquêtes de Raymond de Saint-Gilles son père, Bertrand ne songea plus qu'à illustrer son nom par de beaux faits d'armes. Dès ce moment, il devint la terreur des Sarrasins, et le bouclier des chrétiens d'orient. Dans la même année, il aida Baudouin à prendre la ville de Béryte; après avoir témoigné noblement sa reconnaissance au roi de Jérusalem, il le suivit à la ville sainte où ils célébrèrent ensemble la fête de la Pentecôte. 1110. Pendant que les deux princes se livraient aux pieux exercices de leur dévotion chevaleresque, ils apprirent par un courrier de Baudouin du Bourg, qu'une armée d'infidèles le tenait assiégé dans Edesse. Ils partirent au commencement de juin, et après un mois de marche, ils arrivèrent aux bords de l'Euphrate avec une armée de quinze mille hommes. Les Turcs effrayés n'attendirent pas les chrétiens, et abandonnèrent le siége d'Edesse. Quelques jours après, on annonça à Baudouin que dix mille Turcs avaient résolu de s'emparer de Ptolémaïde. Bertrand détacha une partie de l'armée, qu'il envoya au secours de la ville assiégée; puis, avec l'élite de ses chevaliers, il alla au-devant de Magnus, fils du roi de Norwège, qui venait de débarquer à Jaffa.

[1] Guillaume de Tyr, *livre* 11, *chap*. 9.

Dès son arrivée à Jérusalem, Magnus vénéra les saints lieux et offrit ses services à Baudouin. Bertrand ne séjourna pas longtemps dans la ville sainte; il engagea Magnus et le roi de Jérusalem à faire la conquête de Sidon. Cette ville importante fut immédiatement assiégée par mer et par terre, et capitula au mois de décembre, après six semaines d'un siége opiniâtre. Le comte Bertrand, qui dans toutes ces expéditions s'était conduit en digne fils de Raymond de Saint-Gilles, rentra triomphant dans Tripoli, chargé de riches dépouilles. Tancrède, son ennemi irréconciliable, avait hérité de la principauté d'Antioche à la mort de Bohémont. Jaloux de la gloire du comte Bertrand, il médita de nouvelles conquêtes, et au lieu de tourner ses armes contre les infidèles, il courut assiéger Tortose, ville qui appartenait, comme je l'ai déja dit plus haut, à Bertrand de Toulouse. Il s'en rendit maître après quelques jours de siége, et en confia le gouvernement à Guillaume, fils naturel du duc de Normandie.

Il n'aurait pas borné là son invasion; mais une armée de cent mille Turcs arriva subitement à Césarée-de-Philippe, près d'Antioche. Le danger était pressant, et Tancrède ne pouvait avec ses seules forces repousser les infidèles. Réduit à la plus cruelle des alternatives, il envoya des ambassadeurs au comte Bertrand, pour implorer son secours. Il connaissait la grandeur d'ame des Toulousains, et sa confiance en la générosité de Bertrand ne fut pas trompée.

« Votre maître est indigne de porter l'étendard du Christ, ré-
» pondit le fils de Raymond de Saint-Gilles aux envoyés de
» Tancrède; il a violé la foi des traités en s'emparant à mon pré-
» judice de la ville de Tortose. Si je n'écoutais que mon ressenti-
» ment particulier, je resterais sourd à ses supplications; mais les
» chétiens d'Antioche sont menacés par les infidèles, je dois
» voler à leur secours. Annoncez à Tancrède que je partirai de-
» main à la tête de mes chevaliers de Provence. »

Le comte Bertrand, fidèle à sa promesse, rassembla toutes ses troupes et marcha à la rencontre des infidèles. Baudouin, roi de Jérusalem, se rangea aussi sous la bannière de Toulouse, et, le

27 septembre de l'année 1111, les princes chrétiens remportèrent sur les Osmanlis une victoire complète.

Tancrède, délivré d'un si grand danger, ne témoigna pas au comte Bertrand toute la reconnaissance qu'il lui devait. Dès qu'il n'eut plus à craindre les armes des infidèles, il conspira de nouveau contre son bienfaiteur. Le prince toulousain songeait à se venger d'une aussi noire ingratitude, lorsque l'empereur Alexis lui proposa une ligue offensive et défensive contre le fier Tancrède. Il lui envoya une ambassade solennelle, et Emmanuel Butimite, chargé des ordres secrets de l'empereur, débarqua à Tripoli.

« Prince, dit-il au comte Bertrand, Raymond de Saint-Gilles, » votre glorieux père, resta fidèle jusqu'à sa mort à l'empereur » notre maître. Alexis espère que vous marcherez sur les traces » du héros de la première croisade, et que vous vous efforcerez » d'égaler sa brillante réputation. Il a résolu de tirer vengeance » de quelques injures qu'il a reçues de Tancrède; il vous sup- » plie, non-seulement de ne pas secourir ce prince perfide, mais » il exhorte encore les autres princes à ne pas prendre sa défense, » et à se montrer fidèles aux serments qu'ils ont prêtés à l'em- » pereur. »

Les ambassadeurs d'Alexis Commène ne pouvaient arriver plus à propos. Le comte Bertrand venait d'apprendre que Tancrède travaillait à détacher de son alliance les princes du voisinage. Outré de colère, il répondit avec empressement aux envoyés de l'empereur, qu'il était prêt à exposer sa vie pour la gloire d'Alexis d'orient, et qu'il volerait au secours de leur maître aussitôt qu'il apprendrait que les troupes de l'empire seraient en marche pour Antioche.

Emmanuel Butimite, plus que content du succès de son ambassade, laissa en dépôt entre les mains de Bertrand une grande somme d'argent qu'il avait prise dans l'île de Chypre, et se rendit auprès du roi de Jérusalem, qui était alors occupé à faire le siége de Tyr. Baudouin lui fit un bon accueil, et le retint dans son camp jusqu'au dimanche de la passion. Les ambassadeurs

reprirent alors la route de Tripoli, où ils arrivèrent huit jours après leur départ. A leur retour, ils apprirent la mort du comte Bertrand, qui était décédé le jour de la Pâques, 21 avril 1112, à l'âge de 46 ans.

Il eut pour successeur Pons, son fils, qui hérita des domaines que la maison de Toulouse possédait en orient. La comté de Tripoli formait alors une des quatre principautés établies par le chef de la première croisade. Pons se contenta de cet héritage, qu'il transmit à ses descendants. Il abandonna à son oncle paternel, Alphonse-Jourdain, tous les droits qu'il avait sur les principautés de la Langue-d'Oc et de Provence.

Le jeune prince, aussi intrépide que le comte Bertrand, fut bientôt surnommé le plus brave et le plus vertueux chevalier de la chrétienté. Le roi de Jérusalem, Roger, successeur de Tancrède dans la principauté d'Antioche, trouvèrent en lui un puissant auxiliaire, et en lisant le récit des exploits du comte de Tripoli, on croit parcourir encore la vie si belle, si admirable, de Raymond de Saint-Gilles [1].

ALPHONSE-JOURDAIN. (1112.) — Alphonse, fils de Raymond de Saint-Gilles et de la célèbre Elvire de Castille, naquit en 1103, au Château-Pélerin, près de Tripoli. La naissance du jeune prince fut célébrée avec toute la pompe chevaleresque du moyen-âge religieux. Le héros de la première croisade, pour consacrer son fils d'une manière éclatante au Dieu des armées, voulut qu'il reçût le baptême dans les eaux du Jourdain. Les chevaliers provençaux et les soldats, anciens compagnons d'armes du vieux Raymond, assistèrent à cette auguste cérémonie. L'enfant fut appelé Alphonse, en mémoire du roi de Castille, son aïeul, et on lui donna le surnom de Jourdain, pour lui rappeler qu'il avait reçu le baptême dans les eaux sanctifiées par le Sauveur

[1] Pons ne pouvant repousser Besauge, gouverneur de Damas, qui ravageait la comté de Tripoli, prit à sa solde un grand nombre de Syriens. Ces traîtres le livrèrent aux mahométans, et le jeune héros périt de la mort la plus cruelle. Il laissa deux fils, Philippe, qui mourut bientôt après, et Raymond, qui lui succéda. Ce prince, quoique dans la fleur de l'âge, tira une noble et éclatante vengeance de la mort de son père.

du monde. Alphonse demeura en orient jusqu'à la mort de son père, 1105. Deux ans après, quelques chevaliers, dévoués à la maison de Toulouse, emmenèrent le jeune prince en occident, où il fut bien accueilli par Bertrand, son frère. Plus tard, il lui succéda dans la comté de Toulouse, et se vit unique héritier des vastes domaines de son père, vers 1112.

Alphonse-Jourdain n'était pas encore âgé de dix ans, et on établit un conseil de régence pour administrer la Langue-d'Oc et la Provence. Les Toulousains vécurent heureux pendant deux ans sous un gouvernement qui savait respecter leurs franchises et leurs priviléges. Les chevaliers de la contrée se réunirent sous les bannières de Guillaume de Montpellier, du vicomte de Narbonne, et chassèrent les Sarrasins des îles Baléares.

Cependant Guillaume IX, comte de Poitiers, était de retour de la croisade, où il n'avait essuyé que des revers. A son arrivée en occident, il apprit que le jeune Alphonse-Jourdain avait été reconnu comte de Toulouse. Il s'empressa de lever une armée, pour faire valoir une seconde fois les droits qu'il prétendait avoir sur les domaines de Raymond, par son mariage avec Philippine, fille de Guillaume IV. La noblesse se sépara en deux camps, et on en vint souvent aux mains. Les historiens du temps ne nous ont pas transmis les circonstances de cette usurpation; mais il est incontestable que les Toulousains opposèrent une longue résistance à Guillaume IX, qui n'entra dans leur ville qu'après un combat des plus sanglants. Alphonse, trop jeune pour marcher à la tête des chevaliers de la Langue-d'Oc, fut sauvé par ses tuteurs qui l'emmenèrent en Provence, et non à la cour du roi de Castille, comme l'ont dit quelques historiens. Les Languedociens supportèrent impatiemment la domination de Guillaume IX; néanmoins, plusieurs seigneurs se soumirent à l'usurpateur; de ce nombre fut Bernard Aton, vicomte de Narbonne, qui lui prêta serment de fidélité en présence de plusieurs prélats.

Les habitants de Toulouse, animés d'un noble dévoûment pour leur souverain légitime, se soumirent pourtant à Guillaume, qui n'en fut pas moins l'objet de la haine publique. Plusieurs

fois, des séditions, qu'il eut beaucoup de peine à apaiser, mirent sa vie en danger; mais le comte de Poitiers était trop ferme et trop habile pour céder au mécontentement général; et il resta paisible possesseur de Toulouse, jusqu'en l'année 1119. Dans le dessein de calmer l'exaspération du peuple, il se concerta avec l'évêque Amélius, pour donner aux Toulousains le spectacle d'une fête religieuse. On désigna le jour d'une procession solennelle, à laquelle assistèrent les abbés et les évêques de la province. Odon, abbé de Lézat, s'y rendit avec ses religieux qui portaient les reliques de saint Antoine. Guillaume de Poitiers retint ce précieux dépôt, et, par un acte daté du mois d'août 1115, donna à l'abbé de Lézat un terrain situé devant le Château-Narbonnais. De ce legs date la fondation de l'église et du prieuré de Saint-Antoine [1].

Pendant que le comte de Poitiers s'efforçait d'affermir sa puissance à Toulouse, pour transmettre à ses descendants les belles provinces qu'il avait usurpées, le jeune Alphonse-Jourdain rassemblait une armée près de Saint-Gilles. Il fut bientôt assez fort pour tenir la campagne, et il n'attendait qu'une occasion favorable; elle se présenta vers la fin de l'an 1121.

Le comte de Poitiers qui, depuis son usurpation, avait continuellement séjourné à Toulouse, fit un voyage dans ses états, vers l'an 1119, avec son fils Guillaume; il leva une puissante armée, ne resta que deux jours dans la capitale du Poitou, et passa les Pyrénées. Alphonse, roi d'Aragon, avait imploré son secours contre les Sarrasins, et Guillaume IX, qui avait à cœur de réparer l'insuccès de son expédition d'orient, remporta plusieurs victoires sur les infidèles.

Il avait laissé le gouvernement de Toulouse à un de ses capitaines nommé Guillaume de Montmaurel. Les habitants de cette grande ville, toujours dévoués aux descendants de Raymond de Saint-Gilles, se hâtèrent de profiter de l'absence de Guillaume IX pour secouer le joug des Poitevins. Ils coururent aux armes, arborèrent la bannière d'Alphonse-Jourdain, et forcèrent Mont-

[1] Eglise Saint-Antoine, rue Pharaon.



S.t Bertrand de Comminges



.e
ıu-
ıort.
, la lé-
vint en
exploits
ouvent ses
,. Dieu qui
x pompes du

maurel à se réfugier dans le Château-Narbonnais. Le lendemain ils reconnurent publiquement Alphonse pour leur seigneur, et les chevaliers poitevins sortirent de la ville. Le fils de Raymond IV était en Provence quand on lui annonça l'insurrection des Toulousains, qui le remettaient en possession des domaines de ses pères. On ignore pourquoi le jeune prince ne se rendit pas aussitôt dans la capitale de ses domaines; peut-être, se méfiait-il encore du dévoûment des habitants de Toulouse. Il continua de faire son séjour aux environs du Rhône, et confia le gouvernement des pays de la Langue-d'Oc à Armand de Levezon, évêque de Béziers.

Le comte de Poitiers se hâta de repasser les monts, et se donna quelques mouvements pour reconquérir le pays toulousain. Ses efforts furent inutiles, et les chevaliers languedociens, après avoir repoussé l'usurpateur, marchèrent au secours d'Alphonse-Jourdain, que le comte de Barcelonne, allié de Guillaume IX, tenait assiégé dans la ville d'Orange. Raymond-Bérenger III n'attendit pas les Toulousains, leva son camp et battit en retraite.

Alphonse-Jourdain n'avait plus rien à craindre du comte de Poitiers; cédant aux pressantes sollicitations de ses intrépides chevaliers, il se mit en marche pour Toulouse, où il fut reçu en triomphe. Dès ce moment, il se qualifia dans tous ses actes de *comte de Toulouse*, *duc de Narbonne et marquis de Gothie*.

Vers ce même temps décéda saint Bertrand de Comminges. Ce prélat, si célèbre dans nos légendes, était fils d'Aton Raymond, seigneur d'un petit château, près duquel fut bâtie, depuis, la ville de l'Ille-Jourdain dans le diocèse de Toulouse. Il naquit vers le milieu du XIe siècle, sous le pontificat d'Alexandre III, dit l'auteur qui écrivit la vie du saint, quarante ans après sa mort. Il était le plus beau des *damoisels* de la Langue-d'Oc, ajoute la légende, et quand il fut en âge de porter les armes, il devint en peu de temps un intrépide chevalier. Célèbre par ses exploits il portait un cilice sous sa cotte-de-mailles, et souvent ses compagnons le surprenaient à réciter ses oraisons. Dieu qui voulait en faire un saint, l'arracha bientôt aux pompes du

monde, et le jeune chevalier se consacra entièrement à la vie religieuse ; il ne tarda pas à être nommé archidiacre des chanoines réguliers de la cathédrale de Toulouse, et quelques années après il fut élu unanimement pour occuper le siége épiscopal de Comminges.

Cette petite ville, si connue sous la domination romaine, sous le nom de *Lugdunum-Convenarum*, avait été ruinée en 584 par les généraux du roi Gontran, et il ne restait plus que la cathédrale [1]. Le saint évêque fixa sa résidence près de la vieille église, avec tous ses chanoines qui, par ses conseils, embrassèrent la règle de saint Augustin. On construisit quelques maisons ; des religieux vinrent bientôt grossir le nombre des habitants de la ville épiscopale, et l'ancien *Lugdunum-Convenæ* se releva de ses ruines ; mais la cité romaine ne fut pendant plusieurs siècles qu'une petite bourgade ; elle s'agrandit dans la suite, et perdit

[1] De Marca, dans son *Histoire du Béarn*, a consacré quelques lignes à saint Bertrand de Comminges :

« Ayant parlé de la cité d'Aire, dit le savant historien, il faut ajouter un mot en faveur de la cité de Comminges, qui est surnommée *Lugdunum*, chez Strabon et Ptolomée. Celui-là, témoignant qu'elle jouissait du droit latin du temps d'Auguste, c'est-à-dire qu'elle vivait sous ses lois et magistrats particuliers ; et celui-ci, assurant qu'elle était colonie de son temps, sous Adrien, c'est-à-dire un séminaire de soldats et de citoyens romains, à la cité des *Comingeois*.

» Dans l'itinéraire d'Antonin, cette ville est nommée *Lugdunum*, et placée sur le chemin de la ville d'Ax, vers Toulouse, à seize mille pas *d'Aqua Convenarum*. Grégoire de Tours la nomme *Convenas*, et dit qu'elle était assise sur le plateau d'une montagne ayant une fontaine au pied de laquelle les habitants puisaient de l'eau en assurance, à la faveur d'une tour qui la défendait.

» Gondebaud, ayant quitté Bordeaux, s'y était retiré en désordre, poussé par l'armée du roi Gontran, qui mit le siége devant la place, y donna plusieurs assauts, et la prit par composition ; mais ce fut aux dépens de la vie de Gondebaud, et les Français mirent la ville à feu et à sang.

» Elle demeura long-temps à se relever, jusqu'à ce que saint Bertrand, son évêque, rétablit l'évêché, avec une enceinte de maisons, sur les ruines de l'ancienne cité, environ l'an mil cent ; ce qui a donné sujet de la nommer Saint-Bertrand.

» On voit les anciens évêques de Comminges dans les assemblées du clergé. Suavis au synode d'Agde, Président au second d'Orléans, 533 ; Amélius, au cinquième d'Orléans, 549 ; Rufinus, au second de Mâcon, 585.

« La religion des habitants de *Convenæ*, au temps du paganisme, envers le dieu *Abellion*, paraît aux inscriptions qui sont, en ce pays, rapportées par Scaliger, en ses leçons sur Ausone. »

(*Histoire du Béarn, livre 1, page 37*).

son nom historique pour prendre celui de *Saint-Bertrand*, son nouveau fondateur.

« Bertrand, évêque de Comminges, disent les auteurs de la » *France chrétienne*, décéda le 16 octobre 1121, durant le » cours de ses visites pastorales. Son corps fut apporté à la ca- » thédrale, et enseveli dans la chapelle de la vierge. La sainteté » de sa vie, les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau, lui » méritèrent un culte public quelques années après sa mort, et » la cathédrale le prit pour son patron; on prétend qu'il fut mis » au nombre des saints confesseurs par le pape Clément V ; mais » il est avéré que Guillaume III, son neveu, archevêque d'Auch, » obtint sa nomination vers la fin du XIIe siècle. Clément V, qui » fut successeur de saint Bertrand dans l'évêché de Comminges, » fit exhumer son corps pour l'exposer à la vénération des » fidèles [1]. »

Pendant que la petite ville de Saint-Bertrand-de-Comminges s'élevait sur les ruines de l'antique *Lugdunum*, Alphonse-Jourdain, paisible possesseur de sa comté de Toulouse, donnait tous ses soins au gouvernement de ses états. Guillaume IX, comte de Poitiers, avait bien conservé quelque reste d'autorité sur les pays situés en deçà de la Dordogne; mais les Languedociens secouèrent entièrement le joug de l'usurpateur. Alphonse avait pourtant à craindre l'ambition du duc d'Aquitaine, qui se plaisait beaucoup à Toulouse, dit un chroniqueur, et ne voulait pas retourner en Poitou. Pour se mettre en état de résister à son redoutable adversaire, Alphonse termina vers l'an 1125 ses différends avec Raymond-Bérenger III, comte de Barcelonne, et partagea la

[1] Quelques historiens modernes, disent les bénédictins, auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc*, assurent que saint Bertrand était déja évêque de Comminges en 1073; qu'il posséda cet évêché pendant 50 ans, et qu'il mourut vers l'an 1123 ou 1126. Mais nous avons fait voir qu'il ne parvint à l'épiscopat, qu'après l'an 1078. Quant à l'époque de sa mort, l'auteur de *sa vie* n'en dit rien, non plus que de celle de sa naissance et de son épiscopat; il témoigne seulement qu'il écrivit *cette vie*, à la prière de Guillaume, neveu de saint Bertrand, qui fut élevé, par son oncle, parmi les chanoines de la cathédrale de Toulouse, et qui posséda l'archevêché d'Auch, depuis l'an 1145 jusqu'en 1170.

Provence avec lui. Ces deux princes avaient dés droits à cette province que les comtes leurs prédécesseurs avaient possédée par indivis. Les peuples des bords du Rhône apprirent avec des transports de joie la nouvelle de ce traité qui mettait fin à une guerre sanglante. Faydide, comtesse de Toulouse, signa ce fameux partage. Plusieurs historiens ont cru que cette princesse était sœur de Douce, femme du comte de Barcelonne, et qu'Alphonse-Jourdain devait à ce mariage ses droits sur la moitié de la Provence. Mais il est prouvé que la comtesse Faydide était fille de Raymond Décan, seigneur d'Uzès et de Posquières. Le jeune comte de Toulouse avait à peine atteint sa vingt-deuxième année; la paix qu'il conclut avec Raymond-Bérenger III, le rendit paisible possesseur de tous ses états, qui s'étendaient depuis la Garonne jusqu'aux Alpes, et depuis les Pyrénées jusqu'aux montagnes de l'Auvergne. Pour comble de bonheur, Guillaume IX, comte de Poitiers et son compétiteur, décéda le 10 février de l'an 1127.

« Bon troubadour, dit un chroniqueur du XIIe siècle, bon » chevalier d'armes, Guillaume de Poitiers courut long-temps » le monde pour tromper les belles dames. »

La mort du duc d'Aquitaine affermit le comte de Toulouse dans la paisible possession de tous ses domaines de la Langue-d'Oc et de Provence. Alphonse, n'ayant plus à redouter l'ambitieux Guillaume, voulut châtier ceux de ses vassaux qui avaient pris parti pour les Poitevins. Hugues, abbé de Saint-Gilles, sur les bords du Rhône, s'était déclaré contre son souverain légitime, et avait entraîné tous ses religieux dans sa révolte. Alphonse, pour punir cet acte de félonie, s'empara de l'abbaye, et tous les religieux en furent chassés de vive force. Hugues porta ses plaintes au souverain pontife. Calixte II, oubliant que les religieux de Saint-Gilles n'étaient que des vassaux rebelles à leur seigneur, lança contre Alphonse-Jourdain les foudres de l'excommunication. Ses domaines furent mis en interdit, ses vassaux déliés de leur serment de fidélité, jusqu'à ce qu'il eut rappelé les religieux; on exigea même d'Alphonse-Jourdain qu'il démolît la forteresse

construite par ses ordres près du monastère. Ces conditions étaient bien humiliantes : le jeune comte de Toulouse, excité par l'évêque Amélius, les accepta. Calixte, satisfait de sa soumission, leva l'arrêt d'excommunication lancé contre lui. Non content du pardon qui lui avait été accordé, le jeune Alphonse résolut d'entreprendre un pélerinage, qui, au XIIe siècle, était fort à la mode, même parmi les plus grands seigneurs. Accompagné d'Amélius, évêque de Toulouse, il se rendit à Saint-Jacques en Galice.

A son retour, il restitua à l'église de Saint-Sernin tous les biens que Raymond de Saint-Gilles, son père, avait donnés à cette abbaye. Il avait besoin plus que jamais de rendre le haut clergé favorable à ses intérêts. Le traité conclu avec Raymond-Bérenger III ne fut pas de longue durée. La guerre se ralluma avec une nouvelle fureur de part et d'autre. Alphonse-Jourdain marcha d'abord contre Guillaume IV, comte de Montpellier, parce que le prince voulait marier Béatrix, sa sœur, avec le comte de Provence; heureusement les deux rivaux se bornèrent à quelques menaces d'hostilités, et toutes les difficultés furent aplanies en peu de temps. Il n'en fut pas ainsi avec Ermengarde, fille d'Aymeric II, vicomte de Narbonne. Alphonse s'empara de ses domaines sur lesquels il n'avait d'autre droit que celui de suzeraineté.

La perte de la bataille de Fraga, la victoire que les Maures avaient remportée sur Alphonse Ier, roi d'Aragon, portèrent la terreur dans toute l'Espagne. Alphonse appela à son secours Centulle, comte de Bigorre; Gaston, vicomte de Béarn; Aymeric, vicomte de Narbonne. Ces trois princes périrent les armes à la main, et le monarque aragonnais succomba à son désespoir sept jours après sa défaite, 7 septembre 1134, ne laissant aucun héritier : par son testament, il légua son royaume aux chevaliers du Temple. Mais les peuples de Navarre et d'Aragon se réunirent, les uns à Pampelune, les autres à Jacca; les premiers élurent don Garcias IV, prince de la race royale; les autres, Ramire, frère puiné d'Alphonse et religieux en l'abbaye de Saint-Pons de Tho-

mières, au diocèse de Narbonne. Le jeune prince trouva dans Alphonse IV, roi de Castille, un puissant compétiteur.

« Alphonse de Castille, dit le chroniqueur espagnol Sandoval, » se mit en armes aussitôt qu'il apprit l'élection de Ramire, sous » prétexte qu'il n'était pas capable de régner, et que le royaume » d'Aragon lui appartenait de droit. Après avoir soumis la partie » de l'Aragon, située sur la rive droite de l'Èbre, il passa ce » fleuve, se rendit à Saragosse à la mi-novembre de l'an 1134, » et fut reconnu souverain sans aucune opposition. Raymond-» Bérenger, comte de Barcelone; Roger, comte de Foix, » Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, et » plusieurs autres princes de France, allèrent trouver ce prince » à Saragosse. Alphonse VII fit de grandes libéralités aux sei-» gneurs qui assistèrent à son couronnement; il donna au comte » de Toulouse un vase, du poids de trente marcs, plusieurs che-» vaux de prix et de riches bijoux [1]. »

Les chroniqueurs espagnols font les plus grands éloges de la sagesse, de la prudence d'Alphonse-Jourdain, qui parvint à concilier les rois de Castille et d'Aragon. Pendant qu'il parcourait ces deux royaumes, il eut occasion de s'aboucher avec le comte de Barcelonne, et après de longs pourparlers, il conclut la paix avec Bérenger et le comte de Provence. On dit même que le seigneur de Montpellier, avec lequel Alphonse-Jourdain était en guerre depuis long-temps, fut compris dans ce traité.

Devenu l'arbitre des souverains des contrées méridionales, le comte de Toulouse s'efforça de mériter de plus en plus l'affection des peuples de la Langue-d'Oc. Approchait le moment où le fils de Raymond de Saint-Gilles aurait besoin du dévoûment des milices toulousaines. Guillaume X, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, pour expier les crimes qu'il avait commis en ravageant la Normandie, de concert avec Géoffroy V, comte d'Anjou, fit un pélerinage à Saint-Jacques en Galice. Avant son départ, il disposa de tous ses domaines en faveur d'Alianor sa fille, promise

[1] Sandoval, *Chronique de l'empereur Alphonse VII*.

en mariage à Louis de France, que le roi Louis-*le-Gros* venait d'associer au trône. Guillaume, à son arrivée à Compostelle, fut atteint d'une violente maladie, et mourut le vendredi-saint, 9 avril 1137 : quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il fit promettre avec serment à tous ses chevaliers qu'ils exécuteraient sa dernière volonté touchant le mariage de la jeune Alianor.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Guillaume de Poitiers fut connue en deça des Pyrénées, Louis-*le-Gros* fit partir Louis-*le-Jeune*, son fils, accompagné d'un magnifique cortége, pour aller épouser Alianor d'Aquitaine. Ce prince arriva le 30 juin 1137 à Limoges, où il trouva le comte de Toulouse Alphonse-Jourdain. Les chevaliers languedociens allèrent au-devant de l'héritier du roi de France, et le fils de Raymond de Saint-Gilles se vit contraint de rendre hommage à Louis-*le-Jeune*, son suzerain légitime.

« Mon cousin de Toulouse, lui dit Louis après lui avoir donné » l'accolade, on m'avait dit que vous étiez à guerroyer par delà » des monts, et je ne m'attendais guère à vous rencontrer à » Limoges.

» J'y suis venu pour célébrer la fête de saint Martial, répondit » Alphonse-Jourdain.

» Vous m'accompagnerez à Bordeaux où je vais épouser Alianor, » héritière de Guillaume X, duc d'Aquitaine. »

Alphonse-Jourdain ne répondit pas par un refus formel; mais il prétexta la nécessité de retourner le plus tôt possible en Languedoc, et, avant le lever du soleil, il prit la route du Querci. Quant à Louis-le-jeune, il se rendit à Bordeaux à grandes journées, et épousa solennellement la belle Alianor, qui fut couronnée reine de France.

Le comte de Toulouse ne voulut pas assister au mariage de l'héritière du duc d'Aquitaine, quoiqu'elle fût sa proche parente; il prévoyait peut-être la guerre que les prétentions de cette princesse allaient occasionner contre les peuples de la Langue-d'Oc. Il s'empressa de faire une nouvelle ligue avec les trois vicomtes, fils de Bernard Aton, au mois de janvier 1138, et

leur promit avec serment de les soutenir contre tous, excepté contre ses vassaux.

« Non content de s'être uni plus étroitement avec les vicomtes » de Carcassonne, de Béziers et de Nîmes, disent les religieux » de Saint-Maur, Alphonse chercha à se concilier de plus en » plus l'amitié de l'évêque et du peuple de Toulouse. Il renonça » solennellement, la même année 1138, en faveur d'Amélius- » Raymond-du-Puy, au droit dont les comtes de Toulouse, » ses prédécesseurs, avaient joui auparavant de se saisir de » la dépouille mortelle des évêques. Alphonse fit cette re- » nonciation en présence de tout le peuple de Toulouse assemblé » un dimanche dans la cathédrale de Saint-Etienne, pendant la » célébration de la messe *matinale* ou de paroisse, en présence » de Bernard, comte de Comminges; Roger, comte de Foix, » Gauthier, vicomte de Tancrède, et de plusieurs autres sei- » gneurs.

Alphonse-Jourdain visita les grandes villes de la Langue-d'Oc et de Provence, exhortant les principaux seigneurs à rester fidèles à la maison de Toulouse. Vers le commencement du mois d'avril 1140, il fit un nouveau pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Arrivé à Najara sur les frontières des deux royaumes de Castille et de Navarre, il trouva Alphonse VII qui se préparait à faire une invasion dans les états de Garcias IV, roi de Navarre. Les hostilités allaient recommencer, et Garcias avait envoyé des ambassadeurs à Louis-le-Jeune pour implorer son secours : Alphonse-Jourdain, qui avait tant à craindre une invasion du roi de France dans les contrées méridionales, s'entremit aussitôt pour rétablir la paix entre le Navarrais et le Castillan : il obtint une suspension d'armes jusqu'à son retour de Saint-Jacques, et la paix fut définitivement conclue le 25 octobre suivant; Sanche, fils aîné du roi de Castille, épousa Blanche, fille du roi de Navarre (1140).

Après avoir heureusement terminé son pélerinage, Alphonse-Jourdain repassa les Pyrénées, séjourna quelque temps à Toulouse, où il fut accueilli avec des transports d'enthousiasme, reçut la

communion des mains de l'évêque Amélius, et partit pour aller visiter ses domaines, situés sur les bords du Rhône. Son absence ne fut pas longue ; des chevaliers qui revenaient de Paris annoncèrent que le roi de France fesait de grands préparatifs contre le comte de Toulouse. La belle Alianor, qui avait déja obtenu sur son époux l'ascendant qu'une ame forte exerce toujours sur les esprits faibles et indécis, l'excitait depuis long-temps à s'emparer des pays de la Langue-d'Oc.

« La jeune reine Alianor, dit Gervaise, historien de l'abbé » Suger, avait l'esprit extrêmement précoce, et plus qu'une » fille de quinze ans ne l'a ordinairement. Elle sollicitait forte» ment son époux de s'emparer du comté de Toulouse, qui » fesait partie de la succession de ses pères. Ces conseils plurent » fort à Louis ; il fit examiner les droits de sa femme dans son » conseil, et on trouva qu'ils n'étaient pas chimériques. Alphonse» Jourdain fut donc sommé, de la part du roi, de rendre le comté » de Toulouse, comme appartenant à la reine Alianor. Il répon» dit qu'elle le lui avait vendu par son frère Bertrand ; on lui dé» clara la guerre aussitôt. Le sage abbé Suger n'était pas de » cet avis ; il disait que les droits d'Alianor pouvaient être con» testés, et que le contrat de vente passé entre Bertrand et Al» phonse était en bonne forme. Louis écouta d'abord les conseils » de son ministre ; mais les larmes, les caresses, les pressantes » sollicitations de la belle Alianor, triomphèrent de ses scrupules, » et il ordonna à ses chevaliers de se mettre en route pour » Toulouse. »

Ces circonstances, rapportées dans la vie de Suger, sont trop romanesques pour qu'on doive y ajouter foi. La véritable et l'unique cause de la guerre de Louis-le-Jeune contre Alphonse-Jourdain fut l'ambition d'Alianor, et l'espoir que les chevaliers de France firent concevoir au jeune roi de s'emparer des domaines de la maison de Toulouse. Les habitants de cette grande ville n'avaient pas oublié la domination tyrannique du comte de Poitiers ; ils étaient dévoués à la famille de Raymond de Saint-Gilles, et ils donnèrent, dans cette circonstance, à leur bon comte

Alphonse des preuves de leur dévoûment. Ils refusèrent d'ouvrir leurs portes au roi de France, qui les assiégea inutilement pendant plus de quinze jours. Les hostilités pouvaient durer longtemps; le sage Suger, consulté par Louis sur la conduite qu'il devait tenir, conseilla au jeune roi d'en venir à des négociations. Alphonse-Jourdain refusa de souscrire à toute condition, avant qu'on lui eût assuré la possession des domaines de Raymond de Saint-Gilles. Le roi de France, désespérant de conduire le siége de Toulouse à bonne fin, résolut de se désister de ses prétentions, et la paix, ardemment désirée de part et d'autre, fut enfin conclue en 1141 [1].

Alphonse-Jourdain, délivré d'un si grand danger, s'empressa de témoigner sa reconnaissance aux fidèles habitants de Toulouse, qui avaient pris sa défense avec tant de courage et de dévoûment. Il leur accorda divers priviléges et plusieurs exemptions d'impôts qu'on levait avant lui sur les denrées. Il avait besoin plus que jamais du secours de ses bons Toulousains; il venait de se brouiller pour la seconde fois avec le comte de Barcelone, allié de Guillaume VI, seigneur de Montpellier. Les habitants de cette ville, excités par quelques seigneurs de la famille des Aimons, refusèrent de prêter serment à Guillaume VI, qui fut honteusement chassé, et obligé de se réfugier au château de Lates.

Innocent II occupait alors le trône pontifical; Guillaume, qui le reconnaissait pour son suzerain, se hâta de lui écrire pour lui annoncer la rebellion de ses sujets. Le pape lui fit réponse le 3 octobre de l'an 1141, et mit la ville de Montpellier en interdit. Il écrivit en même temps aux prélats de la Langue-d'Oc, pour les exhorter à détourner le comte de Toulouse du parti des rebelles. Alphonse-Jourdain, dont les intérêts étaient liés à la rebellion des habitants de Montpellier, resta sourd à toutes les

[1] Rapin de Thoiras, dans son *Histoire d'Angleterre*, dit que cette paix fut cimentée par le mariage de Constance, sœur du roi Louis, avec Alphonse-Jourdain; mais cet historien a erré, et le mariage dont il parle, ne fut célébré qu'en 1154, lorsque Louis eut répudié Alianor.

prières, et les prélats prononcèrent contre lui une sentence d'excommunication. Alphonse ne se laissa pas effrayer par la colère du souverain pontife. Des guerres intestines divisaient alors la Provence et la Langue-d'Oc. Roger III, comte de Foix; Izarn de Dourne, Guillaume-Aton de Villemur, guerroyaient aussi les uns contre les autres; quelques amis suffirent pour rétablir l'ancien ordre de choses, et Alphonse, après avoir pacifié la Provence, songea à se réconcilier avec le souverain pontife. Il fit quelques démarches auprès de l'archevêque de Rouen, légat du saint-siége, pour obtenir l'absolution. Le légat écrivit au comte de Toulouse en ces termes :

« Hugues, archevêque de Rouen, légat du saint-siége apostolique, à Alphonse très noble comte de Toulouse, duc de » Narbonne, marquis de Provence, tous ce que nous pouvons et » devons vous mander de bon;

» Dieu ayant placé votre illustre personne dans une dignité » éminente, et vous ayant donné la probité en partage, vous » devez tâcher de lui plaire, puisque vous tenez de lui l'une et » l'autre, et qu'il les a en ses mains. Votre libéralité nous a écrit » de venir à votre rencontre, à Lyon, à Vienne ou à Valence; » nons choisissons cette dernière ville, si vous le trouvez bon, et » et nous y serons, Dieu aidant, suivant votre demande, le 7 » mars. Nous espérons que vous agirez de bonne foi, ainsi que » vous l'avez promis à notre vénérable frère l'évêque de Trois-» Châteaux, et à nous-mêmes, par votre lettre. Hâtez-vous, » illustre prince et seigneur, de vous réconcilier avec l'église, » votre mère, afin de croître toujours en honneur!... Adieu. »

Alphonse se rendit à Valence au jour marqué, et reçut l'absolution de l'archevêque de Rouen. Il prit ensuite la route de Provence et termina un différend qui s'était élevé entre les comtes de Toulouse et les archevêques d'Arles, au sujet de quelques droits usurpés sur la terre d'Argence. Par un acte passé à Fourques, sur le Rhône, Alphonse promit à l'archevêque de lui conserver, autant qu'il serait en son pouvoir, le temporel de son église. Ce prince avait une grande vénération pour Saint-Jacques

de-Galice, dit un chroniqueur languedocien. Après avoir pacifié la Provence, il partit au commencement du mois de mai 1144, et fit un nouveau pélerinage en Espagne.

Alphonse, roi de Castille, son cousin-germain, avait recommencé ses premières hostilités contre Garcias, roi de Navarre, pour le punir de ce qu'il avait pris les armes, l'année précédente, contre le comte de Barcelone et le roi d'Aragon. Les deux princes étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque le comte de Toulouse arriva sur les frontières des deux royaumes. Alphonse, qui avait joué, quelques années auparavant, le rôle de pacificateur, fut assez heureux pour déterminer les deux rois à un nouveau traité de paix. Dom Garcias était veuf de sa première femme, il épousa en secondes noces Urraque, infante de Castille; le mariage fut célébré avec une magnificence royale, à Léon, le 24 juin 1144.

Le comte de Toulouse, après avoir assisté aux noces de dom Garcias, se rendit à Saint-Jacques, en Galice, et reprit ensuite le chemin de ses états, où il arriva vers le commencement d'octobre.

Au confluent de la petite rivière de Tescou avec le Tarn, sur les frontières du pays toulousain et du Querci, était alors une abbaye sous l'invocation de saint Martin, fondée par les ancêtres de saint Théodard, archevêque de Narbonne. L'abbaye de Saint-Martin fut réformée dans le xie siècle, et soumise à celle de la Chaise-Dieu. Elle prit, quelques années plus tard, le nom de Montauriol, d'un hameau voisin qui était de sa dépendance. Le plateau qu'occupaient les bâtiments de l'abbaye, passaient pour un des plus beaux sites de la Langue-d'Oc. Le comte Alphonse, qui chassait souvent sur les bords du Tarn, fut frappé de la beauté, de la fertilité du pays, et résolut de fonder une ville près de Montauriol, sur la rive droite du fleuve. Un lundi du mois d'octobre 1144, dit Catel, dans ses mémoires, il fit tracer l'enceinte de la nouvelle cité. De concert avec le jeune Raymond, son fils, il fit écrire une charte pour régler les droits et tributs que les habitants lui paieraient ainsi qu'à ses successeurs. Il donna à la

nouvelle ville le nom de Montauban[1]. Pour la peupler, le comte engagea les habitants du hameau de Montauriol à s'y établir; et les paysans s'empressèrent d'obéir, espérant de jouir des nombreux priviléges accordés par Alphonse à tous ceux qui bâtiraient des maisons dans l'enceinte qu'il avait tracée. L'abbé de Montauriol se plaignit amèrement. Le comte de Toulouse, au lieu de faire justice aux religieux, les chassa de leur couvent, et fit construire trois châteaux près de l'abbaye. L'alarme fut grande, et Albert, qui venait d'être nommé abbé, prit le parti d'aller se plaindre au pape, pour se mettre à l'abri des menaces d'Alphonse-Jourdain; après avoir obtenu plusieurs lettres de recommandation des évêques du pays, Albert se rendit à Viterbe, où séjournait alors le souverain pontife. Il fut bien accueilli par Eugène III, qui écrivit de sa propre main à Arnauld, archevêque de Narbonne, et à Raymond, évêque de Toulouse, et les chargea d'ordonner au comte de démolir les châteaux qu'il avait fait construire près de l'abbaye de Montauriol, et de laisser les religieux en paix.

« Si le comte de Toulouse, disait Eugène III dans sa lettre, n'a » pas obéi au saint-siége dans l'espace de quarante jours, je vous » enjoins de mettre la ville et le diocèse en interdit, avec défense » d'y exercer aucune fonction ecclésiastique, excepté l'adminis- » tration du baptême, et du sacrement de pénitence aux mori- » bonds. Je ne pourrai m'empêcher d'excommunier le comte » Alphonse, s'il persiste à désobéir au successeur de Pierre. »

Les historiens du temps ne disent pas quelle fut l'issue de cette affaire; mais tout nous porte à croire que le pape Eugène III se borna à des menaces d'excommunication. Alphonse n'en fut pas très alarmé; il parcourut ses vastes domaines pendant l'année 1145, et tint un plaid à Usèz, où il eut encore le bonheur de mettre fin aux petites guerres que se fesaient les seigneurs de la contrée.

[1] Le nom de *Montauban* dérive, dit-on, des deux mots, *mons* et *alba*, *élévation*, *saule*, parce que la ville occupe une petite élévation, et que dans ses environs croissent un grand nombre de saules, nommés *Albas* en langue du pays.

Pendant que les princes d'occident guerroyaient inutilement les uns contre les autres, le roi de Jérusalem et le prince d'Antioche luttaient en orient contre les infidèles, qui s'emparèrent de sa ville d'Edesse (1145). Baudouin, alarmé d'une perte si considérable, écrivit au pape Eugène III, pour demander le secours d'une nouvelle croisade. Le souverain pontife envoya des religieux vers Louis-le-Jeune, roi de France, qui avait déja manifesté le désir de faire un pélerinage dans la Terre-Sainte. Le jeune roi écrivit à tous les princes de France et de Langue-d'Oc, et convoqua une assemblée générale de la nation à Vezelay, en Bourgogne, le jour de Pâques de l'an 1146. L'affluence des prélats et des seigneurs fut grande; mais il fallait un apôtre pour ranimer l'enthousiasme de cette multitude presque innombrable. Le ciel y avait pourvu ; l'abbé de Clairvaux était arrivé depuis le jeudi-saint. Bernard, élevé dans le silence du cloître, imbu des saintes écritures, enthousiaste comme tous les hommes qui se livrent à la contemplation religieuse, plus instruit que tout prélat de son siècle, était doué d'une éloquence ardente et presque fougueuse. La sainteté de sa vie, la puissance de sa parole, l'austérité de ses mœurs, le rendaient vénérable à tous ceux qui le voyaient et l'entendaient. Son génie était dans toute sa force à l'époque de l'assemblée générale de la nation à Vezelay.

Le concours fut si grand qu'on fut obligé de se réunir en rase campagne. On dressa un théâtre, et l'apôtre parla avec tant d'énergie et d'onction, que tous les seigneurs demandèrent à prendre la croix ; c'était le même enthousiasme qui avait éclaté à Clermont, lorsque le pape Urbain II y prêcha la première croisade. Alphonse, comte de Toulouse, reçut la croix des mains de saint Bernard, et les historiens l'ont tous placé au premier rang parmi les puissants vassaux de la couronne de France, avant le comte de Flandres et le frère du roi.

« Après avoir salué Louis septième, dit un chroniqueur, mon-
» seigneur Alphonse, comte de Tolose, reprit le chemin des pays
» de la Langue-d'Oc, pour se préparer à la croisade. »

Il fit un appel à tous les seigneurs qui le reconnaissaient pour

suzerain, les exhortant à se réunir sous la bannière de Saint-Gilles, pour marcher au secours des fidèles d'orient. L'enthousiasme fut général depuis les rives de la Garonne jusqu'aux bords du Rhône; seigneurs, gentilshommes, chevaliers, menu peuple, s'empressèrent de prendre la croix.

Cependant les sectateurs de Manès prêchaient clandestinement dans la Langue-d'Oc, et l'hérésie levait déja sa tête fière et menaçante : le pays toulousain fut bientôt envahi par les prosélytes des nouvelles doctrines. Henri de Bruys, hardi fanatique, qui avait quitté le cloître pour se faire l'apôtre de l'erreur, parcourait les villes et les campagnes, semant partout à pleines mains l'ivraie du démon, dit une légende languedocienne. Cet homme, doué d'une énergie de caractère capable de surmonter les plus grands obstacles, prêchait, à la face des évêques, les dogmes enfantés par l'imagination délirante de Pierre de Bruys, son maître, qui avait été brûlé à Saint-Gilles. L'hérésiarque portait une longue barbe et marchait nu-pieds, la ceinture aux reins : vêtu de haillons, affectant une piété, une modestie qui n'étaient qu'apparentes, il en imposait à la multitude qu'il subjuguait par la fougue de son éloquence populaire. La Suisse, le Poitou, la Guienne, la Provence, furent les premiers théâtres où il exerça son étrange apostolat. Chassé de tous ces lieux, voué à l'exécration par les prélats, il ne perdit pas courage, et courut infester de ses erreurs les pays de la Langue-d'Oc.

« Mes frères, disait-il au peuple des villes et des campagnes » qui s'attroupaient autour de lui, jusqu'à ce jour vous avez » vécu dans les ténèbres de l'erreur. Vous avez voulu renfermer » l'immensité de Dieu dans les étroites murailles de vos temples : » vous avez cru que le baptême était nécessaire au salut des » enfants ; vous avez adopté les ridicules pratiques de l'ancienne » loi. Maintenant il faut dépouiller le vieil homme. N'adorez plus » la croix, instrument de supplice ; détestez le gibet infâme des- » tiné à punir les scélérats; n'assistez plus à la messe, ne croyez » plus au purgatoire, gardez-vous de prier pour les morts, et de » vous livrer aux pratiques religieuses qui vous ont été imposées

19

» par les moines. Le temps est venu de sortir des ténèbres du ca-
» tholicisme; ouvrez vos yeux à la lumière, car celui qui restera
» sourd à la parole du pasteur sera précipité dans les ténèbres de
» l'enfer. »

Ces discours que le fanatique docteur du manichéisme prononçait sur les places publiques, multiplièrent ses disciples; de nouveaux apôtres marchèrent sur les pas de Pierre de Bruys; la Provence et le Dauphiné adoptèrent leurs erreurs, et le danger devint si grand, que les évêques en furent alarmés. Les hérétiques furent chassés de la Provence, et leur chef se réfugia dans les pays de la Langue-d'Oc. Le pape Eugène III arriva quelque temps après en France pour y prêcher la croisade vers la fin du carême de 1147. Il ordonna aussitôt au cardinal Albéric, évêque d'Ostie, légat du saint-siége, de se rendre à Toulouse pour y combattre l'hérésie. Ce cardinal s'adjoignit pour sa mission, Bernard, abbé de Clairvaux, qui venait de prêcher la croisade en Allemagne. Le saint apôtre, n'écoutant que son zèle, partit le 17 février, après avoir assisté à l'assemblée d'Etampes, où Suger de Saint-Denis fut nommé régent du royaume. Il écrivit à Alphonse-Jourdain une lettre dans laquelle il lui dépeignit les ravages que l'hérésiarque Pierre de Bruys avait déja faits dans les provinces méridionales.

« Dans la Langue-d'Oc, écrivait l'abbé de Clairvaux, on voit
» les églises sans peuple, le peuple sans prêtres, les prêtres sans
» ministère. Les hommes meurent sans sacrements, et on refuse
» le baptême aux enfants. Un homme qui enseigne des choses si
» contraires à Dieu, peut-il venir de Dieu? On dit cependant
» qu'il a un grand nombre de sectateurs; quel aveuglement!
» c'est ce qui m'engage, quoique très infirme, à venir dans vos
» cantons secourir les peuples, puisque personne n'ose s'opposer
» à l'erreur, et que l'hérétique, après avoir été chassé du reste
» de la France, ravage le troupeau de Jésus-Christ sous votre au-
» torité; je vous laisse, prince illustre, à juger si cela vous fait hon-
» neur. Il n'est pas surprenant que ce rusé serpent vous ait trom-
» pé, car il affecte un extérieur de piété; mais apprenez qui il est.

» C'est un apostat qui, après avoir quitté l'habit religieux, a
» repris les mœurs du siècle. Il est retourné, comme un chien, à
» son vomissement, et n'osant demeurer parmi ceux qui le con-
» naissent, il s'est mis ensuite à faire trafic de la parole de Dieu,
» car il est homme de lettres, et lorsqu'après son entretien, il
» peut extorquer de l'argent des simples, il l'emploie au jeu avec
» des femmes de mauvaise vie. »

Saint Bernard suivit de près le messager porteur de la lettre au comte Alphonse-Jourdain. En tous lieux, dit la légende, il fut reçu comme un envoyé du ciel; les Toulousains surtout lui donnèrent des marques publiques de leur profonde vénération. Il fut logé avec sa suite dans le monastère de Saint-Sernin, occupé alors par des chanoines réguliers. Chaque jour il prêcha sur les places publiques, et les chevaliers promirent avec serment de chasser les hérétiques. Saint Bernard parcourut ensuite les pays voisins; ses prédications eurent partout un plein succès; la petite ville de Verfeil, où *était le siége de Satan*, dit l'auteur de la vie du saint abbé de Clairvaux, rejeta la parole de Dieu, et saint Bernard, après avoir secoué la poussière de ses sandales, quitta ce repaire d'hérétiques, et maudit les habitants.

Dans le temps que le légat du saint-siége et l'abbé de Clairvaux parcouraient les pays de la Langue-d'Oc, les princes qui avaient pris la croix se mirent en route pour la Terre-Sainte; l'empereur Conrad partit le jour de Pâques 1147, à la tête de cent mille hommes, et fut immédiatement suivi par Louis-le-Jeune, roi de France. Alphonse-Jourdain fut le dernier à se mettre en route; avant de partir, il voulut laisser à ses bons Toulousains un témoignage de sa vive affection; il les confirma dans la possession, « des bonnes coutumes et franchises dont ils jouissaient, qu'il leur avait données, et qu'il fit rédiger [1]. »

[1] Je donne un extrait de ces priviléges qui furent pendant long-temps les seuls réglements de police de la ville de Toulouse.

— Tous les habitants de Toulouse pourront vendre leurs biens, sans être tenus à payer aucun droit; — ceux qui n'habitent pas dans la ville jouiront du même privilége,

Alphonse-Jourdain, après avoir fait bénir sa bannière dans la basilique Saint-Sernin, partit pour la Provence, et s'embarqua, vers la fin du mois d'août 1148, sur une flotte qu'on avait équipée àla tour *du Bouc* à l'endroit où on construisit dans la suite le port d'Aigues-Mortes. Les seigneurs de la Langue-d'Oc l'accompagnèrent dans cette expédition, et quelques historiens rapportent que la comtesse Faydide entreprit aussi le voyage d'orient avec son époux. Le comte de Toulouse passa la mauvaise saison dans un port d'Italie, et aborda vers le commencement du printemps au port d'Acre ou de Ptolémaïde. Guillaume de Tyr, dans le XVI[e] livre de son histoire, raconte les circonstances de l'arrivée d'Alphonse-Jourdain et de sa mort tragique.

« Alphonse, comte de Toulouse, dit cet historien contempo-
» porain de la seconde croisade, arriva au port d'Acre peu de
» temps après l'empereur Conrad. Ce prince était très recom-
» mandable par son propre mérite, mais il l'était encore plus par
» le souvenir des exploits de Raymond de Saint-Gilles, son père.

depuis la fête de Notre-Dame-de-Septembre jusqu'à celle de la Toussaint; — les marchands qui achèteront du vin hors la ville, pour le revendre, paieront un denier par charge; — le vin ne sera vendu qu'après avoir été mesuré dans des vases de cuivre; — la mesure de bled sera rase; — celle de l'avoine sera comble; — personne ne pourra acheter du bled pour le revendre, depuis la fête de saint Jean-Baptiste jusqu'à la Toussaint; — personne ne pourra acheter des oignons pour les revendre, depuis la fête de Pâques jusqu'à la Toussaint; — les boulangers ne pourront exiger plus de quatre deniers de profit par quarton de froment; — les églises ne pourront servir d'asile aux voleurs ou aux meurtriers qui se seraient introduits dans les maisons pendant la nuit; — si quelque habitant est convaincu d'avoir voulu trahir la ville, il sera puni par le comte; — le salaire journalier d'un maître maçon est fixée à quatre deniers et la nourriture, depuis la Toussaint jusqu'à la Saint-Jean; — les bouchers ne pourront gagner qu'un denier par chaque livre de viande, sous peine de cinq sous d'amende envers le seigneur-comte; — nul ne pourra vendre un tombeau dans lequel aura été enseveli un membre de sa famille; — les bouffons, joueurs de gobelets, farceurs, joueurs, chanteurs, danseurs, ne pourront s'introduire dans des maisons où on célébrera des noces à moins qu'ils ne soient appelés par le maître du logis, sous peine d'être suspendus par *dessous les aisselles*; — les marchands de poisson ne vendront le poisson que quatre sous, depuis la Noël jusqu'aux fêtes de Pâques; — les vingt-quatre consuls ou capitouls seront choisis moitié de la ville, moitié du faubourg Saint-Sernin; — six seront nobles, et six seront pris parmi les bourgeois.

(*Petit registre en vélin des archives de la ville de Toulouse.*)

» Il prit ensuite la route de Jérusalem, pour rendre grâces à
» Dieu de son heureuse arrivée, et mourut du poison qu'on lui
» donna dans un festin à Césarée, six jours après son débarque-
» ment. Tout le monde attendait avec impatience l'arrivée de ce
» comte de glorieuse mémoire, et on avait conçu de sa valeur
» de très grandes espérances pour la défence du royaume de
» Jérusalem. »

L'historien de Louis-le-Jeune raconte à peu près dans les mêmes termes ce funeste événement, qui porta le découragement parmi les croisés de la Langue-d'Oc. Il dit qu'Alphonse-Jourdain, après avoir débarqué à Acre, se rendit à Césarée où il fut empoisonné dans un souper que lui donnèrent les principaux seigneurs. Le nom de l'auteur de ce crime ne nous a pas été transmis : les uns accusent la reine Alianor qui espérait reconquérir, après la mort d'Alphonse, la comté de Toulouse ; les autres affirment que le fils de Raymond IV fut empoisonné par les ordres de Mélisende, reine de Jérusalem, qui partageait le gouvernement du royaume avec son fils Baudouin III. Au milieu de tant d'inculpations si diverses, il est bien difficile de reconnaître le meurtrier d'Alphonse, qui décéda à Césarée le 16 avril de l'an 1148.

Ce comte fut sans contredit un des plus grands princes du XII siècle, et sa mémoire fut long-temps en bénédiction dans tous les pays de la Langue-d'Oc. Les Toulousains, au bonheur desquels il avait travaillé constamment en leur accordant plusieurs franchises et priviléges, pleurèrent sincèrement le bon comte : plusieurs fois ils lui donnèrent des preuves de leur dévoûment ; grace à leur constante fidélité, il recouvra sa capitale et une grande partie de ses états envahis par Guillaume IX, comte de Poitiers. Pour les récompenser, il rédigea leurs coutumes, et institua leurs magistrats municipaux si connus depuis sous le nom de Capitouls. Il accorda au monastère de la Daurade, aux habitants du bourg et de la cité, le droit de faire construire sur la Garonne un pont qu'il exempta de tout péage [1]. Plus sage que

[1] On en voit encore les ruines près l'hôpital Saint-Jacques.

tous les princes, ses contemporains, Alphonse eut l'insigne honneur d'être choisi pour arbitre par les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Il fonda une ville devenue depuis très florissante, et sut conserver ses domaines malgré les prétentions du duc d'Aquitaine et de Louis-le-Jeune, roi de France. L'église n'eut qu'à se féliciter de la conduite du comte de Toulouse, qui, non content d'avoir accordé de nombreux priviléges aux monastères de la Langue-d'Oc, fit plusieurs pèlerinages en Espagne, et prit part aux aventureuses expéditions que les chrétiens fesaient alors en orient. Sa cour fut l'asile des troubadours provençaux, qui cultivaient déja avec succès la poésie méridionale. Géraud-le-Roux, célèbre ménestrel, fut admis au nombre de ses pages, et se rendit célèbre par ses chansons [1]. Un religieux, nommé Raymond, s'adonnait aussi dans le même temps à la poésie latine, et Pierre, le vénérable abbé de Cluni, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait qu'il avait fait revivre la réputation des anciens poètes de Toulouse.

Alphonse-Jourdain, pacificateur, fondateur de la ville de Montauban, protecteur des beaux-arts qu'il fit fleurir dans la Langue-d'Oc, mérita l'amour de ses sujets en leur donnant des institutions municipales, et son nom est une de nos plus belles gloires toulousaines!!

[1] Dans une chanson, Géraud-le-Roux déplore la mort d'Aphonse :

J'ai tout perdu! Mon suzerain
A rencontré, près du Jourdain,
La mort que sans trève j'implore!
Ah! s'il faut que je perde encore
L'espoir que je repousse en vain,
Je cède au feu qui me dévore,
La tombe va m'ouvrir son sein!!

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LES DERNIERS RAYMONDS. — GUERRES D'HENRI D'ANGLETERRE ET D'ALPHONSE, ROI D'ARAGON.

RAYMOND V. (1148.) — Le comte Alphonse-Jourdain, en partant pour la Terre-Sainte, avait laissé ses vastes domaines au plus haut point de prospérité : la maison de Toulouse était alors une des plus puissantes du royaume, et les monarques français pouvaient à peine se flatter de marcher de pair avec leurs fiers vassaux. Le pays toulousain, l'Albigeois, le Querci, le Rouergue, l'ancienne Septimanie, la Provence reconnaissaient la domination des successeurs de Raymond de Saint-Gilles ; leurs états comprenaient la vaste région située entre le Rhône, l'Isère, les Alpes et la Durance. Raymond V n'était âgé que de quatorze ans lorsqu'il jouit de ces beaux domaines que les plus puissants rois de l'Europe avaient convoités plusieurs fois. Ce prince était trop jeune pour suffire aux soins d'une si vaste administration. Mais les fidèles bourgeois de Toulouse lui donnèrent de sages conseillers. Guidé par des ministres dévoués à la gloire de sa royale maison, le jeune Raymond s'efforça d'abord de gagner la bienveillance de ses vassaux, et de mettre dans ses intérêts les principaux membres du haut clergé. Dans une assemblée qu'il tint dans l'église de la Magdelaine, à Béziers, le 2 mai de l'an 1149, il promit avec serment à Roger de Carcassonne de n'attenter ni à sa vie, ni à ses domaines, et termina les différends qui existaient depuis plusieurs années entre les religieux de l'abbaye de Montauriol et les habitants de la nouvelle ville de Montauban.



Assemblée des Capitouls

amendes et la justice criminelle. Les affaires civiles, de même que la punition du vol, des conspirations, étaient du ressort *de la cour du noble comte*. Ces réglements furent approuvés par six habitants de Toulouse, qui se qualifient de *capitulaires;* quatre autres prennent dans l'acte le titre de juges, et les deux derniers sont nommés *avocats*. L'assemblée tenue en 1152 dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, est le plus ancien monument où il soit fait mention des *capitulaires* ou magistrats municipaux de la ville de Toulouse, qui prirent plus tard le nom de *Capitouls*: la plupart des historiens qui ont écrit les annales de la capitale de la Langue-d'Oc., font dériver ce nom du mot *Capitolium*, parce que, disent-ils, ces magistrats tenaient primitivement leurs séances dans le Capitole, bâti par les proconsuls romains. Mais il est bien plus vraisemblable que les anciens *Capitols* prirent leur nom du mot *Capitulum*, *chapitre* ou *assemblée* des bons bourgeois de Toulouse. Ceux qui présidaient au *conseil commun*, ou *chapitre de la ville*, étaient appelés *capitularii*, *capitulaires*, ou *Domini* de *capitulo* [1].

Le comte Raymond reçut d'éclatants témoignages de la reconnaissance de ses sujets. De nombreux courriers chevauchèrent dans les pays voisins, et tous les chevaliers s'empressèrent de se ranger sous la bannière de Saint-Gilles. A la tête d'une puissante armée, le fils d'Alphonse-Jourdain se mit en campagne vers la fin de septembre 1153. La victoire fut longtemps incertaine, et Trencavel, puissamment secondé par les troupes que lui amena Guillaume VII, seigneur de Montpellier, osa braver Raymond V jusqu'aux portes de sa capitale. Le vicomte de Carcassonne, hardi et aventureux chevalier, paya cher son imprudence: défait en bataille rangée le 10 octobre, il fut surpris par un bataillon toulousain, qui l'emmena prisonnier. Guillaume de Montpellier et plusieurs autres seigneurs partagèrent sa captivité dans le Château-Narbonnais.

[1] Je parlerai dans la troisième partie de l'ouvrage, de l'origine des capitouls et de leurs fonctions.

Trencavel, dit le père Andoque [1], ayant entrepris une course sur les frontières du comte, s'avança un jour si avant, qu'il fut jusqu'aux portes de Toulouse avec quelque cavalerie. Les chevaux furent si las d'une si longue course, qu'ils se rendirent au retour, et furent cause de la perte de Trencavel et des siens.

Ce récit semble dénué de vraisemblance, et les historiens du temps se sont contentés de parler de la captivité du vicomte de Carcassonne, sans en rapporter les principales circonstances. Mais il est certain que Trencavel et Guillaume de Montpellier, furent détenus prisonniers à Toulouse jusqu'au mois d'avril 1154, époque où ces deux seigneurs, traîtres et félons à leur suzerain, firent leur testament [2]. Raymond consentit enfin à leur rendre la liberté, moyennant une rançon de trois mille marcs d'argent. Trencavel fut obligé de céder plusieurs places au comte de Toulouse, et de reconnaître sa suzeraineté pour le reste de ses domaines.

Raymond V, après avoir tiré une si terrible vengeance de la félonie des seigneurs languedociens, visita les principales villes de ses domaines, et fut accueilli partout avec de vives démonstrations d'enthousiasme. La victoire qu'il venait de remporter le délivrait pour quelque temps des tracasseries que les petits seineurs du XII[e] siècle ne cessaient de susciter à leurs suzerains. Pour affermir de plus en plus sa puissance dans les pays de la Langue-d'Oc, il chercha à contracter une alliance digne de la splendeur de sa maison. Constance de France, sœur de Louis-le-Jeune, était veuve d'Eustache de Blois, son premier époux. Raymond V envoya des ambassadeurs au roi de France pour lui demander la main de la princesse. Louis, qui entendait chaque jour vanter dans son palais, le courage et la sagesse du comte

1 Annales de la Langue-d'Oc, p. 291.

2 Le testament de Raymond Trencavel, trouvé par les religieux de Saint-Maur, dans les cartulaires du château de Foix, commence par ces mots :

Anno M. C. LIIII. incarnationis dominicæ quartâ feriâ, XI Tal. maii, Ludovico regnante, Raymando Trincavelli vice comite apud Tolosam injustè in captione manente, Arnaldus de Clavano, etc.

de Toulouse, n'hésita pas à donner sa sœur au plus puissant de ses vassaux. Constance, âgée de plus de trente ans, partit quelque temps après et fut reçue dans Toulouse avec tous les honneurs dus à une princesse de la famille royale de France.

« Constance ayant fait son entrée dans Toulouse, dit d'Aldé-
» guier [1], il y eut des joûtes entre les chevaliers les plus distin-
» gués de la ville, dont les maisons étaient alors dans les fau-
» bourgs. Ceux du bourg de l'Ardenne, qui étaient en grande
» réputation de bravoure, et entre les propriétaires du château
» de la chevalerie [2], édifice situé de l'autre côté de la rivière,
» non loin des ruines du cirque romain. Il faut se rappeler que
» Toulouse était à cette époque une des principales villes de
» France, et celle où l'esprit guerrier et chevaleresque était le
» plus répandu. Constance dut trouver magnifique la réception
» qui lui fut faite; car il s'en faut de beaucoup que les fêtes de la
» cour de France eussent ce ton de grandeur et cette apparence
» brillante qu'elles ont eues depuis. Le luxe des grands vassaux
» égalait alors et surpassait même celui des souverains. Cette
» princesse ne quitta pas le nom de reine, ce qui flattait extrê-
» mement les Toulousains, qui aimaient à lui donner ce titre, et
» étaient contents d'obéir à une femme d'un rang aussi distin-
» gué [3]. »

Le comte de Toulouse, en épousant la princesse Constance, avait voulu se faire un auxiliaire fidèle et dévoué du roi Louis-le-Jeune. Cette illustre alliance le fit respecter pendant quelque temps de ses vassaux; mais la paix ne fut pas de longue durée. L'arrivée du roi de France suspendit pour quelque temps les hostilités qui devaient bientôt recommencer avec plus d'acharnement que jamais. Louis-le-Jeune avait déja répudié Alianor d'Aquinaine, qui s'était remariée depuis peu avec Henri Plantagenet. Ce divorce rétablissait entièrement la bonne intelligence entre le roi de

1 J.-B. d'Aldéguier, tom. II, p. 45 et 46.

2 J'ai déja parlé de ce château dans l'histoire fabuleuse de la reine Pédauque; il était primitivement connu sous le nom de *l'Oustal de la cavalaria*.

3 Catel, mémoires et annales de Languedoc, p. 127 et 136.

France et Raymond V. Aussi ce prince fut-il reçu magnifiquement par les Toulousains, quand il fit son entrée dans la capitale de la Langue-d'Oc, vers la fin de l'année 1154. Il revenait d'Espagne, où il était allé faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle [1]. Louis s'arrêta quelques jours à la cour du comte de Toulouse, son beau-frère, et donna une charte dans le monastère de Saint-Sernin, *du conseil et de la volonté du comte Raymond, en présence des citoyens et des bourgeois*, pour confirmer les priviléges accordés précédemment à cette église, et à celle de Sainte-Marie-de-la-Daurade. Raymond V accompagna le roi dans le voyage qu'il fit dans les pays de la Langue-d'Oc, et les deux princes ne se quittèrent qu'après s'être donnés mutuellement des marques de la plus sincère amitié.

Le comte de Toulouse se rendit ensuite à son château de Saint-Gilles, sur les bords du Rhône, où il séjourna jusqu'à la fin du mois de mars 1156, avec son épouse Constance. Cette princesse mit au monde, le 25 mars de la même année, un enfant qui fut appelé Raymond du nom de son père, et devint si célèbre dans la suite par ses exploits et ses malheurs. La naissance de ce prince resserra de plus en plus l'amitié du roi de France et de Raymond V. Pour comble de bonheur, le comte de Toulouse se réconcilia avec le vicomte Raymond Trencavel, et la prospérité de son gouvernement semblait affermie pour toujours.

Malheureusement la réconciliation du vicomte de Carcassonne n'était pas sincère; il eut une entrevue avec Trencavel, comte de Barcelonne, qui l'excita à violer le traité conclu avec Raymond V. Il rompit ouvertement avec lui le vingt-huitième jour du mois d'août 1157, et fit de grands préparatifs de guerre. Une ligue formidable se forma dans l'espace de quelques mois. Le comte de Barcelonne, Trencavel, la vicomtesse de Narbonne et Guillaume de Montpellier, réunirent leurs forces pour combattre le comte de Toulouse. Vers le commencement de l'an 1158, ils envoyèrent

[1] Quelques historiens espagnols affirment que Louis-le-Jeune entreprit ce pélerinage moins par dévotion, que pour s'assurer si la reine Constance, qu'il venait d'épouser, n'était que fille naturelle d'Alphonse VII, roi de Castille.

des ambassadeurs à Blaye, où séjournait Henri II, roi d'Angleterre. Ce prince, par son mariage avec Alianor d'Aquitaine, se croyait en droit de faire revivre les prétentions des comtes de Poitiers sur les domaines des comtes de Toulouse. Les envoyés de Trencavel furent bien accueillis, et il leur promit de prendre les armes contre Raymond V. Il commença par demander au comte de Toulouse la restitution des provinces qu'il disait lui appartenir.

« Allez dire à mon cousin Henri d'Angleterre, répondit Ray-» mond, que je tiens ma comté de Dieu et non des hommes, que » je ne dois fidélité et hommage qu'au roi de France, mon beau-» frère et mon suzerain. »

A cette nouvelle, dit une ancienne chronique, le roi d'Angleterre fut saisi d'un violent courroux, et jura d'enlever à Raymond V les provinces qu'il ne voulait pas lui rendre de bon gré. Il n'ignorait pas que le comte de Barcelone était l'ennemi irréconciliable du comte de Toulouse; il conclut avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, dans lequel il fut stipulé que Richard, fils d'Henri et de la reine Alianor, aurait le duché de Guyenne en partage, et épouserait Bérengère de Barcelone. Un grand nombre de chevaliers se rangea sous leurs drapeaux, et il n'était bruit, dans toute la France méridionale, que de cette étrange coalition.

Raymond V, issu d'une famille de héros, ne se laissa pas effrayer par le danger ; il fit un appel à ceux de ses vassaux qui lui étaient restés fidèles, et implora le secours du roi de France. Il savait que les intrépides Toulousains avaient, dans toutes les circonstances, défendu leurs *bons comtes* au péril de leur vie. Il convoqua une assemblée de chevaliers, de nobles, de bourgeois et de menu peuple, dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, le 15 avril 1158, et accorda de nouveaux privilèges[1] à la ville,

[1] Raymond V, dans le plaid du 15 avril 1158, confirma l'usage où étaient les tanneurs et corroyeurs de la ville, de lever un certain droit sur les cuirs qu'on apportait de dehors. Les tanneurs de Toulouse vendirent ce droit au roi en 1280.

(*Trésor des chartes toulousaines*, nº 47.)

en présence des *capitulaires*, ou capitouls, qui le secondèrent de toute l'influence qu'ils exerçaient sur les habitants de la ville et des faubourgs.

Henri d'Angleterre, persuadé que le succès de son entreprise dépendait de la célérité de l'exécution, avait déja rassemblé une nombreuse armée vers la mi-carême 1159. Il fit un appel à tous ses vassaux d'Angleterre, de Normandie, d'Aquitaine, écrivit au comte de Trencavel, à Guillaume de Montpellier, de se hâter avec leurs troupes, et se mit en route pour Toulouse. Louis-le-Jeune l'avait devancé dans les pays de la Langue-d'Oc; les Toulousains le reçurent avec magnificence, et quand les cérémonies de son entrée, presque triomphale, furent terminées, chacun se hâta de travailler aux fortifications des divers quartiers. Le roi de France, qui avait deviné le dessein d'Henri II, avait déja fait jeter dans la place des provisions de toute espèce, et il témoigna hautement qu'il était résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Toulousains, animés par la présence de Louis-le-Jeune et par l'exemple de leur comte, travaillèrent avec tant d'ardeur qu'il ne manqua rien aux fortifications lorsque le roi d'Angleterre arriva sous leurs murailles. Henri donna quelques jours de repos à ses troupes, qui avaient parcouru à marches forcées le Périgord et l'Agenais; les auxiliaires qu'il attendait de la Langue-d'Oc et de Barcelonne arrivèrent quelque temps après, et le siége de Toulouse commença sur tous les points.

Les princes confédérés, et plus que tout autre, Henri d'Angleterre, avaient à cœur de s'emparer de la capitale de Raymond V. L'attaque fut poussée vivement, et les assiégés eurent besoin de tous leurs moyens de défense, pour repousser les bandes normandes et aquitaines; Henri, Malcom, roi d'Ecosse, Guillaume de Blois, se distinguèrent par leur bravoure chevaleresque, et chaque jour ils bravaient la mort jusques dans les derniers retranchements des assiégés. Ces attaques qui n'étaient à proprement parler que des combats singuliers, décimaient les intrépides compagnons d'armes d'Henri II. Guillaume de Blois, Aymon, fils de Glocester

périrent sous les murailles de Toulouse, et les cavaliers normands commencèrent à murmurer. Le siége n'était pas plus avancé que le premier jour de l'arrivée des ennemis. Henri II, désespérant de triompher de la vigoureuse résistance des Tousains, ayant d'ailleurs à craindre les pluies de la mauvaise saison, résolut de lever son camp : pour dissimuler la honte de sa retraite, dit un historien contemporain, il prétexta qu'il ne pouvait donner l'assaut à une ville que le roi de France son suzerain défendait en personne. Il partit, laissant ses deux alliés, le comte de Barcelonne et Trencavel, aux prises avec Raymond V. Chemin fesant, il attaqua et prit plusieurs châteaux qui appartenaient au comte de Toulouse, laissa pour garder Cahors une nombreuse garnison sous les ordres de Thomas, son chancelier, et s'arrêta quelques jours à Uzerch en Limousin pour se délasser des fatigues de son expédition qui avait duré trois mois. Les hostilités étaient sur le point de recommencer lorsqu'il apprit que Robert, comte de Dreux et frère de Louis-le-Jeune ravageait la Normandie. Il se vit contrait de conclure avec le roi de France une trève qui ne fut confirmée par les deux princes que dans les premiers jours du mois d'octobre 1160.

Pendant que le roi d'Angleterre cherchait à tromper ainsi par des négociations la bonne foi de Louis-le-Jeune, Raymond V visitait ses domaines du Rhône ; il força plusieurs évêques et petits seigneurs qui avaient pris parti pour le vicomte de Carcassonne, à implorer leur pardon, et plusieurs furent dépouillés de leurs priviléges, entr'autres Bérenger de Mornas, évêque de Vaison, qu'il assiégea dans sa ville épiscopale. Raymond séjourna deux mois à son château de Saint-Gilles avec *la reine Constance sa femme*, et, après avoir mis ordre aux affaires de son marquisat de Provence, il repassa le Rhône, s'arrêta les derniers jours du mois d'octobre à Nîmes, et rentra dans la capitale de ses états avant la fin de l'année.

La guerre recommença bientôt entre les rois de France et d'Angleterre; Raymond V avait à craindre que l'ambitieux Henri ne vînt une seconde fois assiéger Toulouse : il fit ses prépara-

tifs de défense ; heureusement il n'en eut pas besoin ; l'époux de la reine Alianor se contenta d'assiéger quelques châteaux dans l'Agenais, et garda fidèlement la trève pendant toute l'année 1161.

Sur ces entrefaites, des troubles religieux éclatèrent en Italie et en France. Le pape Adrien IV était décédé le premier septembre 1159, et les cardinaux, réunis dans le conclave, ne purent s'accorder pour l'élection d'un nouveau pontife. Les uns nommèrent Alexandre III ; les autres élurent le cardinal Octavien, qui prit le nom de Victor III. La France ne pouvait manquer de participer à ces dissentions qui mettaient en émoi toute l'Europe catholique. Louis-le-Jeune assembla d'abord un concile à Beauvais, le 18 juillet 1161 ; les prélats se séparèrent sans avoir pris aucune détermination ; et une seconde réunion fut convoquée à Toulouse. Raymond V apprit que les rois de France et d'Angleterre arriveraient bientôt dans la capitale de la Langue-d'Oc. Il leur fit une réception magnifique ; et, en attendant l'arrivée des membres du concile, les chevaliers de France, de Normandie, d'Angleterre, de Provence, célébrèrent des joûtes et des tournois.

Cent évêques ou abbés se trouvèrent bientôt réunis dans le monastère de Saint-Sernin ; cinq cardinaux présidèrent l'assemblée ; deux étaient du parti de Victor, et trois défendaient les intérêts d'Alexandre. Les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne et du roi de Castille y assistèrent aussi, et depuis longtemps la ville des Raymonds n'avait vu dans ses murs une si nombreuse réunion des hauts dignitaires de l'église. Les légats des deux papes firent valoir, autant qu'il leur fut possible, leurs droits réciproques ; les pères du concile furent long-temps à prendre une détermination. La majorité se déclara pour Alexandre après de longs débats ; il fut immédiatement reconnu par Henri d'Angleterre et le roi de France ; Victor fut excommunié et déclaré anti-pape. (1161.)

Le comte de Toulouse était partisan de ce dernier ; mais il n'osa prendre ouvertement sa défense, craignant d'irriter Henri II et Louis-le-Jeune. Frédéric d'Allemagne reconnut aussi Victor pour son

souverain pontife, et Raymond V, forcé à dissimuler, se montra constamment l'ennemi d'Alexandre III.

Des dangers plus pressants le détournèrent bientôt de ces querelles religieuses. Henri d'Angleterre avait donné des marques de la plus vive amitié au comte Raymond V, pendant son séjour à Toulouse; la paix paraissait établie pour long-temps. L'époux de la fière Alianor n'avait pourtant pas renoncé à ses rêves d'aggrandissement. Les provinces de la Langue-d'Oc étaient plus florissantes que jamais, et la comté de Toulouse comprenait la plus belle partie de la France. A peine arrivé dans ses états, Henri II manifesta ouvertement le désir de faire valoir encore une fois ses droits sur les domaines des Raymond. Il envoya des ambassadeurs au comte de Toulouse, qui fit partir de son côté trois chevaliers et six bourgeois. Les envoyés des deux princes eurent une entrevue à Castel-Sarrasin. Les Toulousains refusèrent énergiquement les propositions du roi d'Angleterre, et Raymond fit un appel à tous ses vassaux. L'alarme fut grande dans la Langue-d'Oc. Le commun conseil de la ville de Toulouse et du faubourg écrivit à Louis-le-Jeune pour implorer son secours. Le roi de France répondit qu'il était prêt à s'armer pour défendre Raymond. son beau-frère, et leur promit de se mettre bientôt en marche pour le pays d'outre-Loire.

Henri II, rappelé par l'implacable Trencavel, avait déja recommencé les hostilités. Raymond V, désespérant d'être secouru à temps par le roi de France, se vit contraint de faire des propositions de paix au monarque breton, et Trencavel fut chargé de conclure une trève d'un an. Raymond consentit à rendre au vicomte de Carcassonne les trois mille marcs d'argent qu'il avait exigés de lui avant de lui rendre la liberté, 1163, et à reconnaître Henri II pour suzerain. Vers ce commencement de l'année 1163, il écrivit à Louis-le-Jeune pour lui annoncer la nouvelle de cette trève si humiliante pour la maison de Toulouse : sa lettre était conçue en ces termes :

« A Louis par la grace de Dieu, magnifique roi des Français, seigneur très cher et très excellent *par dessus tous les autres;*

Raymond, par la *même grace*, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne; le salut par celui qui le donne aux rois !

» Seigneur, nous avons lu vos lettres; nous nous sommes rendus à Castel-Sarrasin au jour marqué, et nous y avons eu conférence avec un grand nombre des plus sages Anglais, au sujet de la trève dont on était déja convenu; mais ils n'en ont fait aucun cas, à moins qu'on n'y comprît nommément Trencavel, et le roi d'Aragon, fils du comte de Barcelonne. Le premier est notre vassal, et le roi d'Angleterre n'a aucun droit sur lui, pour nous obliger à le comprendre dans la trève, ou à la rompre à cause de lui. Nous lui avons toujours fait la guerre, sans que personne nous en ait empêché, et ni lui, ni le comte de Barcelonne, n'ont été compris dans les trèves précédentes.

» Cependant, voulant satisfaire en quelque sorte le désir des Anglais, nous leur avons dit de vous dépêcher un envoyé qui irait à la cour avec le nôtre; ce qu'ils ont négligé de faire. Pour nous, craignant de transgresser vos ordres, nous ne romprons pas la trève présente, jusqu'à ce que vous ayez déclaré votre volonté, ne dépendant entièrement que de vous. C'est en vous, après Dieu, que nous mettons toute notre confiance, et nous agirons toujours conformément à vos désirs. Du reste, nous ne croyons pas, magnifique seigneur, que votre majesté royale ignore que si nous venons à perdre notre royaume, qui est en vos mains, ce ne sera pas le nôtre que nous perdrons, mais le vôtre. Car je suis proprement à vous, et tout ce que j'ai vous appartient [1]. »

Le roi de France promit un prompt secours au comte de Toulouse dans le cas où il serait attaqué par ses vassaux. Raymond V n'en eut pas besoin; les petits princes de la contrée, lassés d'une guerre qui durait depuis l'avènement du comte Raymond, se soumirent l'un après l'autre à leur légitime suzerain. De ce nombre fut Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, qui avait mis tant d'opiniâtreté à reconnaître pour seigneur le comte de Barcelonne, son cousin-germain.

[1] *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, p. 498.

Raymond, après avoir affermi la paix dans le pays toulousain, se mit en route vers le commencement de l'année 1163, pour aller visiter ses domaines de Provence. En passant à Nîmes, il prit sous sa protection le jeune Bernard Aton, et eut assez d'influence sur les bourgeois, pour les déterminer à prêter serment de fidélité au fils de Bernard V. La réconciliation n'avait été sincère ni entre le comte de Toulouse, ni entre Trencavel. Le vicomte de Carcassonne s'était efforcé, depuis le traité, de se faire de nombreux partisants parmi les chevaliers de la Langue-d'Oc; ayant échoué dans ses projets de révolte, il prit le parti de se soumettre sincèrement et pour toujours à Raymond V. Le comte de Toulouse était alors au château de Saint-Gilles, sur les bords du Rhône. Il ne se montra pas exigeant envers Trencavel, et quelques jours après l'entrevue, il écrivit au roi Louis-le-Jeune pour lui rendre compte de cet heureux événement. Il lui demanda la liberté des ôtages détenus dans le château de Montaigu depuis la première révolte de Trencavel.

Saint-Gilles était alors un port très fréquenté; les vaisseaux marchands qui venaient des échelles du Levant, remontaient le Rhône jusqu'à cette petite ville. Dans les derniers mois de l'année 1163, les ambassadeurs que Manuel Commène envoyaient vers le roi de France, débarquèrent dans le port de Saint-Gilles. Raymond, qui n'avait pas oublié que plusieurs héros de sa famille étaient morts dans la Palestine en combattant pour le Christ, fit une réception magnifique aux envoyés de l'empereur de Constantinople, qui étaient venus en occident implorer le secours des princes de la chrétienté. Manuel Commène leur avait surtout recommandé de mettre tout en œuvre pour déterminer le comte de Toulouse à s'armer pour une troisième croisade.

« Prince très auguste, dit le chef de l'ambassade à Raymond V,
» la renommée des comtes de Toulouse brille encore de tout son
» éclat dans les régions de l'Asie. Les noms de Raymond de
» Saint-Gilles, de Bertrand et d'Alphonse-Jourdain, seront,
» pendant plusieurs siècles, la terreur des infidèles. Marchez sur

» leurs traces, seigneur, et tous les princes d'occident et d'orient
» se rangeront sous la glorieuse bannière de Saint-Gilles. »

Raymond V se laissa facilement impressionner par les récits des malheurs qui accablaient les chrétiens de la Palestine. Le souvenir des exploits de Raymond IV, son grand-père, enflammait son enthousiasme chevaleresque et religieux. Il promit aux ambassadeurs de Manuel Commène de voler avec ses vassaux à la défense du tombeau du Christ. Mais il lui fut impossible de tenir sa promesse ; de nouveaux troubles s'étaient élevés dans les provinces méridionales, et la présence du comte de Toulouse devenait indispensable aux peuples de la Langue-d'Oc. Le roi d'Angleterre, violant la foi des traités, renouvela ses prétentions, poussé qu'il était par les conseils de l'implacable Alianor. Les bandes normandes et anglaises envahirent bientôt plusieurs provinces; vers l'an 1164, Pierre, évêque de Rhodez, écrivit à Louis-le-Jeune qu'il ne pouvait se rendre à la cour parce que les Anglais portaient la désolation dans le Rouergue. Les milices d'Henri II se jetèrent dans le pays toulousain, et s'avancèrent même jusqu'aux portes de la capitale. Les principaux habitants écrivirent aussitôt au roi de France pour le prier de les protéger, comme il l'avait fait jusqu'alors.

« Nous voulons, très cher et très auguste seigneur, lui di-
» saient-ils, vous faire part de ce qui vient de nous arriver
» depuis peu. L'archevêque de Bordeaux, servant plutôt dans la
» milice du roi d'Angleterre que dans celle de Jésus-Christ,
» vient de faire une course jusqu'aux portes de Toulouse, dont
» il s'est approché à la distance d'un jet de pierre. Il a rasé plu-
» sieurs châteaux, brûlé ou détruit diverses églises, fait prison-
» niers quelques-uns de nos concitoyens, et tué les autres. Il y a
» long-temps que notre seigneur le comte n'est pas avec nous :
» c'est pourquoi nous vous supplions, prince très auguste, de ne
» pas souffrir qu'on dévaste ainsi la ville de Toulouse et son terri-
» toire qui vous appartiennent; car si vous ne nous secourez
» promptement, la ville va devenir un désert. »

Cette nouvelle guerre ne dura pas long-temps, et se borna à

quelques escarmourches, entre les bandes d'Angleterre et les chevaliers de la Langue-d'Oc. Sur ces entrefaites, Raymond V, sollicité par l'empereur d'Allemagne, se déclara ouvertement pour l'anti-pape Paschal III; le souverain pontife, Alexandre III, qui avait été reconnu par les rois de France et d'Angleterre au concile de Toulouse, se méfiait des intentions de Raymond V; il attendait le moment favorable pour se venger, et il n'eut garde de laisser échapper la première occasion. Il lança un arrêt d'excommunication contre Raymond V, qui ne tarda pas à reconnaître son erreur, et le pape lui pardonna d'autant plus facilement, que les comtes de Toulouse étaient alors les princes les plus puissants de la chrétienté; leurs exploits avaient répandu leur gloire jusqu'au fond de l'Asie, et l'église leur devait quelques égards. Leur protection devenait de jour en jour plus nécessaire au maintien du catholicisme dans les provinces méridionales. Les hérétiques manichéens avaient fait d'innombrables prosélytes dans toute la Langue-d'Oc, depuis le départ de saint Bernard, l'apôtre de la seconde croisade. En vain un concile, tenu à Tours en 1163, leur avait interdit le feu et l'eau. Le pape Alexandre III, cent-vingt évêques, quatre cents abbés et dix-sept cardinaux, ordonnèrent aux princes catholiques de poursuivre à outrance les disciples des nouvelles doctrines, de confisquer leurs biens et de mettre leurs têtes à prix.

Ces rigueurs ne firent qu'enflammer le fanatisme des hérétiques; leurs erreurs se répandirent avec tant de rapidité dans les domaines du comte de Toulouse, que Raymond V, de concert avec l'évêque Gérard, convoqua un concile à Lombers, petite ville située à deux lieues d'Albi. L'évêque de Lodève, prélat qui jouissait d'une grande réputation de savoir, se chargea de combattre les disciples d'Henri de Bruys. Les docteurs manichéens ne manquèrent pas à l'appel, et parurent au milieu des pères du concile, couvert de haillons, la barbe et les cheveux en désordre. Ils exposèrent leurs doctrines avec une habileté que l'on ne devait pas s'attendre à trouver dans des hommes sans instruction, et sortis de la dernière classe du peuple. Plusieurs fois

l'évêque de Lodève se trouva ambarrassé pour réfuter les sophismes de *Henriciens;* mais la vérité triompha, et les hérétiques se retirèrent confus du peu de succès qu'ils avaient obtenu au concile de Lombers. Ils ne se tinrent pas pour vaincus; ils continuèrent à parcourir les campagnes, prêchant au menu peuple leur nouvel évangile, et trompant la multitude par leur extérieur apostolique.

Deux ans après le concile de Lombers, ils convoquèrent une assemblée à Saint-Félix de Caraman; les principaux docteurs y assistèrent pour nommer des pasteurs et un évêque [1].

» Il fallait que les hérétiques fussent bien nombreux et bien » soutenus, pour oser agir ainsi, dit un historien moderne. Les » divisions qui régnaient alors dans l'église au sujet des deux » papes, empêchèrent, sans doute, qu'on les persécutât. Ce- » pendant on en fit brûler plusieurs, et les évêques firent tout » leur possible pour déterminer les seigneurs à leur faire une » guerre à mort. »

La reine Constance assita au concile de Lombers, en 1165, avec Raymond V, son époux; Trencavel, vicomte de Narbonne; Sicard, vicomte de Lautrec, et Izarn de Dourgne. Cette princesse, élevée dans les principes du catholicisme le plus pur, voulait qu'on traitât les hérétiques avec toute la rigueur des lois ecclésiastiques. Raymond V, son mari, penchait vers la tolérance, et hésitait à livrer aux fers des peuples qui le reconnaissaient pour maître, et l'avaient servi plusieurs fois avec dévoûment. Pressé par l'implacable Constance, il lui répondit un jour :

« Madame la comtesse de Toulouse, vous êtes sœur du roi de » France, mon seigneur; vous avez passé les premières années » de votre vie chez les princes du Nord qui sont accoutumés à op- » primer leurs peuples et n'en sont pas aimés. Les princes de la » maison de Toulouse ont mérité jusqu'à ce jour l'amour des

[1] Le premier évêque ou pape des Henriciens, s'appelait Niquinta.
[2] J.-B. d'Aldéguier, tom. 2, p. 68.

» Languedociens; au premier cri d'allarme, ils viendront se ran-
» ger sous la bannière de Saint-Gilles; voulez-vous que je les
» livre à la sévérité des lois, parce qu'ils ont eu le malheur de se
» laisser tromper par les docteurs de l'hérésie? Je veux imiter
» Jésus-Christ, notre seigneur, qui s'asseyait à table avec les
» scribes, les pharisiens et les faux docteurs pour les convertir
» à la nouvelle loi. »

Cette tolérance religieuse déplut à la reine Constance, dont le caractère altier et inflexible demandait dans ces circonstances les mesures les plus repressives. Dès ce jour, des brouilleries s'élevèrent entre elle et le comte, son époux. Dans plusieurs voyages que Raymond V fit en Provence, il lui donna divers sujets de mécontentement. Poussée à bout par la conduite désordonnée de son mari, qui n'avait pour elle aucun des égards qui lui étaient dûs, qui entretenait des maîtresses et la laissait manquer des choses les plus nécessaires, la fière Constance, dit un chroniqueur, résolut d'en venir à une séparation. Elle écrivit la lettre suivante à son frère.

« A son très cher père et vénérable seigneur, et son très cher
» frère Louis, par la grace de Dieu, roi des Français, Constance,
» comtesse de Saint-Gilles, salut, mais surtout affection.

» Je vous fais savoir, comme à celui en qui je mets toute mon
» espérance après Dieu, que le même jour où Simon, notre do-
» mestique, est parti d'auprès de moi, j'ai quitté le palais des
» comtes de Toulouse, et me suis rendue dans un village en la
» maison d'un certain chevalier; car je n'avais ni de quoi man-
» ger, ni de quoi donner à mes serviteurs. Le comte n'a aucun
» soin de moi, et ne me fournit rien de son domaine pour mes
» besoins; c'est pourquoi je supplie votre altesse, si les embas-
» sadeurs qui vont à la cour vous disent que je suis bien, de n'y
» pas ajouter foi. La chose est telle que je vous la mande; et si
» j'avais osé vous écrire, je vous aurais fait un plus long récit
» de mes malheurs. Adieu [1]. »

[1] Duchène, tom. 4, p. 722.

Louis-le-Jeune reçut la lettre de Constance, sa sœur, en Auvergne, où il était occupé à terminer une expédition contre Guillaume VI, héritier des anciens vicomtes de Clermont. Quelques historiens ont affirmé, on ne sait d'après quels documents, que la comtesse de Toulouse se réfugia quelque temps après à la cour du roi de France; mais tout porte à croire que Constance retarda son départ jusqu'à l'année 1165. Il existe une lettre des capitouls, ou membres du *conseil commun* de la ville de Toulouse, qu'ils écrivirent alors à Louis-le-Jeune, qui avait envoyé quelques seigneurs en Langue-d'Oc, pour y prendre la comtesse, sa sœur, et l'emmener à Paris. Les Toulousains la firent accompagner par quatre chevaliers des familles les plus distinguées du pays.

« Ayez soin de la princesse Constance, disaient-ils au roi dans » une supplique; protégez les habitants de la ville de Toulouse; » rendez-nous notre princesse aussitôt qu'il vous sera possible, » parce que c'est en elle et avec elle que nous mettons notre joie » et toute notre force. Nous vous envoyons quatre députés de » notre *chapitre*, trois séculiers, deux de notre *conseil* et le curé » de Saint-Pierre-des-Cuisines. »

Raymond V fit inutilement plusieurs démarches auprès de Louis-le-Jeune et de Constance pour déterminer son épouse à retourner à Toulouse; la sœur du roi de France, trop fière pour céder aux plus vives instances, déclara qu'elle voulait vivre désormais loin de son mari, et Raymond, qui ne s'accommodait pas de ce veuvage, dit un historien moderne, répudia sa première femme, et nous le verrons bientôt contracter un nouveau mariage.

Ces querelles domestiques ne détournèrent pas le comte de Toulouse des soins que nécessitait l'administration de ses vastes domaines. Dans le courant du mois d'août 1165, il fit un traité avec Bérenger, comte de Provence. Dans les premiers jours du mois d'octobre, les deux princes eurent une entrevue à Beaucaire, et formèrent une ligue offensive et défensive *contre tous, excepté contre le roi de France.* Ils conclurent, après de longs pour-par-

lers, le mariage du fils aîné du comte de Toulouse, avec Douce, fille unique du comte de Provence, qui eut en dot les comtés de Forcalquier, de Mergueuil et une partie de la ville d'Avignon.

L'entrevue de Beaucaire eut les résultats les plus heureux pour Raymond V; aussi tous les princes de France et de l'étranger ec herchèrent son alliance. L'empereur Frédéric Ier fit tant par ses promesses et ses prières que le comte de Toulouse abandonna le parti du souverain pontife Alexandre III, et ordonna à tous les évêques et abbés qui refuseraient de reconnaître l'anti-pape Paschal III, de sortir des domaines de Languedoc et de Provence. Envain le pape Alexandre III s'efforça de rallier Raymond V au parti pontifical; le comte de Toulouse ne se désista pas de la promesse qu'il avait faite à l'empereur Frédéric, et Alexandre se vit contraint de jeter l'interdit sur tous ses domaines.

L'excommunication n'effraya pas le partisan de Paschal III, qui passa une partie de l'année 1166 dans les châteaux qu'il possédait sur les bords du Rhône. Raymond Bérenger mourut sur ces entrefaites; le comte de Toulouse prit possession de ses états, et, pour affermir les droits qu'il avait à cette succession, il répudia publiquement Constance, épousa Richilde, veuve de Bérenger et nièce de l'empereur Frédéric. Ce mariage ne lui fut pas aussi favorable qu'il l'avait d'abord espéré. Le jeune Alphonse, roi d'Aragon, lui disputa la Provence, passa les Pyrénées à la tête d'une puissante armée, et s'avança vers le Rhône. Ces deux concurrents se livrèrent une sanglante bataille, et le monarque aragonnais remporta une éclatante victoire, s'il faut en croire quelques historiens espagnols. Le comte de Toulouse pouvait résister long-temps; mais la plupart des grands vassaux de Provence se déclarèrent pour Alphonse, et Raymond V se vit contraint d'abandonner cette belle province à son rival. Il continua pourtant de faire la guerre au roi d'Aragon, qui était sur le point de succomber à son tour, lorsque des menaces du roi d'Angleterre forcèrent Raymond de suspendre le cours de son expédition.

La trève conclue en 1162 avait été plusieurs fois violée; les

hostilités ne discontinuaient pas, et les peuples souffraient beaucoup de ces querelles incessantes. Les deux princes comprirent enfin que la paix était devenue indispensable. Ils eurent une entrevue dans l'abbaye de Grandmont, en Limousin, vers la mi-carême de l'an 1167; les résultats n'en sont pas connus; mais il paraît que le comte de Toulouse fut compris dans le traité conclu au mois d'août, entre le roi de France et Henri d'Angleterre.

Raymond, délivré d'un si grand péril, tourna ses armes contre le roi d'Aragon, qui avait déja gagné à son parti Hugues II, comte de Rhodez. Alphonse, non content d'avoir suborné la fidélité des vassaux du comte de Toulouse, suscita contre lui le comte de Savoie. Heureusement, la mort de Raymond Trencavel, massacré par les habitants de Beziers, suspendit pendant un mois les hostilités. Mais la guerre recommença bientôt avec des chances diverses, parce que Raymond V, obligé de se tenir en garde contre le roi d'Angleterre, ne put jamais conduire toutes ses troupes à la conquête de la Provence. Sa méfiance n'était que trop bien fondée. « Vers l'an 1172, dit un chroniqueur du treizième siècle[1], Henri, en qualité de duc d'Aquitaine, ayant demandé hommage à Raymond pour la comté de Toulouse, celui-ci refusa; Henri d'Angleterre vint mettre le siége devant Toulouse; il défendit pourtant à ses soldats de causer aucun dommage aux habitants, et leur donna ordre de payer constamment tout ce dont ils auraient besoin. Le comte Raymond et les Toulousains eurent recours à Louis-le-Jeune, pour obliger Henri à lever le siége. L'affaire fut heureusement terminée par négociation. It fut convenu que le roi d'Angleterre arborerait son étendard sur les tours du Château-Narbonnais, et que le comte de Toulouse lui prêterait serment de fidélité, sauf celle qu'il devait au roi de France. Après quoi le siége ayant été levé, Louis-le-Jeune retourna à Paris.

Cependant l'heureux Henri Plantagenet, que la fortune avait

[1] Catel, page 20.

jusqu'alors favorisé dans toutes ses expéditions, trouva dans sa famille des ennemis plus implacables que tous ceux contre lesquels il avait lutté jusqu'alors. Ses enfants, excités par les perfides conseils de leur mère Alianor, se révoltèrent contre leur vieux père. Raymond V, sincèrement réconcilié avec son ancien ennemi, lui prêta secours et le servit fidèlement dans cette guerre désastreuse. Henri II, pour témoigner sa reconnaissance au comte de Toulouse, écrivit au roi d'Aragon pour l'engager à conclure la paix si ardament désirée par tous les peuples des provinces méridionales : on convoqua pour cela une cour pleinière ou assemblée générale à Beaucaire. Les plus puissants seigneurs de la Langue-d'Oc et de Provence s'y rendirent et se signalèrent par leur ridicule prodigalité.

« Les princes et seigneurs provençaux, dit un historien con-
» temporain [1], se rendirent en grand nombre au château de
» Beaucaire, pendant l'année 1172, et y célébrèrent diverses
» fêtes. Le roi d'Angleterre avait convoqué cette assemblée pour
» y négocier la réconciliation de Raymond, comte de Toulouse,
» avec Alphonse, roi d'Aragon ; mais les deux rois ne s'y trou-
» vèrent pas pour certaines raisons. Le comte de Toulouse donna
» cent mille sols à Raymond d'Agout, chevalier fort libéral,
» qui les distribua aussitôt à environ dix mille chevaliers présents
» à *cette cour*. Bertrand Raymond fit labourer toutes les terres
» voisines du château, et y fit semer jusqu'à trente mille sols en
» petite monnaie. On rapporte que Guillaume Legros de Martel,
» qui avait trois cents chevaliers à sa suite, fit apprêter tous les
» mets dans sa cuisine, à la lüeur de flambeaux de cire. La com-
» tesse d'Urgel y envoya une couronne estimée quarante mille sols :
» on avait résolu d'y établir pour roi de tous les Bateleurs, un
» nommé Guillaume Mite, qui s'évada secrètement. Raymond de
» Venons fit brûler par ostentation trente de ses chevaux devant
» cette assemblée. »

Le roi d'Aragon n'assista pas à cette fête bizarre ; il eut pour-

[1] Gaufrid, p. 321.

tant une entrevue avec le comte de Toulouse, le 18 avril 1176, dans l'île de Gernica, située entre Baucaire et Tarascon : les deux princes conclurent une paix qui ne fut pas de longue durée, puisque avant la fin de la même année, Alphonse forma une nouvelle ligue contre Raymond V, avec les vicomtes de Nîmes, de Carcassonne, la vicomtesse de Narbonne, et le seigneur de Montpellier. Nous ignorons les principales circonstances de ces querelles particulières qui ne méritent pas d'ailleurs de trouver place parmi des documents historiques. Le comte de Toulouse lutta contre ses ennemis avec son énergie ordinaire et vers la fin du mois de juillet 1177, il se rendit à Arles pour assister au couronnement de l'empereur Frédéric, qui fut proclamé roi de Provence.

Les troubles suscités par l'orgueilleuse rivalité des grands seigneurs, favorisaient depuis long-temps les progrès de l'hérésie dans les provinces méridionales. Les *Henriciens* ou *bonshommes*, condamnés en 1165 au concile de Lombers, n'avaient pas cessé un seul instant de répandre leurs doctrines dans les villes et les campagnes ; ils comptèrent bientôt de nombreux disciples dans le pays toulousain. Le comte Raymond écrivit au chapitre général de l'abbaye de Citeaux, d'envoyer en Languedoc les plus doctes religieux pour combattre les hérétiques : il implora aussi le secours d'Henri d'Angleterre et du roi de France, qui promirent de se rendre en personne à Toulouse.

Vers le même temps, Alexandre III, qui s'était réconcilié avec Raymond V, envoya en France, en qualité de légat, le cardinal de saint Chrysogone : suivi de plusieurs évêques, le légat se rendit à Toulouse, ville qu'on regardait généralement comme l'asile et le centre de l'hérésie. Il y fut d'abord très mal accueilli ; le peuple, rassemblé sur les places publiques, le montrait au doigt, l'appelait hautement : *hypocrite*, *apostat*, *ministre du démon*. *Les Henriciens* de Toulouse avaient pour chef Pierre Maurand, personnage très distingué par la noblesse de son extraction et ses grandes richesses ; il avait été des premiers à professer publiquement les nouvelles doctrines, et se livrait avec un zèle fanatique

aux ridicules pratiques d'un étrange apostolat. Ce vieillard, qu'on aurait dû traiter en fou plutôt qu'en hérétique, allait criant partout qu'il était saint Jean l'évangéliste. Il marchait pieds nus, et portait sur ses épaules une espèce de dalmatique bariolée de mille couleurs. Cet apôtre, atteint sans doute d'aliénation mentale, priait à genoux, sept fois la nuit, et sept fois le jour; il condamnait l'aumône, la sainte communion et le sacrifice de la messe.

Le cardinal de Saint-Chrysogone pria Raymond V de citer Pierre Maurand devant son tribunal; le vieillard refusa de comparaître : cédant enfin aux instances du comte, il consentit à se rendre à une assemblée générale pour répondre aux objections du légat et des évêques : convaincu d'hérésie, Pierre Maurand fut jeté dans une étroite prison ; ses biens furent confisqués, ses châteaux démolis, et on le traita avec toute la sévérité des lois ecclésiastiques. Ce vieillard, accablé par les années n'avait pas assez d'énergie pour lutter contre la persécution ; il consentit à faire une rétractation de ses erreurs et à comparaître devant le cardinal de Saint-Chrysogone : on exigea de lui une pénitence publique, et il fut conduit à l'église Saint-Sernin, presque nud, sans chaussure. Prosterné devant le maître-autel, il demanda l'absolution de son crime qui lui fut accordé à condition qu'il irait passer trois ans en Palestine, et qu'il visiterait chaque matin les principales églises. Il se soumit à tout, et partit pour la Terre-Sainte. A son retour, il fut réintégré dans tous ses biens et nommé capitoul pour les années 1183, 1184 et 1192 ; il décéda à Toulouse, vers l'an 1199 [1].

[1] La famille des Mauraud, dit d'Aldéguier, était à Toulouse au même niveau que les Puybusque, les Villeneuve, les Escalquens, les Varagnes, les Marquefaves, dont les noms figurent dans presque tous les titres qui nous restent du XII[e] et XIII[e] siècles, comme ayant fait alors partie des *chapitres* ou conseils des notables habitants de Toulouse, formant la cour souveraine des comtes, jugeant en dernier ressort les affaires civiles et criminelles, et administrant sous sa présidence, ou celle du viguier, le *pagus*, ou pays toulousain. Le château, ou maison de la famille des Maurand, a été long-temps connu sous le nom de Collége-Périgord; on y a établi depuis quelques années le grand-séminaire. (Rue du Taur.)

Le bruit de la condamnation de Pierre Maurand, se répandit en peu de temps dans tous le pays de la Langue-d'Oc ; les hérétiques furent effrayés de cet acte d'autorité, et les prêtres catholiques purent alors exercer plus librement leur ministère. Néanmoins, les *Henriciens* ne perdirent pas courage et continuèrent leurs prédications avec une nouvelle ardeur. Il n'était pas donné au cardinal de Saint-Chrysogone d'éteindre l'incendie dont la flamme dévorante embrâsait déja toute la France méridionale. La pénitence publique imposée à Pierre Maurand n'était que la première scène du drame sanglant dont les principaux acteurs, porteront bientôt la désolation et la mort dans les vastes domaines de la maison de Toulouse.

Raymond V eut encore à lutter pendant plusieurs années contre les Aquitains qui s'étaient enrôlés sous la bannière d'Angleterre, et contre l'infatigable Alphonse, roi d'Aragon. Mais au moment où ces deux princes paraissaient le plus irréconciliables, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, un événement assez bizarre les détermina à conclure la paix.

« Un charpentier de la ville du Puy, que les uns nomment Pierre et les autres Durand, homme simple et pieux, alla trouver l'évêque de cette ville, vers la fête de saint André, de l'an 1182 : il lui dit que Dieu lui avait ordonné de rétablir la paix dans le royaume, qu'une infinité de brigands qui couraient de toutes parts, et les guerres que se fesaient divers princes, avaient mis dans la dernière désolation. Il lui présenta un papier qu'il prétendait avoir reçu du ciel, et sur lequel était peint l'image de la vierge, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, avec cette inscription : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem; Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donez-nous la paix*. Il l'exhorta à concourir de toutes ses forces à l'établissement de cette paix. L'évêque de Toulouse ne tint d'abord aucun compte de cette prétendue révélation, et tout le peuple de la ville regarda Durand comme un visionnaire. Il se trouva néanmoins dans la suite quelques citoyens qui se laissèrent persuader, et qui formèrent, après Noël, une espèce d'association, ou de

confrérie, pour travailler de concert au rétablissement de la paix. Leur nombre augmenta peu à peu, et ils dressèrent enfin les statuts suivants : 1° On convint que ceux qui s'engageraient dans cette association porteraient un capuchon de toile blanche, fait en forme de scapulaire, comme le portaient les religieux de Cîtaux, et à peu près comme le *pallium* des archevêques; qu'on y attacherait du côté de la poitrine une plaque d'étain ou de plomb, sur laquelle serait une image de la Vierge; que ceux qui seraient reçus dans la confrérie, confesseraient leurs péchés, donneraient six deniers tous les ans, et iraient à la guerre avec leurs confrères, toutes les fois qu'ils seraient commandés; excepté les ecclésiastiques séculieurs et réguliers, qui, au lieu de porter les armes prieraient Dieu pour la paix; cette société fut appelée, *l'association des capuchons*.

La confrérie des *encapuchonnés*, qui nous paraît aujourd'hui presque ridicule, ne fut pas uniquement établie dans un but religieux; tout porte à croire qu'elle n'eut d'autre cause première que l'adroite politique de Raymond, qui s'efforça de ranimer ainsi l'enthousiasme des populations méridionales; cette mesure eut un plein succès, et l'association des encapuchonnés devint en peu de temps si nombreuse, que les princes, occupés jusqu'alors à guerroyer les uns contre les autres, résolurent d'en venir à une paix définitive. Le jeune Richard d'Angleterre continua seul les hostilités; à la tête des bandes de *Routiers*, de *Cottereaux*, il dévasta le Limousin, mit l'Auvergne à feu et à sang, et étendit ses courses jusques dans le Bas-Languedoc.

Les suspensions d'armes ne pouvaient durer long-temps dans un siècle où les grands vassaux se croyaient autorisés à ravager les domaines de leurs voisins. Vers l'an 1185, Richard, duc d'Aquitaine, fesant revivre les prétentions de sa mère Alianor, fit alliance avec le roi d'Aragon, et attaqua le comte de Toulouse; il prit à sa solde un corps de brigands qu'on appelait *Brabançons*, se rendit maître de dix-sept châteaux, des villes de Cahors, de Moissac, et courut ravager la campagne de Toulouse. Raymond V, implora le secours du roi de France, Philippe-Auguste,

qui se hâta de rassembler ses troupes, et attaqua les états du roi d'Angleterre. Le jeune Richard avait déja des intelligences dans Toulouse, et une partie des habitants se révolta contre le comte Raymond, quelques jours avant la fête de l'épiphanie (1189). Il ne fut pas possible au comte de calmer cette sédition; néanmoins, secondé par les principaux bourgeois, il convoqua une assemblée générale dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, et fit tant par ses promesses, qu'il obtint serment de fidélité des capitouls de la ville et du faubourg, et leur confia le gouvernement de Toulouse. Vers le même temps, Richard d'Angleterre partit avec Philippe-Auguste pour la Terre-Sainte, et Raymond V, se vit ainsi délivré du plus dangereux ennemi qui eut jusqu'alors porté les armes contre les princes d'origine méridionale.

L'année 1193 se passa en négociations; le comte de Toulouse. pendant le long séjour qu'il fit sur les bords du Rhône, termina les différends qu'il avait depuis long-temps avec Nicolas, évêque de Viviers. Le roi d'Aragon, cet éternel ennemi des peuples de la Langue-d'Oc, recommença la guerre et eut pour auxiliaires Raymond-Roger, comte de Foix, le vicomte de Narbonne et Pierre, comte de Lara. Cette guerre occupa les dernières années de la vie de Raymond V, qui mourut à Nîmes, en 1194, âgé de soixante ans [1].

» Raymond V, dit Guillaume de Puy-Laurent [2], petit-fils, par » Alphonse son père, du très illustre Raymond de Toulouse, » vulgairement connu sous le nom de Raymond de Saint-Gilles, » était aussi recommandable par ses exploits militaires que par sa » prudence, son affabilité et sa grandeur d'ame. Égal aux rois » de son siècle, supérieur aux ducs et comtes, il soutint pendant » de longues années la guerre contre Henri II, roi d'Angleterre, » et contre Raymond Bérenger, comte de Barcelonne, qui ne » cessèrent de lui disputer la possession de ses domaines. Il fut

1 Il fut enterré dans le cloître de la cathédrale où l'on voyait autrefois son tombeau.

2 Guillaume de Puy-Laurent, *Chroniques sur les comtes de Toulouse et la guerre des Albigeois*, chapitre 5.

» toujours vainqueur de ses ennemis, parce qu'il prévint si bien
» par sa sagesse les desseins qu'on formait contre lui, qu'il les
» fit échouer. Au moment où il paraissait sur le point de suc-
» comber, et ne pouvoir plus résister à ses puissants adversaires,
» il leur enlevait la victoire par son génie et son habileté. Ayant
» un jour épuisé ses finances pour soutenir la guerre, et n'ayant
» plus de quoi soudoyer ses troupes, il s'empara de l'abbaye de
» Saint-Gilles et du trésor de l'église qui était fort riche, à cause
» des offrandes des pèlerins qui visitaient ce monastère. Le comte
» fut aussitôt excommunié. Hugues, abbé de Bonneval, dans le
» diocèse de Vienne, religieux d'une vie exemplaire, se rendit
» alors à Saint-Gilles, pour le réprimander et l'engager à faire
» pénitence.

» Le saint abbé célébra la messe, et après qu'il l'eut finie, il
» s'avança, revêtu de ses habits sacerdotaux jusqu'au seuil de
» l'église, où le comte s'assit à ses pieds, environné de tous les
» grands de sa cour et d'une foule de peuple. Hugues ayant im-
» posé silence, prêcha la communion des saints avec beaucoup de
» force et d'éloquence. Pour donner des preuves de la vérité de
» la communion ecclésiastique, il fit apporter un pain tout chaud,
» qu'il prit, qu'il montra à tous ses auditeurs, et dont il leur fit
» admirer l'extrême blancheur. Il excommunia ensuite ce pain
» et le rompit; mais aussitôt il exhala une odeur insupportable,
» et se réduisit en pourriture. Il prend après le même pain, l'ab-
» sout, lève l'excommunication, et dans l'instant le pain reprend
» la blancheur, la saveur qu'il avait auparavant. Le comte, sur-
» pris d'un tel miracle, se jette aux pieds du vénérable abbé,
» reconnaît sa faute, restitue à l'abbaye de Saint-Gilles ce qu'il
» lui avait enlevé, se soumet à la pénitence qu'on lui impose, et
» est rétabli dans la communion de l'église par le saint per-
» sonnage. »

Il est permis de douter de la vérité du prodige raconté par Guillaume de Puylaurent; mais il est certain que Raymond exerça une grande influence sur les princes qui luttèrent toujours avec désavantage contre sa puissance presque souveraine.

« Ce comte, dit d'Aldéguier, aima ses sujets, s'occupa de leur bonheur, et fut indulgent pour leurs fautes; il protégea les Albigeois, qui vécurent en paix dans plusieurs villes de sa domination, et qui, pendant sa vie, propagèrent leur doctrine, sans qu'il se mît en peine de les gêner dans leurs croyances. Ce comte fut long-temps en guerre avec le roi d'Aragon; on peut lui reprocher de s'être reconnu vassal du roi d'Angleterre, et de lui avoir rendu hommage; mais ce qui paraît une faiblesse, une honte aujourd'hui, ne l'était pas alors, sans doute. On était à peine français dans les états de Raymond; il n'y avait encore ni unité de gouvernement, ni unité de nation.

» Aucun historien n'a parlé de la bravoure personnelle de Raymond V; mais celui qui se mesura si souvent avec des joûteurs aussi célèbres que le roi d'Aragon et Henri d'Angleterre, ainsi qu'avec les chefs des différentes branches de la famillle des Trencavel, reconnus pour avoir fourni à l'histoire de Languedoc des seigneurs très braves, fut, sans contredit, un des vaillants princes de son temps. La bravoure était d'ailleurs héréditaire dans la famille de Raymond de Saint-Gilles. Ses descendants purent être malheureux, mais on ne les accusa jamais de lâcheté; ils passèrent aussi avec raison pour des seigneurs incapables de violer leurs promesses. »

Le témoignage unanime de tous les historiens nous a transmis le nom de Raymond V environné d'une auréole de gloire, qui brille encore de tout son éclat dans la nuit des siècles passés. Intrépide dans la guerre, il défendit pied à pied ses beaux domaines contre ses ennemis; plus grand encore dans la paix, il fut le bienfaiteur de ses sujets; il accorda de grands priviléges à sa bonne ville de Toulouse, et les autres cités de la Langue-d'Oc lui furent aussi redevables de leurs sages institutions. Né à une époque de régénération, il fut le protecteur de tous ceux qui s'efforcèrent de faire fleurir les sciences et les arts dans la France méridionale. Sous Raymond V, furent établies la plupart de nos municipalités. L'origine de la bourgeoisie, l'assotiation des principaux habitants des grandes villes, signalèrent les

dernières années du XII[e] siècle, et le peuple travailla dès-lors à la modification sociale, qui n'a eu son entier accomplissemeent que bien long-temps après. Le *commun conseil* des capitouls de Toulouse conquit une à une ses franchises et ses immunités ; en un mot, les peuples du Midi jouissaient déja d'une assez large liberté, puisqu'ils formèrent des associations pour le commerce avec les républiques d'Italie. Les Pisans, les Génois, les Lombards, et principalement les Juifs, fondèrent plusieurs établissements dans la Langue-d'Oc, qu'ils enrichirent des divers produits de leur industrie. Un rabbin nommé Benjamin, qui parcourut les provinces méridionales pendant les années 1170 et 1171, a laissé une intéressante relation de son voyage, et parlé avec enthousiasme de l'état des sciences, des arts, de l'industrie à Narbonne, et surtout à Toulouse, Les médecins israélites enseignaient déja la *physique* dans la ville de Montpellier, et ils y établirent, avec l'autorisation de Guillaume VIII, une école qui devint plus tard la plus célèbre des facultés de l'Europe.

Les comtes de Toulouse, qui exerçaient une autorité presque royale sur la plus belle moitié de la France, favorisèrent de tout leur pouvoir ces premiers élans du génie méridional. Raymond V fut pendant toute sa vie le protecteur des troubadeurs, et jamais la poésie provençale ne fut en si grand honneur qu'à la cour de *ce bon prince*. Entre les poètes qui vécurent de son temps, les plus célèbres furent Bernard de Ventadour, Pierre Roger, Pierre Raymond, Huges Brunen et Pierre Vidal[1]. Ces poètes, si connus dans les chroniques languedociennes sous les noms de trou-

[1] Pierre Vidal, dit une chronique languedocienne, naquit à Toulouse d'un marchand pelletier. Poursuivi par des maris qui avaient à se venger de ses coupables intrigues, il fit le voyage d'outre-mer, et épousa une jeune Grecque; on lui fit croire qu'elle était fille de l'empereur de Constantinople, et que l'empire d'orient lui appartenait. Guéri de cette folie, après plusieurs courses plus désastreuses les unes que les autres, il aima de grandes dames; la plus célèbre est la *Louve de Pénautier;* pour lui plaire, il prit le nom de *Loup*, revêtit une peau de cet animal, et se fit chasser comme un loup dans la montagne Noire. Dévoué corps et âme aux comtes de Toulouse, il déplora les malheurs de l'infortuné Raymond VI, et ses chants sont autant d'imprécations contre Simon de Montfort. Sur la fin de ses jours, il se mit au service du roi d'Aragon.

badours, jongleurs, ménestrels ou trouvours, chantèrent les bienfaits du *bon comte Raymond de Toulouse*. Leurs chants, inspirés par la reconnaissance, l'amour et l'exaltation chevaleresques, forment encore l'iliade de notre moyen-âge, si poétique, si riche en beaux souvenirs.

Éveillez-vous, peuples de Provence et de la Langue-d'Oc, ouvrez les yeux à la lumière qui brille de toute part. L'astre bienfaiteur des Raymonds est dans tout son éclat ; il réchauffe la terre méridionale, il la féconde ; prenez tous la faucille, car le jour de la grande moisson est arrivé. N'entendez-vous pas les chants de vos troubadours qui vont de ville en ville, de castel en castel ? Tournez-vous du côté de l'orient, l'élite de vos chevaliers a planté vos bannières sur les remparts de la ville sainte. Les joûtes, les fêtes, les tournois, les cours d'amour, ramèneront les plaisirs dans les sombres manoirs des châtelains. Levez-vous, peuples, levez-vous, car voici luire une nouvelle aurore.

Mais un nuage sombre s'étend rapidement à l'horison : l'orage envahit déja le beau ciel du Midi. Aux chants des jongleurs, succèdent des cris de guerre, et les hurlements des malheureux habitants des villes que le vainqueur livre aux flammes. L'aigle du Nord a déployé ses ailes, l'alarme court de village en village, Simon de Montfort a revêtu sa puissante armure ; le géant se dressse de toute sa hauteur pour terrasser son rival ; un demi-siècle de malheurs va commencer : Raymond VI est comte de Toulouse.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.



LIVRE NEUVIÈME.

LES DERNIERS RAYMONDS. — GUERRE DES ALBIGEOIS.

RAYMOND VI, *dit le Vieux.* **(1194.)** — La puissante maison de Toulouse était encore à son plus haut point de gloire, lorsque Raymond V décéda dans la ville de Nîmes. Les guerres des rois d'Angleterre et d'Alphonse d'Aragon avaient troublé pendant quelques années le bonheur des peuples de la Langue-d'Oc; mais la sage administration du *bon comte* Raymond, si vantée par les troubadours, avait réparé en peu de temps les désastres causés par ces luttes incessantes. D'innombrables ménestrels partaient de la Provence, et allaient chanter dans tous les castels, dans tous les palais de l'Europe, les bienfaits de leurs protecteurs. Les Provençaux et les Languedociens répétaient dans leur enthousiasme méridional :

« Réjouissons-nous ; voici venir de longs siècles de bonheur ;
» les enfants de Raymond de Saint-Gilles veillent sur nous,
» l'épée à la main, pour repousser les étrangers qui voudraient
» envahir notre belle patrie. Les *mandores* de nos troubadours
» retentissent dans les cours des princes du Nord ; à nous le
» bonheur, la gloire et les chants des poëtes. »

Ceci se passait en l'an de grâce mil deux cent quatre-vingt-quatorze. Les chevaliers de Provence s'étaient réunis pour assister aux funérailles de Raymond V, pendant que son fils marchait à grandes journées vers sa bonne ville de Toulouse.

Raymond VI, fils aîné de Raymond V, dit une chronique languedocienne, prit possession de la ville et comté de Toulouse, un vendredi du mois de janvier, jour de l'Épiphanie, de l'an de grâce 1194. Son premier soin fut de convoquer les *consuls* et les principaux habitants, dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines, pour recevoir leur serment de fidélité. Les *Capitols* jurèrent, sur le livre des évangiles, de mourir pour la défense de leur comte et seigneur; Raymond, de son côté, confirma *leurs lois, usages, coutumes et franchises* qui leur avaient été accordés par Alphonse, son aïeul, et Raymond V, son père. Jamais on ne vit plus nombreuse et plus brillante assemblée. L'amour des Toulousains, pour leur nouveau comte, allait jusqu'à l'enthousiasme; on était bien loin de prévoir les malheurs prêts à fondre sur la tête de l'infortuné Raymond VI...!

Philippe-Auguste était alors roi de France; il n'ignorait pas que les comtes de Toulouse étaient les plus puissants vassaux de la couronne. Dès qu'il apprit la mort de Raymond V et l'avénement de son fils, il se hâta de donner des marques de sa royale bienveillance à son cousin-germain [1], et le mit en possession d'une partie du Querci, en attendant qu'il pût lui-même recouvrer le reste de cette province sur Richard d'Angleterre, qui la détenait depuis plusieurs années. Raymond VI, fier de compter au nombre de ses protecteurs un roi aussi puissant que Philippe de France, fit ses adieux aux habitants de Toulouse, et entreprit un voyage en Provence. Au mois de mai 1195, il accorda plusieurs priviléges aux bourgeois de la ville de Nîmes, et conclut un traité avantageux avec Guillaume IV, comte de Forcalquier [2].

Les plus puissants seigneurs s'empressèrent de lui faire hom-

1 Archives de la ville de Nîmes.

2 Philippe-Auguste dans une charte écrite en faveur de Raymond VI, disait:

« Que pour l'amour qu'il portait envers son très cher et féal cousin, Raymond, illus-» tre comte de Saint-Gilles, et pour le désir qu'il avait de son agrandissement, il lui » donnait, et à ses héritiers, en augmentation de fief et d'hommage, la garde de » Figeac, en Querci, avec tout le droit, le domaine et la puissance, qu'il y avait, ou » qu'il devait y avoir. (1195.) » (*Histoire de Languedoc*, preuves, p. 178.)

mage; Raymond VI, prince suzerain de la Langue-d'Oc et de toute la Provence, pouvait marcher l'égal des rois, ses voisins. Malheureusement il ne respecta pas les priviléges de l'église, et sa première infraction, aux franchises de plusieurs abbayes, devint pour lui la source des plus sanglantes catastrophes. Pendant qu'il séjournait dans ses domaines, situés sur les bords du Rhône, il fit démolir quelques églises et moûtiers, qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Gilles, et ordonna à ses architectes de bâtir, non loin du fleuve, une forteresse qui reçut le nom de *Mira-Petra*. Il ne craignit pas d'envahir le territoire des religieux de Saint-Gilles, et resta sourd à toutes leurs remontrances. L'abbé se plaignit amèrement au pape Célestin III, qui adressa les plus sanglants reproches au comte de Toulouse.

« Je suis dans la disposition, disait Célestin III à Raymond VI, » de vous donner toujours des marques de l'affection sincère » que j'ai témoignée, avant de parvenir au pontificat, au comte, » votre père, d'honorable mémoire. Mais vos actions m'ont engagé à différer, et je ne dois pas compter sur votre amitié, à » moins que vous ne rendiez satisfaction convenable des excès » téméraires dont vous vous êtes rendu coupable.

» Vous avez détruit plusieurs églises dépendantes de l'abbaye » de Saint-Gilles; vous avez pillé les domaines de ce monastère, vous avez construit une forteresse sur les terres de sa dé» pendance contre la teneur de votre serment.

« Je vous ordonne de raser incessamment ce château, de ré» parer tous les dommages, de maintenir l'abbaye dans ses droits » et priviléges. Si vous n'obéissez pas à nos paternelles exhorta» tions, sachez que nous avons donné ordre aux archevêques de » Bordeaux, de Narbonne, d'Aix et à leurs suffragants, de vous » excommunier avec vos officiers et vos partisans; de jeter l'in» terdit sur vos états; de faire renouveller tous les dimanches » l'anathême, avec les cierges allumés et au son des cloches, » dans toutes les églises de leurs diocèses, de défendre de célé» brer les offices divins dans tous les lieux où vous vous trouverez. » Enfin, vous devez tenir pour certain que si vous persévérez

» dans votre malice, nous avons délié vos sujets du serment de » fidélité [1]. »

Raymond VI n'eut aucun égard aux menaces du souverain pontife ; il maltraita les religieux de Saint-Gilles, et la construction du château de *Mira-Petra* fut continuée avec plus d'activité qu'auparavant. C'était commencer son gouvernement d'une manière bien hasardeuse, dit un historien moderne, et il fallait soutenir ce caractère ou se perdre, car la cour de Rome s'était rendue très-puissante à cette époque. Le comte de Toulouse eut bientôt à se repentir de cette imprudente obstination. Célestin III envoya un légat en Provence ; un concile se tint à Montpellier, au mois de décembre 1195, et Raymond VI fut excommunié. Doué d'une fermeté de caractère qu'il ne sut pas conserver, dans les jours de ses grandes infortunes, le descendant de Raymond de Saint-Gilles brava l'anathème pontifical, et ne se désista point de ses prétentions.

Pendant qu'il parcourait ses domaines de Provence, recevant l'hommage des principaux seigneurs, un autre ennemi ravageait ses provinces du centre. Richard-Cœur-de-Lion avait déjà envahi le Querci, lorsque Raymond VI se rendit sur les frontières du pays toulousain, pour s'opposer aux armes du roi d'Angleterre. La guerre prenait un aspect menaçant ; les peuples de la Langue-d'Oc se souvenaient encore des bandes de Henri II, et ils fesaient de grands préparatifs pour se défendre contre Richard, connu dans toute l'Europe par sa bravoure et sa courtoisie. Heureusement, Philippe-Auguste conclut avec le frère de Jean-sans-Terre, près de Gaillon, en Normandie, un traité qui suspendit les hostilités. Le roi de France offrit à Raymond de le comprendre dans ce traité ; mais les conditions imposées par Richard ne plurent pas au comte de Toulouse, qui se tint sur la défensive, prêt à repousser les bandes anglaises. La guerre recommença donc ;

[1] La bulle du pape Célestin III commence par ces mots : *Cum recolendæ memoriæ atrem tuum, olim minori fugentes officio....* (Baluze, bulles, nº 25, bibliothèque royale. — *Gallia christiana*, tom. VI).

mais elle se borna cette fois à quelques siéges de châteaux, au pillage des petites villes et des monastères. Raymond VI, nouvellement investi de sa dignité de comte, avait à ménager la susceptibilité de ses vassaux; Alphonse d'Aragon, ennemi toujours implacable de la famille des Raymond, n'attendait qu'une occasion favorable pour exciter les peuples de Provence à l'insurrection. La paix devenait de jour en jour plus nécessaire au comte de Toulouse; il se détermina donc, après avoir pris l'avis de son conseil, à entrer en négociation avec le roi d'Angleterre. Il envoya en ambassade Guillabert, abbé de Castres, pour faire des propositions à Richard-Cœur-de-Lion. L'Anglais, qui se méfiait de l'ambitieuse politique de Philippe-Auguste, fit un très bon accueil à Guillabert, et la paix fut conclue vers la fin de l'année 1195.

« Pour que le comte de Toulouse, mon cousin et vassal, en » ma qualité de duc d'Aquitaine, ne doute pas de la sincérité de » mes intentions, dit Richard, je lui donne pour épouse Jeanne, » ma sœur, veuve de Guillaume II, roi de Sicile, avec l'Agenais, que je constitue en dot à la princesse. Raymond tiendra » ce pays en fief des rois d'Angleterre, et servira, avec 500 » hommes, toutes les fois que les Anglais feront la guerre en » Gascogne [1]. A ces conditions, je renonce à toutes mes prétentions sur la comté de Toulouse, en ma qualité d'héritier » d'Alianor, fille du comte de Poitiers [2]. »

Raymond VI s'empressa de souscrire à des conditions si avantageuses, et promit avec serment d'exécuter toutes les clauses du traité; la plus difficile à remplir était son nouveau mariage avec Jeanne, sœur de Richard. Bourguigne de Chypre ou de Lusignan, troisième femme du comte de Toulouse, vivait encore; il la ré-

[1] L'Anglet, dans son *Histoire des Albigeois,* prétend que Richard donna aussi en dot, à Jeanne, sa sœur, le Rouergue et le Querci; mais il est prouvé que le Rouergue n'appartint jamais à Richard.

[2] Catel, comtes de Toulouse, p. 208. — Rapin de Thoiras, *Histoire d'Angleterre,* liv. 7. — Guillaume de Puylaurent, chap. 5. — Pierre de Valsernai, chap. 63. — Chronique anonyme, citée par Catel, p. 160.

pudia sous prétexte qu'elle était sa parente au troisième degré. Devenu libre par ce divorce, il alla au devant de Jeanne, et les fiançailles furent célébrées à Toulouse, avec une magnificence de roi.

« Le comte de Toulouse, est-il dit dans une charte rapportée par » Catel, après avoir épousé Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, » se rendit, le 12 novembre de l'an 1196, dans le cloître de » Notre-Dame-de-la-Daurade, dans la salle du prieur; et là, il » reconnut et accorda, en présence des capitouls, qui étaient au » nombre de dix-huit, en présence du *conseil* de ville et du fau- » bourg, et des principaux habitants, qu'il n'avait sur eux au- » cun droit de *queste*, de *tolde*, d'*albergue* et de *prêter*, à moins » qu'ils ne le lui permissent volontairement[1]. »

Quelques mois après son mariage avec Jeanne d'Angleterre, Raymond VI apprit la mort d'Alphonse II, roi d'Aragon, qui, pendant plus de vingt ans, n'avait cessé de fomenter la guerre civile en Provence et en Langue-d'Oc[2]. Délivré de cet ennemi si acharné à la perte de sa famille, le comte de Toulouse, n'ayant plus rien à craindre du côté de la Provence, se rendit en Querci, pour se mettre en possession de cette province qui lui avait été cédée par son beau-frère Richard-Cœur-de-Lion. Pendant qu'il tenait dans l'abbaye de Moissac, une assemblée générale de la noblesse de la contrée, il apprit que plusieurs seigneurs provençaux ravageaient impunément les campagnes voisines de leurs manoirs. Il se rendit en toute hâte dans le Bas-Languedoc, assiégea et prit le château de Beauvoisin, situé à deux lieues de la ville de Nîmes. Jeanne, son épouse, l'accompagna dans ce

[1] *Queste* ou *quiste*, dit M. d'Aldéguier, était un droit que les seigneurs exigeaient de ses vassaux, quand ils entreprenaient un voyage, à la naissance de l'héritier présomptif de la comté, lorsqu'ils mariaient leurs fils ou leurs filles. *Tolde* était un droit qu'exigeait le seigneur dans des occasions pressantes; c'était presque le même que *quiste*. *Albergue* était un droit seigneurial presque toujours fixé à une certaine somme d'argent. Toulouse payait au gouvernement une *albergue* de 500 fr. pour l'inféodation de ses remparts.

[2] Alphonse II mourut à Perpignan, le 25 avril 1196, et fut inhumé dans l'abbaye de Poblet.

voyage, et séjourna long-temps à Beaucaire. Le 20 juillet 1197 elle y accoucha d'un fils qui reçut le nom de Raymond. Le comte de Toulouse ordonna de grandes réjouissances pour fêter la naissance de son héritier, et se rendit ensuite à Montpellier, pour assister aux fiançailles de Raymond VI, comte de Comminges, et de Marie, fille de Guillaume VIII.

Jeanne d'Angleterre, à peine relevée de ses couches, revint à Toulouse, suivie de Raymond, son époux. Vers le commencement du mois de mars 1198, ils reçurent une lettre de Richard-Cœur-de-Lion, qui les invitait à célébrer avec lui les fêtes de Pâques. Jeanne et Raymond se mirent en route pour Poitiers, où le prince anglais tenait alors sa cour. Richard était en guerre avec Philippe-Auguste; il mit tout en œuvre pour gagner à son parti le comte de Toulouse, qui se ligua avec lui quelques jours avant son départ pour la capitale de ses états.

Tout souriait encore à l'heureux Raymond VI; la seule chose qui troublait son bonheur était l'arrêt d'excommunication lancé contre lui depuis trois ans. Innocent III, à peine monté sur le trône pontifical, comprit, en habile politique, combien il était important de ménager un prince aussi puissant que le comte de Toulouse. Le 22 avril 1198, il écrivit à frère Raynier, son légat dans la province de la Langue-d'Oc, qu'il lui donnait plein pouvoir d'absoudre Raymond VI, pourvu qu'il consentît à rendre satisfaction à l'église. Le comte se soumit à toutes les exigeances du légat, mais il ne tint aucun compte des conseils d'Innocent III, qui l'exhortait à prendre les armes pour défendre les chrétiens d'orient. Il entreprit vers ce même temps un second voyage en Provence; mais cette fois, Jeanne, son épouse, ne l'accompagna pas. Cette princesse, pendant l'absence de son mari, osa prendre le commandement d'une armée pour combattre quelques vassaux rebelles. Elle assiégea, dit-on, le château de Cassez dans le Lauragais, où le seigneur de Saint-Félix s'était réfugié avec quelques gentilshommes ses partisans. Le succès ne répondit pas aux espérances et à l'intrépidité de Jeanne. Les bandes toulousaines, humiliées de se voir commandées par une

femme, se révoltèrent, et la princesse eut beaucoup de peine à se sauver. Outrée de dépit et d'indignation, elle ne séjourna que très peu de temps à Toulouse, et résolut d'aller à Poitiers où son frère tenait encore sa cour. Quelques jours après son départ, elle apprit la mort du roi Richard, tué le 6 avril 1199 sous les murs du château de Châlus en Limousin. A cette nouvelle, la raison de la princesse Jeanne se troubla; elle se mit en route pour Rouen, dans le dessein de demander aide et protection à Jean-Sans-Terre. Elle décéda quelques jours après son arrivée dans cette ville, après avoir ordonné qu'on la revêtit des habits de l'ordre de Fontevraux. Raymond VI, prince peu enclin au veuvage, ne pleura pas long-temps Jeanne, sa troisième femme. Au commencement de l'année 1199, il contracta un quatrième hymen. Les guerres continuelles, qui avaient existé jusqu'alors entre les rois d'Aragon et les comtes de Toulouse, le déterminèrent à épouser Éléonor, sœur de Pierre II; les noces furent célébrées à Perpignan, mais comme la princesse était encore très jeune, Raymond ne l'épousa solennellement que trois ans après.

Raymond VI était alors tout-puissant dans les provinces méridionales; cependant plusieurs de ses vassaux fomentaient secrètement la guerre civile. De ce nombre était Raymond-Roger, comte de Foix, qui refusa de lui rendre hommage pour le château et seigneurie de Saverdun. Cette querelle, qui pouvait devenir dangereuse, se termina heureusement, grâce à l'activité que Raymond VI déploya dans cette circonstance. Il était admirablement secondé par les *consuls* et le *conseil commun* de la ville de Toulouse, qui fesaient aussi respecter leurs droits, et levèrent des troupes en 1202 pour se venger de quelques torts causés par les habitants de la petite ville de Rabastens dans l'Albigeois. Les rebelles furent soumis et contraints à payer de fortes amendes.

Pendant que les milices toulousaines défendaient avec énergie leurs droits et privilèges, Raymond VI parcourait ses domaines de Provence. Il revint à Toulouse vers la fin du mois d'octobre, pour assister aux noces d'Indie, sa sœur bâtarde, avec Guillabert

de Lautrec [1]. Elles furent célébrées le 16 octobre 1202, dans le Château-Narbonnais, qui était alors le palais habituel des comtes de Toulouse [2].

Après la célébration du mariage de sa sœur, Raymond VI passa quelques jours dans sa capitale, et réunit le *conseil commun* pour donner publiquement son approbation à quelques chartes promulguées par les capitouls, pendant son absence [3]. Il entreprit ensuite un voyage dans le diocèse de Narbonne, pour y faire reconnaître sa suzeraineté, et recevoir l'hommage du vicomte Aymeric III. Étroitement uni avec Pierre, roi d'Aragon, par une tendre amitié, il eut une entrevue avec ce prince le 12 avril 1204, à Milhaud en Rouergue. Alphonse II, comte de Provence, et frère du monarque aragonais, y assista aussi. Raymond VI acheta les deux vicomtés de Milhaud et de Gevaudan, cent cinquante mille sols melgoriens [4]. Le comte de Toulouse recula ainsi les bornes de ses domaines, et se délivra des guerres interminables que les rois d'Aragon avaient suscitées à Alphonse-Jourdain et à Raymond V, son père.

Cependant un orage plus terrible que toutes les guerres civiles ou étrangères grondait depuis quelques années sur la Provence et la Langue-d'Oc. L'hérésie des manichéens, que nous nommerons dès ce moment *Albigeois*, dans le cours de cette histoire, avait déja envahi plusieurs provinces, et les apôtres du nouvel évangile prêchaient hardiment leur doctrine au milieu des grandes villes. Le zèle de saint Bernard, l'enthousiasme aposto-

[1] Raymond VI donna à sa sœur Indie une dot de cent marcs d'argent, somme très considérable dans ce temps.

[2] Le Château-Narbonnais, dit M. d'Aldéguier, était une forteresse qui dominait la rivière; une de ses portes fesait face à la route de Narbonne. Ce château était la résidence habituelle des comtes; ils avaient pourtant dans Toulouse d'autres palais, un entre autres situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la place Roaix; mais ils n'habitaient guère que le Château. (tom. 2, p. 119.)

[3] Le mercredi 12 février de l'àn 1203, les capitouls et le commun-conseil de Toulouse te du faubourg, dressèrent une ordonnance contre le vol, ce qui prouve qu'ils exerçaient, sous les comtes, la justice criminelle.

[4] Cent cinquante mille sols melgoriens valaient à peu près trois mille marcs d'argent.

lique du cardinal de Saint-Chrysogone, ne produisirent aucun fruit, et l'évêque d'Albano ne fut pas plus heureux dans sa mission, vers l'an 1181. Les prélats de la Langue-d'Oc tinrent plusieurs conciles où les hérétiques furent condamnés ; mais que pouvaient leurs arrêts contre les disciples d'Henri de Bruys, qui avaient entendu tant de fois, sans frémir, les foudres de l'excommunication gronder au-dessus de leurs têtes!!... Ils pénétraient jusques dans les palais des grands seigneurs.

« N'obéissez plus au pape et aux autres prélats de l'église » catholique, s'écriaient les docteurs manichéens ; les pasteurs » n'ont aucune autorité sur vous ; les laïques et les femmes même » sont en droit de prêcher l'évangile, ainsi le veut le Seigneur » du ciel et de la terre : les prières des fidèles et les bonnes œu- » vres ne sont d'aucun secours pour les morts. Il n'y a pas de » purgatoire, et l'ame, aussitôt qu'elle est séparée du corps, va » tout droit en paradis ou en enfer. Dieu défend qu'on lui adresse » des prières dans des temples matériels que vous appelez égli- » ses, l'univers doit lui servir d'autel. »

Les émissaires du démon, dit Guillaume de Puylaurent, firent de grands progrès dans la province ; la négligence des princes séculiers et même des prélats les mirent à même d'exercer publiquement leur religion. Il leur fut permis d'acheter de grands biens dans le pays, et, dans l'espace de quelques années, ils possédèrent des établissements considérables. Il était pourtant facile de les combattre, parce qu'ils n'étaient pas uniformes dans leurs doctrines. Les uns professaient l'arianisme, les autres le manichéisme, d'autres enfin se disaient *Vaudois* ou Lyonnais. La discorde éclatait chaque jour dans l'armée de Satan ; il ne fallait que de l'activité, du dévoûment à la religion catholique pour anéantir l'hérésie. Malheureusement, les princes accueillirent avec une sorte de faveur les disciples de Pierre de Bruys ; Raymond Roger, vicomte de Béziers et de Carcassonne, leur permit l'exercice de leur religion, dans toute l'étendue de ses domaines. Les Albigeois se répandirent alors dans toutes les provinces du royaume de France, et pénétrèrent en Italie, en Flandre, en Lorraine, en

Allemagne. Ils tentèrent aussi de passer les Pyrénées, et d'aller semer l'ivraie de l'erreur dans l'Aragon et la Catalogne. Heureusement, Pierre II, qui prévoyait déja les grands malheurs qu'entraîneraient les guerres civiles et religieuses, fit publier un édit contre les hérétiques, qui se fesaient appeler, *pauvres de Lyon.*

Jamais la religion catholique ne s'était vue menacée d'un si grand danger : les Albigeois montraient en toute circonstance le mépris le plus insultant pour les principaux membres du clergé, ils exprimaient ordinairement leur haine par cette imprécation devenue proverbiale dans leurs assemblées secrètes : *J'aimerais mieux être prêtre qu'avoir fait telle chose* [1]. Fulcrand, évêque de Toulouse, dit l'historien Catel [2], ne pouvait se faire payer les dîmes de son église, et il se vit réduit à plaider contre le chapitre pour obtenir le revenu d'une simple prébende. Aussi plusieurs religieux abandonnaient leurs monastères et parcouraient les villages en répétant au peuple que la désolation prédite par le prophète Daniel était dans le lieu saint ; l'archevêque d'Auch écrivit au pape Innocent III, pour lui faire connaître les progrès que l'hérésie fesait chaque jour dans la Gascogne et les pays voisins. Ce souverain pontife brûlait de signaler par un coup d'éclat les premières années de sa puissance pontificale ; il se hâta d'envoyer une circulaire aux archevêques d'Aix, de Narbonne, d'Auch, de Vienne, d'Arles, d'Embrun, de Tarragone, de Lyon, aux princes, aux barons, aux comtes et autres seigneurs du pays.

« Innocent III, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos frères » de France, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons appris avec la plus vive douleur que les *Vaudois,* » *Cathares, Patarins*, et autres hérétiques répandent le venin » de leurs doctrines dans vos provinces. Après avoir imploré les » lumières de l'Esprit-Saint, nous avons choisi pour commis- » saire, contre les fauteurs de l'hérésie, frère Raynier, per-

[1] Guillaume de Puylaurent, préface de sa chronique, chap. 6.
[2] Catel, mémoires, page 889.

» sonnage d'une vie exemplaire, puissant en œuvres et en paro-
» les; nous lui avons adjoint frère Guy, homme craignant Dieu,
» et de grand savoir. Nous vous prions de procurer à ces deux
» religieux tout le secours dont ils auront besoin, et de les aider
» de tout votre pouvoir. Nous vous ordonnons en même temps de
» faire exécuter les sentences d'excommunication que frère
» Raynier prononcera contre les hérétiques contumaces.

» Outre cela, nous ordonnons aux princes, aux comtes et à
» tous les barons et *grands* de vos provinces, et nous leur en-
» joignons, pour la rémission de leurs péchés, de traiter favora-
» blement les commissaires du saint-siége apostolique; de pros-
» crire ceux que frère Raynier aura frappé d'excommunication;
» de confisquer leurs biens, et de les traiter avec la plus grande
» rigueur. Nous enjoignons aussi à tous les peuples de prende
» les armes contre les *Vaudois*, lorsque frère Raynier et frère
» Guy jugeront convenable de le leur ordonner.

» Nous accordons à ceux qui prendront part à cette expédi-
» tion pour la conservation de la foi, les mêmes indulgences que
» gagnent les pélerins qui visitent saint Pierre de Rome, ou qui
» vont à Saint-Jacques, en Galice. Enfin, nous avons chargé
» frère Raynier d'excommunier solennellement tous ceux qui
» favoriseront les fauteurs de l'hérésie[1]. »

La lettre d'Innocent III ralluma subitement le zèle des catho-
liques; dans plusieurs villes les *Albigeois* furent condamnés à être
brûlés vifs, et l'hérésie n'osa plus se montrer, le front haut,
comme elle le fesait auparavant. Les commissaires du souverain
pontife furent accueillis dans la province avec toutes les démons-
trations de la vénération la plus profonde.

Frère Raynier et frère Guy, disent les auteurs de l'*His-
toire de Languedoc*, étaient deux religieux de l'ordre des
Cîteaux; ils furent les premiers qui exercèrent dans la province
les fonctions de ceux qu'on appela depuis, *Inquisiteurs*. Ainsi,
c'est proprement à cette commission qu'on doit rapporter l'ori-

[1] Lettres d'Innocent III, liv. 1, lettre 81.

gine de l'inquisition qui fut établie plus tard dans le pays contre les *Albigeois*, et qui passa dans la suite dans les provinces voisines et les pays étrangers. M. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, fait remonter l'origine de l'inquisition au décret que le pape Luce III fit en 1184, dans le concile de Verone, pour ordonner aux évêques de rechercher, soit par eux-mêmes, soit par des commissaires, toutes les personnes suspectes d'hérésie, de décerner des peines différentes aux pénitens et aux relaps. D'autres prétendent, que le tribunal de l'inquisition commença lorsque le pape Innocent III dépouilla, en 1204, les évêques de leur pouvoir et de leur juridiction ordinaire sur les *Albigeois*, pour les transférer à frère Pierre de Castelnau, et aux autres légats qu'il envoya dans la province.

Quoiqu'il en soit, de ces aperçus historiques sur l'origine du terrible tribunal qui fesait trembler à la fois les princes et les peuples, la mission de frère Raynier ne fut pas de longue durée. Il eut pour successeur Jean de Saint-Paul, cardinal de Saint-Prisque.

Ce nouveau légat ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs; les hérétiques persistaient dans l'erreur avec un entêtement dont il n'était pas facile de triompher. Aussi fut-ce inutilement que le cardinal de Saint-Prisque redoubla de rigueur envers les apôtres manichéens. Le mal empirait avec une rapidité effrayante; pour comble de malheur, l'église de Toulouse, après la mort de l'évêque Fulcrand, fut agitée de divers troubles, qui devinrent bientôt scandaleux [1]. L'ambition et les coupables intrigues de deux prétendants firent grand bruit dans toute la province; le siége resta vacant pendant plus de trois ans, et les chanoines ne pouvaient jamais s'accorder sur le choix d'un nouvel évêque. Enfin, le chapitre de la cathédrale, désespérant de pouvoir se réunir, se divisa en deux factions : l'une, nomma Raymond-Arnaud, déja évêque de Comminges; l'autre, élut

[1] Guillaume de Puylaurent, chap. 6. — Catel, mémoires, pag. 189. *Gallia christiana, nova editio*, tom. 1, page 1076.

Raymond de Rabastens, archidiacre de l'église d'Agen. Les deux compétiteurs choisirent le pape pour juge de leur différend. Innocent III se déclara pour l'évêque de Comminges, et ordonna à l'abbé de Grandselve de le mettre en possession de son évêché. Raymond de Rabastens ne se crut pas encore vaincu; par des intrigues, indignes d'un homme d'église, il parvint à gagner du temps, et demanda au souverain pontife de nouveaux commissaires pour juger si son élection n'avait pas été en tout et pour tout conforme aux lois canoniques. Jean, évêque de Limoges, les abbés de la Sauve et de la Couronne, qui se trouvaient à Toulouse en 1204, firent une nouvelle enquête par les ordres du pape, et, après de longues délibérations, confirmèrent l'élection de Raymond-Arnaud de Comminges; plusieurs témoins accusèrent Raymond de Rabastens de s'être efforçé de gagner les suffrages de ses juges, en leur distribuant adroitement de grandes sommes d'argent.

Ces querelles étaient trop scandaleuses pour ne pas porter atteinte au respect que les peuples des provinces méridionales avaient professé jusqu'alors pour les prêtres catholiques. Sous l'épiscopat de Raymond-Arnaud, l'hérésie fit de nouveaux progrès; les prédicants tenaient des assemblées publiques où on voyait accourir les principaux seigneurs du pays : tous ceux qui assistaient à ces instructions *adoraient* les docteurs hérétiques, dit un témoin oculaire, en fesant plusieurs génuflexions devant eux, et en se prosternant pour la dernière fois, ils répétaient en chœur :

« Bénissez-nous, priez pour nous, pauvres pécheurs. »

Guillabert de Castres, un des principaux hérétiques, dans une assemblée qu'il tint dans le château de Fanjeaux, situé dans le diocèse de Mirepoix, vers l'an 1204, associa, à sa secte, cinq dames de considération[1] dont la plus qualifiée était Esclarmonde, sœur du comte de Foix, et veuve de Jourdain, seigneur de l'Ille-Jourdain.

[1] *Histoire générale de Languedoc*, tome III. page 133.

« Elle fut *faite* par le *fils majeur* [1] de l'église de Toulouse, assisté des autres hérétiques, qui consolèrent et reçurent ces dames, lesquelles, à la demande des hérétiques, se rendirent à Dieu et à l'évangile, et promirent de ne plus manger à l'avenir, ni chair, ni œufs, ni fromage : mais d'user seulement d'huile et de poisson. Elles promirent aussi de ne pas jurer, ni mentir ; de n'avoir aucun commerce charnel, tout le temps de leur vie, et de ne jamais abandonner la secte par aucune crainte de mort.

» Après cette promesse, elle récitèrent le *Pater Noster* à la manière des hérétiques. Ceux-ci leur imposèrent les mains, firent une lecture sur elles, en tenant le livre sur leur tête, et leur donnèrent enfin la paix : premièrement avec le livre, et ensuite avec l'épaule; après quoi, ils adorèrent Dieu en fesant plusieurs génuflexions. Raymond-Roger, comte de Foix, frère d'Esclarmonde, se trouva à cette cérémonie avec plusieurs chevaliers et bourgeois : tous ceux qui y assistèrent, hommes et femmes, à la réserve du comte, *adorèrent* les hérétiques qui, après la cérémonie, leur donnèrent la paix en les baisant deux fois au travers de la bouche ; ce qu'ils firent ensuite entr'eux ; on appelait cette cérémonie *consolation* [2]. »

Les hérétiques ne célébraient pas tous de la même manière les étranges mystères de leur nouvelle religion. Pierre de Val-Sernay, qui prêcha long-temps dans la Langue-d'Oc, où il avait accompagné l'abbé Guy, légat du saint-siége, assure que les docteurs albigeois exigeaient avant tout que leurs prosélytes fissent abjuration des croyances de l'église catholique ; les prédicants prétendaient donner le Saint-Esprit à leurs néophytes, en leur soufflant sept fois dans la bouche ; ils les forçaient ensuite à renoncer à leur premier baptême, et leur en conféraient un nouveau, dont toutes les cérémonies consistaient à leur imposer les mains, à les baiser sur la bouche et à les revêtir d'un habit

[1] Cet étrange récit est d'un témoin oculaire qui assista à l'assemblée de Fanjeaux, et rendit sa déposition quarante ans après, devant les inquisiteurs de Carcassonne.

[2] Registre de l'inquisition de Carcassonne ; — Archives de l'inquisition de Toulouse — Preuves de l'*Histoire de Languedoc*.

noir. Les hérétiques n'étaient pas plus unanimes dans leurs cérémonies. Les uns admettaient deux Christ; un bon, l'autre mauvais, et renouvellaient ainsi les deux principes des manichéens. Quelques-uns croyaient à un seul créateur, et affirmaient qu'il avait deux fils, Jésus-Christ et le diable; ils croyaient voir dans l'église romaine la prostituée dont parle saint Jean dans son apocalypse, et admettaient la métempsycose : ils étaient divisés en deux classes; *parfaits* ou *bonshommes*, *simples* ou *croyants*[1].

Les *parfaits* ou *bonshommes*, dit Pierre de Val-Sernay, remplissaient les fonctions de ministres de la secte : ils portaient de longues robes noires, affectaient de garder une rigoureuse chasteté, ne mangeaient jamais ni viande, ni œufs, ni fromage, ne mentaient jamais, et regardaient les jurements comme de grands crimes. Les *simples* ou *croyants* étaient moins rigides dans leurs mœurs. Ils croyaient pouvoir se livrer impunément à tous les vices, pourvu qu'avant de mourir ils eussent le temps de réciter l'oraison dominicale, ou de recevoir l'imposition des mains d'un de leurs ministres[2].

Tels étaient les dogmes propagés alors dans toutes les régions méridionales avec une ardeur digne d'un plus noble apostolat. Le cardinal de Saint-Prisque remplissait les fonctions de légat dans la province; Innocent III, mécontent du peu de succès qu'il avait obtenu contre les hérétiques, le rappela vers la fin de l'année 1203, et lui donna pour successeur Pierre de de Castelnau, et frère Raoul, religieux de l'abbaye de Fonfroide, dans le diocèse de Narbonne. Les deux nouveaux légats se rendirent d'abord à Toulouse, parce que cette ville, dit Pierre de Val-Sernay, était alors une source abondante d'où coulait incessamment le venin de l'hérésie.

[1] Un historien moderne fait l'éloge des mœurs des hérétiques *Albigeois*; je ne sais pas jusqu'à quel point on doit croire à la rigidité de ces prédicants. Les auteurs contemporains les ont dépeints avec des couleurs moins favorables.

[2] On a cru trouver une certaine analogie entre les cérémonies des hérétiques du XIII[e] siècle et celles de nos saint-simoniens modernes.

Le samedi, treizième jour du mois de décembre 1203, dit Catel, ils convoquèrent une assemblée des consuls et des principaux habitants de la ville : ils leur firent promettre avec serment de défendre jusqu'à la mort la religion catholique et romaine. Pierre de Castelnau, transporté d'enthousiasme, en entendant les cris des Toulousains, leur dit du haut de sa chaire :

« Consuls et vous tous habitants de Toulouse, au nom d'Inno-» cent III, dont je suis le légat apostolique, et en vertu des » pouvoirs que j'ai reçus de sa sainteté, je confirme vos libertés, » vos usages et vos coutumes [1].

Ce ne fut pas sans peine que Pierre de Castelnau parvint à obtenir des Toulousains le serment de rester inviolablement fidèles au souverain pontife. La capitale de la Langue-d'Oc comptait un grand nombre d'hérétiques parmi ses habitants, et les menaces du légat purent seules les déterminer à les bannir. Ils ne tardèrent pas à violer leur serment, dit Pierre de Val-Sernay; les vaudois se réunirent dans des assemblées nocturnes, et les discours de leurs prédicants eurent bientôt ranimé leur fanatisme. La vigne du Seigneur était dévastée par des animaux immondes; presque toutes les villes du pays toulousain regorgeaient d'hérétiques, qui vivaient sous la protection des comtes, des barons et autres seigneurs.

Sur ces entrefaites arriva à Toulouse Diégo de Azèbes, évêque d'Osma en Espagne. Ce prélat était ambassadeur d'Alphonse, roi de Castille, et allait en Danemarck pour négocier le mariage de l'infant avec une princesse du Nord. Il emmenait à sa suite plusieurs hommes d'église, et entr'autres Dominique, sous-prieur de sa cathédrale. Ce saint personnage, que nous verrons bientôt jouer un rôle des plus importants dans le midi de la France, ne resta pas oisif pendant son séjour dans la capitale de la Langue-d'Oc. Logé chez un bourgeois qui était un des principaux héréti-

[1] L'acte passé en présence de Raymond, évêque de Toulouse; de Cantez, abbé de Saint-Sernin; des *Bailes et Viguiers*, du comte, de vingt consuls, qui reçurent cette confirmation, tant en leur nom qu'en celui de leurs collègues, qui étaient alors du chapitre. (*Histoire de Languedoc*).

ques de Toulouse, il fit tant par ses discours, et l'onction de ses prières, qu'il le convertit la nuit même de son arrivée. Si tous les prélats avaient compris comme saint Dominique la sainteté de leur mission, les pays de la Langue-d'Oc n'auraient pas été arrosés du sang de leurs habitants. Au lieu d'imiter son zèle apostolique, quelques-uns s'armèrent du glaive de la persécution, et le fanatisme des *Albigeois* se changea bientôt en exaspération.

Pierre de Castelnau et frère Raoul ne séjournèrent pas longtemps à Toulouse. Au mois de février 1203, ils allèrent à Carcassonne, pour assister à une conférence où Pierre II, roi d'Aragon, condamna publiquement les hérétiques.

« Les légats ayant interrogé Bernard Simorre [1], évêque *cathdois*, et ses compagnons, pour savoir s'ils croyaient à un seul Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles, auteur de la loi de Moyse, et du nouveau Testament, ils répondirent, après plusieurs subterfuges, par un blasphème terrible, et dirent hautement qu'ils reconnaissaient trois Dieux, dont l'un, qui était le mauvais, avait créé toutes les choses visibles, et était l'auteur de la loi de Moyse; que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, né d'un homme et d'une femme. Ils nièrent également les sacrements du baptême et de l'eucharistie; la résurrection générale, et protestèrent publiquement que la vierge Marie n'était pas née selon la chair, de parents charnels. »

Les prédicants albigeois furent condamnés et frappés d'anathème; mais toutes les mesures de rigueur ne les empêchèrent pas de semer dans le midi de la France leurs étranges et pernicieuses doctrines. Innocent III comprit que le pilote chargé de conduire la barque de Pierre, sur une mer que les guerres de religion allaient rendre si dangereuse, ne pouvait la sauver que par une fermeté invincible et un courage à toute épreuve. Il donna donc à Pierre de Castelnau et à frère Raoul plein pouvoir d'agir en son nom, et ordonna à tous les évêques de les recevoir comme lui-même, de leur obéir en tout et pour tout. Les légats

[1] Benoit, *Histoire des Albigeois*, tome 1, page 269. — Trivet, *Chronique*, tome 8, Spicil page 445.

ne furent pas plus tôt investis de cette puissance presque absolue, qu'ils se comportèrent envers les évêques de la Langue-d'Oc avec une hauteur qui leur suscita de nombreux ennemis. Bérenger, archevêque de Narbonne, et les évêques, ses suffragants, ne purent s'empêcher de manifester leur indignation.

« N'est-il pas injuste, disait Bérenger de Narbonne, de voir » des prélats, vieillis dans l'exercice de leurs saintes fonctions, » dépouillés de leur pouvoir apostolique par deux simples reli- » gieux !... Je refuse de leur prêter serment. »

Bérenger de Narbonne ne connaissait pas les dangers auxquels il s'exposait en désobéissant à Pierre de Castelnau. Lorsqu'il eut manifesté son mécontentement par une résistance des plus énergiques, il se vit contraint de courber la tête sous le joug et la voix tonnante du fier Innocent III qui porta la frayeur parmi tous les membres du clergé catholique. Le souverain pontife avait à craindre que ces brouilleries ne devinssent funestes au succès de la croisade qu'il méditait déja. Pour assurer, autant qu'il lui était possible, le triomphe du catholicisme dans le midi de la France, il nomma un troisième légat, Arnaud, surnommé Amalric, alors abbé de Cîteaux, et qui avait été pendant trois ans abbé de Grandselve, dans le diocèse de Toulouse.

« Afin que vous puissiez remplir plus librement les fonctions » de la légation qui vous est confiée par Dieu lui-même, disait » Innocent III, dans une de ses lettres [1], nous vous donnons un » pouvoir plein et entier, dans les provinces d'Aix, d'Arles et de » Narbonne, et dans les diocèses voisins qui peuvent être infec- » tés d'hérésie ; nous vous conjurons d'y détruire, d'y arracher » et d'y planter tout ce qui y sera nécessaire. »

Innocent III ne se contenta pas de stimuler par ses lettres le zèle de ses légats, il écrivit aussi à Philippe-Auguste, roi de France, pour l'exciter à lever une armée contre les Albigeois. L'orage était sur le point d'éclater ; les hérétiques, opprimés, poursuivis, persécutés, prirent aussi le glaive, et les peuples

[1] Lettres d'Innocent III, livre 7. épître 201. — Guillaume de Puylaurent.

effrayés, virent commencer le terrible drame qui devait avoir un dénoûment si sanglant pour la France méridionale.

Plusieurs seigneurs et princes languedociens avaient embrassé l'hérésie, et les autres ne se montraient pas très sévères envers les nouveaux prédicants. Raymond VI, comte de Toulouse, dévoué comme ses pères à la religion catholique, devait être à l'abri de tout soupçon; mais son indulgence, que nous appellerions aujourd'hui *tolérance religieuse*, était un crime aux yeux des légats. Ils se rendirent donc à Toulouse vers la fin de 1204, et ordonnèrent à Raymond VI de chasser les hérétiques de ses domaines. Raymond hésita d'abord; pressé par les instances de quelques habitants, il promit enfin avec serment de purger ses domaines des docteurs vaudois, et des bandes de routiers. Il séjourna jusqu'au mois de juillet 1205 dans sa bonne ville de Toulouse, où il était aimé et *grandement* vénéré, dit un chroniqueur du XIII[e] siècle. Avant de partir pour un voyage qu'il avait intention de faire dans ses domaines, il accorda de nouveaux priviléges aux Toulousains, aux églises et aux monastères [1]. Les légats sortirent de Toulouse quelques jours avant lui, et parcoururent la province, s'efforçant de calmer l'exaspération des principaux membres du clergé; Pierre de Castelnau tomba malade à Vienne, en Dauphiné, où il apprit que le chapitre de Toulouse avait enfin donné un successeur à Raymond de Rabastens, et qu'il avait choisi Foulques, abbé de Florège, dans le diocèse de Fréjus.

Foulques ou Folquet, dit un chroniqueur provençal, était fils d'un riche marchand génois, établi à Marseille; il fut d'abord poëte et troubadour. Libre après la mort de son père, qui lui

[1] Le comte Raymond VI promit avec serment, au mois de juillet 1205, dans le cloître de la Daurade, en faveur de la cathédrale de Saint-Étienne, de Notre-Dame-de-la-Daurade, de Saint-Sernin, et des autres églises de Toulouse, des consuls, des habitans de la ville et du faubourg, de ne jamais changer de monnaie *septène de Toulouse* établie par son père, lorsqu'il avait changé celle d'Alphonse-Jourdain, son aïeul, et de ne jamais rien diminuer de son poids ni de son aloi.

(*Histoire de Languedoc*, tome III, page 139.)

laissa de grandes richesses, il parut avec éclat à la cour de tous les princes qui favorisaient alors la poésie provençale; il se fit admirer de Richard, roi d'Angleterre, et fut accueilli avec toute sorte d'honneurs par le *bon Raymond, comte de Toulouse*. Il chanta plusieurs belles châtelaines, et entre autres la dame de Marseille, Laure de Sanjorlan, Mabilie de Pontevez, la femme Barral, la vicomtesse de Montpellier, que les troubadours appelaient *chef* et *guide* de toute valeur, *de toute courtoisie et de tout enseignement*[1]. Dégoûté du monde, ajoute le chroniqueur provençal, ayant appris en même temps la mort de la vicomtesse de Marseille, de Barral, son époux, de Richard-Cœur-de-Lion, du bon *comte Raymond de Toulouse*, d'Alphonse II, roi d'Aragon, son protecteur, il embrassa la règle de l'ordre de Cîteaux, et fut bientôt nommé abbé de Turonet. Il ne sortit de cette abbaye que pour monter sur le siége épiscopal de Toulouse.

Les querelles de religion ne troublaient pas seules les provinces méridionales; des bandes de routiers, de *cottereaux* et autres brigands parcouraient les campagnes, rançonnant les pauvres habitants. Le roi d'Aragon était en guerre avec les bourgeois de Montpellier, et prenait déja ses mesures pour répudier sans éclat la reine Marie, son épouse; le légat Pierre de Castelnau parcourait les divers diocèses, effrayant les hérétiques, au lieu de les convertir en leur prêchant la sublime doctrine de l'évangile. Plusieurs fois, il avait exhorté le comte de Toulouse à persécuter ceux de ses sujets qui avaient embrassé l'hérésie des *Henriciens*. Il fit

[1] Le moine de Montaudon, poète provençal, qui vivait vers la fin du XII[e] siècle, parle, dans une de ses chansons, des plus célèbres troubadours de son temps, et de ceux qui l'avaient précédé. Il met Folques de Marseille, au douzième rang. Voici le couplet qui le regarde, et que nous rapportons en langue provençale :

E lo dozens sera folquéts
De Marseilla uns mercaders,
Que a faits un sol sagramen
Quant jurets que chansos no fets;
E anz dison que fo pervers,
Qu'et perjuret à son escien.
(Catel, *Mémoires*, page 891.)

un voyage du côté du Rhône, vers l'an 1207, et fit de nouvelles instances auprès de Raymond VI. Ce prince, dit un chroniqueur, refusa d'écouter le légat du souverain pontife. Pierre de Castelnau, homme doué d'un naturel violent et emporté, se hâta d'excommunier le comte de Toulouse, jeta un interdit sur toutes ses terres, et écrivit à Innocent III pour obtenir la confirmation de sa sentence. Puis, content d'avoir déployé son énergie dans une circonstance aussi périlleuse, il revint dans le pays toulousain. L'évêque d'Osma et saint Dominique y remplissaient leur mission avec moins d'emportement et plus de fruit; ils parcouraient les villes et les campagnes, disputant avec les docteurs hérétiques, et s'efforçant de les convertir [1] par la puissance de leur parole évangélique.

Innocent III, aussitôt qu'il apprit que Raymond VI avait refusé de conclure la paix avec ses vassaux de Provence, conformément aux ordres de Pierre de Castelnau, lui écrivit une lettre, et lui reprocha, en termes peu mesurés, les griefs dont il s'était rendu coupable envers l'église.

« Nous vous commandons, disait le pape en terminant sa lettre, de faire une prompte pénitence proportionnée à vos fautes. Si vous n'obéissez, nous ne pourrons laisser un si grand crime impuni. Sachez que nous vous ferons enlever vos domaines : et si cette punition ne vous fait pas rentrer en vous-même, nous enjoindrons à tous les princes voisins de s'armer contre vous, comme contre un ennemi de Jésus-Christ et un persécuteur de l'église, afin que le pays ne soit plus à l'avenir infecté d'hérésie sous votre domination. La fureur du Seigneur ne s'arrêtera pas encore : sa main toute-puissante s'étendra sur vous pour vous

[1] En 1207 saint Dominique et l'évêque d'Osma, tinrent, au château de Montréal, dans le diocèse de Carcassonne, une célèbre conférence avec les principaux chefs des hérétiques, savoir : Arnaud d'Othon, Guillabert de Castres, Benoit de Ternas et Pons de Jourdain. Saint Dominique produisit en vain, pour confondre les prédicants, l'ancien et le nouveau Testament; on se sépara sans avoir rien déterminé. Quelques historiens assurent pourtant, que saint Dominique convertit cent cinquante hérétiques à Montréal.

écraser ; et vous comprendrez enfin, mais trop tard, qu'il est impossible de se soustraire à la colère du Dieu vengeur.

» Donné à Saint-Pierre de Rome, le 29 de mai de la dixième année de notre pontificat. »

Raymond VI dédaigna d'abord de répondre à la lettre fulminante du souverain pontife. Il était alors sur les bords du Rhône, occupé à soumettre quelques seigneurs rebelles. Quelque temps après, il se mit en route vers Toulouse, et y arriva dans les premiers jours du mois de février, pour assister au mariage d'Indie, sa sœur naturelle[1]. Cette princesse épousait en secondes noces le seigneur de l'Ille-Jourdain, que Raymond VI préposa à la conservation de ses droits lorsqu'il partit pour la Provence vers la fin de l'année 1207.

Le comte de Toulouse n'avait pas oublié les menaces du souverain pontife ; la voix terrible et menaçante d'Innocent III retentissait sans cesse à ses oreilles. Il avait à craindre à la fois, et l'excommunication, et les secrètes menées de Pierre de Castelnau, qui s'efforçait de révolutionner la Provence ; il se détermina donc à se soumettre à la volonté du légat, conclut la paix avec ses vassaux, et reçut l'absolution. Il n'eut qu'à se féliciter de son obéissance, car il apprit que l'infatigable pontife, voyant que toutes les mesures prises jusqu'alors pour extirper l'hérésie n'avaient abouti à aucun résultat, venait d'écrire au roi de France et aux principaux vassaux du royaume pour les exhorter à prendre les armes contre les hérétiques des provinces méridionales.

Prince bien intentionné, Raymond VI s'était soumis de bonne foi aux exigeances de Pierre de Castelnau : mais il éprouvait une répugnance extrême de livrer au fer de la persécution des sujets qui s'étaient montrés constamment fidèles à ses prédécesseurs dans leur bonne et mauvaise fortune. Il ne poursuivit pas les *Albigeois* avec le zéle que le légat attendait de lui, surtout depuis sa conversion : il cherchait même à éluder les promesses qu'il

[1] La princesse Indie se constitua en dot 5,000 sols tolosains de *monnaie septène*.

avait faites au nom de l'église romaine. Pierre de Castelnau témoigna son mécontentement avec tant d'orgueil, que le comte de Toulouse en fut indigné.

« Vous êtes un parjure, un lâche, un tyran, vous favorisez » les hérétiques, lui dit un jour le légat, et pour vous punir de » vos crimes, je vous excommunie de nouveau [1].

Ces paroles violentes ne devaient pas sortir de la bouche d'un apôtre; mais dans les siècles de fer, il faut des hommes impitoyables pour lutter avec avantage, et Pierre de Castelnau ne connaissait ni modération ni pitié. D'ailleurs, au milieu du plus épouvantable conflit qui ait jamais agité les passions humaines, on ne pouvait comprendre la tolérance religieuse. L'unité catholique était sur le point de périr; le fier génie d'Innocent III pouvait seul la sauver. Ce hardi pilote, calme au milieu de la tempête qui grondait autour de lui, s'écria sans doute dans un transport d'enthousiasme :

« L'hérésie hurlera sans cesse autour de ma chaire pontificale » jusqu'à ce que les foudres de l'excommunication aient écrasé le » monstre aux cent têtes. Jettons à la mer quelques passagers, » il faut avant tout que le vaisseau de l'église échappe au nau- » frage. »

Nul ne pouvait mieux que Pierre de Castelnau, comprendre les grands desseins d'Innocent III, et le seconder dans leur exécution. Mandé par le comte de Toulouse, qui avait promis de satisfaire pleinement le saint-siége, il n'hésita pas à se rendre à Saint-Gilles. Raymond VI, poussé à bout par les légats, leur répondait qu'il se mettait en mesure de leur obéir, et puis il retardait de jour en jour l'exécution de ses promesses. Pierre de Castelnau, indigné d'une si longue irrésolution, se livra à de violents transports de colère, et s'emporta en invectives contre le comte. Raymond eut beaucoup de peine à maîtriser sa juste indignation. Ayant appris que les légats fesaient des préparatifs de départ, il les menaça de les faire mourir, dit le chroniqueur Robert, et

[1] Pierre de Val-Sernay, chapitre III.

on assure même qu'il ordonna à quelques chevaliers d'épier leurs démarches, et de leur dresser des embûches. L'abbé de Saint-Gilles, les consuls et les bourgeois mirent tout en œuvre pour calmer le ressentiment de Raymond VI : toutes les supplications étant inutiles, ils résolurent alors de donner une escorte aux légats, qui furent obligés de s'arrêter sur les bords du Rhône et de coucher dans une hôtellerie. Le lendemain, ajoute le chroniqueur, 15 de janvier de l'an 1208, ils célébrèrent la messe, et se disposèrent à traverser le fleuve, parce qu'ils craignaient d'être arrêtés par les serviteurs du comte de Toulouse. Au moment où Pierre de Castelnau mettait le pied dans la barque, deux hommes masqués se jetèrent sur lui, et lui portèrent plusieurs coups de poignard. « Dieu vous pardonne, puisque je vous pardonne, s'écria le légat expirant. »

Tel est le récit de la mort de Pierre de Castelnau, dont les principales circonstances se trouvent racontées dans une lettre d'Innocent III. Ce pape semble soupçonner Raymond de Toulouse d'avoir participé à cet assassinat; il avoue pourtant qu'on n'a pu trouver aucune preuve.

Pour trancher toute difficulté, disons, avec plusieurs historiens, qu'il se trouvait auprès du comte de Toulouse, comme à la cour de tous les princes, des hommes officieux qui devinèrent les désirs de leur seigneur, et assassinèrent, peut-être, le légat dans l'espérance de s'en faire un mérite plus tard. D'ailleurs, presque tous les auteurs contemporains se sont efforcés de disculper le comte Raymond et de proclamer son innocence. Parmi ces diverses apologies, je choisis un extrait d'une chronique écrite en langue provençale, telle qu'on la parlait pendant le xiv[e] siècle :

« Et quand lodit legat fouc arribat, et aguet sejornat certans
» jours, ung jours entré los autres, estant lodit légat aldit Saint-
» Gely, lodit Peyre de Castelnau, qui dessus es dit, aguet alcu-
» nas paraulas et question a un servito et gentihome del conte
» Ramon, et ayso tougan ladito heresia ; et talamen fou lor
» question, que à la fin, lodit gentilhome, servito del dit conte

» Ramon, donet d'ung spict à travers lo corps del dit Peyre de
» Castelnau, et lo tuet de faict et meurtrit : laquala causa et
» murtre fou causa d'un grand mal, áinsiu que se dira ayssi
» après, et fouc sébélit lodit Peyre de Castelnau dins lo monas-
» teri de Saint-Gely, del qual murtre et homicida fouc for
» marryt et corossat lodit légat, et tota sa compania.

« Or dis l'historia que quand lodit gentilhome aguet fait et
» perpetrat lodit murtre, s'en anet et fugit a Belcaire, devers
» sos parens et amics ; car se lo comte Ramon laguessa pogut
» ave prendre, n'aguera faict far tala justicia et punicion, que
» losdits leguats et sas gens ne foren estats contens. Car lodit conte
» Ramon era tant corossat et marryt deldit murtre, comés per-
» petrat per son dit home, que jamés ne fouc tant corrossat de
» causa del mondé [1]. »

Quoique étranger à l'assassinat de Pierre de Castelnau, le comte de Toulouse ne se dissimula pas les dangers qui allaient fondre sur sa tête. Il connaissait trop bien le caractère d'Innocent III pour attendre de lui indulgence ou pardon. Déja frappé d'excommunication, il apprit bientôt que le souverain pontife avait écrit plusieurs lettres aux évêques et aux seigneurs de France dans lesquelles il disait, « que suivant les saints canons,
» on ne devait pas garder la foi à celui qui ne l'avait pas gardée
» à Dieu. » Il se hâta d'envoyer à Rome des ambassadeurs qui furent assez favorablement accueillis par le souverain pontife.

« Annoncez à votre maître, leur dit-il, que je lui permets de
» prouver son innocence, avec promesse de l'absoudre, s'il n'est
» pas trouvé coupable; à condition néanmoins qu'il remettra sept
» de ses principaux châteaux à l'église romaine, pour garantie
» de ses promesses. »

Les ambassadeurs partirent peu satisfaits de l'audience qu'ils avaient obtenue du pape, et revinrent en Languedoc, pour rendre compte à leur seigneur de la conduite du fier Innocent III. Ils trouvèrent Raymond VI à Arles : il était encore incertain sur la

[1] L'auteur de cette chronique est connu sous le nom d'*historien du comte de Toulouse*.

conduite qu'il devait tenir au milieu des dangers qui le menaçaient de toute part. Il venait de recevoir de Philippe-Auguste une lettre dans laquelle ce prince se plaignait amèrement de ce qu'il était allé consulter l'empereur et implorer son secours. Innocent III dissimulait encore, attendant un moment plus favorable pour venger la mort de Pierre de Castelnau; il donna ses instructions à ses légats, et leur recommanda expressément de surveiller la conduite du comte, pour s'assurer si sa soumission était sincère. Ce pape, un des hommes les plus habiles et les plus fermes qui aient occupé le trône pontifical, se méfiait des intentions de Raymond VI, et ce n'était pas à tort, si on considère que le comte de Toulouse ne fit aucune démarche pour découvrir et punir les assassins de Pierre de Castelnau.

Raymond VI avait écrit à Innocent III que l'abbé de Cîteaux lui était suspect, et qu'il ne consentirait jamais à traiter avec lui. Le souverain pontife envoya aussitôt en France, Milon, son secrétaire, homme recommandable par la sainteté de sa vie et sa fermeté. Avant l'arrivée de ce nouveau légat, Raymond VI parcourut en toute hâte ses vastes domaines, s'efforçant de gagner la bienveillance de ses vassaux. Les habitants de Nîmes s'étaient révoltés; il leur pardonna dans une grande assemblée qu'il tint près des *Arènes*, le 15 février de l'an 1209, et leur accorda même plusieurs priviléges.

Cependant les évêques de France avaient reçu ordre d'Innocent III, de prêcher la croisade contre les *Albigeois pires que les Maures et les Sarrasins*, disaient les missionnaires de Rome. Une nombreuse armée s'était déja réunie dans le nord de la France, et Raymond VI prévoyant qu'il aurait bientôt sur les bras, les milices d'outre-Loire, écrivit au légat Milon, qu'il était prêt à se soumettre aux ordres du saint-siége. Le légat lui fixa le 15 juin 1209, pour comparaître devant l'assemblée des prélats, à Valence en Dauphiné. Le comte de Toulouse s'y rendit sans aucune difficulté[1], et consentit à livrer sept châteaux

[1] Le comte de Toulouse prêta serment entre les mains du légat de la manière suivante: « L'an de l'incarnation mil deux cent neuf, au mois de juin, moi Raymond, par la

à l'église romaine, pour la sûreté de l'accomplissement de ses promesses.

Milon s'empressa d'envoyer son collègue Thédise, prendre possession de ces châteaux, et il fixa le jour de la cérémonie de l'absolution du comte de Toulouse. Ce prince encore sous le poids de son humiliation, s'était retiré à Saint-Gilles. Le légat y appela tous les évêques de la contrée, pour les rendre témoins du triomphe de l'église. La nouveauté du spectacle y attira une multitude innombrable; les plus puissants seigneurs du Bas-Languedoc voulurent assister à cette déplorable cérémonie; mais les chevaliers du pays toulousain, tous dévoués à la famille des Raymond ne s'y rendirent pas; leur patriotisme méridional voyait avec frayeur les préparatifs d'une guerre désastreuse qui devait moins servir au triomphe de la foi catholique, qu'à satisfaire l'ambition des aventuriers de la croisade.

Sous le vestibule de l'abbaye de Saint-Gilles, on dressa un autel sur lequel on exposa le très saint sacrement et les reliques des martyrs. A l'heure marquée, les prélats, les abbés, les religieux de divers monastères prirent place sur des siéges qui avaient été préparés pour les hauts dignitaires de l'église. Les chevaliers remplissaient le vestibule, et le menu peuple se pressait aux portes.

Enfin, le comte de Toulouse parut, conduit par le légat Milon qui le tenait par une corde attachée à son cou; il était nud jusqu'à la ceinture, et il marchait tête baissée récitant avec le légat

» grace de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, me livre
» moi-même avec sept châteaux, savoir : Oppède, Montferrand, Bànnes, Mornas, Roquemaure, Fourgues et Fanjeaux, à la miséricorde de Dieu et au pouvoir de l'église
» romaine, du pape et de vous, seigneur Milon, légat du saint-siége, pour servir de
» caution au sujet des articles pour lesquels je suis excommunié. Je confesse dès-à-présent, tenir ces châteaux au nom de l'église romaine; promettant de les remettre incessamment à qui vous voudrez, et quand vous le jugerez à propos, et d'obliger, comme
» vous l'ordonnerez, tous les gouverneurs et leurs habitants à les garder exactement
» tout le temps qu'ils seront au pouvoir de l'église romaine, nonobstant la fidélité qu'ils
» me doivent, et, enfin, de les faire garder à mes dépends. »

(*Extrait des Lettres d'Innocent III*, tom. 6, p. 546.)

un des sept psaumes de la pénitence. A la porte du sanctuaire, Milon remit au comte une formule d'amende honorable, et Raymond jura sur les saints évangiles, en présence des saintes reliques de l'eucharistie et du bois de la vraie croix, d'obéir à tous les ordres du pape, de se soumettre entièrement à la volonté des légats apostoliques. Milon, non content de cette amende honorable, imposa de plus, au comte de Toulouse, des conditions aussi sévères qu'elles étaient humiliantes pour un prince de la glorieuse famille des Raymond. Le pénitent promit tout ce qu'on exigea de lui.

« C'était chose piteuse, dit un chroniqueur contemporain, que » de voir un des plus grands princes de la chrétienté, traîné la » corde au col, comme un Sarrasin, et battu de verges, comme » un juif ou un larron. »

Cette triste cérémonie terminée, la légat Milon passa une étole autour du cou de Raymond VI, en prit les deux bouts, et introduisit le malheureux comte dans l'église, en le fouettant avec une poignée de verges : il lui donna ensuite l'absolution et le congédia. La foule était si grande, dit le chroniqueur dont j'ai déja parlé, que le prince ne put s'en retourner par le même chemin par lequel il était venu, et fut obligé de sortir par une porte latérale, à côté de laquelle était le tombeau de Pierre de Castelnau; de telle sorte que plusieurs évêques et seigneurs crurent que le comte avait voulu faire amende honorable à sa victime.

Milon, qui comprenait les grands desseins d'Innocent III, et les besoins de l'église, ne se borna pas à cette pénitence publique. Le lendemain 19 du mois de juin, il exigea du comte la ratification de plusieurs articles par lesquels l'administration civile de la comté de Toulouse était soumise à la censure des légats du saint-siége. Quelques jours suffirent à Milon pour opérer cet acte d'autorité, qui, mieux que toutes les prédications, fit respecter la suprématie de l'église catholique, apostolique et romaine. Innocent III était alors au plus haut point de sa gloire; il parlait en maître dans toute l'Europe; la chaire de Pierre s'était changée en trône, et le pontife voyait les rois et les seigneurs courber humblement leurs têtes sous son bâton pastoral. En apprenant ce qui

s'était passé à Saint-Gilles, Innocent III se livra à des transports de joie, et le 26 juillet 1209, il écrivit la lettre suivante au comte de Toulouse :

« Nous nous réjouissons dans le Seigneur et dans la force de » sa grace, de ce que, malgré tout ce qu'on avait publié, et qui » paraissait nuire extrêmement à votre réputation, vous vous » êtes soumis à nos ordres pour la rétablir. Nous nous réjouissons » en Jésus-Christ; de ce que vous avez donné toutes les cau- » tions que notre très cher fils Milon vous a demandées. Vous » étiez auparavant un sujet de scandale, et vous êtes devenu un » modèle à suivre; de sorte que la grace du Seigneur paraît avoir » merveilleusement opéré en vous. Montrez-vous tel en toutes » choses que nous, qui souhaitons votre avancement et votre » honneur, soyons obligés de vous accorder notre protection; » croyez que nous n'avons pas intention de vous imposer un » joug injuste et onéreux[1]. »

La tempête grondait déja avec un bruit épouvantable sur les bords du Rhône. On voyait flotter les bannières du duc de Bourgogne, des comtes de Nevers, de Saint-Paul, de Monfort, de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, et de plusieurs autres grands seigneurs. Le roi de France pouvait encore sauver le comte de Toulouse; mais il conservait un vif ressentiment de ce qu'il avait reconnu la suzeraineté du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne; il l'abandonna donc à son malheureux sort.

Raymond VI s'était trop avancé pour faire un pas rétrogade; il eut le malheur de ne pas voir que les princes croisés venaient pour s'emparer des beaux pays de la Langue-d'Oc, et non pour exterminer l'hérésie. Pour lui, le plus sûr parti était de faire un appel général à ses vassaux, et de marcher contre les princes du Nord. Une attaque subite aurait, peut-être, empêché les croisés de passer le Rhône, et le Midi eût échappé à la dévastation. Il n'en fut pas ainsi : le comte de Toulouse courut au-devant

[1] Innocent III, liv. XII, épître 90.

des princes de la croisade, et rencontra à Valence, en Dauphiné, l'avant-garde commandée par Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, et Robert de Courtenay, ses cousins-germains. Il en reçut un bon accueil, et leur renouvela les promesses qu'il avait déja faites à Milon. Ce légat félicita le comte de sa fidélité à accomplir son serment, et lui promit de le réconcilier définitivement avec le souverain pontife. Quant au plus grand nombre des chefs de la croisade, ils virent avec déplaisir cette union qui pouvait les priver de la part de butin qu'ils espéraient faire dans les riches domaines de la maison de Toulouse. Ils commençaient même à murmurer, lorsque l'armée passa le Rhône, sous la conduite de Milon, et se dirigea sur Montpellier, où elle séjourna quelques jours.

Raymond-Roger, vicomte de Béziers, avait refusé jusqu'alors de souscrire aux humiliantes conditions imposées par le légat. Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des croisés, qu'il se rendit auprès de Milon pour justifier sa conduite. Le légat, qui n'ignorait pas que Raymond-Roger avait favorisé les progrès de l'hérésie dans ses domaines, refusa d'écouter sa justification, et le vicomte se retira très peu satisfait. De retour à Béziers, il assembla les principaux habitants, leur dépeignit avec énergie les dangers qui les menaçaient, et les exhorta à repousser la force par la force; ils jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Raymond-Roger, content de leur enthousiasme, laissa une bonne garnison dans la ville, et courut se jeter dans Carcassonne.

Le légat Milon retourna en Provence, et abandonna l'armée qui s'avança jusqu'aux frontières du diocèse de Béziers. Le 29 juillet 1209, jour de la Magdelaine [1], elle campa sous les murs de cette ville qui était alors bien fortifiée, dit Guillaume le Breton, dans le huitième livre de sa *Philippiade*, et renfermait une nombreuse garnison. Les croisés reçurent presque en même temps un

[1] L'historien Catel dit avoir lu, dans une ancienne chronique écrite à la main, ces deux vers latins :

Anno milleno ducentenoque noveno,
In Magdalenâ ruit urbs biteris amœna.

renfort de troupes de la Guienne, du Limousin, du Poitou, du Quercy, de l'Auvergne, de l'Agenais : elles étaient commandées par les évêques ou les principaux seigneurs du pays. L'abbé de Cîteaux, qui remplissait seul les fonctions de légat depuis le départ de Milon, réunit en conseil les chefs de la croisade, et on délibéra sur la conduite qu'on tiendrait envers les habitants de la ville assiégée. Il fut résolu, d'un commun accord, qu'on les sommerait, sous peine d'excommunication, de livrer tous les hérétiques qui avaient cherché un asile dans la citadelle de Raymond-Roger. Ils chargèrent de cette mission Réginald de Monpeyroux, leur évêque, homme recommandable par ses vertus et son âge déja très avancé. Le vieux prélat fut reçu avec toutes les marques du respect qui lui était dû ; mais aussitôt qu'il parla des propositions des chefs de la croisade, un cri d'indignation se fit entendre, et tous les catholiques promirent avec serment de mourir jusqu'au dernier, plutôt que de livrer les *Albigeois*.

Les princes croisés résolurent aussitôt de s'emparer de la ville de vive force. Les habitants pouvaient opposer une longue résistance ; Raymond-Roger, avant son départ, avait pourvu la citadelle de toute sorte de munitions. Par une fatalité inconcevable, pendant que les principaux bourgeois délibéraient sur les moyens de sauver les hérétiques, quelques soldats de la garnison sortirent pour escarmoucher autour du camp ennemi. Les *goujats* et les *ribauds* de l'armée s'approchèrent à leur tour des remparts et insultèrent les assiégés ; on se mit à leur poursuite. Les chefs de la croisade s'aperçurent de ce faux mouvement ; on sonna la charge ; l'attaque commença sur tous les points ; en quelques instants, les croisés eurent franchi le fossé et escaladé la muraille. Les assiégés résistèrent pendant trois heures avec un courage héroïque. Accablés pas le nombre, ils cédèrent enfin ; toute l'armée des croisés se précipita dès-lors dans la ville, et fit main-basse sur tout ce qu'elle rencontra, sans distinction d'âge, de religion ni de sexe [1]. Les assiégés, éperdus, se réfugièrent alors dans les églises,

[1] « Guilaume le Breton dit qu'avant le sac de Béziers, les croisés demandèrent à l'abbé

croyant y trouver un asile contre la fureur des croisés. Le plus grand nombre se jeta dans la cathédrale Saint-Nazaire, et se mit sous la protection des chanoines, qui firent sonner toutes les cloches pour rappeler aux croisés que le moment de pardonner était venu. Ceux qui ne purent trouver place dans la cathédrale se réfugièrent dans l'église de la Magdelaine. Vaine espérance! Des soldats ivres de sang et de carnage n'entendaient plus qu'un seul cri, celui de la fureur. Ils pénétrèrent dans le temple du Seigneur le glaive à la main, et, s'il faut en croire un historien contemporain, sept mille habitants de Béziers périrent dans la seule église de la Magdelaine. Le pillage de la ville continua sans interruption jusqu'au moment où il ne resta plus que des maisons vides et des cadavres sur les places publiques. Les chefs de la croisade livrèrent alors Béziers à l'incendie, et, quelques jours après, cette grande ville, la fille aînée des Trencavel, n'offrait plus au regard attristé que des monçeaux de ruines qui couvraient les ossements de soixante mille morts. « Les annales du monde, dit » un historien de nos jours, n'offrent pas un second exemple » d'une atrocité pareille et si froidement combinée [1]. »

Les flammes de ce lugubre bûcher répandirent leur effrayante clarté dans tous les pays voisins; la ville de Béziers a été réduite

» de Cîteaux ce qu'ils devaient faire, si on prenait la ville d'assaut, dans l'impossibilité » où on était de distinguer les catholiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas. L'abbé, crai» gnant que plusieurs hérétiques ne voulussent passer pour orthodoxes dans la vue d'éviter » la mort, répondit : *Tuez-les tous ; car Dieu connaît ceux qui sont à lui.* » Presque tous » les historiens ont reproché aux légats de ne s'être pas opposés au sac de Béziers; ils » ne le pouvaient; l'armée des croisés était trop indisciplinée et trop avide de pillage.

[1] Guillaume le Breton raconte en quelques vers les principales circonstances du sac de Béziers :

> Ergo dei pugiles aciebus multiplicatis,
> Usquè Biterensem festinant ociùs urbem;
> Ad quam turba frequens construxerat hæreticorum.
> Fortis enim et nimiùm locuples, populosaquè valdè
> Urbs erat, armatisquè viris et milite multo
> Freta, sed *Albigei* maculis infecta veneni,
> Quam virtus medico sub tempore catholicorum
> Frangit; et ingressi sexus utriusque trucidant

en cendres; soixante mille habitants sont tombés sous le fer des croisés, répétaient les seigneurs languedociens, dominés par la terreur panique qui s'empare des hommes les plus forts au moment des grandes calamités. Les princes du Nord qui avaient pris la croix pour guerroyer et s'enrichir, plutôt que pour gagner des pardons, abandonnèrent bientôt leur sanglante conquête. Une odeur de butin s'était répandue dans l'air; le sac de Béziers avait porté l'enthousiasme des croisés jusqu'à l'exaltation la plus frénétique; le temps était venu où les puissants seigneurs du Nord devaient encore une fois humilier l'orgueil des races méridionales.

Les vainqueurs abandonnèrent les ruines de Béziers, et se dirigèrent vers la puissante cité de Carcassonne, dernière place-forte où le vicomte Raymond-Roger s'était réfugié avec l'élite de ses vassaux. Chemin fesant, ils s'emparèrent de plus de cent châteaux qu'ils trouvèrent déserts, parce que les chevaliers préposés à leur garde avaient cherché un asile dans les rochers des montagnes. Les croisés y trouvèrent d'immenses richesses, une grande quantité de provisions. Raymond-Roger avait tout mis en œuvre pour arrêter les milices du Nord. Mais la terreur, qui devançait les croisés en tous lieux, déjoua ses projets de défense, et il vit bientôt ses innombrables ennemis déployer leurs tentes sous les murailles de Carcassonne. Cette ville était alors une des plus fortes, une des mieux bâties de la province, et occupait la rive droite de l'Aude. La cité qui en comprenait la plus grande partie passait pour imprenable, et les deux faubourgs étaient fortifiés de fossés et de remparts. Les vassaux de Raymond-Roger, les habitants des campagnes voisines, s'y étaient réfugiés avec le vicomte, leur seigneur. Les moyens de défense étaient puissants,

Millia bis triplicata decem, quos absquè virorum
Majorum ascensu, vulgi furor immoderatus
Et *Ribaldorum* dedit indiscretio morti :
Interimens mixtum cum non credente fidelem,
Nèc curans esset quis vitâ, quis nece dignus.
(*Philippiade, livre huitième.*)

mais l'armée des assiégeants comptait dans ses rangs l'élite des chevaliers du Nord.

Deux jours après l'arrivée des croisés, Raymond-Roger monta sur la pus haute des tours de la ville, et ne put comprimer un mouvement de frayeur en voyant l'armée de la foi.

« Mon cousin, dit-il à Pierre-Róger, seigneur de Cabaret, » cette nuit nous ferons une sortie contre les assiégeants, et si » Dieu nous prête secours, nous vengerons les malheureux habi- » tants de Béziers.

» Y pensez-vous, seigneur, répondit Pierre-Rogér ?.... Que » pourront nos éfforts contre cette armée innombrable.

« Quel est donc votre avis, mon cousin? ajouta le vicomte, » qui ne pouvait détourner les yeux du camp ennemi.

« Restons dans la cité de Carcassonne, et défendons-nous » jusqu'à la dernière extrémité, répondit le seigneur de Ca- » baret. »

Le vicomte céda à ces remontrances, et il fut résolu qu'on s'efforcerait seulement de se tenir sur la défensive. Raymond-Roger fit partager son enthousiasme aux chevaliers, au peuple de la garnison, et chacun se tint prêt à tout événement.

Le lendemain les croisés, par les conseils de Simon de Montfort, comte de Leycestre, donnnèrent l'assaut au premier faubourg de la ville. Après deux heures d'un combat opiniâtre, pendant lequel Raymond-Royer fit des prodiges de valeur, ils s'emparèrent, et les assiégés reculèrent jusques derrière les murailles du second faubourg. Les croisés n'osèrent pas les attaquer dans ce dernier retranchement, avant d'avoir fait d'autres préparatifs. Ils construisirent une tour soutenue sur quatre roues, et recouverte de peaux de bœuf : les assiégés la mirent en pièce, et résistèrent avec tant d'intrépidité, que l'armée de la foi désespérait déja de s'emparer de la place. Malheureusement, dès le huitième jour du siége, les murailles du second faubourg s'écroulèrent entièrement, et les croisés purent tous monter à l'assaut. Les assiégés, repoussés de toutes parts, mirent le feu aux maisons et se réfugièrent dans la cité.

Cependant l'alarme était générale parmi les chevaliers, et le menu peuple, mourant de faim, épuisé de fatigue, perdait tout espoir de salut. Le lendemain il y eut suspension d'armes. Pierre, roi d'Aragon, arriva dans le camp des croisés; il y trouva le comte de Toulouse, son beau-frère, l'abbé de Cîteaux, Simon de Monfort, qui était à la veille d'obtenir le commandement général de l'armée de la foi. Il leur demanda grâce pour Raymond-Roger, son ami et son allié.

« Vous a-t-il chargé de faire des propositions de paix? dit » Simon de Monfort.

» Non, répondit le roi, mais si vous voulez me le permettre, » j'irai le trouver, et je suis persuadé qu'il ne refusera pas ma » médiation. »

Pierre d'Aragon fut accueilli avec des transports de joie par le malheureux Raymond-Roger, qui le conjura de prendre sa défense dans le conseil des croisés. Le roi rentra le soir même au camp, et entama la négociation avec les principaux chefs de l'armée de la foi; les conditions, imposées au vicomte de Carcassonne, étaient si humiliantes, que l'intrépide Raymond-Roger refusa d'y souscrire, et Pierre d'Aragon reprit la route de ses états.

Les croisés reprirent aussitôt les travaux du siége avec une nouvelle ardeur. Les assiégés auraient peut-être résisté longtemps encore à l'armée de la foi : le courage et le génie de Raymond-Roger auraient surmonté tous les obstacles. Tout-à-coup les chaleurs de l'été devinrent si ardentes, que les puits de la cité de Carcassonne tarirent, et les assiégés se virent réduits à la plus affreuse disette. Le vicomte ne voulut pas d'abord entendre parler de capitulation; mais les cris du peuple, qui tombait en défaillance, peut-être aussi la crainte d'une insurrection générale le déterminèrent à envoyer des parlementaires à l'abbé de Cîteaux : il ne demandait que la *vie sauve* pour tous les assiégés. Les principaux chefs de la croisade souscrivirent à ce traité, qui devait les rendre maîtres d'une ville presque imprenable. Les habitants de Carcassonne sortirent de la ville, le 15 août 1209,

n'emportant avec eux que leurs chemises et leurs *brayes*. Quant à Raymond-Roger, sous prétexte de le garder en ôtage, on le retint prisonnier jusqu'à l'entière exécution du traité.

L'armée victorieuse n'avait pas encore de chef : les croisés s'étaient jetés sur les pays de la Langue-d'Oc en bandes indisciplinées, et l'armée de la foi, dit un historien du temps, comptait autant de bannières que de puissants seigneurs. L'abbé de Cîteaux, pour mettre fin à ce désordre, qui pouvait compromettre le succès de la croisade, réunit les principaux chefs après la prise de Carcassonne. Il offrit le comandement au duc de Bourgogne. « Légat d'Innocent III, répondit ce noble seigneur, les do-» maines de mes aïeux sont assez riches, assez vastes, pour que » jamais il ne me prenne envie d'usurper ceux de Raymond-» Roger. »

L'abbé de Cîteaux, un peu déconcerté par la fière réponse du duc de Bourgogne, jeta les yeux sur le comte de Nevers; il refusa aussi. Le comte de Saint-Paul, sollicité à son tour, répondit qu'il était indigné de la conduite qu'on avait tenue envers Raymond-Roger, vicomte de Carcassonne. Trois refus consécutifs devaient convaincre le légat que les grands seigneurs étaient au-dessus de la petite ambition qui dévorait alors quelques chevaliers aventuriers. Il nomma un conseil privé pour élire un chef, et le choix tomba sur Simon de Montfort, comte de Leycestre.

Le nouveau général de l'armée de la foi, dit le moine Pierre de Val-Sernai, descendait de Guillaume, fils d'Amaury, comte de Hainault : il avait épousé, en 1190, Alix de Montmorency. Sans fortune, réduit, comme plusieurs gentilshommes de son siècle, à demander au hasard des conquêtes, la gloire chevaleresque et des domaines enlevés à des rivaux, il prit la croix aussitôt qu'il entendit parler de la croisade contre les Albigeois. Il s'était déja signalé par ses exploits dans la Terre-Sainte, et il jouissait dans l'armée de la foi d'une grande réputation de valeur.

Simon de Montfort, dit une chronique languedocienne, était d'une taille avantageuse, bien fait de corps, beau de visage; il

portait une longue chevelure, qui tombait majestueusement sur ses épaules. Actif, vigilant, fort, infatigable, propre aux exercices les plus pénibles, il supportait la fatigue comme le plus intrépide des soldats. Affable, poli envers les seigneurs, ses compagnons d'armes, il les subjuguait par la force de son éloquence. Malheureusement sa grande ame était en proie à une ambition démesurée; sa fermeté de caractère se changea bientôt en cruauté, et ses qualités guerrières devinrent fatales aux peuples du Midi, qu'il opprima pendant plusieurs années; en vain il voulut cacher sous le voile de la religion ses projets d'agrandissement : l'histoire ne voit dans le héros de la croisade qu'un prince aventurier, qui vint chercher dans les provinces méridionales ce qu'il n'avait pu obtenir dans le Nord : des domaines qu'il espérait usurper sur les princes partisans de l'hérésie.

A peine investi du commandement suprême, Simon de Montfort prit le titre de vicomte de Béziers et de Carcassonne, et témoigna sa reconnaissance à l'abbé de Cîteaux, en établissant un cens annuel en faveur de l'église romaine. Il alla trouver ensuite le duc de Bourgogne et le comte de Nevers, et les supplia de lui accorder leurs secours pour achever la conquête des pays occupés par les hérétiques. Déja les principaux seigneurs parlaient de se retirer parce que les quarante jours de la croisade étaient expirés. Plusieurs quittèrent en effet les drapeaux quelques jours après le siége de Carcassonne; le comte de Nevers donna l'exemple de cette défection, et le duc de Bourgogne fut le seul qui se rendit aux prières de Simon de Montfort.

Raymond VI, comte de Toulouse, avait servi jusqu'à ce jour dans l'armée des *croisés;* il avait assisté au sac de Béziers, et, de la porte de sa tente, il avait vu l'intrépide Raymond-Roger luttant contre l'oppression avec le courage qui peut seul sauver les hommes dans les grands dangers. Sans doute, il se roulait pendant la nuit sur sa couche, et dans ses longues insomnies, il répétait en gémissant cette hymne du roi-prophète : « Seigneur, ayez pitié de votre peuple et ne détournez pas votre face de nous. » Malheureusement il n'eut pas la force de résister aux

croisés, qui venaient usurper ses domaines; il n'osa pas défendre le vicomte de Carcassonne, qui eût été pour lui un puissant auxiliaire; il voulut se relever ensuite de sa chute; mais il était trop tard. La croix de Saint-Gilles avait perdu tout son éclat, le glaive des Raymond était souillé du sang languedocien, et le nom des comtes de Toulouse n'était plus la sauve-garde des peuples du midi de la France. Raymond VI, que les croisés traînaient à leur suite comme un prisonnier, parvint à échapper à la vigilance des légats après la prise de Carcassonne. Pour flatter l'orgueil de Simon de Montfort, alors tout-puissant, il promit de donner son fils Raymond en mariage à la fille du comte de Leycestre; aussitôt qu'il eut signé cette indigne transaction, il revint à Toulouse, et trouva les principaux habitants consternés par les tristes nouvelles qu'ils venaient d'apprendre.

Quelques jours après son arrivée, Simon de Monfort et l'abbé de Cîteaux lui envoyèrent en ambassade un archevêque, un évêque, le vicomte de Saint-Florent et Aymard de Roussillon. L'archevêque avait ordre de frapper d'excommunication le comte et les habitants de Toulouse, s'ils refusaient de livrer tous les hérétiques qui seraient désignés par le légat. Raymond VI, recouvrant enfin la noble fermeté héréditaire dans sa famille, répondit qu'il ne voulait traiter ni avec Simon de Montfort, ni avec l'abbé de Cîteaux.

« J'ai reçu l'absolution du vénérable Milon, légat du saint-
» siége, répondit-il; si on me suscite encore quelque nou-
» velle querelle, j'irai à Rome me plaindre au souverain pon-
» tife; je lui dirai que les princes croisés ont mis à feu et à sang
» les pays de la Provence et de la Langue-d'Oc. Il saura que
» Simon de Montfort a traité indignement Raymond VI de Tou-
» louse, descendant de Raymond de Saint-Gilles, petit-fils d'Al-
» phonse-Jourdain, morts tous les deux dans la Terre-Sainte. »

Le comte de Leycestre et le légat tremblèrent en apprenant la détermination du comte de Toulouse; ils députèrent une seconde fois quelques évêques pour apaiser son ressentiment; ils mirent tout en œuvre pour lui persuader qu'il devait traiter avec eux.

Raymond VI fut inflexible, et répondit qu'il irait à Rome et à la cour de France pour obtenir justice des iniquités commises par l'armée de la foi. Il partit en effet, mais lorsqu'il n'était plus temps, pour implorer le secours de Philippe-Auguste. Avant l'invasion des croisés, cette démarche eut sauvé le comte de Toulouse; mais les catastrophes qui s'étaient succédées dans l'espace de quelques mois avaient rendu inutiles toutes les supplications de Raymond VI. Il ne lui restait plus qu'un seul et dernier moyen de salut: faire un appel à ses vassaux et brandir la glorieuse épée de Saint-Gilles, frapper sur son bouclier, à l'exemple de Raymond V, son père, quand il fallut repousser les rois d'Angleterre et d'Aragon. Par une fatalité inconcevable, il n'osa pas braver Simon de Montfort, son ennemi. Les accusations et les menaces de l'abbé de Cîteaux l'effrayèrent à un tel point, qu'il fit son testament et partit pour Rome, dans le dessein de se justifier auprès d'Innocent III.

Cependant Simon de Montfort, dès qu'il apprit le départ du comte de Toulouse, parcourut toute la Provence pour affaiblir l'influence que les Raymond y exerçaient depuis deux siècles. Il s'empara de plusieurs villes et châteaux dans le pays castrais et l'Albigeois; la défection du duc de Bourgogne et de la plupart des croisés suspendit le cours de ses dévastations. Secondé par quatre ou cinq mille allemands et bourguignons restés fidèles à sa bannière, le comte de Leycestre mit en usage la surprise, la trahison, la perfidie, pour se rendre maître des domaines de Raymond VI.

Raymond I, comte de Foix, plus que tous les autres seigneurs de la contrée, eut à souffrir des armes des croisés. Ce prince était dévoué à la religion catholique; il avait doté richement plusieurs abbayes et monastères; mais il ne voulut pas tirer le glaive de la persécution contre ses vassaux; la modération était un crime aux yeux de Simon de Montfort, et sur quelques plaintes de l'abbé de Pamiers, il envahit les états de Raymond-Roger. La ville de Pamiers, les châteaux de Mirepoix, de Saverdun, de Lombers en Albigeois, tombèrent, dans l'espace d'un mois, au pouvoir

des croisés. Simon de Montfort, victorieux jusqu'à ce jour, ne pouvait néanmoins s'empêcher de trembler en voyant toute la noblesse du Midi dévouée à la maison de Toulouse. Il tenait dans les fers Raymond-Roger, vicomte de Carcassonne. Le dernier des Trencavel était un prisonnier embarrassant; Simon de Montfort avait à craindre l'évasion du jeune héros. Le lion démuselé pouvait encore remplir du bruit de ses rugissements les villes et les manoirs de la Langue-d'Oc; il fallait s'en délivrer par tous les moyens possibles; la mort était le plus sûr. Simon de Montfort ne recula pas devant un assassinat : Raymond-Roger fut lâchement empoisonné par ses geoliers et mourut le 10 de novembre 1209 [1].

« Le vicomte, dit Guillaume de Puylaurent [2], se voyant sur le point de mourir, se confessa à l'évêque de Carcassonne, qui lui administra le viatique et l'extrémonction. Simon de Montfort ordonna qu'on exposât son corps dans la cathédrale, le visage découvert, afin que ses sujets pussent le reconnaître. Peut-être aussi voulait-il écarter les supçons de mort violente que les amis de Raymond-Roger divulguaient hardiment dans les villes voisines. Le peuple de Carcassonne et de la campagne assista à ses funérailles, et les larmes des Languedociens prouvèrent à Montfort que le sentiment de la nationalité méridionale n'était pas éteint dans tous les cœurs. Raymond-Roger, vicomte de Carcassonne, de Béziers, d'Alby et de Rasez, neveu de Philippe-Auguste, roi de France, périt ainsi de mort violente, à l'âge de vingt-quatre ans. Il réunissait les brillantes qualités d'un chevalier du XIII[e] siècle et était un des plus puissants seigneurs de la France méridionale [3]. Raymond VI perdit en lui le plus fidèle de ses

1 Quelques historiens ont voulu justifier Simon de Montfort de l'empoisonnement du vicomte de Carcassonne; mais un monument qui ne peut être suspect atteste que Raymond-Roger périt de mort violente. *Voir les lettres d'Innocent III*, *livre* 15, *lettre* 212.

2 Chapitre 14.

3 Raymond-Roger est le héros d'un des plus beaux romans de M. Frédéric Soulié *Le vicomte de Béziers*.

alliés, et les peuples de la Langue-d'Oc un guerrier habile qui les aurait, peut-être, sauvés de l'invasion. Sa perte fut d'autant plus déplorable, que le roi d'Aragon parvint quelques temps après à ranimer le courage des seigneurs de la vicomté de Carcassonne, qui firent de nobles efforts pour secouer le joug du nouveau chef de la croisade. Amaury, fils de Simon de Montfort, se vit assiégé dans Carcassonne par les habitants du pays. La haine de l'oppression multiplia les défenseurs de la cause méridionale, et les croisés, découragés par plusieurs échecs consécutifs, eurent besoin des exhortations de Montfort pour recouvrer leur première intrépidité. Les nouvelles qu'on reçut de Rome contribuèrent aussi à ce changement subit et presque inespéré. Innocent III venait de confirmer Simon de Montfort dans la possession de toutes ses conquêtes, et avait sollicité pour lui le secours des divers princes de l'Europe. Néanmoins, les pertes de la ville de Castres, du château de Lombers en Albigeois, et surtout la désertion du comte de Foix, troublèrent la joie de Monfort. Raymond-Roger, injustement accusé par les chefs de la croisade, ne garda plus aucun ménagement avec eux, et entraîna une désertion générale vers la fin de l'année 1209. »

Pendant que ces étranges événements se passaient dans les pays de la Langue-d'Oc, Raymond, comte de Toulouse, froidement accueilli à la cour du roi de France, cheminait tristement vers la capitale du monde chrétien. Il arriva sain et sauf à Rome, après un pénible voyage, et fut admis à l'audience du pape vers la fin du mois de janvier 1210 [1].

« Le comte de Toulouse, dit l'auteur de la chronique provençale [2] porta devant l'assemblée des cardinaux ses accusations

[1] Mézerai, *Histoire de France*, tom. 2, page. 145.

[2] Je cite les paroles textuelles du chroniqueur provençal pour donner une idée de la véracité et de la simplicité de son récit :

« Et quand agut séjornat alcuns jors à Roma, devers lodit sanch Payre s'és tirat, ont per aquel hora avia grand corps de cardenals, et autres gens, losquals an résobut fort honorablement lodit comte Ramon, asquals lodit comte à moustrat lo grand tort que losdits legats et comte de Monfort ly volian far, nonobstant touts apoutaments faits et passat entre els; et que sia veritat, assi es ung des capitols de Tolosa, que vous en avertiran

contre Simon de Montfort, qui n'avait cessé de le poursuivre à outrance, quoiqu'il eût reçu l'obsolution du légat, et nonobstant le traité de paix conclu avec lui. Il avait emmené pour témoin un *consul* ou *capitoul* de la ville de Toulouse, qui, de son côté, se plaignait amèrement du légat et de Simon de Montfort. Le saint-père, indigné de cette conduite, prit amicalement le comte de Toulouse par la main, entendit sa confession, et lui donna une seconde fois l'absolution en présence des cardinaux. Quelques jours après cette audience, Raymond alla prendre congé du saint-père, qui lui fit présent d'un anneau de grand prix et d'un riche manteau. »

Le comte de Toulouse ne séjourna pas long-temps à Rome après la dernière audience d'Innocent III. Il voulut implorer de nouveau le secours des princes ses voisins; mais il ne fut pas plus heureux que la première fois; il se vit dans la cruelle alternative de recommencer la guerre ou de recourir aux légats. Le premier parti était le plus sûr; pourtant, au lieu de faire une nouvelle levée de boucliers, il demanda inutilement à l'abbé de Cîteaux une audience où il espérait se justifier. Simon de Montfort qui savait qu'une réconciliation définitive du comte de Toulouse avec le saint-siége mettrait fin à la guerre, détourna le légat de ses projets de pacification et continua les hostilités. Pendant que l'abbé de Cîteaux donnait l'absolution aux Toulousains, suivant les ordres qu'il avait reçus d'Innocent III, le chef de la croisade assiégeait le château de Minerve, dont il ne put se rendre maître qu'après des efforts inouïs. Il reçut quelques temps après un renfort considérable de croisés de France, et courut assiéger

melhor, et à douc lodit sanch Payre a ausida la planta et rancuna del dit conte Ramon et del dit *capitol*, faita del dit legat et conte de Monfort, et so que volian far aldit conte Ramon; lodit sanch Payre n'es estat fort corrossat et marryt : vist que li avia donada sa absolution et so apontament per avant. Et à douc a pres lodit conte Ramon per la ma, et a el ausit sa confession, et quand la agut ausit de confession, a ly donada autre cop son absolution, presents tous les cardinals et autres, et la sante Veroniqua ly a facha adorar et baisar, et al de partir ly donnat ung most bel et riche mantel, et aussi un anel que lodit sanch Payre portava en son det, loqual anel era riche et de granda valor. »

(*Histoire anonyme des Albigeois*)

le château de *Termes*, place forte qui fut vaillamment défendue par les hérétiques.

Les légats luttaient aussi contre les Albigeois avec une constance moins fatale aux peuples du Midi que les sanglants exploits de Montfort. Vers la fin de septembre 1210, ils assemblèrent un concile à Saint-Gilles; Raymond VI demanda à être entendu pour se purger du crime d'hérésie et se justifier de la mort de Pierre de Castelnau; les prélats refusèrent, poussés qu'ils étaient par les sollicitations du général des croisés. Montfort, de son côté, mettait tout en œuvre pour mériter la protection de l'abbé de Cîteaux et du saint-père. Il ne se donnait pas un instant de repos; maître du château *Termes*, il profita de l'épouvante que ce brillant fait d'armes répandit dans la contrée pour s'emparer des petites places voisines. Il parcourut l'Albigeois le glaive à la main, et répandit la terreur sur son passage. Ce guerrier infatigable, s'arrêta quelques jours au château d'Ambialet, près d'Alby, où le comte de Toulouse lui avait donné rendez-vous pour une conférence. L'entrevue de ces deux princes fut froide et presque menaçante; Pierre de Val-Sernai rapporte que le comte de Toulouse avait à sa suite quelques chevaliers ennemis de Simon de Montfort, qui conspiraient depuis long-temps contre la vie du chef de la croisade; mais une accusation si grave et qui flétrirait à elle seule la mémoire de Raymond VI, est dénuée de toute preuve historique. Contentons-nous d'affirmer qu'après l'entrevue d'Ambialet, les deux rivaux ne cachèrent plus la haine implacable qu'ils avaient jusqu'alors comprimée dans les plus profonds replis de leurs cœurs. Ils se séparèrent déterminés, l'un à poursuivre ses conquêtes, l'autre à recourir enfin à son épée et au dévoûment de ses vassaux.

Raymond VI, dit une vieille charte trouvée à l'hôtel-de-ville de Moissac, revint à Toulouse vers la mi-décembre, et assembla les capitouls pour les consulter sur un emprunt de cent marcs d'argent qu'il voulait faire aux habitants de Moissac : il obtint leur consentement, et se rendit, vers le mois de janvier 1211, à Narbonne, pour assister à une nouvelle conférence présidée

par l'abbé de Cîteaux et Pierre, roi d'Aragon : ce prince chérissait le comte de Toulouse, son beau-frère, et, pour cimenter son amitié, il donna Sancie, sa sœur, en mariage au jeune Raymond, à peine âgé de 14 ans. Simon de Montfort, irrité de cette alliance, qui assurait à Raymond VI la protection du monarque aragonais, fit tant d'instances auprès des légats, qu'ils convoquèrent un nouveau concile à Arles, et le comte de Toulouse fut assigné à y comparaître. Les conditions qu'on lui imposa ne pouvaient être acceptées par un prince qui, quoique faible de caractère, conservait encore quelque étincelle de l'indomptable énergie héréditaire dans sa famille; avant de répondre par un refus, il consulta Pierre d'Aragon, qui en fut indigné, et partit sans prendre congé des évêques [1]. Ce premier acte d'indépendance attira sur la tête de Raymond VI les foudres de l'excommunication; et Innocent III, trompé par ses légats, confirma la sentence [2].

Le descendant de Raymond de Saint-Gilles, proscrit, excommunié, fit des préparatifs de défense : les villes de Montauban, de Castel-Sarrasin, les comtes de Comminges et de Foix, Gaston, vicomte de Béarn, Savary de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine pour le roi d'Angleterre, lui promirent tous un prompt secours, et il se fit une grande levée de boucliers, vers le commencement du carême 1211.

Simon de Montfort ne se dissimula pas les dangers de cette coalition méridionale ; il se prépara à tenir tête à l'orage, et un nouveau corps de croisés, conduits par Robert de Courtenai, Enguerrand de Couci, le mit à même de tenter quelque entreprise considérable : il s'empara, presque sans coup férir, du château de Cabaret, et résolut de faire le siége de Lavaur. Cette ville, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, n'avait alors que le titre de château; elle appartenait à une veuve nommée Guiraude. Elle était bien forte, bien munie, environnée d'épaisses murailles et

[1] Raymond VI, après avoir lu les articles du concile les communiqua au roi d'Aragon, qui lui répondit ironiquement : *Beau-frère, on vous l'a bien payé.*

[2] Innocent III, liv. 14, lettres 36 et 38.

de fossés très profonds. Les assiégés opposèrent une si vive résistance, qu'il fut impossible à Simon de Montfort d'avancer les travaux. Foulques, évêque de Toulouse et ennemi de Raymond VI, institua une confrérie pour marcher au secours des croisés, et réunit 5,000 hommes, qu'il conduisit au siége de Lavaur. Les remontrances du comte ne purent détourner les catholiques de leur dessein, et Simon de Montfort accueillit avec des transports de joie ces étranges auxiliaires [1].

Cependant le siége de la place traînait en longueur ; les hérétiques, persuadés qu'ils n'avaient à attendre de Montfort, ni pitié, ni pardon, se défendaient avec la redoutable énergie du désespoir. Ils brûlaient les machines et empêchaient les croisés de combler les fossés. Malheureusement cette lutte sanglante devait se terminer par une défaite. Simon de Montfort fit allumer un grand feu à l'entrée d'un souterrain, qui servait d'issue aux hérétiques : les fossés furent enfin comblés ; la sappe et les autres machines de guerre renversèrent un pan de muraille, et les assiégeants pénétrèrent dans la ville, le 3 mai 1211, jour de *l'Invention de la Sainte-Croix*. Ils firent main-basse sur tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Ayméri, seigneur de Montréal et commandant de la place, fut fait prisonnier et conduit à Simon de Montfort avec quatre-vingt chevaliers de la garnison : ils furent tous sur-le-champ passés au fil de l'épée. Restait l'infortunée Guiraude qui, pendant tout le temps du siége avait combattu avec l'intrépidité d'un homme d'armes. Simon de Montfort, dit un chroniqueur, fit jeter la dame de Lavaur [2], toute vivante, dans un puits qu'on combla aussitôt de grosses pierres : la dame Guiraude était une hérétique forcenée ; mais le crime d'hérésie ne justifie pas la cruauté de Simon de Montfort, qui fit, dit-on, brûler

[1] C'est de la confrérie établie par l'évêque Foulques que date la création des pénitens-blancs à Toulouse.

[2] Le chroniqueur Robert assure qu'avant de mourir la dame de Lavaur déclara qu'elle avait eu commerce charnel avec son frère et son fils; mais cette assertion est dénuée de vraisemblance.

quatre cents Albigeois après sa victoire, et s'appropria tout le butin [1].

Raymond VI n'avait pas voulu prendre part aux opérations du siége de Lavaur; il avait même défendu aux Toulousains de porter aux croisés des provisions de guerre et de bouche; il était sous le poids d'une troisième excommuncation. Tous ces griefs déterminèrent Simon de Montfort à faire une invasion dans les domaines du comte de Toulouse : maître de Puylaurent, de Montjoire et autres châteaux, il se mit en marche vers la capitale de la Langue-d'Oc. Raymond sentit renaître ses frayeurs, et offrit de se soumettre à la miséricorde des légats, s'ils voulaient lui laisser sa bonne ville de Toulouse. Ses propositions furent rejetées, et il eut la douleur d'apprendre que Baudouin, son frère, traître à la cause méridionale, à la gloire de sa famille, avait livré aux croisés le château de Montferrand.

« On a juré ma perte et l'anéantissement de ma noble famille, » s'écria Raymond VI en apprenant cette déplorable nouvelle : » je lutterai contre l'oppression : à moi, bons habitants de Tou- » louse, à la garde de Dieu et de l'épée de Saint-Gilles !!! »

Raymond venait de prendre enfin une forte résolution; le moment pressait, et il n'avait pas un seul jour à perdre. Le chef des croisés marchait à grandes journées vers Toulouse. Les habitants, effrayés du dessein de Simon Montfort, lui envoyèrent des députés pour se plaindre de ce qu'il venait sans motif assiéger la noble cité des Raymond.

« Jusqu'à ce jour vous avez reconnu pour seigneur votre » comte Raymond VI, prince protecteur de l'hérésie, leur dit » Montfort; renoncez à son obéissance et recevez pour comte » celui que l'église vous donnera. »

Les Toulousains répondirent qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Raymond VI, leur légitime seigneur, et qu'ils ne vou-

[1] L'auteur de la *Chronique languedocienne* dit que Simon de Montfort se servit du butin fait à Lavaur pour satisfaire un riche marchand de Cahors qui lui avait prêté de grosses sommes.

laient pas être parjures. Foulques, leur évêque, dit Pierre de Val-Sernai [1], pour les punir de leur résolution, ordonna au prévôt de la cathédrale Saint-Etienne, et à tous les prêtres, de quitter Toulouse ; le clergé sortit incessamment de la ville, nu-pieds, emportant le Saint-Sacrement, cérémonie qui attrista fort les Toulousains!!

Secondé par les comtes de Foix et de Comminges, Raymond VI parvint à réunir en sa faveur tous les habitants de Toulouse, qui lui promirent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La ville comptait alors parmi sa population des hommes d'armes qui avaient long-temps combattu sous la bannière de leurs comtes. Raymond fit réparer les murailles, et ne négligea aucun des préparatifs qui pouvaient faire avorter les projets de Simon de Montfort. L'ennemi ne tarda pas à arriver. Les Toulousains marchèrent à la rencontre des croisés qu'ils trouvèrent campés à une demi-lieue de Montaudran. Raymond, à la tête de cinq cents chevaliers d'élite, résolut de leur disputer le passage de la petite rivière de l'*Hers*, et fit rompre le pont de Montaudran. L'armée de la foi n'osa pas traverser la rivière, et prit le parti de se détourner pour chercher quelque gué. Elle passa l'Hers à une demi-lieue plus bas, et Raymond, craignant de ne pouvoir tenir tête à des ennemis si nombreux, retourna sur ses pas et courut s'enfermer dans Toulouse.

Il fut suivi de près par les croisés qui fesaient main-basse sur les pauvres paysants et dévastaient les campagnes. Simon de Monfort, arrivé sous les murs de Toulouse, se contenta d'attaquer le faubourg situé près l'abbaye Saint-Sernin. Les assiégés, conduits par leur comte, par Raymond-Roger de Foix, et plusieurs intrépides chevaliers, firent des sorties très préjudiciables aux croisés qui ne pouvaient soutenir le choc des chevaliers languedociens. Le siége de Toulouse durait depuis plus d'un mois, et les habitants étaient plus que jamais déterminés à mourir plutôt que de se rendre. Simon de Montfort, désespérant de se

[1] Chap. 55.

rendre maître de la capitale des Raymond, voyant d'ailleurs que la disette était dans son camp, leva le siége le 29 juin 1211, avant le jour, et avec tant de précipitation, qu'il laissa la plus grande partie de ses bagages et presque tous ses blessés.

Fier du dévoûment des Toulousains, Raymond VI résolut d'être agresseur à son tour. Montfort avait porté le fer et la flamme dans le pays de Foix; il s'était rendu maître de la ville de Cahors, et continuait la guerre sur tous les points. Le comte de Toulouse reçut, vers le même temps, un renfort de deux mille Basques, commandés par Savary de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine. Ses vassaux et ses amis se rangèrent aussi sous sa bannière, et il se vit en état de se mettre en campagne. Il reprit sur les croisés les châteaux de Belvèze, de Mongiscar, et résolut d'assiéger Carcassonne. Simon de Montfort, alarmé de ces préparatifs, surtout de l'enthousiasme des partisans de Raymond VI, se jeta dans Castelnaudary avec l'élite de ses troupes. Le comte de Toulouse parut à la tête d'une puissante armée sous les murs de cette place le 26 septembre 1211. Les habitants lui livrèrent un des faubourgs qui fut bientôt repris par Simon de Montfort. Le siége dura plusieurs jours sans aucun succès décisif; il se livra un combat sanglant : les croisés furent vainqueurs, et se mirent à la poursuite de l'armée du comte de Toulouse. Raymond-Roger de Foix, le plus habile et le plus intrépide défenseur de la nationalité méridionale, pendant que Simon de Montfort rentrait dans Castelnaudary pieds nus et chantant le *Te Deum*, fit publier adroitement que les croisés avaient été vaincus; que leur chef avait été fait prisonnier, écorché vif et ensuite pendu [1]. Montfort, pour se venger du comte de Foix, se jeta dans ses domaines et abandonna les villages à la rapacité de ses soldats. Raymond-Roger lui envoya un *cartel* pour le défier dans un combat singulier.

Cette bravade n'effraya pas Simon de Montfort qui poursuivit dans le pays de Foix le cours de ses dévastations. Cependant

[1] Pierre de Val-Sernai, chap. 58. — Guillaume de Puylaurent, chap. 19.

Philippe-Auguste, indigné de voir les croisés dépouiller injustement le comte de Toulouse de la plus grande partie de ses domaines, avait écrit au pape pour se plaindre des conquêtes de Simon de Montfort. Sa lettre n'eut aucun résultat; l'armée de la foi reçut un nouveau renfort, et Guy de Montfort, qui avait suivi autrefois son frère dans la Terre-Sainte, vint encore se ranger sous sa bannière : il arriva à Castres le jour de la Noël 1211.

Raymond VI, les comtes de Foix et de Comminges, se tenaient toujours sur la défensive. Simon de Montfort fut obligé de lever le siége de Saint-Marcel en Albigeois, et le pape, craignant que l'issue d'une guerre si sanglante et si longue ne devînt funeste au catholicisme, écrivit à ses légats d'entendre la justification du comte de Toulouse, et refusa de liver ses domaines aux princes croisés [1]. Pierre d'Aragon était dans la capitale de la Langue-d'Oc, lorsque Raymond VI reçut les lettres du saint-père. Ce prince, dévoué à son beau-frère, le quitta à regret pour marcher au secours d'Alphonse de Castille, dont le royaume avait été envahi par Miramolin, roi de Maroc. Mais, avant de partir, il laissa auprès de Raymond VI un chevalier nommé Guillaume de l'Echelle, avec le titre de *vicaire* ou d'ambassadeur [2]. L'expédition contre les Sarrasins fut très glorieuse pour Pierre d'Aragon, mais préjudiciable au comte de Toulouse, qui avait un pressant besoin du secours de son beau-frère.

En effet, Simon de Montfort; toujours infatigable, mettait l'Albigeois à feu et à sang ; il avait détruit de fond en comble le château d'Hautpoul, situé entre Castres et Lavaur ; il était parvenu à calmer une sédition des habitants de Narbonne, lorsqu'une multitude de pélerins allemands, lombards et auvergats, vint grossir son armée et porta la terreur dans le pays toulousain. Le chef des croisés eut bientôt repris toutes les places qui s'étaient soumises à Raymond VI, et fit la conquête de l'Agenais. Marmande, Moissac, Saint-Antonin, et plusieurs autres petites villes

[1] Recueil des lettres d'Innocent III, par Baluze, liv. 15, lettre 102.

[2] Gallia Christiana, tom. 1, p. 379. — Zurit Amalda.

furent prises d'assaut et livrées au pillage. Les conquêtes des croisés étaient si rapides, que les vassaux du comte de Toulouse pouvaient à peine suivre leurs ennemis dans leurs courses toujours signalées par de nouveaux faits d'armes. Raymond VI commençait à désespérer, il ne lui restait plus que Toulouse et Montauban; réduit à la dernière extrémité, il partit pour l'Aragon, dans le dessein d'implorer le secours de Pierre II, son beau-frère. Il laissa le commandement de ses troupes aux deux comtes de Foix, père et fils. Ces deux vassaux fidèles se portèrent vers Carcassonne et Narbonne, taillèrent en pièces plusieurs corps de pélerins qui venaient de France, et Simon de Montfort n'eut pas d'ennemi plus redoutable que Raymond-Roger.

Pierre d'Aragon fit bon accueil à Raymond VI, et écrivit en sa faveur à Innocent III. Ce pape, qui agissait avec justice et grandeur d'ame, lorsqu'il n'était pas influencé par les faux rapports de Simon de Montfort et de ses légats, écouta favorablement les ambassadeurs du roi d'Aragon, et envoya à l'archevêque de Narbonne une bulle en faveur de Raymond VI, des comtes de Foix, de Comminges et du vicomte de Béarn. Les démarches de Pierre II n'eurent aucun succès; en vain il demanda aux évêques du concile de Lavaur d'entendre la justification du comte de Toulouse; les prélats furent inflexibles, et plusieurs d'entre eux écrivirent au pape contre les Toulousains.

« Très saint-père, disaient-ils dans leur lettre, nous vous » prions avec instance de détruire de fond en comble la ville de » Toulouse, qui est une nouvelle Sodome, une abominable » Gomorrhe. Nous vous disons dans la vérité qui est Dieu lui- » même, que, si pour nos péchés, Raymond, le tyran, Ray- » mond, le protecteur des hérétiques, relève la tête qu'on lui a » déja écrasée, et qu'il faut lui écraser encore plus fortement, il » fera des ravages affreux, et renversera tout comme un lion » rugissant. »

Le roi d'Aragon, indigné d'une haine si implacable, dont il ne pouvait deviner la cause, résolut de se dévouer à la défense de son beau-frère, et envoya des ambassadeurs à Philippe-Auguste

qui favorisait secrètement la croisade. Ce prince avait déja permis à Louis, son fils, de prendre la croix; Les envoyés de Pierre d'Aragon arrivèrent à propos pour changer sa détermination; l'expédition de Louis fut remise à l'année suivante. Non content de susciter des obstacles à Simon de Montfort, Pierre lui envoya un *cartel;* pour toute réponse, il reçut une lettre injurieuse du chef des croisés. Dès ce jour sa haine ne connut plus de bornes; il leva des troupes, fit un voyage vers le Rhône, après avoir promis avec serment de chasser les croisés des provinces méridionales.

Il revint bientôt à la tête d'une puissante armée. Simon de Montfort n'avait pas perdu un seul instant; il avait déja ravagé pour la troisième fois les environs de Toulouse, et il se rendit à Muret suivi de plusieurs seigneurs de Gascogne, qu'il y avait convoqués pour rendre hommage à son fils Amaury [1].

Sur ces entrefaites, Pierre d'Aragon marchait à grandes journées vers Toulouse; Raymond VI, les comtes de Foix et de Comminges, l'y attendaient depuis plusieurs jours. Leurs forces réunies formèrent une armée de deux mille chevaliers et quarante mille fantassins, levés, pour la plupart, dans le pays toulousain. Ils partirent cinq jours après et allèrent assiéger la petite ville de Muret, qui n'avait pour toute garnison que trente chevaliers et quelques pélerins nouvellement arrivés des pays de la Loire.

Située à trois lieues sud-ouest de Toulouse, au confluent de la Garonne et de la Louge, la ville de Muret appartenait alors au comte de Comminges, qui l'avait entourée de fortifications. Raymond VI et ses alliés arrivèrent sous ses murailles le 10 septembre 1213. Dès le lendemain, ils firent jouer leurs machines guerre, et s'emparèrent du premier faubourg; il était bien facile de se rendre maître de la place; mais ils se laissèrent effrayer par le bruit de l'arrivée de Simon de Montfort, et rentrèrent dans leur camp [2].

[1] Pierre de Val-Sernai, chap. 66 et 70.

[2] Tous les historiens blâment beaucoup Pierre d'Aragon de cette retraite subite : cette faute capitale causa sa mort et entraîna la défaite de toute l'armée.



Le général de la croisade était à Fanjeaux lorsqu'il apprit que la ville de Muret était assiégée par le roi d'Aragon : il résolut de tout hasarder pour secourir la garnison catholique, se mit en marche et ne s'arrêta[1] qu'à l'abbaye de Bolbonne pour implorer le secours du Dieu des armées, dit Pierre de Val-Sernai. Il posa son épée sur l'autel après avoir fait sa prière, et s'écria :

« Seigneur, vous m'avez choisi, tout indigne que je suis,
» pour défendre votre sainte cause; je prends cette épée de
» dessus l'autel, afin que, combattant pour votre gloire, je le
» fasse avec justice. »

Simon de Montfort partit ensuite, suivi de ses chevaliers, traversa sans trouver aucun obstacle un défilé dangereux près d'Hauterive, et arriva enfin sur les bords de la Garonne, vis-à-vis de Muret. Favorisé par la garnison, il passa la rivière sur un pont de bois, et entra dans la ville avant que les assiégeants se fussent mis à même de le repousser; il ne tarda pas à comprendre tout le danger de sa position, et il envoya des ambassadeurs à Pierre d'Aragon pour le détourner de l'alliance du comte de Toulouse. Ce généreux prince, fidèle au serment qu'il avait fait à son beau-frère, refusa même d'entendre les envoyés de Simon de Montfort.

[1] Simon de Montfort, en passant à l'abbaye de Bolbonne, dit Guillaume de Puylaurent, dit à Maurin, qui fut depuis évêque de Pamiers, qu'il voulait délivrer Muret, et que si le roi d'Aragon l'attendait dans son camp, il ne ferait pas difficulté de l'attaquer. — « Vous n'êtes pas assez fort, lui répondit Maurin, pour vous mesurer avec Pierre d'Ara-
» gon, prince très expérimenté dans l'art militaire, et qui a réuni sous sa bannière l'élite
» de la noblesse de la Langue-d'Oc. » Simon de Montfort tira alors un papier de son porte-feuille, et pria Maurin de le lire : c'était une lettre que le roi d'Aragon écrivait à une dame toulousaine. Il lui disait que c'était pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français du pays. Maurin, après avoir lu cette lettre, qu'un domestique de la dame avait interceptée, dit à Simon de Montfort : « Que prétendez-vous dire par là ? — Ce que je
» prétends? répondit le général des croisés,... c'est que je crois qu'il n'est pas possible
» que le roi d'Aragon renverse l'œuvre de Dieu pour une femme. »

Les chroniqueurs qui ont rapporté ce fait, l'ont interprété en mauvaise part, et ont fait entendre que le roi Pierre avait écrit cette lettre à une de ses maîtresses. Mais Baluze, Marca, et plusieurs autres habiles critiques, affirment que la lettre du roi d'Aragon était adressée à Éléonor ou à Sancie, sœur de ce prince.

(*Histoire générale de Languedoc*, tome III, page 248 et 249.)

Le général de la croisade, persuadé que le moment était venu de vaincre ou de mourir, trouva dans sa grande ame assez d'enthousiasme pour électriser le petit nombre de braves qui s'étaient jetés avec lui dans la ville de Muret. Après avoir obtenu des évêques la permission de commencer le combat, il ordonna à ses chevaliers de prendre les armes, se rendit à l'église du château pendant que l'évêque d'Usez célébrait la messe, et s'écria :

« Dieu des armées, je vous donne et je vous offre mon ame « et mon corps. »

Il descendit ensuite, au galop de son coursier de bataille, jusqu'au bourg, où il trouva ses chevaliers armés de pied en cap [1]. L'enthousiasme de cette phalange de braves allait jusqu'à l'extase; chacun croyait marcher à la gloire du martyre. L'évêque de Comminges, craignant que l'ardeur des croisés ne se ralentît, monta sur une petite élévation, et, tenant de sa main droite un morceau de la vraie croix, il bénit toute l'armée.

« Allez, au nom de Jésus-Christ, s'écria-t-il, je vous servirai de témoin, et je vous serai caution au grand jour du » jugement, que tous ceux qui mourront dans ce glorieux » combat obtiendront la récompense éternelle et la gloire des » martyrs [2]. »

Les croisés se prosternèrent, s'embrassèrent les uns les autres et se mirent en marche en ordre de bataille. Montfort partagea sa petite armée en trois corps, et prit le commandement de l'arrière-garde. Les assiégeants, témoins de cette évolution, s'assemblèrent en conseil. Le comte de Toulouse voulait qu'on attendît les croisés de pied-ferme derrière les retranchements du camp : le roi d'Aragon, jeune, impétueux, rejeta cet avis, qui était le

[1] Simon de Montfort, dit Pierre de Val-Sernai, voulant monter sur son coursier de bataille qu'on lui avait amené, le cheval se cabra et le fit reculer. Les Toulousains et les Aragonnais virent ce mouvement, et firent entendre de grandes huées. Simon s'élança sur son destrier et cria d'une voix terrible : « Vous vous moquez de moi maintenant par » vos clameurs; mais j'ai confiance en la bonté de Dieu, et j'espère crier après vous » jusqu'aux portes de Toulouse. »

[2] Guillaume de Puylaurent, chap. 5.

plus sage, et détermina les autres seigneurs à marcher à la rencontre de l'ennemi. Simon de Montfort déploya dans cette journée les puissantes ressources de son génie militaire : il fit défiler ses troupes par la porte orientale de Muret, et son avant-garde tomba si brusquement sur les Catalans, qui formaient l'avant-garde sous les ordres du comte de Foix, qu'on les força de se replier sur les ailes de l'armée. Le corps de bataille où était Pierre d'Aragon eut alors à soutenir le terrible choc des croisés.

L'attaque fut si acharnée, dit Guillaume de Puylaurent [1], que le bruit des armes qui se fit entendre en ce moment, était semblable à celui d'une troupe de bûcherons lorsqu'ils s'efforcent d'abattre, à grands coups de croignée, les arbres des forêts.

Simon de Montfort, certain que le roi d'Aragon commandait le centre, le cerna de toutes parts. Alain de Rouci et Florent de Ville aperçurent ce prince dans la mêlée, s'attachèrent à sa poursuite, et lui portèrent de si rudes coups, qu'il tomba mort de son cheval de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur.

Cette funeste nouvelle se répandit en quelques instants dans l'armée des princes confédérés. Les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges, au lieu de venger leur intrépide frère d'armes, perdirent courage, prirent la fuite, et entraînèrent avec eux la cavalerie, qui résistait encore. Simon de Montfort, en habile général, se posta à l'arrière-garde pour secourir ses troupes qui s'étaient mises à la poursuite des fuyards, et, avant le coucher du soleil, il se vit maître du riche butin qu'on trouva dans le camp ennemi. Suivi de Manfred de Belvèze, il se rendit ensuite sur le champ de bataille pour chercher le corps du roi d'Aragon. On le trouva tout nu sous un tas de cadavres, et le chef de la croisade ne put retenir ses larmes à la vue d'un si triste spectacle, dit Pierre de Val-Sernai.

Telle fut la bataille de Muret, dont les suites devinrent si funestes au comte de Toulouse. Quelques autres circonstances

[1] Guillaume de Puylaurent, chap. 5.

de cet incroyable fait d'armes sont racontés dans les mémoires de Jacques Ier, fils de Pierre, roi d'Aragon :

« Simon de Montfort, dit ce prince, était à Muret et n'avait avec lui que mille chevaliers. Le roi, mon père, marcha contre lui avec plusieurs seigneurs de son royaume, dont quelques-uns périrent dans la bataille, et les autres prirent honteusement la fuite. La nuit qui précéda le combat, le roi avait passé la nuit dans la débauche, et il se trouva si fatigué, que pendant la messe il ne put rester debout à l'évangile, et fut obligé de s'asseoir. Avant la bataille, le roi, mon père, voulait que Simon de Montfort se rendît à discrétion, et c'était une condition qu'il exigeait. Simon et ses chevaliers eurent alors recours au sacrement de la pénitence, reçurent la sainte communion et déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir en rase campagne que dans la ville. Ils sortirent ensuite pour livrer bataille. Les troupes du roi ne surent pas bien se ranger, et autant pour leur mauvaise ordonnance, que pour leurs péchés, elles furent vaincues. Ainsi mourut mon père, car c'est de cette manière qu'en ont toujours usé mes ancêtres, dans les batailles qu'ils ont données, et que j'en userai moi-même dans celles que je livrerai : *vaincre ou mourir*. Après la victoire on m'emmena à Carcassonne, où Simon de Montfort prit soin de mon éducation[1]. »

La consternation fut générale à Toulouse, lorsqu'on y apprit les déplorables détails de la bataille de Muret. Raymond VI, les comtes de Foix et de Comminges, tinrent conseil, et, désespérant de tenir tête aux croisés victorieux, ils se déterminèrent, quoiqu'à regret, à céder aux circonstances et à abandonner à Simon de Montfort la capitale du pays toulousain. Raymond, avant de partir, fit des adieux déchirants aux bons bourgeois qui avaient suivi ses drapeaux avec tant de dévoûment, et leur dit entr'autres qu'il allait à Rome se justifier auprès d'Innocent III, et qu'il les chargeait du soin de pourvoir à la sûreté de la ville.

[1] Mémoires du roi Jacques Ier, chap. 8. *Histoire générale de Languedoc*, tome III, page 253.

Cependant Simon de Montfort se hâta de profiter de sa victoire, et porta ses armes du côté du Rhône pour dompter quelques seigneurs qui protégeaient ouvertement les hérétiques. Il soumit d'abord le comte de Valentinois, et pour affermir à jamais la puissance de sa maison dans les provinces méridionales, il maria son fils Amaury avec Béatrix, fille unique d'André de Bourgogne et héritière du Dauphiné. De nouveaux exploits le rendirent bientôt plus puissant et plus redoutable. Raymond VI et les princes ses alliés apprirent, vers le même temps, qu'une grande armée de croisés était sur le point d'envahir tous les pays de la Langue-d'Oc : ils demandèrent grâce au cardinal de Bénévent. Ils furent indignement trompés dans leurs espérances, et les prélats du concile de Montpellier, en 1214, disposèrent provisionnellement en faveur de Simon de Montfort de tous les pays conquis par l'armée de la foi. Le cardinal-légat s'empressa de prendre possession de Toulouse au nom de l'église romaine, et l'évêque Foulques fut chargé de cette mission peu honorable pour un homme d'église, qui avait prêté serment de fidélité à Raymond VI, son légitime seigneur. Les Toulousains se soumirent volontairement ; le comte Raymond, son fils, les deux comtesses, leurs épouses, furent chassés de leur palais et réduits à se retirer dans la maison de David de Roaix. Foulques mit garnison dans le Château-Narbonnais, et les habitants de la ville donnèrent en ôtage douze de leurs *consuls*.

Simon de Montfort, si bien secondé par le cardinal-légat, fut investi provisionnellement de la comté de Toulouse, par le pape Innocent III, le 2 avril 1215. Cette faveur inespérée le combla d'une joie qui fut troublée quelque temps après par l'arrivée de Louis, fils aîné du roi de France. Simon sut pourtant dissimuler son mécontentement, et se rendit à Vienne pour saluer le jeune prince qu'il accompagna dans son voyage en Langue-d'Oc. L'infortuné Raymond VI, dépouillé de ses domaines, fut convaincu, mais trop tard, que toutes ses soumissions étaient inutiles. Il prit le parti d'abandonner sa bonne ville de Toulouse, et se retira avec le jeune Raymond, son fils, à la cour du roi d'Angleterre.

Il eut la douleur d'apprendre que le prince Louis continuait son voyage dans la France méridionale, et fesait démanteler Narbonne, Toulouse, parce que ces villes, disait Simon de Montfort, étaient le repaire des hérétiques. L'usurpation ne tarda pas à être consommée ; le chef de la croisade était parvenu, à force d'intrigues, à tromper la bonne foi du souverain pontife, et il obtint l'administration de la comté de Toulouse jusqu'à l'époque fixée par un concile général.

Guillaume-le-Breton [1] rapporte que les habitants de la capitale de la Langue-d'Oc refusèrent d'abord de se rendre aux sommations des croisés, que le prince Louis assiégea la ville dans les formes, et força les bourgeois à capituler. Il leur imposa pour conditions de détruire la plus grande partie de leurs murailles et de chasser les hérétiques qui ne voudraient pas renoncer au manichéisme. Mais la chronique de Guillaume le Breton est démentie par un auteur contemporain [2]. Ce dernier affirme que Louis de France et Simon de Montfort entrèrent dans Toulouse. « Simon, » dit cet historien, assembla son conseil où se trouvèrent le » prince Louis et l'évêque Foulques. Ce prélat était d'avis de » mettre le feu aux quatre coins de la ville pour punir les Tou- » lousains de la protection qu'ils avaient accordée aux hérétiques : » mais le sentiment de Simon, de Montfort prévalut : cet habile » général, craignant de réduire les Toulousains au désespoir, se » contenta de faire démolir les fortifications ; il ne conserva que » le Château-Narbonnais, qu'il choisit pour sa demeure habi- » tuelle après en avoir confié la défense à une bonne garnison. »

Cependant le prince Louis avait fixé la quarantaine de son pèlerinage ; il demanda à Simon de Montfort une portion des reliques de saint Vincent de Castres, et après l'avoir obtenue, il prit la route de France, marri, dit un historien, d'avoir pris part aux iniquités du chef de la croisade.

Le mal était presque irréparable ; les grandes villes de la

[1] Guillaume-le-Breton, *De gestis Philippi-Augusti*, page 87.

[2] Chronique languedocienne, *Preuves de l'histoire de Languedoc*, p. 87

France méridionale tombaient en ruines. Simon de Montfort, trop puissant pour avoir à craindre les petits princes qui tenaient encore le parti de Raymond, pressurait les peuples vaincus et exigeait des habitants de Toulouse trois mille marcs d'argent : dans tous ses actes il prenait les titres : *de très illustre seigneur, Simon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse et de Leycestre, vicomte de Béziers, de Carcassonne et duc de Narbonne.*

Il exerça librement sa puissance souveraine jusqu'à la fin d'octobre 1215, époque fixée pour le concile de Latran. Douze cents prélats s'y trouvèrent réunis, et presque tous les hauts dignitaires de la Langue-d'Oc y assistèrent avec un grand nombre d'abbés. Foulques, évêque de Toulouse, amena avec lui ce même Dominique qui était venu en France à la suite de l'évêque d'Osma, et qui avait prêché depuis avec beaucoup de zèle dans toutes les provinces méridionales. Ce saint personnage, que la plupart des historiens ont traité de fanatique, s'était fait ramarquer dans toutes les circonstances par ses mœurs dignes des apôtres de la primitive église. Né sous le ciel brûlant de l'Espagne, il poussait jusqu'à l'enthousiasme son ardeur apostolique ; mais on ne peut l'accuser d'avoir pris part aux excès commis par les chefs de la croisade; malheureusement, l'apôtre ne marchait pas seul; Dominique, prédicateur, était devancé par des hommes qui ne connaissaient d'autre puissance que celle du glaive, et croyaient remplir la mission de Dieu en égorgeant les manichéens avant que saint Dominique arrivât pour les convertir.

L'évêque de Toulouse présenta au souverain pontife le chanoine de l'évêque d'Osma, et lui demanda la confirmation de l'ordre des *Frères prêcheurs*, établi à Toulouse depuis l'an 1207.

Innocent III était trop occupé des grandes affaires qui agitaient déja lesprélats, et la confirmation de l'ordre des *Frères prêcheurs* fut différée. On se hâta de dresser les canons du concile, qui décerna diverses peines contre les hérétiques : Raymond VI ne fut pas oublié. Ce prince, suivi des comtes de Foix et de Comminges, était arrivé depuis quelques jours; il obtint audience du souverain pontife et fut admis à plaider sa cause devant les pères

du concile : plusieurs évêques, et notamment le chantre de l'église de Lyon, prirent la défense du comte de Toulouse, et le pape, ébranlé par les discours qui furent prononcés dans cette grande assemblée, fut sur le point de rendre à Raymond VI les domaines dont il avait été dépouillé par Simon de Montfort. Ces dispositions, si favorables à Raymond VI, alarmèrent les partisans du comte de Leycestre. Plusieurs prélats protestèrent hautement, que si on enlevait à Simon les pays qu'il avait conquis, ils lui prêteraient secours pour les conserver et les défendre envers tous et contre tous. Les débats durèrent long-temps, et ils ont fourni aux historiens une ample matière de controverse. Guillaume de Val-Sernai, partisan zélé de Simon de Montfort, n'a pu s'empêcher d'avouer, dans son *Histoire des Albigeois*, que Raymond VI comptait dans le concile de nombreux et de zélés défenseurs.

« Plusieurs évêques du concile, dit cet historien, étant ennemis » de la cause de la foi, demandèrent qu'on rétablit dans leurs » domaines les comtes de Toulouse et de Foix. Mais le conseil » d'Architopel ne prévalut pas; les méchants furent trompés » dans leurs espérances ; car le pape fit dresser un décret par le- » quel il ordonna que la ville de Toulouse et toutes celles qui » avaient été conquises par les croisés, seraient cédées au comte » de Montfort : que les terres de Provence seraient réservées à » Raymond-le-Jeune, si ce prince se rendait digne, par sa fidélité » et sa conduite, de recevoir une telle faveur [1]. »

Raymond VI avait conçu de grandes espérances dès le commencement du concile; mais le funeste décret qui confirmait l'usurpation de Simon de Montfort l'attrista si vivement, qu'il versa des larmes de dépit et de colère, dit l'auteur d'une chronique provençale : il demanda une audience au pape, qui lui donna sa bénédiction, et lui témoigna le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir rien faire en sa faveur. Le comte de Toulouse vit alors que sa disgrâce était complète, et partit de Rome où il

[1] Pierre de Val-Sernai, chap. 85

laissa Raymond, son fils. Ce jeune prince séjourna six semaines dans la capitale du monde chrétien, et gagna les bonnes grâces du souverain pontife. Rappelé par son père, il demanda son audience de congé. Innocent III lui donna de grandes marques d'affection, et le fit asseoir à côté de lui.

« Écoutez-moi, mon fils, lui dit-il, si vous suivez les conseils » que je vais vous donner, vous ne faillirez jamais.

» Aimez Dieu sur toutes choses; et ayez soin de le bien servir. » Ne prenez jamais le bien d'autrui, mais défendez le vôtre si » quelqu'un veut vous l'ôter. En vous conduisant ainsi, vous » ne manquerez jamais de domaines, et afin que vous ne de- » meuriez pas sans terres et sans seigneuries, je vous donne le » comté Vénaissain avec toutes ses dépendances, la Provence et » Beaucaire, pour pourvoir à votre entretien, jusqu'à ce que l'é- » glise se soit de nouveau assemblée en concile. Alors vous » pourrez venir, et on vous fera raison sur toutes vos demandes » contre Simon de Montfort.

» Saint-père, répondit le jeune prince, si je puis recouvrer » mes domaines sur le comte de Montfort et sur ceux qui les dé- » tiennent, n'en soyez pas fâché.

» Quoique vous fassiez, dit le souverain pontife, que Dieu » vous accorde la grace de bien commencer et de mieux finir. »

Le jeune Raymond partit le cœur plein d'espérance, et résolu à faire un appel aux seigneurs languedociens pour chasser les croisés des provinces méridionales. Pendant que Simon de Montfort fesait raser entièrement les murs de Toulouse, applanir les fossés, abattre les tours de toutes les maisons, et enlever les chaînes des rues, pour mettre les habitants dans l'impossibilité de se révolter, Raymond VI et son fils débarquèrent sur les côtes de la Méditerranée. (1216.) Les Marseillais les reçurent en triomphe; les habitants d'Avignon leur envoyèrent une ambassade solennelle, et le père et le fils firent quelque temps après leur entrée dans cette dernière ville, aux cris redoublés de *Vive Toulouse*, *vivent les deux Raymond !* Les seigneurs provençaux formèrent bientôt un corps d'armée dont le commandement fut confié au jeune Raymond.

« Mon fils, lui dit le vieux comte, Dieu a jeté sur nous un » regard de miséricorde ; il a rallumé le feu sacré de l'enthousiasme méridional dans le cœur de nos vassaux. Hâtons-nous » de marcher contre Simon de Montfort. Je vais en Aragon lever » des troupes ; je chasserai de ma bonne ville de Toulouse, Montfort et les autres princes qui sont venus pour usurper nos » domaines. »

Le moment était propice ; Simon ne recevait plus de secours des princes du Nord ; l'affaire de la croisade contre les Albigeois avait été terminée en quelque sorte au concile de Latran, et l'enthousiasme des pèlerins se ralentissait de jour en jour. Les seigneurs, les peuples du pays toulousain regrettaient vivement la noble famille des Raymond, et aussitôt qu'ils furent informés du mouvement qui venait de s'opérer sur les côtes de Provence, ils firent tous les efforts imaginables pour secouer le joug de la maison de Montfort.

Les nobles descendants de Raymond IV, d'Alphonse-Jourdain, de Raymond V, se réveillent enfin de leur long assoupissement; les peuples du Midi répondent à leur appel, et un cri d'enthousiasme retentit du rivage de la Méditerranée jusqu'aux extrémités du royaume d'Aragon. Suivons le jeune Raymond, le dernier rejeton de la maison de Toulouse : il sort des murs d'Avignon à la tête de ses fidèles vassaux; il est sur les bords du Rhône, agitant la glorieuse bannière que Raymond de Saint-Gilles arbora sur les murs de Jérusalem. Courage, courage, jeune héros ; les peuples de la Langue-d'Oc ont les yeux fixés sur toi ; ils t'ont proclamé leur libérateur, et le Dieu qui tient toujours dans sa puissante main un trait mortel pour tous les oppresseurs, te promet la victoire ! Les habitants de Beaucaire t'appellent à grands cris, vole à leur secours, et chasse de leurs murailles les soldats de Simon de Montfort ! Et toi, malheureux Raymond VI, parcours les provinces, ranime le courage de tes chevaliers, cours chercher des alliés au-delà des Pyrénées, reviens en toute hâte ; car ta bonne ville de Toulouse fait des vœux pour le triomphe de ses bons seigneurs.

La présence des deux Raymond produisit une révolution subite dans les provinces méridionales. Le jeune prince entra dans Beaucaire, aux acclamations des habitants, et forma le siége du château qui servait d'asile aux croisés. Simon de Montfort apprit bientôt le péril que courait la garnison de Beaucaire, quitta le pays toulousain, et courut au secours de cette place. Mais la victoire avait déja changé de drapeau. Le jeune Raymond se défendit avec tant de courage et d'habileté, que le général des croisés, après avoir éprouvé des pertes considérables, fut forcé d'en venir à des propositions de paix; elles furent acceptées, et Simon reprit la route de Toulouse, où sa présence devenait de plus en plus nécessaire [1].

Arrivé à Montgiscard, petit bourg situé à trois lieues de la capitale des Raymond, dit Pierre de Val-Sernay, Simon détacha quelque cavalerie pour s'assurer de la fidélité des Toulousains, qui se défiaient de Montfort, et qui retinrent prisonnier tout le détachement. Le chef des croisés eut bien voulu tirer sur le champ une éclatante vengeance de cette audace; mais il se vit obligé de tourner ses armes contre Raymond-Roger, comte de Foix. La manifestation de sa colère ne fut pas différée long-temps; après avoir signé une trève avec Raymond-Roger, le 14 septembre 1216, il marcha vers Toulouse en ordre de bataille. Les habitants effrayés envoyèrent six de leurs capitouls pour fléchir Simon de Montfort; il résista aux prières de ses principaux officiers, de Gui, son frère, et suivit les conseils de l'évêque Foulques, qui fut, dans cette circonstance, le fléau de la ville de Toulouse, dont il était le premier pasteur. Que fera donc Simon de Montfort, l'homme couvert de fer de la tête aux pieds, le guerrier implacable qui est sourd à toute autre voix qu'à celle de l'ambition? Pardonnera-t-il lorsque la voix d'un prélat, qui devrait demander miséricorde et pitié, appelle sur les peuples confiés à sa vigilance pastorale, la vengeance et l'horrible catastrophe d'une ville prise d'assaut? Non, non, il ne pardonnera pas;

[1] Pierre de Val-Sernai, chap. 83. — Guillaume de Puylaurent, chap. 28.

le glaive est hors du fourreau, le sang coule, les maisons sont en proie à l'incendie. Les principaux bourgeois sont indignement arrêtés au mépris de la foi du serment. Cette indigne trahison jette l'épouvante et l'indignation dans le cœur des habitants qui sont restés dans la ville. Le peuple entre en fureur ; on n'entend que ces cris répétés de rues en rues : *aux armes, habitants de Toulouse, aux armes, les croisés viennent nous égorger.* On se barricade ; une lutte épouvantable commence ; les soldats de Montfort sont repoussés sur tous les points : les Toulousains les poursuivent avec acharnement, et les forcent à se réfugier derrière les murailles du Château-Narbonnais.

La joie des vainqueurs ne fut pas de longue durée; le chef des croisés arriva à la tête de ses chevaliers ; il leur ordonna de mettre tout à feu et à sang [1].

« Les Toulousains, assemblés sur la place Saint-Etienne [2], voyant leurs maisons brûler, firent un nouvel effort, mirent les croisés en fuite, et les obligèrent à se réfugier dans la cathédrale et le palais épiscopal. Ils se hâtèrent d'éteindre l'incendie, et, revenant à la charge, ils poussèrent les soldats de Montfort de rues en rues, jusques dans la maison du comte de Comminges, où ils les attaquèrent vivement. Simon, informé du péril que couraient les siens, se rendit promptement sur la place Saintes-Carbes, et rallia dans cet endroit ceux qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale, dans la tour de Mascaron et dans le palais épiscopal. Mais il ne put arrêter les Toulousains, qui, renforcés par les bourgeois du quartier Baragnon, l'attaquèrent avec l'intrépidité du désespoir ; le combat devint acharné dans cet endroit. Les bourgeois forcèrent Montfort à abandonner le champ de bataille, et à se réfugier pour la seconde fois dans la cathédrale. Il parvint à rallier ses chevaliers et fit un dernier effort pour triompher de l'héroïque résistance des Toulousains ; mais les

1 On mit le feu en trois endroits différents : à Saint-Rémési, à Joux-Aigues, et au quartier Saint-Étienne.

2 *Histoire générale de Languedoc*, tom. III, p. 293. — Guillaume de Puylaurent Pierre de Val-Sernai.

croisés furent encore repoussés, et, saisis d'une terreur panique, ils se précipitèrent vers le Château-Narbonnais.

Simon de Montfort, transporté de rage, essaya de rompre son épée; il blasphémait, et son frère même n'osait lui parler : ce n'était plus cet homme calme au milieu des plus grands revers... Son ame, auparavant si forte, éprouvait les premières atteintes du désespoir; la main de Dieu s'était retirée de lui.

Sa fureur lui inspira tout-à-coup un horrible dessein; il se fit amener les principaux bourgeois de Toulouse, qu'il retenait prisonniers dans le Château-Narbonnais.

« Bourgeois de Toulouse, leur dit-il d'une voix menaçante, » si vous ne déterminez vos compatriotes à me rendre la ville, » je vous ferai couper la tête à tous; et vous, Foulques, allez » avec l'abbé de Saint-Sernin, annoncer aux rebelles ma dernière » détermination. »

L'évêque et l'abbé sortirent du Château-Narbonnais, et parcoururent la ville, disant partout que Simon de Montfort rendrait la liberté aux prisonniers si on voulait mettre bas les armes. Les habitants s'assemblèrent en conseil, et, pour sauver leurs frères, ils se déterminèrent à accepter les conditions de Simon de Montfort. Ce général fit aussitôt publier que, pour rendre la paix plus authentique, il irait le lendemain, suivi de ses barons, la signer à l'hôtel-de-ville. Les Toulousains s'y rendirent en armes; mais ils furent indignement trahis; on délibéra si on ne livrerait pas la ville au pillage; Simon de Montfort recula devant l'horreur d'un tel crime, et se contenta d'imposer aux Toulousains une rançon de trente mille marcs d'argent, dans une assemblée générale qu'il tint à l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines.

Simon partit de Toulouse le jour de la Toussaint 1216, se rendit à Saint-Gaudens où il séjourna peu de temps, et se dirigea vers Tarbes pour terminer le mariage qu'il avait projeté depuis deux ans entre Guy, son second frère, et Pétronille de Comminges, héritière de Bigorre. Pendant qu'il célébrait les fêtes de cet hymen, les habitants de Toulouse travaillaient secrètement à

se soustraire à l'oppression de leur tyran. La lutte qu'ils avaient soutenue contre les croisés les avait convaincu que le courage triomphe de tous les obstacles; sûrs des nouveaux préparatifs qu'ils venaient de faire, ils appelèrent le comte Raymond, leur ancien maître, et promirent de lui livrer la ville.

Ce prince était alors au-delà des Pyrénées; il eut bientôt rassemblé une petite armée d'Aragonnais et de Catalans, et se jeta dans le pays de Comminges; il vit aussitôt accourir sous sa bannière, Bernard, son neveu; Roger-Bernard, fils du comte de Foix, et s'avança jusqu'à une demi-lieue de Toulouse. Il fit annoncer son arrivée à ceux des habitants qui lui étaient dévoués: le lendemain, 13 septembre 1217, à la faveur d'un épais brouillard, il traversa la Garonne au gué du Basacle, et pénétra dans la ville sans être aperçu des chevaliers de Simon de Montfort.

Au premier bruit de son arrivée, l'enthousiasme fut général; les habitants prirent les armes, et avant la fin du jour, ils firent main-basse sur la garnison. La ville était démentelée; chacun se mit à l'ouvrage; et, animés qu'ils étaient par la présence de leur seigneur, les Toulousains eurent bientôt reconstruit les fortifications.

La comtesse de Montfort, qui se trouvait alors dans le Château-Narbonnais [1], envoya aussitôt quelques barons à son époux pour lui annoncer ce qui venait arriver. Les deux frères de Montfort accoururent à grandes journées, et comptant emporter la ville d'assaut, ils commencèrent l'attaque du côté de *Montolieu*. Ils furent repoussés par les Toulousains, et tentèrent un second assaut du côté de la rue Saint-Jacques: ils ne furent pas plus heureux que la veille, et se virent contraints de se réfugier dans les maisons voisines du Château-Narbonnais.

Simon de Montfort guerroyait sur les bords du Rhône, lorsqu'il apprit le retour de Raymond VI dans sa capitale. Il se hâta de conclure une trêve avec le jeune Raymond, et se mit en marche

[1] Guillaume de Puylaurent, chap. 29.

vers Toulouse avant que la nouvelle de la révolution, qui venait de s'opérer en Langue-d'Oc, se fut ébruitée chez les peuples de Provence. Vains efforts !! L'étoile du bonheur ne devait plus luire pour lui, et il eut la douleur de se voir abandonner par la plus grande partie de ses troupes. Arrivé à Baziége, il se mit en ordre de bataille pour éviter les partisants de Raymond.

A peine entré dans le camp des croisés, il dit à ses barons qu'il fallait brusquer l'attaque de Toulouse, et donner un assaut général. Raymond VI, le comte de Comminges, instruits du dessein de Simon de Montfort par un transfuge, n'opposèrent d'abord aucune résistance aux croisés, et les laissèrent avancer jusqu'au bord du fossé : *Raymond VI et Toulouse*, s'écria le comte de Comminges quand il aperçut les bannières de Simon de Montfort. Ce cri fut répété par tous les assiégés, et après un sanglant combat, dans lequel Gui de Montfort fut grièvement blessé par le comte de Comminges, les croisés furent mis en déroute.

L'allarme se répandit dans le camp; Simon de Montfort eut besoin de tout l'ascendant qu'il exerçait sur les barons pour les retenir sous ses drapeaux. On fut informé qu'un renfort de Catalans et de Navarrais était entré dans Toulouse aux acclamations du peuple, et le chef de la croisade résolut de faire le siége de la ville dans les formes, vers la fin du mois de septembre 1217. Il commença l'attaque du côté du Château-Narbonnais et de la porte Montolieu; repoussé vigoureusement par les assiégés, il se porta avec l'élite de ses barons à la porte du faubourg Saint-Cyprien [1]; mais il lui fut encore impossible de pénétrer dans la ville, et il se disposait à revenir au quartier de Montolieu, lorsque le comte de Foix fit une sortie si vigoureuse, qu'il culbuta les croisés et poursuivit Montfort jusqu'à Muret. Cette éclatante victoire combla de joie les habitants de Toulouse qui promirent à Raymond VI de s'ensevelir sous les ruines de la ville, plutôt que de se soumettre à la domination de Montfort; ils préparèrent

[1] Le faubourg San-Subra ou Saint-Cyprien communiquait alors avec la ville par deux ponts dont les Toulousains étaient maîtres.

des machines de guerre pour battre le Château-Narbonnais, relevèrent leurs murailles et attendirent les croisés de pied-ferme. Simon de Montfort revint bientôt sur ses pas, perdit son cheval en passant la Garonne, et ramena ses troupes au camp du Château-Narbonnais. Il redoubla d'efforts pour avancer les travaux du siége qu'il suspendit quelques jours après pour aller s'assurer de la fidélité des habitants de Montauban.

Pendant son absence, Raymond VI commença l'attaque du Château-Narbonnais, et jusqu'à la fin de l'hiver ses machines de guerre ne cessèrent de battre contre cette forteresse. Montfort, après avoir soumis les Montalbanais, continua, mais toujours sans succès, le siége de Toulouse, et, pour affaiblir le parti de Raymond, il se plaignit à Honoré III, qui venait de succéder à Innocent III, sur la chaire pontificale. Ce pape fit de vains efforts pour détacher le roi d'Aragon de l'alliance de Raymond VI, et ses lettres aux seigneurs de la Langue-d'Oc n'enlevèrent pas un seul partisan au comte de Toulouse.

Les croisés, découragés par la longueur du siége, commençaient à se débander, lorsque l'évêque Foulques arriva de France avec une petite armée commandée par Michel de Harnes et Amand de Chisoin, seigneurs flamands. Simon de Montfort résolut de presser plus que jamais l'attaque des divers faubourgs. Impatient de reprendre la capitale des Raymond, dit Guillaume de Puylaurent, il fit élever vers ce temps-là une grande machine nommée *Cate* pour battre les retranchements et tenter un dernier assaut : elle n'eut pas le succès qu'il en attendait, et il sentit son ame abattue par un découragement qu'il n'avait jamais éprouvé depuis qu'il commandait l'armée de la foi. Piqué des reproches du cardinal-légat, accablé de fatigues, il priait Dieu de mettre fin à ses jours : ses vœux furent bientôt exaucés; le 25 juin 1218, jour de la saint Jean-Baptiste, il fut frappé d'une pierre lancée d'un mangonneau, et tomba raide mort.

« Simon de Montfort, dit l'historien Pierre de Val-Sernai [1],

[1] Chap. 86.

» assiégeait depuis neuf mois la ville de Toulouse; le jour de la
» fête de saint Jean-Baptiste, les habitants sortirent de grand
» matin, dans l'espérance de surprendre les croisés. Simon était
» à matines, lorsqu'on lui annonça que les Toulousains se pré-
» paraient à faire une vigoureuse sortie. Il ordonna aussitôt
» qu'on lui apportât ses armes et alla entendre la messe. A peine
» était-elle commencée, que les assiégés défilèrent dans le fossé,
» enseignes déployées et en ordre de bataille. On vint dire à
» Simon de courir promptement au secours de ses troupes; il
» répondit qu'il marcherait dès que la messe serait finie. Dans
» l'instant on lui annonça que les croisés commençaient à plier.
» Je ne partirai pas répondit Simon avant d'avoir vu mon Ré-
» dempteur. Enfin, le prêtre ayant levé l'hostie, il récita le
» *nunc dimittis*, partit et se lança dans la mêlée. Les assiégés
» ne cessaient de faire pleuvoir sur les croisés une grêle de pierres
» et de traits. Pour se mettre à l'abri de leurs coups, Simon se
» réfugia derrière une de ses machines; à peine avait-il pris
» place à côté de ses barons, qu'une pierre lancée d'un man-
» gonneau le blessa mortellement. Il n'eut que le temps de re-
» commander son ame à Dieu et expira [1].

« Ce fameux capitaine, disent les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, fut, suivant les uns, la Judas-Machabée de son siècle, et, si on en croit les autres, il doit être regardé comme un véritable martyr. Nous n'avons garde de vouloir diminuer la gloire qu'il acquit par ses excellentes qualités; on ne saurait disconvenir qu'il n'ait mêlé quelque défaut à un plus grand nombre de vertus. Il est aisé de reconnaître, en lisant dans les auteurs du temps le récit de ses actions, qu'avec beaucoup de piété, un zèle ardent pour la religion, un courage invincible, une extrême

[1] Ce récit de la mort de Montfort est tiré de Pierre de Val-Sernai, qui l'assista dans ses derniers moments, et devait être bien informé. Benoit, dans son *Histoire des Albigeois*, et quelques autres écrivains modernes, prétendent que la pierre qui frappa Simon de Montfort fut lancée par une femme. Les auteurs de l'*Histoire générale des grands capitaines* affirment que la pierre fut lancée par un nain; mais aucun auteur contemporain n'a rapporté ces circonstances peu importantes pour l'histoire.

valeur, une science consommée de l'art militaire, un cœur généreux, bienfesant et libéral, il avait une passion démesurée de s'agrandir et d'élever sa famille au faîte des honneurs ; qu'il était dur, fier, inflexible, colère, vindicatif, cruel et sanguinaire. Enfin, divers auteurs sont persuadés que Dieu, par sa mort, voulut punir son ambition et sa négligence à corriger les désordres des croisés. »

Tel est le jugement qu'ont porté sur Simon de Montfort des historiens judicieux qui écrivaient au commencement du siècle dernier, sous l'inspiration des plus célèbres prélats de l'église de France. L'arrêt est sévère ; il met à nud les défauts ou, pour mieux dire, les vices du chef de la croisade contre les Albigeois ; la postérité, plus sévère encore, traînera Simon de Montfort à son redoutable tribunal, et le mettra au nombre des cruels conquérants qui ont été les fléaux des peuples. Quel est l'homme, portant dans sa poitrine un cœur de Provençal ou de Languedocien, qui ne se sent pas saisi d'une indicible terreur, mêlée d'une sombre admiration en lisant les pages sanglantes de nos guerres de religion ! Simon de Montfort n'est plus à ses yeux le Judas-Machabée de l'église Romaine, le défenseur du catholicisme ; mais un soldat de fortune, un cadet de famille sans domaines, qui ne prit la croix que pour grandir sous son ombre propice ; qui tira le glaive, moins pour exterminer l'hérésie que pour usurper l'héritage des Raymond. Il trompa les légats et en imposa à Innocent III, et sur sa tête pèsera toujours la responsabilité des grandes catastrophes qui accablèrent les provinces méridionales. Tous les historiens l'ont mis au rang des plus grands capitaines du XIIIe siècle ; il a mérité cette place par l'activité, la profondeur de son génie militaire ; mais ses lauriers furent souillés de trop de sang, pour que le baptême de la gloire puisse jamais laver cette tache originelle !....

La mort du comte de Leycestre répandit la consternation dans le camp des croisés ; quelques transfuges portèrent avant la nuit cette heureuse nouvelle aux habitants de Toulouse. L'allégresse fut générale ; ils coururent aux armes, et chassèrent les soldats qui tenaient assiégés le faubourg et l'hôpital de Saint-Cyprien.



Porte de l'ancien château d'Aubenas

Les croisés ne purent tenir contre une si vigoureuse sortie, et commencèrent à abandonner les drapeaux de l'armée de la foi. Amaury de Montfort, désespérant de se rendre maître de la ville, fit mettre le feu à son camp du Château-Narbonnais [1]. Les assiégés parvinrent à éteindre l'incendie, et se mirent à la poursuite des croisés; Amaury de Montfort, suivi du cardinal-légat, se transporta à Carcassonne où il rendit les honneurs funèbres à son père; il se vit bientôt assiégé par les chevaliers languedociens qui se ralliaient chaque jour sous la bannière des Raymond. On prêcha une nouvelle croisade contre les Toulousains; mais cette fois, les prédications des partisants de Montfort

[1] Le Château-Narbonnais, dont il ne reste plus que quelques pans de murailles, près du Moulin-du-Château, est appelé, par les vieux historiens de Toulouse, l'*Oustal rouyal*, dit *Castel-Narbonnais*. Ils disent que c'était un bâtiment considérable, et qu'il servit de citadelle aux rois Visigoths; que les comtes de Toulouse y fesaient leur résidence. — Le Château-Narbonnais était hors ville, et occupait en partie la place où est aujourd'hui le palais de la cour royale. Guillaume de Puylaurent, chapelain de Raymond-le-Jeune, dit qu'en 1215 ce château fut adjugé à Simon de Montfort, par le concile de Montpellier. — « Catel et Noguiés, disent que le Château-Narbonnais avait deux grosses tours, l'une » au midi, l'autre au nord, bâties de terre cuite et de cailloux avec de la chaux, le tout » entouré de grandes pierres sans mortier, mais crampounées avec des lames de fer et de » plomb. Le château était élevé de plus de trente brasses, ayant, vers le midi, deux por- » tails de suite, deux voûtes de pierre taillées jusqu'au sommet; il y en avait deux autres » de suite au nord et sur la place du Salin. Par le dernier de ces portails on entrait dans » la ville, dont le terrain a été haussé de plus de douze pieds ». — La plus grande des tours fut détruite par Raymond VI, après plusieurs assauts contre Simon de Montfort. Le 24 août 1538 on fit démolir une autre partie du château; le fameux Bachelier fut chargé de la démolition. — On trouva de notre temps, dit Noguiés, un portail de *singulier artifice;* on le voyait par un pertuis de la muraille joignant la porte de la salle des procureurs. Le sieur Gervais de Cornouailhe en tira le dessin. Ce portail était à demi enterré; il avait environ dix pieds de largeur et autant de hauteur. Il était surmonté de quatre arcs en forme d'archivolte. — Un trophée, en bosse, placé au dessus, représentait la tige d'un arbre avec ses racines à demi couvertes d'une draperie, ou de quelqu'autre ornement en forme de dépouille. Tout auprès étaient deux boucliers, au milieu desquels on avait représenté un muffle de lion, avec plusieurs sortes d'armes, dont le fer sortait de dessous le bouclier. De chaque côté des trophées, étaient deux figures de captifs, le dos contre la tige de l'arbre, et s'entreregardant de travers; ils tenaient une main sur le genou, et l'autre jambe était presque étendue sur le piédestal. Ce portail touchait à une tour ronde, bâtie de terre cuite, et nommée la Tour-de-l'Aigle, à cause de sa girouette. Le peuple de Toulouse a fait de cette tour un proverbe sinistre; on disait autrefois : *Dieü té gardé dé la Tour dé l'aiglo.*

(Durosoy, *Recherches sur l'antiquité des murs de la ville de Toulouse, et sur son Château-Narbonnais.* — Voir la gravure.)

ne produisirent aucune impression sur les peuples; la fièvre des guerres de religion commençait à se calmer. D'ailleurs, toutes les provinces rentraient sous l'obéissance de Raymond VI; la ville de Nîmes, le Rouergue, le Querci, revirent avec enthousiasme le jeune héritier de la maison de Toulouse, qui se montrait à ses vassaux couronné des lauriers de la victoire. En vain l'intrépide Amaury parcourut les domaines que son père avait usurpés; aucun cri ne se fit entendre sur son passage, et les seigneurs se tinrent cachés dans leurs châteaux.

Quelques mois avaient suffi pour opérer cette étrange révolution, et la nationalité méridionale triomphait sur tous les points, lorsque, dans les premiers jours du printemps 1219, Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, se dirigea vers l'Aquitaine pour secourir Amaury de Montfort. Les deux Raymond mirent tout en œuvre pour détourner les armes du roi de France; leurs tentatives n'eurent aucun résultat, et les deux princes firent de grands préparatifs pour résister à leurs ennemis. Louis de France arriva bientôt dans l'Agenais, où il était attendu par Amaury de Montfort, et mit le siége devant Marmande. Centule, comte d'Astarac commandait dans la place au nom du comte de Toulouse. Le jeune Raymond était prêt à partir pour porter du secours aux assiégés, lorsqu'il apprit que Raymond-Roger, comte de Foix, après avoir fait un immense butin dans le Lauragais, avait été forcé de se retirer dans la petite ville de Basiége. Il sortit le lendemain de Toulouse, et campa, vers midi, en présence des ennemis. Il se hâta de ranger son armée en bataille; le commandement de l'avant-garde fut confié à Raymond-Roger comte de Foix, et à Roger-Bernard, son fils [1]. Le comte de Comminges fut placé au centre, et Raymond VII se réserva le commandement de l'arrière-garde. Loup de Foix donna le signal du combat; le choc fut si rude, que les croisés furent d'abord culbutés; mais ils revinrent à la charge et la mêlée devint effrayante. Le jeune Raymond s'élança sur les ennnemis *comme un lion rugissant*, dit

[1] Chronique languedocienne, p. 96.

l'auteur provençal qui nous a laissé le récit de la bataille de Basiége. Les croisés le reconnurent à son éclatante armure, et un chevalier, nommé Pierre de Séguret, se jeta sur le jeune héros pour le terrasser. Raymond se dressa sur ses étriers, se fit donner par un page une lance forte et courte, et perça de part en part Jean de Brigier, un des chefs ennemis.

« Francs chevaliers, s'écria-t-il en se tournant vers ses Lan-
» guedociens, frappez, car l'heure de l'extermination est venue
» pour les soldats d'Amaury de Montfort !... »

Environné tout-à-coup par l'élite des chevaliers croisés, il eut besoin de toute son adresse et de toute son intrépidité pour échapper à leurs coups. Ses efforts furent couronnés d'une éclatante victoire, et les Français prirent la fuite après avoir perdu les plus intrépides de leurs barons.

Pendant que le jeune Raymond triomphait des croisés dans la plaine de Basiège, le prince Louis poussait vivement le siége de Marmande. Les chevaliers languedociens demandèrent à capituler et furent retenus prisonniers de guerre. Quant aux habitants, les soldats d'Amaury de Montfort les passèrent tous au fil de l'épée.

Louis se dirigea quelques jours après vers Toulouse, et arriva sous les murailles de cette grande ville le 16 juin 1219. Le jeune Raymond avait prévu son dessein ; tous les bourgeois lui avaient promis, avec serment, de se défendre jusqu'à la mort ; et après avoir imploré l'intercession des saints dont on conservait les reliques dans la basilique Saint-Sernin, il fit dresser ses machines de guerre sur les murailles. Les Français commencèrent bientôt le siége, et s'efforcèrent inutilement d'emporter la ville d'assaut. Quarante-cinq jours se passèrent en combats plus ou moins meurtriers, et le prince Louis désespérant de se rendre maître de la capitale des Raymond, fit ses préparatifs de départ, sous prétexte que le temps de la croisade était expiré [1]. Il décampa le 1er août,

[1] Guillaume-le-Breton dit que le prince Louis fut forcé de lever le siége de Toulouse, parce que plusieurs chevaliers partisans de Raymond désertèrent ses drapeaux. D'autres

et partit avec tant de précipitation, qu'il abandonna ses machines de guerre, il laissa seulement deux cents de ses chevaliers à Amaury de Montfort.

Délivré d'un si redoutable adversaire, Raymond-le-Jeune se mit en campagne pour reconquérir les domaines de son père. En un mois de temps, il soumit Lavaur, Puylaurent, Montauban et Castelnaudary. Le 13 juillet 1220 Amaury de Montfort, au désespoir d'avoir perdu cette dernière place, courut assiéger l'héritier de la maison de Toulouse : il échoua complètement, et le 27 juillet, il perdit son frère, le jeune Guy, comte de Bigorre. En vain, il implora la protection du pape Honoré III; les lettres de ce pontife ne purent ébranler la fidélité des Languedociens. Le prince Louis, sollicité de continuer la guerre contre Raymond VI et ses alliés, tourna ses armes contre le jeune roi d'Angleterre, et les deux Raymond n'ayant rien à craindre des Français, poursuivirent à outrance Amaury de Montfort, qui leva le siége de Castelnaudary le 10 mars 1221. Réduit à la dernière extrémité, il offrit à Philippe-Auguste les pays conquis par Simon de Montfort. Le roi de France lui répondit qu'il ne pouvait accepter sa proposition.

« Car, lui disait-il dans sa lettre, nous ne voulons pas nous » lier dans cette affaire par aucune promesse, parce que nous » sommes sur le point d'avoir la guerre avec le roi d'Angleterre, » et que la trève que nous avions conclue avec lui, ne doit durer » que de la fête de Pâques prochaine en un an. Il ne nous con- » vient pas de nous livrer à d'autres entreprises, et nous devons » laisser toutes celles qui nous détourneraient de notre défense et » de celles du royaume, laquelle doit nous occuper principale- » ment [1]. »

Le jeune Raymond, informé des basses intrigues d'Amaury de Montfort auprès de Philippe-Auguste, écrivit au roi de France pour le prier de s'interposer auprès du pape, d'obtenir sa ré-

historiens prétendent qu'il fit échouer le siége pour forcer Amaury de Montfort à lui céder les pays conquis par les croisés.

[1] *Histoire générale de Languedoc*, tome III, p. 321.

conciliation avec l'église, et poursuivit le cours de ses conquêtes sur les bords du Rhône.

Cependant le comte Raymond VI bénissait chaque jour le ciel, et lui rendait grace des victoires de son fils. Renfermé dans sa capitale, chéri des habitants, il vivait heureux après treize ans d'adversité. Il avait mandé le jeune Raymond auprès de lui pour le voir encore une fois avant de mourir; et il attendait impatiemment son retour, lorsqu'il expira subitement vers la fin du mois d'août 1222.

Les historiens du temps ont diversement raconté les circonstances de la mort de Raymond VI. Parmi toutes ces narrations, qui diffèrent les unes des autres, et par la forme et par le fonds, j'ai choisi la requête que Raymond VII présenta aux commissaires du souverain pontife, et qui est appuyée du témoignage des principaux prélats et seigneurs de la Langue-d'Oc [1].

« Raymond VI tomba malade dans la maison de Hugues-de-Jean, dans le faubourg et la paroisse Saint-Sernin; il y fut atteint des plus vives douleurs, et expira au retour de Notre-Dame-de-la-Daurade, où il était allé le matin pour prier. Sentant que sa maladie augmentait, il en craignit les suites; il envoya chercher l'abbé de Saint-Sernin, homme de grande piété, et très versé dans les belles-lettres, et il lui demanda d'être réconcilié avec l'église, pour recevoir la pénitence, et faire ce qui était nécessaire au salut de son ame. L'abbé tardait à venir, le noble comte demandait à chaque instant pourquoi il n'arrivait pas, et il lui envoyait message sur message pour le solliciter de se rendre incessament auprès de lui. Lorsque l'abbé entra, il venait de perdre l'usage de la parole, et il demanda au saint homme, autant qu'il lui fut possible, par des signes bien marqués, d'être réconcilié avec l'église avant de mourir. Les yeux baignés des larmes du repentir, il étendait ses mains, et les ayant jointes, il les mettait dans celles de l'abbé. Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, que le comte avait mandés pour être témoins de

[1] *Percin, de* Hæresi Albigeorum, *pars quarta pagina* 76.

son absolution, arrivèrent au moment où il allait rendre le dernier soupir. Ils jetèrent sur lui le manteau de leur ordre, pour s'assurer ainsi de son inhumation dans leur cimetière; mais l'abbé et les chanoines de Saint-Sernin voulurent le retenir, parce qu'il était mort dans leur paroisse. L'abbé sortit à l'instant de la chambre où gissait le cadavre, et dit au peuple rassemblé de ne pas le laisser sortir du faubourg, parce qu'il voulait et devait le garder pour l'enterrer dans son église. »

Telle fut la fin de Raymond VI, comte de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. Ce prince, si célèbre dans notre histoire méridionale par ses longues infortunes, avait gouverné les domaines de ses pères pendant vingt-huit ans [1].

Il est bien difficile de faire l'apologie de Raymond VI, si on s'en rapporte uniquement au témoignage des écrivains contemporains. Pierre de Val-Sernai l'accuse d'avoir protégé les hérétiques pendant tout le temps qu'il gouverna la comté de Toulouse; il le dépeint comme un prince entièrement dévoué aux doctrines subversives de l'*albigéisme;* non content d'avoir calomnié la mémoire du descendant de Raymond de Saint-Gilles, il s'est efforcé de rendre son nom odieux à la postérité, il dit qu'il entretint longtemps un commerce criminel avec sa propre sœur, et que, dès

[1] Bertrandi, dans ses *Gestes toulousains*, rapporte une épitaphe en vers gascons, qu'il dit avoir vue sur un marbre, à Saint-Sernin :

Nou hia home sur terra, per grand senhor que fous,
Quen gettés de ma terra si la gleysa nou fous.

Le même Bertrandi, qui écrivait au XVIe siècle, raconte que les restes mortels de Raymond VI furent presque privés de sépulture. « J'ai vu, s'écrie-t-il, une chose digne » de remarque et d'admiration, et que tout le monde peut voir comme moi : le corps ou » les ossements de Raymond VI, qu'on conservait fort négligemment dans un cercueil » de bois, ont été dispersés; mais sa tête est soigneusement gardée par les frères de » Saint-Jean-de-Toulouse. Le crane, qui est encore tout entier, a une fleur-de-lys, si bien » marquée par la nature, sur le derrière de la tête, qu'il est aisé de connaître que ce » prince était venu ainsi au monde; ce qui fut un présage que la comté de Toulouse » serait réunie à la couronne. La tête est aussi dure que l'ivoire et de couleur roussâ- » tre. »

Lafaille dit avoir vu ce crane dans la maison de Saint-Jean; la fleur-de-lys était de la grandeur d'un petit écu. On montrait aussi le crane de Raymond dans une armoire, parmi les joyaux les plus précieux, du temps de Catel, auteur de l'*Histoire des comtes de Toulouse*.





sa plus tendre enfance, il se pervertit avec les concubines de son père. Pour donner quelque poids à ces hideuses inculpations, il termine par ces mots sa diatribe contre l'infortuné Raymond VI :

« Enfin, ce prince a toujours protégé les routiers dont il s'est » servi pour piller les églises, détruire les monastères, et ruiner » ses voisins. C'est ainsi que s'est toujours comporté ce membre » du diable, ce fils de perdition, ce fils aîné de Satan, cet en- » nemi de la croix, ce persécuteur de l'église, ce défenseur des » hérétiques, cet oppresseur des catholiques, ce parjure de la » foi, cet homme plein de crimes, ce réceptable de toute sorte » d'iniquités [1]. »

Pierre de Val-Sernai écrivit ces lignes sous l'inspiration de Simon de Montfort, et on ne peut que mépriser l'historien qui, au lieu de faire le récit des principaux événemens de la guerre contre les Albigeois, entassa les injures les plus grossières pour flétrir la mémoire du plus puissant prince de la chrétienté! Heureusement, les faits qu'il rapporte sont démentis par Raymond VII. Les commissaires d'Innocent IV, dit Catel, procédèrent publiquement à l'audition de cent-dix témoins, la plupart religieux et hommes d'église ; ils rapportèrent plusieurs circonstances favorables à la mémoire de Raymond [2]. Ils déclarèrent que pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre Simon de Montfort, il ne discontinua pas la construction de la cathédrale Saint-Étienne, de Toulouse, et de la nef qui fut bâtie dans les dernières années de sa vie [3]. Ils attestèrent aussi que Raymond, *le vieux*, avait fait de grandes libéralités aux abbayes de la Langue-d'Oc, et, qu'après sa mort, l'abbé de Saint-Sernin dé-

1 Pierre de Val-Sernai, ch. 4.

2 Catel, *Histoire des comtes de Toulouse*, p. 317.

3 La nef de Saint-Étienne est dans le style gothique; la voûte, construite sous Raymond VI, s'appuie sur un mur extrêmement épais. Toute cette église est une énigme, dit d'Aldéguier, depuis le pilier d'Orléans jusqu'à la rosace, dont le diamètre perpendiculaire n'est pas dans la même ligne que la pointe de l'ogive du portail. (*Voir la gravure.*)

clara, avec serment, aux bourgeois de Toulouse qu'il était décédé dans de bonnes dispositions, et qu'on pouvait prier pour le repos de son ame.

« Raymond VI n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités, dit un historien moderne[1]; il avait l'ame noble et le génie aisé : il possédait l'art de tenir ses voisins attachés à ses intérêts; l'adversité ne l'abattait point; on eut dit que la fortune le rendait plus grand à mesure qu'elle le persécutait davantage; les siéges qu'il soutint dans Toulouse contre de puissantes armées, qui ne purent l'y forcer, sont des preuves certaines de son courage; la manière dont il reconquit la capitale de ses états, est le plus beau fait d'armes qui puisse honorer la mémoire d'un prince guerrier. »

On ne peut le disculper d'avoir favorisé les Albigeois : les principaux docteurs de la secte furent bien accueillis à la cour du comte de Toulouse; mais les historiens qui ont fait à Raymond VI un si grand crime de sa tolérance, ont oublié de dire que les princes du midi de la France comptaient déja plusieurs savants dans leurs états au commencement du XII[e] siècle. Les troubadours propagèrent en peu d'années le goût des sciences et des beaux-arts. C'est, je crois, à cette émancipation précoce des intelligences qu'il faut attribuer le prompt succès de l'hérésie dans la Provence et la Langue-d'Oc. De tout temps, la nouveauté eut pour les hommes un attrait irrésistible, et il n'est pas étonnant que les hérétiques, disciples de Manès, aient trouvé des prosélytes dans des manoirs qui retentissaient déja du chant des ménestrels.

Ce n'est pas à dire pour cela que le comte de Toulouse se soit conduit d'une manière irréprochable, dans un temps où la barque de Pierre avait besoin du secours du dernier des matelots pour se sauver du naufrage. Raymond VI, en protégeant les Albigeois, compromit peut-être, sans le vouloir, l'unité catholique qui eut infailliblement péri dans les régions méridionales sans la fermeté du génie d'Innocent III. Il se soumit plusieurs fois aux légats

[1] Langlois, *Histoire des croisés contre les Albigeois*, livre 2, p. 58 et 59.

quand il vit la guerre étrangère aux portes de ses domaines : malheureusement jamais sa conversion ne fut sincère, et ses tergiversations devinrent la cause des plus grandes infortunes.

Raymond VI n'est pas irrévocablement jugé; qui sait si on ne découvrira pas quelques-uns des documents historiques du XIIe siècle, et si la mémoire des derniers enfants de Raymond de Saint-Gilles ne sera pas un jour réhabilitée dans le grand livre des fastes du catholicisme.

Le plus grand crime de Raymond VI fut d'être né héritier de la plus belle moitié de la France; Simon de Montfort voulait à tout prix usurper ses immenses domaines, et son ambition devint la cause première des grands malheurs qui accablèrent le Midi pendant tout le temps que dura la guerre des Albigeois.

Après avoir lu et relu les pages sanglantes de cette partie de notre histoire, je n'ai pu m'empêcher de maudire le guerrier qui, de soldat du Christ, devint usurpateur, et je ne crains pas de dire tout haut que celui-là n'est pas né sous le beau ciel de Toulouse, qui n'a pas en horreur Simon de Montfort, comte de Leycestre, chef des croisés, tyran des peuples de Provence et de la Langue-d'Oc!!!

RAYMOND VII. (1222). — A peine âgé de vingt-cinq ans, Raymond avait déja rempli le midi de la France du bruit de ses exploits, lorsqu'il succéda à son père en 1222 : il se qualifia aussitôt de *duc de Narbonne, comte de Toulouse et marquis de Provence, par la grâce de Dieu*, et tourna ses armes victorieuses contre Amaury de Montfort : l'héritier du grand nom du comte de Leycestre, voyant que le succès de la croisade était compromis pour toujours écrivit à Philippe pour lui offrir les conquêtes des croisés. Le roi de France eut assez de générosité pour refuser, et Raymond VII travailla presque sans obstacle à reconquérir les domaines de ses pères. Sa joie fut troublée par la mort de Raymond-Roger, comte de Foix, frère d'armes de Raymond VI, et le plus ferme appui de la maison de Toulouse[1]. Pour se consoler d'une perte

[1] Pierre de Val-Sernai a laissé un portrait très peu avantageux de Raymond-Roger,

si cruelle, le jeune Raymond porta ses armes dans l'Agenais, et attaqua le château de Penne, tandis qu'un autre corps de ses troupes, commandé par Roger-Bernard II, fils et successeur du comte de Foix, assiégeait la petite ville de Verdun sur la Garonne. Amaury de Montfort et le cardinal Conrad, effrayés de la rapidité des conquêtes du jeune comte de Toulouse, écrivirent une seconde fois à Philippe-Auguste; leurs sollicitations n'eurent aucun résultat, et Amaury résolut de marcher en personne contre les Toulousains : il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il ne pourrait tenir tête à Raymond VII; il mit tout en œuvre pour conclure une trève avec lui, et les deux princes convinrent de s'assembler dans un certain temps à Saint-Flour en Auvergne. Ils arrêtèrent même par provision que la paix serait cimentée par le mariage d'une des sœurs d'Amaury avec le comte de Toulouse [1].

Cette paix, si ardemment désirée par les peuples des provinces méridionales, ne fut qu'une déception. Raymond VII et Amaury de Montfort ne purent pas s'accorder dans la conférence de Saint-Flour, et en indiquèrent une nouvelle à Sens où le cardinal Conrad devait tenir un concile. La mort de Philippe-Auguste, roi de France, fit changer subitement les dispositions des deux partis. Le cardinal-légat, qui n'avait jamais pu déterminer Philippe à marcher contre les Albigeois, se persuada d'abord qu'il triompherait facilement de la répugnance de Louis VIII, son fils. Mais il n'en fut pas ainsi; le jeune prince temporisa; les pères du concile de Sens s'impatientèrent, et le cardinal-légat, après avoir assisté au sacre du nouveau roi de France, retourna à Rome rendre compte au pape de sa mission.

comte de Foix; mais le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir toléré les hérétiques dans ses domaines. Foulques, évêque de Toulouse, lui ayant un jour demandé pourquoi il ne chassait pas les Albigeois du pays, Roger lui répondit : « Nous avons été » élevés ensemble, nous avons des parents parmi eux, et nous ne cherchons qu'à vivre » en paix et tranquillement. »

1 Après la conclusion de cette trève, dit Guillaume de Puylaurent, Amaury de Montfort se rendit à son palais de Carcassonne; Raymond lui rendit visite quelques jours après, et coucha avec lui dans le château.

Cependant le temps de la trêve conclue entre Raymond VII et Amaury de Montfort, était expiré : les deux rivaux reprirent les armes, et le comte de Toulouse, suivi du comte de Foix, alla mettre le siége devant Carcassonne au nom du jeune Trencavel, fils unique de l'intrépide Raymond-Roger. Amaury de Montfort remporta quelques avantages, et après une attaque des plus opiniâtres, les comtes alliés prirent le parti de se retirer. Vers le même temps les croisés commencèrent à abandonner le drapeau de leur chef ; la désertion devint générale parce que les troupes ne recevaient plus leur solde. En vain le souverain pontife, excité par le cardinal Conrad, sollicita le roi de France de marcher en personne au secours des croisés. Amaury se voyant abandonné de tous ses soldats, forcé à se tenir renfermé dans Carcassonne avec le peu de chevaliers qui lui restaient, conclut un traité de paix avec les comtes de Toulouse et de Foix, le 14 janvier 1223, et quitta pour toujours les pays de la Langue-d'Oc : il se retira à la cour de France, céda, sous condition au roi Louis VIII ses droits sur les conquêtes des croisés, et reçut en échange la charge de connétable.

Raymond VII fut bientôt informé qu'on fesait dans les pays d'outre-Loire les préparatifs d'une nouvelle croisade ; il se hâta d'écrire au pape Honoré III pour obtenir son absolution. Le souverain pontife écouta favorablement la prière du comte de Toulouse, et ordonna que les préparatifs de la croisade fussent suspendus. Le cardinal Conrad vint quelque temps après à la cour de France, et déclara que Raymond VII était bon catholique. LouisVIII, piqué de la nouvelle détermination du pape, renonça tout-à-coup à ses projets de guerre contre les Albigeois, sous prétexte qu'il avait à s'occuper des préparatifs pour son expédition d'outre-mer. Ces circonstances étaient si favorables pour Raymond VII qu'il se hâta de se réconcilier avec l'église, et témoigna le désir le plus sincère de se conformer en tout et pour tout aux volontés du saint-siége. L'archevêque de Narbonne chargé de cette négociation, convoqua les évêques de la province pour une conférence qui devait se tenir à Montpellier le

21 août 1224. Amaury de Montfort mit tout en œuvre pour empêcher la réconciliation de Raymond VII avec le saint-siége ; ses démarches furent inutiles ; le comte de Toulouse, qui désirait ardemment l'amitié et la protection du souverain pontife, rendit aux prélats de la province les domaines qu'il avait usurpés sur diverses églises. Il envoya des ambassadeurs à Rome, et les peuples de la Langue-d'Oc se livrèrent au doux espoir d'une paix que la misère du pays rendait si nécessaire. Les ambassadeurs de Raymond VII arrivèrent dans la capitale du monde chrétien le 12 octobre, et obtinrent aisément une audience d'Honoré III. Les envoyés du roi de France et d'Amaury de Montfort les avaient dévancés, et ils se virent contraints à retourner en Provence sans avoir obtenu du souverain pontife une réponse décisive [1].

Les intrigues des ennemis de la maison de Toulouse eurent un plein succès : Honoré III, prévenu contre Raymond, délégua le cardinal de Saint-Ange, personnage adroit et rusé, dit un historien contemporain. Raymond, persuadé que le nouveau légat ne lui était pas favorable, fit un traité d'alliance offensive et défensive avec Henri III, roi d'Angleterre, son cousin-germain, et se mit ainsi en état de résister au roi de France qui avait déja envahi plusieurs provinces méridionales. Le concile de Bourges tenu en 1225 n'eut pas de plus heureux résultats que celui de Montpellier, et le roi de France se chargea d'entreprendre, en son nom, la guerre contre le comte de Toulouse, et ses alliés. Sans égard pour le descendant de Raymond de Saint-Gilles, l'un des premiers pairs du royaume et son proche parent, Louis VIII entreprit cette expédition, moins par zèle pour le triomphe du catholicisme, que par le désir de réunir à la couronne, les plus belles, les plus riches provinces de France. Le

[1] Langlet, dans son *Histoire des Albigeois*, dit, « qu'on fit connaître au pape que » Raymond avait récemment eu la hardiesse de demander que le concile de Montpellier » autorisât la liberté de conscience dans la Langue-d'Oc ; qu'à cette seule condition, il » consentirait à faire la paix avec l'église. »

28 janvier 1226, il convoqua à Paris une grande assemblée des notables du royaume, et le cardinal de Saint-Ange excommunia publiquement *Raymond, comte de Toulouse*, qu'il déclara *hérétique condamné!* Plusieurs prélats prêchèrent la croisade dans les pays d'outre-Loire, comme au temps de Raymond VI; les seigneurs, les hauts barons, se réunirent sous la bannière de France, et Louis VIII fixa le jour du départ au quatrième dimanche après Pâque. (1226).

Les peuples de Provence et de la Langue-d'Oc, qui avaient tant souffert de la première croisade, furent effrayés de ces immenses préparatifs: plusieurs seigneurs se hâtèrent d'envoyer leur soumission au roi de France; mais Raymond VII, abandonné par plusieurs de ses vassaux, n'imita pas la faiblesse de son père, il fit un appel à l'intrépide noblesse du pays toulousain, se concilia la bienveillance de ses alliés, et se vit en état défense lorsque Louis VIII arriva à Lyon le 28 mai à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Il eut la douleur d'apprendre que les villes de Nîmes, de Puylaurent, de Castres, et plusieurs seigneurs de la province, avaient pris la détermination de se soumettre aux croisés, qui commencèrent la campagne par le siége d'Avignon.

Les habitants de cette ville, dévoués à la maison de Toulouse, se défendirent vaillamment. Le cardinal de Saint-Ange, pour les détacher de l'alliance de Raymond VII, excommunia de nouveau ce prince, la veille de la Pentecôte 1226, et jeta un interdit sur ses domaines. Louis VIII se consola du peu de succès qu'il avait d'abord obtenu sous les murailles d'Avignon, en apprenant que les villes de Carcassonne et d'Alby, ne désiraient rien tant que de se soumettre au légat. Mais il avait un adversaire redoutable dans Raymond VII: ce prince, en habile général, vit bientôt qu'il ne pourrait tenir tête aux Français; il prit toutes les mesures possibles pour les faire mourir de faim, et ordonna aux habitants des campagnes de cacher les vivres qui se trouvaient dans le pays. Chaque jour il tendait des embûches à ses ennemis et leur tuait beaucoup de monde. Il entretenait des relations avec les principaux bourgeois d'Avignon, et c'est sans doute à

ces intelligences secrètes qu'on doit attribuer la longueur du siége. Les intrépides défenseurs du comtat vénaissain demandèrent enfin à capituler, le 12 septembre 1226.

« Les Avignonais, dit Guillaume de Puylaurent, se voyant hors » d'état de résister plus long-temps, après avoir soutenu un siége » de trois mois, livrèrent leur ville au roi et au légat, sous certaines conditions; ils furent punis par la perte de leurs murailles, » qui furent rasées. Ce fut un grand bonheur pour les Français; » car, quinze jours après, la Durance grossit tellement que le » camp eut été infailliblement inondé [1]. »

Le comte de Toulouse n'eut pas plus tôt appris le triomphe de Louis VIII sous les murailles d'Avignon qu'il appela le comte de de Foix, et fit avec lui un nouveau traité par lequel les deux contractants s'engageaient à ne conclure ni paix ni trève avec le légat, le roi de France et ses alliés, sans un consentement mutuel. Cette ligue n'effraya pas Louis VIII qui parcourut la province, recevant partout le serment de fidélité des évêques et des seigneurs. La seconde croisade pouvait devenir aussi funeste que la première pour les peuples du pays toulousain; heureusement, le roi de France, accablé par les fatigues d'une si longue expédition, reprit la route de ces états, tomba malade à Clermont, en Auvergne, et mourut à Montpellier, le 8 novembre 1226.

La régence fut confiée à la célèbre Blanche de Castille; Raymond VII espéra pendant quelque temps qu'il pourrait reconquérir facilement ses domaines usurpés par les Français. Mais la minorité de Louis IX eut un succès des plus heureux. Il s'opéra pourtant parmi les grands vassaux de la couronne de France quelques divisions qui furent avantageuses au comte de Toulouse; il rechercha la protection de l'empereur Frédéric qui s'était toujours montré favorable à la cause méridionale, et qui demandait alors au pape la restitution de la ville d'Avignon, en

[1] Guillaume de Puylaurent, chap. 35. — De Marca, *Histoire de Béarn*, liv. 8, chap. 21. — *Chronique* de Nangis.

sa qualité de roi de Provence. Raymond habile à profiter des moindres occasions, sortit de Toulouse, et alla assiéger le château d'Hauterive, sur l'Ariége, dont il s'empara après trois jours de tranchée ouverte. Sur ces entrefaites, il apprit que le concile de Narbonne, convoqué par les ordres du nouveau pape Grégoire IX, l'avait excommunié.

« Nous statuons et ordonnons très étroitement, disaient les pré-» lats, de dénoncer les excommuniés tous les dimanches et fêtes, » au son des cloches et cierges éteints, Raymond, fils de Ray-» mond, autrefois comte de Toulouse; le comte de Foix et » Trencavel, qu'on appelle vicomte de Béziers; les Toulousains » hérétiques; leurs croyants, fauteurs, défenseurs, et recé-» leurs. »

Raymond VII n'ignorait pas que sa soumission au légat[1] serait inutile; il avait sous les yeux l'exemple de son malheureux père; aussi cherchat-il des moyens de défense dans le dévoûment des bons bourgeois de Toulouse. Il déjoua habilement les projets d'Humbert de Beaujeu, de l'évêque d'Albi et du comte de Lautrec, qui s'étaient ligués contre la nationalité méridionale. Les rigueurs de l'hiver ne l'empêchèrent pas de se mettre en campagne. Les croisés guerroyaient avec une activité infatigable dans les pays de Foix. Guy de Montfort, frère du fameux Simon, généralissime de la première croisade contre les Albigeois, fut tué d'un coup de flèche à la tête, sous les remparts de Varilhes, le 31 janvier 1228.

« Un ennemi de moins, s'écria Raymond VII; Dieu nous a » assez persécutés; le jour est venu où il appesantira le bras de » sa colère sur nos oppresseurs. »

Il se rendit à Toulouse pour y célébrer la fête de Pâques, et, après avoir fait *ses dévotions*, il rassembla ses chevaliers pour aller assiéger Castelsarrasin. Cette ville fut emportée d'assaut, et les Français qui la défendaient se réfugièrent dans la tour du château[2].

[1] Collection des conciles, tom. II, page 304.

[2] Guillaume de Puylaurent, chap. 37.

Humbert de Beaujeu ne put donner aucun secours à la garnison de Castelsarrasin ; il vit même cette place prise d'assaut par les soldats de Raymond VII, et, ne se sentant pas assez fort pour tenter un coup de main, il se dirigea vers Toulouse. Le 22 juin, il campa près de la capitale de la Langue-d'Oc, dans un lieu appelé *Pech-Almari*, transporta quelques jours après son camp à Montaudran, et, pendant trois mois, dit Guillaume de Puylaurent, les Français portèrent la désolation dans les campagnes ; mais ils n'osèrent pas assiéger Toulouse. Humbert de Beaujeu connaissait le noble dévoûment des principaux bourgeois pour la famille des Raymond; les prélats, les barons, les chevaliers, les hommes d'armes de Gascogne se retirèrent, et le reste de l'armée se mit en marche pour le pays de Foix.

Raymond VII triomphait de ses ennemis, et chaque jour était signalé par la prise de quelque château. Grégoire IX ne cessait d'exhorter la reine Blanche et Louis, son fils, à marcher contre les Albigeois ; mais il changea subitement de résolution : le cardinal de Saint-Ange reçut ordre de travailler de toutes ses forces à la conclusion de la paix entre le roi de France et le comte de Toulouse. Le moment était des plus favorables ; les dégâts commis par Humbert de Beaujeu avaient ruiné les peuples du pays toulousain ; Raymond, abandonné de la plupart de ses alliés, ne pouvait plus continuer la guerre. Le cardinal-légat envoya vers lui Guarin, abbé de Grandselve, et, dans une conférence tenue à Baziège, dans le Lauragais, le comte donna plein pouvoir à Élie de Guarin pour conclure la paix. La conférence de Meaux eut d'heureux résultats pour Raymond VII, qui se rendit à Paris, pour conclure définitivement cette grande affaire. « Le 12 avril 1229, dit un chroniqueur, le roi de France, » le cardinal Romain, légat du saint-siége, et le comte de Tou- » louse, se rendirent devant le grand portail de la cathédrale de » Notre-Dame de Paris [1] ; et, après la lecture du traité, Ray-

[1] Guillaume de Puylaurent, chap. 40. — Alberic, chronique, *Trésor des chartes de Languedoc*.

» mond VII promit, avec serment, de l'observer dans tous ses
» points. »

Il se hâta d'exécuter les trois articles préliminaires auxquels il s'était engagé, dont l'un était de remettre Jeanne, sa fille, entre les mains des commissaires du roi, qui la reçurent à Carcassonne ; le second, de livrer à ce prince cinq de ses châteaux, et le troisième, de détruire une partie des murailles de Toulouse. Il sortit de la prison volontaire qu'il avait gardée jusqu'alors, et le roi le créa chevalier : le jour de la Pentecôte, Jeanne, sa fille, arriva à Montfort, vers le mois de juin, avant le départ de la cour, et le cardinal-légat accorda les dispenses nécessaires pour le mariage de la jeune princesse avec Alphonse de France, son proche parent. Les fiançailles furent célébrées en 1229; mais les deux époux étaient si jeunes, que le mariage ne put être consommé que huit ans après [1].

Raymond VII séjourna plusieurs mois à la cour de France, et ne revint à Toulouse que vers la fin de septembre. Le cardinal de Saint-Ange le suivit de près, et arriva dans la province à la tête d'un corps de croisés, dont il se servait pour démolir les places-fortes du pays, et pour soumettre les habitants au roi et à l'église. Les commissaires de Louis IX reçurent le serment de fidélité de Raymond VII, et le remirent en possession de ses domaines. Le légat, avant de partir de Toulouse, convoqua dans cette ville un concile où se trouvèrent réunis les archevêques de Narbonne, de Bordeaux, d'Auch et d'un grand nombre de prélats de la province. Le comte Raymond, les autres comtes et barons du pays, le sénéchal de Carcassonne, deux consuls de Toulouse, l'un de la cité, l'autre du faubourg, y assistèrent aussi. Les évêques firent quarante-cinq canons, dont le plus grand nombre avait rapport à l'établissement de l'*inquisition*, pour la recherche des hérétiques. On déclara suspects d'hérésie tous ceux qui ne confesseraient pas et ne communieraient pas trois fois l'an. On défendit aux laïques d'avoir chez eux les

[1] Alphonse et Jeanne n'avaient que neuf ans; ils étaient nés tous deux en 1220.

livres de l'ancien et du nouveau Testament, excepté le Psautier, qu'on ne pouvait traduire en langue vulgaire.

C'est donc du XII[e] concile, tenu à Toulouse en 1229, que date l'établissement de l'inquisition [1] dans la Langue-d'Oc. Ce redoutable tribunal sévit bientôt contre les hérétiques, et ses arrêts terribles effrayèrent les plus intrépides apôtres de l'*albigéisme*. L'hérésie soutenait depuis long-temps une guerre de vie ou de mort contre l'unité catholique; il fallait l'écraser; les grands dangers nécessitent des moyens extraordinaires; lorsque nous entendons la foudre rouler en grondant au-dessus nos têtes, nous disons que l'air est chargé de miasmes et qu'il a besoin d'être purifié.

Les philosophes du XVIII[e] siècle, trouvant dans l'inquisition un vaste thème pour leurs diatribes contre le catholicisme, ont énuméré les excès commis par ce tribunal. Guidés par la haine plutôt que par les documents historiques, ils ont dit tout le mal qu'ont fait les inquisiteurs; mais ils n'ont pas parlé du bien qu'ils ont produit. Assurément, mon intention n'est pas de réhabiliter ici des noms que l'histoire a voués à l'exécration de la postérité; mais je dis hautement que le tribunal de l'inquisition était nécessaire au XIII[e] siècle; lui seul pouvait dompter, par la terreur, l'hérésie que Simon de Montfort avait écrasée sous son sabre de bataille, et qui renaissait sans cesse comme les sept têtes de l'hydre de la fable; lui seul, armé des foudres de l'excommunication, pouvait maintenir les seigneurs dans leur obéissance à l'église; lui seul pouvait sauver l'unité catholique. Il remplit cette grande et dangereuse mission; il frappa tant de coups, il abattit tant de têtes, que bien souvent, peut-être, l'innocent monta sur le bûcher avec le coupable; mais toute justice humaine n'est-elle pas sujette à erreur; et toute arme qui nous est confiée, ne se change-t-elle pas bientôt entre nos mains en instrument de mort?

Le comte de Toulouse, qui était un des princes les plus éclai-

[1] Le mot *Inquisition* dérive du mot latin *Inquisitio*, recherche, parce que ce tribunal était spécialement chargé de découvrir les hérétiques.

rés de son siècle, comprit toute l'importance du tribunal de l'inquisition, et, de force ou de gré, il en autorisa l'établissement fixe et permanent dans sa capitale. Il sauva ainsi ses peuples des malheurs d'une nouvelle croisade ; plus prompt que son père à prendre une détermination, il se soumit sincèrement au saint-siége. Il n'eut d'abord qu'à se louer de sa conduite. Le roi de France délégua Guillaume de Cardaillac, évêque de Cahors, pour remettre le comte en possession des domaines usurpés par les ecclésiastiques de divers diocèses. « Le comte Raymond » est un puissant seigneur, disait Louis IX; il vaut mieux le » gagner par des bienfaits, que l'irriter par des chagrins. »

De nouveaux troubles ne tardèrent pas à s'élever dans Toulouse; après le départ du cardinal de Saint-Ange, les hérétiques mirent à mort plusieurs bourgeois qu'ils accusaient de jouer le rôle de délateurs auprès du tribunal de l'inquisition. Les manichéens renouvelèrent leurs courses, et ravagèrent les terres de l'évêque de Toulouse. Foulques voulut rendre Raymond responsable de ces attentats.

« Je sais que, par la grace de Dieu et la vôtre, lui dit-il, j'ai » recueilli mes dîmes assez tranquillement, l'année dernière; » maintenant, c'est à vous que je m'en prends des troubles que » je souffre, et ne croyez pas que je puisse les supporter patiem- » ment. Je suis disposé à être exilé de nouveau, n'ayant jamais » été mieux que durant mon exil. »

Raymond écouta les paroles de l'évêque de Toulouse sans donner aucune marque de colère; les circonstances étaient si critiques pour lui, qu'il avait besoin de dissimuler son ressentiment. Dans la conférence de Paris, il avait promis de faire un voyage en Palestine, et il eut beaucoup de peine à obtenir de Grégoire IX un délai pour cette expédition. Gauthier, évêque de Tournai, avait succédé au cardinal de Saint-Ange, dans sa charge de légat, et il était arrivé dans la province muni de pleins pouvoirs. Raymond fut assigné devant son tribunal, pour se justifier d'avoir enfreint le traité de Paris. Il comparut à Castelnaudary, dans l'église de Pierre-Albe, et promit de satisfaire à

toutes les plaintes qui lui seraient faites par les hommes d'église de la comté de Toulouse.

La nouvelle de la mort de l'évêque Foulques, le plus inplacable ennemi de sa famille, le consola des contradictions qu'il venait d'éprouver. Ce prélat, après avoir transféré, vers l'an 1230, les dominicains de Toulouse, du couvent de Saint-Rome, dans celui qu'ils occupèrent jusqu'à la révolution de 1789, se sentit atteint d'une maladie qui le réduisit, en peu de temps, à la dernière extrémité. Ce zélé partisan de Simon de Montfort décéda le 25 décembre 1231, et fut enseveli dans l'abbaye de Grandselve, de l'ordre de Cîteaux. Il eut pour successeur frère Raymond de Falgar, provincial des Frères prêcheurs.

Marchant sur les traces de son prédécesseur, le nouvel évêque poursuivit vivement les hérétiques ; Raymond agit de concert avec lui ; les sectaires furent persécutés avec tant de rigueur, que les principaux docteurs abandonnèrent la ville. Le comte fut indigné quand il apprit que les légats avaient lancé contre lui une nouvelle sentence d'excommunication ; il se plaignit à Grégoire IX, qui ordonna à l'évêque de Tournai, son légat, de le traiter avec douceur.

« Il convient, écrivait ce pape, pour augmenter la piété du » comte de Toulouse, de l'arroser bénignement comme une » jeune plante, et de le nourrir du lait de l'église. »

Mais il apprit quelque temps après que les hérétiques de la province prêchaient publiquement leurs doctrines. Il se hâta d'écrire au roi de France, pour le prier d'avertir le comte Raymond de n'avoir aucun commerce avec les Albigeois. Sous prétexte que les évêques étaient surchargés d'occupations, il commit les Frères prêcheurs pour exercer l'inquisition dans le pays toulousain et les autres provinces de France. Raymond VII les seconda de tout son pouvoir, et, le 18 janvier 1234, dans une assemblée convoquée dans le cloître de Saint-Étienne de Toulouse, il publia un édit très sévère contre les hérétiques [1].

[1] On voit l'original de cet acte à la bibliothèque des chartes. On en a donné plusieurs éditions : elle contient vingt-et-un articles.

Les Frères prêcheurs, pour se rendre dignes de la faveur du saint-siége, déployèrent un grand zèle à remplir l'importante mission que Grégoire IX avait confiée à leur ordre. « Plusieurs » sectaires de la Provence, dit Mathieu de Paris, ne pouvant se » dérober à leurs poursuites, se réfugièrent au-delà des Pyré- » nées, où ils s'emparèrent de plusieurs villes, ordonnèrent des » évêques de leur religion, et commirent de grands désor- » dres. »

La révolte devint générale; trois frères inquisiteurs furent massacrés à Cordes, dans l'Albigeois. Le tumulte fut encore plus grand à Toulouse. Les deux inquisiteurs, frère Pierre Cellani et frère Guillaume-Arnaud, avaient condamné à mort plusieurs habitants soupçonnés d'hérésie; le peuple s'attroupa et empêcha l'exécution. Les Frères prêcheurs, loin de se laisser effrayer par les menaces des rebelles, firent exhumer dans divers cimetières ceux qui étaient accusés d'être morts dans les erreurs de l'*albigéisme;* on traîna dans les rues de Toulouse leurs cadavres à demi pourris, qui furent ensuite livrés aux flammes. Un si hideux spectacle excita de grandes rumeurs dans la ville; les consuls députèrent trois bourgeois vers le comte qui arriva deux jours après, et supplia les inquisiteurs de suspendre pour un temps leurs poursuites; ils refusèrent de l'écouter, et il se vit contraint de recourir au légat, qui défendit à Pierre Cellani d'exercer plus long-temps ses fonctions d'inquisiteur dans le pays toulousain. Frère Guillaume-Arnaud redoubla de zèle après le départ de son collègue. Il fit exhumer plus de vingt cadavres qui furent traînés dans les rues et brûlés publiquement. Les principaux bourgeois, cités devant son tribunal, refusèrent de comparaître, et menacèrent l'inquisiteur de la rigueur des lois, s'il ne discontinuait ses poursuites. Rien ne pouvait ébranler la fermeté de Guillaume-Arnaud, et les consuls se virent dans la nécessité de prendre la défense de leurs concitoyens, injustement accusés. Le hérault de la ville parcourut toutes les rues en publiant à son de trompe :

« Sachent tous les bons bourgeois et autres habitants de Tou-

» louse, qu'il leur est défendu, sous peine de mort, d'avoir au-
» cun commerce avec les Frères prêcheurs, de leur vendre ou de
» leur donner aucune chose. Ainsi le veulent les consuls et le
» viguier Guillaume de Ventulio. »

On mit des gardes à la porte du couvent, pour que personne ne pût leur porter les aliments nécessaires. Mais, pendant trois semaines, plusieurs dames charitables, dit Percin[1], eurent soin de pourvoir secrètement à leur subsistance, et ils ne manquèrent de rien. Guillaume-Arnaud, retenu prisonnier, continua ses procédures jusqu'au 5 novembre 1235. Alors les consuls indignés le forcèrent à sortir de la ville; il partit le jour même, et ses confrères l'accompagnèrent en procession jusqu'à l'extrémité du pont de la Daurade, au-delà de la Garonne. Les autres Frères prêcheurs, au nombre de quarante, partirent aussi le lendemain deux à deux, marchant en procession et récitant des prières. Les habitants de Narbonne imitèrent la conduite des Toulousains, et chassèrent aussi les religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Le comte Raymond, qui venait alors d'Italie, fut compris dans l'anathème que Guillaume-Arnaud avait lancé contre les consuls de Toulouse.

L'évêque Raymond de Falgar se rendit à Rome pour se plaindre au souverain pontife de ce qu'on avait chassé les Frères prêcheurs de sa ville épiscopale. Grégoire IX écrivit au comte Raymond une longue lettre dans laquelle il sut allier adroitement la prière à la menace; il lui ordonna de rappeler les religieux de l'ordre de saint Dominique, et de leur permettre de continuer l'office d'inquisiteurs dans ses états. Raymond VII eut à Carcassonne une conférence avec l'archevêque de Vienne, et les Frères prêcheurs rentrèrent dans la capitale de la Langue-d'Oc, le jour de l'octave de saint Augustin, 1236. Raymond avait mérité l'absolution par son obéissance aux ordres du souverain pontife; il resta pourtant sous le poids de l'excommunication. Grégoire IX, à la prière du roi de France, se radoucit enfin à l'égard

[1] *Monumenta conventûs tolosani.*

du malheureux comte, ordonna même à l'archevêque de Vienne de renvoyer les inquisiteurs, et les hérétiques furent depuis ce temps traités avec plus de ménagements et de douceurs. L'exercice de l'inquisition fut même suspendu pendant quelques années, et Raymond recommença la guerre contre le comte de Provence. Le pape écrivit au roi saint Louis et au comte de Toulouse qui suspendit les hostilités. Pour prix de son obéissance, il obtint l'absolution de Grégoire IX, et fut dispensé de son voyage en Orient.

La paix conclue avec Raymond-Bérenger ne dura pas un an ; vers le commencement de novembre 1239 la discussion recommença. Raymond VII fit alliance avec l'empereur Frédéric, et, le comte de Provence, se voyant pressé de toutes parts, implora le secours des Français. Le comte de Toulouse, instruit à temps de l'arrivée des troupes auxiliaires, leur tendit des embuches, les tailla en pièces, et courut assiéger la ville d'Arles. Avant de s'éloigner des murs de cette place, dont il ne put s'emparer, il ravagea toute l'île de la Camargue, et se rendit ensuite dans le comtat Vénaissain pour mettre fin à quelques troubles qui s'étaient élevés parmi les habitants d'Avignon. Il passa l'été de l'année 1240 à parcourir les diocèses de Narbonne et de Toulouse ; il fit un voyage à la cour de France, vers le mois de février 1241, où il traita avec le pape contre l'empereur Frédéric, et se réconcilia définitivement avec le comte de Provence.

Il séjourna peu de temps à la cour, pressé qu'il était de se rendre à Rome pour assister au concile que le pape devait tenir après Pâques. Diverses circonstances l'empêchèrent de faire le voyage, et il s'arrêta à Lunel, où il eut une entrevue avec Jacques, roi d'Aragon. Il forma avec ce prince une ligue offensive et défensive, et conçut le dessein de ressaisir les anciens domaines de la maison de Toulouse, situés sur la rive droite du Rhône. Pour mieux assurer la réussite de ses projets [1], il répudia Sancie d'Aragon, et épousa Sanchette, fille de Raymond-Bérenger. Les comtes de Toulouse et de Provence, et le roi

[1] Mathieu de Paris, Guillaume de Puylaurent, chap. 44; de *Gestis Ludovici* IX, p 334.

d'Aragon, convinrent d'envoyer une ambassade à Grégoire IX, pour obtenir la dispense de parenté, sous prétexte que le nouveau mariage de Raymond VII était nécessaire pour rétablir la paix. Mais les ambassadeurs, en arrivant à Pise, apprirent la mort du souverain pontife, et le mariage fut différé.

Le comte poursuivit néanmoins, avec son infatigable activité, le projet qu'il avait conçu de recouvrer la partie de ses domaines qu'il avait été obligé de céder au roi de France, par le traité de Paris. Il forma dans les provinces méridionales une ligue formidable. On était à la veille de grands événements, lorsqu'il tomba dangereusement malade au château de Penne, dans l'Agenais. L'official de la cathédrale d'Agen, s'informa des médecins du comte, dont l'un professait publiquement la médecine à Toulouse, si le malade était réellement en danger; sur leur réponse affirmative, lui accorda l'absolution des diverses sentences d'excommunication dont il avait été frappé. Le comte se releva heureusement de cette maladie, et le premier usage qu'il fit de ses forces, fut d'entraîner dans sa ligue contre le roi de France, divers comtes, vicomtes, châtelains et seigneurs de la Langue-d'Oc.

Plus rusé que Raymond VI, son père, ou, peut-être, plus sincère dans ses rapports avec le saint-siége, il sollicita les légats et les évêques à agir par eux-mêmes contre les hérétiques. Le saint-siége était vacant; les Frères inquisiteurs, qui avaient suspendu leurs procédures depuis 1237, parcoururent le pays toulousain. Les sujets de Raymond VII poussèrent de hauts cris; le comte ne voulut pas écouter leurs plaintes; ils résolurent de se venger par eux-mêmes. On en vint bientôt aux menaces, qui se réalisèrent d'une manière bien tragique pour les inquisiteurs. Ils se rendirent le 20 mai 1242 à Avignonnet, petite ville située dans le Lauraguais : ils étaient au nombre de quatre, frère Guillaume-Arnaud, religieux dominicain, frère Étienne de Narbonne, le prieur d'Avignonnet et le célèbre Raymond, surnommé l'*écrivain*.

Les habitants d'Avignonnet furent d'abord effrayés; mais la crainte se changea bientôt en fureur. Le bailli nommé Raymond

d'Alfaro, Pierre Roger de Lévis, seigneur de Mirepoix, et les principaux bourgeois, résolurent de massacrer les inquisiteurs. Dans la nuit de la veille de l'ascension, 28 mai 1242, ils envahirent le château du comte Raymond VII, où les Frères prêcheurs avaient pris leur logement. Les inquisiteurs, réveillés par le bruit que firent les assassins en ouvrant les portes, ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur dernière heure était arrivée; pourtant, aucun d'eux ne songea à s'échapper; ils se mirent à genoux, entonnèrent le *Te Deum*; et attendirent la mort de pied ferme. Le bailli Raymond d'Alfaro, qui était vêtu d'un *pourpoint blanc*, dit le père Percin [1] porta le premier coup aux inquisiteurs, Roger de Lévis coupa la langue à Guillaume-Arnaud, et les autres assassinèrent les domestiques qui venaient au secours de leurs maîtres. Après le meurtre, est-il dit dans les registres de l'inquisition de Carcassonne, les assassins emportèrent les habits, les hardes et les papiers des inquisiteurs qui furent tués, l'un d'un coup de flèche, l'autre d'un coup de hache, le troisième d'un coup de lance, et le quatrième d'un coup de couteau. Pierre Roger, de Mirepoix: reprocha aux meurtriers de ne lui avoir pas apporté le crane de Guillaume-Arnaud, dont il voulait faire une tasse pour boire [2].

Telles sont les principales circonstances de l'attentat commis à Avignonnet, le 28 mai 1242; Raymond VII, n'étant pas à Toulouse, ne pouvait être accusé d'y avoir prêté la main. Il était alors occupé à conduire à bonne fin la ligue qu'il avait formée contre le roi de France. Le comte de la Marche venait de prendre les armes contre Louis IX. Henri d'Angleterre vint au secours des rebelles; Raymond se voyait à la veille de reconquérir tous ses domaines, lorsque la bataille de Taillebourg détruisit ses espérances. Il ne perdit pas courage; il se mit en campagne, et, servi par ses alliés, il porta la guerre dans les domaines du roi,

[1] *Monumenta conventûs tolosani.*

[2] Raymond de Constiran, plus connu sous le nom d'*écrivain*, né à Toulouse, fut d'abord troubadour. Dégoûté du monde, il embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Saint-Étienne, et membre du tribunal de l'inquisition.

aux environs de Narbonne [1]. Menacé par Louis IX, il se rendit à Bordeaux, pour former une nouvelle ligue avec le roi d'Angleterre ; à son retour, il apprit que le comte de Foix s'était détaché de son alliance et avait fait sa paix avec le roi de France.

Raymond, évêque de Toulouse, dit Guillaume de Puylaurent qui chérissait le comte, persuadé que la ligue dans laquelle ce prince était entré le perdrait infailliblement, lui conseilla de demander la paix à Louis IX ; ce prince, qui séjournait alors dans la ville de Saintes, refusa les propositions du comte de Toulouse, qui se vit contraint à se soumettre, sans réserve aucune, à la volonté du roi de France. Trois commissaires royaux se rendirent à Toulouse, pour recevoir la soumission du comte, qu'ils emmenèrent à la cour. La paix fut définitivement conclue vers la fin de janvier 1243.

A peine rentré dans la capitale de ses domaines, Raymond VII fit pendre, sans miséricorde, tous ceux qui avaient pris part au meurtre des inquisiteurs, à Avignonnet. Il eut bientôt à se plaindre des Frères prêcheurs, qui recommencèrent leurs procédures, et irritèrent, par leur sévérité, les peuples de la province. Les hérétiques, pour échapper aux supplices se réfugièrent dans le château de Montségur, dont ils se rendirent maîtres après un assaut des plus meurtriers. Raymond, tantôt en guerre, tantôt en paix avec le comte de Provence, prit peu de part à ces faits d'armes qui entretenaient les Albigeois dans leur exaspération primitive. Il fit un voyage en Italie, et, à son retour, il tint dans la ville de Toulouse, pendant les fêtes de Noël 1244, ce qu'on appelait alors une *cour pleinière ;* il créa deux cents chevaliers dans cette assemblée où se trouva réuni tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les provinces méridionales.

Laissant les inquisiteurs exercer tranquillemet leur juridiction dans toute l'étendue de ses domaines, Raymond VII se rendit à la cour de France vers le mois de mars 1247. Louis IX,

[1] Le 11 juin 1242, Raymond permit aux Juifs de la ville de Toulouse, de vendre leurs maisons situées dans la rue *Joux-Aïgues*, que quelques bourgeois achetèrent pour y bâtir le couvent des Carmes.

qui avait déja fait ses préparatifs pour son expédition en Orient, mit tout en œuvre pour déterminer le comte de Toulouse à l'accompagner. Raymond prit la croix; mais il se contenta de suivre le roi jusqu'à Aygues-Mortes, et revint en Languedoc, où sa présence était plus nécessaire que jamais. Les hérétiques se réunissaient secrètement pendant la nuit; l'*albigéisme* fesait de nouveaux progrès; Raymond seconda de tout son pouvoir les inquisiteurs, et son zèle, trop ardent, lui fit commettre quelques excès. Au milieu de ces occupations, peu dignes d'un prince issu d'une famille qui avait défendu avec tant d'énergie la nationalité [1] méridionale, le comte de Toulouse n'oubliait pas la promesse qu'il avait faite de partir pour la Terre-Sainte. En attendant le temps de son embarquement qui avait été retardé par la mauvaise saison, il parcourut ses vastes domaines, recevant l'hommage de ses vassaux, et poursuivant à toute outrance les hérétiques albigeois [2]. Dans le mois de septembre 1249, après avoir pris congé de Jeanne, sa fille, et d'Alphonse de France, son gendre, qui partaient pour la Terre-Sainte, il fit un voyage dans le Rouergue, arrivé à Milhaud, il se sentit atteint d'une fièvre si violente qu'elle l'eut bientôt réduit à la dernière extrémité. Il fit son testament, se confessa à un fameux hermite du pays, et expira le 27 septembre 1249, à l'âge de 52 ans.

« La providence, dit Guillaume de Puylaurent, châpelain de » Raymond VII, permit que ce prince mourut dans la partie » orientale de ses états, afin que le corps du dernier héritier de » la maison de Toulouse, qui devait être rapporté en occident, » reçut en passant les derniers devoirs de tous ses sujets, qui té- » moignèrent une extrême regret de sa mort. Ce fut un spectacle » digne de compassion de voir les habitants des villes et des cam-

1 Raymond VII, dans une assemblée qu'il tint à Toulouse, dans le *Palais du conseil-commun* (l'hôtel-de-ville), déclara aux habitants que le consulat appartenait à la commune; qu'elle avait le droit d'élire tous les ans ses consuls au nombre de vingt-quatre, douze du foubourg, douze de la cité. Cette déclaration est le premier acte qui constate d'une manière certaine l'indépendance de la vieille municipalité de Toulouse.

2 Raymond VII, pendant son séjour à Agen, 1249, y fit brûler quatre-vingts hérétiques albigeois.

» pagnes courir en foule au devant du convoi, le suivre en
» pleurant et en gémissant sur la perte de leur seigneur naturel,
» qui ne laissait pas d'enfant mâle. C'est ainsi qu'il plût à notre
» Seigneur Jésus-Christ de tirer vengeance d'un pays infecté
» d'hérésie, en enlevant aux peuples leurs légitimes seigneurs
» qui les gouvernaient depuis tant de siècles. »

Le corps de Raymond VII fut enfermé dans un cercueil de plomb et transporté avec pompe jusqu'à Toulouse. Le convoi traversa les villes d'Alby, de Gaillac, de Rabasteins. Les peuples, à ce spectacle, se sentirent saisis d'un serrement de cœur, et ils s'écrièrent dans leur axiété :

« Le dernier des comtes de Toulouse est mort !!..... Une race
» étrangère viendra maintenant, et régnera sur nous qui n'avons
» obéi qu'à une race méridionale.... »

Les peuples disaient vrai ; le Nord l'emportait ; la grande, la noble cité de Toulouse était à la veille de subir de nouvelles destinées ; et jamais les pays de la Langue-d'Oc ne verront cérémonie plus solennelle que la marche du convoi qui transporta le dernier des Raymond au tombeau de ses aïeux.

Ici finit la grande et glorieuse époque de l'histoire de Toulouse ; ici se termine le drame sanglant de l'*albigéisme ;* le fer et le feu ont arraché et brûlé l'ivraie de l'hérésie sur les terres méridionales. Si vous avez assez de force d'ame, reportez vos regards sur la route sanglante que vous venez de parcourir avec moi ; voyez encore la lueur des bûchers mal éteints, écoutez les grincements des instruments de torture, les cris des victimes ; voyez les grandes villes qui s'écroulent, les campagnes incendiées !.... Quel spectacle ! quel effrayant tableau ! Et pourtant ne maudissez pas les figures qui vous apparaissent au milieu des tourbillons de fumée. La guerre des Albigeois est un grand événement social : Innocent III et l'inquisition ont affermi l'unité catholique ; et si la grande famille des Raymond tombe de son trône, c'est pour faire place à la grande unité française !!!

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LA COMTESSE JEANNE.

RÉUNION DE LA COMTÉ DE TOULOUSE A LA COURONNE DE FRANCE, XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES.

Raymond VII, en mourant, laissa ses vastes domaines à Jeanne, sa fille, qui avait épousé depuis quelques années Alphonse de France, comte de Poitiers. Certes, fille de roi n'eut jamais en partage un héritage plus magnifique. Le dernier comte de Toulouse avait perdu quelques provinces; mais la plus grande partie de la France méridionale reconnaissait encore les Raymond pour maîtres et seigneurs. Aussi, Blanche de Castille, régente du royaume, s'empressa-t-elle d'envoyer des commissaires pour prendre possession des pays de la Langue-d'Oc. Qu'avait-elle à craindre? Le lion de Saint-Gilles était mort sans laisser de lionceau; la glorieuse épée des Raymond, trop pesante pour la faiblesse d'une femme, restait dans le fourreau pour être dévorée par la rouille. Plus de combat, plus de gloire, plus de nationalité méridionale, disaient les chevaliers languedociens. Raymond VII, en se couchant dans la tombe, s'est enveloppé dans le drapeau de ses pères comme dans un linceuil!

Ils attendaient avec l'anxiété qui tourmente les peuples toutes les fois qu'une révolution vient changer leur organisation sociale. Accoutumés à vivre sous la dépendance de leurs seigneurs naturels, ils redoutaient la domination des rois de France qui cher-

chaient depuis tant d'années à envahir les belles provinces du Midi.

Et moi aussi, pendant que j'écris ces lignes qui doivent servir de transition de la vieille époque à l'époque nouvelle, je me sens saisi d'un trouble, d'une inquiétude que je ne puis définir; mais dont j'ai deviné facilement la cause. J'ai tourné le dernier feuillet de la brillante époque de l'*Histoire de Toulouse*, j'ai parcouru les siècles de gloire, j'ai mesuré la taille colossale de nos héros; la tâche que je me suis imposée est presque remplie; il ne me reste plus qu'à parcourir les énormes volumes dans lesquels nos annalistes ont entassé des faits minutieux et sans aucune importance historique. Le choix est difficile à faire, l'individualité méridionale disparaît au milieu des gloires françaises; hâtons-nous d'arriver et glanons de siècle en siècle.

L'interrègne occasionné par la mort presque subite de Raymond VII, ne fut pas de longue durée; dès le mois d'octobre 1249 la reine Blanche écrivit aux capitouls, aux prud'hommes de la ville de Toulouse et du faubourg, pour leur témoigner le regret qu'elle avait de la mort de Raymond, son *très cher cousin*, et leur ordonner de reconnaître pour seigneur Alphonse, comte de Poitiers, époux de la princesse Jeanne. Trois commissaires, Gui et Hervé de Cheuvreuse, et Philippe, trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, partirent pour Toulouse, et le premier jour de décembre 1249, ils convoquèrent une grande assemblée dans le Château-Narbonnais : ils lurent publiquement les lettres de Blanche de Castille; puis, ils reçurent le serment de fidélité de la noblesse et des notables du pays. Sicard d'Alaman, qui avait été premier ministre de Raymond VII, fut nommé gouverneur-général du pays toulousain.

Pendant que cette révolution s'opérait presque sans obstacles dans la capitale de la Langue-d'Oc, Alphonse de France guerroyait en Orient. Il était prisonnier des infidèles. Lorsqu'il apprit la mort de Raymond VII, il eut le bonheur de recouvrer sa liberté, et obtint de Louis IX, son frère, la permission de retourner en France. La traversée fut des plus heureuses; les deux

époux débarquèrent au port d'Aigues-Mortes. Alphonse et la comtesse Jeanne se rendirent aussitôt à Baucaire, où ils reçurent l'hommage de plusieurs seigneurs, le 17 octobre 1250, en présence de Raymond, évêque de Toulouse, des sénéchaux de Beaucaire et de Carcassonne. Ils parcoururent ensuite les pays situés sur les bords du Rhône, et prirent possession de la comté de Provence. Partout, les puissants vassaux de la famille des Raymond reconnurent leur nouveau seigneur, qui, toujours accompagné de la comtesse Jeanne, fit son entrée solennelle dans Toulouse le vingt-troisième jour du mois de mai 1251. Le dimanche suivant, dit Catel, il fit assembler tous les habitants dans l'hôtel-de-ville, et jura de les maintenir dans leurs libertés, priviléges et coutumes. Le même jour, il convoqua une assemblée de vingt jurisconsultes, *tous versés dans l'un et l'autre droit* [2], pour les consulter sur le testament et le codicille de feu comte Raymond, son beau-père, et en examiner la validité. Les jurisconsultes, gagnés, sans doute, par les présents d'Alphonse, annulèrent l'acte qui contenait les dernières volontés de Raymond VII, et le frère de Louis IX, trouva dans cette décision un prétexte plausible pour ne pas payer les legs du comte de Toulouse; il visita successivement les divers états soumis à sa domination; mais ne séjourna pas long-temps en Languedoc. Prince faible et sans énergie, il se retira au château de Vincennes, où il recevait tous les ans l'hommage de ses vassaux.

Une trop longue absence ne tarda pas à causer quelques troubles dans la ville de Toulouse. Les habitants se plaignirent à Alphonse, vers le commencement de l'année 1255, contre le sénéchal et le viguier, qu'ils accusaient de porter atteinte à leurs priviléges et coutumes. Le comte envoya deux commissaires, avec mission de détruire les libertés municipales des Toulousains. Ils convoquèrent une réunion de capitouls dans l'hôtel-de-ville,

1 *Histoire des comtes de Toulouse*, page 380.

2 Les plus distingués de ces jurisconsultes étaient Pons d'Astoaud, chancelier d'Alphonse, et Gui Fulcodi qui fut ensuite pape, sous le nom de Clément IV.

3 *Histoire des comtes de Toulouse*, p. 385.

et leur déclarèrent que leurs privilèges et franchises étaient contraires aux intérêts de leur seigneur. Les capitouls alarmés, appelèrent tous les habitants à une assemblée générale dans l'église Saint-Quentin. Les évêques de Toulouse et de Consirans répondirent aux commissaires d'Alphonse :

« Que la ville de Toulouse ayant reçu de bonnes coutumes de » ses comtes, ils étaient résolus de les observer sans aucun chan- » gement jusqu'à l'arrivée d'Alphonse, à qui ils exposeraient » leurs raisons. »

Ils députèrent en même temps quatre capitouls, deux de la ville et deux du faubourg qui se rendirent en toute hâte à Vincennes. Ils furent favorablement accueillis par Alphonse qui leur répondit que son intention n'avait jamais été de détruire les privilèges de sa bonne ville de Toulouse, mais de les conserver. Néanmoins, ce prince ne fut pas fidèle à tenir sa promesse ; car, peu de temps après, il voulut s'arroger le droit de nommer les capitouls, dont l'élection avait été jusqu'à ce jour devolue au suffrage général. Il s'établit entre le comte et les Toulousains des rixes presque continuelles qui finirent par rendre le nom d'Alphonse presque odieux à tous les peuples du Midi [1].

Pendant que Louis terminait ses différends avec le roi d'Angleterre, qu'il donnait des fêtes à Clermont, où s'était rendu Jacques d'Aragon, pour conclure définitivement le mariage d'Izabelle, sa fille, avec Philippe de France, quelques troubles s'élevèrent dans les domaines du comte de Toulouse. La veille de la Nativité de notre Seigneur (1263), Alphonse donna commission à Odon de Montonier, son clerc, de terminer, en qualité *de son auditeur* [2], un différend qu'il avait avec Hugues, comte de Rhodez, et quelques seigneurs du pays, au sujet d'une mine d'argent trouvée en Orzals, en Rouergue. Cette affaire qui peut donner une idée de la manière dont s'administrait

[1] *Trésor des chartes de Toulouse ; — Cartulaire du comte Alphonse ; — Preuves de l'Histoire de Languedoc.*

[2] *Trésor des chartes de Toulouse ; — Lettres de Clément IV ; — Archives de Rodez ;* — La Chaise, *Histoire de saint Louis*, liv. 5.

alors la justice, avait été plaidée une première fois. En 1262, Odon de Montonier, en présence de Sicard d'Alaman, des sénéchaux de Toulouse et de Rouergue, de plusieurs jurisconsultes et assesseurs, rendit une sentence interlocutoire.

Quelques écrivains, et notamment le chroniqueur Bardin qui ne rêvait que parlements, ont cru voir dans cette réunion judiciaire l'établissement du parlement de Toulouse. On sait bien que le comte Alphonse et le roi de France, son frère, établirent dans leurs domaines respectifs un tribunal suprême pour rendre provisoirement la justice. Il est dit dans de vieilles chartes : « *Il sera » délibéré sur cette affaire avec les commissaires d'Alphonse, au » prochain parlement.* » Bardin, et ceux qui ont écrit d'après lui, se sont laissés tromper par une dénomination, et le plaid tenu à Toulouse en 1264, n'avait aucun des éléments d'une institution parlementaire. C'était tout simplement une commission provisoire, présidée par un envoyé du roi ; tous les autres membres de cette cour étaient officiers du comte. D'ailleurs, le nom de parlement ne change rien à la chose, et il suffit, pour éviter l'erreur du chroniqueur Bardin, de ne point prendre le mot dans l'acception que nous lui donnons aujourd'hui.

Ces petites querelles n'empêchaient pas le comte Alphonse de faire ses préparatifs pour un nouveau voyage en Palestine. La ville de Toulouse était alors dans la plus vive agitation ; on venaient d'intenter un procès à l'évêque Raymond Falgar qu'on accusait d'inconduite; Falgar, pressé de se justifier, se rendit à Rome, et Clément IV leva la sentence d'excommunication que les inquisiteurs de la Langue-d'Oc avaient lancée contre lui. Le comte Alphonse ne prit aucune part à ces querelles ecclésiastiques ; toujours occupé des préparatifs de la croisade, il avait déja prélevé sur ces sujets plusieurs impôts pour fournir aux dépenses de cette expédition ; mais tout l'argent fut prodigué en folles dépenses au château de Vincennes.

Cependant, le souverain pontife ne cessait d'exhorter le frère de saint Louis à partir pour la Terre-Sainte. Il lui fesait espérer pour cette entreprise trente mille livre tournois, sur le tiers des

revenus ecclésiastiques qu'il se proposait de lever dans la province [1]. Vers le commencement du mois de mai 1267, ce prince écrivit à son sénéchal de Toulouse et d'Albigeois d'accélérer la levée de l'impôt et d'en envoyer le produit au Temple, à Paris, le jeudi après la quinzaine de la Pentecôte.

« Ayant propos de soccorre personaument à la sainte Terre » d'outre-mer, de rechef nous vous mandons que quand vous » affermerez les baillies de votre sénéchaussée, ne les affermez » mie à gens soupçonneuses d'hérésie, ne d'autre grand crime, » ne à juif, ne à vos parents, ne à vos cosins, ne à vos anfans » de votre mesniée, ne autres qui soient à nos gages ne aux » vôtres. »

Les sénéchaux des diverses provinces lurent publiquement dans toutes les villes, villages et hameaux la lettre du comte Alphonse. Les commissaires ne tardèrent pas à arriver, et la levée du *fouage* s'opéra sans difficultés. Les consuls et les bourgeois de Toulouse consentirent aussi à payer; mais jaloux de leurs franchises, libertés, priviléges et coutumes, ils demandèrent qu'elles fussent rédigées d'une manière assez claire, assez précise pour que les rois de France ne pussent y porter atteinte comme par le passé. Le comte Alphonse, convaincu de la justice des demandes des Toulousains, ou, peut-être, pressé par le besoin d'argent, consentit à toutes les transactions qui lui furent presque imposées. La ville de Toulouse s'abonna pour le *fouage*, et le comte, satisfait de l'obéissance des consuls, prorogea jusqu'à la fête de la Purification le paiement de six mille livres tournois qu'ils lui avaient promis.

Ce fut, sans doute, à l'occasion de ces nouveaux tributs, imposés par le comte de Toulouse, qu'eut lieu à Carcassonne, le onzième jour du mois d'août 1269, une grande convocation de hauts dignitaires de l'église, des principaux seigneurs, des consuls et bourgeois des villes de la province. Sept évêques, vingt-

[1] Clément IV, *lettre* 487; — *Trésor des chartes de Toulouse;* — Zurit-Annal, *liv.* 8, *chap.* 71.

deux abbés, deux commandeurs de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, vingt-cinq seigneurs, siégèrent dans cette célèbre assemblée qu'on peut regarder comme la première réunion des états-généraux de la province de Languedoc. Le roi y envoya deux commissaires; mais ils n'exercèrent pas une grande influence sur les divers membres réunis pour donner une énergique démonstration de l'indépendance méridionale. Les délibérations roulèrent principalement sur la quotité des impôts, et toutes les communes y furent dignement représentées par les plus habiles magistrats du pays. L'assemblée de Carcassonne fut pour le midi de la France un acte politique dont l'importance ne peut être niée. Bientôt nous verrons les *États-Généraux de Languedoc* rallumer dans le cœur des peuples le feu sacré du patriotisme et défendre pied-à-pied les franchises communales.

Alphonse ne put s'empêcher de manifester son mécontentement quand il apprit que ses commissaires n'avaient joué qu'un rôle subalterne dans l'assemblée de Carcassonne; mais les peuples de la province mirent tant de ponctualité à lui payer les subsides qu'il sentit sa colère se calmer. D'ailleurs, tout était prêt pour l'expédition d'Orient, et le comte, prince aventurier s'il en fut jamais, partit de Vincennes, avec Jeanne, son épouse. Ils traversèrent rapidement l'Aunis, la Saintonge, le Périgord, l'Agenais et s'arrêtèrent enfin à Toulouse, pour se délasser des fatigues de leur voyage. Pendant leur séjour, qui ne fut pas de longue durée, ils accordèrent quelques priviléges à la ville et affranchirent plusieurs serfs qui achetèrent la liberté pour de modique somme d'argent [1]. Ils partirent ensuite à grandes journées, et vers la fin du mois de mai 1270, les deux époux arrivèrent à Aygues-Nargues, petite ville située à deux lieues d'Aygues-Mortes. En attendant le jour fixé pour le départ de la flotte, ils firent leur testament la veille de la saint Jean-Baptiste 1270 [2].

[1] *Gallia christiana, editio nova*, tom. 1; — *Chartes de Toulouse;* — *Cartulaire du comte Alphonse;* — Catel, *Histoire des comtes*, p. 589.

[2] Le testament de Jeanne est plein de legs pieux; ses châpelains, son *physicien* ou médecin, n'eurent qu'à se louer de sa libéralité. Le comte Alphonse fit aussi des legs en

Ils ne purent mettre à la voile en même temps que Louis IX ; ils mirent ordre au gouvernement de leurs états dont ils laissèrent l'administration à Sicard d'Alaman qui se qualifiait de *lieutenant du comte Alphonse, dans le toulousain et l'albigeois.* Ils s'embarquèrent enfin, joignirent la flotte du roi de France à Cagliari, et firent voile avec lui vers la côte d'Afrique. La quatrième croisade fut plus funeste aux chrétiens que toutes celles qui l'avaient précédée. La peste porta la mort dans tous les rangs de l'armée, et Louis IX fut une des premières victimes. Philippe, son fils, après avoir obtenu du roi de Tunis une capitulation honorable, fit voile vers la France, et arriva à Paris, le 21 mai 1271.

Quelques historiens affirment qu'Alphonse et Jeanne [1] accompagnèrent Philippe dans son voyage en Italie : mais tout porte à croire que le couple aventurier, après avoir louvoyé pendant plusieurs jours débarquèrent sur les côtes de Sicile, où ils passèrent l'hiver et une partie de l'année suivante. Ils profitèrent des premiers beaux jours du printemps, 1271, pour gagner l'Italie et continuer leur route par terre. A peine arrivés au château de Corneto sur les confins de la Toscane et des états de Gênes ; ils furent saisis d'une maladie violente ; les médecins déclarèrent le mal incurable, et les deux époux, ayant perdu toute espérance, se firent transporter à Savonne. Alphonse y décéda le vendredi de l'octave de l'Assomption et la comtesse Jeanne le mardi suivant 25 août 1271.

« La même année 1271, dit Gaffarelli dans ses *Annales de » Gênes* [2] Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère du roi » France, étant à Naples et voulant retourner dans son pays, » s'embarqua sur des galères avec sa femme, fille et héritière du » comte de Toulouse. Il passa sur nos côtes sans vouloir entrer » dans Gênes, et débarqua dans le faubourg de Saint-Pierre » d'Aréna. Comme il était fort mal, il y mourut. Les chevaliers

faveur des églises les plus célèbres de France ; il institua ses héritiers ceux qui devaient l'être ou par droit ou par coutume.

[1] La Chaise, *Histoire de Louis IX*, liv. 15 ; — *Gestes de Philippe III.*

[2] *Annales de Gênes*, tom. 6 ; — *Res itolicæ* p. 553

» qui étaient à sa suite inhumèrent dans la cathédrale de Gênes
» ses chairs et ses intestins, et après avoir célébré ses obsèques,
» ils emportèrent ses os en France. Sa femme décéda le jour sui-
» vant de mort subite, en sorte qu'on disait qu'elle avait été em-
» poisonnée. »

Tel est le récit que Gaffarelli nous a laissé sur les derniers moments d'Alphonse, comte de Poitiers, et de Jeanne, son épouse. Ce couple ne fut jamais heureux : Jeanne passa les premières années de son mariage dans le château de Vincennes, éloignée de sa bonne ville de Toulouse, qui finit par oublier la dernière héritière des Raymond; cette princesse, digne d'un meilleur sort, partagea plus tard la fortune de son époux quand il alla courrir les aventures dans les pays d'outre-mer. Alphonse n'était pas un méchant prince; mais son caractère faible et irrésolu, lui a mérité une place parmi les fils de rois, que l'histoire condamne à une honteuse nullité. Les peuples de la Langue-d'Oc n'avaient pas encore réparé les désastres de la guerre contre les Albigeois. Alphonse pouvait améliorer leur position; il ne le fit pas, et les années de son gouvernement furent stériles pour le bonheur de ses sujets. Il ambitionna la gloire de fondateur de villes [1], pendant qu'il formait le projet d'enlever aux Toulousains leurs franchises et leurs libertés : il trouva dans le cœur de nos pères une noble énergie qui déjoua toute son adresse dans l'exécution de cet acte illibéral [2], et les magistrats mirent tout en œuvre dans cette périlleuse circonstance pour conserver intactes les chartes octroyées par les comtes.

Aussitôt que la nouvelle de la mort d'Alphonse et de la com-

[1] Alphonse fonda Villefranche, Villenouvelle, Le Fousseret, Gimont, Calmon, Cordes, Verfeil, Villefranche de Rouergue, Labastide, Sainte-Foi, dans l'Agenais. Il acheta le cimetière des Juifs pour augmenter les bâtimens du Château-Narbonnais.

[2] Une ordonnance de Pierre de Reconne, viguier de Toulouse en 1271, donne une idée des mœurs des habitants pendant le XIIIe siècle. Ce magistrat permit aux habitants du faubourg de Saint-Cyprien de courir sur les filles publiques qu'ils trouveraient dans leurs qnartiers; de les dépouiller de tout vêtement, et de les amener devant son tribunal dans cet état de nudité absolue.

(*Archives de Toulouse, titres de la police.*)

tesse se fut répandue dans les pays de France et de la Langue-d'Oc, Philippe-le-Hardi, fils et successeur de Louis IX, écrivit à Guillaume de Cohardon, sénéchal de Toulouse, de prendre possession des immenses domaines dont il héritait par le traité de Paris. Ce magistrat n'avait pas attendu les ordres du roi. Le premier jour du mois de septembre 1271, il convoqua une assemblée des capitouls dans le Château-Narbonnais, et les somma de reconnaître, par un acte public, que Philippe, roi de France, était l'héritier légitime des anciens comtes de Toulouse.

« Nous sommes disposés, répondirent les capitouls, à recon-
» naître le roi Philippe pour notre seigneur immédiat, et quoique
» nous ne voyons ici aucun commissaire royal chargé de recevoir
» notre serment, nous aimons tant ce prince, et nous avons un
» si vif désir de vivre sous sa domination, que nous sommes
» prêts à lui obéir et à lui jurer fidélité envers et contre tous.

» Nous protestons néanmoins, s'écria Raymond de Roaix, que
» la ville de Toulouse sera maintenue dans le droit de créer ses
» capitouls, et, ces magistrats, dans celui de *connaître de la puni-*
» *tion des crimes ;* que tous les habitants seront conservés dans
» l'affranchissement de toutes sortes de péages et de *leudes.* »

Les capitouls demandèrent ensuite acte de leur protestation, et prêtèrent serment de fidélité sur l'évangile entre les mains de Guillaume de Cohardon. Le lendemain les bourgeois et le peuple furent convoqués au Château-Narbonnais, et formulèrent le même serment par l'organe du capitoul Adhémar d'Aigremont.

Plusieurs historiens ont cru voir dans l'empressement du roi Philippe à prendre l'héritage du comte Raymond, une marque de méfiance; les dispositions des Toulousains n'étaient rien moins que favorables au roi de France. Accoutumés à vivre sous la domination des princes de race méridionale, ils ne mirent pas beaucoup d'empressement à reconnaître l'autorité du roi de Paris ; Guillaume de Cohardon eut beaucoup de peine à triompher de leur répugnance, et s'il faut en croire un historien espagnol, les Toulousains envoyèrent des députés au roi d'Aragon pour le prier de venir prendre possession de la comté; mais le

monarque aragonnais, craignant les suites d'une tentative si dangereuse, retint Pierre, son fils, qui s'était déjà mis à la tête de la noblesse du pays et se préparait à passer les Pyrénées [1].

Ce récit est invraisemblable ; il paraît néanmoins qu'il y eut quelques intrigues de part et d'autre, puisque Guillaume de Cohardon, non content du premier serment des Toulousains, convoqua une nouvelle assemblée dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Il lut publiquement le traité par lequel Jacques, roi d'Aragon, avait cédé à Louis IX tous ses droits sur la comté de Toulouse. Les capitouls et les bourgeois prêtèrent une seconde fois serment de fidélité; les nobles et les barons répondirent à leur tour qu'ils reconnaissaient Philippe de France pour leur seigneur immédiat. Le même jour, 8 octobre 1271, quatre cents barons, chevaliers, damoiseaux, écuyers et autres nobles du pays toulousain, prêtèrent aussi serment entre les mains du sénéchal.

Ces précautions, ces mesures coërcitives ne suffirent pas pour rassurer Philippe-le-Hardi sur la conservation de ses droits à la comté de Toulouse. L'héritage des Raymond était un magnifique fleuron ajouté à la couronne de France. Il craignait tant de le perdre, qu'il envoya, l'année suivante, Florent de Varennes, amiral de France, et Guillaume de Neuville, chanoine de Chartres, pour faire renouveler au peuple les deux serments qu'ils avaient déja prêtés au sénéchal Guillaume de Cohardon. Rassuré par la lecture des actes authentiques qui assuraient pour toujours aux rois de France, la possession des provinces méridionales, il résolut de visiter les domaines dont il avait hérité. Vers la fin de l'année 1272, il partit de Paris avec l'élite des gentilshommes d'outre-Loire. Arrivé à Poitiers, il apprit que le comte de Foix avait saccagé les terres de Géraud de Casaubon, seigneur de *Sompuy*, dans le diocèse d'Auch, et vassal de la couronne : Philippe convoqua dans la capitale du Poitou, le ban et l'arrière-ban de la noblesse de son royaume, et se mit à la tête d'une puissante armée pour tirer vengeance du jeune comte de Foix.

[1] Zurita, *Annales d'Aragon*, livre III, chap. 75

Le 25 mai, il fit son entrée dans la ville où il séjourna pendant huit jours, attendant l'arrivée des troupes qui venaient du Périgord et de la Provence. Les plus puissants vassaux de la couronne se trouvèrent réunis sous la bannière de Philippe. Ces préparatifs de guerre effrayèrent le comte de Foix ; mais ce jeune héros ne perdit pas courage ; issu d'une famille de princes célèbres dans tout le Midi par leurs faits d'armes, il se hâta de prendre la défensive ; il plaça de bonnes garnisons dans ses châteaux-forts, et se réfugia, avec l'élite de ses vasseaux, dans les tours de Foix qu'on regardait alors comme imprenables. Persuadé qu'il ne pourrait tenir tête au roi de France, il implora la médiation de Jacques, roi d'Aragon. Ce prince passa les Pyrénées, et se rendit auprès de Philippe, qui s'était arrêté dans l'abbaye de Bolbonne. Il obtint du monarque des conditions de paix qui furent communiquées au comte de Foix. Ce jeune prince demanda des changements et des restrictions, et Philippe, irrité, fit marcher son armée pour assiéger le château. Réduit au désespoir, l'héritier de Roger-Bernard demanda grâce : le roi de France refusa de pardonner ; le héros fut enchaîné et conduit à Carcassonne, et enfermé dans une tour. Sa captivité dura près d'un an ; Philippe, qui aimait le jeune comte et ne pouvait s'empêcher d'admirer son dévoûment à la cause méridionale, lui rendit alors la liberté, ses domaines, et négocia pour lui un mariage avec Esclarmonde, fille du roi d'Aragon.

Après avoir terminé, presque sans coup férir, la guerre contre le comte de Foix, Philippe-le-Hardi dirigea ses pas vers la capitale de son royaume, et tint un parlement à Paris pendant les fêtes de la Pentecôte 1273. Il reçut les plaintes des consuls et des bourgeois de Toulouse au sujet des exactions que les commissaires-royaux commettaient impunément dans la province. Sicard d'Alaman, qui avait été premier ministre de Raymond VII et du comte Alphonse, fut accusé d'avoir détourné à son profit l'or, les joyaux et autres objets précieux de leur trésor. Ce célèbre personnage mourut vers la fin de l'année 1273, et ses accusateurs n'eurent pas le temps de lui faire son procès.

Pendant que les magistrats municipaux défendaient avec une noble énergie leurs franchises, priviléges et libertés, les hérétiques vaudois recommençaient leurs prédications dans le pays toulousain. Vers l'an 1275, Pierre de Voisins, qui avait succédé à Jean de Vaugreneuse dans la charge de sénéchal, parcourut la province, dit Garinet [1], fesant brûler les vaudois et un grand nombre de sorciers de l'un et de l'autre sexe [2]. Les henriciens n'osèrent plus paraître dans Toulouse, et Vivian, leur évêque, fut contraint de se réfugier en Italie.

Les rixes qui s'élevaient chaque jour entre les seigneurs et les bourgeois, déterminèrent le roi de France à former en 1280 une commission temporaire pour juger des causes spéciales. Bardin, dans sa *chronique manuscrite*, dit que ce tribunal tint sa première séance dans l'abbaye de Sorèze. Ce chroniqueur du xve siècle nous a transmis les noms des membres de ce prétendu parlement et cite même, à l'appui de ses assertions, le testament du premier président Lancelot d'Orgemont, décédé dans l'abbaye

1 *Histoire de la magie et des sorciers.*

2 Pierre de Voisins fit brûler sur la place Saint-Étienne une sorcière nommée Angèle.
« La dona d'Angèle, disent les auteurs de la biographie toulousaine, était seigneuresse » du lieu de la Barthe. A l'âge de cinquante-six ans, elle se persuada qu'une intelligence » aérienne venait durant les ténèbres de la nuit lui rappeler et lui faire goûter les plai- » sirs que l'amour avait peut-être offert à sa jeunesse. Citée devant le tribunal de l'in- » quisition, elle dit qu'un démon la visitait chaque nuit depuis plusieurs années. De ce » commerce, ajoutait-elle, était provenu un être monstrueux qui avait la tête d'un loup » et la queue d'un serpent. Il ne se nourrissait que de chair humaine, et sa mère allait » pendant la nuit enlever des petits enfants qu'elle lui donnait pour pâture Au bout de » deux ans, le monstre disparut sans plus se remontrer aux yeux d'Angèle.

» Hugues de Biémolis, un des juges du tribunal de l'inquisition, ne s'enquêta pas du » nombre d'enfants qui avaient disparu du pays; il porta la sentence ordinaire. Angèle » fut livrée au sénéchal et brûlée sur la place Saint-Étienne.

« L'année suivante, 1275, un habitant de Toulouse, nommé Perrot, séduit par un » rabbin, embrassa la religion judaïque; l'inquisiteur ordonna que l'apôtre et le néo- » phite fussent arrêtés. Le rabbin fut pris; mais Perrot était mort depuis quelques jours. » Le tribunal de l'inquisition fit exhumer le cadavre; on lui fit son procès ainsi qu'au rab- » bin, qui fut obligé de marcher au supplice en portant au cou les restes inanimés de » Perrot. »

(Lafaille, *Annales de Toulouse*; — Percin, *Monumenta conventûs Tolosani.*)

de Sorèze. Mais la commission formée par Philippe-le-Hardi, dit d'Aldéguier, n'avait aucun rapport avec le parlement de Toulouse, et nous croyons qu'encore ici le parlement n'est que dans la tête des chroniqueurs qui ont cru le voir partout. »

Ces améliorations, dans le gouvernement de la province et dans la manière de rendre la justice, ne purent maintenir dans le devoir les seigneurs du pays toulousain. Le comte de Foix était en guerre avec le roi d'Aragon. Les gentilshommes languedociens prirent parti pour l'héritier de Roger-Bernard. Ils furent faits prisonniers par les chevaliers aragonnais, et Jacques ne leur rendit la liberté qu'après un an de détention. Les hostilités recommencèrent alors avec un nouvel acharnement, et nécessitèrent une entrevue entre les rois de France et d'Aragon. Philippe arriva à Toulouse vers la fin du mois d'octobre 1281 [1]; Pierre, roi d'Aragon, fit aussi son entrée dans la capitale de la Langue-d'Oc, quelques jours après. Les deux princes étaient dans l'intention d'obtenir l'un de l'autre des demandes particulières. Pierre d'Aragon voulait que Philippe se désistât de ses droits sur la ville de Montpellier, et le roi de France, que les fils de l'infant Ferdinand lui fussent remis. Les pourparlers durèrent plusieurs jours, et les deux princes se séparèrent bons amis en apparence;

[1] On peut citer comme un trait mémorable de l'histoire de Toulouse, dit l'annaliste Durosoy, l'accident arrivé le 11 de mai 1281, veille de l'Ascension. Lorsque la procession, qu'on avait coutume de faire en bateaux sur la Garonne, eut passé sous le vieux pont, la plus grande partie de ce pont s'écroula. Deux cents personnes périrent par cette chute. Ce n'était point le pont qui allait de la Daurade à l'hôpital St-Jacques. Celui-là n'eut le nom de *Vieux pont* que lorsqu'on eut bâti le grand pont que l'on voit aujourd'hui; car alors on l'appelait le pont Neuf. Il y avait alors quatre ponts à Toulouse. Les deux dont nous venons de parler, et deux autres; l'un qui commençait au port de *Bidou*, et l'autre que l'on appelait pont de Comminges, près du Château-Narbonnais. Car celui qui avait sa sortie au milieu de l'île de *Tounis*, et qui fut emporté par un débordement en 1836, n'était point encore construit. Tous ces ponts étaient en bois, et les crues d'eau les détruisaient souvent. Les piles seules, restes de vieilles constructions, étaient en maçonnerie. On était réduit à se servir de bacs pour passer la rivière, et le produit du péage se partageait entre le syndic de la ville et les religieux de la Daurade.

Ces détails suffisent pour prouver que la ville de Toulouse, vers la fin du XI[e] siècle était aussi étendue, aussi peuplée qu'elle l'est de nos jours.

mais résolus à profiter de la première occasion pour faire valoir leurs prétentions ridicules.

Philippe, pendant que son rival cherchait à mettre à profit la révolution suite du massacre commis à Palerme et connu dans l'histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parcourut la province, convoqua la noblesse, et ne négligea aucune des mesures qui pouvaient mettre son royaume à l'abri d'une invasion. Il ordonna à Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, et à Bertrand de Montaigu, abbé de Moissac, de rédiger les coutumes, libertés municipales et priviléges de la capitale de la Langue-d'Oc.

» Par la même ordonnance, dit d'Aldéguier, le roi régla la » manière dont se ferait à l'avenir l'élection des consuls dont » il fixa le nombre à douze, six pour la ville et six pour le fau- » bourg Saint-Sernin. L'élection des candidats avait lieu au » Château-Narbonnais, véritable palais royal. Chacun des douze » consuls en charge, nommait trois candidats pour son quartier » et le viguier choisissait un de ces trois candidats. Les douze élus » prêtaient serment entre les mains de cet officier royal en charge » à la mi-décembre. Philippe statua aussi sur la manière dont » la justice devait être rendue par les consuls. L'attribution de » juger souverainement était donnée aux consuls assistés du vi- » guier ; sa présence seule établissait la souveraineté du tribunal. » Ce magistrat représentait assez bien les procureurs-généraux » d'aujourd'hui. Il avait ses prisons dans lesquelles il pouvait dé- » tenir les prévenus, dans certains cas, comme celui de flagrant » délit. Mais une fois écroué aux prisons de la viguerie, le pré- » venu ne pouvait être mis en liberté que par le jugement des » consuls [1]. »

Ces sages réglements pour la justice civile et criminelle, ne détournèrent pas le roi Philippe de ses projets de guerre ; il leva

[1] Primitivement la ville de Toulouse avait vingt-quatre *consuls*, douze de la cité, et douze du faubourg. Sous Alphonse, le nombre fut réduit à douze. Le premier acte où on ne voit que ce nombre d'inscrits est la transaction de 1269, passée entre les gens du faubourg, pour établir une *bourse commune*.

une nombreuse armée vers l'an 1285 pour marcher à la conquête du royaume d'Aragon et venger ainsi l'honneur de son frère Charles d'Anjou, honteusement chassé de la Sicile par le perfide Pierre III. Il fixa le rendez-vous général dans un petit bourg situé près de Narbonne ; Eustache de Beaumarchais prit part à cette aventureuse expédition, et se mit à la tête des milices de la sénéchaussée de Toulouse. Tout sourit d'abord à l'ambition du roi de France ; mais son armée, occupée à assiéger les places fortes de la Catalogne, fut bientôt en proie à une cruelle épidémie. Harcelés par les habitants du pays, manquant de vivres, les soldats commencèrent à murmurer ; on se prépara à la retraite, qui s'effectua difficilement dans les gorges des Pyrénées, et Philippe, suivi des déplorables débris de son armée, accablé de fatigues, eut beaucoup de peine à arriver jusqu'à Perpignan, où il décéda le 5 octobre 1285.

Philippe-le-Bel, à la première nouvelle de la mort de son père, nomma des commissaires pour recevoir le serment de fidélité, des nobles et bourgeois des sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne, de Beaucaire et de Rouergue. Ce prince fit un court séjour dans la Langue-d'Oc, et fut sacré à Rheims le 6 janvier 1286.

Bertrand de l'Ile-Jourdain, évêque de Toulouse, mourut vers le même temps dans sa ville épiscopale. L'historien Catel a donné une copie du testament de ce prélat, et en le lisant on a peine à croire aux immenses richesses que possédait alors le haut clergé. Bertrand de l'Ile-Jourdain légua vingt calices de vermeil à la cathédrale Saint-Etienne et aux autres églises de son diocèse. Il assigna une somme très considérable pour entretenir, dans la Palestine, six chevaliers avec leurs hommes d'armes. Les legs en argent montaient à cent vingt mille livres tournois, somme équivalente à plus de deux millions d'aujourd'hui. Ce prélat aimait et protégeait les savants ; il est fait mention, dans son testament de trois bibliothèques qu'il possédait : l'une de livres de droit civil, l'autre de droit canon, et une troisième de livres de théologie. Trois médecins et deux professeurs en droit étaient attachés à sa personne.

« Ce fut Bertrand de l'Ile-Jourdain, qui fit fonder le chœur et les quatorze chapelles de l'église Saint-Étienne, que sa mort l'empêcha d'achever [1]. Le château de Balma, maison de campagne des archevêques de Toulouse, fut aussi élevé par ses soins ; sa vaisselle d'argent, qui fut vendue après sa mort, pesait mille marcs. Sa maison se composait de douze chapelains, de quatre gentilshommes, damoiseaux ou pages, douze écuyers, trois courriers, plusieurs fourriers de logement, plusieurs cuisiniers, un grand nombre d'officiers chargés de divers services, et une multitude d'esclaves pour remplir les basses fonc tions. Il légua de quoi marier un très grand nombre de pauvres filles, de quoi vêtir mille indigents, et tous ces legs sont encore peu de chose auprès de ceux de terres et de châteaux qu'il fit à ses amis et à sa famille. Une des dispositions les plus remarquables du testament de ce prélat, qui fait l'éloge de son cœur, est celle où il charge ses exécuteurs testamentaires de dédommager tous ceux des vassaux de sa famille, qui prouveraient avoir éprouvé quelques pertes dans les malheureuses guerres que ses divers membres s'étaient faites entr'eux. »

La justice était alors rendue par des commissions royales, connues sous le nom de parlement, et dans lesquelles plusieurs historiens ont cru voir l'origine de la cour suprême établie plus tard par Philippe-le-Bel dans la ville de Toulouse. La commission, assemblée à Toulouse vers la fin de la même année, 1287, fut investie d'une juridiction qui s'étendit sur tous les domaines des anciens comtes ; on ne peut néanmoins affirmer que l'origine du parlement de la Langue-d'Oc remonte à la juridiction temporaire des commissaires de Philippe-le-Bel. Ici le nom ne fait rien à la chose, dit M. d'Aldéguier ; tout ce que l'on peut conclure, c'est que le nom de parlement n'avait alors d'autre signification que celle d'une commission judiciaire quelconque [2], ne fut-elle composée que de deux personnes, pourvu que l'une et

[1] J.-B.-A. d'Aldéguier, tom. III, p. 47.

[2] En 1287, le droit d'asile dans les églises était encore regardé comme inviolable.

l'autre, ou seulement l'une des deux, fut nommée par le roi.

Pendant que Philippe-le-Bel posait ainsi les premiers fondements du grand édifice de la législation moderne, il était toujours en guerre avec Alphonse, roi d'Aragon. En 1290, Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, fut investi du commandement général de l'armée que le roi de France destinait à agir sur les frontières du royaume. Les hostilités furent poussées avec tant d'activité, qu'Alphonse demanda la paix et l'obtint par l'entremise du souverain pontife. Eustache de Beaumarchais eut beaucoup de part au succès de cette campagne, qui se termina à la satisfaction du roi de France. Cet intrépide seigneur, un des plus habiles capitaines de son siècle, sut mettre à profit le temps de paix. En 1290, il fonda la petite ville de Grenade sur la Garonne, à deux lieues de l'abbaye de Grandselve. Il fut aussi le fondateur de la ville de Fleurance dans la comté de Gaure; ce sénéchal, par des actions louables, mérita l'estime et l'affection des peuples du pays toulousain [1].

Boniface VIII, dont le nom est si célèbre dans l'histoire des papes, occupait alors la chaire pontificale : il divisa le diocèse de Toulouse en deux parties, et fonda l'évêché de Pamiers. L'évêque Mascaron partit aussitôt pour Rome dans l'espoir d'empêcher ce démembrement; Boniface fut inflexible, et le prélat toulousain mourut, dans la capitale du monde chrétien, de chagrin ou de fatigue. La nomination d'un nouvel évêque appartenait de droit au chapitre Saint-Etienne ; le pape, sans respecter des prérogatives consacrées par le temps, élut de sa propre autorité Louis, fils aîné de Charles II, roi de Naples. Cette nomination mit en

cette année, dit le chroniqueur Bardin, un criminel s'étant réfugié dans l'église Nazareth, les capitouls l'en firent arracher, l'enfermèrent dans leurs prisons et le mirent à la torture pour lui faire avouer son crime.

Le chapitre de Saint-Étienne se plaignit, de ce qu'on avait violé le droit d'asile, aux commissaires du roi qui tenaient alors le parlement dans Toulouse. Il fut ordonné que les capitouls remettraient le prisonnier dans l'église Nazareth, et qu'il lui serait permis d'y manger et dormir.

[1] En 1291, Eustache de Beaumarchais et l'abbé de Moissac terminèrent la rédaction des *Coûtumes de Toulouse*, qui furent approuvées par Philippe-le-Bel.

émoi le clergé de Toulouse [1]. Les bourgeois firent peu d'attention à ces querelles religieuses; ils étaient alors occupés à faire de grands préparatifs de guerre; le roi de France n'eut qu'à se louer de la fidélité et de la bravoure des milices toulousaines, qui furent licenciées en 1295.

Vers la fin de cette même année, dit Lafaille, on prit une délibération dans l'hôtel-de-ville, portant, entr'autres choses, qu'il serait fait un registre, où seraient insérées les élections des capitouls. Les annales de l'hôtel-de-ville de Toulouse, remontent, sans contredit, à l'arrêté des capitouls de l'année 1296. Mais ces registres, pendant plus d'un siècle, ne continrent que les noms des consuls avec leurs portraits peints en miniature dans les grandes lettres initiales : on n'y ajouta, dans le principe, aucun fait historique; ce ne fut que plus tard qu'on se hasarda à y introduire quelques détails sur les élections des consuls : les annalistes racontèrent les moindres détails des entrées des rois de France, des pompes funèbres, des diverses cérémonies; malheureusement, ils négligèrent les faits qui auraient pu jeter un grand jour sur l'histoire de Toulouse, et il est presque impossible de remplir cette lacune.

Philippe-le-Bel était à la fois en guerre avec le roi d'Angleterre et en discussion avec Boniface VIII. Ce pape, toujours inflexible, était irrité contre le roi de France, et lui reprochait de ne pas poursuivre les hérétiques avec la rigueur des lois de l'église. La secte des fratricelles parcourait les pays de la Langue-d'Oc, sous la conduite d'un moine nommé Pierre-Jean d'Olive. Philippe, lassé de persécuter ses sujets, réprimait le zèle des inquisiteurs [2]; c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer sur sa tête la vengeance de Boniface, qui voulait voir les sceptres de

[1] Le connétable Raoul de Nesles se rendit à Toulouse pour organiser les milices du pays. On imposa six sous tournois (six francs de notre monnaie) pour subvenir aux frais de l'expédition. Le commandement des milices fut confié à un des consuls.

[2] Philippe-le-Bel rendit une ordonnance portant que la prison des *hauts-murats* serait la seule où on enfermerait les détenus pour crime d'hérésie; que le geolier serait nommé par le sénéchal de Toulouse et l'évêque, et non par les inquisiteurs.

tous les rois se courber devant sa tiare. Alors commença une lutte acharnée; en vain Philippe essaya de ramener Boniface à des sentiments de modération ; rien ne lui réussit, et, en 1300, il prit le parti d'envoyer à Rome une ambassade à la tête de laquelle était Guillaume de Nogaret.

Ce chancelier de France était né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse, vers l'an 1260. A l'âge de 23 ans, il professa la jurisprudence à Montpellier, et il fut nommé juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes et de Beaucaire. Philippe-le-Bel lui confia les négociations les plus importantes, et il était au comble de la faveur, quand il partit pour Rome. Il parla au souverain pontife avec une noble fierté, et osa même justifier la conduite du roi son maître. Mais Boniface n'était pas homme à reculer; il excommunia Philippe, offrit la couronne de France à l'empereur d'Allemagne, et au roi d'Angleterre, qui n'osèrent accepter ce dangereux présent.

Philippe convoqua les états-généraux du royaume; il fut résolu, d'un commun accord, qu'on s'emparerait de la personne du pape, et qu'on le ferait conduire à Lyon où il serait déposé dans un concile général. Cette importante mission fut confiée à Nogaret, qui partit pour l'Italie, accompagné de Sciarra-Colonne, prince romain, ennemi personnel du souverain pontife. L'ambassadeur de Philippe-le-Bel eut d'abord recours à la ruse pour triompher de la méfiance et de l'opiniâtreté de Boniface VIII. Tout le monde connaît les circonstances du drame étrange qui fut joué au Vatican en 1303. Le pape déploya toute la puissance de son énergie, et Sciarra-Colonne, transporté de colère, le frappa sur la joue avec son gantelet[1]; il l'aurait peut-être percé de son épée si Nogaret ne s'y fut opposé.

« Toi, chétif pape, dit l'ambassadeur à Boniface VIII, regarde » et considère de monseigneur le roi de France la bonté, qui » tant est loin de toi, te garde par moi et te défend contre tes

[1] Quelques historiens ont attribué à tort cet excès de colère à l'ambassadeur de Philippe-le-Bel.

» ennemis, ainsi que ses prédécesseurs ont toujours gardé les » tiens. »

Nogaret, après avoir arraché le pape à la fureur de Colonne, le prit sous sa sauve-garde, et il se disposait à le conduire en France, lorsque le peuple d'Agnanie courut aux armes et le força à prendre la fuite. Dix-huit jours après on lui annonça la mort de Boniface VIII. La cause de Philippe était gagnée, et le fidèle ambassadeur revint en France : le roi le combla de marques de faveur et le nomma chancelier de France en 1307. Grand guerrier et profond politique, Guillaume de Nogaret mourut en 1313, au moment où il venait de recevoir des lettres-patentes de Philippe-le-Bel, qui le mettait au nombre de ses exécuteurs testamentaires [1].

Le souverain pontife et le roi de France avaient rempli l'Europe du bruit de leurs querelles scandaleuses : Boniface VIII, toujours ennemi irréconciliable des Français, avait tenu un fameux consistoire où il avait déployé toute sa haine et toute son ambition. Philippe-le-Bel avait trouvé, dans le dévoûment des états-généraux, de puissants secours contre ses ennemis; mais la guerre étrangère, qu'il soutenait depuis plusieurs années, les factions qui agitaient les provinces, avaient épuisé le trésor royal. La Langue-d'Oc était alors le pays le plus riche de France : vers l'an 1304, Philippe-le-Bel fit un voyage dans les provinces méridionales pour se procurer de l'argent.

« L'an 1303, dit le chroniqueur Bardin, et le huitième de décembre, Gaucher, connétable de France, entra dans Toulouse par la porte d'*Arnaud-Bernard*. Tous les ordres de la ville allèrent au-devant de lui. Il avait trois cents chevaux à sa suite. montait un beau cheval blanc, et marchait au milieu de quatre

[1] Le buste de ce chancelier de France est à la salle des Illustres; mais le casque qu'on lui a mis en tête est un contre-sens qui devrait être corrigé. Nogaret n'alla jamais en Italie comme guerrier, mais comme négociateur. Il se servit des troupes de Colonne mais il ne les commanda pas. Ces bévues monumentales pouvaient être tolérées à l'époque où vivait Nogaret. De nos jours, au casque et à la cuirasse du guerrier, on devrait substituer les insignes de la haute magistrature que remplissait Nogaret.

(J.-B.-A. d'Aldéguier, tom. III, page 67.)

capitouls. C'était un homme de cinquante-cinq ans, de belle taille et de bonne mine. Il mit pied à terre avec tous ceux de sa suite devant le grand portail de l'église Saint-Etienne, où il fut reçu par l'évêque de Toulouse, revêtu de ses habits pontificaux, et assisté de son clergé.

« Le lundi, troisième de décembre de la même année, les trois états du pays de Languedoc s'assemblèrent dans l'église des Jacobins de cette ville. Chaque ordre y eut sa chambre séparée. L'archevêque d'Auch présidait à la chambre ecclésiastique; le sénéchal de Toulouse présidait à la chambre de la noblesse. Toutes les villes et faubourgs qui avaient plus de trois cents feux, avaient nommé deux de leurs bourgeois ou habitants, et ceux-ci composaient la troisième chambre, où présidait Roger Barravi, capitoul, auprès duquel tous les autres capitouls eurent séance[1]. »

Le long récit que Bardin a inséré dans sa chronique sur les cérémonies d'installation du parlement de Toulouse, sur la nomination des magistrats, est dénué de vraisemblance. En le lisant, on est tenté de croire que c'est un conte fait à plaisir. Néanmoins, il est avéré que Philippe-le-Bel passa le mois de janvier 1304 dans la capitale de la Langue-d'Oc, et y fit rendre la justice par une commission royale que le crédule Bardin a pompeusement qualifiée du nom de parlement. Pour répondre à l'accueil bienveillant des capitouls et des bourgeois, il accorda plusieurs priviléges à la ville, où il ne prolongea pas son séjour, pressé qu'il était de revenir dans le Nord pour continuer la guerre de Flandres.

En 1305, le pape Clément V, dans son voyage de Poitiers à

[1] Les états-généraux imposèrent les sommes nécessaires pour les gages et les appointements des officiers du parlement, savoir :

Huit cents livres pour le premier président,
Trois cents livres pour chaque conseiller lay,
Deux cent cinquante livres pour chaque conseiller clerc,
Quatre cents livres pour le procureur-général du roi,
Cent livres pour le premier huissier,
Cinquante livres pour chacun des autres.

Lyon, passa par la ville de Toulouse, qui était alors en proie aux horreurs de la famine. L'arrivée du souverain pontife consola pendant quelques jours les malheureux habitants [1]. Il entra dans la ville sur une mule richement caparaçonnée, suivi de ses cardinaux et de ses principaux officiers : six consuls portaient sur sa tête un dais d'étoffe précieuse.

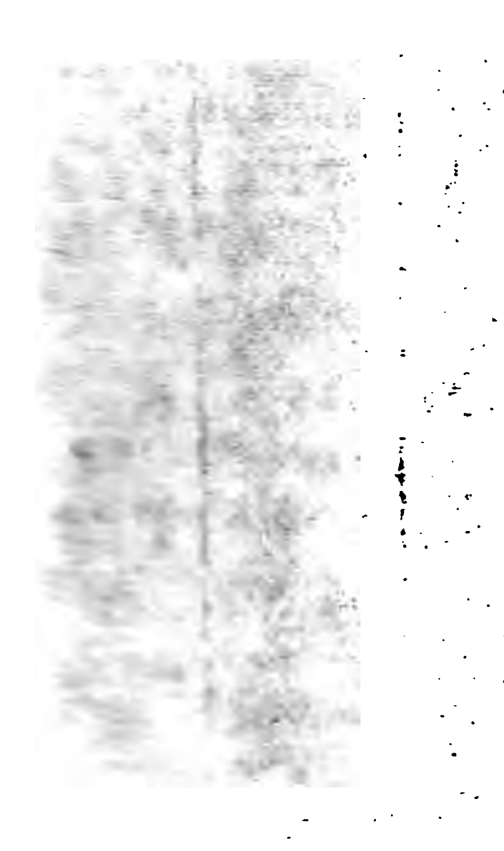
Le souverain pontife visita toutes les églises de Toulouse. Dans le trésor de Saint-Sernin était alors une pierre précieuse appelée le *camaieul ;* la tradition ajoutait [2] qu'elle avait été transportée de Jéricho dans le temple de Jérusalem, où elle s'était brisée, comme toutes les autres pierres, au moment de la mort de Jésus-Christ, et que l'un de ces morceaux s'était conservé miraculeusement jusqu'au temps de Charlemagne. Le calife Haround-Alraschid, en avait fait cadeau à Charlemagne, qui l'avait donnée, plus tard, à la ville de Toulouse pour qu'elle y fut conservée dans le trésor de l'abbaye. Le pape demanda avec instance qu'on lui cédât ce joyau, et offrit aux capitouls de faire construire à ses frais un pont sur la Garonne. Il ne put l'obtenir, et partit fort mécontent de l'opiniâtreté des magistrats municipaux de Toulouse [3].

Le roi de France et ses commissaires avaient levé tant d'impôts sur les diverses provinces du royaume, qu'il n'y avait plus rien à espérer de la misère des peuples. Philippe, que les historiens du temps appelèrent le roi *faux-monnoyeur,* persécuta les juifs, et les riches marchands de cette nation n'obtinrent la liberté qu'en sacrifiant leurs trésors à l'insatiable avidité du monarque. Les chevaliers du Temple possédaient de grands biens dans toute l'Europe; Philippe, jaloux de la puissance de cet ordre, et pardessus tout avide de ses richesses, résolut de l'abolir dans le royaume de France. Les prétextes ne manquèrent pas; les tem-

[1] Clément V avait été évêque de Comminges avant d'être archevêque de Bordeaux: il passait à Toulouse, se rendant à Avignon, où il allait faire sa résidence.

[2] J.-B.-A. d'Aldéguier, tom. III, page 86.

[3] Plus tard, François I[er], moins scrupuleux que Clément V, enleva le camaieul du trésor de Saint-Sernin.



ravi, pour justifier leur conduite. Philippe fut inflexible, et les envoyés toulousains eurent beaucoup de peine à se sauver. Le mécontentement était à son comble lorsque la disette et la contagion réduisirent le Languedoc aux dernières horreurs de la misère.

Ces calamités ne les empêchèrent pas d'envoyer dans la Guienne leurs milices commandées par deux capitouls, pour faire la guerre aux Anglais : Philippe aurait dû respecter un si noble patriotisme, qui s'imposait les sacrifices les plus onéreux; il osa pourtant envoyer à Toulouse des agents du fisc, en 1313. Cette année les états-généraux de la province, rassemblés dans le Château-Narbonnais, refusèrent au roi un subside de trois cent mille francs qu'il leur avait demandé. Le clergé, la noblesse, le tiers-état votèrent unanimement dans cette circonstance, et effrayèrent, par leur coalition, les commissaires de Philippe.

Sur ces entrefaites, les cardinaux réunis à Lyon pour donner un successeur à Clément V élurent Jacques d'Euse, natif de Cahors, cardinal-évêque de Porto. Le nouveau pontife prit le nom de Jean XXII. Gaillard de Pressac, neveu de Clément V, occupait alors le siége épiscopal de Toulouse. Le pape Jean, persuadé que ce diocèse était d'une trop grande étendue pour être facilement administré par un seul prélat, résolut de le diviser : Gaillard de Pressac ne voulut pas y consentir; il fut déposé et eut pour successeur Jean de Comminges. Pour dédommager le nouveau prélat, Jean érigea l'évêché de Toulouse en archevêché, et lui donna pour suffragants, les évêques de Rieux, de Saint-Papoul, de Lombez, de Pamiers et de Montauban [1].

Les changements opérés dans plusieurs églises de Langue-d'Oc n'empêchèrent pas le roi de France d'envoyer de nouveaux commissaires pour lever les subsides nécessaires à la guerre

[1] L'évêché de Toulouse, après que celui de Pamiers en eut été détaché, donnait encore au titulaire un revenu annuel de trente-cinq mille livres, somme équivalente à plus de quatre cent mille francs d'aujourd'hui. Le produit des quatre autres évêchés fut évalué à soixante mille francs, de sorte qu'il restait au nouvel archevêque deux cent vingt-cinq mille francs de rente.

contre les Flamands. Les principaux tenanciers et quelques seigneurs de la province se réunirent à Toulouse dans l'octave de la Noël, 1318 : ils déclarèrent formellement que le peuple et les bourgeois étaient dans l'impossibilité de payer un nouvel impôt. La misère était générale dans le midi de la France. On accusa les lépreux d'avoir empoisonné les fontaines; le nombre de ces infortunés étaient grand à Toulouse [1]. Le peuple les massacra sans pitié, et les juifs furent aussi compris dans cette sanglante proscription.

Depuis plusieurs années, les inquisiteurs n'exerçaient plus leur ministère avec autant de rigueur dans les pays de la Langue-d'Oc. Le 30 septembre 1319, frère Jean Guidonis, inquisiteur de Toulouse, et frère Jean de Beaune, inquisiteur de Carcassonne, célébrèrent dans la cathédrale Saint-Etienne une de ces effrayantes cérémonies que les Espagnols appellent *auto-da-fé* (acte de foi.) Plusieurs hérétiques, plusieurs bourgeois, suspects d'hérésie, subirent diverses condamnations; les uns furent tenus d'accomplir de longs pélerinages, les autres de payer de fortes sommes d'argent, d'autres enfin furent condamnés au dernier supplice et périrent sur un bûcher quelques jours après.

[1] Il y avait plusieurs léprosies à Toulouse, dit M. d'Aldéguier; celle du faubourg d'Arnaud-Bernard était la plus considérable. Le cimetière des lépreux était dans un terrain muré au nord-ouest du Bazacle. Les lépreux nommaient eux-mêmes les administrateurs de leurs maisons, sauf la confirmation par les magistrats municipaux. On appelait ces administrateurs *magrals*. On observait plusieurs formalités pour séparer un lépreux de la société. — Le clergé allait prendre le lépreux dans sa maison, où le malheureux l'attendait au bas de l'escalier. Il était conduit, à peu-près comme on conduit un mort à l'église, vers l'heure de midi. On le revêtait d'un drap mortuaire, et on le plaçait dans une chapelle ardente. On chantait alors les prières des morts; il était ensuite conduit à la léprosie. — Avant d'entrer dans cet asile, le lépreux se mettait à genoux, et écoutait l'exhortation du prêtre qui l'avait conduit; il prenait le vêtement des lépreux qu'on appelait *tartarille*. On lui mettait en main une cliquette ou crécelle qui devait lui servir quand il sortirait, pour avertir les gens de l'éviter. — Il lui était défendu de sortir sans sa crecelle, qu'il devait faire sonner quand il apercevrait quelqu'un. — Il ne pouvait sortir nu-pieds, ni passer par des rues étroites, où il aurait couru le risque de coudoyer quelqu'un. — Il ne pouvait entrer dans aucun lieu public, ni laver aucune partie de son corps dans les fontaines ou rivières. — Les lépreux étaient en horreur au peuple qui les regardait comme des réprouvés.

Les juifs eurent aussi beaucoup à souffrir de la sévérité des inquisiteurs; vers le commencement de l'année 1320, leur nation, décimée tant de fois par Philippe-le-Bel, fut menacée d'une ruine totale.

« Cette année, dit la chronique d'Antonin, on ne sait par » quel esprit presque tous les bergers de France s'assemblèrent » et formèrent un corps, sous un chef qu'ils appelaient leur maître: » ils disaient qu'un ange leur avait révélé que la Terre pro- » mise devait être bientôt délivrée et tirée des mains des payens. » S'assemblant en grandes troupes sous prétexte de zèle, de fer- » veur pour la justice, ils persécutaient les prêtres et les religieux » qui s'opposaient à leurs crimes et à leurs actions frénétiques. » Ils fesaient, défesaient leur mariage par caprice ou par fureur ; » ils pardonnaient les péchés commis et à commettre. Quelques- » uns d'entre eux portaient l'anneau épiscopal et donnaient la » bénédiction au peuple. Prétextant de faux miracles, ils se » rendaient les maîtres des églises, sonnaient les cloches, disaient » qu'ils avaient des visions d'anges et commerce avec les habi- » tants des cieux ; et parce que les prêtres s'opposaient à ces » fureurs, ils les persécutaient même jusqu'au sang. »

Les habitants des campagnes, séduits par les promesses du *maître* des pastoureaux, s'enrôlèrent en grand nombre, et grossirent ainsi le nombre des frénétiques qui envahirent le pays toulousain vers l'an 1320. Ils en voulaient surtout aux juifs qu'ils exterminaient sans pitié. Ces malheureux proscrits fuyaient de ville en ville pour échapper à leurs persécuteurs. En passant près du château de Verdun-sur-Garonne, ils demandèrent asile au seigneur du lieu. Ce chevalier, qui était *homme du roi*, dit une chronique, leur permit de se réfugier dans la tour. Les pastoureaux apprirent à leur arrivée, que les juifs s'étaient mis sous la protection du châtelain de Verdun ; ils résolurent d'assiéger le manoir. Les Israëlites étaient sans armes, et ils se virent réduits à démolir les murailles pour jeter des pierres sur les assiégeants. Ce genre de défense n'effraya pas les pastoureaux ; ils poursuivirent le siége avec un acharnement implacable, et les juifs,

n'ayant plus rien pour repousser leurs attaques, jetèrent leurs enfants, au lieu de pierres, sur les impitoyables pastoureaux. Ces horribles munitions ne tardèrent pas à manquer ; un vieux rabbin dit alors à ses compagnons d'infortune :

« Mes frères, nous ne pouvons plus résister aux pastoureaux ; » dans quelques heures, ils seront maîtres du château, et nous » égorgeront jusqu'au dernier.

» Nous ne voulons pas périr de la main des incirconcis, ré- » pondirent les juifs ; qu'un de nous se charge de donner la mort » à ses frères. »

Le sort désigna le vieux rabbin ; le vieillard, après avoir fait sa prière, s'arma d'une hache et tua ses frères qui étaient au nombre de cinq cents ; il n'épargna que les enfants, et, après avoir terminé cette abominable boucherie, il sortit de la tour pour annoncer aux pastoureaux ce qu'il avait fait.

« Tu as cru te sauver en tuant ainsi les tiens, lui dit le *maître;* » mais tu ne seras pas épargné toi-même. Pastoureaux, que ce » juif soit mis en pièces! »

Au même instant, le rabbin fut massacré, dit Baluze dans la *Vie des papes d'Avignon ;* les enfants échappèrent seuls à la mort et furent tous baptisés.

Maîtres du château de Verdun, les pastoureaux se présentèrent aux portes de la ville de Toulouse ; les capitouls refusèrent de les ouvrir aux égorgeurs ; mais le peuple qui croyait à la mission des bergers, enrôlés sous la bannière d'un ridicule fanatisme, força les barrières et les pastoureaux firent une horrible massacre de tous les juifs qu'ils trouvèrent dans la capitale de la Langue-d'Oc. Ils pillèrent leurs maisons, et puis, chargés de riches dépouilles, ils prirent la route du bas-pays, résolus d'aller à Avignon enlever le pape et ses cardinaux pour les mettre à leur tête. Heureusement, les habitants et les bourgeois avaient déja pris les armes ; les pastoureaux furent taillés en pièces près de Carcassonne, et la France méridionale fut pour toujours délivrée de ces bandes d'aventuriers [1].

[1] Pendant le séjour de Charles-le-Bel, dit Durosoy, il s'éleva un différend entre le comte

Philippe-le-Long mourut sur ces entrefaites, et Charles IV, dit le Bel, lui succéda; ce prince, après avoir reçu l'hommage de ces vassaux d'outre-Loire, se rendit à Toulouse en 1324. La capitale de la Langue-d'Oc, était alors la métropole du Midi, et les rois de France y fesaient de fréquents voyages pour consolider leur domination sur les provinces voisines. Charles IV y séjourna pendant les mois de février et de mars avec la reine, son épouse, le comte de Valois et Sanche, roi de Majorque. Les principaux seigneurs de la Langue-d'Oc s'y rendirent pour lui faire leur cour, et le monarque leur donna des fêtes où il déploya tout le luxe du XIVe siècle.

Les comtes de Toulouse avaient favorisé de tout leur pouvoir le développement qui s'était opéré sous leur domination dans la Provence et la Langue-d'Oc. Leur cour avait été un asyle ouvert aux troubadours créateurs de l'idiome méridional. Secondée dans son premier essor, la poésie provençale se perfectionna rapidement, et au commencement du XIVe siècle de nombreux ménestrels parcouraient la France égayant nos bons aïeux par leurs *chants d'amour*, leurs *sirventes* et leurs *tensons*. Toulouse était le rendez-vous général de ces premiers nourrissons des muses languedociennes. Tous les ans au mois de mai, ils se réunissaient dans le faubourg Saint-Aubin. Sept[1] riches bourgeois formèrent en 1333 le projet d'une convocation générale des

de l'Ile et la ville de Toulouse. De là nâquit un procès qui dura près de deux cents ans. Les habitants prétendaient que, chaque année, à un certain jour, ils avaient le droit d'aller prendre à leur volonté du bois dans la forêt de *Bouconne*, pour la charge d'un cheval, et une *pite* pour celle d'un âne. En 1223, les officiers du comte empêchèrent les Toulousains de jouir de leur droit accoutumé. On fit plusieurs enquêtes, et le sénéchal prononça en faveur du syndic de la ville. Le comte de l'Ile en appela au parlement de Paris; il perdit encore sa cause. Néanmoins, les Toulousains ne purent obtenir justice, et, après plusieurs années, ils signèrent un accord; ils se désistèrent de leurs droits, moyennant une rente annuelle de trois cents livres, qui fut réduite à cent cinquante francs par les commissaires du roi, en 1667.

[1] Les sept troubadours qui firent cette convocation appartenaient aux premières familles de Toulouse; l'histoire nous a transmis leurs noms, c'étaient : Bernard de Parnassac, damoiseau; Guillaume de Lobra, Bérenger de Saint-Planquat, Pierre de Méjanesse, Guillaume de Gontaut, Pierre Baraignon, Bernard Hot.

trouvères du Midi. L'occasion était des plus favorables : la présence du roi de France donnait à la ville un aspect de magnificence et de fête. Ils prirent le nom de présidents de la *compagnie du gai savoir*, et le mardi, après la fête de la Toussaint, ils écrivirent la circulaire suivante aux villes de la province de la Langue-d'Oc.

Als honorables e as pros
Senhors, amis e companhos,
Asquals es donat le sabers
Don creish als bos gaug e plazers,
Sens e valors, et cortesia,
La sobre gaïa companhia
Dels set trobadors, de Tolosa,

« Aux honorables seigneurs et amis, compagnons qui possè-
» dent la science mère de la joie, le plaisir, le bon sens, le
» mérite, la courtoisie ; la très gaie compagnie des sept trouba-
» dours de Toulouse, salut et joyeuse vie :

Qua donx pot hom parlar a pleg,
Can leyaltat lo te cap dreg,
Razo gardan e temps e loc
No que per ira ni per joc
Sos sens paresca trop laugiers.
Quel mal dits hom plus volontiers,
Quel be de tots essenhadors.

Per que nos set siguen lo cors
Dels trobadors qu'en son passat,
Havem, à nostra voluntat,
Un loc meraveilhes et bel,
Oun son retrayt mant dit noël
El pus dels dimenges de l'an,

Quensenham lus lautre repren
El torna de son failhimen
A so que rasos pot suffrir.

E per mais e miels énantir
Lo sobers quels tan rics e cars,
Fam vos saber que tols affars,
El tolts negocits delayshats,
El dit loc serem, se Dieu plast,
Le premier jorn del mes de may,
E serem ne miltas plus gay,
S'ins ly vesem en aquel jorn,
Qua nos no cal d'autre séjorn
Mas quan dischaussar lo sabers.

« Celui à qui on ne peut rien reprocher peut aller en tous
» lieux tête levée. Gardons-nous de hasarder par colère ou par
» raillerie des paroles désobligeantes : car tout homme est plus

» enclin à dire du mal plutôt que du bien de ceux qui lui don-
» nent de bons *enseignements*.

» C'est pourquoi nous sept, qui avons succédé aux poètes nos
» devanciers, avons à notre disposition un jardin merveilleux
» et beau. Chaque dimanche nous y lisons des ouvrages nouveaux,
» et, en nous aidant mutuellement, nous en corrigeons toutes les
» fautes.

» Pour accélérer le progrès des sciences, nous fesons savoir
» que toutes nos affaires et toutes nos occupations cessant, nous
» nous réunirons dans ce verger charmant le premier jour du
» mois de mai prochain ; rien n'égalera notre joie, si nous vous
» y voyons ce jour-là; car nous n'avons pas de plus grand plaisir
» que d'exalter le savoir.

E pertal que miels sa lezen
Cascus en far obra plazen
Disem que per dreit jutjamen,
A cel que la fara plus néta
Donaren una violetta
De fin aur en senhal donor;
No regardan prets ni valor,
Estamen ni conditio,
De senhor, ni de campanho;
Mas sol maniera de trobar
. . . .
. . . .
Eus suppleyam, eus requirem
Quel dit jorn qu'assignat havem
Vos veyam say tant gent garnits
De plazents sos et de bel dits,
Quel segle ne sya pus gays,
Tant que jocglar ne valhan mays,
E torne valors en vertut
E dius d'amors que vos ajut !

Donadas foron el vergier
Del dit loc ol pe dun laurier
El barry de las Augustinas
De Toloza nostras vezinas
Dimars quar nos poc far enans
A prop la festa de Tots sans
En l'an de l'Incarnatio
M. e. CCC. e. XX. e. tres.

» Et pour que chacun mette tous ses soins dans la composition
» de ses poëmes, nous promettons de donner, par un jugement
» équitable, une violette d'or fin, pour marque d'honneur à
» l'auteur du meilleur ouvrage : nous n'aurons aucun égard ni
» à la position, ni à la naissance du poète : notre choix sera dé-
» terminé par la beauté des vers.

» Nous vous requérons et supplions de venir au jour assigné;

» si bien fournis de vers harmonieux, de belles pensées, que le
» siècle en devienne plus gai, et que nous soyons plus habile à
» chanter : que le mérite ait sa récompense ; le Dieu d'amour et
» des vers vous soit en aide.

» Ces lettres furent données au faubourg des Augustines au
» verger dudit lieu, au pied d'un laurier, le mardi après la fête
» de la Toussaint, l'an de notre rédemption mil trois cent vingt-
» trois. »

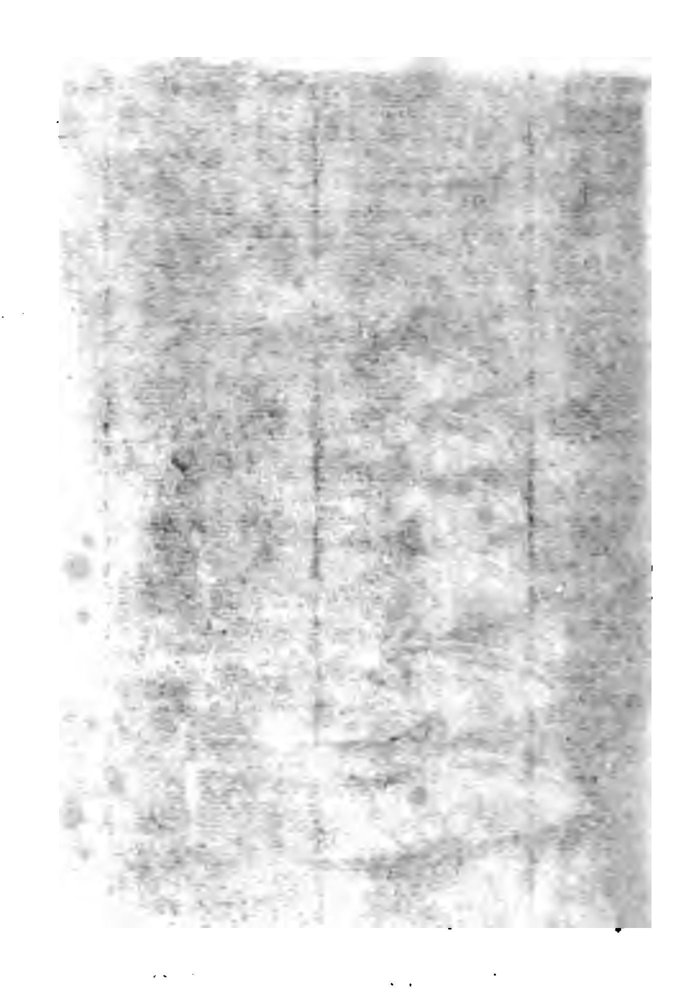
L'invitation des sept *trobadors* de Toulouse fut accueillie avec des transports d'enthousiasme par les poètes de Provence et de la Langue-d'Oc : néanmoins la convocation générale n'eut lieu qu'au mois de mai, après le départ du roi de France et de sa suite. Ce jour-là, les troubadours récitèrent leurs poëmes, et le lendemain les pièces furent jugées par les sept mainteneurs en présence de deux capitouls : ils adjugèrent le prix de la *joya de la violetta* à maître Arnaud Vidal, de Castelnaudary; le vainqueur fut proclamé et couronné le troisième jour du mois de mai 1323.

La société du *gai-savoir* n'était d'abord qu'une réunion d'amis; les sept premiers membres s'adjoignirent plusieurs collègues : en 1324, on élut un chancelier, un bedeau ; le premier, pour mettre son sceau aux poésies des troubadours qui avaient mérité le prix; le second, pour les transcrire sur un registre destiné à cet usage. Les capitouls qui, pendant plusieurs siècles, favorisèrent de tout leur pouvoir le développement intellectuel du Midi, augmentèrent le nombre des prix ; le conseil municipal consentit à faire les frais de deux nouvelles fleurs ; un souci d'argent et une églantine d'or. Les *sept trobadors* prirent quelques années plus tard le nom de *mainteneurs*, comme chargés spécialement de maintenir la gaie-science qui venait de se constituer en société ou académie. Un nommé Molinier, investi le premier de la charge de chancelier, fut chargé en 1348 de rédiger les *lois d'amors* (ou de poésie.) Les mainteneurs lui écrivirent une lettre qui commence par ces mots :

« A notre fidèle et ami, écrivain de grande sublicité, fontaine
» et minière du *gai-savoir*, vraie lumière, et qui suit toujours le



Galerie des Antiques du Musée de Toulouse



» droit sentier, maître Guillaume Molinier, notre vrai ami et
» antique chancelier.... »

Molinier travailla à sa *poëtique* depuis 1348 jusqu'en 1355, et rédigea l'ouvrage le plus important et le plus curieux de cette époque. Il divisa son ouvrage en cinq parties, et le soumit ensuite au jugement des *mainteneurs* qui le publièrent sous le titre de *leys d'amors* [1].

Aux chants des troubadours succéda le bruit des armes; la guerre entre la France et l'Angleterre recommençait au fond de la Guienne; Toulouse envoya ses intrépides milices sous la conduite du sénéchal de Solignac, qui occupa un rang distingué dans l'armée royale, puisqu'il prenait le titre de *capitaine pour le roi notre seigneur dans la présente guerre de Gascogne.* Une trêve fut enfin conclue, et les peuples de la Langue-d'Oc commencèrent à espérer que Charles IV ne ferait plus de levées extraordinaires de deniers; mais le roi, le pape et le haut clergé se réunirent pour les pressurer; Charles demandait de l'argent pour défendre le royaume contre l'invasion étrangère; le pape pour faire la guerre aux Gibelins; le clergé de son côté se montrait plus exigeant envers ses vassaux pour plaire au souverain pontife.

Pendant que les capitouls fesaient d'énergiques protestations contre les levées d'impôts, un gentilhomme nommé Guillaume d'Escalquens donnait un spectacle assez singulier aux habitants de Toulouse. Il prit envie à ce personnage de faire célébrer solennellement ses funérailles quoi qu'il jouît encore d'une parfaite santé. « Il y invita ses amis, dit d'Aldéguier [2], dans les
» mêmes termes et les mêmes formes que ses héritiers auraient
» pu le faire après sa mort. Il s'allongea dans un cercueil avec le
» simple costume d'un trépassé. Le clergé vint le chercher en

[1] Guillaume de Molinier fut enseveli à Saint-Pierre-des-Cuisines. En 1815, M. Dumège fit transporter son tombeau au musée des antiques et plaça au-dessus du cénotaphe cette inscription en langue romane :

Sovenensa d'eu Guilhem Molini ers, trobador de Tolosa, que dictet les leys d'Amors.

[2] Tome III, page 118.

» cérémonie pour le porter à l'église. On y fit les prières en usage
» dans ces sortes d'occasion. Il était à visage découvert et regar-
» dait tout cela du plus grand sang-froid, souriant quand on le
» regardait avec attention, car on était fort tenté de rire, et on
» se retenait avec peine. Cependant la gravité des chants, l'ap-
» pareil, jetaient sur cette folie une forte teinte de tristesse. Au
» lieu de le transporter au cimetière, les gens qui portaient le
» cercueil le promenèrent dans l'église, et allèrent le déposer
» derrière le maître-autel, où ce sycophante d'une nouvelle es-
» pèce, se remit sur ses pieds et se fit habiller. Lorsque l'église
» fut entièrement vide, il en sortit pour retourner chez lui achever
» son rôle de vivant qu'il avait interrompu pendant quelques
» heures pour jouer celui de mort. Plus tard on disputa pour
» savoir si canoniquement cette cérémonie avait pu être tolérée :
» Jean XXII décida qu'elle ne pourrait être faite à l'avenir que
» pour des personnages morts réellement et tout de bon [1].

Les capitouls ne mirent aucun obstacle à la comédie jouée par Guillaume d'Escalquens; ils étaient alors occupés à défendre leurs priviléges. En effet, les rois de France, en prenant possession de l'héritage des Raymond, avaient maintenu les usages et franchises de la bonne ville de Toulouse. Mais, dans la suite, les commissions royales et les sénéchaux chargés du gouvernement des provinces cherchèrent à empiéter sur les libertés municipales. Beraud de Solignac, sénéchal de Toulouse, défendit aux nobles de la ville de porter des armes, sous peine de les voir confisquées ; il s'arrogeait ainsi le droit de rédiger un code criminel, droit qui, de temps immémorial, était dévolu aux capitouls. Il ordonna aussi des levées de cavaliers et de fantassins pour les enrôler dans l'armée du roi de France. Les consuls protestèrent contre ces ordonnances ; ils écrivirent à Philippe VI que la ville de Toulouse fesait elle-même ses levées, fournissait son contingent, et obtinrent ainsi la révocation des arrêts du sénéchal.

[1] Guillaume d'Escalquens trouva un illustre imitateur dans Charlequint, qui fit aussi célébrer ses funérailles de son vivant.

une petite rue qui allait au *Pré Montardi;* il rencontra de nouveau les étudians, qui parurent se concerter aussitôt qu'ils l'aperçurent, et firent mine de se jeter sur lui. Gaure saisit un des aggresseurs nommé Posols; Lautrec s'élança vers le capitoul, et le tenant étroitement embrassé, il lui demanda la liberté de Posols, qu'il disait être son domestique; Gaure refusa.

« *Ambor, ambor, firest, firest!* cria Lautrec [1]. »

A ce cri de guerre et de raliement, les écoliers mirent tous l'épée à la main; la garde du capitoul se composait de deux écuyers et d'un soldat du guet nommé *Léglise.* Les aggresseurs n'eurent pas de peine à les mettre en fuite : Léglise fut blessé grièvement à la tête, et le capitoul tomba sous le poignard de Bélinguier, qui lui coupa le nez et la mâchoire inférieure.

« Le capitoul est mort, mes amis, s'écria-t-il, *ambor, ambor,* » rentrons dans notre gîte, pour échapper aux persécutions des » soldats du guet. »

Toute la ville fut en émoi lorsqu'on apprit l'assassinat de François de Gaure. A onze heures de la nuit, les capitouls, accompagnés de deux cents hommes d'armes, se mirent à la recherche des coupables désignés par les valets de Gaure. Ils les trouvèrent dans une maison habitée par cinq frères de la famille de Penne, étudiants de l'université de Toulouse. Bélinguier, les cinq frères, Pierre de Penne, le bâtard, furent arrêtés et conduits à l'hôtel-de-ville. Le lendemain, on élargit les frères de Penne et on commença le procès de Bélinguier et du bâtard : ils avaient déja souffert les horribles tourments de la question, et aucun aveu n'était sorti de leur bouche. Les capitouls désespérant de triompher de la fermeté de Bélinguier, poursuivirent la procédure sans interruption. Le mercredi suivant, deux héraults parcoururent la ville en criant à son de trompe :

« Sachent tous les gentilshommes et bourgeois de la ville de » Toulouse, que l'étudiant Ayméric de Bélinguier a été con-

1 Ces mots étaient probablement un signal de guerre particulier aux étudiants : on les trouve souvent dans nos vieilles chroniques.

» damné à la peine de mort, par nos seigneurs les capitouls.
» Il sera conduit depuis l'hôtel-de-ville jusqu'à la maison de
» François de Gaure, où il aura le poingt coupé, et de là traîné
» sur une claie jusqu'aux fourches patibulaires du Château-Nar-
» bonnais, où il aura la tête tranchée; son corps et sa tête seront
» exposés aux fourches et ses biens confisqués. »

En vain Bélinguier appela de cette sentence au tribunal du viguier; ce magistrat n'avait aucune autorité sur les capitouls. Le sénéchal, le parlement de Paris ne purent protéger le malheureux étudiant. Le jugement prononcé par les capitouls fut exécuté dans toute sa rigueur, aux acclamations des habitants de Toulouse, qui n'aimaient pas les écoliers, dit un chroniqueur.

Les magistrats municipaux n'eurent pas long-temps à se réjouir de leur cruelle vengeance; Bélinguier appartenait à une noble famille, qui fit parvenir de nombreuses réclamations à la cour de France. L'université, si fière, ne vit pas, sans indignation, un de ses enfants livré au bras séculier. Les professeurs écrivirent au pape, disant que les capitouls avaient violé les priviléges ecclésiastiques, puisque l'étudiant Bélinguier était clerc tonsuré; Jean XXII adressa un bref monitoire aux capitouls pour les obliger de donner contentement à l'université. Ces magistrats s'empressèrent de députer au roi, trois de leurs collégues. Philippe envoya des commissaires pour prendre des informations, et, trois ans après, le parlement de Paris condamna les capitouls à la plus humiliante des réparations.

On célébra d'abord dans l'église de Saint-Quintin, près l'hôtel-de-ville, un service funèbre à la mémoire de l'étudiant Ayméric. L'église était tendue de noir. Les professeurs de l'université, les étudiants, s'y rendirent en corps; les capitouls et les chefs des principales familles de la ville furent aussi forcées d'assister à cette cérémonie funèbre. Après la messe, les magistrats municipaux se rendirent au logis où l'université tenait ses écoles, firent amende-honorable et protestèrent qu'ils étaient marris de la mort de Bélinguier. Ils s'agenouillèrent devant le recteur, et

trois ou quatre mille étudiants réunis s'écrièrent alors en plusieurs reprises :

« Honneur et gloire à l'université de Toulouse et aux sages » réglements de la Bazoche. »

Ce nombreux cortége se rendit processionnellement aux fourches patibulaires du Château-Narbonnais. Les ossements de Bélinguier pendaient encore au gibet ; on les détacha avec précaution et respect. Les écoliers se disputèrent l'honneur de les porter à l'hôtel-de-ville, où ils furent exposés pendant vingt-quatre heures ; le lendemain, le clergé les ensevelit solennellement dans l'église de la Daurade.

Les commissaires du parlement de Paris, non contents d'avoir ainsi humilié les capitouls, cassèrent leur élection dans une assemblée publique tenue à l'hôtel-de-ville, privèrent les habitants de leurs priviléges, les condamnèrent à payer les frais de cette longue et scandaleuse procédure [1].

L'église exerçait alors sur l'université de France un pouvoir souverain ; tous les écoliers étaient sous sa domination immédiate, et Jean XXII n'était pas homme à faiblir lorsqu'il s'agissait de rehausser l'éclat de la puissance pontificale.

« Jean XXII, dit d'Aldéguier, signala la dernière année de son pontificat par des statuts de réforme de l'université de Toulouse. Deux cardinaux, Pierre, évêque de Palestrine, et Gauselin, qui tenait le siége d'Albano, arrivèrent à Toulouse pour leur donner force de loi. Suivant ces statuts, les danses, les spectacles et les banquets étaient interdits aux étudiants qui prenaient leurs grades. Le prix des repas, ordinairement très élevé dans cette occasion, fut fixé à 15 livres tournois. Il leur était défendu de tenir des enfants sur les fonds baptismaux. Les professeurs, licenciés et bacheliers, devaient porter des chappes rondes à manches, et la barrette ou berrette, espèce de bonnet qui res-

[1] Les frais de ce procès, les dommages accordés aux frères de Penne et surtout au bâtard, qui avait souffert les tourments de la question, se portèrent à plus de soixante mille francs, somme énorme pour le temps.

semblait à celui des cardinaux. L'habit des étudiants se composait d'une tunique ouverte, d'une sobre veste fermée, d'un corset sans manches, d'un capuchon, d'une paire de mitaines et de brodequins. Le prix de ce vêtement était fixé à 25 sous tournois au plus. Les maîtres de théologie avaient seuls le droit de porter des habits d'un plus grand prix. »

Cependant la guerre contre les Anglais portait la désolation dans les provinces situées au-delà de la Loire. Philippe de Valois, le plus malheureux des princes qui ont porté la couronne de France, avait lutté sans succès contre l'heureux Edouard. Jean, duc de Normandie, fut envoyé par son père dans la France méridionale pour arrêter les succès du comte de Derby, qui se préparait à assiéger Toulouse lorsque les milices de Guienne et de Languedoc, commandées par Agout de Beaux, sénéchal de Toulouse, le forcèrent à retrograder jusqu'à Bordeaux. Le général anglais remporta une éclatante victoire près Danberoche sous les yeux de l'armée française, qui n'osa pas secourir la noblesse du pays toulousain. Jean, duc de Normandie, qui démentit en cette occasion sa réputation de bravoure, au lieu de présenter la bataille au comte de Derby, se rendit à Toulouse, où il tint les états-généraux de la province de Languedoc, 1345. S'il faut en croire quelques historiens contemporains, il parvint à mettre sur pied une armée de cent mille hommes. François Girard de Monfaucon, nouveau sénéchal de Toulouse, se fit surtout remarquer par la belle tenue de ses gendarmes et de ses fantassins. On leva, dans toutes les provinces méridionales, un impôt de dix sous par feu, pour subvenir aux frais de cet armement redoutable. Le duc de Normandie se voyait à la tête de l'élite de la noblesse languedocienne ; il pouvait repousser les Anglais au fond de la Guienne. Par une fatalité inconcevable, il perdit la plus grande partie de cette armée sous les murs de la petite ville d'Aiguillon, qu'il assiégea inutilement pendant cinq mois. Il revint ensuite à Toulouse pour faire de nouvelles levées ; jamais la France ne s'était trouvée dans un plus grand péril. Philippe de Valois venait de perdre la fameuse bataille de Créci : Jean, rappelé par son père

se dirigea vers le nord après avoir accordé aux habitants de Toulouse la permission de reconstruire leurs murailles [1].

Un demi-siècle de calamités commençait pour la France; le Midi fut ravagé par une épidémie terrible, et la seule ville de Narbonne perdit trente mille habitants. Les peuples, accablés d'impôts, murmuraient hautement, et les émissaires du roi d'Angleterre parcouraient les campagnes fesant les plus belles promesses au nom du prince de Galles. Les consuls de Toulouse eurent avis que le prince noir, maître du Querci et du Limousin, s'avançait vers le Languedoc : on travailla jour et nuit à la construction des murailles; on fabriqua des armes; les gentilshommes de la province se réfugièrent dans la ville avec leurs vassaux; le plus célèbre de ces fiers paladins était Gaston de Foix, si connu dans l'histoire sous le nom de *Gaston-Phœbus*. Les peuples du Midi s'imposèrent volontairement les sacrifices les plus onéreux pour sauver le pays de l'invasion. Malheureusement il s'y trouva des traîtres qui livrèrent plusieurs châteaux au prince de Galles. Les Anglais s'avancèrent jusqu'à Portet, et les Toulousains, du haut de leurs murailles, virent défiler les bandes normandes et bretonnes, qui passèrent sans s'arrêter. La capitale du Languedoc était bien fortifiée, et le prince noir n'osa pas l'assiéger. Il se contenta de piller le pays voisin [2], et après avoir échoué sous les murs de Carcassonne et de Narbonne, il retrograda subitement dans la crainte d'être surpris par les milices méridionales.

En effet les états du Languedoc s'étaient réunis à Toulouse dans une des salles du Château-Narbonnais; les communes avaient choisi pour représentant Armand de Faye : cet orateur du tiers-état dit à Bertrand de Pibrac, commissaire du roi :

[1] Ce fut pour subvenir aux frais des nouvelles fortifications qu'on établit l'octroi ou leude de Toulouse, en 1346. Le duc de Normandie autorisa une taxe de quatre deniers par livre sur la viande, le vin et le poisson. Cette taxe fut régularisée en 1350 par le comte d'Armagnac.

[2] Le prince noir brûla, Castanet, Montgiscard, Baziège, Miramont, Villefranche, Avignonnet, Mont-Saintes-Puelles, Fanjau, Alzonne, Montréal, s'empara de la ville de Castelnaudary, et fit prisonniers les principaux habitants.

« Jean second, notre sire, demande de nouveaux subsides ; je
» vous déclare, au nom des communes du Languedoc, qu'au-
» cune somme ne lui sera accordée, s'il ne s'engage par serment
» à envoyer dans le Midi le duc de Normandie, pour commander
» nos intrépides milices.

» Au nom du roi de France, je promets que l'héritier pré-
» somptif de la couronne viendra en Languedoc, répondit Ber-
» trand de Pibrac. »

Les états, satisfaits de cette promesse, imposèrent une taxe de six deniers par livre tournois sur toutes les marchandises qui seraient vendues dans le pays ; le roi Jean n'envoya que son second fils, le comte de Poitiers, qui au lieu de se mettre à la poursuite des Anglais, perdit un temps précieux en route. Avant d'arriver en Languedoc, il fut rappelé à Paris, et en 1357, les habitants de Toulouse apprirent avec consternation que l'élite de la noblesse de France avait péri dans la funeste bataille de Poitiers. Le peuple poussa de hauts cris; les Toulousains s'ameutèrent contre le comte d'Armagnac, qu'ils accusaient de trahison. On parlait de se soumettre au roi d'Angleterre ; la captivité du roi Jean avait précipité la France dans un abîme de malheurs. Les états du royaume, assemblés à Paris, refusaient de prêter secours à Charles le dauphin : les grandes villes imitèrent un exemple si funeste pour la gloire de la nation, et les peuples du Languedoc se seraient aussi déshonorés par une lâche désertion, sans la fermeté d'un membre du tiers-état.

Cet homme, dont le nom devrait être gravé dans les annales du patriotisme français, s'appelait Jean de Moulins ; il était éloquent et connu par son dévoûment au service du roi de France. Dans l'assemblée des états tenue à Toulouse en 1358, il parla avec tant d'énergie qu'il ranima le courage des plus timides.

« Il n'est pas nécessaire, s'écria-t-il, de représenter à l'as-
» semblée les maux où la France est plongée ; mais le plus dan-
» gereux de tous les maux est l'esprit de faction qui règne parmi
» les Français de delà la Loire. Au lieu de se réunir contre l'en-
» nemi commun, semblent avoir conspiré avec lui, pour se

» rendre maître du reste de la France. Je suis surpris de ce qui
» s'est passé aux états-généraux, qui, au lieu d'assister le régent,
» par des secours extraordinaires, ont paru ne s'appliquer qu'à
» le traverser dans le gouvernement. Ils ont tenu une conduite
» pitoyable en s'occupant de réformer l'état, lorsqu'il ne devait
» être question que de le sauver; semblables à un médecin qui
» ne songerait qu'à rendre l'embonpoint à un malade, au lieu de
» travailler à lui conserver la vie. Autant que l'autorité royale
» et l'amour de la patrie paraissent éteints dans cette partie du
» royaume, autant doit-on faire éclater l'une et ranimer l'autre
» dans celle-ci. C'est maintenant au pays de la Langue-d'*Oc*, de
» réparer les fautes de celui de la Langue-d'*Oui*. Tachons de
» faire revenir nos compatriotes de leurs égarements, par des
» exemples d'une fidélité et d'un zèle sans bornes. Pour moi,
» dit-il en versant des pleurs, je ne saurais penser au péril où
» nous sommes de passer sous la domination de ces féroces insu-
» laires, sans désirer de mourir plutôt que de voir arriver ce
» malheur. Nos campagnes fument encore de l'embrâsement qu'ils
» ont porté de toute part. Représentons-nous qu'elle serait leur
» insolence si nous étions assez malheureux pour devenir leurs
» sujets! Ils nous regarderaient comme une nation vile et lâche,
» qui n'aurait su défendre ni son roi, ni sa liberté! Mais ce qui
» doit nous animer, c'est la disgrace de notre roi, dans laquelle
» ce grand prince n'est tombé que pour avoir voulu nous venger
» avec trop d'ardeur. Il me semble que je l'entends nous repro-
» cher dans sa prison notre ingratitude et notre lâcheté. Rappe-
» lons-nous dans notre mémoire l'ancienne vertu de nos pères,
» qui ont, plus d'une fois, porté leurs armes victorieuses jusques
» dans l'Orient, et fait si souvent trembler Rome même. Prenons
» donc aujourd'hui une résolution généreuse de n'épargner ni
» notre vie, ni nos biens pour notre commune défense. Ayons
» la gloire, les premiers, de relever la France presque abattue.
» Ici, notre intérêt se trouve joint à notre honneur[1], si nous y

[1] Tous les historiens contemporains ont exalté le patriotisme et l'éloquence de Jean

» manquons, c'est fait de nos libertés, et nos biens vont devenir
» la proie de l'ennemi. »

Le discours de Jean de Moulins est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'éloquence parlementaire au moyen-âge. Les historiens ont vanté, avec juste raison, la noblesse des sentiments et les formes oratoires. Aussi, l'assemblée des états-généraux, saisie d'un transport d'enthousiasme, accorda au dauphin une somme considérable, et mit sur pied une armée à la solde de la province, pour servir tout le temps que durerait la guerre avec l'Angleterre. Il fut également décidé que, pendant la captivité du roi, hommes ni femmes, quelle que fût leur condition ou leur fortune, ne porterait ni perles, ni pierreries, ni or, ni argent sur leurs habits, et qu'on supprimerait les *vêtements de couleur gaie, les robes et les chaperons découpés.* On prohiba les danses et réjouissances publiques; on défendit enfin aux jongleurs et aux ménestriers de jouer, de chanter, le tout sous de grandes peines.

Les états de Languedoc ne se contentèrent pas de cette démonstration de patriotisme; avant de se séparer, ils délibérèrent d'envoyer au roi Jean, prisonnier dans la tour de Londres, une ambassade solennelle[1] pour renouveler à ce malheureux prince l'assurance de l'inviolable fidélité des peuples du Languedoc. Édouard d'Angleterre ne put s'empêcher d'admirer une conduite si noble, si généreuse; il signa leur passeport, le 14 décembre 1358, et les ambassadeurs languedociens allèrent jurer dévoûment et fidélité à un roi qui n'avait d'autre palais que la tour de Londres.

A leur retour, ils trouvèrent la province gouvernée par Jean, comte de Poitiers, frère du dauphin. Ce prince, à peine âgé de

de Moulins. Ce capitoul, si justement célèbre par son noble dévoûment, devrait occuper un premier rang parmi les illustrations toulousaines; et pourtant, il reste encore plus d'une place vide à la Salle des *Illustres*. Le buste de Jean de Moulins ne devrait-il pas y être transporté en triomphe.

[1] Les huit députés étaient Bernard de Vignes et Arnaud-Bernard de Toulouse; Pons Bliger, docteur ès-lois, et Étienne Rosier de Montpellier; Étienne Salvatoris de Nîmes; Jean Roquier du Puy; Marc Montanier de Montréal et Barthélemy de Capestant.

quinze ans, ne sut pas s'attirer l'affection des peuples. Ses libéralités nécessitèrent de nouveaux impôts. La gabelle fut établie en 1359. La ville de Toulouse était alors une seconde capitale, centre-commun des pays situées entre le Rhône et la Loire. Les princes, les gouverneurs, y fesaient leur séjour habituel; cet honneur lui coûta bien cher, et ses habitants furent accablés de subsides que les commissaires royaux prélevaient à leur gré. Pour calmer le juste ressentiment des capitouls, on fonda, en 1359, le collége de Saint-Martial[1], bien faible dédommagement des sacrifices imposés à la ville. La province du Languedoc était encore séparée de la monarchie française. Le roi Jean réunit cette contrée à la couronne en 1360 : cette réunion n'améliora en rien la déplorable position des peuples du Midi. Les comtes d'Armagnac et de Foix se fesaient une guerre acharnée; de nombreuses compagnies de brigands, connus sous le nom de *Routiers*, mettaient tout à feu et à sang dans les campagnes; le lieutenant du roi, en Languedoc, se vit contraint de traiter avec leurs chefs, Henri de Transtamare, bâtard de Castille, et Seguin de Badefol, écorcheur gascon. Sur ces entrefaites, Montauban fut livré aux Anglais; Gaston-Phœbus, irrité contre le comte d'Armagnac, brûla quelques maisons du faubourg du Château-Narbonnais, et tailla en pièce les Toulousains, sur les bords de l'Ariège. Enfin, le roi Jean mourut dans sa prison, et le nouveau monarque Charles V, confia le gouvernement de la Langue-d'Oc à Louis d'Anjou.

Ce prince ne sut pas mettre la province à l'abri des incursions des routiers; ces brigands auraient poussé plus loin leurs ravages, sans la guerre qui s'alluma tout-à-coup entre Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et Transtamare, son frère bâtard. L'immortel Duguesclin, pour témoigner sa reconnaissance au routier qui avait payé une partie de sa rançon, après la bataille d'*Aurai*, se rendit à Toulouse, réunit sous sa bannière quatre cents cheva-

[1] Le collége Saint-Martial occupait l'emplacement de l'ancienne comédie, aujourd'hui *Hôtel-du-Midi*, place du Capitole.

liers, qui le suivirent au-dela des monts, pour courir des avantures et cueillir des lauriers. Ils emmenèrent à leur suite les bandes de routiers, partisants de Transtamare, et Toulouse fut ainsi délivrée de ces dangereux ennemis [1].

Quelques mois après le départ des routiers, la guerre contre les Anglais recommença dans les provinces méridionales. Le duc d'Anjou députa Bernard Pellot, juge d'appeaux à Toulouse, et Chaponel, chevalier du pays de Bausse, à Édouard, qui séjournait alors à Bordeaux, pour le sommer de rendre hommage à la couronne de France.

« Je rendrai hommage à Charles V, à la tête de soixante mille » hommes, répondit Édouard. »

Le duc d'Anjou, qui avait tout à craindre de l'intrépidité du monarque anglais, fit de nouvelles levées, et se mit sur la défensive. Il fut admirablement secondé par la noblesse de la Langue-d'Oc : pour comble de bonheur, le prince de Galles mourut en

[1] Un poète du XIV[e] siècle célèbre cette expédition dans un long poème intitulé : *Cansou dita la bertat.* J'en donne un extrait pour faire connaître le langage du temps :

L'an mil tres cent soixanta cinc,
Deu boulé deu rey Karloquint,
Passec en aquesta patria
Noblé seinniou Bertrand Guesclin,
Baron de la Roqua-Dérin,
Menan ambet gend d'armaria

L'honor, la fé, l'amor dé Dieu
Eron tous lous soulis motieus
Qu'es pourtavan d'añar fa guerra
Contra los crudels Sarrasis;
A quo fic que nostès mondis
Se boutegoun jous sa banera.

Les fils ne quitavan lous païs,
Força né quitegou l'arais
E d'astres quitegon las lettras,
Belcop quitegon lous mouillies,
Qu'alcun n'escapet lou couillié
Pro prené l'arc et las faretras.

Tout le mondé partic content
Pensant prené lour passatens,
E gaïnar l'Espainia d'ausida
Sensé cop, ni perta de gens.
Mas be ni aura de mal contens
Après qué bous m'aurets ausida.

Bé partigon de bon mati,
Touts les moundis de San-Serni,
Après abé ausir messa grana,
E toutis plés dé debouseu
Remplits de la gracia de Dieu
S'en anéguen drest à l'Espaïna.

Entré tous éran quatré cens;
Touts bé passégon tras la bila,
S'en anéguen coucha Ausebilla;
D'aqui, tout dret à Castelnau
D'arry, puchent à Carcassonna,
Ont le duc d'Anjou en persona
Lous récébut dab un grand lau.
. . . .
. . . .
Dous cens autres brabes moundis
Démouréguent per lous camis.

1370 ; Édouard fut obligé de revenir en Angleterre, et la nomination de l'intrépide Duguesclin au commandement général des armées françaises, changea tout-à-coup la situation des affaires. Les divers insidents de cette guerre désastreuse, avaient retardé la construction des murailles de Toulouse ; ils ordonnèrent qu'on reprît les travaux avec la plus grande activité. Le haut clergé, sous des prétextes qu'on ne peut s'empêcher de blâmer, opposa des difficultés au zèle des magistrats municipaux. Il se plaignit qu'on lui avait pris du terrain entre les portes de Montoulieu et de Saint-Étienne ; les capitouls firent des concessions et prirent à leur solde de nombreux ouvriers pour terminer la construction des murailles.

Pendant que ces discussions mettaient en émoi le clergé, les capitouls et les bourgeois, les milices toulousaines combattaient glorieusement sous la bannière de France. Les Anglais avaient perdu la plus grande partie de leurs conquêtes, lorsque la mort de Charles V interrompit tout-à-coup les succès de l'indépendance nationale. Le duc d'Anjou fut rappelé à Paris, et le duc de Berry lui succéda dans le gouvernement de la province de Languedoc. Les Toulousains ne purent s'empêcher de manifester leur mécontentement quand ils apprirent cette nomination ; ils se révoltèrent, et appelèrent le comte de Foix pour les défendre et les gouverner. Gaston-Phœbus, ennemi juré des Armagnacs, accepta les propositions des capitouls, et tailla en pièces les bandes de routiers dans la plaine de Revel. Les Languedociens auraient pu défendre leur nationalité contre leurs adversaires ; mais au lieu de suivre les conseils du comte de Foix, ils pillèrent les campagnes et les habitants de Toulouse, forcés à se soumettre, payèrent bien chèrement l'amnistie qui leur fut accordée par le duc de Berry. Ce gouverneur concussionnaire, qui ne cessa de pressurer les peuples, s'efforçait de mériter la bienveillance du clergé par plusieurs actes de dévotion ; il fit de grandes libéralités aux églises, et exerça dès-lors une autorité despotique sur le Languedoc. Son zèle pour la religion en imposa d'abord aux évêques, mais ses exactions continuelles excitèrent l'indignation

des peuples ; tout annonçait une révolte générale lorsqu'on apprit que le roi Charles VI était parti pour faire un voyage dans la province. Ce roi n'avait que vingt ans ; les bourgeois des grandes villes se persuadèrent qu'ils obtiendraient facilement justice, et que l'arrivée du prince mettrait fin à leurs malheurs. Ils ne prévoyaient pas que le règne de Charles sixième serait pour la France entière une époque de deuil et de misère [1].

« Le roi Charles VI, dit un auteur contemporain [2], partit de » Carcassonne et alla à Toulouse, où tout Languedoc attendait, » et fut festoyé si grandement, que c'était merveille de voir cette » *presse*, et il y avait tant de gens en rue à le regarder, qu'on » ne pouvait passer : si étaient les rues, par où il passait, encour- » tinées et parées d'ornements riches et beaux. Et les consuls » de la ville, parés vêtus d'habits royaux, riches et beaux, por- » tant le poêle au roi, et les petits enfants allaient devant por- » tant bannières de fleurs-de-lys, criant : *Noël, vive le roi !* et les » suivaient les processions, l'université et le clergé, dont il y » avait *moult*, et auprès du roi étaient les ducs d'Orléans, de » Berry, de Bourbon, et assez loin d'eux, les barons et seigneurs » du pays. Puis le sénéchal et le viguier en leur endroit, et les » suivaient par ordre les gens de métiers vêtus de livrées, et » portant bannière de leur office, et par où le roi allait, les tables » parmi Toulouse étaient mises, où toutes manières de gens bu- » vaient et mangeaient en passant, et en cette joie, alla le roi à » la maîtresse église louer Dieu, et de là au Castel-Narbonnais, » son royal hôtel, où il demeura un mois, pour savoir comme » ses officiers le fesaient, et pour ouïr compte et déterminer les » querelles du pays. Et en tant que le roi demeurait à Toulouse, » vinrent à lui ses vassaux, le comte d'Armagnac et le comte de » Foix y envoya pour lui, et aussi y furent les chevaliers et

[1] Quelque temps avant l'arrivée de Charles VI à Toulouse, Jean de Cardaillac, patriarche d'Alexandrie, consacra l'église des Jacobins, monument d'une forme massive et du style gothique le plus commun.

[2] Dorronu, *Histoire du duc de Bourbon*, chap. XXX; — *Histoire de Languedoc*, tom. IV, pag. 395.

» écuyers du pays, et fit le roi crier que tout homme qui tenait
» fief de lui vint à Toulouse, et il le recevrait, et puisque le roi
» reçu ses hommages, et le pays reformé en bon état, par le
» conseil de ses onçles, les ducs de Berry et de Bourbon lui fit la
» cité de Toulouse de grands dons de vaisselle, et donna le pays
» de Languedoc au roi trois cent mille francs de bonne mon-
» naye. »

Charles VI, pendant son séjour à Toulouse, allait souvent à la chasse dans les forêts de Baziège et de Bouconne. Le pays toulousain était alors couvert de grands bois abondants en toutes sortes de gibier. Le roi partit un jour avec plusieurs seigneurs puor chasser le sanglier dans la forêt de Bouconne. Surpris par la nuit qui était très obscure, il s'égara sans pouvoir réconnaître l'endroit où il était. Effrayé par les hurlements des loups, il fit vœu, s'il pouvait se sauver, d'offrir le prix de son cheval à la chapelle de Notre-Dame-de-l'Espérance dans l'église des Carmes. Aussitôt, dit un chroniqueur, la nuit s'éclaircit, et le roi sortit sain et sauf du bois. Le lendemain, il s'empressa de remplir son vœu, et fonda un ordre de chevalerie, sous le nom de *Notre-Dame-de-l'Espérance* [1].

Gaston-Phœbus, comte de Foix, se rendit vers le même temps à Toulouse pour inviter le roi de France à passer quelques jours dans son château de Mazères. Charles VI accepta l'invitation et partit avec les seigneurs de sa suite pour le pays de Foix. Avant d'arriver à Mazères, il trouva sur la route des troupeaux de moutons et de bœufs conduits par les chevaliers du pays, dégui-

[1] On peut citer comme preuve du vœu de Charles VI, dit Lafaille, une ancienne peinture qu'on voyait sur la muraille du cloître des Carmes de Toulouse, auprès de la chapelle de Notre-Dame-d'Espérance, où un roi de France est représenté à cheval, s'inclinant devant une image de la vierge. Des seigneurs y sont peints aussi au nombre de sept, qui marchent à pied après le roi, tous armés hormis la tête. Tous ces personnages sont peints de grandeur naturelle. Le fond de cette peinture est chargé de loups, de sangliers et autres bêtes sauvages. Au plus haut, il y a une manière de frise, où sont peints des anges qui portent en leurs mains des banderoles sur lesquelles est écrit trois fois le nom *Espérance*.

(*Histoire de Languedoc*, tom IV.)

sés en bouviers. Les bœufs portaient au cou des clochettes d'argent; les conducteurs les offrirent à Charles VI au nom de Gaston-Phœbus, et le roi de France accepta le présent que le comte lui fesait avec tant de courtoisie. Pendant plusieurs jours Gaston-Phœbus déploya la plus grande magnificence pour fêter dignement son hôte, et Charles partit émerveillé de la générosité du comte de Foix : il avait auparavant conclu un traité particulier par lequel Gaston promettait de garder fidèlement la trève avec le comte d'Armagnac.

La ville de Toulouse prit peu de part à ces réjouissances ; elle obtint du roi l'affranchissement de tous ses habitants, moyennant la rétribution d'un sous tournois par arpent de terre [1].

L'infortuné Charles VI était à la veille de voir sa couronne passer sur la tête d'Henri d'Angleterre; des bandes d'hommes de guerre, de paysans que la misère chassait des campagnes, parcouraient les provinces : le Languedoc était au pillage : le conseil royal, qui gouvernait la France pendant la démence du roi, envoya le comte de Clermont, fils du duc de Bourbon, dans le pays toulousain. Ce jeune prince fut nommé capitaine-général, et partit avec douze cents cavaliers; ce nouveau gouverneur livra aux Anglais plusieurs batailles où il fit preuve d'habileté et de courage : mais son administration ne fit pas oublier les malversations du duc de Berry. Toulouse, qui depuis tant de siècles jouait un rôle si important dans les provinces méridionales, ne fut pas à l'abri du malheur commun. Son commerce et son industrie, dit d'Aldéguier, se bornait à la fabrication d'armes et de machines de guerre, à la fabrication du pastel, seule matière alors employée

[1] Cette même année, 1390, mourut Jean Cardaillac, patriarche d'Alexandrie et évêque de Toulouse. Ce prélat, qui joua un rôle important, par son profond savoir et son patriotisme, fit plusieurs dons à la cathédrale Saint-Etienne. Il fit fondre l'énorme cloche qui portait son nom, et qui pesait, dit-on, cinq cents quintaux. « Cette cloche ne se fesait entendre que dans les solennités, dit M. d'Aldéguier; elle avait un son grave, et chaque » coup de battant produisait une forte commotion que les gens de l'art et les médecins regardaient comme dangereuse pour les femmes enceintes : son bruit fatiguait beaucoup les » gens qui souffraient de la tête. La mise en branle du battant de Cardaillac était un événement pour la ville. En 1792, cette cloche fut précipitée du clocher, et convertie en » monnaie de billon. »

pour la teinture des étoffes, et dont le commerce était très lucratif et très étendu.

La capitale du Languedoc jouissait encore d'un droit bien glorieux pour une cité gouvernée par des institutions municipales. Tout esclave était libre dès qu'il pouvait entrer dans ses murs; cette prérogative fut souvent disputée aux capitouls. En 1496, une jeune esclave, d'une rare beauté, s'échappa de la maison de son maître, bourgeois de Perpignan, et se réfugia à Toulouse; elle s'empressa d'implorer la protection des capitouls. Sa maîtresse vint la réclamer; les magistrats municipaux refusèrent de violer les droits de la généreuse hospitalité que les Toulousains accordaient toujours à un esclave. La dame de Perpignan insista; elle eut recours au roi d'Aragon; mais les capitouls défendirent le plus beau privilége de la ville avec une fermeté qu'on ne saurait trop louer, et en appelèrent au parlement de Paris.

Pendant que les ducs de Bourgogne et de Berry se disputaient le gouvernement de la province, la société du *Gai-savoir* donnait ses fleurs aux troubadours qui accouraient tous les ans des pays de Provence et de la Langue-d'Oc. La violette, l'églantine et le souci étaient distribués aux vainqueurs, au milieu d'une grande assemblée présidée par les capitouls [1].

Vers la même époque, il n'était bruit dans Toulouse que des étranges aventures d'Anselme Izalguier. Après une absence de douze ans, ce gentilhomme revint dans sa ville natale avec une

[1] Je transcris ici le détail d'un repas public donné le 2 mai 1451 par les capitouls, la veille de la fête des Fleurs : on y trouvera des documents assez curieux, sur le prix des comestibles, sur la valeur de l'argent, sur l'état de l'art culinaire dans le XVe siècle.

	fr.	s	d.		fr.	s.	d.
12 paires de gelines,	1	10	»	3 livres de sucre,	1	»	10
12 paires de canards,	1	13	4	1 sac de charbon,	»	7	6
4 paires d'oies,	1	7	4	4 pagelles de bois,	»	13	4
6 chapons de haute graisse,	1	5	»	100 oranges,	»	10	»
3 foies de veau,	»	8	»	3 livres d'épices,	»	9	2
1 veau de lait,	2	10	»	1 livre de beurre,	»	3	4
4 chevreaux,	1	3	4	6 livres de miel,	»	2	6
Mouton et bœuf pour potage,	»	4	7	Loyer de la vaisselle d'étain,	»	10	»
3 livres de lard,	»	10	10	pour le pain,	»	12	»
2 fromages pesant 9 livres,	»	7	6	200 amandes sucrées	»	7	6
120 œufs pour potage,	»	6	10	200 bouteilles de vin blanc,	2	10	»

femme africaine, une fille et six esclaves nègres. Il raccontait qu'après avoir erré long-temps sur les côtes d'Afrique, il avait pénétré dans un vaste royaume, et qu'il avait épousé la fille d'un prince du pays; plus tard, accompagné de six esclaves, il s'était embarqué sur un vaisseau qui l'avait porté heureusement à Marseille.

Ce récit merveilleux excita l'enthousiasme des Toulousains, qui firent bon accueil au hardi voyageur. Sa femme embrassa la religion chrétienne; sa fille, noire comme sa mère, reçut le baptême, et devint la plus belle des damoiselles de Toulouse, disent nos chroniqueurs. Elle épousa un gentilhomme de la famille de Faudoas, et en eut un fils qui s'illustra par ses beaux faits d'armes, et fut appelé le *Maurou de Fodoas*.

L'étrangeté des aventures d'Anselme Izalguier, n'amusa pas long-temps la crédulité publique; les esprits étaient alors occupés d'affaires beaucoup plus sérieuses. Les ducs d'Orléans et de Bourgogne se disputaient les provinces du royaume; les Toulousains, ennemis de la faction des Armagnac, se déclarèrent pour le duc de Bourgogne. Le dauphin, craignant que ces troubles ne devinssent funestes à l'autorité royale, nomma lieutenant du haut Languedoc le comte de Foix, pour qui les Toulousains avaient montré un grand attachement dans plusieurs circonstances. Gaston accepta la mission qui lui était confiée, et convoqua les états de la province. On leva de nouveaux subsides. Pendant que les commissaires royaux parcouraient la Langue-d'Oc, l'infortuné Charles VI termina sa déplorable carrière, et le dauphin fut proclamé roi au Château-Depailli, près du Puy, en 1422.

Le premier soin du nouveau monarque fut de remédier au désordre qui s'était introduit dans la fabrication des monnaies. Les états du Languedoc, reconnaissants de ce que le dauphin avait installé le parlement de Toulouse, imposèrent le pays. Charles VII trouva de puissants secours dans le patriotisme méridional, qui, cette fois encore, fit les premiers efforts pour chasser les Anglais du royaume, et délivrer le pays des bandes de routiers et d'écorcheurs. Le jeune monarque visita le pays

toulousain en 1424 et en 1425, et, pendant son séjour à Toulouse, il rendit une fameuse ordonnance sur le *lupanar*, ou maison de filles de joie [1].

L'année suivante, dit le chroniqueur Bardin, vers le commencement du mois de juin, la Garonne déborda, et inonda les campagnes voisines. Un fléau beaucoup plus terrible jeta en même temps la consternation parmi les habitants de Toulouse; la peste fit des ravages effrayants, et les principaux bourgeois quittèrent la ville. L'arrivée de Charles VII, loin de remédier à ces calamités, ne fit que les aggraver. On leva de nouveaux impôts pour suffire à la prodigalité du cortége royal. Les Toulousains, toujours dévoués à l'indépendance de la nation, supportèrent sans se plaindre les charges qui leur furent imposées. Le comte de Foix, gouverneur du Languedoc, avait mérité l'affection des peuples de la province. Mais en 1431, il s'aliéna les principaux habitants par les sévères reproches qu'il adressa aux trois sénéchaux qui avaient convoqué les états sans son ordre. Pourtant la cause royale avait plus que jamais besoin de fidèles défenseurs. Les Anglais s'avancèrent jusqu'à Castelsarrasin : ils voulaient sans doute faire quelque tentative contre Toulouse; Jean Bonsi,

[1] Il y avait alors à Toulouse, dit d'Aldéguier, un lupanar fort protégé par les magistrats, qui en avaient fait une branche de commerce pour la ville. C'était un nommé Dupuy qui en était le fermier. Il paraît, d'après un titre authentique qu'on voit aux archives, que le prix de la ferme était de soixante à quatre-vingts francs par mois. Charles VI protégea le lupanar de Toulouse, et rendit une célèbre ordonnance pour défendre les filles publiques contre les passants qui cassaient les vitres de leur *abbaye* et les empêchaient de porter certaines parures. Le lupanar avait été d'abord toléré dans la rue de *Comminges;* plus tard, il fut transféré dans le faubourg Saint-Cyprien, et placé ensuite rue des *Crosses*, dans l'intérieur de la ville; enfin, on assigna aux filles de joie une maison située dans la rue *Pré-Montardi*, qui fut achetée par les capitouls à un nommé Saint-Paul. Celupanar est appelé par nos chroniqueurs, *Hôtel Saint-Paul*, *Grande abbaye*, *Castel vert*. Les filles de joie se donnaient mutuellement le nom de sœur, et leur maisons sont appelées *abbayes* dans les titres royaux. Néanmoins, quand on leur parlait, on ne leur disait pas, *ma sœur*, comme on le dit à une religieuse : l'ordonnance de Charles VI commence par ces mots :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi des Français, fesons savoir à tous présents et avenir, que oye la supplication qui faite nous a été de la part des filles de joie du b....l de Toulouse, dit la *grande abbaye*..... »

sénéchal, reçut ordre de partir avec quelques milices, et les bandes anglaises reculèrent jusque dans le Périgord.

Un mois après le retour du sénéchal, les capitouls eurent beaucoup à souffrir des tracasseries qui leur furent suscitées par les religieux bénédictins. En 1437, Toulouse avait cinq ponts sur la Garonne, mais ils étaient hors de service, et on ne pouvait y passer sans courir de grands risques. Le duc de Berry permit aux capitouls de construire un pont de bateaux. Les bénédictins s'y opposèrent, et obtinrent de Charles VII une ordonnance favorable à leurs prétentions. Survint un procès étrange et scandaleux ; après de longs débats, la ville obtint seulement la demi propriété du pont, et il fut stipulé que les bénédictins préleveraient d'abord 100 *moutons d'or* [1].

La ville de Toulouse commençait à perdre l'influence qu'elle avait exercée jusqu'alors dans le Midi : les rois de France ne se fesaient plus scrupule de violer ses priviléges : en 1438, le le nombre des capitouls fut réduit à huit [2]. Les petites villes, les hamaux étaient alors pillés par les routiers et les écorcheurs ; la ville fut forcée de payer un tribut à ces bandits dont les chefs se fesaient redouter par leur férocité.

Cependant les victoires de Charles VII, secondé par l'immortelle Jeanne-d'Arc, avaient déja rendu aux armées françaises le courage et l'espérance. La bannière des lys flottait sur les remparts des grandes cités. Les habitants de Toulouse ne furent pas les derniers à saluer par des acclamations la résurrection de la gloire nationale. Le dauphin, qui se fesait déja remarquer par son esprit investigateur, parcourut alors les provinces méridionales : le 25 mai 1439 il fit son entrée solennelle dans la capitale du Languedoc. Pour répondre à l'accueil bienveillant des capitouls

1 Le droit de passage par bâteau fut fixé à cinq liards par charrette à deux roues; un sous huit deniers par char ou charrettes à quatre roues; cinq deniers par cavalier, et deux deniers pour un piéton.

2 La ville fut divisée en quartier, région, ou capitoulat : 1re région de la Daurade; 2e de Saint-Etienne; 3e du Pont-Vieux; 4e de la Pierre; 5e de la Dalbade; 6e de Saint-Pierre-des Cuisines; 7e de Saint-Barthélemy; 8e de Saint-Sernin.

et des bourgeois, il diminua les impôts, leur garantit le maintien de leurs priviléges, franchises, coutumes, et gagna pour toujours leur affection. Plus tard nous verrons Louis XI combler de ses faveurs royales sa bonne ville de Toulouse, et le Néron de la France sera pour le Languedoc un bienveillant protecteur.

Charles VII, vainqueur des Anglais, vint aussi à Toulouse en 1442; il y passa quelques jours au milieu des fêtes et des rejouissances; puis il alla délivrer la garnison de Tartas et fit une seconde entrée dans la métropole du Midi avec Marie d'Anjou, son épouse : les Toulousains n'eurent pas à se repentir de leur magnificence envers Charles VII. Ce prince, par une ordonnance rendue à Saumur le 11 octobre 1443, établit à Toulouse un parlement dont la juridiction s'étendit sur presque toutes les provinces méridionales. Jacques Cœur et Jean d'Etampes, commissaires royaux, procédèrent à l'installation de cette nouvelle cour; les bourgeois se rejouirent de la création du parlement; mais les capitouls virent avec déplaisir s'élever aux portes de l'hôtel-de-ville une puissance qui devait porter de rudes atteintes à leur autorité consulaire. La cour souveraine était à peine installée, lorsque Charles VII institua la *cour des aides* en 1444, et lui donna pour chef Pierre de Moulin, archevêque de Toulouse. Vers la même époque, le dauphin arriva en Languedoc où il venait combattre la faction des Armagnac. Ce prince ne porta aucun soulagement à la misère du peuple; les campagnes étaient infestées de routiers, et des maladies épidémiques décimaient les habitants des grandes villes. Toulouse ne fut pas à l'abri de la contagion; un violent incendie, arrivé le 7 mai 1463, mit le comble à la désolation des bourgeois.

« Le septième jour du mois de mai, dit Nicolas Bertrand, le feu ayant pris à la maison d'un boulanger dans la rue Sesquières [1], se répandit en peu d'heures dans toutes les maisons voisines, à l'aide du vent d'autan qui soufflait avec impétuosité. La manière dont les maisons étaient communément bâties en ce temps-là,

[1] Aujourd'hui, rue Maletache.

augmentait la rapidité du feu. L'embrâsement fut si violent et si étendu, qu'il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu aux quartiers du *Taur*, des *Cordeliers* et du *Bazacle*, après avoir réduit en cendres les deux tiers de la ville. Cet incendie dura onze jours; on voyait en l'air de longues traînées de flammes s'élancer d'un quartier à l'autre, se prendre aux pointes des tours et des clochers des églises. Les cloches se fondirent dans quelques clochers par la violence du feu; plusieurs édifices furent ruinés, et entre autres l'hôtel-de-ville, ce qui fut cause de la perte de beaucoup de titres [1]. »

Louis XI arriva à Toulouse quelques jours après; l'incendie fumait encore, et le roi, touché de la misère des habitants, exempta la ville de Toulouse de toute taille pendant cent ans. Une discussion du parlement avec le sire de Chabannes, gouverneur de la province, eut des suites funestes pour la magistrature toulousaine: les membres du parlement furent exilés à Montpellier. Louis XI, pour dédommager la métropole du Midi, rétablit l'office du juge-mage. Il en investit Guillaume-le-Brun son conseiller et son médecin. Ce généreux citoyen profita de l'ascendant qu'il avait sur le roi pour obtenir le rétablissement du parlement de Toulouse. Les capitouls et les bourgeois l'envoyèrent à la cour, et l'heureux négociateur triompha de l'opiniâtreté de Louis XI: il se hâta d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses concitoyens, qui l'accueillirent comme le sauveur de la ville [2]. Les lettres royales furent lues en pleine assemblée, et les capitouls arrêtèrent que les registres de l'hôtel-de-ville feraient mention de toutes les circonstances de ce glorieux événement.

Ici l'histoire de la ville de Toulouse se perd au milieu des grands faits des annales françaises; elle prit peu de part à l'extermination de la puissante famille des Armagnac. L'imprimerie,

[1] Nicolas-Bertrand, *Gestes toulousains*.

[2] La société archéologique vient de publier une vignette qui représente Le Brun, assis, l'ordonnance à la main, et entouré des notabilités toulousaines. Il portait une robe bleue, un chaperon rouge sur l'épaule, et une toque de même couleur.

M. le capitaine Le Brun de Rabot, descendant de Guillaume Le Brun, a eu la bonté de me communiquer les lettres patentes de la nomination de son glorieux ancêtre.

qui dans l'espace de quelques années avait fait de rapides progrès dans toute l'Europe, n'obtint aucun succès dans la capitale du Midi, qui avait pourtant plusieurs écoles de théologie et de droit [1]. Les habitants, souvent en querelle avec les commissaires royaux, s'opposèrent à l'aliénation du comté de Lauragais, qui n'en fut pas moins séparé de la sénéchaussée. Les maladies contagieuses, le rétablissement des tailles, les guerres pour la succession de la maison de Foix, furent autant d'événements désastreux pour Toulouse. Il s'opérait d'étranges révolutions dans le Midi : La maison d'Albret perdait la Navarre ultra-Pyréenne, et la mort de Charles VIII suscita des troubles parmi les grands vassaux qui ne savaient pas encore quel prince de la famille royale serait assez heureux pour monter sur le trône de France. On trouve à peine au milieu de ces événements d'une si haute importance, quelque fait particulier à la ville de Toulouse. Il est dit seulement que les capitouls refusèrent d'établir l'égalité des poids et mesures, et chassèrent les filles publiques [2]. Le parlement fut chargé vers le même temps de juger définitivement le maréchal de Rohan-gié qui avait encouru l'indignation d'Anne de Bretagne.

Les troubles, qui agitaient la province, n'empêchèrent pas les capitouls de proposer à l'approbation royale des plans de nouvelles constructions. On obtint l'autorisation de bâtir sur la Garonne un pont assez large et assez solide pour suppléer à tous ceux qu'on avait construits jusqu'alors et qui s'étaient successivement écroulés [3]. Vers la même époque les remparts furent achevés;

[1] A la fin du xve siècle, la ville de Toulouse n'avait pas un seul imprimeur, et on ne connaît aucune production typographique sortie de ses presses. « Pendant trois siècles, dit d'Aldéguier, il n'est pas sorti des presses de Toulouse une seule édition remarquable, même d'un ouvrage commun. Les presses ne travaillèrent, pendant cette période, que pour les jacobins et les jésuites. »

[2] Les filles de joie avaient eu besoin, pour être tolérées, de la protection de Charles VI et de Charles VII; lorsque cette protection leur manqua, elles furent traitées comme des bêtes fauves. A peine les tolérait-on dans une seule rue. Enfin, on ne garda plus aucun ménagement; la grande abbaye, les sœurs et les abbesses furent indignement expulsées de la ville : plus de quinze cents filles publiques furent obligées de sortir.

(J.-B.-A. d'Aldéguier, tom. III, p. 307.)

[3] C'est au projet des capitouls de 1509, que remonte la première idée de construire le pont actuel.





leur enceinte était garnie de cinquante tours rondes ou demi-circulaires [1]. Les fossés étaient larges et profonds, et les murs, depuis la porte Montoulieu jusqu'au Château-Narbonnais, étaient en outre flanqués de quatre demi-lunes. Les remparts du faubourg Saint-Cyprien n'étaient pas encore construits en 1509; on commmença cette année les travaux que les capitouls poussèrent avec autant de zèle que d'activité. Ces magistrats municipaux, dont l'administration fut souvent très favorable à la ville firent construire une fontaine à la porte Montoulieu : ils imposèrent aux habitants des réglements sanitaires pour rémédier aux épidémies annuelles, et deux chirurgiens payés aux frais de l'hôtel-de-ville furent chargés de veiller à leur exécution. Cet acheminement vers un meilleur système de police, les constructions qui furent commencées, la démolition des étages supérieurs des maisons qui faisaient saillie dans les rues et empêchaient la circulation de l'air, ont mérité aux capitouls de l'an 1509 les éloges des annalistes et la reconnaissance des Toulousains.

Nous venons de parcourir les siècles du moyen-âge; nous avons assisté au pénible enfantement de la civilisation moderne. Nos annales si belles, tant que nous avions à chanter les victoires des Raymond, ne nous ont ensuite offert que des luttes particulières de vassal à vassal, des calamités pour la France. Hâtons-nous de sortir de ce ténébreux cahos : ouvrons les yeux; saluons l'aurore du grand jour, car voici luire à l'orient le beau soleil de la renaissance !!

[1] Ces tours étaient placées à des distances très inégales : on en comptait un grand nombre du côté de Montoulieu; sept entre la porte Montoulieu et celle de Saint-Etienne, trois entre la porte Montgaillard et Montoulieu.

(J.-B.-A. d'Aldéguier.)

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

SIÈCLE DE LA RENAISSANCE.

ÉGLISES RÉFORMÉES — GUERRES DE RELIGION.

Louis XII, le père du peuple, décéda dans sa bonne ville de Paris, en 1515. De nombreux couriers portèrent cette triste nouvelle dans les provinces, et partout, disent nos chroniqueurs, les peuples donnèrent des larmes au roi Louis. Les habitants de Toulouse, qui, depuis quelques années, avaient reçu d'insignes faveurs de sa bonté royale, témoignèrent le plus grand regret; lorsque les clocheteurs parcoururent les rues en criant:

« Nobles et bourgeois de la ville de Toulouse, priez le bon » Dieu qu'il reçoive en son saint paradis l'âme du roi Louis dou» zième. »

On entendit des cris de douleur dans la capitale du Languedoc comme à Paris. Le duc d'Angoulême, qui venait de monter sur le trône, n'avait pas su mériter l'estime des Languedociens dans la guerre de Navarre; on était dans l'incertitude; on se demandait, avec anxiété, si François Ier serait le digne successeur de Louis XII.

Cependant le nouveau règne commença sous les plus heureux auspices. Le jeune monarque, qui devait être surnommé plus tard le *père des lettres*, vit bientôt toutes les illustrations euro-

péennes se grouper autour de son trône, et la France devint le second berceau des sciences et des beaux-arts.

Toulouse, plus que toutes les autres villes de France, devait applaudir et coopérer à cette régénération intellectuelle. Depuis long-temps, cette noble cité recevait dans ses murs les trouvères de Provence, d'Aragon, d'Aquitaine, de Languedoc. Chaque année, la société du *Gai-savoir*, distribuait ses fleurs dans le jardin des Augustines. En 1515, les mainteneurs changèrent la dénomination de leur société, et lui donnèrent le nom de *Compagnie des Jeux-Floraux.* On n'a pu découvrir, jusqu'à ce jour, le motif réel de ce changement; mais tout porte à croire que les mainteneurs n'eurent d'autre vue que de faire acte d'indépendance.

J'ai déja dit que la compagnie du *Gai-savoir* fut primitivement une institution municipale, et qu'elle n'eut d'autres fondateurs que les capitouls. Les mainteneurs de l'année 1515 voulurent se soustraire à l'influence de leurs bienfaiteurs; il fallait un prétexte, on eut recours à la ruse, et on renouvella les poétiques fictions de l'ancienne mythologie : on créa le personnage allégorique de Clémence Isaure.

Cette noble dame, si célèbre dans les annales de Toulouse, naquit vers l'an 1450, disent les biographes qui ont suivi les erreurs de Jean Bodin. Dès sa première jeunesse, elle cultiva la poésie avec succès, et remporta les prix que décernaient tous les ans les mainteneurs des *Jeux-Floraux.* Lorsque les guerres des Anglais empêchèrent la célébration de la fête des Fleurs, Clémence Isaure forma le dessein de faire revivre, avec plus d'éclat, les poétiques cérémonies du mois de mai. Non contente d'avoir excité, par son exemple, l'émulation des poëtes, elle voulut les encourager par des bienfaits; elle assista régulièrement à la distribution annuelle des prix et offrit elle-même à maint gai troubadour, *les agréables fleurs du Gai-savoir.* Elle donna à la ville tous ses biens pour pourvoir aux frais de cette noble institution; les capitouls dûrent en jouir, à la condition de célébrer tous les ans les Jeux-Floraux dans l'hôtel-de-ville, reconstruit aux dé-

pens d'Isaure, à la suite d'un affreux incendie. Après avoir assuré la perpétuité du *Gai-savoir*, elle composa plusieurs poèmes qui firent l'admiration des troubadours; le plus remarquable est une ode au printemps :

Bela sazo joëntat de l'annada
Tornar fazets lo dolse joc d'amors,
Et per oudrar fiseles trobadors
Avetz de flors la testa coronada.

De la verges humils regina des angels,
Disen, cantan la piétat amorosa,
Quan dab sospirs amars engoissa dolorosa,
Vic morir en la crots lo grand prince dels cels.

Ciutat de mos aujols, o tan genta Tholosa,
Als fis aymars affris senhal d'onor;
Sios à jamas digna de son lausor,
Nobla come totjorn, et totjorn poder rosa!

Soen à tort l'ergulhos en el pensa
Qu'on drad sera tostens del aymadors
Més jo say ben que lo joën trobadors
Oblidaran la fama de Clamensa.

Tal en lo cams la rosa primavera
Floris centils quan torna le gay temps,
Més del vent de la nueg brancejado tamens
Moric, et pert totjorn s'effaça de la terra.

« Belle saison, jeunesse de l'année, tu ramènes les doux
» jeux de la poésie, et pour récompenser les troubadours fidèles,
» ta tête se couronne de fleurs.

» Célébrons l'amoureuse piété de l'humble vierge, mère des
» anges, lorsque, poussant de douloureux soupirs, et livrée aux
» angoisses de la douleur, elle vit le roi des cieux mourir sur
» une croix.

» O belle Toulouse! cité de mes aïeux, espère que les poètes

» célébreront ton nom ; quand à moi, je sais que les jeunes trou-
» badours oublieront bientôt le nom de Clémence.

» Telle en nos champs fleurit la rose printanière à l'instant où
» reviennent les beaux jours ; mais agitée par le vent de la nuit,
» elle tombe, meurt, et disparaît de la terre pour toujours. »

Les annalistes qui ont fait l'apologie de la prétendue bienfaitrice des Jeux-Floraux, nous ont transmis plusieurs autres pièces de vers qu'ils attribuent à Clémence Isaure. Pour prouver l'existence de leur divinité imaginaire, ils ont déterré des inscriptions, inventé des actes, construit à plaisir des catafalques et des tombeaux. Ils n'ont rien omis de ce qui pouvait intrôniser leur poétique prestige. Ils ont dit que Clémence, de la famille d'Isauret, un des rois de l'histoire fabuleuse de Toulouse, donna aux capitouls, des places, des marchés, et l'hôtel-de-ville. Jean Bodin, d'Angers, le plus intrépide champion de la muse toulousaine, établit comme un fait certain l'existence d'Isaure, et ses largesses à la ville, dans une violente allocution qu'il adressa aux capitouls dans une séance publique. Les mainteneurs, qui désiraient ardemment imposer comme un devoir aux magistrats municipaux ce qui n'était qu'un effet de leur générosité, sanctionnèrent les mensonges de Bodin. Les capitouls demandèrent inutilement à voir le contrat de la donation faite par Clémence Isaure. Bodin, craignant d'être convaincu d'imposture, poussa l'audace jusqu'à accuser les capitouls d'avoir enlevé cet acte des archives. Cette absurde incrimination triompha de tous les arguments, et la fable de Clémence Isaure prit place dans l'histoire de Toulouse. Deux siécles plus tard, l'académie s'est efforcée de remonter à l'origine de cette croyance populaire, que le temps a sanctionnée, et que plusieurs personnes admettent comme une vérité historique. On a composé plusieurs mémoires, on en est venu à des discussions qui n'ont fait que rendre l'existence d'Isaure plus douteuse et plus problématique.

« D'ailleurs, aucun historien digne de foi, dit d'Aldéguier,
» n'a osé soutenir la réalité de l'existence de la dixième muse ;
» tous, au contraire, l'ont combattue, et l'académie n'a jamais

» opposé à leur témoignage que de très méchants vers, compo-
» sés par ses lauréats, et l'éloge obligé qu'un des mainteneurs
» est forcé de faire tous lés ans. Catel, l'annaliste Lafaille,
» le docte Cazeneuve, Laloubère, dans son *Histoire des Jeux-*
» *Floraux*, ont nié formellement l'existence de cette sorte de divi-
» nité. D'ailleurs, le silence des registres de l'académie elle-
» même sur son compte, le défaut de procès-verbal historique,
» d'aucune des séances académiques auxquelles elle aurait assisté,
» ni de celles où se fit le changement de dénomination, sont des
» preuves assez fortes contre une tradition fabuleuse, sans qu'on
» ait besoin d'en chercher d'autres ailleurs.

Telle a été l'opinion des divers historiens qui ont écrit avant nous les annales de Toulouse. Après avoir lu et relu les mémoires, les discussions historiques soulevées à diverses époques par cette question peu importante en elle-même, je me suis convaincu que Clémence Isaure n'est qu'une grâcieuse personnification de la poésie méridionale. Mais si quelqu'un me demandait si je pense que ce nom doit être effacé de nos annales, je lui repondrais que je regarderais comme sacrilége la main qui oserait toucher à la plus belle des fleurs de la couronne toulousaine.

Laissons pour quelques instants nos froids historiens s'égarer dans le ténébreux dédale de leurs arides discussions : oublions que la noble Clémence est une vierge rêvée par la brûlante imagination des troubadours du XVe siècle. Remontons vers le passé, franchissons le seuil du vieil hôtel-de-ville, jetons-nous au milieu des trouvères qui sont venus de toutes les provinces du Midi pour réciter leurs poëmes aux mainteneurs du gai-savoir. Sur un trône parsemé de fleurs-de-lys et de guirlandes, une jeune damoiselle, le front ceint des roses de l'églantier, belle de sa virginité, rayonnante d'un céleste enthousiasme, le sourire sur les lèvres, appelle l'heureux vainqueur qui a remporté le prix de *la joie de la violette*. Des applaudissements se font entendre ; les mandores vibrent sous les doigts des ménestrels ; les nobles capitouls avec leurs robes de cérémonie, le viguier avec sa verge d'argent, les divers états, chacun avec sa bannière, les

étudiants en costume de bazochiens, les membres du parlement, les commissaires royaux remplissent la salle; on crie de toutes parts : *Noël*, *Noël*, *gloire aux mainteneurs du gai-savoir et à dame Clémence*. Les capitouls terminent la fête par un banquet où sont invités les troubadours, et tous à l'envie célèbrent le poétique nom d'Isaure.

Quel est celui de mes lecteurs qui, après avoir assisté avec moi à cette fête imaginaire, osera mettre en doute l'existence de la muse toulousaine. Qui ne sera pas fier de trouver dans les annales de la noble cité qui l'a vu naître, un nom qui personnifie à lui seul la période poétique du moyen-âge? Chaque peuple s'est créé une mythologie; de tout temps les hommes ont divinisé ce qui leur paraissait beau, gracieux ou sublime. Les poètes de la Grèce placèrent dans leur Olympe, Apollon, dieu des beaux-arts et les muses ses sœurs. Nos troubadours créèrent aussi une mythologie modifiée par le christianisme; ils révèrent Clémence Isaure; Clémence, leur divinité tutélaire: Clémence, jeune, belle, vierge, protectrice des beaux-arts, muse chrétienne, belle comme les fleurs du mois de mai, pure comme elles.

Habitants du Midi, descendants de nos troubadours, oserez-vous renier la déesse inspiratrice de la compagnie du gai-savoir? Ne devons-nous pas environner de notre vénération et de notre amour, l'autel que les ménestrels de la Provence élevèrent à Clémence Isaure?...

Terminons ici ces discussions poétiques pour rentrer dans le champ de l'histoire moderne que nous avons hâte de parcourir. La règne de François Ier est stérile en grands événements pour la ville de Toulouse. La famine porte la désolation dans les pays voisins; des voleurs pillent les maisons, et les capitouls ne peuvent d'abord remédier à ce désordre. En vain on a recours à de nouveaux réglements de police : l'établissement des *gardiens de nuit*, *l'institution du guet*[1] sont des remèdes impuissants contre des bandits affamés et enhardis par une trop longue impunité. La

1 Un nommé Arnaud Reveland détermina les capitouls à établir des sortes d'oiseaux

famine entraîne après elle un fléau plus terrible : une maladie jette la consternation dans la classe pauvre. Les bourgeois effrayés quittent la ville; les membres du parlement désertent lâchement la cause de leurs administrés et vont tenir leurs séances à Lavaur. (1552.)

Les Toulousains étaient encore sous le poids de ces calamités, lorsqu'ils apprirent l'issue déplorable de la bataille de Pavie. Les peuples du Languedoc n'aimaient pas François Ier qui les avait accablés d'impôts; mais dans cette circonstance le patriotisme l'emporta sur des haines particulières; les capitouls convoquèrent une assemblée générale, et la ville se porta caution pour une partie de la rançon du roi. Plus tard, le parlement refusa d'enregistrer le traité de Cambrai, et le fier Charles-Quint se vit contraint à envoyer des ambassadeurs pour obtenir cette ratification.

L'hérésie de Luther avait déja fait de grands progrès dans plusieurs villes de France; les habitants de Toulouse savaient par tradition tout ce que leurs ancêtres avaient souffert pour avoir protégé les Albigeois. Les réformés furent mal accueillis, et pendant quelques années, les nouvelles doctrines ne trouvèrent que des ennemis dans la capitale du Languedoc. Néanmoins, en 1533, l'hérésie commença à se répandre; quelques bourgeois, des membres du parlement l'adoptèrent d'abord sécrètement. Le nombre des luthériens s'accrut si rapidement que le haut clergé en fut effrayé [1]. Le parlement prit l'initiative de la persécution, et trente-six accusés sortirent de la ville ou se cachèrent dans les maisons de leurs amis. Un docteur en droit, nommé Jean Boissonné n'échappa à la mort qu'en fesant amende-honorable devant le portail de l'église Saint-Étienne, et en abandonnant ses biens au clergé. Un bachelier en droit, nommé Cadurque, fut brûlé

de nuit, lugubres promeneurs des rues, qui, portant sur leurs casques les insignes de la mort, étaient armés d'une cloche et fesaient entendre ces sons effrayants, qu'ils prononçaient d'une voix sépulchrale : *Réveillez-vous gens qui dormez et priez pour les trépassés*. On appela ces nouveaux institués les *réveillers*. En 1519 fut aussi établie la milice du guet, que les capitouls appelèrent la *famille du guet*.

(J.-B.-A. d'Aldéguier.)

[1] L'hérésie fut, dit-on, importée à Toulouse par des étudiants étrangers.

la même année sur la place du Salin; trente autres hérétiques de diverses classes, de différentes professions, furent aussi suppliciés ou mis à la torture. Ces condamnations n'étaient que les préludes de la lutte sanglante qui, plus tard, devait armer les habitants du Midi les uns contre les autres. Louis d'Orléans, fils du célèbre Dunois, était alors archevêque de Toulouse [1]. Ce prélat, à la tête de son clergé, harangua François Ier, lorsque ce prince passa par Toulouse, à son retour d'Espagne, pour remercier les habitants de l'attachement qu'ils lui avaient témoigné pendant sa captivité. Le roi chevalier fut accueilli avec des transports d'enthousiasme; le clergé, les magistrats, les hommes d'armes, les étudiants, les bourgeois, les marchands, portant à leurs bras des écussons aux armes de France, ne cessaient de crier : *Vive le roi, gloire et longue vie à notre seigneur!* Le monarque, les princes et les gentilshommes de sa suite, reçurent des présents magnifiques. Les Toulousains n'aimaient pas François Ier, comme je l'ai déja dit; mais ils voyaient en lui le représentant de la nationalité française.

François Ier, pendant son séjour, ne fit rien pour témoigner aux Toulousains sa reconnaissance pour leur bon accueil; aussi son départ ne fut salué par aucun cri d'enthousiasme; les capitouls avaient épuisé les trésors de la ville pour fournir aux dépenses occasionnées par la réception du monarque. Les luthériens furent les premières victimes de leur mécontentement. On brûla, sur la place du Salin, un bourgeois accusé d'avoir blasphémé. La persécution s'arma de toute sa rigueur; l'arrivée du roi de Navarre et de la célèbre Marguerite, son épouse, suspendit pour quelque tems les recherches du tribunal de l'inquisition.

[1] Louis d'Orléans fit construire le clocher de l'église Saint-Étienne; il fit élever les contreforts extérieurs de l'église sur lesquels ses armes bâtardes se voient encore, et le beau pilier dit d'*Orléans*. Il ne put achever le chœur dont la voûte resta en bois jusqu'en 1610. Quelque temps auparavant on avait élevé la grande tour carrée des archives; le comble fut décoré par le sculpteur Bachelier; il fondit la statue de la renommée qu'on voit aujourd'hui sur la calotte du monument élevé au général Dupuy, au faubourg Saint-Étienne.

François Ier, qui, dans les premières années de son règne, avait donné un édit contre les luthériens, engagea les capitouls à faire trêve à leur zèle. Un ennemi plus redoutable que l'hérésie menaçait la France d'une invasion. Charles-Quint venait de faire une descente sur les côtes de la Provence.

François Ier se porta tout-à-coup vers les provinces méridionales; le Languedoc forma une des sept divisions militaires qu'il venait d'établir, et Toulouse mit sur pied une légion de six mille hommes dont le commandement fut confié au sénéchal Antoine de la Rochechouard. On avertit les capitouls des dangers qui menaçaient la ville, si les Espagnols triomphaient en Provence. Cette crainte salutaire ranima le zèle de l'autorité municipale; on s'occupa activement des fortifications. Un ingénieur, nommé Firmin, fit construire deux demi-lunes devant la porte Montgaillard et la porte Montoulieu. Grâce à son habileté et au secours des habitants, l'ouvrage avança rapidement, et Toulouse fut bientôt sur un bon pied de défense. Heureusement, ces préparatifs devinrent inutiles; vaincu par l'intrépide maréchal de Montmorency, Charles-Quint quitta la Provence, après avoir perdu la plus grande partie de son armée sous les remparts de Marseille. François Ier, pour récompenser le sire de la Rochechouard, sénéchal de Toulouse, le nomma son lieutenant-général en Languedoc.

N'ayant plus à craindre l'invasion espagnole, les capitouls s'occupèrent d'améliorations municipales. Le parlement ne négligeait rien de ce qui pouvait réhausser l'éclat de sa puissance. En 1537, un président nommé Jean d'Ulmo, fut condamné, comme prévaricateur, à être marqué en place publique, après avoir été promené dans toutes les rues et exposé sur un échafaud. Le tribunal de l'inquisition ne montrait pas moins de rigueur; en 1538, un religieux jacobin, frère Louis Rochette, convaincu d'avoir abjuré la religion catholique, fut brûlé sur la place du Salin, en présence de plusieurs évêques, de huit conseillers au parlement, de quatre capitouls et d'une foule innombrable.

Il n'est pas avéré que les capitouls aient pris part à ces san-

glantes exécutions ; ces magistrats ne devaient-ils pas tous leurs soins aux projets importants qui annonçaient déja les merveilles de l'industrie moderne. En 1539, les états du Languedoc assemblés à Béziers examinèrent un plan qui leur fut présenté par un célèbre ingénieur ; il s'agissait du canal des deux mers [1]. Ils l'approuvèrent, et nommèrent le sieur de Franc-Conseil, et l'évêque de Sistéron, pour faire un rapport : il fut favorable. Les états imposèrent chaque diocèse pour fournir aux travaux qu'on aurait commencé si la mort du maréchal de Montmorency n'eût enlevé à la province le plus zélé de ses protecteurs.

Le commerce, l'industrie, l'agriculture prospéraient à Toulouse; on cultivait avec succès le mûrier dans les pays voisins, et les capitouls, pour encourager les propriétaires, leur fournissaient le plant dont ils avaient besoin [2]. En 1545, ils firent bon accueil aux frères *Sartini* qui vinrent établir dans la capitale du Languedoc une manufacture d'étoffes de soie, qui prospéra tant qu'elle ne fut pas entravée par l'autorité municipale. Par une fatalité inconcevable, les magistrats voulurent régler la largeur, la longueur des étoffes, et les fabricants florentins portèrent ailleurs leur industrie.

« La manufacture des frères Sartini, dit d'Aldéguier, fut établie quatre ans seulement après celles qui ont rendu Lyon une » ville si florissante, et la font marcher aujourd'hui de pair avec » les plus riches capitales de l'Europe. Mais Toulouse avait un » parlement dont elle était fière, des magistrats en robes rouges » fourrées d'hermine. Cela ne valait-il pas mieux que des riches » marchands, des fabricants d'étoffes de soie tissues d'or et d'ar» gent, et des bazars où toutes les raretés de l'Europe auraient » été étalées. »

[1] Le canal des deux mers, d'après le plan primitif, devait être fourni par un bras de la Garonne, que l'on aurait détourné pour le joindre à l'Aude, près de Narbonne.

[2] La distribution du plant n'était pas gratuite; il existe aux archives une pièce qui fait mention d'un procès qu'un nommé Arnaud Duprat eut avec les capitouls. On lui avait fourni cinq cents mûriers ; il prétendait qu'ils lui avaient été donnés gratis. On plaida, il perdit son procès, et fut condamné à payer chaque plant huit sous tournois.

Malgré les tracasseries des capitouls, de riches négociants firent fleurir le commerce dans la ville de Toulouse pendant le XVIe siècle. La vente du pastel [1] devint pour plusieurs maisons une source d'opulence et d'honneurs. De ce nombre était la maison Bernuis, dont l'immense fortune pouvait être mise en parallèle avec celle des premiers négociants de l'Europe. Bernuis avait un grand nombre de vaisseaux qui partaient tous les ans, des ports de Bordeaux et de Marseille, pour porter dans les royaumes voisins, des balles de pastel, alors indispensable pour la teinturerie.

L'état prospère du commerce ne mettait pas la ville à l'abri des invasions périodiques des mendiants qui affluaient de toute la province. La mort de François Ier n'eut pas un heureux résultat pour les peuples du Languedoc. La levée des impôts se fit avec plus de rigueur qu'auparavant, et les professeurs de l'université ne purent se soustraire au paiement des charges publiques. Les écoles de Toulouse étaient à cette époque au comble de la prospérité; un grand nombre d'étudiants bourguigons, poitevins, allemands, italiens, espagnols accouraient chaque année pour entendre le célèbre jurisconsulte Coras, qui réunissait quatre mille écoliers avides de profiter de ses leçons. Cette jeunesse, hardie et turbulente, propagea l'hérésie avec le zèle du plus ardent prosélitisme; le luthéranisme fit des progrès alarmants pour le clergé catholique, et la persécution recommença. Un conseiller au parlement abjura la foi de ses pères, un scandale si dangereux fit grand bruit à Toulouse, et on brûla quelques hérétiques.

L'université prospérait toujours au milieu des symptômes de guerre civile. En 1554, la chaire de droit civil fut mise au concours; les deux concurrents qui se présentèrent pour la disputer, se sont rendus célèbres, l'un par ses ouvrages, l'autre par

1 Le commerce du pastel était très important à Toulouse. Il résulte de l'examen des registres des employés aux portes, qu'à certaines époques il sortait jusqu'à 10,000 balles de pastel par mois, par la seule porte du Bazacle. Les plantations d'anil dans les colonies firent tomber le commerce du pastel.

sa victoire : c'était l'immortel Cujas et le jurisconsulte Forcatel; ce dernier l'emporta, et tous les historiens ont blâmé, peut-être à tort, les juges qui préférèrent un jurisconsulte inconnu, à un des créateurs de la législation moderne. Au XVIe siècle, comme aujourd'hui, ce n'était pas toujours le plus savant, mais le plus adroit qui l'emportait sur ses rivaux. Forcatel était un *beau parleur*, dit l'auteur d'une vieille chronique, et il séduisit les juges par son élocution, 1554.

La ville de Toulouse, vers la même époque, voyait des édifices magnifiques s'élever dans son sein. Le sculpteur Nicolas Bachelier, élève de Michel-Ange, opérait une révolution complète dans l'architecture. L'archevêque, les communautés religieuses, l'autorité municipale, les riches bourgeois, mettaient chaque jour au défi l'étonnante fécondité du sculpteur toulousain. En 1556, il construisit le portail du collége de l'Esquile[1]. Il avait déja terminé la porte intérieure du capitole, où on a placé depuis la statue d'Henri IV[2]. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1566, il ne cessa de travailler à divers bâtiments qui sont encore les chefs-d'œuvre de l'architecture toulousaine.

Depuis plusieurs années, la réforme, propagée par les étudiants de l'université, se répandait dans la bourgeoisie, et l'hérésie comptait plusieurs défenseurs parmi les membres du parlement. Divers incidents suspendirent encore les hostilités. Par une ordonnance d'Henri II, le parlement de Toulouse fut augmenté de deux présidents et de six conseillers. La famine et la contagion jetèrent la consternation dans la capitale du Languedoc. En 1557 et 1558, l'épidémie emportait jusqu'à deux cents personnes par jour[3]. Les catholiques et les réformés également atterrés par

[1] Son travail lui fut payé à raison de trois sous le pan. Il reste plusieurs quittances du célèbre sculpteur, signées : *Nicolas Bachelier*, tailleur de pierre.

[2] Bachelier construisit plusieurs maisons particulières : la plus remarquable est l'hôtel d'Assézat; on admire encore l'hôtel Lasbordes, l'hôtel Catelan; le beau pavillon de l'hôtel Caminade, l'escalier et la tour de l'hôtel de Loubens. Dominique Bachelier, son fils, termina la construction du pont. Le buste de Bachelier est à la salle des Illustres.

[3] En 1557, on établit un impôt sur tous les objets de consommation. Il prit le nom de *commutation*. Le produit en fut évalué à 3,600 francs. Le revenu total de la ville se portait alors à 42,000 francs.

ce fléau, étaient dans l'inaction lorsqu'on apprit la nouvelle de la mort prématurée d'Henri II, 1558. Les deux partis se mirent sur la défensive, prêts à tout événement, et impatients de combattre chacun pour sa religion.

Le procès du faux *Martin-Guerre* détourna pendant quelque temps l'attention publique des grands événements, qui se préparaient dans toute la France.

« Martin-Guerre, dit le célèbre de Thou[1], du lieu d'Artigat » en Gascogne avait épousé une femme jeune et belle, nommée » Bertrande Rols. Après avoir vécu avec elle l'espace de dix ans. » il la quitta pour aller à la guerre. Il s'était passé huit ans » depuis son départ lorsqu'un nommé Arnaud Dutil dit Pancette, » se présenta à Bertrande Rols, et lui persuada qu'il était son » mari : elle en eut deux enfants. Trois ans après le bruit courut » qu'il n'était pas Martin. Les parents de *Guerre* le traduisirent » devant le juge de Rieux, qui le condamna à perdre la tête. » Dutil en appela au parlement de Paris. Le vrai Martin arriva » sur ces entrefaites : l'imposteur ne se laissa pas effrayer; il » porta l'audace jusqu'à accuser Martin-Guerre, et la contesta» tion se compliqua tellement, que les juges étaient indécis : ils » appelèrent en témoignage les sœurs de Martin; cette fois Pan» cette fut convaincu d'imposture, condamné et brûlé[2]. »

Ce bizarre procès, dont les circonstances nous ont été transmises par un célèbre jurisconsulte, fut suivi de quelques autres condamnations beaucoup plus scandaleuses. Deux bénédictins du grand couvent de la Daurade, convaincus d'avoir assassiné leur prieur, furent écartelés devant la porte du couvent. Vers le même temps, le procureur-général fut averti par le portier des Augustins que les religieux recelaient dans le couvent des filles de joie ; on fit des perquisitions, et les deux capitouls, chargées de cette mission étrange, trouvèrent dans une grande chambre quatre prostituées et quelques moines ; mais les religieux, à l'exception d'un

[1] *Histoire de France.*
[2] Michel Montaigne parle du procès de Martin-Guerre dans ses *Essais*.

seul, furent bientôt élargis ; le procès des quatre filles ne dura pas long-temps, elles furent condamnées à la potence et exécutées sur la place du Salin.

Les réformés racontaient avec emphase les moindres circonstances de ce procès si scandaleux pour le clergé catholique. Ils exerçaient déja une grande influence dans toutes les délibérations : en 1559 trois conseillers au parlement levèrent le masque. Dufaur Denos et Puymisson déclarèrent ouvertement la guerre au catholicisme ; trente magistrats les favorisaient secrètement ; Castres, Montauban, Nîmes, n'attendaient qu'un moment favorable pour prendre les armes. La nouvelle de la prise d'Orléans par le prince de Condé enhardit tellement les réformés de Toulouse, qu'ils parcoururent la ville en chantant les psaumes de Clément Marot.

Des rassemblements se formaient dans les divers quartiers de la ville; le ministre Bastard, prédicant fougueux et doué de l'éloquence populaire qui subjugue la multitude, parcourait les rues, les places publiques, exhortant ses co-réligionnaires à braver le martyre pour défendre leur croyance. Le capitaine Terrides, Montluc, Fourquevaux, Bellegarde, Bajordam, chefs catholiques très zélés, se rendirent en toute hâte à Toulouse pour combattre les hérétiques qui s'étaient déja emparés de l'autorité dans les villes de Castres, de Lectoure et de Montauban. L'édit de 1561 enhardit les réformés : ils choisirent pour leurs assemblées le Château d'Ulmières près de la porte Montgaillard. Le célèbre Bèze envoya quatre ministres; Abel Denort et un moine apostat nommé Barrèles, se firent bientôt remarquer par leur exaltation fanatique. Ils commencèrent leurs prêches; tout s'y passa d'abord fort tranquillement, mais les hostilités se renouvellèrent le 19 février 1561.

« Ce jour-là, dit Lafaille [1], deux capitouls, Lanta et Montesquieu avec le viguier Portal, menèrent au château d'Ulmières le ministre Abel Denort, qui marchait entre les deux capitouls

[1] *Annales de Toulouse*, tome II, page 214.

» accompagnés de tous les soldats du guet et de deux cents ar-
» quebusiers portant chacun un pistolet à la ceinture. Denort
» commença son discours par ces paroles de l'évangile : *celui qui*
» *sème, s'en alla semer son grain.* Il fut tout-à-coup interrompu
» par les huées des catholiques, et un soldat du guet tua un gen-
» tilhomme quercinois nommé Lagarde. »

Les huguenots quittèrent l'assemblée, et rentrèrent dans la ville, attendant l'occasion favorable pour tirer vengeance de ce guet-à-pens. Le moment des représailles n'était pas éloigné. Divers meurtres commis à Castelnaudary, à Toulouse et dans plusieurs autres villes portèrent à son comble l'exaspération des religionnaires. Ils apprirent que quatre capitaines catholiques fesaient des levées dans les pays voisins, et se hâtèrent d'écrire au prince de Condé pour lui demander un prompt secours. L'infatigable Montluc, le plus redoutable des ennemis de la réforme, fut instruit d'un vaste plan de conspiration tramé par les huguenots; il le communiqua au président du parlement qui ordonna sur-le-champ de préposer une garnison de 400 hommes à la garde de l'hôtel-de-ville,

Les chefs huguenots déployèrent dans cette circonstance une énergie et une habileté qui rendit d'abord inutiles les préparatifs de leurs ennemis. Ils se réunirent dans la maison du viguier Portal, et arrêtèrent d'un commun accord qu'on se rendrait maître de l'hôtel-de-ville, des postes les plus avantageux, et lorsque le jour parut, les catholiques apprirent avec effroi les déplorables événements de la nuit[1]. Le parlement fit plusieurs proclamations aux habitants, cassa les capitouls qui avaient voulu s'établir médiateurs entre les deux partis, et en nomma huit autres dont le

[1] Les huguenots s'emparèrent de neufs postes importants : les étudiants leur livrèrent les colléges de Sainte-Catherine, de Saint-Martial, de Périgord. Les portes de Villeneuve, de Matabiau, les divers passages qui aboutissaient à l'hôtel-de-ville, furent occupés en quelques instants : onze cents hommes suffirent pour cela, dit d'Aldéguier; mais ces hommes étaient des étudiants jeunes, hardis, qu'aucun danger n'effrayait : ils avaient pour chefs, Saulx, Rapin, Saussens, Stopinian et la Popelinière. Stopinian commandait les Gascons; la Popelinière, les Poitevins, les Saintongeois, les habitants de l'Aunis.

catholicisme était bien reconnu. On sonna le tocsin, et on n'entendit dans toutes les rues qu'un cri d'alarme répété par les catholiques :

« Aux armes! aux armes! mourons pour la religion de nos « pères, guerre aux huguenots. »

Le massacre commença sur tous les points et dura trois jours : les protestans, maîtres de l'hôtel-de-ville, demandèrent enfin à capituler ; le parlement ne voulut accepter aucune condition, et ils se virent contraints de repousser la force par la force. Cette détermination qui aurait obtenu un plein succès lors de la première tentative des huguenots, ne fit que prolonger la lutte de plus en plus acharnée. Ils placèrent des canons sur les tours de l'hôtel-de-ville, du collége Saint-Martial et foudroyèrent les clochers occupés par les catholiques. Les ravages de leur artillerie furent terribles ; la tour des Jacobins s'écroula, et quelques chefs enhardis par ce succès inespéré proposèrent de s'emparer du parlement. Le capitaine Saulx les détourna de ce dessein, et devint ainsi la cause involontaire de la défaite de ses co-religionnaires. Le jour suivant des troupes nombreuses entrèrent dans Toulouse, et rendirent toute sortie impossible aux huguenots.

Cependant les chefs catholiques, las de cette lutte qui n'était rien moins que décisive, firent de nouveaux efforts pour s'emparer de l'hôtel-de-ville. Le combat fut sanglant dans la rue de la Pomme; les huguenots avaient dressé de nouvelles batteries sur le donjon, sur le portail du Capitole, et sur le haut du clocher Saint-Martial : maîtres de ces postes, les plus importants de la ville, ils foudroyèrent de nouveau les quartiers voisins, et les catholiques n'osèrent plus s'avancer au milieu d'une grêle de projectiles. Les capitouls et le parlement, n'écoutant que la voix du désespoir, prirent alors une horrible détermination : Ils résolurent de mettre le feu aux maisons de la place Saint-George, persuadés que l'incendie gagnerait infailliblement l'hôtel-de-ville. Des tourbillons de fumée s'élevèrent bientôt dans les airs, et les huguenots, postés sur la plate-forme du Capitole, ne purent deviner d'abord la cause de cet étrange incendie ; mais les flammes

se dirigèrent avec rapidité, dévorant les maisons de la rue de la Pomme. Les malheureux habitants implorèrent en vain la pitié des incendiaires; deux héraults du parlement stationnaient dans la rue, criant à son de trompe :

« Sachent les bourgeois et le menu peuple, que par arrêt de » nos seigneurs les capitouls et des membres du parlement, il » est défendu de porter de l'eau, sous peine de la vie. »

Ces paroles jetèrent dans toutes les maisons la consternation et le désespoir. Les flammes poussées par un vent d'est, s'élançaient en colonnes rougeâtres; les murailles s'écroulaient avec fracas; les meubles étaient entassés dans les rues; des femmes, des enfants, des vieillards, se précipitaient par les fenêtres.

« Que l'on se figure, dit d'Aldéguier, une population en délire, » mêlée, agitée, fluctuante, composée de malheureux, se li- » vrant au désespoir, à la vue de leurs habitations enflammées, » emportant dans leurs bras leurs enfants et ce qu'ils avaient de » plus précieux; et des forcenés, écumant de rage, hurlant, s'en- » courageant au meurtre, au pillage et à l'incendie, insultant » aux victimes qui les suppliaient, les repoussant avec fureur. » La pâle lueur de l'incendie, disputant au soleil l'avantage » d'éclairer cette scène de désolation; et, au milieu de ce » tableau, huit à dix spectres à figures sombres, montés sur des » chevaux, et couverts de longs manteaux couleur de sang, » ordonnant froidement l'incendie, dirigeant de leurs gestes les » torches des incendiaires, et l'on aura une idée du spectacle » qu'offrait Toulouse, le 15 mai 1562[1]. »

Les huguenots ne restèrent pas spectateurs inactifs de cet effrayant incendie; ils ne pouvaient se méprendre sur le dessein des capitouls, et ils se hâtèrent de mettre en œuvre le seul moyen qui leur restait pour arrêter le cours des flammes. Ils braquèrent leurs canons contre les maisons de la rue de la Pomme; les batteries placées dans la mirande du collége Saint-Martial eurent bientôt renversé les toits, les murailles, et coupèrent ainsi

[1] *Histoire de Toulouse*, tome III, page 430.

le passage à l'incendie. Les catholiques frémirent de rage quand ils eurent la certitude que leur abominable projet n'avait pas réussi. Les membres du parlement, les capitouls, se déterminèrent à faire des propositions de paix aux protestants de l'hôtel-de-ville ; ils choisirent pour cette mission le sire de Fourquevaux, gouverneur de Narbonne. Le négociateur fut bien accueilli par les huguenots, qui acceptèrent les propositions du parlement, et promirent de sortir de l'hôtel-de-ville sans armes ni munitions. Le retour de Fourquevaux suspendit les hostilités et les catholiques mirent bas les armes.

Les religionnaires apprirent le même jour que Montluc et ses lieutenants guerroyaient dans les environs de Toulouse ; ils résolurent de sortir de l'hôtel-de-ville le lendemain 17 mai, jour de la Pentecôte. Les chefs fixèrent pour le départ, l'heure de vêpres, persuadés que les catholiques ne sortiraient pas de leurs églises pour les insulter. De grand matin, dit Lafaille[1], ils firent la cène et leurs prières, pendant lesquelles la trompette chanta, du haut de la maison-de-ville, plusieurs psaumes et cantiques qui furent entendus jusques dans les faubourgs. A l'heure de vêpres, il sortirent du Capitole, et se dirigèrent les uns vers la porte Matabiau, les autres vers la porte Villeneuve. Les catholiques, avertis par quelques soldats du guet, se précipitèrent hors des églises et firent un horrible massacre des huguenots. Le capitaine du guet qui fut envoyé le lendemain pour reconnaître le nombre des morts, rapporta que depuis le couvent des Minimes jusqu'aux *justices*, c'est-à-dire, environ mille pas, il en avait trouvé cinquante-trois qui étaient déja demi rongés par les chiens.

Plusieurs bourgeois de la religion réformée s'étaient cachés dans les maisons de leurs parents ou de leurs amis. Les membres du parlement, qui avaient juré d'exterminer jusqu'au dernier des hérétiques, firent sonner le tocsin, et, pendant trois

[1] Lafaille, *Annales de Toulouse*, tom. III, p. 236. — La Popelinière, *Journal de Brusaud*.

jours, le son lugubre de toutes les cloches de la ville appela les catholiques à de nouveaux massacres. Les maisons furent pillées, et le capitoul Saint-Félix des Clapiers fit de vains efforts pour arrêter la fureur de la populace. Ivre de sang, chargée des objets plus ou moins précieux qu'elle avait dérobés, la foule se porta vers l'hôtel-de-ville; on y trouva quelques prisonniers, entr'autres, le capitaine Saulx, que ses co-religionnaires avaient jeté dans un cachot pour le punir de les avoir trahis et le capitoul Mandinelli, magistrat généreux, qui avait eu le courage de rester à son poste pendant six jours, pour sauver ses concitoyens des horreurs de la guerre civile. Saulx et Mandinelli furent condamnés à mort, et montèrent sur l'échafaud avec le viguier Portal.

Le sang coulait encore dans les rues, les cadavres des suppliciés pendaient encore aux gibets lorsque le féroce Moutluc entra dans Toulouse pour féliciter les catholiques de leur honteuse victoire [1]. Les huguenots, qui furent assez heureux pour échapper aux massacres de Toulouse, parcoururent les pays voisins, demandant vengeance à leurs fréres; de sanglantes représailles eurent lieu dans plusieurs villes du Languedoc. A Castres, à Pamiers, à Puylaurent, à Montauban, les catholiques furent impitoyablement égorgés. Les cardinaux d'Armagnac et de Strausy se hâtèrent de convoquer les principaux capitaines, et leur firent signer une ligue [2] contre les protestans. Les membres de cette nouvelle association eurent bientôt fait de grands préparatifs de guerre; ils étaient à la veille de se mettre en campagne, lorsque l'édit de paix et d'amnistie, rendu par Charles IX, suspendit l'exécution de leurs projets sanguinaires. Le parlement refusa d'abord d'enregistrer l'édit, et ne voulut pas consentir au rappel des membres qui avaient été bannis comme suspects d'hérésie. A l'exemple du parlement, le peuple s'érigea aussi en persécuteur; les bourgeois

[1] « Les membres du parlement, dit Montluc, commencèrent à informer contre ceux » qui étaient demeurés dans la ville et ceux qui avaient été pris à la sortie, et je ne vis » jamais tant de têtes voler que là. »

[2] On peut regarder l'association des catholiques de Toulouse comme le principe et le modèle de la grande ligue formée plus tard sous Henri III.

et les ouvriers se surveillaient mutuellement, et la moindre pratique contraire au catholicisme était regardée comme un grand crime. Les magistrats furent eux-mêmes en butte à la fureur populaire; les habitants de Toulouse formaient alors deux classes, inquisiteurs et suspects : le fils se portait délateur de son père : l'ami sacrifiait son ami; de toutes les haines, il n'en est pas de plus impitoyable que le fanatisme religieux.

Catherine de Médicis, régente du royaume de France, fut allarmée par tous ces symptômes de guerre religieue. Elle espérait encore pouvoir ramener les deux factions rivales à des sentiments de tolérance. Dans ce dessein, elle résolut de faire un voyage en Languedoc avec son fils Charles IX. Le cortège royal traversa la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, et continua sa marche vers Toulouse, qui était alors le foyer de l'insurrection catholique dans le Midi.

La reine et Charles IX firent leur entrée dans la capitale du Languedoc le 2 février 1564; les membres du parlement, les huit capitouls, les bourgeois, les étudiants, le menu peuple encombraient les rues pour voir défiler la magnifique cavalcade qui environnait le roi. Charles IX, encore enfant, fut émerveillé de l'enthousiasme des Toulousains, dit un chroniqueur, et il saluait gracieusement les spectateurs rangés en deux haies dans toutes les rues, sur toutes les places publiques [1], qu'on avait sablées, tapissées et décorées d'un grand nombre d'arcs-de-triomphe. Cinq jours après son arrivée, le roi tint son lit de justice au parlement.

« Le 20 février, dit Lafaille [2], le roi et la reine firent l'honneur » aux capitouls d'aller dîner à l'hôtel-de-ville. A ce repas ma- » gnifique, se trouvèrent Monsieur, frère du roi, les cardinaux » de Bourbon et de Guise, le connétable et autres grands de la

[1] Le roi étant à quelques pas de l'arc-de-triomphe qu'on avait élevé près de la place de *la Pierre*, il en descendit par une machine une jeune fille, vêtue en nymphe, qui représentait la célèbre Clémence Isaure. Elle portait en ses mains les trois fleurs d'or qui sont les trois prix des Jeux-Floraux. Étant en présence du roi, elle lui présenta les trois fleurs, s'envola, et le globe d'où elle était sortie se referma.

[2] *Annales de Toulouse*, tom. III.

» cour. Il ne se parlait alors dans Toulouse que de recréation et » de passe-temps. Les bonnes maisons étaient ouvertes nuit et » jour pour les ballets, danses et mascarades. »

Le roi et toute sa cour séjournèrent jusqu'au 19 mars; conviés chaque jour à de nouvelles fêtes, à des comédies, à des courses de bague, à des tournois. L'enthousiasme des Toulousains ne se démentit pas un seul instant. Les mains royales de Charles IX étaient encore pures du sang de ses sujets, et Catherine de Médicis n'avait pas encore allumé les torches qui devaient éclairer les massacres de la Saint-Barthélemy.

Charles IX et la reine, sa mère, demandèrent à voir la baronne de Fontenille, si célèbre dans les annales toulousaines, sous le nom de la *belle Paule*. Cette femme, que sa beauté a rendu immortelle, vit le jour dans la capitale du Languedoc, en 1518. Dès sa plus tendre enfance, elle se fit admirer par la perfection de ses charmes, et, en 1533, les capitouls la choisirent parmi toutes les damoiselles, pour offrir les clefs de la ville au roi François Ier. Ce prince, dit un biographe, fut frappé d'étonnement à la vue de la nymphe, vêtue de blanc, ceinte d'une écharpe bleue, et qui prononça devant lui une harangue en vers français; dans son enthousiasme, il la surnomma la *belle Paule*. La damoiselle de Viguier vit bientôt un grand nombre d'adorateurs se disputer sa main; elle aima le sire de la Roche, baron de Fontenille; mais ses parents lui donnèrent pour époux le sire de Raynaguet, *prompt et hardi capitaine*. La belle Paule se soumit. Libre quelques années après, par la mort du sire de Raynaguet, elle épousa le fidèle baron de Fontenille. Depuis ce moment, elle coula des jours heureux, chantée par tous les poètes du Midi, admirée des Toulousains, qui se pressaient sur ses pas, quand elle se montrait dans un lieu public. Elle vécut près de cent ans, et mourut en 1610 [1]. La belle Paule fut presque contemporaine de

[1] Gabriel Minut, sénéchal de Rouergue, a laissé un livre bizarre qui fut imprimé a Lyon en 1587; il a pour titre : La *Paulegraphie, ou description des beautés d'une dame toulousaine, nommée la belle Paule.*

« La tête de la baronne de Fontenille était arrondie, la figure plus petite que grande;

Clémence Isaure; l'enthousiasme méridional célébra outre mesure et divinisa ces deux femmes, et leurs noms grâcieux nous ont été transmis, par nos chroniqueurs, comme personnifications de la poésie, des arts et de la beauté [1].

Peu de temps après le départ du roi, les protestants de Pamiers massacrèrent les catholiques pour venger leurs frères de Toulouse. Ces sanglantes représailles firent craindre aux membres du parlement une insurrection générale ; ils mirent tout en œuvre pour raffermir le zèle des bourgeois ; ils appelèrent quelques frères jésuites, et leur donnèrent d'abord le couvent des Grands-Augustins. L'avocat-général Duranti, qui, depuis un an, se fesait remarquer par son zèle fanatique, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement des disciples de Loyola.

Cependant, le nombre des hérétiques augmentait de jour en jour, et ils étaient déja tout-puissants dans plusieurs villes du Languedoc. La condamnation de Rapin, gentilhomme réformé, ranima tout-à-coup les haines mal éteintes. Quand on apprit que

» le front était grand et uni, ses cheveux étaient d'un blond doré, tombant en boucles
» sur ses épaules, ses yeux étaient vifs et bleus; ses sourcils demi-circulaires, étaient
» plus épais au milieu qu'aux deux extrémités. Le nez qui divisait son visage en deux
» parties égales, était d'une grandeur médiocre, droit et uni; la bouche bien coupée,
» petite et vermeille. Les dents blanches et parfaitement égales, étaient couvertes par
» des lèvres dont la fraîcheur ne pouvait être comparée qu'aux roses du matin. Le menton,
» arrondi avec grâce, terminait la figure d'une manière tout-à-fait agréable ; le cou était
» blanc, droit et uni, il grossissait presque insensiblement sur les épaules, qui, assez lar-
» ges, laissaient entrevoir une peau d'une blancheur éclatante, et qui devenait encore
» plus délicate vers le sein, paraissant entièrement formée d'albâtre. Les bras étaient
» ronds, fermes et bien dessinés; ils s'unissaient à des mains longues et délicates, dont
» les doigts étaient tendres, minces, rosés légèrement, et terminés par des ongles arron-
» dis, et transparents à leur extrémité. La taille de Paule était aisée, haute et majes-
» tueuse, ses hanches, plus larges que ses épaules, diminuaient insensiblement............»

La pudeur nous force de fermer la *Paulegraphie* de Minut, qui trace jusqu'au bout le portrait de la baronne de Fontenille.

(*Biographie toulousaine.* — Lafaille, *Annales.*)

[1] La belle Paule a été mise au nombre des quatre merveilles de Toulouse ; qui ne connaît ce distique populaire ?

La bello Paulo, San-Sarni,
Le Bazacle et Matali.

Avant la révolution, on montrait dans le caveau des Cordeliers une momie qu'on disait être le cadavre de la belle Paule.

l'envoyé du prince de Condé avait été décapité, qu'on avait divisé son corps en quatre quartiers, on courut aux armes, et l'amiral de Coligny porta le fer et la flamme jusques sous les murs de Toulouse. Les habitants virent, avec plaisir, les hostilités recommencer. Malheureusement pour eux, l'amiral marchait à la tête d'une nombreuse armée. Le maréchal Damville fit des propositions de paix; accusé de trahison par un moine fanatique, il se vit contraint de sortir de la capitale du Languedoc. Sur ces entrefaites, la paix de Saint-Germain mit fin aux inquiétudes des chefs des deux partis; inutilement, l'avocat-général Duranti dénonça le maréchal Damville comme traître à la religion catholique, le traité fut maintenu, et les huguenots se retirèrent dans leurs places fortes.

Ce calme apparent ne fut pas de longue durée; le tocsin de la Saint-Barthélemy se fit entendre d'une extrémité de la France à l'autre; la fatale nouvelle fut bientôt connue dans les provinces.

« La nouvelle des massacres, dit Gaches, auteur contemporain, fut portée à Toulouse trois ou quatre jours après par courrier envoyé au premier président d'Affis; elle fut tenue secrète jusqu'au dimanche dernier d'août, que le bruit en courut par toute la ville. Les capitouls et le parlement s'assemblèrent, et au sortir de leur conférence, firent fermer les portes, à la réserve des guichets gardés par des personnes choisies pour observer ceux qui entraient et sortaient. Ce qui étant rapporté aux habitants sortis le matin, pour aller à Castanet, ouïr le prêche, les uns furent d'avis de se retirer, les autres de rentrer pour donner ordre à leurs affaires. Ceux qui furent mal avisés de revenir, furent reçus paisiblement, laissant épées et dagues à la porte.

« Le second septembre, les catholiques de Toulouse, pour retenir ceux qui étaient dans la ville, et attirer ceux qui étaient dehors, firent publier à son de trompe, défense de la part de sa majesté, de molester en rien ceux de la religion; ce qui se fit avec éclat et cérémonie, tout cela pour mieux tromper. Les conseillers de la religion, qui étaient revenus par mandement de la cour, furent trouver le premier président pour savoir à quoi tendaient ces

procédés. Il leur dit que c'était pour contenir mieux le peuple. Mais, reconnaissant que personne ne venait, ils résolurent de prendre ceux qui étaient dans leurs maisons; et ainsi donc, le mercredi suivant, à dix heures du matin, ayant divisé leurs gens en diverses troupes et quartiers, ils les firent entrer dans les maisons de ceux de la religion, qui furent emprisonnés dans divers couvents et prisons de la ville. Le lendemain 4 septembre, la garde fut doublée aux portes, et un conseiller au parlement avec un bourgeois, commis à chacune, pour reconnaître ceux qui sortiraient et arrêter ceux de la religion. Fut fait aussi commandement, à cri public, de révéler ceux qu'on saurait être cachés, à peine d'en répondre; ce qui en fit découvrir plusieurs, qui furent emprisonnés, entre lesquels étaient cinq conseillers des plus doctes et des plus notables, qui demeurèrent ainsi serrés l'espace de trois semaines, après lesquelles ils les mirent tous ensemble dans la conciergerie du palais, jusqu'à l'ordre qui fut apporté par Pierre Delpech et Madron, qui commandait que si le massacre n'était encore, on n'en différât plus l'exécution. Le lendemain, 4 octobre, deux écoliers, l'un nommé Latour et l'autre Lestelle, ayant rassemblé quelques autres garnements au nombre de sept ou de huit, armés de haches et de coutelas, s'en allèrent à la conciergerie, par le commandement de l'avocat-général, et, étant entrés, fesaient descendre ces pauvres prisonniers les uns après les autres, et les massacraient au pied du degré, sans leur donner aucun loisir de parler, ni de prier Dieu, et de la sorte, comme on assure, en furent tués plus de trois cents.

» Après qu'ils eurent été dépouillés tous nuds, furent étendus l'un auprès de l'autre, dans la basse-cour du palais, et exposés, en cet état, deux jours entiers, n'ayant qu'une feuille de papier attachée sur leurs parties honteuses, après lesquels furent faits de grands fossés dans la sénéchaussée, où ils furent jetés et couverts de terre. Quant aux conseillers, ils furent pendus à l'ormeau du palais avec leurs robes longues; leurs maisons et celles de tous les autres furent pillées et saccagées, entre lesquels étaient Ferrières, Coras et Latger, et des personnes qualifiées, Ganelon, d'Annette, et plusieurs autres. »

Le parlement, non content d'avoir ordonné de sang-froid le massacre des huguenots de Toulouse, écrivit aux magistrats de toutes les villes de son ressort, de faire aussi main-basse sur les hérétiques; partout, on s'empressa de lui obéir. Le maréchal Damville et le duc de Joyeuse, furent les seuls qui s'opposèrent à cette épouvantable boucherie. Toulouse et le Languedoc jouirent enfin d'une paix momentanée pendant la l'année 1573. Les protestants surent en profiter pour réparer leurs revers; ils s'emparèrent de Castres; l'armée des vicomtes vint à leur secours, et les mit en état de tenir la campagne. Vers la même époque on apprit que le jeune roi Charles IX était mort au château de Vincennes, dans des accès de fureur et de désespoir. Cette nouvelle causa une grande joie aux huguenots qui guerroyaient dans le pays toulousain. La reine-mère se hâta d'écrire au duc d'Anjou, élu depuis peu roi de Pologne, de revenir en France, pour se mettre en possession du royaume. Le nouveau monarque arriva à grandes journées et prit le nom d'Henri III en montant sur le trône.

Les protestants n'avaient pas d'ennemi plus acharné; pendant plusieurs années, il leur avait fait la guerre, et on n'avait pas oublié ses sanglants exploits au siége de la Rochelle; les religionnaires se mirent sur la défensive, et le duc de Joyeuse, irrité de leurs succès, sortit de Toulouse à la tête de 4,000 hommes; mais les catholiques avaient à lutter contre un adversaire redoutable; MONSIEUR, frère du roi, connu jusqu'alors sous le nom de duc d'Alençon, venait de prendre ouvertement le parti de la réforme. Henri III convoqua les états-généraux du royaume à Paris, dans l'espoir de mettre fin pour quelque temps aux guerres de religion; les délibérations n'eurent aucun résultat avantageux; on conclut la paix, qui ne fut qu'une trêve, parce que les deux partis se méfiaient l'un de l'autre, et les hostilités recommencèrent dans le Midi

Toulouse était le foyer du catholicisme; chaque jour elle envoyait de nouvelles levées au duc de Joyeuse et au sénéchal François de la Valette, seigneur de Cornusson. Pendant que des bandes de

voleurs dévastaient le pays voisin, les capitouls favorisaient l'établissement des pénitents-noirs, et perdaient, à faire des processions un temps qu'ils auraient dû employer à des préparatifs de guerre. Au commencement du mois d'octobre 1576, ils députèrent aux états de Blois, Pierre d'Affis, prévôt de Saint-Etienne, le sénéchal Parisot de Cornusson, le capitoul Supersancti, et un docteur en droit nommé Samson Lacroix. Les conférences de Blois furent inutiles comme celles de Paris, et Henri III résolut d'en venir à un traité de paix avec les chefs huguenots; il le signa à Poitiers, le 17 septembre 1577. Ses courriers en donnèrent avis aux Toulousains, qui ne discontinuèrent pas de se tenir sur leurs gardes, tant ils se méfiaient des huguenots; on leva plusieurs compagnies qui furent équipées et soldées aux frais de la ville [1].

Les bandits ne cessaient d'infester les routes, et il était dangereux de voyager en Languedoc sans une escorte de soldats. Néanmoins Catherine de Médicis se mit en route pour parcourir les provinces méridionales; son voyage, disent les historiens, avait un but politique; sous prétexte de ramener sa fille au roi de Navarre, son époux, elle vint pour connaître elle-même l'état du catholicisme dans le Midi. Nérac, Agen, Condom, l'Ile-Jourdain, reçurent magnifiquement la mère de Charles IX et de Henri III. Vint enfin le tour de la ville de Toulouse : la reine-mère, la belle Marguerite, reine de Navarre, y firent leur entrée solennelle le 28 octobre 1579 : elles y passèrent plusieurs jours dans les fêtes et les plaisirs qu'elles interrompaient souvent pour voir défiler les processions des pénitents, ou pour visiter les églises. Les frais de réception, qui se renouvelaient toutes les

[1] Il existe aux archives un état des revues de ces compagnies : chaque compagnie se composait d'un capitaine ayant cent livres d'appointement par mois; d'un enseigne à quarante livres; d'un sergent à dix-huit livres; de trois caporaux à quatorze livres chacun d'un tambour à dix livres; de douze soldats non morionés à dix livres; de dix-huit arquebusiers à huit livres; une compagnie de cinquante hommes coûtait en tout six cent vingt-huit livres. Si on compare la valeur de l'argent, les soldats, en 1577, étaient quatre ou cinq fois plus payés qu'aujourd'hui. Le soldat ne recevait que sa paie, on ne lui donnait ni pain, ni viande, ni vêtements.

fois qu'il prenait envie à un prince ou à une princesse de visiter les grandes villes, absorbaient depuis long-temps les fonds destinés à la construction du pont [1]. Après le départ de Catherine de Médicis on résolut de recommencer les travaux; mais la paix de Poitiers fut violée par les catholiques et les huguenots; les hostilités recommencèrent dans les provinces méridionales. Le président d'Affis décéda vers cette même année, et eut pour successeur l'avocat-général Jean-Pierre-Étienne Duranti.

Pendant que les chefs catholiques et huguenots fomentaient de nouveaux troubles dans le Languedoc, Henri III, prince efféminé par les plaisirs, vivait dans une oisiveté voluptueuse au milieu de ses mignons. Ces seigneurs, indignes de la faveur royale, visitaient les grandes villes accompagnés d'une foule de gentilshommes chargés d'or et de pierreries. « En 1584, le duc d'É» pernon vint à Toulouse, et les capitouls, dit d'Aldéguier, » lui rendirent des honneurs, qu'on eut refusés à Henri de Na» varre, héritier présomptif de la couronne. » Les magistrats municipaux apprirent quelque temps après la mort de Gui Dufaur de Pibrac, conseiller intime de Catherine de Médicis, et chancelier de Navarre.

Cet homme, si célèbre dans l'histoire des guerres de religion, étudia la jurisprudence sous l'immortel Cujas, son compatriote; à l'âge de 20 ans, il fut nommé conseiller au parlement de Toulouse, et, en 1560, ses concitoyens le choisirent pour représenter le tiers-état de Toulouse aux états-généraux d'Orléans. Catherine de Médicis sut apprécier le mérite de Pibrac, et l'envoya au concile de Trente en 1562 : le jeune ambassadeur n'avait alors que 34 ans. Sa hardiesse étonna les pères du concile; Pibrac ob-

[1] Le pont que Louis XII avait permis à la ville de construire sur la Garonne, et pour les frais duquel il avait autorisé à établir une sorte d'octroi, n'avait été commencé qu'en 1543, sous le règne de François Ier. La deuxième pile qui couta beaucoup à construire, ne fut fondée qu'en 1554 et achevée en 1559, époque où on commença la troisième, qui fut refaite deux fois; on termina la quatrième en 1560, sans trouver aucun obstacle. Il n'en fut pas de même de la cinquième, la seule qui ait été construite sur pilotis. On n'entreprit la sixième qu'en 1579.

(*Archives, case du pont.*— J.-B.-A. d'Aldéguier, tom. III, p. 498.)

tint pour récompense de son zèle la charge d'avocat-général en 1565, et fut nommé conseiller-d'état cinq ans après son retour du concile de Trente. Pour témoigner sa reconnaissance à Charles IX et à Catherine de Médicis, il se chargea de faire l'apologie des massacres de la Saint-Barthélemy : cet écrit, dans lequel il déploya toute l'adresse et les ressources d'un génie exercé dans la diplomatie, est une tache ineffaçable pour le nom de Pibrac. Un cri universel s'éleva contre les écrivains assez lâches pour se rendre les complices de la cruelle politique de Catherine de Médicis. Le chancelier, chargé du poids de cette incrimination, se retira du monde, et composa dans sa retraite un poème intitulé : *Les plaisirs de la vie rustique.* En 1574, il mit au jour ses quatrains, qui furent traduits dans toutes les langues de l'Europe. La vie littéraire était trop uniforme pour le génie remuant de Pibrac, il suivit le duc d'Anjou en Pologne; plus tard, il revint en France avec son maître héritier de la couronne après la mort de Charles IX, et détermina Henri III à conclure une trève avec les huguenots. Nommé président à mortier au parlement de Paris, il accompagna Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre dans leur voyage en Languedoc; il traita magnifiquement les deux reines dans son château de Pibrac, et la belle Marguerite le nomma son chancelier [1] : il passa le reste de sa vie au milieu des honneurs et mourut à Paris le 27 mai 1584.

« Pibrac, dit l'illuste historien de Thou, était d'une probité » incorruptible et d'une piété sincère; il avait un véritable zèle » pour le bien public, le cœur élevé, l'ame généreuse, une ex- » trême aversion pour l'avarice, beaucoup d'agrément et de dou- » ceur dans l'esprit. Il était bien fait, de bonne mine, et doué » naturellement d'une éloquence douce et insinuante; il écrivait

[1] Les chroniques et les mémoires du temps affirment que Pibrac soupira long-temps pour la reine de Navarre, et lui adressa de petites chansons en patois languedocien : on a retenu celle qui commence par ces mots :

Margarido, mous amours,
Escoutats la canzoneto : etc., etc.

» en latin avec élégance, et avait beaucoup de talent pour la » poésie française; il ne lui manquait qu'un peu plus d'action et » de vivacité; il n'avait jamais pû vaincre sa paresse et son indo- » lence naturelle. »

Dufaur de Pibrac est une des plus belles illustrations toulousaines; il était doué de grandes qualités; mais il poussa trop loin sa complaisance de courtisan. Marguerite de Navarre se méfiait de son chancelier; dans ses mémoires, elle blâme sa duplicité. Ses quatrains lui méritèrent un nom parmi les poètes français du XVI[e] siècle; malheureusement pour sa gloire, on trouve dans le recueil de ses œuvres le pamphlet, intitulé : *l'Apologie de la Saint-Barthélemy*[1] !!...

Depuis un an les ligueurs avaient jeté le masque, et accusaient hautement Henri III de favoriser l'hérésie. Il était difficile de dissuader des hommes convaincus que le massacre des protestants pouvait seul sauver la religion catholique. Les Guise que l'ambition avait poussés à se faire les champions du catholicisme, fomentaient secrètement les querelles religieuses. Une entrevue d'Henri de Navarre avec le maréchal de Montmórency, jeta l'alarme parmi les catholiques, et les persécutions recommencèrent à Toulouse. Les huguenots se livraient de leur côté aux plus coupables excès, et Henri III, irrité de leurs révoltes continuelles, révoqua tous les traités favorables aux nouvelles opinions. Joyeuse et Cornusson partirent de Toulouse à la tête de sept mille hommes pour aller assiéger la petite ville de Montesquieu-de-Lauragais. Quinze cents coups de canon furent, dit-on, tirés contre les fortifications de la place; les protestants forcés de se rendre, obtinrent de Joyeuse une capitulation honorable.

Pendant que les milices toulousaines guerroyaient ainsi contre les huguenots, la peste exerçait ses terribles ravages dans la ville[2]; le peuple attribua ce fléau à l'hérésie et les réformés eurent beaucoup à souffrir de sa fureur fanatique. Trois prédica-

[1] Le buste de Pibrac est à la salle des Illustres.

[2] Pendant l'épidémie, les capitouls firent traîner les tombereaux d'immondices par les filles publiques.

teurs, Odar Moles, provincial des jésuites; Douard, curé de Cugneaux; François Richard, provincial des Minimes, répétaient dans leurs discours que le jour de l'abomination prédit par le prophète Daniel était arrivé; que tout bon catholique devait mourir pour défendre la religion de ses pères. La France était alors un vaste champ de bataille; les catholiques voulaient écraser l'hérésie, les huguenots luttaient pour le triomphe des nouvelles doctrines, et les deux partis montraient tant d'acharnement, qu'il était difficile de dire où était le drapeau du Christ.

Cependant, Henri III ne pouvait plus se méprendre sur les prétentions de la maison de Lorraine; les Guise ne fesaient plus mystère de leur ambition; ils étaient rois de fait, et le faible Henri n'en avait plus que le nom. Mais il se réveilla tout-à-coup de sa léthargie, et ce fut pour commettre un crime. Il convoqua les états à Blois; le clergé de Toulouse y envoya Urbain de Saint-Gelais, évêque de Comminges, et les capitouls, l'avocat Tournier.

Les armées étaient en présence et attendaient l'issue des états de Blois pour recommencer la guerre. Les huguenots, commandés par des chefs intrépides, pillaient les églises, les monastères, et justifiaient par leurs excès la haine des catholiques. Les Toulousains fesaient des levées; l'orage grondait dans le lointain; il éclata tout-à-coup, et on n'entendit qu'un seul cri.

« Aux armes! aux armes! mort aux huguenots et à Henri III, » l'assassin des Guise. »

La nouvelle de l'assassinat des princes de Lorraine, aux états de Blois, exaspéra les catholiques du Midi. Le sénéchal Cornusson qui avait reçu une lettre du roi, avec ordre de se rendre sur-le-champ à Toulouse, passa huit jours dans le château d'une dame, et donna ainsi aux Toulousains le temps d'organiser la révolte. Les ligueurs avaient nommé une commission de dix-huit membres, présidée par d'Affis, vicaire-général de Saint-Etienne, et par le président de Paulo. Duranti, pressé par les menaces des ligueurs qui demandaient la déchéance d'Henri III, assembla les chambres; mais il refusa de leur donner connaissance des

lettres du roi : les dix-huit murmurèrent hautement, et le fougueux Paulo s'écria :

« Membres de la sainte-union, nous devons fidélité au roi, » mais nous la devons avant tout à Dieu. Je vote pour que nous » jurions fidélité à la sainte-union. »

Le peuple hurlait dans les rues; l'agitation était à son comble. Duranti eut le courage de rompre l'assemblé au milieu des cris des membres de la sainte-union. Le lendemain Urbain de Saint-Gelais et l'avocat Tournier, arrivèrent de Blois, et confirmèrent la nouvelle de l'assassinat des princes de Lorraine. On s'attroupa au tour d'eux pour entendre de leur bouche le récit du tragique événement.

« Plus d'obéissance envers le tyran, s'écria l'avocat Tournier; » il faut rompre tous les liens qui nous attachent encore à ce » monarque impie; à ce nouvel Hérode, souillé du sang des » martyrs. »

Les paroles du fougueux orateur portèrent à son comble l'exaspération du peuple; des groupes se formaient dans les rues, sur les places publiques; on maudissait Henri III, on mettait les Guise au rang des martyrs, et le conseil des dix-huit soufflait dans tous les cœurs la fureur de la guerre civile. Bientôt la populace ne connut plus de frein; elle força les capitouls à convoquer une assemblée à l'hôtel-de-ville, pour délibérer sur la déchéance d'Henri de Valois. Le parlement s'y opposa d'abord; mais plusieurs conseillers, zélés ligueurs, firent adopter la proposition du peuple, et l'assemblée se tint le lendemain 24 février. Duranti et d'Affis, chefs de la faction des *politiques* ou royalistes ne craignirent pas de se rendre à l'hôtel-de-ville. On avait fixé à quatre-vingt le nombre des personnes notables qui devaient assister à l'assemblée; mais au moment où on commençait les délibérations, plus de six cents factieux armés de dagues et de poignards, forcèrent les portes du grand consistoire. L'avocat Tournier, qui avait conseillé au peuple cet acte de violence, ne se vit pas plutôt environné d'une populace furieuse, qu'il éclata en invectives contre les politiques, contre Henri III, et demanda que la ville,

par une déclaration authentique, se retirât du joug du tyran Valois. Les factieux remplirent la salle de leurs cris, et Tournier, encouragé par ces démonstrations de la faveur populaire, ne mit plus aucune borne à son insolence; il se tourna vers un portrait de Henri III, suspendu à la muraille de la salle, et s'écria en rugissant :

« Défenseurs de la sainte-union, à Rome on renversait les » statues des tyrans, imitons un si noble exemple; détruisons » l'effigie d'un prince qui n'est plus qu'un assassin. Lacérons et » traînons dans la boue le portrait de Valois, qui a trempé son » manteau royal dans le sang des princes de Lorraine, martyrs » de la religion catholique. »

Ce discours était trop violent pour ne pas exciter le fanatisme du peuple; aussi, les factieux qui encombraient la salle trépignaient de fureur, fesaient entendre de terribles vociférations, et plusieurs s'armaient de leurs poignards pour frapper les conseillers *politiques*. Jamais on ne vit assemblée plus orageuse; parler en faveur du roi, chercher à calmer la colère des factieux, était un crime impardonnable ; il fallait un grand courage pour répondre au discours séditieux de l'avocat Tournier. D'Affis, affrontant le danger, apostropha le fougueux tribun ; l'appela traître, le menaça de la main, et jura qu'il le ferait repentir d'avoir excité les habitants de Toulouse à la guerre civile. Tournier, écumait de rage, en écoutant les nobles paroles de d'Affis ; il imposait silence à la multitude, et se préparait à répondre, lorsque Duranti rompit l'assemblée.

» Messieurs, dit-il, jusqu'à ce jour l'hôtel-de-ville a agi de » concert avec le parlement ; je crois que cette assemblée ne veut » rien conclure sans s'accorder avec les magistrats. »

Les factieux sortirent en tumulte, et coururent grossir la multitude qui se pressait aux portes de l'hôtel-de-ville. En entendant les clameurs de la populace, les politiques perdirent courage et cherchèrent leur salut dans la fuite. Duranti, lui-même, ne put résister à un premier mouvement de terreur.

« Mort à Duranti, mort à l'infâme serviteur du tyran Valois, » criait le peuple. »

Le premier président vit bien que ses jours étaient en danger; il sortit par une porte secrète, monta dans son carrosse, et ordonna à son cocher de le conduire à son hôtel.

« A peine fut-il hors du palais, dit Lafaille, qu'une troupe de » séditieux se mit à sa poursuite, et l'atteignit devant l'église de » Nazaret. Il lui fut porté plusieurs coups d'épée et de hallebarde » qui percèrent les matelas du carosse; l'attaque fut si vive, que » Duranti fut obligé de se cacher dans le fond; il eût péri dans » ce danger, si son cocher ne l'eût sauvé, en poussant ses che- » vaux à toute bride. Il les dirigeait vers la maison de son maître[1], » quand, passant par la rue de la Pomme, l'essieu du carosse » s'abattit, de sorte que Duranti fut obligé de mettre pied à terre. » Il n'était qu'à deux ou trois cents pas de sa maison et de l'hô- » tel-de-ville; il balança quelques instants, et préféra le Capitole. » Il fut assez heureux de n'avoir pas été poursuivi par les sédi- » tieux, qui s'amusèrent à traîner en prison un laquais qui avait » généreusement défendu son maître; mais ce fut un grand sujet » de douleur pour Duranti, de se voir reçu dans l'hotel-de-ville » avec froideur, par les capitouls qui s'y trouvaient alors. »

Les factieux se livrèrent aux transports de leur fureur quand ils eurent acquis la certitude que le premier président avait échappé à leurs coups : le peuple se souleva; on sonna le tocsin à toutes les églises; on tendit des chaînes, on éleva des barricades dans les rues comme si la ville eut été prise d'assaut. Néanmoins la populace se dispersa au déclin du jour. Vers minuit Duranti sortit de l'hôtel-de-ville par une porte de derrière, se rendit à sa maison, brûla les papiers qui pouvaient le compromettre, et rentra au Capitole un peu avant le jour, après avoir fait les adieux les plus déchirants à sa famille. Il resta trois jours enfermé dans la salle du consistoire, et, pendant ce temps, ses amis n'osèrent pas le visiter; ceux qui eurent assez de courage pour braver la surveillance du conseil des dix-huit, tremblaient de se compro-

[1] La maison de Duranti se voit encore dans la rue des Bleus, derrière l'église Saint-Jérôme; l'architecture en est simple; c'est un des plus beaux hôtels construits pendant le XVIe siècle.

mettre en parlant à l'illustre captif. Le parlement qui le vénérait comme un de ses principaux membres, lui fit dire de se retirer à Balma, château de l'archevêque, situé à deux lieues de Toulouse. Les capitouls eux-mêmes, qui n'aimaient pas le premier président, lui donnèrent le même conseil, cherchant ainsi à se débarrasser de sa personne : Duranti résista à toutes les supplications, et dominé par un fatal entêtement, il s'obstina à rester.

« Je connais, dit-il, la grandeur du danger qui me menace :
» je sais qu'on en veut à ma vie, mais il ne sera point dit que
» j'ai quitté le service de mon roi en lâche déserteur. Si un soldat
» est puni de mort pour s'être tiré de son poste, de combien
» serai-je plus coupable d'avoir abandonné le mien. »

Le conseil des dix-huit se défiait des capitouls, qui n'étaient pas tous traîtres à la cause royale et à l'humanité : il fut donc résolu que le premier président serait transféré dans une autre prison. Les uns voulaient que ce fut au couvent des Jacobins, les autres à la tour Saint-Jean dans l'hôtel de Malthe, espérant, dit l'annaliste Lafaille, que, passant par la rue des Couteliers, qui a toujours été le quartier de la ville le plus mutin, il pourrait arriver qu'il y serait tué par les artisans, ou jeté dans la rivière voisine. Mais Duranti, cédant aux conseils de ses amis, choisit le couvent des religieux Jacobins dont il s'était toujours montré le protecteur. Plusieurs capitouls désiraient sincèrement sauver le premier président de la fureur du peuple, et refusèrent d'abord de le livrer aux émissaires du conseil des dix-huit; ils ne consentirent à ouvrir les portes du consistoire que sur le serment des évêques de Castres et de Comminges, qui promirent qu'il ne serait pas insulté pendant le trajet.

« Sur ma croix épiscopale, je promets qu'il ne sera fait aucun
» mal à monseigneur le premier président, dit Urbain de Saint-
» Gelais, le plus fougueux des prélats ligueurs. »

Duranti se plaça entre les deux évêques, et sortit de l'hôtel-de-ville; la foule, qui se pressait sur la place et dans les rues voisines, poussa des cris de fureur quand elle aperçut le premier président : Urbain de Saint-Gelais, évêque de Com-

minges, fit signe de la main qu'on laissât le passage libre, et les factieux se rangèrent en deux haies. Duranti, le front haut, le regard fier, la tête immobile, marchait avec une contenance ferme au milieu de la populace ; pendant tout le trajet de l'hôtel-de-ville aux Jacobins, il s'entretint avec l'évêque de Castres, et se montra inaccessible à la crainte de la mort. Il fut enfermé dans une chambre et confié à la garde de vingt-cinq soldats commandés par un ligueur forcené, nommé Chapelier. Ses amis ne purent obtenir la faveur de le visiter dans sa nouvelle prison. La dame Rose de Caulet, son épouse, et deux fidèles domestiques eurent seuls la liberté de s'enfermer avec lui dans le couvent des Jacobins, sous la condition expresse, que, dès leur entrée dans la prison, ils ne communiqueraient plus avec personne; Marie Duranti fut repoussée par le conseil des dix-huit et privée de la consolation de partager la captivité de son père.

Cependant la fureur populaire commençait à se calmer ; le peuple qui oublie facilement ses haines et pardonne quelquefois, ne pensait plus au premier président ; mais il n'en était pas ainsi des chefs des ligueurs : l'avocat Tournier répétait chaque jour dans le conseil des dix-huit qu'il n'y aurait pas de sûreté pour les catholiques tant que Duranti vivrait. Il porta l'audace jusqu'à proposer au conseil de s'ériger en tribunal pour juger le premier président; mais les plus grands partisans de la sainte-union n'osèrent pas accomplir un acte dont ils redoutaient les suites. Le conseil ne savait plus quel parti prendre, lorsque Chapelier s'écria qu'on pouvait faire périr Duranti dans un mouvement populaire. Il fut question une seconde fois de le transférer à la tour de Saint-Jean, et d'ameuter les artisans de la rue des Couteliers tous dévoués à la ligue. Ce projet allait être exécuté lorsque Duranti tomba dangereusement malade. Tournier et ses fougueux collègues désespéraient déja de trouver une occasion favorable pour jeter à la rage du peuple la victime qu'ils avaient résolu d'immoler. Les rassemblements devenaient moins tumultueux, et les choses en seraient restées là sans un incident qui devint le prétexte d'un nouveau mouvement populaire.

L'avocat-général d'Affis, ami de Duranti, poursuivi comme lui par les ligueurs, s'était réfugié dans sa maison de campagne à Rangueil ; dès qu'il connut le danger du premier président, il écrivit deux lettres, l'une à d'Affis, son frère, président au parlement de Bordeaux, l'autre au maréchal de Matignon, commandant les troupes du roi en Guienne. Il les informait de la détention de Duranti, des troubles qui agitaient la ville de Toulouse, et les conjurait d'envoyer un petit nombre de soldats, qui suffiraient pour faire rentrer les factieux dans le devoir. Il ajoutait qu'il avait aussi dépêché vers le roi, Jean Raté, conseiller d'église au parlement.

Ces dépêches furent interceptées par les émissaires du conseil des dix-huit, et remises à l'avocat Tournier; il convoqua aussitôt une assemblée générale à l'hôtel-de-ville, pendant que des crieurs publics parcouraient les rues en répétant à haute voix que le président Duranti avait voulu livrer la ville à la fureur de l'armée royaliste. Le peuple se porta en foule vers la salle du conseil :

« Défenseurs de la sainte-union, criaient les principaux li-
» gueurs, on voulait nous trahir; les comtes de Carmaing et
» d'Aubijoux, le baron de Blagnac et Cornusson s'avancent vers
» la ville. A mort les traîtres, à mort le président Duranti !

Ces paroles trouvèrent de nombreux échos dans une multitude aveuglée par sa fureur : avant la fin du jour le tumulte devint effrayant, et la populace passa la nuit dans les églises à prier et à entendre les sermons de ses prédicateurs exaltés. Le lendemain, 10 février 1589, plus de deux mille personnes, de tout sexe, de tout rang se rassemblèrent vers le couvent des Jacobins en poussant de grands cris. Les capitouls, tremblants dans l'hôtel-de-ville, en firent fermer les portes, et pas un n'eut le courage de sortir pour réprimer l'émeute populaire, et arracher le chef de la magistrature toulousaine au fer des assassins. La foule arriva bientôt devant les Jacobins.

« Mort à Duranti, criaient les factieux; mort à l'infâme ser-
» viteur du tyran Valois ! »

Les religieux effrayés par les clameurs des artisans, se hâtè-

rent de fermer toutes les portes de leur couvent. Les chefs de l'émeute firent plusieurs tentatives pour les forcer à les ouvrir ; ils résistèrent à toutes les menaces, et les factieux ne savaient quel parti prendre, lorsqu'un ouvrier de l'île de Tounis, armé d'une torche se précipita vers la petite porte qui donnait vis-à-vis le couvent des Tiercaires ; quelques instants après, on ne voyait que des brandons enflammés, et des tourbillons de fumée annoncèrent aux ligueurs que la porte était déja en proie à l'incendie. Les cris redoublèrent ; chacun voulait entrer le premier pour frapper l'honorable président.

Madame Duranti, qui partageait depuis huit jours la glorieuse captivité de son mari, s'était aperçue que le conseil des dix-huit avait aposté un moine pour surveiller le premier président. Aussitôt qu'elle entendit les hurlements des ligueurs, elle insista plus que jamais pour déterminer son époux à se sauver par une porte dérobée.

« Je ne ferai jamais rien contre mon honneur, ni contre le » service du roi, répondit Duranti ; je n'abandonnerai pas vo- » lontairement mon poste ; on peut m'y tuer ; mais j'aime mieux » mourir que de commettre une lâcheté ! »

Au même instant, Chapelier, chef de la soldatesque, entra dans la prison, l'épée à la main ; il s'arrêta subitement, dominé par le regard majestueux de Duranti.

« Monseigneur, lui dit-il d'une voix presque tremblante, le » peuple demande à vous parler. »

Madame Duranti se jeta dans les bras de son époux, le conjura de ne pas sortir ; un secret pressentiment lui disait que sa dernière heure était arrivée. Le premier président se mit à genoux, récita une courte prière, et, fort de la sublime énergie que l'homme retrouve en face de la mort, il s'écria :

« Ma très chère femme, Dieu m'avait donné l'existence, des » biens et des dignités, dont je serai bientôt dépouillé ; il veut les » reprendre, il en est le maître ; la mort est la fin de la vie, mais » n'en est pas le châtiment. Mon ame, qui est innocente de toutes » les calomnies dont on m'accable, va paraître incessament devant

» le tribunal du souverain juge ; espérons en Dieu, il nous sera
» toujours secourable [1]. »

Madame Duranti n'entendit pas ces dernières paroles, et un favorable évanouissement la sauva de l'horreur d'un dernier adieu. Chapelier, impatient, osa porter la main sur Duranti, qui s'était revêtu de sa toge, et l'entraîna avec violence vers la porte que les flammes avaient déja dévorée.

« *Voilà l'homme!* cria-t-il à la foule en montrant le premier
» président. »

La présence du premier magistrat de Toulouse en imposa d'abord aux factieux; Duranti, espérant triompher, par sa fermeté, du fanatisme des ligueurs, s'écria à son tour :

« Me voici ; que voulez-vous de moi ? Y a-t-il quelqu'un par-
» mi vous qui se plaigne que je lui ai fait injustice? Qu'il s'avance,
» qu'il le dise ; si vous n'en voulez qu'à ma vie, songez que vous
» allez vous noircir d'un crime horrible que toute la postérité vous
» reprochera, et qui, tôt ou tard, sera vengé de Dieu et des
» hommes. »

Un profond silence régna pendant quelques instants parmi cette multitude auparavant si tumultueuse. Duranti put croire que ses paroles avaient calmé la fureur du peuple; mais d'horribles vociférations partirent bientôt des rues adjacentes ; l'émeute gagna rapidement ceux qui étaient près du premier président ; aucun n'osait le frapper, mais un écolier s'avança fièrement, et lui enleva sa montre en lui adressant les propos les plus insultants et les plus ironiques. Le magistrat ne doutant plus que sa dernière heure était arrivée, s'agenouilla et récita quelques versets du cinquante-huitième psaume de David. Un prêtre nommé Saint-Sernin, qui, la veille, avait ameuté la populace, lui creva les yeux avec une fourchette, et, au même instant, un clerc de l'université, nommé Fontanger, lui déchargea, droit au cœur, un coup de *poitrinal* [2], et l'étendit mort. La foule poussa des cris

[1] Dumai, *Vie de Duranti.*
[2] Sorte d'arquebuse.

d'une joie frénétique, et pendant qu'elle manifestait, par ses applaudissements, le barbare plaisir que lui causait la mort de Duranti, deux garçons couteliers liaient les pieds du magistrat avec une corde. On traîna dans la ville le cadavre revêtu des insignes de la plus haute magistrature. Les habitants se livraient alors aux joies du carnaval; la foule augmentait dans chaque rue, et on pouvait à peine passer; on n'entendait que des hurlements interrompus par les cris d'un hérault qui devançait l'ignoble cortége en portant en guise de bannière un grand tableau de Henri III, et criait de toutes ses forces :

« A cinq sols le portrait du tyran, pour lui acheter un licou » qui serve à le pendre. »

La populace délirante, furieuse, exaltée par le fanatisme, arriva enfin à la place Saint-Georges, au pied de l'échafaud où on suppliciait les criminels [1], on attacha le cadavre à une grille de fer; la populace, en se retirant à l'entrée de la nuit, insulta pour la dernière fois les restes mutilés du premier président du parlement de Toulouse. Les capitouls, qui n'avaient pas osé sortir de l'hôtel-de-ville, pendant que les ligueurs jouaient cette épouvantable tragédie, délibérèrent pendant la nuit sur la conduite qu'ils devaient tenir; au point du jour, ils dépêchèrent Jean de Balanquier avec les sodats du guet, pour enlever le cadavre de Duranti. Ce capitoul, craignant d'être surpris par les ligueurs, le fit rouler au plus vîte dans la toile sur laquelle était représenté Henri III, et les soldats le portèrent à l'église des Cordeliers [2].

Ainsi périt Étienne Duranti, premier président au parlement de Toulouse; les historiens qui ont écrit sa vie, et qui ont simplement mentionné dans leurs ouvrages le massacre du 10 février 1589, sont tombés presque tous dans l'exagération. Les

1 L'échafaud de la place Saint-George fut démoli en 1622.

2 Duranti fut enseveli dans l'église des Cordeliers. Plus de cent ans après sa mort, disent les auteurs de la *Biographie toulousaine*, le cercueil ayant été ouvert, on trouva le cadavre sans pourriture, encore roulé dans le portrait de Henri III. Il fut mis alors dans un magnifique mausolée, qu'on voyait encore dans l'église des Cordeliers, avant la révolution de 1789.

uns ont trop exalté le mérite de Duranti, ils n'ont pas craint d'assimiler les circonstances de sa mort à celles du Christ; les autres, injustes envers un homme qui occupa un des premiers rangs dans le barreau français, l'ont représenté comme un homme acerbe, inquiet, intolérant; ils lui ont imputé la mort tragique de Ferrières, de Coras et de Latger, le massacre des trois cents protestants enfermés dans la conciergerie du palais. On ne peut nier qu'il n'ait pris part aux excès commis par les catholiques de Toulouse; il se montra partisan acharné de la ligue tant que les ligueurs respectèrent la puissance royale; quand il apprit que le conseil des *seize* de Paris avait proclamé la déchéance de Henri III; il s'efforça d'arrêter le torrent dont il avait lui-même rompu la digue. Il était trop tard; au seizième siècle, comme de nos jours, les instigateurs des mouvements populaires étaient les premières victimes que le peuple immolait à sa fureur. Duranti ne tarda pas à se convaincre que la cause royale était perdue; il s'obstina contre la fatalité des circonstances; il voulut combattre lorsque toute l'armée était en déroute. Aussi, en lisant les derniers actes de sa vie, on ne sait si on doit les attribuer à la fermeté de caractère ou au désespoir. Assassiné par des factieux, traîné dans la fange, pendu au gibet des voleurs, il expia si cruellement ses fautes, qu'on n'a pas le courage de les lui reprocher; qu'on ne croie pas pourtant que mon intention soit de mettre le président Duranti au rang des martyrs. Si dans la grande assemblée de l'hôtel-de-ville, revêtu de sa robe rouge, environné du parlement qui le reconnaissait encore pour son chef, il eût bravé les factieux, s'il fût resté immobile sur son tribunal, son trépas eût été glorieux: mais son courage faillit; il recula devant les assassins. Plus tard, il recouvra sa fermeté pour affronter la mort lorsqu'elle était inévitable, et pour périr pitoyablement sur la porte du couvent des Jacobins [1].

[1] C'est à tort que les auteurs de la *Biographie Toulousaine* attribuent à Duranti, la fondation du collége de l'*Esquile*. Ce collége fut fondé par la ville en 1550, et achevé en 1556. Duranti n'avait alors que 22 ans. Duranti est auteur d'un ouvrage, intitulé : *De ritibus ecclesiæ catholicæ*.

Pendant que le peuple se portait en foule sur la place Saint-Georges, pour insulter le cadavre de Duranti, cent ligueurs se dirigeaient vers la maison de campagne de d'Affis. L'avocat-général fut traîné à Toulouse, jeté dans les prisons de la conciergerie, et étranglé avant le jour par ordre du conseil des dix-huit[1]. Le fidèle domestique de Duranti périt aussi victime de son dévoûment à son malheureux maître.

La populace, ivre de fureur, se rendit le lendemain à l'église des Pénitents-Noirs, où le clergé de Toulouse célébrait un service funèbre pour les deux Guise, assassinés aux états de Blois. Les prédicateurs Douard et Roquet éclatèrent en menaces contre les politiques et contre Henri III. On ne savait pas encore à Toulouse que le roi de France venait d'expirer sous le couteau de Jacques Clément. On se livra à des transports de joie quand on apprit la mort de Henri III, et l'avènement du vieux cardinal de Bourbon que le conseil des seize avait proclamé roi de Paris. On chanta le *Te Deum* dans toutes les églises. Un service funèbre fut célébré en l'honneur de Jacques Clément, et le prédicateur François Richard osa prononcer l'oraison funèbre de cet assassin.

Urbain de Saint-Gelais, évêque de Comminges, que le parlement avait investi du commandement de la ville, avait établi une compagnie de ligueurs; le maréchal de Joyeuse en demanda la dissolution; après de longues contestations, Joyeuse fut contraint de sortir de Toulouse, se retira au château de Verfeil, et déclara la guerre aux Toulousains. Secondé par Villars, il parvint à rentrer dans la ville, et courut s'emparer de Carcassonne. Le parlement royaliste qui y tenait ses séances depuis la mort de Henri III, se retira à Béziers. Le parlement ligueur qui n'avait pas craint de rester à Toulouse, se vit bientôt exposé aux dangers d'une conspiration tramée par l'avocat Tournier. Le peuple s'insurgea; Tournier enleva les membres du parlement, Rességuier et Papus, et les entraîna dans l'île de Tounis, dont il avait for-

[1] Le conseil des dix-huit était présidé par d'Affis, prévôt de Saint-Etienne, et frère de l'avocat-général.

tifié le pont. Les conjurés avaient juré d'égorger tous les magistrats; le président Bertrand, averti par d'Assezat, qui avait reçu les révélations d'un nommé Galli, convoqua la cour, et ordonna aux capitouls d'armer les bons citoyens. Tournier, qui jouait dans cette circonstance le rôle d'un petit Catilina, ne se laissa pas décourager. Maître de l'île de Tounis, dont les habitants lui étaient dévoués, il leva l'étendard de la révolte, et voulut d'abord égorger Papus et Rességuier, dont il espérait se faire un gage de sûreté. Cependant les capitouls arrivèrent à la tête de trois cents hommes; ils firent venir des canons de l'arsenal de l'hôtel-de-ville, et, après les premières bordées, les rebelles gagnèrent la rive opposée de la Garonne. Le fougueux Tournier prit aussi la fuite et se réfugia à Nérac. Quelques jours après cette victoire dont le parlement fut redevable à la fermeté et au noble caractère du président Paulo, Joyeuse revint à Toulouse, où il fut reçu comme un triomphateur [1]. Il apprit, peu de temps après, la mort du maréchal Joyeuse, son père, et lui succéda dans le poste éminent de maréchal de France, et de commandant-général du Languedoc. Pour répondre à l'enthousiasme des ligueurs toulousains, le nouveau maréchal tenta une expédition contre les troupes royalistes; il s'empara d'abord de la petite ville de Miramont, près d'Hauterive, et, fier de ce succès, il courut ravager les pays arrosés par le Tarn. Les châteaux de Montbartier, de Saint-Maurice, de Montbeton, lui ouvrirent leurs portes, et voyant son armée grossie par les recrues que lui avaient envoyées les Toulousains, il résolut d'assiéger Villemur. La place était défendue par un gentilhomme huguenot, nommé Reiniez; ce brave commandant, ennemi des ligueurs, et dévoué à Henri de Navarre, repoussa Joyeuse, qui se vit forcé de lever le siége. Quelques jours après, le maréchal, piqué des railleries des ligueurs, retourna sur ses pas, et promit avec serment de s'emparer de Villemur. L'intré-

[1] Les Jésuites firent représenter des pièces pour célébrer les exploits de Joyeuse : on a conservé ce distique :

Joyeuse et Josué ont beaucoup de rapport,
Car l'un prit Jéricho et l'autre Carcassonne.

pide Reiniez se rendit secrètement à Montauban pour demander des secours aux huguenots. Joyeuse, profitant de son absence, battit la place avec son artillerie, et, il était sur le point de s'en rendre maître, lorsque Thémines arriva, suivi de plusieurs compagnies, et tailla en pièce les catholiques. Les Toulousains envoyèrent de nouveaux renforts à Joyeuse. Thémines, persuadé que la place ne pourrait tenir, marcha contre les retranchements des ligueurs, et la nombreuse armée du maréchal prit honteusement la fuite. En vain, Joyeuse, à la tête de cent cinquante cuirassiers, s'efforça de rallier les fuyards, il se vit abandonné de tous ses soldats, et courut vers le pont pour se sauver. Les catholiques l'avaient rompu pour couper le passage aux huguenots. Poursuivi par Thémines, il n'eut d'autre moyen de salut que de passer la rivière à la nage. Il lutta d'abord avec succès contre le courant; mais il fut entraîné, et le lendemain on trouva son cadavre bien au-dessous de Villemur.

La nouvelle de sa mort répandit la consternation parmi les ligueurs de Toulouse. On lui fit des funérailles d'une magnificence royale, et il fut enseveli dans le chœur de l'église Saint-Étienne. Le nom de Joyeuse servait de ralliement depuis quelques années au parti catholique; les Toulousains résolurent de donner un successeur au maréchal; deux de ses frères vivaient encore : l'un était archevêque de Toulouse, et l'autre religieux capucin [1]. Il était connu dans son couvent sous le nom de frère Ange; les ligueurs se déterminèrent à confier à ses mains inhabiles le glaive de bataille du duc mort si tragiquement au siége de Villemur. Frère Ange sortit du couvent et s'arma lui-même chevalier dans la cathédrale Saint-Étienne.

Pendant qu'on jouait à Toulouse cette ridicule comédie, Henri IV triomphait de la ligue et de Mayenne. On apprit bientôt que ce prince avait fait abjuration, et qu'il était sur le point d'entrer dans Paris. Ces nouvelles ne tardèrent pas à se confirmer, et le

[1] C'est de lui que Voltaire a dit dans sa *Henirade* :
Vicieux, courtisan, guerrier, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la hère.

pape Clément VIII donna, vers le même temps, l'absolution à Henri de Bourbon, qui fut admis dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Le roi se hâta d'expédier des lettres patentes à Montmorency; le parlement refusa de les enregister; les catholiques, excités par le cardinal de Joyeuse, prirent les armes. Ventadour et Matignon reçurent ordre d'assiéger Toulouse; ils y donnèrent l'allarme, et Ventadour se rendit maître de la petite ville de Castanet et de plusieurs châteaux-forts. Les hostilités durèrent quelque temps, et les Toulousains eurent beaucoup à souffrir de la disette de vivres [1]. Le parlement et les principaux ligueurs résolurent enfin de reconnaître Henri de Bourbon; ils imposèrent certaines conditions qui leur furent accordées, et les Toulousains se soumirent, quoique à regret, à ce même Henri de Bourbon, que les prédicateurs leur avaient dépeint comme un tyran, un nouveau Nabuchodonosor.

Cependant la puissance royale, grace à la coopération du parlement, fut reconnue dans toute la province du Languedoc. Quelques tentatives de Sully contre les priviléges de Toulouse, lui aliénèrent les habitants. Dufaur de Saint-Jori, premier président du parlement, eut beaucoup de peine à maintenir les vieux ligueurs dans le devoir. Plusieurs inondations ravagèrent les plaines situées près de la Garonne, et la disette augmenta le nombre des mécontents. Le jeune Henri de Montmorency fit son entrée dans Toulouse, et son père, le connétable, le fit recevoir au parlement en qualité de son survivant dans la place de gouverneur du Languedoc. Peu de temps après cette cérémonie à laquelle furent invités tous les magistrats de Toulouse, un violent incendie consuma le chœur de l'église Saint-Étienne, dans la nuit du 9 décembre 1608. Le comble était en bois; rien ne put arrêter la violence des flammes, et, en moins de six heures, toute la charpente fut réduite en cendres, sans qu'on pût découvrir la cause

[1] Le blé se vendit douze francs le sétier, le vin quatorze sous la demi-velte, prix exorbitant à cette époque.

de ce subit embrâsement. Les ornements, les livres, les boiseries, l'argenterie, le vermeil devinrent la proie de l'incendie[1].

Dans le temps qu'on travaillait à réparer ce désastre, un procès scandaleux et célèbre dans les annales du barreau, excita vivement l'attention publique.

Une jeune portugaise, nommée Violante de Batz du Château, était alors bien renommée pour sa beauté parmi les dames de Toulouse. Elle avait épousé un jeune Espagnol qui mourut quelque temps après son mariage. La jeune veuve était trop belle pour ne pas avoir de nombreux adorateurs. De graves magistrats, de riches bourgeois, de jeunes étudiants s'efforcèrent de mériter ses bonnes grâces. Il fallait faire un choix; Violante ne se contenta pas d'un seul amant, elle en prit quatre : un étudiant nommé Candolas, un clerc au greffe nommé Esbaldit, Arrias Burdéus, moine espagnol et professeur de philosophie, Guiraud, conseiller au sénéchal, vieillard de soixante ans. Les quatre prétendants vécurent pendant une année dans la plus grande intimité avec Violante : une seule chose les embarrassait; ils avaient à craindre le scandale; Guiraud lui conseilla de se remarier, et on donna pour époux à la belle portugaise, un avocat de Gimont, nommé Jules Romain. Ils croyaient trouver en lui, ce que nous appelons *un mari complaisant;* ils se trompaient; l'avocat campagnard devint jaloux, et força sa femme de rester à Gimont. Cet état de choses n'était supportable ni pour les quatre amants de Toulouse, ni pour le belle portugaise. Guiraud, à force d'instances, détermina Romain à faire un voyage à Toulouse; il l'accueillit avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère, le logea dans sa maison, et ne négligea rien pour lui rendre le séjour de la ville agréable. Un jour, après le soupé, dit Lafaille, Guiraud conduisit Romain à

[1] L'incendie du 9 décembre 1608, mit le clergé dans la nécessité de construire une voûte en pierre, telle qu'on la voit aujourd'hui. On fit une quête pour subvenir aux frais : les deux architectes Souffron et Lenéville d'Orléans, occupés alors aux travaux du pont, se réunirent pour hâter la reconstruction du chœur, qui fut terminé en six mois : trois ans après, furent aussi terminées, les stales, la porte principale du chœur, et le jubé. Lenéville et Souffron, avaient déja construit la porte du Collége-Royal, qui fait face aux Jacobins.

la promenade hors la porte Arnaud-Bernard, et le retint jusqu'à neuf heures du soir. Au retour, il le mena par plusieurs rues détournées. En passant devant le collége de l'Esquile, Guiraud cria par trois fois; au même instant Candolas et Esbaldit, accompagnés de trois étudiants, se jetèrent sur Romain, et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Guiraud, feignant le plus profond désespoir, courut avertir le capitoul du quartier, qui fit transporter le cadavre de Romain à l'hôtel-de-ville. Deux autres capitouls coururent la ville pendant toute la nuit, avec une compagnie de soldats du guet: ils rencontrèrent Esbaldit près de la Daurade; mais il n'avait point d'armes, il fut élargi le lendemain. Long-temps toutes les perquisitions qu'on fit pour découvrir les assassins furent inutiles. Les capitouls apprirent enfin que de méchants bruits couraient sur Violante; ils l'envoyèrent prendre à Gimont, et l'enfermèrent dans les prisons de l'hôtel-de-ville. A cette nouvelle, Arrias Burdéus, craignant d'être trahi par son amante, sortit de son couvent, se rendit à Nîmes, où il abjura la religion catholique. On connut bientôt à Toulouse, cette scandaleuse apostasie; Burdéus fut contraint de se réfugier à Castres; livré au parlement de Toulouse, il se vit condamné à avoir la tête tranchée. On lui fit subir les tortures de la question, il avoua son crime, découvrit ses complices, et marcha à la mort avec la résignation d'un martyr. Le vieux Guiraud fut condamné à la même peine et exécuté sur la place Saint-Georges: quelques jours après, Condolas et Esbaldit, montèrent aussi sur l'échafaud avec la belle Violante, leur amante commune et leur complice.

Pendant que le parlement donnait au peuple de Toulouse, le spectacle de ces sanglantes exécutions, les Maures, chassés d'Espagne par le tyran Philippe III, passaient les Pyrénées au nombre de quarante mille hommes, et se dispersaient dans le Languedoc. Plusieurs de ces malheureux proscrits s'arrêtèrent quelques jours à Toulouse, où ils ne reçurent qu'une froide hospitalité: néanmoins on leur donna quelques secours pour continuer leur route et gagner le lieu de leur exil. Le costume oriental, l'air

noble et majestueux de ces proscrits, frappèrent d'admiration les peuples du Languedoc ; mais on les oublia bientôt ; des bruits sinistres couraient déja dans le midi de la France : on se disait tout bas que le roi avait été assassiné ; une lettre de Catherine de Médicis, au président Verdun, confirma la nouvelle de la mort de Henri IV. (19 mai 1610.)

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE TREIZIÈME.

TEMPS MODERNES.

Les Toulousains se consolèrent facilement de la mort de Henri IV, *et la joie y succéda bientôt à la tristesse*, est-il dit dans une relation manuscrite. Le *Béarnais*, malgré son abjuration, avait toujours été regardé comme hérétique, et la ville de Toulouse, foyer du catholicisme méridionnal, ne pouvait vénérer la mémoire de Henri de Bourbon, fils d'une mère calviniste. Les capitouls, firent néanmoins célébrer un service funèbre, et s'occupèrent ensuite de la fabrication des monnaies de cuivre [1]. La ville jouissait enfin d'un calme momentané après tous les désastres de guerre de religion. Lorsque l'arrivée du prince de Condé, gouverneur de Guienne, occasionna des rixes sanglantes, entre les gentilshommes du pays; on se battit dans les rues; trois cents habitants prirent les armes, on éleva des barricades, on ferma toutes les portes, les capitouls Saluste et d'Aldéguier, secondés par Ventadour, calmèrent enfin cette émeute qui pouvait avoir les suites les plus funestes.

Vers le même temps, Lenéville d'Orléans, terminait le chœur

[1] On manquait à Toulouse de monnaie de billon; les capitouls en firent venir de Bordeaux, pour six cents écus. Cette somme suffit pour calmer les murmures du bas-peuple; un marchand de Paris, nommé Dénis Beguin, reçut des capitouls trente mille écus, en doubles *Daries*, pour fabriquer des doubles et des deniers; il établit ses machines sur le canal de fuite du moulin du Château.

de Saint-Étienne; cet architecte proposa aux capitouls, de conduire les eaux de l'Ardenne dans la ville; son plan fut vérifié, mais il ne fut pas mis à exécution; on se contenta, par prévoyance, de construire deux aqueducs sous les trottoirs du pont, auquel il travaillait alors. Le connétable de Montmorency décéda en 1613, et eut pour successeur, son fils, amiral de France, qui convoqua les états-généraux de la province. La question la plus importante, agitée dans la session de 1621, fut, sans contredit, la demande formelle d'un canal, pour joindre la Garonne à la Méditerranée; ce projet, comme tant d'autres, fut approuvé avec acclamations, mais la régente se contenta de faire de magnifiques promesses, qu'elle n'avait pas intention d'accomplir. L'entrée du nouveau gouverneur dans Toulouse, les vexations de Montpezat, commandant de la ville de Muret, quelques lois somptuaires [1] promulguées par le parlement, la construction de la troisième porte de l'arsenal, où on plaça la statue équestre de Louis XIII [2], un édit du roi contre les blasphémateurs, sont les seuls faits que les annalistes ont jugé dignes d'être inscrits dans les registres de l'hôtel-de-ville, pendant plusieurs années. Le sixième cahier des annales, contient le récit de la condamnation et de la mort du philosophe Vanini :

[1] Ces lois somptuaires, furent enregistrées par le parlement de Toulouse, le 10 juillet 1617; elles défendaient de porter de l'or et de l'argent faux sur les habits; elles prohibaient la dorure sur les carrosses, sous peine de mille francs d'amende. Il était défendu aux tailleurs, de faire pour les particuliers, des vêtements autres que ceux prescrits par l'ordonnance, sous peine de trois cents francs d'amende.

[2] Un sculpteur nommé *Arthur Gout* se chargea du travail pour la somme de sept cents francs. Il exécuta la statue de Louis XIII, en pierre, debout devant un carreau, sur lequel était placé le houlme et le gantelet du Roi. La statue était peinte en couleurs naturelles, on lisait au dessous, ce distique composé par un poète contemporain :

Hic sura deposuit mavors, sua Jupiter arma;
Amborum vira nam Ludovicus habet.

Cette même année, fut bâti aux frais de la ville, le manège qui est actuellement près la porte Mont-Gaillard; le premier écuyer qui professa l'équitation, se nommait Dujardin, la ville lui donnait mille francs d'appointement par an.

En 1618, on fit reconstruire la cage de fer, qui avait servi primitivement à plonger les blasphémateurs dans la rivière. La peine dont on punissait les coupables, dit Lafaille, était de les plonger à trois reprises dans la Garonne, enfermés dans une cage en fer, qui était plantée alors avec un cul-levé près du Bazacle. On infligeait la même punition aux femmes de mauvaise vie. Les débris de cette cage se voient à l'arsenal.

« Le 2 août 1618, dit l'annaliste, il fut pris dans la maison
» de feu Nouailhes, au capitoulat de la Daurade, et constitué
» prisonnier par les sieurs d'Olivier et Virarsel, et conduit à la
» maison-de-ville, un jeune homme, âgé de trente-quatre ans,
» natif de Naples, en Italie, se fesant nommer Pompeio-Uciglio
» Vanini, déféré d'enseigner l'athéisme, duquel ils étaient en
» quête il y avait plus d'un mois; on disait qu'il était venu en
» France à dessein de servir cette abominable doctrine. C'était
» un homme d'assez bonne façon, un peu maigre, le poil châ-
» tain, le nez long et courbé, les yeux brillants et aucunement
» hagards, grand de taille; quand à l'esprit, il voulait paraître
» savant en la philosophie et médecine, qui était l'office qu'il
» disait professer. Il fesait le théologien, mais méchant et détes-
» table s'il en fut. Il parlait bien le latin et avec grande facilité,
» néanmoins, extrêmement ignorant parmi les doctes de toutes
» lesdites sciences; et comme la parole découvre le cœur pur, si
» fort qu'on veuille le cacher, il arriva que tant *souventes* fois
» entra en dispute avec les plus grands théologiens de cette ville,
» il fut découvert pour ce qu'il était; et, quoique par ses pa-
» roles, il tâchât de déguiser son dessein, si est-ce que, *malgré*
» *lui*, cette petite artère qui va du cœur à la langue, évaporait
» ses plus secrètes pensées, et il lui partait du cœur dans sa bou-
» che, et de sa bouche aux oreilles des gens de bien, des paroles
» de blasphême contre la Divinité. Ce qui fut cause, que quoique,
» lorsqu'il fut fait prisonnier, on ne l'eût trouvé saisi que d'une
» Bible non défendue, et de plusieurs siens écrits, qui ne mar-
» quaient que des questions de philosophie et de théologie; si
» est-ce toutefois que le parlement averti et très assuré de ses se-
» crètes intentions, et maximes damnables, qu'il avait trouvées,
» en particulier, très pernicieuses pour les bonnes mœurs et la
» foi, le fit remettre, le 5 dudit mois d'août, des prisons de la
» maison-de-ville à la conciergerie du palais, où il fut détenu
» jusqu'à ce qu'on eût trouvé des preuves suffisantes pour le con-
» vaincre, et lui parfaire son procès, comme on fit; car, le sa-
» medi neuvième du mois de février 1619, la grande chambre et

» la tournelle assemblées, fut donné et arrêté un rapport de
» Me Castel, conseiller au parlement, par lequel il fut condamné à
» être traîné sur une claie d'osier, droit à l'église Saint-Étienne,
» où il serait dépouillé en chemise, tenant un flambeau ardent en
» main, le *hart* au col, et, étant à genoux devant la porte de la
» dite église, demanderait pardon à Dieu, au roi et à la justice,
» et de là, en hors faisant le cours de coutume, serait conduit à la
» place du Salin, où, assis sur un poutreau, la langue lui serait
» coupée, puis serait étranglé, son corps brûlé et réduit en cen-
» dres; ce qui fut exécuté le même jour; et fesait semblant de
» mourir fort constamment en philosophe, comme il le disait, en
» homme qui n'apréhendait rien après sa mort; d'autant plus
» qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'ame. Le bon père re-
» ligieux qui l'assistait, estimait, en lui montrant le crucifix, en
» lui représentant les sacrés mystères de l'incarnation et pas-
» sion amère de notre Seigneur, l'émouvoir en ce qui le recon-
» nut. Mais ce tigre enragé et opiniâtre en ses fausses doctrines,
» méprisait tout, et ne le voulait regarder. Ains accourait à cette
» mort, ainsi qu'à sa dernière fin, s'imaginant que ce devait être
» un remède à tous les maux, après lesquels il n'aurait plus rien
» à craindre, ni à souffrir. Il mourut en athée; aussi portait-il
» un cartel sur ses épaules, où ces mots étaient écrits : *Athée et*
» *blasphémateur du nom de Dieu*... Ce *monstre*, par sa mauvaise
» fin, attira sur soi l'exécration et la malédiction de tout le peu-
» ple, ne pouvant souffrir ce prodige en une saison où notre
» religion catholique, apostolique et romaine est en sa fleur et
» plus grande vigueur[1]. »

Il n'est pas difficile, en lisant le récit de l'annaliste, de recon-naître que ces lignes furent écrites sous l'inspiration d'une par-tialité haineuse. Vanini était un homme plus instruit que les phi-losophes et savants de son siècle; il s'était créé un système à lui. A trente-quatre ans il n'avait pu formuler ses doctrines d'une manière fixe et invariable. En lisant ses ouvrages, on voit qu'il

[1] Archives de l'hôtel-de-ville, 1617 à décembre 1618.

était à la recherche de la vérité, et qu'il voulait y arriver par le doute, comme Descartes le fit plus tard. Aristote, Lucrèce, Averroës, Pomponasse étaient ses maîtres de prédilection. Il ne professa jamais l'athéisme; pendant six mois on ne put trouver aucune preuve pour le condamner, et le témoignage d'un ignoble délateur nommé Françon de Montbrot, sera toujours rejeté par l'historien impartial qui voit dans Uciglio Vanini un philosophe novateur et non un athée. Le célèbre Leibnitz, qui a rapporté dans un de ses ouvrages les principales circonstances du procès de Vanini, dit que le jeune philosophe, interrogé par le premier président, s'il croyait en Dieu, ramassa un brin de paille, et répondit : Ce brin de paille suffit, pour prouver l'existence de Dieu [1].

Le témoignage du plus célèbre des philosophes de l'Allemagne, est un hommage éclatant rendu à la mémoire de Vanini; aussi, en lisant les pièces de ce procès, on ne peut s'empêcher de maudire les juges qui condamnèrent aux plus cruels supplices un étranger dont le seul crime était d'avoir émis quelques idées nouvelles en philosophie. Le mazuyer qui avait accueilli Vanini dans sa maison signa le fatal jugement.

Le 12 février 1619, Pompeio-Uciglio Vanini, accusé d'athéisme, fut conduit à la place du Salin. Le bourreau lui arracha d'abord la langue avec des tenailles, puis il expira dans les flammes à l'âge de trente-quatre ans [2].

1 Rogatus au deus esset aliquam evulsit, inquiens; et levis est cepes, qui probat esse Deum.

(*Leibnitzii opera*, *tome I*, *page* 462.)

2 Vanini composa plusieurs ouvrages sur la théologie, la philosophie, la médecine et l'astronomie.

Vers le même temps, il n'était bruit à Toulouse que des charmes d'une nommée Marie Cose, fille d'un cabaretier de Fonsorbes. Cette femme, d'une beauté remarquable, avait épousé le notaire du lieu : elle quitta son mari et vint à Toulouse où elle compta bientôt de nombreux adorateurs. Les magistrats, avertis de son inconduite, l'enfermèrent dans le couvent des *repenties;* accusée d'avoir séduit le fils d'un conseiller au parlement, elle fut condamnée au fouet par les capitouls. L'annaliste de 1619 dit qu'elle était blonde et d'une taille élevée. Le narrateur a dépeint avec une complaisance notoire cette belle Magdelaine, et cette complaisance est telle, dit d'Aldéguier, que l'on pourrait croire

Le parlement et les capitouls veillaient avec un zèle infatigable au maintien des pures doctrines du catholicisme; ils poursuivaient à outrance les moindres délits religieux, et la sanglante exécution de Vanini était de nature à effrayer les novateurs les plus intrépides. Aussi, les protestants, depuis les derniers massacres, n'osaient plus se livrer publiquement à l'exercice de leur religion dans la capitale du Languedoc. Il n'en était pas ainsi dans les autres villes; les huguenots, commandés par des chefs habiles, s'insurgeaient contre la puissance de Louis XIII. Montauban était leur principal boulevard dans le midi de la France. Le roi, déjà maître de Saint-Jean-d'Angely, de Royan, de Sainte-Foix, de Bergerac et de Toneins, vint mettre le siége devant Montauban. La ville était défendue par une forte garnison qui résista long-temps à l'armée royale; le duc de Mayenne fut tué devant les retranchements, et les catholiques, découragés par la mort de leur chef, n'osaient plus s'approcher des remparts de la place. Louis XIII leva honteusement le siége et se dirigea vers Toulouse, où il fut reçu comme un triomphateur[1].

Les Toulousains, non contents d'avoir envoyé leurs milices au siége de Montauban, levèrent des troupes après le départ du roi, pour repousser les partis de la garnison huguenote. Ces troupes, commandées par le maréchal de Termes, échouèrent au siége du Maz-d'Azil. Montmorency se mit plus tard à la tête des catholiques languedociens; mais il trouva dans l'intrépide duc de Rohan, un adversaire qui se joua de lui, s'empara de Revel, sans qu'on osât l'inquiéter, et gagna le pays de Foix, où il se rendit maître de Pamiers et de Saverdun. Le parlement de Toulouse rendit un arrêt qui déclarait le duc de Rohan traître, criminel de

que le magistrat historien fut au nombre de ses amants. On ne dit pas quelle fut la fin de Marie Cose; mais tout porte à croire qu'après avoir été fouettée, elle revint à Fonsorbes faire pénitence de ses péchés dans la maison du notaire son époux.

1 On éleva sept arcs de triomphe dans différents quartiers: chacun de ses arcs était orné de tableaux allégoriques de 62 pieds de hauteur. Ils avaient été peints par Chalette, peintre de la ville, dont le talent fut vanté par Antoine Rivals. *L'assemblée des capitouls* qu'on voit au musée, que nous avons reproduite dans une de nos gravures, fut aussi peinte par Chalette: le tableau a été restauré par M. Saurines.

lèze-majesté, et le condamnait à être tiré à quatre chevaux. Le 9 janvier 1627, l'effigie du duc fut traînée sur une claie, on la couvrit de boue et d'immondices, puis on l'écartela. Rohan se prit à rire aux éclats, dit un mémoire du temps, quand on lui raconta les circonstances de cette bizarre comédie. Il partit quelques jours après pour se rendre à Nîmes, où sa présence était nécessaire.

La guerre durait depuis plusieurs années; on ne cultivait plus les champs et la disette se fit bientôt sentir dans le Languedoc; nulle part elle n'exerça plus de ravages qu'à Toulouse. La peste arriva à la suite de la famine; inutilement on prit des précautions sanitaires, la contagion se répandit dans toute la ville, et la force du mal ne diminua qu'aux approches de l'hiver. Les Toulousains étaient dans la désolation; chacun avait à pleurer un père, une mère, des enfants, des amis; tout portait l'empreinte de la douleur la plus profonde, lorsqu'on apprit que les armées royales, commandées par le cardinal de Richelieu, venaient de s'emparer de la Rochelle. La ville de Toulouse, auparavant si triste, prit tout-à-coup, un aspect de fête; les maisons furent illuminées, et, pendant quelques jours, le peuple se porta aux églises, avec de grandes démonstrations d'allégresse [1].

Richelieu, qui s'était couvert de gloire au siége de la Rochelle, parcourut les provinces méridionales pendant que Louis XIII retournait nonchalamment à Paris. Le cardinal fit démolir les châteaux et forteresses qui pouvaient servir de refuge aux huguenots, et s'arrêta à Alby. Le 12 du mois d'août, le maréchal de Bassompierre lui présenta les députés de Montauban, qui offraient

[1] La disette et la peste ne cessaient de ravager la ville; le froment coûtait quarante francs le sétier; un nommé Mary traita avec les capitouls pour en faire venir mille six cents sétiers, au prix de trente-quatre francs. On obligea les particuliers de nourrir les indigents; les capitouls leur envoyèrent des billets ainsi conçus:

« Vous nourrirez les pauvres dont les noms sont ci-dessous écrits, et leur donnerez » six deniers pour leur giste, et si vous ne pouvez leur administrer vivres, leur baillerez » trois sols six deniers par jour, tant pour leur nourriture que giste; car, ainsi a été dé- » libéré au consistoire et au bureau des pauvres tenus en la maison-de-ville, 9 mai 1631. »

Le mazuyer, premier président, et plusieurs autres magistrats, ne voulurent pas quitter la ville tant que dura le fléau, et moururent vitimes de leur dévoûment.

de se soumettre au roi. Richelieu les accueillit avec affabilité; les difficultés furent applanies, et, quelques jours après, le fier cardinal entra, sans coup férir, dans une ville qui avait soutenu un long siége contre une nombreuse armée commandée par l'élite de la noblesse française. Ce triomphe mit le comble à sa puissance; mais il n'avait pas vu le roi depuis un mois, et ce court espace de temps suffit à ses ennemis pour tramer la plus dangereuse conspiration qui ait jamais menacé la tête d'un premier ministre. La reine-mère, MONSIEUR, frère du roi, avaient juré la perte du cardinal. Montmorency, gouverneur du Languedoc, et tout-puissant dans les provinces méridionales, se laissa entraîner par les promesses de MONSIEUR, prince tracassier, jaloux et brouillon, disent les historiens. Il convoqua les états de la province à Pezenas, le 22 juillet 1632, et obtint des membres les plus influents qu'ils prendraient parti pour la cause de MONSIEUR, et que les subsides seraient employés aux frais de la guerre qu'on aurait à soutenir contre l'armée royale. Richelieu et Louis XIII ne restèrent pas dans l'inaction au moment du péril. Le maréchal de Schomberg reçut ordre de se mettre à la poursuite des rebelles. Le roi prit lui-même la route du Languedoc, principal foyer de l'insurrection, et déclara criminels de lèze-majesté tous ceux qui prendraient parti pour Gaston d'Orléans. Montmorency réunit autour de lui l'élite de la noblesse méridionale; il lutta d'abord avec avantage contre l'armée royale; mais la fortune abandonna bientôt ses drapeaux; il recula devant ses ennemis; ses pertes se bornèrent pourtant à quelques simples escarmouches, jusqu'à la bataille de Castelnaudary, où la querelle fut définitivement vidée. Montmorency déploya dans cette journée la valeur de nos anciens preux; voyant ses troupes repoussées par la cavalerie de Schomberg, il répondit au comte de Rieux qui le pressait de se retirer :

« Monsieur de Rieux, mon bon ami, il n'est plus temps de » temporiser, donnons hardiment.

» Monsieur, répondit le comte, je mourrai avec vous. »

Un capitaine de cavalerie envoya au roi la relation de la bataille de Castelnaudary, je la transcris mot pour mot :

« Montmorency montait un généreux cheval gascon, gris » pommelé, couvert de plumes isabelles et bleues, et lui d'un » simple corps de cuirasse, et de son pal ; il franchit le fossé » auquel il y avait peu ou point d'eau, assisté seulement des » mieux montés, entre lesquels étaient les sieurs de Saint-» Florent, car pour les autres se contentèrent de le voir bien » faire. Il portait deux pistolets à l'arçon de la selle, accompa-» gnés de deux épées larges et courtes, et une autre à la main » droite. D'abord, il fut salué de la mousqueterie des gardes qui » firent leur décharge sur lui, et fut légèrement blessé à cette » première salve; il déchargea l'un de ses pistolets dont il tua le » soldat qui le venait de blesser à la cuisse d'un coup de mous-» quet; de l'autre, il blessa le sieur de Beauregard-Champon, » chef d'escadron de la cavalerie royale, lequel se sentant blessé, » tourna vers ledit sieur de Montmorency, et lui porta un coup » de pistolet dans la bouche, qui lui perça la joue droite, proche » l'oreille, et lui rompit quelques dents, ce qui fait croire que » lorsqu'il reçut ce coup, il parlait ou fesait quelque comman-» dement. Bref, il s'échauffa de telle sorte au combat, qu'il en » blessa ou tua plusieurs. Mais n'étant pas secondé, il fallait qu'il » succombât. Il est bien vrai que si son cheval eût eu des forces » suffisantes pour repasser le fossé, il eût évité sa prise. Son » cheval avait reçu plusieurs coups de mousquet; enfin, ledit » cheval tombant, ledit sieur duc se trouva engagé sous lui; » blessé de dix coups, tant de mousquet que de pistolet, lequel » s'écria aussitôt : Montmorency! Montmorency!

» Alors ledit sieur de Sainte-Marie, sergent à la compagie du » sieur Saint-Preuil, capitaine du régiment des gardes, fit ren-» contre du duc de Montmorency, dans l'état que nous venons » de dire, qui le pria de ne pas l'abandonner. Là dessus, arriva » ledit sieur de Saint-Preuil, auquel ledit duc cria : *Ah Saint-» Preuil!* Il lui répondit : *Courage, mon maître, ce n'est rien!* » et commanda au dit sieur de Sainte-Marie, de ne l'abandonner

» pas, ainsi que l'en pria ledit sieur duc, lequel tira une bague
» de peu de valeur qu'il avait à la main droite, et la donna au
» dit sieur de Sainte-Marie, le priant de la garder pour l'amour
» de lui, d'avoir soin de lui, et de le faire confesser, qu'aussi
» bien il était mort. Aussitôt ledit sieur de Sainte-Marie, le
» prit et le porta sur son cou presque deux mille pas ou en-
» viron, avec l'aide de quelques valets ; il le fit confesser par
» l'aumônier du maréchal de Schomberg, qui envoya en même
» temps dix gendarmes de la garde du roi pour l'escorter, et
» faire transporter ledit sieur duc à Castelnaudary ; ce qui fut
» fait sur une échelle, avec des ais dessus et quelques manteaux,
» et là il fut pansé de ses blessures. »

Castelnaudary, le 20 septembre 1632.

Le lendemain de cette sanglante défaite, Montmorency pouvait dire comme François 1er après la bataille de Pavie : *Tout est perdu fors l'honneur*. On le laissa quelques jours à Castelnaudary, puis il fut transporté à Toulouse ; les capitouls refusèrent de donner entrée aux huit cents hommes de troupes que le maréchal de Schomberg, avait préposés à la garde de Montmorency, et le noble prisonnier fut conduit à Lectoure, où il resta jusqu'au 27 octobre 1632.

Louis XIII partit de Lyon avec Richelieu, son ministre, aussitôt qu'il connut l'issue de la bataille de Castelnaudary, s'arrêta quelques jours à Béziers, pour signer la paix avec Gaston d'Orléans, son frère, et arriva à Toulouse le 22 octobre après avoir essuyé, non loin de Béziers, un orage épouvantable, qui causa la mort de plusieurs personnes du cortège royal. La ville fut occupée par dix-huit compagnies des gardes françaises, et deux compagnies de Suisses furent logées dans l'hôtel-de-ville. Richelieu donna ordre à Brezé d'aller chercher Montmorency à Lectoure ; ce gentilhomme fut de retour cinq jours après, avec le célèbre captif, dont on confia la garde à de Lannoy, lieutenant des gardes-du-corps. Montmorency fut enfermé dans une chambre décorée des plus riches ornements et d'un lit magnifique,

que la ville paya de ses deniers. On ne tarda pas à instruire le procès ; le lendemain, le garde-des-sceaux Chateauneuf, envoya les pièces au parlement, et les commissaires firent subir un premier interrogatoire à Montmorency ; il avoua les principaux griefs dont on l'accusait ; mais quand on lui imputa d'avoir signé les délibérations des états de Pézénas, il entra dans de violents transports de colère, et traita de faussaire Guilleminet, greffier des états du Languedoc. Deux jours se passèrent encore en interrogatoires : le 29, de grand matin, le garde-des-sceaux, se rendit à la salle du palais ; les magistrats voulaient d'abord s'opposer à ce que la cour du parlement fut changée en commission royale ; mais ils cédèrent à la crainte que leur inspirait la cruelle fermeté du cardinal Richelieu.

Ces préparatifs jetèrent l'alarme parmi les seigneurs qui se trouvaient alors à Toulouse ; le vieux duc d'Epernon, implora en vain, le pardon du prisonnier [1] : madame de Montmorency était aux portes de Toulouse ; elle venait demander au roi la grâce de son époux ; Louis XIII fut inflexible ; dans cette circonstance il se montra inaccessible à toute autre influence qu'à celle de Richelieu : madame de Montmorency reçut ordre de ne pas entrer dans Toulouse [2].

Richelieu ne cessait de faire des instances auprès du roi, pour en obtenir les ordres les plus prompts et les plus sévères : il eut quelque peine à triompher de la répugnance que Louis XIII éprouvait, à livrer à une commission royale, la tête d'un des premiers gentilshommes de France. Il lui dépeignit avec tant de force, les dangers d'une nouvelle conspiration, que ce prince prit enfin une résolution invariable. On accorda vingt-quatre heures à Montmorency pour faire ses dernières dispositions. Dans

[1] Richelieu, témoin des démarches du capitaine Saint-Preuil, lui dit ironiquement : « Saint-Preuil, si le roi vous fesait justice, il vous ferait mettre la tête où vous avez » les pieds. »

[2] Madame de Montmorency se retira dans une petite maison appelée le Cluzel, à une lieue de Toulouse ; ses serviteurs lui apportaient d'heure en heure les nouvelles les plus alarmantes.

la nuit du 29 au 30, douze cents hommes qui campaient hors la ville y rentrèrent, et, de grand matin, le comte de Charles alla chercher Montmorency à l'hôtel-de-ville. Le noble accusé s'assit sur une escabelle au milieu du parquet, et plusieurs des juges ne purent retenir leurs larmes.

« Quel est votre nom? lui demanda Châteauneuf.

» Assez long-temps vous avez mangé le pain de mon père, » pour connaître mon nom et ma famille, répondit fièrement » Montmorency.

» Est-ce vous qui avez appelé MONSIEUR dans le Languedoc?

» Non; MONSIEUR est entré dans la province à la sollicitation » des états qui lui avaient demandé de venir protéger leurs privi- » léges.

» Qui a pu vous pousser à prendre les armes contre le roi?

» Mon malheur et une mauvaise inspiration.

» Dites-nous les noms de ceux qui ont pris part à votre révolte » et combattu avec vous à la journée de Castelnaudary?

» Monsieur de Châteauneuf, je n'ai rien à ajouter ni à retran- » cher à la déposition des témoins; mais je repousse l'inculpation » d'intelligence avec l'étranger, et je jure, par le nom des Mont- » morency, que je n'ai jamais eu l'intention de nuire en aucune » manière au bien de l'état.

» Ne croyez-vous pas que votre révolte doit être punie de mort?

» Elle a mérité la peine à laquelle la justice du roi voudra me » condamner. »

Pendant tout le temps que dura l'interrogatoire, les juges firent de grands efforts pour ne pas fondre en larmes; ils se retirèrent ensuite pour opiner, et tous, d'une voix tremblante, condamnèrent Montmorency à avoir la tête tranchée. Le comte de Charles se rendit au palais pour lui demander de la part du roi les insignes de ses ordres et le bâton de maréchal; il les donna sans murmurer, descendit à la chapelle pour entendre la lecture de sa condamnation, se coupa lui-même la moustache qu'il donna au père Arnoux, son confesseur, et se disposa à mourir. Le moment du supplice approchait; il descendit de sa chambre vêtu

d'un pourpoint, en chemisette et caleçon en toile blanche, est-il dit dans les registres de l'hôtel-de-ville ; il s'agenouilla, fit sa prière, et dit aux deux commissaires du parlement :

« Messieurs, je vous remercie et toute votre compagnie, à » qui je vous prie de dire de ma part, que je tiens cet arrêt de » la justice du roi, pour arrêt de la miséricorde de Dieu. »

A ces mots, Montmorency tendit les bras à l'exécuteur pour qu'il les lui liât, et monta d'un pas ferme à l'échafaud qu'on avait dressé dans la première cour de l'hôtel-de-ville, en face de la statue de Henri IV. Montmorency, en l'apercevant, ne put s'empêcher de dire au père Arnoux :

« Mon père, je regarde la figure de ce monarque qui fut très » bon, très généreux ; je suis son filleul, il avait pour moi une » rare tendresse ! — Prenez garde à ma tête, ajouta-t-il en se » tournant vers les trois jésuites qui l'assistaient dans ses derniers » moments ; car j'ai toujours frémi à l'idée d'une tête roulant » sanglante au pied d'un échafaud. »

Il se coucha sur le fatal billot, et, un instant après, le bourreau eut séparé la tête du tronc. (30 octobre 1632.)

On ouvrit les portes de l'hôtel-de-ville ; le peuple s'y précipita en foule ; on trempa des linges dans le sang de Montmorency ; plusieurs même embrassèrent le cadavre sanglant ; chacun voulait toucher les restes mortels du supplicié, qu'on regardait comme martyr. Richelieu ne troubla pas les Toulousains dans leurs transports d'enthousiasme ; il n'avait plus rien à craindre, sa cruelle politique était satisfaite ; la hache du bourreau de Toulouse avait tranché la tête du dernier des grands vassaux de la couronne de France, et le même coup avait rompu le dernier anneau de la chaîne de la féodalité.

Le 31 octobre, deux carosses, drapés de noir, portèrent loin de Toulouse Louis XIII et le cardinal de Richelieu. Quelque temps après, le fier ministre, qui avait nommé le duc d'Halwin, gouverneur du Languedoc, ne trouva pas la même soumission chez les Toulousains ; les capitouls et le parlement résistèrent à la volonté du cardinal, qui leur demandait un impôt de cent

mille francs, pour réparer les fortifications de Narbonne. La guerre d'Espagne suspendit les projets de vengeance de Richelieu. Les milices toulousaines combattirent avec gloire à la journée de Leucate, au siége et à la prise de Perpignan, qui termina le règne de Louis XIII et de Richelieu. Les premières années de la régence d'Anne d'Autriche furent stériles en événements particuliers à la ville de Toulouse. La régente promit solennellement, au nom de Louis XIV, son fils, de conserver les franchises et priviléges de la ville. Mais bientôt elle ne se fit aucun scrupule de les violer. De temps immémorial, la ville seule avait le droit d'élire ses magistrats municipaux. En 1645, les capitouls furent nommés à Paris par ordonnance royale; on se plaignit, on protesta contre cette élection illègale; mais elle fut maintenue. Ce n'était que le prélude des empiétements de Louis XIV, sur les priviléges des vieilles municipalités.

Toulouse commençait à perdre la prépondérance qu'elle avait exercée pendant plusieurs siècles sur les provinces du Midi. Cependant, les arts et les sciences prospéraient dans ses murs: Molière y jouait la comédie[1] avec sa troupe, et préludait aux chefs-d'œuvre qui le rendirent immortel. Fermat, heureux rival de Pascal et de Descartes, inventait le calcul différentiel, perfectionné plus tard par Newton[2]. Le poète Goudoulin, l'Anacréon et le Pindare de la poésie languedocienne, fesait revivre l'idiome de nos anciens troubadours, dans ses chants devenus populaires sur les rives de la Garonne.

Depuis plusieurs années le Languedoc était en proie à la plus affreuse disette; la ville de Toulouse était le refuge des malheureux habitants des campagnes. Pour acheter des grains, on éta-

[1] Molière, le lendemain de son arrivée, demanda l'autorisation de donner quelques représentations; les magistrats tergiversèrent pendant quelques jours; on le renvoyait du parlement à l'hôtel-de-ville, de l'hôtel-de-ville au parlement. Il fut enfin autorisé à jouer la comédie au logis de l'Écu. Nous n'avons pu découvrir aucun document sur le séjour de Molière à Toulouse.

[2] Fermat est, sans contredit, la plus glorieuse célébrité de Toulouse. Il fut l'ami de Descartes et de Pascal, et entretint toujours correspondance avec ces deux immortels philosophes.

blit un nouvel impôt sur la consommation journalière, on lui donna le nom de *subvention* [1]. La peste et la famine n'empêchèrent pas les Toulousains de fournir au roi des armes et des soldats pour soumettre la ville de Bordeaux, qui avait pris parti pour le prince de Condé, dans les troubles de la Fronde. Cette nouvelle marque de dévoûment ne leur valut aucune faveur de la munificence royale. L'épidémie reparut avec des symptômes effrayants, et tous les corps de la ville se taxèrent pour nourrir les nécessiteux. La contagion ne cessa qu'en 1653.

Pendant que le clergé s'occupait de l'établissement des religieuses de la Visitation, et de la translation des reliques de Saint-Edmond, les capitouls donnaient des ordres pour réparer quelques piles du pont qui avaient beaucoup souffert des crues de la Garonne. On ne changea rien au plan de Soufron, et le devis de cet architecte, qui se trouve aux archives, fut fidèlement exécuté [2].

Les préparatifs pour la réception de Louis XIV suspendirent pour quelques mois ce travail si nécessaire à la prospérité de la ville. Le jeune monarque entra dans Toulouse, le 21 novembre 1659, suivi d'un cortége magnifique, et, pendant plusieurs jours, la cour fut fêtée avec une splendeur royale, par les capitouls, le parlement et le haut clergé. L'histoire de Toulouse n'offre aucun événement remarquable depuis le départ de Louis XIV jusqu'en l'année 1664. Les capitouls sont en discussion avec le parlement, au sujet des deniers de la commutation. Madame de Mondonville fonde l'établissement des *Filles de l'enfance;* cette congrégation

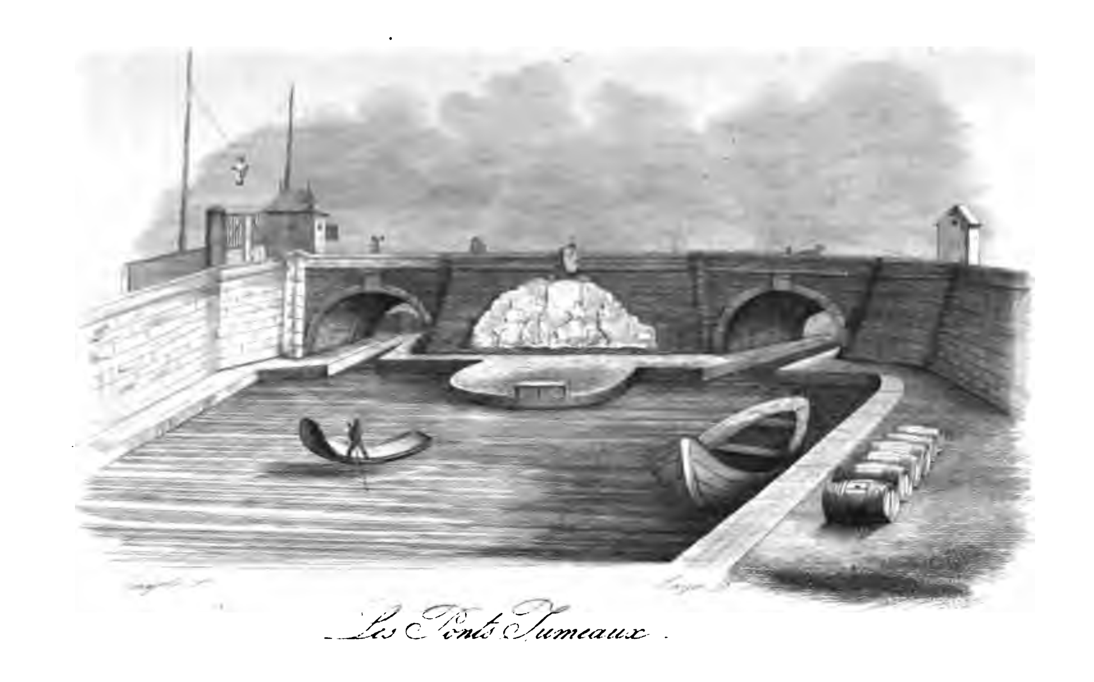
[1] Le droit de subvention qu'on levait sur la viande de boucherie, le pain, le foin, etc., augmenta peu à peu, et donna, quarante ans plus tard, un revenu annuel de cent soixante mille francs.

[2] Le pont, suivant le devis de Soufron, devait avoir sept arches, deux cent vingt-deux toises de longueur et dix de largeur. L'arche principale, qui est la troisième, devait avoir sept toises trois pieds depuis le lit de la rivière jusqu'au niveau du pavement. L'épaisseur des voûtes devait être de huit pieds. La pente, depuis l'arête d'orsale, devait être de trois pouces par toise, en descendant vers Saint-Cyprien, et de deux pouces vers la ville. Le pont de Toulouse est un des plus beaux et des plus larges de France. Paris est la seule ville qui en ait d'aussi grande dimension en largeur.

(J.-B.-A. d'Aldéguier.)

naissante est supprimée à l'instigation des jésuites, et la fondatrice enfermée pour le reste de ses jours au couvent des Hospitalières de la ville de Coutances, en Normandie.

Il est pénible de suivre nos annalistes dans ces détails minutieux et peu importants pour l'histoire d'une grande ville. Hâtons la marche des événements. Nous sommes en 1662. Riquet, baron de Bonrepos, après avoir parcouru le pays qui sépare Toulouse de la Méditerranée, *n'ayant, pour tout instrument, qu'un méchant compas de fer*, a résolu le problême du canal des deux mers. Il écrit à Colbert, le projet est approuvé, et Louis XIV ordonne, par un arrêt du conseil du 18 janvier 1663, que le plan de Riquet soit examiné sur les lieux par ses commissaires auprès des états du Languedoc. La commission se réunit à Toulouse, commence son travail le 8 novembre 1664, et le termine à Béziers, le 17 janvier 1665. Le ministre Colbert, convaincu par les arguments du baron de Bonrepos, ordonne que l'entreprise du canal des deux mers soit adjugé au rabais. On annonça dans toute la province le jour de l'adjudication générale qui fut donnée à Riquet, moyennant la somme de trois millions six cent trente mille francs. Les ouvriers se mirent au travail le 7 novembre 1667. Riquet, aidé de plusieurs habiles ingénieurs, et secondé par Andreossy, ne tarda pas à prouver que le génie triomphe de tous les obstacles. En peu de temps, les eaux de la Montagne-Noire descendirent par une rigole d'essai jusqu'à Norouse, et, dès ce moment, on ne douta plus du succès de l'entreprise du baron de Bonrepos. On perça des montagnes, on retint les eaux des torrents dans d'immenses réservoirs; les bassins de Saint-Ferréol et de Lampy furent alimentés par les ruisseaux de la Montagne-Noire. Les dépenses, nécessitées par de si grands travaux, épuisèrent la fortune de Riquet; mais il trouva un puissant secours dans la coopération des états du Languedoc, et le généreux Pénautier, trésorier-général de la bourse de la province, l'appuya de son or et de son crédit auprès du roi. Le canal des deux mers était presque terminé en 1680; il ne restait plus qu'une lieue à creuser du côté de la Méditerranée, lorsque le baron de



Les Ponts Jumeaux.

Bonrepos mourut, après avoir travaillé pendant quatorze ans à un ouvrage admirable, et qui n'avait de modèle en Europe. Les enfants mirent la dernière main au chef-d'œuvre du père, et peu de temps après, l'ouverture du canal se fit avec toutes les cérémonies de la religion, et une magnificence royale [1].

La ville de Toulouse, qui devait retirer d'immenses avantages de l'ouvrage de Riquet, s'imposa une somme de trois cent mille francs ; dequis long-temps on n'avait vu une fête plus brillante, que l'ouverture du canal des deux mers ; toutes les maisons furent illuminées et pavoisées. Mais la ville rentra bientôt dans son apathie habituelle : elle fut le témoin des querelles scandaleuses, qui survinrent entre le parlement et les capitouls. Un violent incendie consuma deux cents maisons dans le faubourg Saint-Michel, et la guerre d'Espagne, nécessita une levée de dix mille hommes. La capitale du Languedoc, était alors la plus belle des villes de province ; malheureusement, les magistrats municipaux, restèrent stationnaires pendant plus d'un siècle ; Bordeaux, Lyon, Marseille, se sont embellies des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne, et Toulouse n'a presque rien gagné à la révolution qui modifia si puissamment le monde artistique [2]. Son histoire, pendant le long régne de Louis XIV, se réduit aux moyens employés par les capitouls, pour se procurer l'argent que le roi demandait sans cesse aux grandes villes ; les Toulousains payèrent quatre cent mille livres, pour l'équivalent de la captation, et le monarque, pour témoigner sa reconnaissance, érigea en académie, la société des Jeux-Floraux. L'hiver de 1709, porta la désolation dans les provinces méridionales ; l'amoncellement des glaces, rompit la grande chaussée du Bazacle, et la ville était peuplée d'indigents, lorsqu'on apprit la mort de Louis XIV. Ce prince fut peu regretté dans le midi de la France, et surtout des

[1] Le célèbre Vauban s'écria, après avoir parcouru le canal :
« Je préférerais la gloire d'être l'auteur du canal des deux mers, à tout ce que jai fait » ou pourrai faire à l'avenir. »

[2] Toulouse donna le jour à plusieurs hommes de talent, sous le règne de Louis XIV. Furgole, Doujat et Catelan firent fleurir la jurisprudence; le mathématicien Fermat était

Toulousains, qu'il avait accablés d'impots et privés de plusieurs priviléges.

Le Languedoc jouit d'une paix profonde, sous la minorité de Louis XV ; les capitouls s'occupèrent plus que jamais d'administration municipale : ils firent reparer le grand livre des annales, qui fut enfermé dans une armoire de fer : on creusa les canaux qui alimentent la fontaine Saint-Étienne. L'inondation du 12 septembre 1727, causa des dégats incalculables[1], mais les désastres, n'empêchèrent pas les capitouls de mettre à exécution le projet qu'on avait conçu depuis long-temps, d'ouvrir une place devant le Capitole, et de s'occuper de l'éclairage de la ville[2] : ils dotèrent richement l'académie des sciences, et commencèrent à élever la nouvelle façade du Capitole, sur les plans de l'architecte Campmas, élève du célèbre Rivals. L'ancienne façade, offrait le bizarre assemblage des constructions du XV[e] et du XVI[e] siècles. Campmas, conçut le projet d'en élever une nouvelle sur les vieux fondements, et de former devant le Capitole, une place entourée de beaux bâtiments et arrosées par des fontaines ; son plan fut adopté par les capitouls, dont l'adroit architecte sut flatter la vanité. L'administration municipale s'imposa les plus grands sacrifices : « la construction dura dix ans, dit d'Aldéguier, et fut manquée dans tous les points : soubassement, péristyle, fronton, élévation générale, tout, en un mot, y fut défectueux, plus ou moins, et cet édifice qui, en raison de son

le rival de Descartes et de Newton; Campistron obtenait des succès dramatiques sur le même théâtre où on jouait les chefs-d'œuvre de Racine; Palaprat, poète aimable, Tourel, traducteur de Démosthènes, Péchantré, se firent un nom dans la littérature. Les frères Troy, les deux Rivals, furent les restaurateurs de l'école de peinture. Le sculpteur d'Arcis fesait de beaux vases de marbre pour la décoration des jardins de Versailles.

[1] Neuf cent trente-trois maisons furent détruites ou ébranlées ; dix mille sacs de froment perdus ; mille deux cents familles réduites à l'aumône. On évalue les pertes à un million six cent mille francs.

[2] Au commencement du XVIII[e] siècle, la ville était éclairée par des chandelles placées dans des lanternes ; en 1773 l'administration fit fabriquer pour son compte la chandelle nécessaire. Une estimation faite par des gens de l'art, porte la quantité de ce combustible à cent quarante quintaux. En 1741, l'entretien des lanternes coûtait cinq mille cent trente francs.

» beau développement, eut été le plus bel hôtel-de-ville de
» France, ne se fait remarquer que par la quantité de bévues
» grossières, de fautes de mauvais goût, que l'architecte y a ac-
» cumulés comme à plaisir [1]. »

Vers le même-temps, la naissance du duc de Bourgogne, fut fêtée par des réjouissances publiques. La ville de Toulouse dota cent pauvres jeunes filles, qui furent mariées le jour même à cent jeunes hommes, et le soir les cent couples, s'assirent à une table où ils furent servis publiquement par les magistrats. Richelieu, vainqueur de Mahon, passa à Toulouse, au retour de sa glorieuse expédition; les hommes les plus sévères, les belles et grandes dames, parlèrent avec éloge de ce gentilhomme, le plus fat, le plus complaisant, le plus corrupteur, qui eut paru à la cour de Louis XV, et dont la bravoure venait d'accomplir un beau fait d'armes, glorieux pour la nation française. Tout-à-coup une affaire beaucoup plus grave préoccupa tout les esprits. Le nom de Jean Calas, retentit dans toute l'Europe, et le parlement de Toulouse souilla sa vieille gloire par la plus injuste, la plus scandaleuse des condamnations.

Dans une belle maison de la rue des Filatiers [2], habitait de–

[1] M. d'Aldéguier juge un peu trop sévèrement l'architecte Campmas; la façade du Capitole, avec ses imperfections, est belle et imposante. D'ailleurs, on ne doit pas oublier que l'architecte fut obligé de l'adapter aux vieux corps de bâtiment; dans une restauration, l'architecte n'est pas libre de suivre l'impulsion de son génie, comme dans une construction nouvelle.

Je transcris ici une anecdote remarquable par sa singularité.

Campmas fut accusé d'avoir séduit et déshonoré une jeune fille; l'avocat Boubée, alors célèbre dans le barreau de Toulouse, plaida pour lui.

« Messieurs, dit-il, je plaide pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour
» un sot (Campmas voulut murmurer, Boubée lui imposa silence). Pour un laid, Mes-
» sieurs, le voilà! pour un gueux, Messieurs, c'est un peintre, et, qui pis est, le peintre
» de la ville; pour un sot, que la Cour se donne la peine de l'interroger.

» Ces trois grandes vérités une fois établies, je raisonne ainsi: On ne peut séduire que
» par l'argent, par l'esprit, ou par la figure. Or, ma partie n'a pu séduire par l'argent,
» puisque c'est un gueux; par l'esprit, puisque c'est un sot; par la figure, puisque c'est
» un laid, le plus laid des hommes; d'où je conclus qu'il est faussement accusé.»

Ces conclusions furent admises, et l'avocat Boubée gagna sa cause tout d'une voix.

(Marmontel, *Mémoires*.)

[2] Cette maison porte aujourd'hui le numéro 50, rue des Filatiers. On la voit à peu près telle qu'elle était à l'époque de la catastrophe de Calas.

puis quelques années, une famille de réformés, originaire du pays castrais. Jean Calas, chef de cette famille, faisait le commerce de draperies et autres étoffes ; il jouissait d'une réputation de probité, que la malveillance n'avait pas encore osé flétrir. De son mariage avec Anne-Rose Cabibel, il avait quatre garçons et deux filles [1]. Il vivait en paix avec ses voisins, et voyait son commerce prospérer de jour en jour, lorsque son bonheur fut troublé par le tragique événement qui le conduisit à l'échafaud, et plongea sa famille dans le deuil.

Le troisième de ses fils, Jean Calas, converti par les exhortations d'un prêtre, nommé Durand, avait abjuré, depuis quelque temps, la religion réformée. Calas, zélé pour la croyance de ses pères, avait versé des larmes en apprenant cette abjuration, et il avait été condamné à payer une pension à son fils, qui ne pouvait plus vivre dans la maison de ses parents depuis sa conversion. Résigné dans sa douleur, il se livrait aux travaux de son commerce, avec une parfaite sécurité, lorsque dans la nuit du 13 au 14 octobre 1761, des cris plaintifs se firent entendre dans la maison ; il était neuf heures et demie du soir ; les gens qui passaient, s'attroupérent devant la porte qui était fermée. Pendant que les curieux stationnaient dans la rue, deux personnes sortirent de la maison de Calas, et rentrèrent quelques instants après avec Gorse, aide-chirurgien, Moynier, accesseur des capitouls, et le sieur Casaing, marchand, ami de Calas. Vers honze heures, le capitoul David de Beaudrigue, chef de la police, arriva suivi d'une escorte de soldats du guet, et visita la maison, guidé par Pierre Calas, qui le conduisit près de la porte, où gissait le cadavre de Marc-Antoine, son frère. David manda aussitôt un médecin et deux chirurgiens, qui arrivèrent à minuit et demi. Le médecin examina le cadavre, et déclara que Marc-Antoine, .

[1] La famille se composait de Jean Calas, père, dame Rose Cabibel, son épouse, de quatre garçons : Marc-Antoine Calas, Jean-Pierre Calas, Jean-Louis Calas, qui avait abjuré le calvinisme, de Donat Calas, qui se trouvait absent, et de deux demoiselles ; le jeune Lavaysse, fils d'un riche marchand de Bordeaux, Jeanne Viguier, servante des Calas, furent aussi arrêtés.

était mort pendu ou par lui-même ou par d'autres. Il dressa son procès-verbal, le corps fut porté à l'hôtel-de-ville, et David arrêta prisonnières toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison. Les déposants commirent une faute grave dans le premier interrogatoire ; espérant sauver l'honneur de la famille, ils n'osèrent pas avouer la vérité, et affirmèrent qu'ils avaient trouvé le cadavre gissant derrière la porte. Le lendemain Jean Calas, sa femme, sa servante, le jeune Lavaysse, déclarèrent que dans un premier moment de trouble, ils avait eu recours à la dissimulation, et racontèrent unanimement les diverses circonstances de la soirée.

Le jour suivant, il n'était bruit dans la ville de Toulouse, que de la mort de Marc-Antoine Calas. Les catholiques racontaient avec plaisir tout ce qui pouvait être préjudiciable à la famille réformée. Les divers bruits, vrais ou faux, couraient de maison en maison, exagérés par chaque narrateur; et, avant la fin du jour, on disait publiquement que Jean Calas avait fait étrangler son fils pour l'empêcher d'abjurer la religion protestane. L'avocat du roi, le grand-vicaire Cambon, dressèrent un monitoire contre les accusés; on les soumit à plusieurs interrogatoires, sans obtenir aucun aveu, pas même de la servante Viguier, que tout le monde reconnaissait pour bonne catholique. Pour donner plus d'éclat à l'accusation de la famille Calas, les pénitents-blancs célébrèrent un service à la mémoire de Marc-Antoine décédé, disait-on, dans le giron de l'église apostolique et romaine. Cette cérémonie funèbre exalta toutes les têtes, et personne n'osa mettre en doute la culpabilité du négociant de la rue des Filatiers. Avant d'avoir entendu la dixième partie des témoins, le procureur du roi émet ses conclusions; il condamnait à la peine de mort Calas, père et fils; Lavaysse aux galères perpétuelles, la dame Calas à assister au supplice, et la servante à la réclusion. Les capitouls voulurent aussi jouer un rôle odieux dans cette monstrueuse affaire, et rendirent un jugement préparatoire qui condamnait les trois Calas à la question.

Le procès dura encore plus de trois mois; le parlement cassa

l'arrêt des capitouls, et travailla à de nouvelles informations qui n'eurent pas plus de résultats que les premières perquisitions. Enfin, la chambre de Tournelle s'assembla ; Jean Calas, âgé de 63 ans, fut condamné à être appliqué à la question, à être rompu vif, à mourir sur la roue; l'arrêt portait aussi que ses cendres seraient jetées au vent.

Je transcris textuellement cet arrêt rendu le 9 mai 1762.

« La cour, vidant l'interlocutoire de son précédent arrêt du 5 » décembre dernier, déclare ledit Jean Calas, père, atteint et » convaincu du crime d'homicide, par lui commis sur la per- » sonne de Marc-Antoine Calas, son fils aîné, pour réparation » de quoi, le condamne à être livré aux mains de l'exécuteur de » la haute justice, qui, tête, pieds nus et en chemise, la hart » au col, le montera sur le chariot à ce destiné, et le conduira » devant la porte principale de l'église de Toulouse, où étant à » genoux, tenant entre ses mains une torche de cire jaune allu- » mée, du poids de deux livres, il lui fera faire amende-honorable » et demander pardon à Dieu, au roi et à la justice de ses crimes » et méfaits ; ce fait, le remontera sur le chariot, et le conduira » à la place Saint-Georges de cette ville où, sur un échafaud qui » y sera à cet effet dressé, il lui rompra et brisera les bras, jam- » bes, cuisses et reins ; ensuite l'exposera sur une roue qui » sera dressée tout auprès dudit échafaud, la face tournée vers » le ciel, pour y vivre en peine et répentance de ses dits méfaits, » servir d'exemple et donner de la terreur aux méchants, tout » autant qu'il plaira à Dieu de lui donner la vie; et son corps » mort sera jeté dans un bûcher préparé à cet effet sur ladite » place, pour y être consumé par les flammes, et ensuite jetées » au vent. Préalablement ledit Calas sera appliqué à la question » ordinaire et extraordinaire.....

» Sera ledit Calas, père, étranglé, après avoir resté deux » heures sur la roue... Jugé le 9 mai 1762; Cassan, Clairac, » rapporteurs. »

Le lendemain, Jean Calas fut appliqué à la question dans l'hôtel-de-ville, en présence du capitoul David. Il se montra

inébranlable au milieu des plus affreuses tortures; il répondit avec clarté et précision à toutes les questions du capitoul, et ne donna aucune prise à ses accusateurs. Sa fermeté ne se démentit pas au momen t du supplice.

« De faux témoins ont égaré mes juges, disait-il avant » d'expirer; je meurs innocent; Jésus-Christ, qui était l'inno- » cence même, a bien voulu mourir par un supplice plus cruel » encore. »

Il souffrit deux heures sur la roue; on lui brisa tous les membres et les reins; comme il était encore plein de vie, le bourreau l'étrangla.

Le plus jeune de ses fils fut condamné à un bannissement perpétuel, les autres accusés furent pleinement acquittés [1].

L'arrivée du duc de Fitz-James, fils du maréchal de Berwich, et commandant-général de la province, fit diversion aux bruits divers qui couraient sur la mort du jeune Calas. Le parlement refusa d'enregistrer les édits bursaux, les dames prirent part aux hostilités et mirent plusieurs fois à l'épreuve la patience de Fitz-James. Non content d'avoir résisté aux ordres du duc, le parlement rendit un décret de prise de corps contre lui; le choses en restèrent là jusqu'en 1772.

Louis XV qui venait de chasser les jésuites du royaume, voulut signaler la fin de son règne par un acte politique non moins important. Fatigué de la résistance que lui opposaient les parlements, il les supprima, et institua une nouvelle cour judiciaire qu'on appela *le parlement Meaupou.* La ville de Toulouse, peuplée d'avocats et de bazochiens, fut sensible plus que toutt autre à la perte

[1] On parla de ce déplorable événement dans toute l'Europe. La famille de Calas se réfugia à Genève, parla à Voltaire, qui stygmatisa dans un virulent pamphlet la mémoire des juges de Jean Calas. Les avocats Mariette, Élie de Beaumont, l'Oiseau de Moléon publièrent aussi des mémoires. L'innocence de Calas fut proclamée; la veuve obtint du conseil du roi la cassation du jugement du parlement de Toulouse, 9 mars 1765, et la mémoire de son époux fut glorieusement réhabilitée.

Le procès de Calas a fourni à nos dramaturges modernes le sujet de plusieurs mélodrames. Laya et Chenier ont composé deux pièces qui furent jouées, l'une en 1790, l'autre en 1791.

de sa cour souveraine : une effrayante inondation dévasta les campagnes voisines [1], la grêle emporta toutes les récoltes [2] ; mais on ne fit aucune attention à ces désastres ; on ne rêvait que parlement. Les Toulousains ne restèrent pas long-temps dans le deuil ; le vieux roi Louis XV mourut en 1774, et le premier soin de Louis XVI, son successeur, fut de rappeler les parlements. Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie par les habitants de la capitale du Languedoc [3].

Aussitôt que cette effervescence se fut calmée, les magistrats municipaux établirent des concours pour les embellissements du Capitole. Le 20 juin 1777, une garde bourgeoise de 2,500 hommes d'infanterie et de 700 cavaliers, suivie de nombreux musiciens, sortit de la ville pour recevoir avec tous les honneurs dûs à un prince du sang, le comte de Provence qui parcourait les provinces méridionales. Vers le même temps, un voyageur plus illustre honora la ville de Toulouse de sa présence. Joseph II, empereur d'Autriche, arriva dans le plus parfait *incognito*, sous le nom du comte de Falkestein. Il logea à l'hôtel du *Grand-Soleil*, examina les plans du canal du Midi, et après un séjour

1 Les eaux s'élevèrent si haut qu'on allait en bateau dans le faubourg Saint-Cyprien; plusieurs maisons furent englouties; l'île de Tounis disparut entièrement ; l'hospice Saint-Jacques s'écroula en partie, et tous les approvisionnements furent perdus. 17 septembre 1772.

2 La grêle causa tant de désastres, que les pertes furent évaluées à neuf cent quarante mille huit cent cinquante-cinq francs.

3 Ce fut le dimanche 12 mars, qu'on célébra la fête, dit d'Aldéguier; tous les corps y furent présents; on trouvait des fontaines de vin et des vivres sur les places publiques. Les décroteurs tinrent une séance publique sous la halle ; ils arrêtèrent de casser les vitres de tout bourgeois qui n'aurait pas illuminé convenablement; et déclarèrent solennellement qu'ils décroteraient ce jour là pour rien. Le soir, au théâtre, l'acteur Tesseire, qui jouait le rôle de *Tom Jones*, chanta le couplet suivant :

> Notre bonheur passe notre espérance;
> Thémis rassemble ses enfants :
> Avec les lois, les mœurs et la décence,
> Louis ramène le bon temps.
> Les longs soupirs de la France attendrie
> Ont pénétré jusqu'à son cœur.
> Quel heureux jour pour la patrie,
> Oui, c'est le comble du bonheur !!!

de dix-huit heures, il repartit sans avoir donné à la curiosité des Toulousains le plaisir d'une pompeuse ovation [1].

Loménie de Brienne était alors archevêque de Toulouse ; ce prélat ne cessa pendant tout le temps que dura son épiscopat de travailler à l'embellissement de la capitale du Languedoc. Malheureusement il ne put réaliser ses vastes projets, qui auraient rendu Toulouse une des plus belles villes du Midi. Secondé par l'ingénieur Saget, il voulait faire de l'île de Tounis une promenade d'été ; de belles usines auraient bordé la rive opposée du canal de fuite. Il fit creuser dans l'intérêt de la navigation, le canal de Brienne, qui unit la Garonne, au-dessous du Bazacle, à l'immortel ouvrage de Riquet ; il usa constamment de l'ascendant qu'il exerçait dans les états du Languedoc, pour faire allouer à sa ville archiépiscopale la plus grande partie des fonds consacrés annuellement aux travaux de la province. Il fit doter des bibliothèques publiques déja créées par le généreux abbé d'Héliot ; il établit les chaires de chimie et de physique expérimentale : appelé à l'archevêché de Sens et à la place de premier ministre en 1788, il ne cessa de favoriser les Toulousains ; et pourtant la capitale du Languedoc n'a pas élevé une statue à ce prélat bienfaiteur !

Depuis long-temps, les philosophes du XVIII[e] siècle répandaient dans toute l'Europe leurs doctrines qui devaient bientôt opérer la plus grande des révolutions sociales. La philosophie trouva de nombreux partisants à Toulouse, parmi les membres du parlement et les jeunes magistrats. La haute société ne s'occupa plus que de discussions religieuses ; les têtes s'exaltèrent, et les sages professèrent ouvertement les doctrines philosophiques pour se mettre à la mode. Pendant que les idées nouvelles s'infiltraient dans la classe bourgeoise, les capitouls plaçaient le buste du

[1] Avant de partir, Joseph II voulut régler son compte comme un simple et obscur voyageur. Il n'avait mangé que des œufs à son déjeûner ; étonné du prix qu'on lui demandait, il dit à la dame de l'hôtel :

« Madame, les œufs sont donc bien chers à Toulouse ?

» Non, prince, répondit la dame ; mais les empereurs y sont si rares.... »

célèbre Fermat dans la salle des Illustres, et proposaient l'alignement d'une rue de la place du Pont à la place Saint-Etienne; ce projet ne fut pas mis à exécution; les arts étaient en décadence à Toulouse, qui venait de perdre le chevalier Rivals, fils d'Antoine Rivals, et comme lui peintre de la ville. Néanmoins, Picot de Lapeyrouse faisait prospérer les sciences, et publiait son ouvrage sur les mines du comté de Foix.

La France était alors dans cette anxiété ordinaire avant-coureur des révolutions; le roi, pour remédier au mauvais état des finances, convoqua une assemblée de notables à Paris. Toulouse y envoya ses représentants; rien n'y fut décidé; le ministre Calonne était un obstacle au bien qu'on se proposait de faire; aussi fut-il remplacé, et on lui donna pour successeur le cardinal de Brienne. La nomination de l'archevêque de Sens fut approuvée des Toulousains qui n'avaient pas oublié les bienfaits de Loménie : mais son ministère ne fut pas de longue durée, la dissolution des parlements mécontenta tous les esprits. Le rappel de Necker au ministère rétablit les choses dans leur premier état; les parlements furent rappelés, et Toulouse célébra des fêtes qui durèrent plusieurs jours.

Cependant la grande crise politique, qui devait précipiter du trône la race des Capétiens, était à la veille d'éclater. Louis XVI convoqua les états-généraux; et les trois ordres de la Province s'empressèrent de nommer leurs députés, au nombre desquels se trouva Cazalès, de Grenade, capitaine au régiment des chasseurs de Flandres. La cour ne tarda pas à comprendre l'énormité de la faute qu'elle avait commise. Le 17 juin 1789, la chambre du tiers-état se constitua en *assemblée nationale*, et alors commença la lutte parlementaire qui eut pour résultat la grande révolution. L'assemblée abolit les dîmes, les droits féodaux; sa hardiesse alarma la noblesse et les parlements; mais il n'était plus temps de faire un pas rétrograde : les membres du tiers-état de Toulouse se réunirent à l'hôtel-de-ville pour adresser des lettres de félicitation au roi, à l'assemblée nationale et à la municipalité de Paris. Le parlement opposa une vaine résistance; l'enthousiasme

brûlait tous les cœurs, et les événements se développèrent bientôt avec les symptômes les plus alarmants. La noblesse et le clergé eurent beau protester, on les força à déposer leur argenterie à la municipalité. La ville avait fait acte de patriotisme; on l'accusait de tiédeur, elle se justifia avec énergie. Les avocats Malpel, Maille, Rouzet et Romiguières, propagèrent rapidement les idées nouvelles. La France fut divisée en départements; par cette division géométrique, Toulouse devint le chef-lieu de la Haute-Garonne, qui engloba dans ses limites le diocèse de Toulouse, celui de Comminges, et une partie de celui de Montauban. Vers le même temps, fut aboli le Capitoulat auquel on substitua une nouvelle institution municipale [1]. Des gardes nationales s'organisèrent dans toutes les villes, et bientôt ces légions s'arrogèrent des pouvoirs qui n'étaient nullement fondés, et pouvaient entraîner les abus les plus dangereux. A Montauban, les protestants furent désarmés et puis massacrés, sans que le régiment de Languedoc mit la moindre opposition au désordre. En 1789, il se forma à Toulouse, chez un nommé Follin, limonadier, rue du Petit-Versailles, une société sur le modèle des Jacobins de Paris, et le 4 juillet 1790 la ville eut sa petite fédération qui précéda de dix jours la grande fédération, où se réunirent les députés des divers départements de la France.

A dater de cette époque, Toulouse prit une part active au mouvement révolutionnaire; le parlement fut dissous, et le cardinal de Brienne, nommé évêque métropolitain du Sud, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. La noblesse espérait encore triompher des Jacobins, avec le secours des armées étrangères; mais l'arrestation de Louis XVI, à Varennes, plongea les royalistes dans la consternation.

Les exaltés parlaient avec leur fougue de tribuns dans les sociétés populaires; il s'établit bientôt une affiliation entre les clubs de Toulouse et tous ceux des villes voisines. On célébra une fête

[1] On choisit pour nouveaux magistrats, MM. Bertrand, Sabatier, Babar, Esquirol, Vignoles, Marié, Carol, Sacarin et Castan, négociants; Romiguières, Bragouls, Malpel, Bellemayre, Gary, avocats; d'Hadémart, Chauliac et Boubée, bourgeois.

patriotique ; quelques membres de l'assembée des Jacobins demandèrent que la guillotine fût élevée en permanence. Ils avaient pour orateur l'acteur Desbarreaux, homme d'esprit, grand feseur d'adresses, qui obtenaient toujours un succès d'enthousiasme. La tiédeur de Rouzet, député de la Haute-Garonne, irrita les Jacobins de Toulouse ; ils le condamnèrent à mort, et écrivirent à la Convention pour exciter à juger le tyran avec toute sa famille. ils se livrèrent aux ridicules transports d'une joie frénétique, lorsque le député Mailhe leur annonça la mort de Louis XVI... Les cachots furent remplis de prisonniers de toutes les classes de la société, peuple, bourgeois, *aristocrates* ou royalistes ; on les appelait *suspects*. Le procureur-général Malpel obtint enfin que les prisonniers seraient mis en jugement ; punis s'ils étaient coupables, et élargis s'il étaient innocents. Les Jacobins, qui ne pouvaient supporter une société rivale, firent les perquisitions les plus minutieuses, et un comité central des sections, qui venait de se former, fut dissous. On réforma les hospices ; les sœurs-grises de Saint-Paul furent remplacées par onze citoyennes.

La nouvelle se répandit alors dans Toulouse qu'une armée espagnole avait pénétré en France par Perpignan ; on se hâta de prendre des mesures pour arrêter les progrès de l'invasion. Les patriotes irrités, brûlèrent toutes les lettres et papiers féodaux ; on mutila les grands registres de l'hôtel-de-ville ; l'enthousiasme allait jusqu'à la frénésie, et le citoyen Malpel fut destitué de sa place de procureur-général-syndic du département. On ordonna une levée de six mille six cent soixante-quatre hommes pour marcher contre les Espagnols, et les républicains, pour effrayer les royalistes, commencèrent à faire l'essai de la guillotine [1].

Cependant les Girondins succombaient à Paris, sous les coups de la *Montagne* ; les fédéralistes, qui comptaient de nombreux partisans dans les départements méridionaux, virent leurs chefs arrêtés et leurs sections dissoutes. Alors commença le système poli-

[1] Ce fut sur le républicain Garnaut qu'on fit, à Toulouse, l'essai de la guillotine, 20 avril 1793.

tique, de hideuse mémoire, connu sous le nom de *terreur*. (1793.) On fit des levées en masse ; les deux représentants Dartigoëte et Paganel arrivèrent à Toulouse vers la fin de l'année ; ils établirent le tribunal révolutionnaire, et mirent la guillotine en permanence. Dès ce moment, les Jacobins ne mirent plus aucune modération dans leurs actes arbitraires ; des femmes, des vieillards, périrent sur l'échafaud, et le fameux comte Dubarry posa sa tête sous le triangle d'acier, avec une fermeté qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un homme énervé par les plaisirs. Les maisons de la Visitation, des Carmélites, de Sainte-Catherine, régorgeaint de prisonniers.

Ecrire l'histoire de Toulouse à l'époque où nous sommes arrivés, c'est se précipiter au milieu de l'effrayant cahos de la révolution de 1789. Dans le chef-lieu du département de la Haute-Garonne, comme dans les autres villes de France, la réaction fut terrible et sanglante [1]. Robespierre venait de se proclamer grand-prêtre de l'Être-Suprême. Une fête solennelle fut célébrée à Toulouse, et le féroce Dartigoëte harangua l'assemblée en ces termes :

« On m'accuse d'être incendiaire ; on m'accuse d'être cruel ; » eh bien ! je déclare que je veux être terrible pour les méchants ; » je déclare que j'abandonne tout sentiment d'humanité pour » faire le bonheur du peuple ; je veux le sang des contre-révolu- » tionnaires, comme le martyr de la liberté Marat ! je veux la » mort de tous les scélérats qui assassinent sourdement la liberté ; » je veux que l'égoïste, l'accapareur aillent dans la maison » d'arrêt gémir de leur honteuse avarice ; je ferai exécuter avec » rigueur toutes les lois salutaires à la Convention. »

Tel était le langage des missionnaires de 93. De nouveaux massacres allaient porter la désolation dans plusieurs familles, lorsque la chute de Robespierre suspendit le cours des sanglantes exécutions. Les Jacobins furent atterrés de cette nouvelle ; mais les bons citoyens s'en réjouirent, et la guillotine ne fit plus tom-

[1] On fesait d'abord les exécutions sur la place Royale ; on obtint plus tard que la guillotine serait transportée à la Porte-Neuve.

ber tant de têtes, quoique le fougueux Vadier s'efforçât de maintenir le système de la *terreur*. Il fut bientôt en exécration aux habitants de Toulouse, et on l'empêcha d'exécuter ses nouveaux projets d'arrestation. Cependant l'enthousiasme révolutionnaire n'était pas encore éteint; tous les soirs les spectacles retentissaient de chants patriotiques; on répétait en chœur le *R veil du peuple* et la *Marseillaise*.

La constitution de l'an III fut enfin publiée; ce premier acte de réorganisation sociale valut à la France la paix avec l'Espagne; on convoqua les assemblées pour le renouvellement des autorités, et pour créer un nouveau mode d'administration départementale. Tout subit alors les modifications dont les résultats ont été si heureux pour notre civilisation moderne. Néanmoins le gouvernement du Directoire fit beaucoup de mécontents; les royalistes étaient nombreux à Toulouse; depuis plusieurs mois, ils organisaient une insurrection dont les préparatifs ne furent point interrompus, grace à l'imprévoyance des autorités. Ils avaient formé le projet de s'emparer du parc d'artillerie; ils échouèrent et furent contraints de se retirer sur les côtes de *Pech-David*. Les affaires de Colomiés et de l'Ille-Jourdain furent sans résultat pour les deux partis, et l'insurrection gagna bientôt tout le pays voisin. Les royalistes avaient pour chefs Jules de Paulo, Pompone de la Haage et Terme, qui parcouraient depuis plus d'un an les bords de la Garonne pour soulever les populations. Ces gentilshommes, vraies caricatures des nobles héros de la Vendée, ne surent pas profiter de leurs avantages; on leur enleva Muret, Saint-Nicolas-de-la-Grave, Caraman, et, pendant qu'ils se retiraient vers les Pyrénées, ils furent complètement battus à Montrejean. « Ce fut là qu'expira cette conspiration qui » s'était montrée sous des apparences si formidables, dit d'Aldé» guier. En huit jours, l'armée des pauvres agriculteurs fut » formée, victorieuse, battue et dispersée.

Pendant que l'insurrection royaliste succombait dans le Haut-Languedoc, les événements du 18 brumaire amenaient le gouvernement consulaire et la création des préfets. Les Toulousains

étaient mal disposés pour le premier consul. La mort du duc d'Enghien augmenta le nombre de ses ennemis ; aussi Napoléon comptait peu de partisans à Toulouse, ville de haute aristocratie, ou peuplée d'hommes dévoués aux idées révolutionnaires. Mais le fier conquérant éblouit bientôt la France par l'éclat de ses victoires; les royalistes ne s'obstinèrent plus à donner le nom d'*usurpateur* au représentant de la gloire nationale, et les républicains, étourdis par les fanfares de nos armées victorieuses, oublièrent leurs rêves de liberté.

Au mois de juin 1808 on apprit que l'empereur était dans l'intention de visiter la ville de Toulouse. On forma une garde d'honneur dont le commandement fut confié au comte de Castellane, ancien officier supérieur. Le 25 juillet, à dix heures du matin, le héros d'Arcole, le conquérant de l'Égypte, franchit la porte Saint-Cyprien, et fit son entrée dans la ville au milieu des acclamations unanimes de tous les habitants. Leur enthousiasme ne se ralentit pas un seul moment pendant son séjour; chacun voulait voir le héros, chacun racontait ses victoires. Napoléon fut sensible à ce bon accueil, et dota la ville de plusieurs établissements utiles; aussi les fêtes se prolongèrent jusqu'à son départ. La présence et les bienfaits de Napoléon laissèrent une forte impression dans les cœurs des Toulousains; le chef-lieu de la Haute-Garonne, qui avait déja donné aux fastes militaires de l'empire le général Dupuy et le maréchal Pérignon, prit part à la gloire et aux revers qui signalèrent les dernières années de l'empereur.

Tout-à-coup les événements de 1814 changèrent la face de l'Europe; les légitimistes et les émigrés ne pensèrent plus qu'au retour des Bourbons; l'astre de Napoléon pâlissait dans le ciel de la France; l'aigle impériale, blessée à mort par les balles des rois, n'étendait plus ses ailes sur l'univers. Les neiges de la Russie avaient englouti 400,000 hommes, l'élite des braves, et les débris de nos légions ne trouvaient plus d'abri sous le glorieux drapeau qui flottait quelques mois auparavant sur les murailles des capitales de l'Europe, sur le Kremlin et sur l'Escurial. Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, ramenait, au milieu des périls

d'une retraite forcée, les débris de l'armée d'Espagne, et se voyait contraint à fuir devant l'heureux Wellington. Par de savantes manœuvres, l'habile maréchal résista long-temps à l'ennemi, sur les bords de la Nive et de l'Adour. Toujours harcelé par l'armée anglo-espagnole, il se replia vers Toulouse, dérobant ses mouvements à son redoutable adversaire, et fit son entrée dans le chef-lieu du département de la Haute-Garonne, le 24 mars 1814. Les troupes françaises établirent leurs quartiers entre Saint-Martin-du-Touch et Portet, attendant les habillements et les chaussures qu'on tira des magasins de la ville. L'armée, grossie de quelques milliers de conscrits, formait à-peu-près un corps de 36,000 hommes, qui devaient tenir tête aux Anglais, aux Portugais, aux Espagnols, commandés par Wellington.

Les étrangers marchèrent à grandes journées ; le 27 mars, ils parurent sur les rives du Touch, et se portèrent vers Toulouse : le faubourg Saint-Cyprien était déja entouré de fortifications depuis la porte de Muret jusqu'à l'écluse du Bazacle ; Wellington jugeant la ville imprenable de ce côté, résolut de passer l'Ariége à Auterive, et d'attaquer Toulouse du côté du Bas-Languedoc. Peut-être avait-il aussi dessein d'empêcher le maréchal Suchet de réunir ses troupes à celles du maréchal Soult. 10,000 Anglais, sous les ordres du général Béresford, passèrent la Garonne le 5 avril ; le reste de l'armée ne put les suivre, et pendant 48 heures Béresford se vit exposé aux plus grands périls ; le moment était des plus favorables pour tailler en pièces cette avant-garde ; le maréchal ne fit aucun mouvement, et cette faute fut le prélude de la funeste issue de la bataille de Toulouse. Le lendemain toutes les troupes de Wellington campaient sur la rive droite de la Garonne.

Le duc de Dalmatie connut enfin l'énormité de sa faute, et s'empressa de faire de nouveaux préparatifs de défense. L'armée française sortit de la ville et se posta sur les hauteurs situées entre le Lers et le canal du Midi pour attendre l'ennemi. Elle passa deux jours à élever des redoutes près du chemin d'Alby, entre les pont de Matabiau et Guilleméry, aux Augustins, au Calvinet,

et le général Marancin fut chargé de résister aux ennemis du côté de Saint-Cyprien. Le 8 avril, l'armée anglo-espagnole s'ébranla et s'avança vers Toulouse par la route de Paris. Dans l'après-midi le général Soult, frère du maréchal, se laissa surprendre dans le village de la Croix-Daurade, et eut beaucoup de peine à se sauver à toute bride. Le lendemain, Wellington qui voulait, avant d'en venir à une bataille décisive, connaître les dispositions du maréchal, feignit de s'occuper de la réparation de ses pontons de Blagnac, et trompa ainsi la vigilance du général français. Enfin le 10 avril, jour de Pâques, il se posta sur les hauteurs de Saint-Jean-de-Kyrie-Eleison, et ordonna à son armée de commencer l'attaque sur trois points différents, pour forcer le maréchal à dégarnir la grande redoute. Les généraux Steward, Murray et Morillo, attaquèrent et emportèrent la plus grande partie de la ligne de Saint-Cyprien; don Manuel Feyre essaya inutilement de forcer les formidables retranchements du pont Matabiau; il y perdit 2,000 hommes; Picton ne fut pas plus heureux dans l'attaque qu'il dirigea contre les fortifications de l'emboûchure. Wellington, effrayé de ces trois échecs, donna ordre aux généraux Cole et Clinton d'attaquer la redoute de la *Sypière* avec une colonne de 20,000 hommes : c'était l'élite de l'armée. Après plusieurs heures de marche sur un terrain impraticable, sous le feu des deux redoutes des *Augustins* et du Calvinet, les Anglais arrivèrent enfin à leur destination. Soult, qui ne les avait pas perdu un seul instant de vue depuis leur départ, ordonna à la division Taupin de marcher vers la redoute de la *Sypière;* les Anglais le dévancèrent de quelques instants; ils n'osèrent d'abord commencer l'attaque, craignant d'être mitraillés par la redoute; mais aussitôt qu'ils eurent acquis la conviction qu'elle était dépourvue d'artillerie, ils marchèrent au pas de charge : Soult, persuadé qu'ils ne pouvaient plus lui échapper, cria au général Taupin :

« Les voilà, je vous les livre, ils sont à nous! ils sont à nous! »

Les soldats se jetèrent sur la colonne anglaise; le général s'avança avec la brigade Rey : mais aussitôt commença du côté de

l'ennemi un feu roulant qui écrasa nos bataillons réduits à se défendre avec la bayonnette. La brigade Rey recula jusqu'à ce qu'elle eut mis la redoute entre elle et la colonne anglaise : le malheureux Taupin périt les armes à la main, et expia, par sa mort, une faute commise par le maréchal Soult. Le désordre fut bientôt à son comble ; en vain le général en chef voulut rallier quelques bataillons ; la victoire était perdue, et à quatre heures du soir les Anglais se virent maîtres de toute la ligne des redoutes [1].

« La bataille de Toulouse, dit M. d'Aldéguier, à qui j'ai emprunté les principaux détails, fut perdue absolument par la » faute du maréchal Soult ; aucun des généraux ne lui manqua ; » mais il pécha par sa négligence en laissant échapper Béresford, qui s'était livré à lui : il manqua de prévoyance en ne » mettant pas toute la ligne des hauteurs dans un respectable » état de défense, et, de jugement, en appréciant mal les forces » d'une colonne peu inférieure en nombre à la division à laquelle » il ordonna une attaque imprudente et mal combinée. »

Pendant que d'intrépides soldats mouraient glorieusement pour soustraire la patrie à la profanation des étrangers, plusieurs habitants de Toulouse, postés sur les clochers, sur les toits de leurs maisons, suivaient des yeux les mouvements des deux armées. Avant la nuit la victoire des Anglais fut connue dans toute la ville, et la plus grande partie de la population se livra lâchement à des transports de joie. Le général Wellington fut reçu comme un libérateur : on vit une foule délirante se presser autour de lui ; de grandes dames, mêlées aux femmes du peuple, se disputaient l'honneur de toucher ses habits, et baisaient avec transport les bottes éperonnées d'un lord anglais. Honte et infa-

1 Les généraux Clauzel, Reille, Drouet-d'Erlon, d'Armagnac, Taupin, Marauzina, Harispe, Soult, prirent part à la glorieuse, mais funeste journée du 10 avril. Les étrangers perdirent 8,000 hommes ; les Français, 3,500.

On vient d'élever, sur l'emplacement de la principale redoute, une colonne aux braves de 1814. Ce monument mesquin, s'il en fut jamais, ne se recommande à l'attention publique, que par le glorieux souvenir qu'il rappelle : il ne fait pas honneur à la munificence de la ville de Toulouse.

mie à ces fanatiques qui se réjouirent des malheurs de la patrie, et disons-leur avec un de nos grands poètes :

Honte à qui peut chanter sur son pays en deuil!!

On apprit presque en même temps que Louis XVIII était en France, et les royalistes se livrèrent aux transports de leur joie, ne doutant plus que l'arrivée du roi ne réalisât complètement leurs espérances. Ils poussèrent de hauts cris quand ils connurent les principaux articles de la charte qui légalisait la vente des biens du clergé et des émigrés. Le peuple, qui s'était attendu à un bouleversement général, voyait avec déplaisir les hommes de l'empire rester à leurs postes ; *rien n'est changé*, se disait-on, et le nombre des mécontents croissait de jour en jour. Les divers partis qui se formèrent alors dans Toulouse, ne firent pourtant aucune démonstration d'hostilité pendant les premiers mois de 1815 : les légitimistes se flattaient encore que la constitution de Saint-Ouen ne serait pas maintenue au préjudice de l'ancien régime.

Les choses en étaient là lorsque la nouvelle du débarquement de Napoléon, à *Cannes*, retentit comme un coup de foudre d'une extrémité de la France à l'autre. Le héros eut bientôt rallié sous sa bannière les vieux compagnons de ses victoires et de ses revers; alors commença l'époque impériale des *cent jours* ; le général Laborde entra dans Toulouse, chassa le comte de Damas, et retint prisonnier le baron de Vitrolles qui avait excité le peuple à la révolte par les proclamations qu'il publiait dans le *Moniteur du Midi*. Mais le nouveau règne de l'empereur ne fut pas de longue durée, et la défaite de Waterloo remit la France sous le joug de l'étranger. Louis XVIII fut proclamé roi pour la seconde fois, pendant que l'illustre captif de Sainte-Hélène fendait les mers sur le *Bellérophon*.

Le général de brigade Ramel commandait le département de la Haute-Garonne, depuis le départ du lieutenant-général Laborde. Ce personnage, d'une réputation fort équivoque, dit d'Aldéguier, ne plaisait à aucun des partis : les légitimistes, ni

les libéraux ne pouvaient compter sur lui. Néanmoins il fut un des généraux de l'empire qui montrèrent le plus d'empressement à reconnaître les Bourbons. A la première nouvelle de la défaite de Waterloo, il arbora le drapeau blanc, espérant gagner ainsi l'estime et la confiance des royalistes.

Pendant que la seconde restauration s'opérait sans aucun obstacle sur les débris de l'empire, les royalistes toulousains murmuraient hautement contre Louis XVIII, qui venait de confirmer le général Ramel dans le commandement de la Haute-Garonne. Depuis deux ans, la ville de Toulouse avait vu se former dans son sein une sorte d'association politique, connue plus tard sous le nom de *Faction des secrets* ou *Verdets* [1]. Elle organisa un gouvernement occulte, et forma le projet incensé de démembrer trente-quatre départements méridionaux pour en faire un royaume sous le nom de *royaume d'Aquitaine*. Les royalistes, le clergé, les personnes dévouées au système du duc d'Angoulême, pourvoyaient à l'entretien des verdets, qui, pendant quelque temps, n'eurent qu'à se louer de la générosité de leurs protecteurs occultes. Angladet, leur officier et leur pourvoyeur, les payait grassement toutes les semaines. Les royalistes se lassèrent enfin, et les verdets, sans ressource, sans crédit, parce que la plupart étaient des gens sans aveu, résolurent de se faire reconnaître comme troupe de la ligne. Le maréchal Pérignon, le général Ramel, refusèrent de se rendre à leurs vœux ; ce dernier les repoussa même avec mépris ; aussi les séïdes du royalisme tramèrent dès ce moment une conspiration contre les jours du général, et le choisirent pour leur première victime.

Des rassemblements tumultueux se formèrent d'abord devant l'hôtel de M. de Malaret, que Louis XVIII avait nommé président de l'assemblée électorale. Cet honorable citoyen trouva dans le dévoûment de quelques amis et les issues secrètes de sa maison, le moyen d'échapper au fer des assassins, qui résolurent instantanément d'immoler à leur vengeance le général Ramel.

[1] Les Secrets étaient habillés de vert.

Ici commence le drame horrible et dégoûtant. Le maréchal Pérignon, dont les verdets soupçonnent la complicité, se voit contraint d'abandonner, pour quelques jours seulement, le commandement de la 10e division militaire au lieutenant-général comte de Caldaguez. Les verdets attendirent impatiemment le moment de l'exécution. Le 15 août, Angladet les invita à un repas dans une auberge près la porte d'Arnaud-Bernard ; ils s'y livrèrent à tous les excès de la table, et le soir ils se réunirent au café Bach, rue Pharaon, pour attendre le général Ramel, qui dînait ce jour là sur la place Rouaix, avec une Italienne, nommée Diosi. Vers huit heures du soir on lui annonça qu'un rassemblement de verdets encombrait la place des Carmes, et assiégeait la porte de son hôtel ; on lui conseilla de ne pas rentrer chez lui.

« Ce serait une lâcheté, répondit-il aux instances de l'inspec-
» teur Soulier, du général Forestier, et de Joly, son secrétaire. »

Il prit son épée et se dirigea à grands pas sur la place des Carmes ; entouré par les verdets, il résolut de vendre chèrement sa vie ; mais il tomba au même instant blessé d'un coup mortel. Soulier se fit jour au milieu des assassins, et aidé d'un domestique, transporta le général dans son appartement. Les verdets forcèrent bientôt les portes et auraient égorgé leur victime, s'ils n'eussent été retenus par quelques gardes nationaux émus de compassion.

Je ne décrirai pas scène par scène le drame du 15 août 1815 jusqu'à son terrible dénoûment ; qu'il me suffise de dire que le général Ramel fut massacré, presque haché à morceaux, et que les assassins trouvèrent aide et protection dans la nonchalance des autorités civiles et militaires. Cet événement est si près de nous, que le sang de la victime fume encore. Nommer les coupables, ce ne serait plus faire de l'histoire, mais écrire un pamphlet. Plusieurs des assassins du général vivent encore ; plusieurs sont haut placés dans l'aristocratie toulousaine; on nous les a désignés du doigt, nous savons leurs noms ; un autre que nous leur imprimera plus tard sur le front le stygmate ineffaçable de la honte et de l'infamie !...

L'assassinat du général Ramel fut le seul crime commis à Toulouse par les réactionnaires de 1815. « Ce qu'il y eut de plus » déplorable dans cet attentat, dit d'Aldéguier, c'est qu'il fut » médité et commis de sang-froid ; qu'il navait été provoqué par » aucun esprit de vengeance, le général Ramel n'étant pas de » Toulouse, et n'y ayant jamais eu d'ennemi personnel. Il semble » que les auteurs ou instigateurs de ce forfait, fussent fatigués » de la réputation de modération que Toulouse avait mérité pen- » dant la durée des troubles de la révolution, et que les massacres » de Nîmes, d'Avignon, de Marseille, de Lyon, produisant sur » eux l'effet de la robe du centaure Nessus, les eût remplis d'une » fureur sanguinaire. »

Avant d'expirer, le général Ramel fut interrogé par les magistrats instructeurs, qui le prièrent de révéler les noms de ses assassins ; il refusa long-temps avec obstination, et ce ne fut qu'après de longues instances, qu'il nomma les deux hommes qu'il croyait les plus coupables.

Le cadavre de la victime des verdets fut enseveli avec tous les honneurs militaires. Les officiers de la garnison, qui n'avaient pas osé tirer l'épée contre les verdets, pour défendre leur général, se rendirent au convoi funèbre. Les assassins furent eux-mêmes effrayés de l'énormité de leur crime. Ils firent tant, par leurs supplications auprès de puissants personnages, que le procès fût rétardé jusqu'en 1816. La cour prévotale de Pau reçut ordre de juger les prévenus, qui furent traduits au nombre de dix-sept. On parvint à soustraire à M. Cambon, conseiller à la cour royale de Toulouse, l'instruction qu'il avait préparée sur ce grand procès. Ces coupables menées eurent un succès complet : douze des assassins de Ramel furent acquittés, et cinq condamnés à cinq ans de réclusion. Telle fut la vengeance que la *justice* de la restauration tira des ignobles sicaires désavoués par tous les partis.

Le chef-lieu du département de la Haute-Garonne n'a pris, depuis cette époque, aucune part aux réactions politiques. Favorisés par le gouvernement de la restauration, les Toulousains oublièrent bientôt les discordes civiles et les crimes des verdets.



École Vétérinaire

Leur ville recouvra son ancienne prospérité, s'embellit de quelques constructions modernes; la plus remarquable est, sans contredit, l'école royale vétérinaine, dont le besoin se fesait sentir depuis long-temps dans un pays essentiellement agricole; de nombreuses fontaines portèrent dans toutes ses rues, sur toutes ses places publiques, des eaux pures et salutaires. La jeunesse de nos belles provinces méridionales est revenue peupler ses écoles, donner la vie à ses facutés. Depuis la révolution de 1830, la cité dont nous finissons de tracer l'histoire, est restée étrangère aux mouvements populaires qui ont affligé quelques villes du Midi. Heureuse et prospère à l'ombre de la paix dont nous jouissons aujourd'hui, le bien-être de ses habitants ne fera que s'accroître par la fin de la guerre malheureuse qui dévaste les provinces espagnoles. Toulouse ne doit pas prétendre aux hautes destinées commerciales et industrielles de Lyon, de Marseille, de Bordeaux; mais la richesse de son sol, la variété de ses produits ont suppléé de tout temps pour elle aux merveilles de l'industrie. Le canal des deux mers a fait, du chef-lieu de la Haute-Garonne, l'entrepôt des richesses de l'Orient et des îles de l'Amérique, et si jamais on parvient à creuser le canal des Pyrénées, les Toulousains auront le monopole du commerce des provinces méridionales.

Vieille reine de l'Occitanie, qu'as-tu à envier aux grandes villes de France? Trois fois capitale de royaume, mère des nobles guerriers du moyen-âge, chaque page de ton histoire rappelle un grand événement. Un peu déchue de ta splendeur antique, renversée de ton trône, jette un regard derrière toi, compte tes glorieux enfants au milieu de la nuit des siècles; sois fière et réjouis-toi, car il te reste encore un sceptre que la main des hommes ne peut briser : celui des sciences et des beaux-arts.

FIN.

TOULOUSE. — TYPOGRAPHIE DE J.-B. PAYA.



